UNIVERSITÉ D'ALGER — FACULTÉ DE DROIT

ANNÉE 1923 — N° 1

LES THÉORIES SOCIALES D'ANATOLE FRANCE

THÈSE

POUR LE

Doctorat en Droit (Sciences politiques et économiques)

présentée et soutenue publiquement le 14 février 1923

PAR

MAURICE GAFFIOT

Licencié ès-lettres

Lauréat de la Faculté de Droit d'Alger

(Droit commercial et Droit musulman)

Né à Alger le 20 Mars 1899

ALGER

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-PAPETERIE EMILE GAUDET

11, RUE BAB-AZOUN, 11

1923

ERRATA

Page 2, note 2, *au lieu de :* 34, *lire :* XXXIV.
Page 4, ligne 8, *au lieu de :* les science juridiques, *lire :* les sciences juridiques.
Page 5, ligne 26, *au lieu de :* anlyse, *lire :* analyse.
Page 5, ligne 37, *au lieu de :* subtantifique, *lire :* substantifique.
Page 6, ligne 37, *au lieu de :* « l'Emancipatrice » il, *lire :* « l'Emancipatrice », il.
Page 8, note 3, *au lieu de : Ibid.*, *lire : La vie littéraire*, T. II, p. 309.
Page 8, note 4, *au lieu de : La vie littéraire*, T. II, p. 309, *lire : Ibid.*
Page 10, ligne 7, *au lieu de :* l'occasion dun nouveau, *lire :* l'occasion d'un nouveau.
Page 11, ligne 19, *au lieu de :* influenee, *lire :* influence.
Page 12, ligne 36, *au lieu de :* ses idées, *lire :* ses tendances.
Page 16, ligne 18, *au lieu de :* Il suffit pour, *lire :* Il suffit de.
Page 17, ligne 32, *au lieu de :* de craindr, *lire :* de craindre.
Page 19, ligne 20, *au lieu de :* et l'amour, *lire :* ou l'amour.
Page 24, ligne 31, *au lieu de :* renformées, *lire :* renforcées.
Page 24, ligne 41, *au lieu de :* eequeje pense, *lire :* ce que je pense.
Page 26, ligne 20, *au lieu de :* des création, *lire :* des créations.
Page 27, ligne 21, *au lieu de :* M. Hebrard, *lire :* M. Hébrard.
Page 30, ligne 13, *au lieu de :* se réflète, *lire :* se reflète.
Page 32, ligne 21, *au lieu de :* dix huit, *lire :* dix-huit.
Page 33, ligne 7, *au lieu de :* Cenvantes, *lire :* Cervantes.
Page 37, ligne 24, *au lieu de :* avènement, *lire :* avénement.
Page 39, note 1, ligne 3, *au lieu de :* 231, *lire :* 331.
Page 40, ligne 14, *au lieu de :* Clio, *lire : Clio.*
Page 41, ligne 21, *au lieu de :* la pleïade, *lire :* la pléiade.
Page 48, ligne 7, *au lieu de :* SECTION I, *lire :* SECTION PREMIÈRE.
Page 48, section première, ligne 2, *au lieu de :* une vice, *lire :* un vice.
Page 49, ligne 4, *au lieu de :* quelques côté, *lire :* quelque côté.
Page 50, ligne 9, *au lieu de :* qu'il a connu, *lire :* qu'il a connus.
Page 55, note 7, *au lieu de : Littéraire*, *lire : littéraire.*
Page 59, ligne 20, *au lieu de :* exprimés, *lire :* exprimés.
Page 60, section II, ligne 28, *au lieu de :* présente Comme, *lire :* présente. Comme.
Page 65, ligne 5, *au lieu de :* méchancetés, *lire :* méchanceté.
Page 78, ligne 1, *au lieu de :* nobre, *lire :* noble.
Page 78, ligne 42, *au lieu de : œrumna*, *lire : ærumna.*
Page 84, ligne 29, *au lieu de :* avènement, *lire :* avénement.
Page 85, note 2, *au lieu de : Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 39-42, *lire : L'étui de nacre*, p. 28. Cf. *Sur la pierre blanche*, p. 170-171.
Page 85, note 3, *au lieu de :* 39.42, *lire :* 39-42.
Page 91, ligne 35, *au lieu de :* L'Eglise se conserva, *lire :* L'Eglise conserva.
Page 92, ligne 10, *au lieu de :* Pigouinie, *lire :* Pingouinie.
Page 93, ligne 33, *au lieu de :* Il vaut, *lire :* Il faut.
Page 94, ligne 20, *au lieu de :* le viel Iahveh, *lire :* le vieil Iahveh.
Page 95, ligne 9, *au lieu de :* Genêve, *lire :* Genève.
Page 95, ligne 34, *au lieu de :* somble, *lire :* sombre.
Page 104, note 1, *au lieu de : Ibid.*, p. 20, *lire : Les dieux ont soif*, p. 20.

Page 108, ligne 38, *au lieu de :* unie et indivisible, *lire :* une et indivisible.
Page 110, ligne 23, *au lieu de :* s'est le grand point, *lire :* c'est le grand point.
Page 110, ligne 25, *au lieu de :* napoléonnienne, *lire :* napoléonienne.
Page 131, ligne 28, *au lieu de :* prospérité, *lire :* postérité.
Page 132, ligne 3, *au lieu de :* partent, *lire :* parlent.
Page 134, ligne 40, *au lieu de :* leurs intérêts, il n'en reste, *lire :* leurs intérêts ; il n'en reste.
Page 135, ligne 26, *au lieu de :* Bianqui, *lire :* Blanqui.
Page 138, ligne 24, *au lieu de :* ou lieu, *lire :* au lieu.
Page 144, ligne 27, *au lieu de :* conçu, *lire :* conçus.
Page 147, ligne 20, *au lieu de :* de montrer, *lire :* se montrer.
Page 154, ligne 3, *au lieu de :* tranquilité, *lire :* tranquillité.
Page 166, ligne 20, *au lieu de :* bon, *lire :* bons.
Page 169, ligne 15, *au lieu de :* jouent, *lire :* jouent du piano.
Page 177, ligne 12, *au lieu de :* rendu, *lire :* rendus.
Page 182, ligne 19, *au lieu de :* succeptibles, *lire :* susceptibles.
Page 182, note 1, *au lieu de : Ibid.*, p. 73, *lire : La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 679.
Page 194, ligne 40, *au lieu de :* les découvertes maritimes, *lire :* les découvertes.
Page 197, ligne 18, *au lieu de :* plébéiens., *lire :* plébéiens.
Page 198, ligne 39, *au lieu de :* à causer, *lire :* à cause.
Page 202, ligne 38, *au lieu de :* car si, *lire :* car, si.
Page 209, ligne 38, *au lieu de :* ia force, *lire :* la force.
Page 215, ligne 5, *au lieu de :* létat, *lire :* l'état.
Page 217, section II, ligne 10, *au lieu de :* les ministres dont, *lire :* les ministres, dont.
Page 218, ligne 4, *au lieu de :* hommes d'Etat » (1), *lire :* hommes d'Etat (1).
Page 219, ligne 37, *au lieu de :* imbébile, *lire :* imbécile.
Page 227, ligne 15, *au lieu de :* asemblées, *lire :* assemblées.
Page 241, section première, ligne 3, *au lieu de :* premieres, *lire :* premières.
Page 243, ligne 19, *au lieu de :* dans l'essence, *lire :* dans leur essence.
Page 254, ligne 39, *au lieu de :* l'avis nanime, *lire :* l'avis unanime.
Page 265, ligne 32, *au lieu de :* accesible, *lire :* accessible.
Page 292, ligne 5, *au lieu de :* des bien, *lire :* des biens.
Page 298, ligne 18, *au lieu de :* Misercy, *lire :* Miserey.
Page 302, ligne 25, *au lieu de :* œrumna, *lire :* ærumna.
Page 322, ligne 9, *au lieu de :* des ses sentiments, *lire :* de ses sentiments.
Page 335, ligne 11, *au lieu de :* abstraire, *lire* abstraite.
Page 340, ligne 29, *au lieu de :* dun maréchal, *lire:* d'un maréchal.
Page 342, ligne 20, *au lieu de :* sur tout, *lire :* surtout.
Page 342, ligne 23, *au lieu de :* prononce, *lire :* prononcé.
Page 348, ligne 7, *au lieu de :* l'étoire, *lire :* l'étoile.
Page 361, section II, ligne 10, *au lieu de :* les art, *lire :* les arts.
Page 367, ligne 3, *au lieu de :* homme, *lire :* hommes.
Page 373, ligne 14, *au lieu de :* les premier, *lire :* les premiers.
Page 378, ligne 27, *au lieu de :* 1885. Brada, *lire :* 1885 (?). Brada.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41536515_0068

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

UNIVERSITÉ D'ALGER — FACULTÉ DE DROIT

ANNÉE 1923 — N° 1

LES THÉORIES SOCIALES D'ANATOLE FRANCE

THÈSE

POUR LE

Doctorat en Droit (Sciences politiques et économiques)

présentée et soutenue publiquement le 14 février 1923

PAR

MAURICE GAFFIOT

Licencié ès-lettres

Lauréat de la Faculté de Droit d'Alger

(Droit commercial et Droit musulman)

Né à Alger le 20 Mars 1899

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

ALGER

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-PAPETERIE EMILE GAUDET

11, RUE BAB-AZOUN, 11

1923

UNIVERSITÉ D'ALGER

FACULTÉ DE DROIT

MM. MORAND, ✻, I. ⁂....	*Doyen, Professeur de Droit musulman.*
THOMAS, ✻, I. ⁂.....	*Assesseur du Doyen, Professeur de Droit romain.*
CHARPENTIER, I. ⁂...	*Professeur de Législation algérienne et tunisienne.*
PELTIER, I. ⁂.....	*Professeur d'Histoire générale du Droit français.*
MALLARMÉ I. ⁂.....	*Professeur de Droit administratif.*
CHAUVIN.....	*Professeur d'Economie politique, en congé.*
TESTAUD, I. ⁂.....	*Professeur de Pandectes et d'Histoire du Droit privé.*
MAUNIER, R., A. ⁂...	*Professeur d'Economie politique.*
MILLIOT, A. ⁂.....	*Professeur de Droit civil.*
RADOUANT.....	*Agrégé, chargé d'un cours de Droit civil.*
BERNARD, A. ⁂.....	*Chargé des fonctions d'agrégé.*
MOUNIER.....	*Chargé des fonctions d'agrégé.*
FAÜRE DE CÉRIS, A. ⁂.	*Chargé des fonctions d'agrégé.*
GABOLDE.....	*Chargé des fonctions d'agrégé.*
LEBRET.....	*Chargé des fonctions d'agrégé.*
DUPOND.....	*Chargé des fonctions d'agrégé.*
GÉRARD, I. ⁂.....	*Professeur honoraire.*

JURY DE LA THÈSE

MM. René MAUNIER, A. ⁂.. *Président.*

MOUNIER..... } *Suffragants.*

FAÜRE DE CÉRIS, A. ⁂ }

NOTA. — La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

A MES PARENTS

Hommage d'affectueuse reconnaissance.

INTRODUCTION

« Voici peut-être l'écrivain français qui, depuis Renan, a eu le plus d'action, non seulement en France, mais à l'étranger, sur le plus grand nombre d'esprits. Je ne sais s'il a véritablement atteint la foule: mais il a conquis l'élite, presque toutes les élites ». Cette appréciation portée en 1913 par M. Victor Giraud (1) sur M. Anatole France n'a certainement rien d'exagéré, et la récente attribution du Prix Nobel de la Littérature de 1921 à notre grand romancier suffit à montrer quel éclat celui-ci a donné aux Lettres françaises et à quel point il a conquis la faveur des milieux savants du monde entier. Mais, allant plus loin que M. Victor Giraud, nous pouvons affirmer que M. Anatole France a trouvé dans les masses un nombre de lecteurs et d'admirateurs que n'a atteint aucun de nos grands écrivains actuels: il suffit, pour s'en convaincre, de constater l'empressement avec lequel ses ouvrages sont demandés et disputés dans les bibliothèques publiques; sans doute, le peuple lit plus volontiers *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* ou *La Révolte des Anges* que *La Vie Littéraire* ou *Le Jardin d'Epicure*, mais ces derniers ouvrages eux-mêmes jouissent de la faveur populaire. Car, si « M. France est un écrivain de vieille lignée classique (2) » et s'impose par là à l'attention des fins lettrés, il est surtout « le fils de Voltaire » et « l'arrière-neveu de Rabelais (3) », et par son style enjoué et la forme attrayante de ses romans il captive tous ses lecteurs quels qu'ils soient. Nous pouvons donc dire que tout le monde lit M. Anatole France; et c'est là une raison qui doit nous amener à rechercher quelles sont ses opinions sociales, car s'il est vrai, — et c'est lui-même qui l'affirme, — que « c'est la pensée qui conduit le monde (4) », il n'est pas douteux que ses théories ne soient appelées à exercer quelque influence sur les destinées du monde social.

Mais ce n'est pas seulement cette diffusion des idées de

(1) Victor Giraud, *Esquisses contemporaines: M. Anatole France*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1913, p. 576.
(2) Henri Potez, *Les sources du « Crime de Sylvestre Bonnard »*, dans le *Mercure de France*, 1er mars 1910, p. 5.
(3) Ph.-Emmanuel Glaser, *Le Mouvement littéraire*, T. V, p. 364.
(4) *La vie littéraire*, T. III, p. 69.

l'auteur des *Opinions de M. Jérôme Coignard* qui nous incite à les étudier; le caractère très particulier de sa philosophie, ainsi que nous le verrons plus loin, est tel qu'il étonne bien des lecteurs: celui qui n'a jamais rien lu de M. Anatole France et qui, honteux de ne pas connaître l'un des membres les plus illustres de l'Académie Française, ouvre étourdiment ses derniers ouvrages avant d'avoir seulement feuilleté les premiers, se demande avec stupéfaction comment leur auteur a pu être admis par les Immortels à siéger parmi eux; il y a là d'ailleurs un petit mystère dont M. Anatole France n'a aucun scrupule à donner la clé à quiconque le lui demande (1). Et il est bien certain que sa philosophie, à la fois sensualiste, sceptique et pessimiste, cadre assez mal avec celles de ses collègues académiciens. Elle est également en opposition avec les théories généralement adoptées par les hommes de lettres, même par ceux qui ne sont pas encore ou ne seront jamais académiciens : — M. G. Michaut, parlant du dilettantisme renanien qui domine toute l'œuvre de notre illustre écrivain, n'hésite pas à dire : « Il semble bien que si M. France en est un des grands hommes, il en doive être le dernier et qu'il doive l'emporter avec lui » (2); — de même M. Victor Giraud n'hésite pas à le rendre responsable par ses doctrines des crimes les plus horribles, et c'est très sérieusement qu'il écrit : « Je ne m'étonne pas qu'on ait trouvé *Crainquebille* dans le repaire d'un des plus sinistres compagnons de la bande tragique ; il y a des coïncidences symboliques, et que le pur hasard ne suffit pas à expliquer » (3); — de même encore M. Gustave Lanson juge dans un sens analogue les idées de notre éminent littérateur : « Je tiens, il faut l'avouer, ces idées pour insuffisantes et dangereuses », nous dit-il (4), et il ajoute un peu plus loin (5) : « Je devais mettre en garde contre l'insinuante contagion de ce dilettantisme, diffus en fines impressions plutôt qu'organisé en ferme doctrine »; — et nous ne citons ici que des écrivains qui ont consacré une étude approfondie à M. Anatole France; nous pourrions découvrir des appréciations semblables chez tous nos grands littérateurs, ou du moins chez presque tous ; les auteurs étrangers eux-mêmes n'y ont pas manqué: nous permettra-t-on de citer la dédicace que M. Gabriele d'Annunzio

(1) Paul Gsell, *Les Matinées de la Villa Saïd*, p. 43-46.
(2) G. Michaut, *Anatole France, étude psychologique*, préface, p. 34.
(3) Victor Giraud, *Esquisses contemporaines: M. Anatole France*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1913, p. 607.
(4) G. Lanson, *Notice sur M. Anatole France et son œuvre*, en tête du volume *Pages choisies de Anatole France*, p. XVIII.
(5) *Ibid.*, p. XIX.

écrivait sur un de ses ouvrages, la *Pisanelle?* la voici : « A Anatole France, à qui tous les visages de la Vérité et de l'Erreur sourient pareillement » (1). Nous pouvons donc légitimement conclure de ces appréciations concordantes que les idées du grand maître du roman occupent une place à part dans la littérature contemporaine.

Ainsi la popularité et l'originalité sont les deux caractères essentiels de l'œuvre de M. Anatole France, et c'est pour cela que nous estimons que les idées qui s'en dégagent doivent faire l'objet d'un examen attentif ; or, jusqu'ici, on s'est beaucoup occupé de ses théories d'ensemble ou de ses principes sur la littérature, ou encore de son style lui-même, mais jamais, du moins à notre connaissance, on n'a songé à synthétiser et à systématiser ses opinions sociales. Celles-ci seraient pourtant d'un grand intérêt pour le sociologue; sans doute M. Anatole France n'est pas un économiste: à vrai dire il expose bien quelques idées sur l'impôt (2), sur la base du droit de propriété (3), sur la politique coloniale (4), sur les relations commerciales internationales (5), il a son opinion faite sur les résultats finaux des crises économiques (6), toutes choses qui sont des phénomènes nettement économiques; mais ces aperçus ne viennent qu'incidemment confirmer des opinions préconçues, et l'auteur n'insiste pas sur ces points, excepté pourtant la grosse question des colonies, si bien que l'on peut dire que l'économie politique l'intéresse peu. Il serait bien difficile également de trouver en lui un juriste: il ne faudrait pas prendre trop au sérieux l'attention qu'il semble apporter à l'étude de certains délits comme l'enlèvement de mineurs (7) ou le vol domestique (8); ici encore ses exposés juridiques, très rapides d'ailleurs, n'ont pas d'autre but que d'étayer sa grande théorie des lois et sa critique de l'organisation de la justice. La plupart du temps les indications qu'il semble nous donner sur des sujets économiques ou juridiques sont traitées uniquement du point de vue social ; c'est le cas de sa

(1) Ce fait est cité dans l'ouvrage de Paul Gsell, *Les Matinées de la Villa Saïd*, p. 202.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 65-68.
(3) *Ibid.*, p. 59-64.
(4) Notamment: *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 48-49 ; *Sur la pierre blanche*, p. 211-214 et p. 223-230 ; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 79-81, et T. III, p. 72-79 ; *L'île des Pingouins*, p. 380-382 ; *etc.*.
(5) Notamment : *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 83-86 ; *Sur la pierre blanche*, p. 229-231 et 237-238 ; *etc.*
(6) Notamment : *L'île des Pingouins*, p. 398.
(7) *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, p. 282-284.
(8) *Vol domestique*, dans *Crainquebille, etc.*, p. 301, et dans *Opinions sociales*, T. II, p. 210.

théorie du luxe. Malgré tout cependant, il ne nous paraît pas que le sociologue doive se cantonner sur les questions strictement politiques, économiques ou juridiques ; bien au contraire, il doit embrasser tous les phénomènes sociaux dans leur ensemble et prendre en considération toutes les théories émises sur ces matières, et cela d'autant plus que la distinction classique établie entre les sciences politiques, les sciences économiques et les science juridiques est purement arbitraire et que les démarcations établies entre elles manquent absolument de précision; pourquoi dès lors ne pas admettre aussi dans la sociologie les matières qui ne peuvent entrer dans aucune de ses divisions scolastiques? C'est donc sans sortir du vaste domaine de cette science que nous pouvons étudier les théories sociales de M. Anatole France, bien qu'elles n'entrent généralement dans aucune catégorie bien définie.

Car il a des théories, le fait ne semble pas douteux; sans doute il exagère quand il parle de « ce besoin de logique et de clarté qui le dévore incessamment » (1), et d'ailleurs il en parle en plaisantant; mais il exagère certainement beaucoup moins, et peut-être pas du tout, quand il nous dit qu'à l'âge de six ans « il était déjà tourmenté de cette grande curiosité qui devait faire le trouble de sa vie, et le vouer à la recherche de ce qu'on ne trouve jamais » (2) ; cette curiosité, il faut bien en convenir, est d'un genre particulier : « J'ai été enclin de tout temps », nous dit-il (3), « à prendre la vie comme un spectacle. Je n'ai jamais été un véritable observateur; car il faut à l'observation un système qui la dirige, et je n'ai point de système. L'observateur conduit sa vue ; le spectateur se laisse prendre par les yeux. Je suis né spectateur et je conserverai, je crois, toute ma vie cette ingénuité des badauds de la grande ville, que tout amuse et qui gardent dans l'âge de l'ambition, la curiosité désintéressée des petits enfants ». Cette croyance ne s'est pas toujours trouvée justifiée; mais il n'en reste pas moins que la curiosité de M. Anatole France n'a pas pour corollaire un don d'observation et que le spectacle du monde n'éveille en lui qu'un sentiment désintéressé qui ne se manifeste par aucune action. Cela est vrai, mais faut-il en conclure que son esprit reste endormi et incapable d'interpréter ce que ses sens lui transmettent? Ce serait là une grave erreur, car si l'esprit de système lui fait défaut la rêverie le remplace, il a reçu de « l'indulgente nature » (4) « le plus cher de ses dons, le don des

(1) *Les sept femmes de la Barbe-Bleue*, p. 6.
(2) *Pierre Nozière*, p. 14.
(3) *Le livre de mon ami*, p. 113-114.
(4) *Ibid.*, p. 187.

rêves » (1), et il en use même dans l'observation des faits: « Je ne suis qu'un rêveur », répète-t-il plus tard (2), « et sans doute je ne perçois les choses humaines que dans le demi-sommeil de la méditation ». Et ainsi, grâce à cette perpétuelle rêverie, il arrive à se faire une opinion des faits qui se présentent à lui, et, les livres de ses devanciers aidant, il pourra avoir une philosophie, ou, si le mot est un peu exagéré, un ensemble d'idées qui varieront sans doute mais qui n'en existeront pas moins. M. Victor Giraud (3) lui dénie la qualité de philosophe et même celle de grand penseur parce qu' « il n'a pas créé de système, et il est difficile de lui assigner, dans l'ensemble des théories contemporaines, une idée dont il soit proprement l'inventeur »; ce jugement est sévère car M. Victor Giraud pourrait, croyons-nous, difficilement nous citer le nom d'un grand penseur qui soit l'inventeur de ses propres idées, et nous n'hésitons pas à voir en M. Anatole France un grand penseur malgré l'évolution perpétuelle de ses théories; d'ailleurs M. Victor Giraud lui-même lui rend justice en reconnaissant qu' « il n'est pas uniquement un artiste » (4).

Ainsi, puisque l'illustre romancier a des théories qui lui sont propres et que parmi elles il en est d'ordre social, puisque d'autre part, comme nous l'avons montré, le sociologue ne doit pas faire fi de celles-ci, nous nous proposons d'en faire l'anlyse et d'essayer de les ramener à un système d'ensemble puisque leur auteur s'est interdit cette tâche. Mais, au préalable, il nous faut rechercher quelle a été la carrière de l'éminent littérateur et quelle philosophie générale il a été amené à adopter, car c'est de ces deux éléments que résultent toujours les idées de chacun sur les questions sociales; après quoi, nous consacrant exclusivement à l'examen de ses opinions dans ce dernier ordre d'idées, nous devrons indiquer quelles sont les sources où M. Anatole France les a puisées et quelles sont celles auxquelles nous avons eu nous-même recours pour extraire la « subtantifique moelle » de ses ouvrages.

Et d'abord quelle a été la vie de M. Anatole France? Sur ce point on peut consulter avec fruit les œuvres du grand maître lui-même; car nul n'ignore que *Les désirs de Jean Servien*, *Le livre de mon ami*, *Pierre Nozière*, *Le petit*

(1) *Le Livre de mon ami*, p. 187.
(2) *La Vie Littéraire*, T. IV, p. 39.
(3) Victor Giraud, *Esquisses contemporaines : M. Anatole France*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1913, p. 624.
(4) *Ibid.*

Pierre (1), *Souvenirs* (2), *La Vie en Fleur* (3) sont essentiellement des autobiographies, et d'ailleurs dans tous ses ouvrages on trouve des allusions à des incidents de sa vie (4). D'autre part il se prête volontiers aux interrogatoires parfois méticuleux auxquels se livrent les hommes de lettres désireux de connaître certains détails de sa carrière. Grâce à ces circonstances la vie de M. Anatole France a pu être étudiée avec précision, et nous allons pouvoir en donner un aperçu rapide, renvoyant pour plus de détails le lecteur aux ouvrages très étendus qui concernent déjà la matière (5) et que nous serions obligé de paraphraser si nous avions la prétention d'en faire l'analyse.

M. Anatole France, né en 1844, est le fils d'un libraire du quai Voltaire à Paris, François Thibault, et par suite le véritable nom de l'éminent écrivain est Anatole Thibault; cette particularité vient de ce que dans l'Anjou, dont le libraire était originaire, on dit couramment France pour François. si bien que François Thibault, devenu France Thibault, était appelé M. France tout simplement, et ce nom passa au jeune Anatole qui n'apprit que vers l'âge de quatorze ans et par hasard la vérité sur ce point. Cette circonstance était si peu connue jusqu'à ces derniers temps que la révélation qui en fut faite récemment par M. Michel Corday dans l'*Illustration* plongea le public dans la stupéfaction, et l'article, grâce auquel les lecteurs de cette revue eurent connaissance du véritable nom de celui qui venait de recevoir le Prix Nobel de la Littérature, fut si sensationnel qu'un grand nombre de journaux de toutes nuances en reproduisirent des fragments.

Il est certain que le fils du libraire prit dans la boutique de son père des goûts et des connaissances qui devaient exercer une influence capitale sur sa vie entière et grâce auxquels d'innombrables lecteurs peuvent maintenant satisfaire leur curiosité par ses œuvres incomparables. Il faisait d'ailleurs plaisamment allusion aux conséquences de cette situation, lorsque, inaugurant, le 12 mai 1901, l'imprimerie communiste « l'Emancipatrice » il commen-

(1) *Le petit Pierre*, paru en volume en 1916, est la reproduction d'une série de souvenirs de jeunesse parus dans la *Revue de Paris* en 1914 sous le titre *Le petit Pierre* et d'une partie de la suite qui en fut donnée en 1915 dans la même revue sous le titre *Le petit Pierre*, 2e série.

(2) Parus dans la *Revue de Paris*, en 1916 et 1918, et non recueillis en volume.

(3) Paru dans la *Revue de Paris* en 1921, et non recueilli en volume.

(4) Notamment dans l'*Histoire contemporaine*.

(5) Notamment : G. Michaut, *Anatole France, étude psychologique ;* Victor Giraud, *M. Anatole France*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre, 15 novembre et 1er décembre 1913, reproduit dans *Les maîtres de l'heure*, T. II, p. 177-310.

çait son allocution en disant aux travailleurs associés : « Je puis presque me dire un des vôtres; les ateliers de typographie me rappellent de vieux et chers souvenirs. Mon père était libraire. Encore enfant, j'ai porté de la copie à l'imprimerie; très jeune, je me suis occupé de la fabrication des livres et j'ai corrigé des épreuves. J'ai corrigé les épreuves des autres avant de corriger les miennes. Je ferais un prote passable. Si j'étais plus jeune, je me recommanderais à vous » (1).

Le jeune Anatole subit aussi, et à des degrés divers, l'influence de son père lui-même, ancien garde du corps de Charles X, sceptique et désabusé; celle de sa mère, qui mettait une sorte de poésie jusque dans ses modestes travaux d'intérieur; celle du groupe de lettrés qui fréquentait assidûment la librairie; celle de ses grands-parents, un vétéran de Waterloo et une aïeule qui « datait du XVIII[e] siècle » (2) et le manifestait par sa frivolité; celle enfin de son quartier natal, dont les paysages et les monuments ont inspiré à sa jeune âme un attachement qui ne s'est jamais démenti depuis lors.

Mais c'est surtout au collège Stanislas que l'esprit de M. Anatole France se développa. Cet établissement religieux fit naître en lui des sentiments contraires entre lesquels son âme hésita sans cesse jusqu'à ce que l'affaire Dreyfus le fît opter résolument pour l'anticléricalisme et l'antichristianisme. D'une part, en effet, c'est à cette époque que, comme le dit fort bien M. G. Michaut, « il a éprouvé le charme des cérémonies du culte et des pompes de l'église. Tout ce que les légendes chrétiennes ont de grâce et de mystère, tout ce que le surnaturel offre d'attrait et d'effroi séduisant, tout ce que la piété peut avoir de voluptueux, il l'a ressenti par lui-même. Il a connu et compris l'âme des prêtres, deviné ce qui les fait tous, — même les mauvais ou les tièdes, — différents des autres hommes. Il a appris de la sorte à aimer en certains d'entre eux une candeur et comme une enfance que lui-même ne conservait plus » (3). Mais si un sens esthétique très développé lui fait goûter et apprécier les beautés du culte, c'est aussi son amour du beau qui l'éloigne de la religion et surtout des prêtres, car « il a appris aussi qu'ils préfèrent à toute autre chose, même à l'art, même au beau, ce qu'ils appellent l'unique nécessaire; que, chez certains, le mépris du corps prend parfois la forme de l'inélégance ou même de la grossièreté; et il en a été révolté au plus profond de sa

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 54; *Opinions sociales*, T. I p. 86.
(2) *Le livre de mon ami*, p. 84.
(3) G. Michaut, *Anatole France*, p. VII.

délicatesse intime. Et c'est la racine première d'un des sentiments qui ont éclaté plus tard en lui avec une étrange violence » (1). Le contact que M. Anatole France a pris avec le culte et le clergé et d'autre part les études classiques qu'il a faites sont probablement les deux éléments qui ont déterminé avec le plus de force ses théories sociales, et ils datent tous deux de son séjour au collège Stanislas.

Mais la carrière de l'écrivain commence proprement à sa sortie de l'école. C'est alors qu'il entra en relations plus intimes qu'auparavant avec M. Paul Bourget et tout un groupe de jeunes gens à l'esprit curieux; dans les longues causeries auxquelles ils se livraient dans les jardins du Luxembourg, il s'entretenaient des questions les plus diverses. Il se pénétra de la sorte d'autant plus profondément des pensées des philosophes du XVIII[e] siècle, Voltaire, Diderot, Condillac et les Encyclopédistes, à l'exception de Rousseau; mais sa pensée se tourna surtout vers les systèmes transformistes élaborés par Spencer et Darwin : « L'évolutionnisme fut pour lui une religion » (2). Il ne négligea pas pour cela les autres branches de la science moderne; tout ce que l'esprit humain était en état d'examiner l'intéressait, et il en résulta pour lui une confiance absolue dans la science.

C'est à cette époque de sa vie qu'éclata la guerre de 1870 : M. Anatole France, qui n'avait jamais été soldat, fut mobilisé, mais on peut dire que ce fut pour lui une guerre de tout repos; c'est lui-même qui le dit : « En 1870, nous avons fait la guerre ensemble, Fernand Calmettes et moi, comme simples soldats, dans un régiment de la garde nationale mobilisée, sous les ordres du brave capitaine Chalamel. Portant côte à côte le képi à passepoil rouge et la vareuse à boutons de cuivre, nous défendions Paris de notre mieux, mais je dois convenir que nous étions des soldats d'une espèce particulière » (3). En effet, le 2 décembre, alors que l'armée Ducrot tentait vainement, dans un combat furieux, d'opérer une sortie vers Champigny, M. Anatole France et son compagnon « lisaient le Silène de Virgile, au bruit des obus qui tombaient devant eux dans la Marne » (4). La guerre ne semble donc pas l'avoir beaucoup touché; de même « il est infiniment probable qu'il vit sans douleur s'écrouler l'Empire et se fonder le régime nouveau » (5).

(1) G. Michaut, *Anatole France*, p. VII.
(2) *Ibid.*, p. XII.
(3) *La vie littéraire*, T. II, page 309.
(4) *Ibid.*
(5) Victor Giraud, *M. Anatole France*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1[er] octobre 1913, p. 594.

Pendant toute la durée de cette période de sa vie, il écrivit peu, consacrant ses loisirs à des lectures sans fin. Pourtant sa carrière d'écrivain date de cette époque; déjà même en 1859 un devoir d'écolier, la « Légende de Sainte Radegonde », fut son premier écrit public (1). Ce ne fut là qu'un essai, mais « dès l'âge de vingt-trois ans, nous le voyons collaborer assez activement à de modestes revues bibliographiques, *le Chasseur bibliographe*, *l'Amateur d'autographes*, *la Gazette bibliographique*, *la Gazette rimée*, *le Bibliophile français* » (2). De plus « il donnait son adhésion à un journal pacifiste, anticlérical et antibonapartiste que Ch.-L. Chassin essayait de lancer, en 1868, sous le titre de la *Démocratie*, et il se laissait enrôler parmi les sociétaires fondateurs de l'entreprise » (3) ; ce détail est assez surprenant d'ailleurs.

Cette période, marquée par la publication de ses poésies, d'articles de revues et de préfaces assez nombreuses des anciens chefs-d'œuvre classiques, prend fin en 1879 avec *Jocaste*. Sans doute on trouve encore dans ce roman des traces assez marquées de sa confiance dans la science et notamment dans la biologie, il y montre même un matérialisme outrancier à certains moments : « La vertu », dit-il (4), « est un produit comme le phosphore et le vitriol. — L'héroïsme et la sainteté sont l'effet d'une congestion du cerveau. — La paralysie générale fait seule les grands hommes ». Mais déjà le ton n'est plus le même, le scepticisme commence.

Comment ce changement a-t-il pu s'opérer? « Il semble que son esprit critique s'exerça bientôt sur les théories, d'abord aveuglément admises. Il s'aperçut alors qu'elles n'allaient point sans difficultés... Et sa confiance première aux spéculations des philosophes en fut rudement ébranlée. Quant à la science positive,.... il connut mieux ses limites » (5). Celui qui, sous l'influence de Taine, de Renan, de Leconte de Lisle, des Encyclopédistes, s'était fait l' « apôtre de la Science » (6) fut envahi par le doute, et dès lors le panthéisme évolutionniste fit place au scepticisme ; M. Anatole France nie tout: il n'y a pas de science exacte et par suite on devra se montrer tolérant puisqu'on ne sait rien. Si cette idée ne domine pas *Les désirs de Jean*

(1) Victor Giraud, *M. Anatole France*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1913, p. 592.
(2) *Ibid.*, p. 592.
(3) *Ibid.*, p. 589-590.
(4) *Jocaste et le Chat maigre*, p. 38.
(5) G. Michaut, *Anatole France*, p. XIV.
(6) Victor Giraud, *M. Anatole France*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1913, p. 608.

Servien, parus, il est vrai, en 1882, mais écrits beaucoup plus tôt, elle est à la base de toutes les autres œuvres de cette époque : *Le chat maigre*, *Le crime de Sylvestre Bonnard*, *Le livre de mon ami*, *Balthasar*, *Thaïs*, *L'étui de nacre*, les trois premiers volumes de *La vie littéraire* et *Pierre Nozière*, composé à ce moment et publié longtemps après.

La querelle du *Disciple* fut l'occasion dun nouveau revirement dans la pensée de M. Anatole France: au doute se substitue la critique; cette transformation s'était d'ailleurs opérée avant l'occasion qui l'a révélée, puisque *Le jardin d'Epicure*, l'œuvre essentielle de cette troisième période, fut composé entièrement entre 1889 et 1892 (1), c'est-à-dire avant le début de cette nouvelle époque.

En 1892 paraît le quatrième volume de *La vie littéraire*, qui marque la transition entre les deux stades de la pensée de l'illustre écrivain. En dehors du *Jardin d'Epicure*, publié seulement en 1895, le nouvel état d'esprit qui l'inspire a donné le jour à deux romans du genre XVIII[e] siècle, *La rôtisserie de la Reine Pédauque* et *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, et à deux œuvres dont les péripéties se passent en Italie, *Le puits de Sainte-Claire* et *Le lys rouge*. L'ironie et le mépris des hommes à peine voilé sont les caractéristiques de tout cet ensemble; une critique acerbe est dirigée contre la morale et la religion, et cela dans les quatre ouvrages : malgré toute notre bonne volonté, nous ne croyons pas pouvoir suivre M. G. Michaut lorsqu'il pense qu' « on peut trouver les deux ouvrages dix-huitième siècle plus spécialement dirigés contre la religion et les deux ouvrages italiens plus spécialement tournés contre la morale » (2).

Les caractères des ouvrages publiés depuis 1892 s'accentuèrent encore en 1895, quand l'*Echo de Paris* commença à faire paraître la série qui devait former plus tard les quatre volumes de l'*Histoire contemporaine* (*L'orme du mail*, *Le mannequin d'osier*, *L'anneau d'améthyste*, *M. Bergeret à Paris*). « C'est un pamphlet et un pamphlet anarchiste, d'où disparaît même cette pitié tolstoïsante que laissaient entrevoir du moins les *Opinions* et l'*Humaine tragédie*. On dirait qu'à ce moment-là, M. France est devenu une sorte de Rochefort ou de Jules Vallès académicien ». M. G. Michaut, qui émet cette appréciation (3), donne à ce caractère une telle importance qu'il établit une quatrième période dans l'œuvre du grand maître à partir de 1895. Et certes l'affaire Dreyfus a été pour celui-ci le point de

(1) Cf. G. Michaut, *Anatole France*, p. XXIV.
(2) *Ibid.*, p. XXVI.
(3) *Ibid.*, p. XXIX.

départ d'une campagne ardente contre le cléricalisme et d'une manière plus générale contre les grands principes sur lesquels reposent les sociétés. Cette haine des injustices sociales percera désormais dans tous ses écrits, et se retrouvera, après l'*Histoire contemporaine*, dans *L'Affaire Crainquebille*, récit initial de *Crainquebille, Putois, Riquet et plusieurs autres récits profitables*, publiés ensuite et visant au même but critique; ses autres recueils de contes seront dominés encore par le même état d'esprit, que ce soit *Clio, Les contes de Jacques Tournebroche* ou *Les sept femmes de la Barbe Bleue et autres contes merveilleux;* on peut en dire autant, et à plus forte raison, de ses articles de journaux, de ses discours, de la préface qu'il écrivit pour l'ouvrage de M. Emile Combes, *Une campagne laïque,* et des romans qu'il écrivit alors: *Sur la pierre blanche, L'île des Pingouins, Les dieux ont soif, La révolte des anges;* son incomparable *Vie de Jeanne d'Arc* n'y échappera pas non plus. Seul de tous ses écrits d'alors, *Le génie latin* ne subit pas la même influence, mais cela tient à la nature purement littéraire du livre et surtout au fait qu'il n'est pas, à proprement parler, un livre nouveau, mais seulement un recueil de préfaces composées autrefois pour des éditions classiques; car même le plus modéré de ses romans, l'*Histoire comique*, est une critique sociale.

Devenu radical-socialiste par la force des choses, il a pris part aux luttes politiques et électorales qui ont précédé la Grande Guerre, sans briguer jamais aucun mandat pour lui-même; l'affaire Dreyfus l'a donc bien fait descendre de sa Tour d'ivoire, et il n'y est pas rentré avant la guerre. « Depuis une quinzaine d'années, il n'est pas une des manifestations publiques de son nouveau parti auquel il n'ait pris part (*sic*). Il ne s'est pas contenté de signer d'innombrables et souvent fâcheuses affiches: il a présidé des banquets et des meetings, des réunions électorales; il a inauguré des universités populaires, des soirées ouvrières, des restaurants coopératifs, des imprimeries communistes; il a porté des toasts, prononcé des allocutions ou de grands discours, ou bien, quand il ne pouvait rehausser de sa présence réelle fêtes ou assemblées, il envoyait des encycliques qui étaient lues avec recueillement. Pas de cérémonie laïque, pas de réunion radicale ou socialiste qui, depuis quinze ans, ne soit bénie par M. France, ne soit honorée d'un mandement de lui; la prose de Sylvestre Bonnard est l'un des numéros nécessaires du programme, presque au même titre que l'*Internationale*. Il est l'Ecrivain, il est le Penseur, il est le Mage du parti; parlons-en mieux: il est devenu, comme le disait si joliment Dumas

fils de Renan, une sorte de Pape de la libre pensée (1). » Cette appréciation sévère et partiale que M. V. Giraud portait, en 1913, sur l'attitude politique de M. Anatole France montre combien le monde des lettres a été surpris de ce changement à vue, et il est bien vrai que l'adversaire énergique de la loi de trois ans ne rappelle plus guère l'auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard*.

En 1914, quand la guerre survint, l'illustre maître s'était retiré à Versailles; il alla s'isoler alors aux environs de Tours, d'où il lança des appels répétés à l'union sacrée contre l'envahisseur; c'est lui qui écrivait, le 1er janvier 1915, pour la nouvelle année, à M. Gustave Hervé : « Nos amis, à cette heure, ce sont tous nos compatriotes et tous nos alliés. Car je suis comme vous, Hervé, je n'ai d'ennemis que ceux de mon pays » (2). Et même, alors qu'il avait oublié jusque là qu'il était académicien, « pendant la guerre, M. Anatole France, pour rendre hommage à l'union sacrée, parut à l'Académie. Mais il ne tarda pas à en oublier de nouveau le chemin » (3). Cependant, peu à peu, il fut pris d'inquiétudes quand il crut découvrir chez les alliés un esprit impérialiste croissant. Depuis l'armistice, il a repris son attitude d'avant-guerre avec plus d'énergie encore, puisqu'il partage maintenant ses sympathies entre le parti socialiste et le parti communiste. Néanmoins, en dehors de quelques articles de journaux, il n'a écrit que des souvenirs d'enfance : *Le petit Pierre*, *Souvenirs*, *La vie en fleur*. Nous espérons que ce ne seront pas ses derniers ouvrages.

Si donc on jette un regard d'ensemble sur la vie du grand maître, on peut y découvrir trois périodes assez nettes : jusqu'en 1879, c'est le panthéisme évolutionniste qui domine en lui; de 1879 à 1892, c'est le scepticisme; enfin, depuis 1892, c'est la critique pessimiste et socialiste, aggravée en 1895 lors de l'affaire Dreyfus. En réalité le fond de sa pensée a constamment présenté les mêmes caractères, mais toujours l'une ou l'autre de ses idées a dominé les autres, au gré des circonstances, et la division que nous venons d'esquisser est beaucoup plus superficielle que réelle. C'est ce qui explique « comment ce sceptique est devenu homme de parti; ce contemplatif, homme d'action; cet humoriste indulgent, pamphlétaire ricaneur et révolutionnaire audacieux » (4).

---

(1) Victor Giraud, *M. Anatole France*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1913, p. 594.
(2) *Sur la voie glorieuse*, p. 35.
(3) Paul Gsell, *Les matinées de la villa Saïd*, p. 35, note.
(4) G. Michaut, *Anatole France*, p. 1.

Et sans doute il y aurait dans cette évolution apparente de quoi s'étonner : « Si l'on nous eût dit, il y a vingt-cinq ans », ainsi que M. Ferdinand Buisson le faisait dernièrement remarquer (1), « que l'artiste, favori des grâces, ami de la fantaisie voluptueuse, le sage nonchalant, cet esprit si libre qu'il ne s'est jamais enchaîné à rien, même aux visions exquises de sa changeante rêverie, ce dilettante qui, pour un peu, aurait dit de la morale qu'elle se moque de la morale, comme le prétendait Pascal de la philosophie; oui, si l'on nous avait annoncé qu'il se transformerait un jour jusqu'à devenir un croyant, un militant, un homme d'action, un passionné défenseur du droit et un apôtre de l'humanité, qu'auriez-vous pensé d'un tel pronostic ? »

On serait même tenté de lui appliquer ce qu'il disait, d'ailleurs fort injustement à notre avis, de Victor Hugo : « Victor Hugo, moins qu'un autre, ne peut fournir matière à une doctrine et donner les lignes d'un système politique et social. Sa pensée, à la fois éclatante et fumeuse, abondante, contradictoire, énorme et vague comme la pensée des foules, fut celle de tout son siècle, dont il était, il l'a dit lui-même, un écho sonore » (2).

La cause de ses inconséquences, c'est simplement la facilité avec laquelle il passe d'une philosophie à l'autre, car il admet parfaitement qu'on puisse en avoir plusieurs : « Il faut permettre aux pauvres humains de ne pas toujours accorder leurs maximes avec leurs sentiments. Il faut même souffrir que chacun de nous possède à la fois deux ou trois philosophies; car, à moins d'avoir créé une doctrine, il n'y a aucune raison de croire qu'une seule est bonne; cette partialité n'est excusable que chez un inventeur » (3). Et il use simplement du droit qu'il accorde à tout homme de se contredire.

Et nous voyons ainsi « comment l'ironiste bénin... bénin... bénin... du *Crime de Sylvestre Bonnard*, celui qui, dans *La Rôtisserie* et *Les Opinions*, laisse apercevoir des griffes tranchantes, mais si gantées ! et le cruel misanthrope qui, dans *L'Ile des Pingouins*, jette le masque avec le délibéré du traître au 5e acte des mélodrames sont un animal unique, plein de fini et de poli et non l'hircocerf ou le caméléopard » (4).

(1) Discours de M. Ferdinand Buisson, publié dans les *Cahiers des Droits de l'Homme*, 1er mars 1922, p. 99.
(2) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 62 ; *Opinions sociales*, T. I, p. 94.
(3) *La vie littéraire*, T. II, p. II.
(4) Marcel Coulon, *L'unité de Jean Moréas*, dans le *Mercure de France*, 16 mars 1910, p. 193-194.

Si donc, en dépit de quelques variations apparentes et superficielles, le fond de la pensée de M. Anatole France est resté toujours le même, quelle est la philosophie qui en constitue l'ossature essentielle ? Elle peut, croyons-nous, se résumer en trois mots : sensualisme, pessimisme, scepticisme. Le sensualisme en est la base, mais ses limites sont déterminées par le pessimisme, si bien que nous devrons examiner d'abord en quoi la philosophie du grand romancier est pessimiste, puis en quoi elle est sensualiste, et enfin quelle part le scepticisme a occupée dans cet ensemble d'idées souvent contradictoires.

Et d'abord nous disons que la pensée de l'illustre écrivain est dominée pour partie par une conception pessimiste du monde actuel. L'homme lui-même est foncièrement mauvais, et à ce sujet notre auteur n'a jamais changé d'opinion. Il sait gré à Guy de Maupassant d'avoir montré « la laideur, la brutalité, la bêtise épaisse, la ruse sauvage de la bête humaine » (1). Aussi l'homme ne doit-il pas se montrer orgueilleux : « Soyons humbles. Ne nous croyons pas excellents, car nous ne le sommes pas. En nous regardant nous-mêmes, découvrons notre véritable figure qui est rude et violente comme celle de nos pères, et puisque nous avons sur eux l'avantage d'une plus longue tradition, connaissons du moins la suite et la continuité de notre ignorance » (2). Et la méchanceté des hommes dépasse de beaucoup celle des animaux : quand saint Maël eut transformé les pingouins en hommes, il exprima son mécontentement en termes amers : « Lorsqu'ils étaient oiseaux, ils ne se querellaient que dans la saison des amours. Et maintenant ils se disputent en tous les temps; ils se cherchent noise été comme hiver. Combien ils sont déchus de cette majesté paisible qui, répandue sur l'assemblée des pingouins, la rendait semblable au sénat d'une sage république ! (3) » C'est pour cela que nous sommes mal venus de médire du Diable : « Les chrétiens calomnient Satan et les démons. Qu'il puisse être, en quelque monde inconnu, des êtres plus méchants encore que les hommes, c'est possible, bien que presque inconcevable (4). » Nous ne pouvons donc pas éprouver beaucoup de plaisir à examiner notre âme, car elle n'est pas belle : « Le γνῶθι σεαυτὸν de la philosophie antique n'est pas un précepte dont l'accomplissement au moral procure du plaisir, car on ne goûte guère de satisfaction à

(1) *La vie littéraire*, T. III, p. 5.
(2) *L'anneau d'améthyste*, p. 157.
(3) *L'île des Pingouins*, p. 60-61.
(4) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 109-110.

connaître son âme » (1). C'est là une des causes pour lesquelles les sociétés aussi sont mauvaises : l'abbé Jérôme Coignard, qui représente généralement la pensée de l'auteur, « était persuadé que l'homme est naturellement un très méchant animal, et que les sociétés ne sont abominables que parce qu'il met son génie à les former. Il n'attendait par conséquent aucun bien d'un retour à la nature » (2), et ce n'est que par respect religieux qu'il fera quelques réserves bien anodines: « Tirer l'homme au sublime », dit en effet le bon abbé, « est le propre d'un esprit faible, qui se méprend sur la véritable nature de la race d'Adam, laquelle est tout entière misérable et digne de pitié. Je me retiens de dire que l'homme est un animal ridicule, par cette seule considération que Jésus-Christ l'a racheté de son précieux sang. La noblesse de l'homme réside uniquement dans ce mystère inconcevable, et les humains, petits ou grands, ne sont, par eux-mêmes, que des bêtes féroces et dégoûtantes » (3). Mais M. Anatole France n'a aucun scrupule religieux et pour lui ces réserves disparaissent.

Ce qui fait notre méchanceté et notre malheur, c'est surtout l'orgueil, et M. Bergeret s'en rendit bien compte quand il « se fortifia dans cette pensée que notre orgueil est la première cause de nos misères, que nous sommes des singes habillés et que nous avons gravement appliqué des idées d'honneur et de vertu à des endroits où elles sont ridicules, que le pape Boniface VIII était sage d'estimer, en son particulier, qu'on fait une grande affaire d'une très petite » (4). Voilà la raison des dissensions intestines : « La haine règne dans les villes depuis que les fils de Caïn y portèrent l'orgueil avec les arts, et que les deux chevaliers thébains rassasièrent dans leur sang leur haine fraternelle. De l'injure naît la colère, et de la colère l'injure. Avec une infaillible fécondité la haine engendre la haine » (5). Il ne faut donc pas écouter ceux qui veulent amener les hommes à vivre d'accord, « comme si les hommes pouvaient vivre en société sans disputes et sans querelles, et comme si les discordes civiles n'étaient pas les conditions nécessaires de la vie nationale et du progrès des mœurs » (6).

Pourtant, il est un passage où l'auteur se montre un peu

(1) *L'île des Pingouins*, p. 355.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 23.
(3) *Ibid.*, p. 42.
(4) *Le mannequin d'osier*, p. 161.
(5) *Sous l'invocation de Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 225.
(6) *L'île des Pingouins* ,p. 297.

plus indulgent : « Les hommes furent jadis ce qu'ils sont à présent, c'est-à-dire médiocrement bons et médiocrement mauvais » (1). Mais il est exceptionnel dans l'œuvre de l'éminent littérateur, car l'opinion de celui-ci s'est constamment manifestée sous un jour pessimiste : en résumé, « le fonds humain ne change pas, et ce fonds est âpre, égoïste, jaloux, sensuel, féroce »(2).

La méchanceté humaine se traduit surtout par « le désir instinctif et profond de tuer » (3); en effet, « tuer est ordinaire à l'animal et surtout à l'homme. Le meurtre a été longtemps estimé dans les sociétés humaines comme une forte action et il subsiste encore dans nos mœurs et dans nos institutions des traces de cette antique estime... Elles se retrouvent dans les honneurs qu'on rend aux militaires » (4). Les Borgia sont en cela des représentants parfaits de l'Humanité : « Il fallait qu'il y eût des Borgia, pour qu'on sût tout ce que fait la bête humaine quand elle est robuste et déchaînée » (5). C'est ce qui fait les héros : « Il suffit pour donner à un homme une baïonnette au bout d'un fusil pour qu'il l'enfonce dans le ventre du premier venu et devienne... un héros » (6).

La facilité de tuer et le courage de se défendre sont même les bases des sociétés, car « les hommes avouent volontiers la cruauté, la colère, l'avarice même, mais jamais la lâcheté, parce que cet aveu les mettrait, chez les sauvages et même dans une société polie, en un danger mortel. C'est pourquoi... tous les peuples sont des peuples de héros et toutes les armées ne sont composées que de braves » (7). Le paisible M. Bergeret lui-même « gardait dans le fond obscur de son âme, sous l'appareil des sages pensées et des belles maximes, l'instinct primitif, qui subsiste chez les hommes modernes de l'esprit le plus civil et le plus doux, et qui les porte à se réjouir quand ils voient qu'on les prend pour des êtres féroces, comme si la capacité de nuire et de détruire était la première force des vivants, leur vertu essentielle et leur bonté supérieure; ce qui, à la réflexion, se trouve véritable, puisque, la vie ne se soutenant et ne s'accroissant que dans le meurtre, les meilleurs sont ceux qui font le plus de carnages » (8); et au surplus la civilisation n'est

(1) *L'orme du mail*, p. 98.
(2) *La vie littéraire*, T. IV, p. 48.
(3) *L'anneau d'améthyste*, p. 22-23.
(4) *L'orme du mail*, p. 282.
(5) *La vie littéraire*, T. IV, p. 47.
(6) *Le mannequin d'osier*, p. 10.
(7) *Les dieux ont soif*, p. 273.
(8) *Le mannequin d'osier*, p. 303.

qu'un « cannibalisme sournois » (1), et « nous n'osons plus avouer que la vie c'est le meurtre » (2).

Le mal est universel, on le trouvera même sur les autres planètes : s'agit-il de Mars, « il est probable qu'étant habitable, il est habité. Tenez pour assuré qu'on s'y entredévore à l'heure qu'il est » (3). « En ce monde effroyable où les êtres ne subsistent que par le meurtre » (4), le crime « est l'action la plus simple, la plus naturelle du monde » (5).

Cependant ce n'est pas l'homme qui est responsable de sa méchanceté; s'il est méchant, c'est souvent malgré lui; il ne peut se soustraire aux lois naturelles: « Les hommes valent mieux que la nature. C'est là une vérité consolante et pleine de douceur, que je ne me lasserai jamais de répéter » (6). Car, « en ce monde qu'on appelle monde, bien qu'il s'y trouve moins de choses mondes que de choses immondes » (7), « la part de la famille d'Adam est.... la maladie et la mort » (8). « La terre, devenue moins qu'un atome, serait arrosée de la même quantité de larmes et de sang qui l'abreuve aujourd'hui » (9). Cette défiance de la nature est probablement entrée dans la philosophie de M. Anatole France dès le jour de son enfance où il vit pour la première fois les îlots mouvants de la mer: « Tout enfant que j'étais », dira-t-il lui-même (10), « et parce que j'étais un pauvre enfant, cette perfide instabilité diminua beaucoup la confiance et l'amitié que m'inspirait la nature. »

De même que les êtres vivants sont féroces dans tous les mondes, de même la nature est sans doute aussi cruelle dans les autres planètes que sur notre globe terraqué: « Ce monde-ci », dit-il, « me gâte par avance tous les autres. J'ai trop lieu de crainde qu'ils ne lui ressemblent; et c'est un assez grand reproche à leur faire » (11). « Et quand on sait ce que l'hydrogène et le carbone ont produit dans ce monde sublunaire, on n'est point tenté d'aller voir ce qu'ils ont fait ailleurs. Ce que l'astronomie nous révèle

(1) *Histoire comique*, p. 81.
(2) *Ibid.*, p. 81.
(3) *Le jardin d'Epicure*, p. 7. Cf. *Ibid.*, p. 5-6 ; *La vie littéraire*, T. IV, p. 229 ; *Le mannequin d'osier*, p. 254.
(4) *La révolte de anges*, p. 410.
(5) *Ibid.*, p. 374.
(6) *La vie littéraire*, T. I, p. 34 .
(7) *La révolte des anges*, p. 300.
(8) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 309.
(9) *Le jardin d'Epicure*, p. 9.
(10) *Le petit Pierre*, p. 103.
(11) *La vie littéraire*, T. III, p. 212.

n'est pas pour nous rassurer et l'on peut dire que le spectacle de l'univers nous étale l'universalité du mal et de la mort (1) ».

Ainsi, « tout ce qui vit au monde est destiné à la souffrance » (2), si bien qu'on peut douter que le démiurge qui a créé le monde « ait consulté les philosophes et les gens d'esprit » (3). Et le mal semble sans remède : « Il n'y a guère à espérer qu'une éternité nouvelle crée enfin la science et la beauté. Nous vivons un moment et nous ne gagnerions rien à vivre toujours. Ce n'est ni le temps, ni l'espace qui fit défaut à la nature, et nous voyons son ouvrage » (4). Pourtant ici encore nous trouvons une contradiction : « C'est la science et la civilisation qui ont créé le mal moral avec le mal physique » (5). Ne nous attardons pas à essayer de concilier l'inconciliable, et bornons-nous à relever une de ces contrariétés de jugements que le maître écrivain nous a promises.

Du caractère de la nature il résulte que l'on ne devra pas recourir à elle pour constituer la morale : « Il est à peu près impossible de constituer systématiquement une morale naturelle. La nature n'a pas de principes. Elle ne nous fournit aucune raison de croire que la vie humaine est respectable. La nature, indifférente, ne fait nulle distinction du bien et du mal » (6). Ici, nouvelle contradiction : la nature n'est pas mauvaise, elle n'est plus qu'indifférente; et cette nouvelle appréciation n'est pas isolée : « Il ne faut jamais compter sur la nature qui n'a ni esprit ni cœur », avait dit déjà M. Anatole France (7); « ne l'aimons point, car elle n'est point aimable. Mais ne nous donnons point la peine de la haïr, car elle n'est point haïssable. Elle est tout ».

Quelles sont donc les dures nécessités que l'ingrate nature impose à la malheureuse Humanité ? Ce sont les deux grandes affaires qui dominent la vie des hommes, la faim et l'amour : « La faim et l'amour sont les deux axes du monde. L'humanité roule tout entière sur l'amour et la faim (8). — Les hommes n'ont, dans la vie, que deux affaires: la faim et l'amour (9). — Elles [les passions humai-

(1) *La vie littéraire*, T. III, p. 212. Cf. *Sur la pierre blanche*, p. 242-243.
(2) *Crainquebille, etc.*, p. 74.
(3) *Le jardin d'Epicure*, p. 53.
(4) *Le mannequin d'osier*, p. 12.
(5) *Le jardin d'Epicure*, p. 292.
(6) *La révolte des anges*, p. 309.
(7) *La vie littéraire*, T. III, p. 187.
(8) *La vie littéraire*, T. I, p. 347.
(9) *Ibid.*, T. III, p. 339.

nes] sont peu nombreuses. C'est la faim et l'amour qui mènent le monde et, quoi qu'on fasse, il n'y a encore que deux sexes » (1). Si l'on veut absolument trouver laquelle de ces « passions » domine l'autre, on s'apercevra que c'est la faim : « Il est clair que les hommes sont plus intéressés encore à conserver la vie qu'à la donner. C'est la faim qui est l'axe de l'humanité; au reste, comme il est inutile d'en disputer ici, je dirai, si l'on veut, que la vie des mortels a deux pôles, la faim et l'amour » (2). Et voilà pourquoi les hommes sont « égoïstes, lâches, perfides, gourmands, libidineux » (3).

Toutefois, il convient d'y ajouter la peur, et nous dirons alors qu'ils sont « également sujets à la faim, à l'amour et à la peur » (4), « la Peur auguste et maternelle, Peur sainte et salutaire » (5), qui permet d'éviter le danger quand il se présente. Mais ce troisième élément est secondaire si on le compare aux deux autres. Aussi pouvons-nous dire, d'une manière générale, et une fois de plus, que « toutes les actions humaines ont pour mobile la faim et l'amour » (6).

Pour ce qui est de l'amour, les actions dont il est le mobile « sont pour la plupart aussi violentes, aussi furieuses, aussi cruelles, que les actions inspirées par la faim (7) », et c'est une horrible vieille qui dira que « c'est l'amour qui fait la beauté des choses » (8). En réalité, « à proprement parler, l'amour est une maladie de foie et l'on n'est jamais sûr de ne pas tomber malade » (9). Sans doute, « s'il n'y avait ni dames ni demoiselles au monde, les hommes seraient moins braves » (10), mais qu'importe ? N'exagérons pas, au surplus, l'importance de l'amour, « la faim est sa grande ennemie, et c'est un fait incontestable que les femmes ont faim » (11). D'ailleurs nous nous en doutions déjà.

Quant à la faim, elle est « la reine du monde, et la vie, c'est le meurtre » (12). « Il faudra manger. C'est la grande

(1) *La vie littéraire*, T. IV, p. 161.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 304-305.
(3) *Ibid.*, p. 304.
(4) *Le livre de mon ami*, p. 283.
(5) *Crainquebille, etc.*, p. 123.
(6) *L'orme du mail*, p. 282.
(7) *Ibid.*, p. 283.
(8) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 46.
(9) *Thaïs*, p. 75.
(10) *Nos enfants*, p. 21.
(11) *Le jardin d'Epicure*, p. 50.
(12) *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 486.

nécessité qui engendre toutes les autres » (1). Ses effets sont détestables : « la faim instruisit les barbares au meurtre, les poussa aux guerres, aux invasions. Les peuples civilisés sont comme les chiens de chasse. Un instinct corrompu les excite à détruire sans profit ni raison » (2).

Mais l'homme doit en prendre son parti, et même s'en réjouir : « Le mal est nécessaire. S'il n'existait pas, le bien n'existerait pas non plus. Le mal est l'unique raison d'être du bien. Que serait le courage loin du péril et la pitié sans la douleur ? (3) » Cet éloge du mal est si surprenant dans un livre du littérateur le plus sensualiste de notre temps que l'on pourrait croire qu'il plaisante ou que c'est une appréciation passagère et isolée; mais il n'en est rien : « L'humanité a la conscience obscure de la nécessité de la douleur. Elle a placé la tristesse pieuse parmi les vertus de ses saints. Heureux ceux qui souffrent et malheur aux heureux ! Pour avoir poussé ce cri, l'Evangile a régné deux mille ans sur le monde » (4). Il nous en fait même la louange en termes dithyrambiques : « La souffrance ! quelle divine méconnue ! Nous lui devons tout ce qu'il y a de bon en nous, tout ce qui donne du prix à la vie; nous lui devons la pitié, nous lui devons le courage, nous lui devons toutes les vertus » (5). Cette idée revient très souvent sous la plume de M. Anatole France (6).

L'homme doit également aimer les passions : « Les passions sont ennemies du repos, j'en conviens; mais, sans elles, il n'y aurait ni industries ni arts en ce monde. Chacun sommeillerait nu sur un tas de fumier (7). — Les passions, il n'en faut pas médire. Tout ce qui se fait de grand en ce monde est fait par elles... Les passions, c'est toute la richesse morale de l'homme » (8).

Devant cette situation, quelle attitude doit prendre le sage ? Elle se résume en deux mots : Ironie, Pitié. « Donnons aux hommes pour témoins et pour juges l'Ironie et la Pitié » (9). Ce sont « deux bonnes conseillères; l'une, en souriant, nous rend la vie aimable; l'autre, qui pleure, nous la rend sacrée » (10).

---

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 113.
(2) *L'orme du mail*, p. 282.
(3) *Le jardin d'Epicure*, p. 88.
(4) *La vie littéraire*, T. I, p. 335.
(5) *Le jardin d'Epicure*, p. 55-56.
(6) Notamment : *La révolte des anges*, p. 201 ; et aussi *Pierre Nozière*, p. 18-19 ; *La vie littéraire*, T. II, p. 40-41.
(7) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 43.
(8) *Le livre de mon ami*, p. 203.
(9) *Temps*, 6 décembre 1891 ; *Le lys rouge*, p. 375.
(10) *Le jardin d'Epicure*, p. 122.

« C'est par la pitié qu'on demeure vraiment homme », et elle nous évite d'être « enfermés dans la vieillesse comme dans un sépulcre » (1). C'est elle qui est « le fond même du génie » (2), car « la bonté intelligente est le plus beau des trésors » (3). L'illustre maître s'en inspire dans ses théories socialistes, et sa pitié s'étend aux animaux lorsqu'il flétrit les plaisirs « barbares » de la chasse (4).

Quant à l'ironie, elle domine si bien son œuvre entière que le lecteur éprouve souvent une grande difficulté à saisir sa véritable pensée : comme Rabelais, « il chérit ce dont il se moque » (5). C'est pour cela que les martyrs lui sont antipathiques : « Les martyrs manquent d'ironie et c'est là un défaut impardonnable, car sans l'ironie le monde serait comme une forêt sans oiseaux; l'ironie c'est la gaieté de la réflexion et la joie de la sagesse » (6). Car l'ironie est conforme à la nature humaine : « Les maux de nos semblables nous font rire pour peu qu'on nous les présente gaiement » (7), et elle ne prouve pas du tout que l'on soit gai : les ironistes sont souvent atteints de « cette profonde tristesse épicurienne auprès de laquelle l'affliction du croyant semble presque de la joie » (8), et M. Anatole France lui-même, malgré son perpétuel sourire, ne manque pas d'être frappé de cette mélancolie : « rien n'est moins gai que son rire » (9).

Nous espérons avoir mis en garde le lecteur contre une erreur constante : on s'imagine volontiers que la philosophie du grand maître est optimiste, or il n'en est rien, et l'abondance des exemples que nous avons cités à dessein le prouve amplement.

Ce qui provoque cette illusion, c'est la seconde face de sa pensée, c'est le sensualisme : il se console du mal universel en recherchant le plaisir partout où il peut le trouver; il le déclare lui-même : « J'ai toujours cru que la seule chose raisonnable est de chercher le plaisir » (10), et, depuis la mort de Renan, en 1892, il est le prince des dilettantes. Sans doute, le monde est immonde, mais, dit-il, « je veux qu'on m'amuse et je crois qu'il n'y a pas de

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 128.
(2) Paul Gsell, *Les matinées de la villa Saïd*, p. 146 .
(3) *Globe*, 11 septembre 1879.
(4) *Revue illustrée*, 15 novembre 1896 ; *Le génie latin*, p. 99-100.
(5) *La vie littéraire*, T. III, p. 35.
(6) *Ibid.*, p. 31-32.
(7) *Le mannequin d'osier*, p. 79.
(8) *La vie littéraire*, T. IV, p. 15.
(9) G. Michaut, *Anatole France*, p. 303.
(10) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juillet 1921, p. 226.

bonheur sans illusion » (1). Cette attitude est du reste commandée par la voluptueuse Nature : « Quoi qu'en dise Fénelon, la nature n'est pas édifiante. Elle manque de pudeur, elle conseille la lutte et l'amour; elle est sourdement voluptueuse; elle trouble les sens par mille odeurs subtiles : on s'y sent environné de baisers et de souffles ardents » (2). Tout engage l'homme à jouir de la vie : les cafards « n'aimaient point le printemps et Jupiter les a punis de leur apathie. Il les a condamnés à ramper dans l'ombre sous le poids de leurs ailes inutiles, enseignant par là aux hommes à jouir de la vie dans la saison des amours » (3). La conception de la vertu résultera surtout de cette notion : M. G. Michaut a très exactement analysé la pensée de M. Anatole France en disant que, aux yeux de celui-ci, l'homme vertueux « est celui qui assure aux autres et à lui-même le plus de volupté possible et la plus délicate, c'est-à-dire la meilleure possible. La vertu, c'est la vertu épicurienne, c'est une sage et prévoyante administration de la sensualité » (4), — ou que « la sensualité, à ses yeux, est la source des vertus, ou de la seule vertu qu'il reconnaisse, l'humanité » (5). C'est aussi pour les plaisirs qu'elle procure qu'il faut aimer l'imagination : « Hélas ! notre société est pleine de pharmaciens qui craignent l'imagination. Et ils ont bien tort. C'est elle, avec ses mensonges, qui sème toute beauté et toute vertu dans le monde. On n'est grand que par elle » (6). Nous devons même aimer la folie pour la même raison : « Je souhaite à tous ceux que j'aime un petit grain de folie. Cela rend le cœur gai » (7). La Volupté est à notre avis l'élément essentiel de la philosophie du grand maître : « du commencement à la fin, avec des nuances, ici plus délicate, là plus cynique, ici plus apaisée, là plus combative, son œuvre est vouée au Désir et à la Volupté », dit excellemment M. G. Michaut en terminant son ouvrage (8).

Et c'est bien la Volupté qui inspirera à M. Anatole France ses antipathies et ses attachements. D'abord il éprouvera une profonde aversion à l'égard de tout ce qui est opposé au sensualisme : *Thaïs* est une longue satire contre l'ascétisme, cause de toutes sortes de maux; les martyrs, à

(1) *La vie littéraire*, T. I, p. 123.
(2) *Ibid.*, T. II, p. 66.
(3) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 94.
(4) G. Michaut, *Anatole France*, p. 289-290.
(5) *Ibid.*, p. X.
(6) *Le livre de mon ami*, p. 266.
(7) *Ibid.*, p. 194.
(8) G. Michaut, *Anatole France*, p. 303.

qui il reprochait leur absence d'ironie, lui déplaisent également en manifestant un sensualisme différent du sien; il éprouve une irrésistible répugnance vis-à-vis de toutes les philosophies austères : le christianisme qui méprise le corps, le « Rousseauisme » qui, persuadant les hommes de leur bonté naturelle, tend à exercer une contrainte morale sur leurs actes, le stoïcisme qui vante la souffrance.

Par contre, il faut aimer tout ce qui peut satisfaire le sensualisme, et d'abord le désir qui le fait naître : « Si le regret n'eut point d'empire sur moi, le désir a conduit ma vie entière. Je puis dire que mon existence ne fut qu'un long désir. J'aime désirer; du désir j'aime les joies et les souffrances » (1). Il est également commandé par la nature: « Oui, la chaleur féconde se métamorphose en désir. Ce qui est une grande preuve de l'unité de composition de l'univers » (2). Il contribue à rendre la vie supportable : « Les deux vertus qui rendent la vie supportable, l'ignorance et le désir... (3) » Seuls les métaphysiciens peuvent le méconnaître : « Vivre, c'est désirer. Et, selon que l'on croira que le désir est doux ou qu'il est amer, on jugera la vie bonne ou mauvaise. A chacun de nous d'en décider sur son propre sentiment. Raisonner, en ce cas, est vain; c'est affaire aux métaphysiciens » (4), et il n'est pas juste de dire, comme Choulette, que « seuls le désir et l'oisiveté nous rendent tristes » (5).

Pour la même raison, on doit aimer l'art qui satisfait le désir : « L'art c'est tout l'homme. Le reste n'est que rêverie » (6). Il ne faut pas dire qu'il provoque des crimes, comme un vieux fou le prétendait à propos de Balzac, car « les hommes n'ont point attendu les artistes pour être violents et débauchés », et les exemples ne manquent pas pour le démontrer (7). Bien au contraire le rôle de l'artiste est d'embellir la vie : « L'artiste doit aimer la vie et nous montrer qu'elle est belle. Sans lui, nous en douterions » (8). Aussi le grand dilettante qu'est M. Anatole France est-il un amateur d'objets d'art : M. Paul Gsell (9) nous décrit en mains endroits la Villa Saïd qu'il a pu voir, et nous savons ainsi qu'elle est remplie de garnitures et de bibelots fastueux, les objets religieux y abondent. Le beau et l'an-

(1) *Le petit Pierre*, p. 325-326.
(2) *La vie littéraire*, T. IV, p. 40.
(3) *Ibid.*, T. III, p. 211.
(4) *Le petit Pierre*, p. 62.
(5) *Le lys rouge*, p. 132.
(6) *La révolte des anges*, p. 342.
(7) *La vie littéraire*, T. I, p. 149-150.
(8) *Le jardin d'Epicure*, p. 33.
(9) *Les matinées de la Villa Saïd*, passim.

tique doivent d'ailleurs être admirés au même titre, non seulement dans les menues collections et dans les livres, mais aussi dans les monuments et dans les villes; c'est le cas notamment de « la cathédrale qui s'élève dans la Cité », «les Parisiens pardonnent à sa laideur en raison de son antiquité », car « toutes les antiquités sont vénérables » (1); pour le même motif encore, M. Anatole France est resté « l'ami des vieux arbres et des curés de campagne » (2). On doit donc mettre l'art à la portée du peuple, qui peut le goûter aussi bien que les privilégiés de la fortune; c'est l'opinion que M. Roger Marx a développée dans son ouvrage sur *L'art social*, et le célèbre académicien l'a appuyée dans la préface qu'il a composée pour ce livre. Il a saisi toutes les occasions qui se sont présentées à lui pour les faire valoir en présence des travailleurs; ses discours en font foi : « Je suis en communion d'idées et de sentiments avec votre société fraternelle et populaire qui ne sépare pas l'art de la vie, et qui cherche la beauté dans la nature » (3). D'autant plus que l'art et l'industrie doivent être intimement liés et qu'il n'y a pas à faire de distinction entre les beaux-arts et les arts industriels : « Il n'y a pas deux sortes d'arts, les industriels et les beaux; il n'y a qu'un art qui est tout ensemble industrie et beauté, et qui s'emploie à charmer la vie en multipliant autour de nous de belles formes, exprimant de belles pensées » (4). En un mot, Sylvestre Bonnard résume très bien la pensée de l'auteur quand il affirme qu' « on est sur la terre pour se plaire dans le beau et dans le bien et pour faire ses quatre cents volontés quand elles sont nobles, spirituelles et généreuses » (5).

Ces conclusions sont renformées par le troisième et dernier trait caractéristique de la philosophie de M. Anatole France : son intelligence voluptueuse, qui est à elle-même sa consolation, s'exerce pour sa propre satisfaction et pas du tout pour se mettre au courant de la science ni pour interpréter le monde. En effet, contrairement à ce qu'il faisait dans son enfance, « il ne se refuse plus à placer des points d'interrogation à tous les endroits où c'est l'usage d'en mettre ». Et, ajoute-t-il, « je serais même tenté d'en tracer de très grands au bout de tout ce que j'écris, de tout ce que je dis et de tout cequeje pense » (6). Mais il ne

(1) *L'étui de nacre*, p. 201.
(2) *Le livre de mon ami*, p. 125.
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 60 et passim.
(4) *Ibid.*, T. I, p. 35.
(5) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 213-214.
(6) *Le petit Pierre*, p. 37.

semble pas fâché d'être doué de cette faculté de douter, « singulière, exquise, philosophique, immorale, transcendante, monstrueuse, pleine de malignité, dommageable aux personnes et aux biens, contraire à la police des Etats et à la prospérité des empires, funeste à l'humanité, destructive des dieux, en horreur au ciel et à la terre » (1). Quand les hommes croient qu'ils peuvent connaître quelque chose au monde, ils ont l'illusion que ce monde est fait pour eux et, par suite, ils raisonnent « comme des cloportes de Versailles ou des Tuileries qui croiraient que l'humidité des caves est faite pour eux et que le reste du château n'est point habitable » (2).

Il en résulte que la science n'est qu'un mirage : « L'homme est, par essence, une sotte bête et les progrès de son esprit ne sont que les vains effets de son inquiétude (3). — Qu'est-ce que la connaissance de la nature, sinon la fantaisie de nos sens (4) ? — Toute connaissance humaine n'est qu'un progrès dans la fantasmagorie (5). » Peut-être la science est-elle possible, mais l'homme ne la connaît pas : « La science est infaillible, mais les savants se trompent toujours » (6). Il n'y a ni esthétique ni éthique ni sociologie ni biologie et « l'achèvement des sciences n'a jamais existé que dans la tête de M. Auguste Comte, dont l'œuvre est une prophétie », car il faudra à l'Humanité des millions d'années pour les constituer (7); l'histoire de même n'est qu'un art, comme nous le verrons.

Les théories, les systèmes et les principes sont aussi décevants. Les théories d'abord sont vaines, et « faire des théories, c'est une vanité qui ne tente pas » l'auteur, et pour cause, puisque « tout se démontre par le raisonnement. Zénon d'Eléé a démontré que la flèche qui vole est immobile. On pourrait aussi démontrer le contraire, bien qu'à vrai dire, ce soit plus malaisé. Car le raisonnement s'étonne devant l'évidence, et l'on peut dire que tout se démontre, hors ce que nous sentons véritable. Une argumentation suivie sur un sujet complexe ne prouvera jamais que l'habileté de l'esprit qui l'a conduite » (8). Par suite, « les théories ne sont créées et mises au monde que pour souffrir des faits qu'on y met, être disloquées dans tous leurs

(1) *L'île des Pingouins*, p. 244.
(2) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 132.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 143.
(4) *Ibid.*, p. 144.
(5) *Ibid.*, p. 146.
(6) *Balthasor*, p. 26.
(7) *La vie littéraire*, T. IV, p. V; *Le jardin d'Epicure*, p. 217-218.
(8) *La vie littéraire*, T. IV, p. II; *Le jardin d'Epicure*, p. 213-214.

membres, enfler et finalement crever comme des ballons (1) ».

S'agit-il des systèmes, ils nous laisseront encore la même impression : « les systèmes philosophiques ont réussi en raison du génie de leurs auteurs, sans qu'on ait jamais pu reconnaître en l'un d'eux des caractères de vérité qui le fissent prévaloir ». La métaphysique, qui n'est qu'un ensemble de systèmes, n'a aucun caractère de vérité même relative : « il y a beau temps que je lis les traités de métaphysique comme des romans plus amusants que les autres, non plus véritables » (2). Et nous verrons plus loin qu'il en est de même de l'histoire.

Quant aux principes, ils n'existent pas dans la nature; c'est une pure invention de notre esprit qui leur donne le jour, et leur rôle est de servir de base aux systèmes et aux théories; or ils ne répondent même pas à leur rôle et à leur définition, car, « dès qu'on remue un principe, on trouve quelque chose dessous, et l'on s'aperçoit que ce n'était pas un principe » (3).

Ainsi, en dehors des création de son esprit, l'homme ne peut rien connaître, et ce n'est pas un mal car, même à l'état rudimentaire où elle se trouve, la science « nous fait rougir de honte et de confusion au souvenir du temps où nous nous croyions le centre du monde et le plus bel ouvrage de Dieu, nous qui, en réalité, tournons gauchement autour d'une médiocre étoile, un million de fois plus petite que Sirius » (4).

Nous le voyons, c'est le scepticisme complet, et M. Jules Lemaître avait bien raison de dire : « *Les Opinions de Jérôme Coignard* sont assurément le plus radical bréviaire de scepticisme qui ait paru depuis Montaigne » (5). Qu'en résultera-t-il ? D'abord on devra être très circonspect en toutes matières : « Je puis l'avouer sans crainte, après l'avoir si peu caché : je suis sûr de très peu de choses en ce monde. Je ne parle que de ce monde, ayant de bonnes raisons pour ne rien dire des autres » (6). On s'apercevra donc que « rien n'est en soi honnête ni honteux, juste ni injuste, agréable ni pénible, bon ni mauvais. C'est l'opinion qui donne les qualités aux choses comme le sel donne la saveur aux mets » (7). Mais surtout, et c'est là le point

(1) *Le livre de mon ami*, p. 276.
(2) *Le jardin d'Epicure*, p. 119.
(3) *Crainquebille, etc.*, p. 275.
(4) *La vie littéraire*, T. IV, p. 44.
(5) Jules Lemaître, *Les contemporains*, T. VI, p. 373.
(6) *La vie littéraire*, T. I, p. 100.
(7) *Thaïs*, p. 34.

le plus intéressant pour nous, on devra se soumettre sans difficultés aux lois de son pays, car « le pyrrhonisme ne va pas sans un profond attachement à la coutume et à l'usage. Or, la coutume du plus grand nombre, c'est proprement la morale. Il n'y a qu'un sceptique pour être toujours moral et bon citoyen. Un sceptique ne se révolte jamais contre les lois, car il n'a pas espéré qu'on pût en faire de bonnes. Il sait qu'il faut beaucoup pardonner à la République » (1). Il faudra donc autant que possible rendre tous les citoyens sceptiques pour le bien de l'Etat.

Le scepticisme devient ainsi une qualité presque nécessaire pour un bon citoyen. Il est également indispensable pour que les relations entre individus restent supportables, car si l'on s'attachait trop fermement à ses propres idées, l'opinion de la majorité exercerait une véritable tyrannie qui engendrerait tous les excès; n'oublions point qu' « une piété trop étroite, chez les Athéniens, pourtant pleins de sagesse et d'incertitude, a causé l'exil d'Anaxagore et la mort de Socrate » (2).

Si donc M. Anatole France est « un bénédictin narquois », comme l'affirmait M. Hebrard, directeur du *Temps*, la règle de son abbaye de Thélème « est douce et d'obédience facile. Peut-être n'y a-t-on pas beaucoup de foi, mais assurément on y est très pieux » (3). La piété, c'est la tolérance, et l'auteur a pu dire qu'il était doué d' « une grande facilité à vivre et une heureuse tolérance qu'il n'a pas payées trop cher en les achetant au prix de quelques croyances morales et politiques » (4).

Aussi est-il indulgent à lui-même et à autrui, du moins il voudrait le faire croire; mais en réalité c'est un conseil qu'il ne suit guère lui-même : « Ceux-là seuls sont doux à autrui qui sont doux à eux-mêmes (5). — Pour rendre la vie douce à autrui, il n'est pas nécessaire d'être dur à soi-même; défiez-vous des bourreaux de soi; ils vous maltraiteront par mégarde (6). » C'est la clémence qui doit diriger tous nos actes : « La mansuétude, la clémence et la longanimité sont les seuls moyens qu'on doive jamais employer pour l'amendement des hommes, les hérétiques exceptés, bien entendu », cette dernière réserve s'imposant selon les prêtres chrétiens (7). « La clémence est la plus intelligente

(1) *La vie littéraire*, T. I, p. III.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 77-78.
(3) *La vie littéraire*, T. I, p. III.
(4) *Le livre de mon ami*, p. 83.
(5) *Le petit Pierre*, p. 10.
(6) *Le génie latin*, p. 49.
(7) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 83.

des vertus et... la philosophie naturelle enseigne le pardon » (1), bien que nous trouvions ailleurs une affirmation opposée : « La sympathie est le doux privilège de la médiocrité » (2). La seule vertu est donc la clémence, et, dans un récent discours, Mme Séverine remerciait le célèbre romancier d'avoir répandu le dégoût « de la vertu officielle, de la vertu légale, brevetée, consacrée, couronnée, récompensée, » au profit de la vertu « indulgente, tolérante et charmante,... compatissante aux faiblesses des pauvres humains » (3). Et il est bien vrai que M. Anatole France préfère la clémence à la justice, et il le dit bien : « Nous nous soucions en somme assez peu de la justice. Au sens philosophique du mot, ce n'est rien; au sens vulgaire, c'est la plus triste des vertus. Personne n'en veut. La foi lui oppose la grâce, et la nature l'amour. Il suffit qu'un homme se dise juste pour qu'il inspire une véritable répulsion. La justice est en horreur aux choses et aux êtres » (4).

Mais n'exagérons rien : son pyrrhonisme n'est pas si absolu que toutes ces paroles pourraient le faire croire : « J'ai regardé, je l'avoue, » dit-il, « plus d'une fois du côté du scepticisme absolu. Mais je n'y suis jamais entré; j'ai eu peur de poser le pied sur cette base qui engloutit tout ce qu'on y met. J'ai eu peur de ces deux mots, d'une stérilité formidable : Je doute (5), » car, une fois qu'on les a prononcés, on s'est interdit d'affirmer ou d'écrire quoi que ce soit. Et d'ailleurs, avant tout il faut vivre: « Doutons de tout, je le veux bien. Mais le doute ne change pas les conditions de la vie » (6), et dès lors il a été obligé « de croire du moins à la relativité des choses et à la succession des phénomènes » (7). Et, en fait, il est très affirmatif, même dans *La vie littéraire*, où pourtant il expose si souvent ses principes de scepticisme. Du reste, le scepticisme n'est pas l'indifférence et il consiste seulement pour M. Anatole France à « douter de ce qu'il ne sait point et de ce qu'il n'a aucune raison de croire, railler les préjugés funestes, persifler les gloires boursouflées, flageller les ambitions stupides et sanguinaires » (8); « celui qui pour beaucoup de ses contemporains symbolise l'Incrédulité est, à sa

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. 8.
(2) *Ibid.*, T. II, p. V.
(3) *Les cahiers des Droits de l'Homme*, 1er mars 1922, p. 105.
(4) *La vie littéraire*, T. I, p. 158.
(5) *Ibid.*, T. III, p. X.
(6) *Ibid.*, T. IV, p. 229.
(7) *Ibid.*, T. III, p. XI.
(8) Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. XI.

manière, le plus croyant des croyants » (1), et nous allons nous en rendre compte en examinant plus spécialement les théories sociales de « ce pape des incrédules » (2).

En effet, maintenant que nous connaissons en gros sa vie et sa philosophie générale, nous pouvons prendre contact avec ses idées sur les sociétés. Sur ce terrain, nous devons nous attendre à toutes les incertitudes, car la sociologie n'est pas une science, même au sens insignifiant qu'il accorde à ce mot : il établit une telle différence entre les prétendues lois sociales et les vérités astronomiques par exemple, qu'en les comparant les unes aux autres il accorde à celles-ci un caractère d'exactitude qui lui avait paru jusqu'alors imaginaire : « Les sciences sociales et politiques, » affirmait-il dans un discours prononcé en 1902, « ne peuvent être exactement enseignées pour la raison qu'elles ne sont pas exactement constituées. Je ne contrarierai personne en disant que la politique n'est pas une science exacte. Si la politique était une science exacte comme l'astronomie, on pourrait prédire les changements de ministères aussi sûrement qu'on prédit des éclipses, et les parlementaires seraient ainsi délivrés d'une grande cause d'agitation » (3). « En cette matière il n'y a guère de principes solides » (4).

Aussi les principes de scepticisme, de bienveillance et de tolérance s'imposent-ils dans ce domaine avec plus de rigueur qu'en tout autre; et M. Anatole France se propose de traiter des questions sociales avec le sourire aux lèvres; la manière qui lui semble préférable est celle de *l'Apokolokyntose* de Sénèque le Philosophe ou de la *Satire Ménippée :* « cette façon légère et plaisante convient mieux à la matière que la roideur morose d'un Tacite ou que la gravité patiente d'un de Thou » (5). Il tiendra sa parole, et dans tous ses romans sociaux l'ironie aimable et spirituelle animera l'action d'un bout à l'autre : même dans la période héroïque de sa campagne contre l'Eglise il écrira en souriant plutôt qu'en ricanant, quoi qu'on en ait dit. Il espère ainsi « travailler pour sa part au bien universel », car son but est que « nous commencions à sourire un peu de ces sottises, qui parurent augustes et furent parfois sanglantes; que nous nous apercevions que les préjugés modernes ont comme les anciens des effets ou ridicules ou odieux; que

(1) Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. XII.
(2) *Ibid.*, p. 23.
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 85.
(4) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 78.
(5) *Ibid.*, p. 71.

nous nous jugions les uns les autres avec un scepticisme charitable » (1).

Pour venir à bout de cette tâche, il a dû présenter sous une forme légère des théories sociales de toutes sortes; mais il ne les a pas créées lui-même; aussi M. G. Michaut lui reproche-t-il de n'avoir pas une imagination créatrice (2), comme si l'imagination pouvait être vraiment créatrice; M. Anatole France est beaucoup plus près de la vérité quand il nous dit que « l'imagination assemble et compare; elle ne crée jamais » (3). Il ne se fait donc pas faute de butiner dans tous les livres pour en tirer des idées à distiller, et c'est ce qui fera dire à M. Jules Lemaître (4) : « Je ne sais pas d'écrivain en qui la réalité se réflète à travers une couche plus riche de science, de littérature, d'impressions et de méditations antérieures ». M. G. Michaut, commentant cette affirmation, ajoute avec raison que « l'étude de ses sources ferait, à elle seule, la matière d'un volume » (5), et que pour l'entreprendre « il faudrait un temps infini consacré à cette recherche, une subtilité infinie pour dépister les transpositions et les déformations, une érudition infinie enfin, et égale à celle de M. France lui-même, pour reconnaître au passage toutes les réminiscences » (6); l'étude esquissée qu'il en fait est fort longue (7). Une analyse des sources du *Crime de Sylvestre Bonnard* faite dans le *Mercure de France* en 1910 par M. H. Potez nous montre également quelle extraordinaire diversité d'emprunts on peut y rencontrer, alors qu'il ne s'agit que d'un seul volume. Aussi n'avons-nous pas la prétention de tenter une entreprise qui a rebuté les plus fins lettrés : nous nous contenterons d'indiquer brièvement quelques-unes des principales sources des théories sociales du célèbre académicien.

Sans doute une partie des idées qu'il a exposées lui ont été inspirées par des souvenirs d'enfance, par des observations personnelles ou par les voyages qu'il a faits. Mais il a obéi surtout à des influences livresques; le temps qu'il a passé dans sa bibliothèque n'a pas été perdu.

Or cette multitude d'influences peut se ramener à trois groupes principaux : la philosophie antique, le XVIII[e] siècle, la science moderne.

---

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 37-38.
(2) G. Michaut, *Anatole France*. p. IX.
(3) *L'île des Pingouins*, p. 39.
(4) J. Lemaître, *Les contemporains*, T. II, p. 113.
(5) G. Michaut, *Anatole France*, p. IX.
(6) *Ibid.*, p. 145.
(7) *Ibid.*, p. 142-187.

C'est à travers les littérateurs et les poètes antiques qu'il a connu la pensée des philosophes. Les écrits les plus anciens auxquels il se soit référé sont l'*Iliade* et l'*Odyssée;* il y a puisé non seulement l'amour du génie grec et le goût de la poésie, mais aussi quelques renseignements sur l'économie primitive; aussi fait-il de nombreuses allusions à Homère (1). Parmi les Grecs, il faut citer Hippocrate qui a inspiré M. Anatole France par cette parole, que cite celui-ci (2) : « Ce mal [l'épilepsie] est nommé divin; mais toutes les maladies sont divines et nous viennent des dieux. » Nous signalerons en passant Esope, pour la liberté de son esprit (3). Mais c'est surtout Epicure et son école qui sont pour notre romancier une source inépuisable d'enseignements : tous les héros de ses ouvrages sont épicuriens ; pour l'abbé Coignard, qui représente les idées de l'auteur sauf en ce qui concerne la religion, les deux plus grands hommes ont été Epicure et saint François d'Assise : « Ce sont là, à mon sens, » dit-il, « les deux meilleurs amis que l'humanité souffrante ait encore rencontrés dans sa marche désorientée (4). — Ils furent bons tous deux, l'un de détruire les illusions décevantes, l'autre de créer les illusions dont on ne s'éveille pas (5) ». Mais pour l'auteur, qui, n'étant pas prêtre, ne se préoccupe pas de saint François, un seul homme domine l'Humanité, et c'est Epicure; c'est dans la philosophie de ce dernier qu'il a recueilli ses idées essentielles sur les religions, sur la vertu, sur la postérité, son scepticisme, son sensualisme; tous ses ouvrages en sont si profondément pénétrés que l'on pourrait citer presque à chaque page une réminiscence épicurienne, et *Le jardin d'Epicure* est un hymne en son honneur.

Parmi les Romains, Virgile a eu le mérite de contribuer, avec Homère, à faire goûter l'antiquité classique à M. Anatole France; son « poème administratif (6) » des Géorgiques lui a donné des notions sur l'agriculture romaine; sa sixième Eglogue enfin, par sa théorie sur l'origine des mondes, annonce les grandes découvertes modernes et sera reprise par notre romancier; les allusions à Virgile ne

(1) Notamment: *Le livre de mon ami*, p. 163, 260, 270, 274; *La vie littéraire*, T. I, p. 36, 148, 149, 171, 232, 276; T. II, p. 190, 199, 206, 302, 335; T. III, p. 323; T. IV, p. IX, 73, 82-83, 96, 113, 190-208, 262, 280, 282; *Le jardin d'Epicure*, p. 27, 108-109, 224-225; *Pierre Nozière*, p. 287-298, 308-309; *Le génie latin*, p. 9; *etc., etc.*.

(2) *Le jardin d'Epicure*, p. 203.

(3) *L'orme du mail*, p. 212.

(4) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 12.

(5) *Ibid.*, p. 13.

(6) *Barbe Bleue, etc.*, p. 293.

manquent donc pas (1). Citons encore Lucrèce, dont les théories rappellent celles d'Epicure et seront reproduites par Voltaire, notamment sa philosophie de l'histoire. Le bon Horace, le satirique, devait aussi fatalement charmer par sa philosophie facile le grand sensualiste de notre siècle : c'est pour lui « l'ami Flaccus », dont la philosophie « est la seule qui s'accommode au train des choses » (2). Enfin les historiens latins lui ont transmis des récits qu'il imitera ou auxquels il fera quelques allusions : les *Commentaires* de César lui permettent de composer le récit de *Komm l'Atrébate*, dans *Clio;* Tite-Live et Tacite lui donnent quelquefois une vue de l'esprit romain. Citons pour mémoire Marc-Aurèle et Epictète, et nous aurons un aperçu des auteurs anciens retenus par M. Anatole France.

Après l'Antiquité, il faut aller jusqu'au XVIII[e] siècle pour trouver un ensemble abondant d'influences subies par lui. Néanmoins sa vaste érudition ne pouvait pas lui permettre de négliger la très longue période qui s'étend entre ces deux époques de prédilection : sans doute il y a puisé moins volontiers à cause du « déplorable malentendu qui, voilà dix huit siècles, brouilla l'humanité avec la nature » (3), mais il s'en est servi malgré cela. Les écrits des compagnons de Saint-François d'Assise lui ont fourni les éléments de l'*Humaine tragédie* (4). Les souvenirs de Dante ne manquent pas, par exemple dans *Farinata degli Uberti* (5). Les chroniqueurs, et surtout Froissart (6), Villon, la *Légende dorée*, les utopistes Thomas Morus et Campanella par leurs vues sur l'avenir, Machiavel par ses théories sur le gouvernement et sur la justice, ont inspiré aussi plus d'une page au grand écrivain moderne.

Mais celui-ci est surtout « l'arrière-neveu de Rabelais » (7), qui est un des auteurs favoris de M. Bergeret (8) à cause de « sa riante, libre et large nature » (9), de son horreur du fanatisme, de son goût pour la science, de sa haine des hommes de loi et des hommes d'affaires, de

(1) Notamment : *Les désirs de Jean Servien*, p. 200-202 ; *La vie littéraire*, T. II, p. 200, 201, 309, 310 ; T. III, p. 13, 33 ; T. IV, p. 198, 280, 282 ; *Le petit Pierre*, p. 180 ; *L'île des Pingouins*, p. 139-156 ; *Revue de Paris*, 15 septembre 1921, p. 232-233 ; *etc., etc.*.
(2) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 50.
(3) *Histoire comique*, p. 7.
(4) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 135-244.
(5) *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 223-244.
(6) *La vie littéraire*, T. IV, p. 28.
(7) Glaser, *Le mouvement littéraire*, T. V, p. 364.
(8) *L'anneau d'améthyste*, p. 181.
(9) *La vie littéraire*, T. III, p. 31.

ses espérances enfin en un avenir meilleur décrit dans *Gargantua* et dominant sa conception de l'abbaye de Thélème; aussi pouvons-nous noter très souvent des hommages et des emprunts au joyeux curé de Meudon (1). C'est surtout sa manière et son style enjoué qui l'ont fait imiter; à ce point de vue, il faut mentionner aussi Erasme, pour son *Eloge de la folie*, et Cenvantes qui par son *Don Quichotte* a fait les délices du grand maître.

Bien que le fait soit curieux, les écrivains du XVII[e] siècle ne semblent pas lui avoir inspiré beaucoup d'admiration, à l'exception toutefois de Racine, Molière et La Fontaine, et encore pour des raisons d'ordre purement littéraire. Le seul auteur de cette époque qui ait provoqué quelques développements de sa part, c'est Bossuet, mais il n'a été que l'objet de ses critiques et de son ironie (2) : M. Anatole France ne pouvait pas épargner celui dont toutes les idées sont en opposition complète avec les siennes, que ce soit sa théorie historique, son appréciation sur l'enfer, ses opinions sur le pouvoir temporel des papes ou l'administration des évêchés, ses conceptions politiques, son illusion de la sainteté des armées ou enfin ses avis sur les hérétiques et les réformés ; aussi Bossuet « n'avait-il aucune philosophie » (3), il est « rocailleux et stérile » (4), c'est un simple imitateur de Paul Orose (5), enfin c'est un de ces théologiens qui « sont la lie de l'esprit humain et qui n'ont guère plus d'entendement qu'un capitaine aux gardes », et il n'y a pas lieu de s'attarder « à mépriser ces cervelles comparables, pour le volume et la façon, à des œufs de roitelet » (6). Il ne faut donc retenir que les épicuriens Bernier et Gassendi, et en signalant Pascal, dont

(1) Notamment: *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 107 ; *La vie littéraire*, T. I, p. III, 51 ; T. III, p. XIX, 28-36, 160-161, 222, 357 ; *Le lys rouge*, p. 217 ; *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 119 ; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 54-55, 69, 90 ; *Le génie latin*, p. 12, 15, 16, 19, 81-88, 113 ; *La révolte des anges*, p. 341 ; *Le petit Pierre*, p. 147, 181, 184-185 ; *Sur la voie glorieuse*, p. 90 ; *etc., etc.*

(2) Notamment: *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 134, 307-308, 384 ; *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 5, 11, 308 ; *Le jardin d'Epicure*, p. 233-234 ; *L'orme du mail*, p. 114, 220-221 ; *Le mannequin d'osier*, p. 43, 158 ; *L'anneau d'améthyste*, p. 28, 406 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 121 ; *Histoire comique*, p. 304 ; *L'Eglise et la République*, p. 117 ; *L'île des Pingouins*, p. 41 ; *Jeanne d'Arc*, T. I, p. LX-LXI ; *La révolte des anges*, p. 48, 189 ; *etc., etc.*.

(3) *Histoire comique*, p. 304.

(4) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 308.

(5) *L'île des Pingouins*, p. 41.

(6) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 134.

l'influence sur le commencement du *Jardin d'Epicure* est certaine, on aura épuisé à peu près tout ce que le XVII[e] siècle a laissé d'efficace dans l'esprit de notre auteur : Lesage lui a bien inspiré des idées assez nombreuses, mais il appartient déjà au XVIII[e] siècle.

Or ce XVIII[e] siècle est à coup sûr le grand siècle pour M. Anatole France; il fut même un temps où il n'était pas « éloigné de croire que du XVIII[e] siècle datait une ère nouvelle » (1). Mais encore faut-il s'entendre : il ne saurait être question de Rousseau, « ce pauvre grand Rousseau » (2), ce « jean-fesse » (3), ce « plat coquin » (4), ce « gueux de Jean-Jacques » (5), qui a jeté par le monde les « idées les plus fausses et les plus funestes que jamais homme ait eues sur la nature et sur la société » (6), qui s'est imaginé que l'homme naissait vertueux et qu'il suffisait de le ramener à la nature pour établir le bien universel; et le pis est que, grâce à son « éloquence enchanteresse », il a répandu ses idées dans tous les milieux; ce qui devait arriver arriva : les révolutionnaires de 93 accueillirent avec faveur ces illusions et par leur mise en pratique sont devenus « des terroristes et des égorgeurs ». M. Anatole France ne lui ménage donc ni ses critiques ni les qualificatifs peu flatteurs (7) : ce qu'il lui reproche le plus c'est sa morale austère, qui rappelle la morale chrétienne. Mais quand il s'agira pour lui de réfuter celle-ci ou de mener campagne contre le cléricalisme, il se tournera volontiers vers le grand Rousseau pour lui prendre au moins deux de ses idées : la violence origine de toute propriété (8), et la liberté n'admettant pas de liberté contre elle-même (9).

Il ne saurait cependant être question de classer Rousseau parmi les grands hommes de son siècle, les emprunts que

---

(1) *La vie littéraire*, T. IV, p. 43.
(2) *Le jardin d'Epicure*, p. 110.
(3) *Les dieux ont soif*, p. 88.
(4) *Ibid.*, p. 276.
(5) *Barbe Bleue, etc.*, p. 197.
(6) *La vie littéraire*, T. I, p. 88.
(7) Notamment : *Jocaste et le Chat maigre*, p. 187-188; *La vie littéraire*, T. I, p. 87-88, 148, 192; T. II, p. 74, 86, 163; T. III, p. 68, 72-73, 186, 334, 349, 362; *L'étui de nacre*, p. 250-252; *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 23-26; *Le jardin d'Epicure*, p. 110; *Le puits de Sainte Claire*, p. 231-232; *Le génie latin*, p. 247, 275-276, 278-279, 281, 282, 288, 297-298, 350, 368; *Barbe Bleue, etc.*, p. 197; *Aux étudiants*, p. 46; *Les dieux ont soif*, p. 2, 52, 65, 88, 114, 145, 276, 298, 300; *Le petit Pierre*, p. 8; *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 septembre 1921, p. 244, 246; *etc., etc.*.
(8) *L'île des Pingouins*, p. 63.
(9) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 65, 71, 73.

lui fait l'anticlérical militant n'empêchent pas qu'il fut responsable par ses théories des crimes de toute la période révolutionnaire. Il faut donc l'écarter définitivement pour admirer ses contemporains, et certes ceux-ci ont des titres à l'admiration de notre grand sensualiste, car « le XVIII[e] siècle aima grandement la vie et la belle impiété de ce temps fut de replacer sur la terre le séjour légitime de la vie que le christianisme avait rejeté dans l'autre monde » (1); c'est le siècle de Voltaire, qu'il faut mettre « au rang des hommes divins », de « l'aimable Helvétius » (2), du « bon Denis Diderot », du baron d'Holbach, de tous ces « hommes religieux, ces saints de la Bible humaine » (3). *L'île des Pingouins* reproduit la plupart des théories accréditées à cette époque; M. René Doumic s'est attaché à montrer tout ce que M. Anatole France a emprunté « au répertoire un peu suranné du XVIII[e] siècle » (4) pour en faire ce nouvel ouvrage, et en effet c'est peut-être celui qui contient le plus grand nombre de souvenirs de cette aimable période : l'inexistence objective du bien et du mal, les variations de la morale, les origines de la propriété déjà révélées par Rousseau, les horreurs de la guerre, l'absurdité des conquêtes, et bien d'autres notions qui ont vu le jour au même moment.

Mais de tous ces « hommes divins », le meilleur est encore Voltaire, « ce grand et bon rieur » (5), qui a « fait crier ceux dont il a renversé, ou du moins ébranlé la marmite, cette vieille marmite où jadis bouillit plus de chair humaine que dans toutes celles des sorcières » (6). Son influence se manifeste dans tous les écrits du grand maître; le ton enjoué de l'abbé Jérôme Coignard est celui du patriarche de Ferney; les personnages des deux maîtres de l'ironie ont entre eux un air de ressemblance familiale très net : faut-il énumérer tous ceux de *Crainquebille, Putois, Riquet et plusieurs autres récits profitables ?* et ceux de la *rôtisserie de la Reine Pédauque ?* Si la similitude des œuvres des deux patriarches se bornait au style et aux héros, elle ne serait déjà pas négligeable; mais le Voltaire de notre siècle a emprunté à son ancêtre une quantité si considérable d'idées et de sentiments que c'est là le grand lien de parenté qui les unit. Par exemple, M. Anatole

(1) *L'Amateur d'autographes*, 16 mai 1869, p. 150.
(2) *Les dieux ont soif*, p. 276.
(3) *L'Amateur d'autographes*, 16 avril 1868, p. 109-110.
(4) René Doumic, *M. Anatole France chez les Pingouins*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1908, p. 450.
(5) *L'Amateur d'autographes*, 1[er] mai 1869, p. 147.
(6) *Ibid.*, 1[er] avril 1868, p. 109.

France affirme que les Aryens à tête large qui habitaient l'Italie dans les temps préhistoriques avaient une chevelure blonde, « puisque leurs dieux, faits à leur image, étaient blonds » (1); c'est à n'en pas douter un souvenir de Voltaire qui a dit quelque part : « Dieu créa l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu ». Il porte sur Pascal la même appréciation que son grand modèle. quand il parle de « l'inhumanité de l'auteur des *Provinciales* » (2) et de sa foi « lugubre » qui « lui inspirait l'horreur de la nature et en fit l'ennemi de lui-même et du genre humain » (3). Sa *Vie de Jeanne d'Arc* est entièrement inspirée de la conception de Voltaire, et il le laisse bien entendre : à son avis, l'article du *Dictionnaire philosophique* qui est consacré à la libératrice d'Orléans « renferme en trois pages plus de vérités solides et de pensées généreuses que certains gros ouvrages modernes où Voltaire est insulté en jargon de sacristie » (4). Il lui emprunte aussi une idée qu'il reprendra souvent : c'est que la religion de chacun dépend de l'éducation reçue; or il a tiré cette notion de *Zaïre*, et il ne se fait pas faute de citer les vers dont il s'est inspiré : « J'eusse été, » dit Zaïre, « près du Gange esclave des faux dieux, chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux » (5). Ces exemples pris tout à fait au hasard montrent combien l'imagination de M. Anatole France est asservie aux souvenirs que lui a laissés la lecture des œuvres de Voltaire : ses écrits fourmillent de réminiscences de *Candide*, ce chef-d'œuvre « bâclé en trois jours pour l'immortalité » (6); il n'est pas un article du *Dictionnaire philosophique* qui soit resté sans écho dans ses productions littéraires. Aussi éprouve-t-il pour le grand Voltaire une admiration qui se manifeste par des louanges et des hommages sans nombre, il ne manque pas de le prendre à témoin pour justifier certaines affirmations, et ainsi dans l'œuvre de notre illustre littérateur il est très souvent question de son modèle (7). Il est pourtant une idée qu'il

---

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 21. Cf. *Ibid.*, p. 69.
(2) *La vie littéraire*, T. IV, p. 33.
(3) *Ibid.*, T. IV, p. 218.
(4) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXII. Cf. *Univers illustré*, 12 décembre 1891.
(5) *L'anneau d'améthyste*, p. 218; *Opinions sociales*, T. II, p. 113; *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 695. Cf. *Pierre Nozière*, p. 96.
(6) *La vie littéraire*, T. I, p. 53.
(7) Notamment : *La vie littéraire*, T. I, p. 41, 53, 122, 190, 195, 253, 297, 312; T. II, p. 122, 231; T. III, p. XV, 170; T. IV, p. 30, 216-217; *Le jardin d'Epicure*, p. 40; *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXII; *Le génie latin*, p. 209; *Les dieux ont soif*, p. 276; *etc., etc.*.

se refuse à admettre après lui : c'est la part prédominante de la fraude dans la fondation des religions; il reproche en cela aux philosophes du XVIII[e] siècle d'avoir été « trop disposés à croire que l'homme est partout et toujours le même » et de s'être « figuré volontiers les apôtres comme des capucins fripons »; il préfère suivre la critique renanienne, qui, « habile à saisir les états obscurs de la conscience, ramène volontiers la fraude aux illusions d'un cerveau malade et pieux » (1). A part cette idée, pour laquelle Renan s'est trouvé en opposition avec Voltaire, M. Anatole France semble avoir accepté les yeux fermés maintes conceptions du patriarche de Ferney.

Le XVIII[e] siècle lui fournit d'ailleurs bien d'autres modèles. L'*Encyclopédie* fut pour lui une source où il put puiser les théories de ce temps; il est même revenu à l'idée qu'il s'en était d'abord faite et il estime qu'elle « marque une ère nouvelle de la civilisation » (2); Diderot surtout, qui en conçut le plan avec génie, doit s'imposer à l'admiration du peuple : il ne fut pas seulement « le précurseur de Lamarck et de Darwin » (3), il fut surtout « un grand serviteur du peuple, un défenseur du prolétariat » (4), « qui enseigna aux hommes le bonheur par le travail, la science et l'amour et qui, tourné tout entier vers l'avenir, annonça l'ère nouvelle, l'avènement du prolétariat dans le monde pacifié et consolé » (5).

A côté de tous ces « hommes divins », il convient de citer Condillac, sensationniste et sensualiste, qui devait inspirer à M. Anatole France sa confiance en l'instinct et sa conception restrictive de l'imagination (6); — l'abbé Galiani, dont les *Instructions morales et politiques d'une chatte à ses petits* esquissées dans une lettre à Mme d'Epinay se retrouvent dans les *Pensées de Riquet* (7); — le cardinal de Bernis, un « aimable homme » qui avait « dans son petit doigt plus de saine philosophie que dans la tête de tous les jacobins », car il savait bien qu'il fallait « gouverner les hommes tels qu'ils sont et non tels qu'on les voudrait être » (8); — l'abbé Morellet enfin, « ce dernier représentant du vieux goût français » (9), qui ne pouvait souffrir que l'on vantât la pénitence et la vie cénobitique et s'écriait

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 37.
(2) *Aux étudiants*, p. 34.
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 45 (*Opinions sociales*, T. I, p. 82).
(4) *Ibid.*, p. 48 (*Ibid.*, p. 85).
(5) *Ibid.*, p. 47 (*Ibid.*, p. 84).
(6) *Le livre de mon ami*, p. 273; *Pierre Nozière*, p. 145.
(7) *Crainquebille, etc.*, p. 115-124.
(8) *Les dieux ont soif*, p. 148-149.
(9) *Le génie latin*, p. 341.

lorsque Chateaubriand commit cette hérésie : « Si ce n'est pas là du fanatisme, je demande à l'auteur de me donner sa définition ! (1) »

Nous arrivons ainsi au troisième élément essentiel de la pensée de l'éminent écrivain : c'est la Science moderne; non seulement elle a provoqué dans son imagination plusieurs visions de l'avenir par le développement du machinisme dont elle fut la cause première et qui ne pouvait manquer de frapper son esprit; mais de plus elle est à la base des écrits de tous les philosophes du XIX^e^ siècle, où M. Bergeret a pu recueillir des idées de toutes sortes. Ainsi l'on peut dire que la Science moderne a exercé une grande influence sur les théories de M. Anatole France, soit directement, soit par l'intermédiaire des écrivains du XIX^e^ siècle. Les idées qu'elle lui a directement inspirées nous semblent limitées à ses pronostics sur les temps futurs. Quant à celles qu'elle a insinuées à d'autres penseurs avant de parvenir au grand littérateur, elles sont si nombreuses qu'elles embrassent à peu près tout le mouvement intellectuel de l'époque contemporaine.

Parmi les principaux inspirateurs de M. Anatole France, Darwin appartient déjà au XIX^e^ siècle : sa théorie de l'évolution est passée directement dans les romans de notre savoureux conteur, qui lui a voué, dès sa jeunesse, un culte profond : « un homme est venu qui a affranchi l'homme des vaines terreurs » (2), c'était Darwin.

Nous n'osons pas affirmer, comme M. G. Michaut (3), que ce soit P.-L. Courier (*Conversation avec la comtesse d'Albany*) qui ait fourni à notre écrivain la matière de sa théorie très souvent répétée de l'inexistence d'un art de la guerre, mais les développements des deux auteurs se ressemblent beaucoup.

Avec Taine, dont la théorie historique se retrouve dans *La vie littéraire* et dont la philosophie générale transparaît dans certains passages du même ouvrage, nous entrons en plein XIX^e^ siècle. Mais le principal maître de M. Anatole France pour cette époque fut sans contredit Ernest Renan, le « suave docteur » (4), « le plus sage des hommes » (5), dont l'influence fut telle que son élève nous avoue (6) qu'on l'appelle mademoiselle Renan : il lui a emprunté sa foi première dans la science ; surtout il lui

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 154; *Préface* de *Une campagne laïque*, d'Emile Combes, p. XXXI; *L'Eglise et la République*, p. 66.
(2) *La vie littéraire*, T. III, p. 56.
(3) G. Michaut, *Anatole France*, p. 167, n. 4.
(4) *La vie littéraire*, T. I, p. 31.
(5) *Ibid.*, p. 103.
(6) *Ibid.*, T. IV, p. 228.

doit sa conception des religions : comme son devancier, il a connu l'éducation des maisons religieuses, et son Firmin Piédagnel, dans le chapitre II de *L'orme du mail*, rappelle beaucoup Renan; déjà en 1890 il avait publié en *Thaïs* un roman entièrement inspiré de lui; il emprunta à l'auteur de *La vie de Jésus* son esprit railleur contre Iahveh, le dieu « borné » des Juifs, qui tient une si grande place dans ses romans historiques et philosophiques; mentionnons encore l'idée que la guerre disparaîtra dans l'avenir; si M. Anatole France n'a pas admis comme son maître que la science et la vérité ont une puissance suffisante pour constituer la religion de l'avenir, néanmoins il adopte même cette idée à ses heures d'optimisme. L'influence de Renan est prédominante dans son œuvre, et il ne s'en cache pas (1).

A un moindre degré, il a puisé des idées nombreuses chez les auteurs les plus divers. Si, dans *Le mannequin d'osier* (p. 275), il dénigre Lamennais et la théorie de l'expiation que celui-ci a exposée dans son *Essai sur l'indifférence*, il ne peut s'empêcher, dans *Monsieur Bergeret à Paris* (p. 76), de dire comme lui que « la société repose tout entière sur la résignation des pauvres ». Ailleurs, il se sert de la remarque faite par les positivistes que « la propriété est de source sociale » et « n'a pu naître et subsister que par le concours de la communauté tout entière » pour soutenir avec logique que ce droit doit être le privilège exclusif de l'Etat (2). Plus loin, il se rappelle que le géologue Charles Lyell a démontré la lenteur et la régularité des grands changements de la surface terrestre et il en conclut que « les transformations sociales s'opèrent de même, insensiblement et sans cesse », qu'il est donc vain de les redouter (3).

Citons encore M. Alexandre Bertrand sur l'évolution des religions (4), M. Pierre Loti pour la description des prisons marocaines (5), Alphonse Daudet qui a présenté dans *Jack* des personnages semblables à ceux du *Chat maigre* par leurs

(1) Notamment : *Le livre de mon ami*, p. 285 ; *La vie littéraire*, T. I, p. 10, 25-26, 27, 31, 103, 164, 218, 296, 314, 322-328, 336 ; T. II, p. 119, 296, 317-324 ; T. III, p. 222, 237, 331, 351, 353 ; T. IV, p. X, XI, 18, 43, 59, 105, 107, 214, 228, 241, 246, 265, 350 ; *Le lys rouge*, p. 374 ; *Le jardin d'Epicure*, p. 56-57, 177 ; *L'anneau d'améthyste*, p. 195, 200, 353 ; *Pierre Nozière*, p. 216, 249 ; *Préface* de *Une campagne laïque*, p. XIV, XXIII ; *L'Eglise et la République*, p. 43, 54, 113-114 ; *Sur la pierre blanche*, p. 156, 169, 181, 232 ; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 33-57 ; *Histoire comique*, p. 188 ; *etc., etc.*.

(2) *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 253 ; *Opinions sociales*, T. I, p. 51-52.

(3) *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 258-259 ; *Opinions sociales*, T. I, p. 54-55.

(4) *Pierre Nozière*, p. 300, note.

(5) *Le mannequin d'osier*, p. 191.

caractères comme par leurs théories. Guy de Maupassant sur les honnêtes marchands qui méprisent les courtisanes et s'indignent de les voir cesser d'encourager leur commerce (1), Victor Brochard dont l'ouvrage sur *Les sceptiques grecs* a inspiré l'auteur de *Thaïs* (2), et bien d'autres que M. Anatole France a peut-être oubliés mais dont les idées sont restées dans sa mémoire sans qu'il s'en doutât. Quelquefois les faits passés eux-mêmes sont la source unique des théories qu'il émet : l'avenir qu'il nous expose présente des analogies avec l'histoire de la Convention et du Comité de Salut public (3); la physionomie de l'ancien ministre de Haïti dans le *Chat maigre* (4) lui est inspirée par un personnage réel qui fut aide de camp du président Domingue; dans Clio (5), le chef atrébate qui répudie l'amitié du peuple romain rappelle la révolte des Arabes de 1871.

Quant aux sources des théories de M. Anatole France sur l'avenir, elles sont de deux sortes : certaines sont livresques, mais en général elles se trouvent dans ses rapports avec les socialistes militants qui ont mené avec lui le bon combat. A n'en pas douter, il a lu les ouvrages des grands utopistes et il s'en est visiblement inspiré, il ne manque pas d'ailleurs de les signaler à l'attention de ses lecteurs (6) : l'idée que l'argent est la cause de tous les maux lui vient, — et il le dit expressément —, de William Morris (7); les théories de Choulette dans *Le lys rouge* sont celles de Verlaine et prennent leur source dans Tolstoï, or l'auteur ne cache pas sa sympathie à l'égard de certaines d'entre elles, le style cadencé et logique avec lequel il les expose en fait foi; il éprouve d'ailleurs un sentiment d'admiration pour Tolstoï (8). Le principal utopiste est pour lui H.-G. Wells: non seulement les deux tableaux de l'avenir que l'on trouve à la fin des deux volumes de *Sur la pierre blanche* et de *L'île des Pingouins* sont tirés des romans du grand écrivain anglais, mais de plus certaines idées très particulières, par exemple celle de la fragilité de l'espèce humaine, n'ont pas d'autre origine; on ne doit donc pas s'étonner de trouver des souvenirs de Wells dans l'œuvre de notre utopiste français (9).

---

(1) *Thaïs*, p. 227.
(2) *La vie littéraire*, T. II, p. 134.
(3) *Sur la pierre blanche*, p. 185-187.
(4) *Jocaste et le Chat maigre*, p. 172.
(5) *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 196.
(6) *Sur la pierre blanche*, p. 185-187.
(7) *Le petit Pierre*, p. 60-61. Cf. *Sur la pierre blanche*, p. 254.
(8) *L'étui de nacre*, p. 128.
(9) Notamment : *Sur la pierre blanche*, p. 186-187, 241-316, et plus spécialement p. 254, 319-320 : *L'île des Pingouins*, p. 391-416 ; *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXXVI; *Histoire comique*, p. 298 ; *etc., etc.*,

En général M. Anatole France doit ses conceptions socialistes du monde futur aux hommes politiques avec lesquels il a été lié; il ne méprise plus la politique, et il l'a bien montré dans sa campagne contre l'Eglise; sans doute il n'a jamais accepté que sa candidature fût posée à aucune élection, législative ou autre, mais il a ses candidats, qu'il soutient de toute la force de sa popularité; il s'établit ainsi entre lui et eux des rapports d'amitié. Quoi d'étonnant à ce qu'il adopte certaines de leurs idées au cours de ses relations avec eux? Il semble bien qu'il n'a connu Karl Marx qu'après Jaurès et sous l'influence de Jaurès; il éprouve d'ailleurs pour ce dernier une grande admiration qu'il manifeste en toute occasion (1): il lui doit, à n'en pas douter, beaucoup d'idées, entre autres celles du danger du nationalisme outré de nos hommes d'Etat et du rôle actuel du parti socialiste; à côté du grand Jaurès il convient de placer M. Jules Guesde et M. Léon Blum dont les théories se reflètent dans l'œuvre du « camarade Anatole », M. Paul-Boncour à qui il doit peut-être l'idée de la légitimité des syndicats de fonctionnaires, et bien d'autres, sans oublier la pléiade de défenseurs de la justice dans l'affaire Dreyfus: plus récemment encore il convient de signaler l'action du citoyen Rappoport, à laquelle il faut, croyons-nous, attribuer l'adhésion momentanée de M. Anatole France au communisme, qu'il a d'ailleurs répudié presque aussitôt.

Ainsi la philosophie du grand maître est un amalgame des théories d'Epicure, de Voltaire, de Darwin, de Renan et de tous les penseurs de tous les temps. Mais son originalité n'est pas diminuée pour cela : il reste pour nous l'écrivain savoureux, le philosophe souriant qui sait par sa légèreté et son sourire ironique vulgariser les vérités les plus abstraites; comme on l'a fort bien dit (2), « les fleurs ont poussé un peu partout; mais le miel est de M. France. »

Il s'approprie du reste aisément les idées qu'il a recueillies, lorsqu'elles sont conformes à sa philosophie générale, et les présente sous une forme nouvelle. Ses ouvrages n'ont pas d'autre but que la vulgarisation des idées qui lui sont chères ; c'est même la raison pour laquelle les écrits de M. Anatole France n'ont pas toujours les qualités de composition que l'on pourrait attendre d'un aussi merveilleux écrivain : uniquement préoccupé d'amener les développements sur lesquels il désire s'étendre, il néglige de les combiner en un tout harmonieux. Comme on l'a fait remar-

(1) Notamment : *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 93 ; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 32, 33, 36, 76 ; T. II, p. 24, 26, 65, 68, 86 ; T. III, p. 28, 44, 64, 80 ; *etc.*, *etc.*.

(2) Henri Potez, *Les sources du « Crime de Sylvestre Bonnard »*, dans le *Mercure de France*, 1er mars 1910, p. 14.

quer (1), « l'unité réelle de ses ouvrages est surtout subjective: elle est constituée par ses pensées à lui, sa personnalité découverte ou mal dissimulée ». Ce défaut lui a souvent été reproché, et nous pouvons constater qu'en effet « ses romans ne sont en somme que des dialogues philosophiques reliés par des intrigues indolentes » (2), du moins dans la plupart des cas.

Nous ne devons pas nous en plaindre, car cette particularité facilite grandement la tâche de celui qui se propose de dégager les théories de l'auteur ; celles qui sont d'ordre social apparaissent dans toutes ses œuvres; l'impartialité exige que l'on tienne compte même des albums d'images destinés aux petits enfants : *Filles et garçons*, et *Nos enfants*. Partout M. Anatole France expose ses idées, que nous pouvons accepter telles qu'il nous les donne, en prenant bien garde cependant d'éviter des confusions rendues possibles par l'ironie fréquente du style.

Les idées qu'il développe en son propre nom soulèvent assez peu de difficultés. Mais quand nous nous trouvons en présence d'une opinion émise par un personnage de roman, nous devons, avant de les admettre, examiner préalablement si l'auteur a bien voulu exprimer sa propre pensée dans les propos de son héros. Il importe donc de connaître les diverses figures sous lesquelles il s'est représenté dans ses ouvrages ; la solution de ce problème nous est fournie, d'abord par les caractères et les coutumes qu'il prête à ses personnages, en second lieu par la sympathie et l'enthousiasme avec lesquels il rapporte leurs paroles.

On découvre ainsi qu'il s'est mis lui-même dans la plupart de ses écrits. Dès *Les noces corinthiennes*, il se représente sous les traits d'Hippias. Dans *Jocaste*, il prête ses impressions au chirurgien Longuemare, et exceptionnellement à l'héroïne du roman. *Le crime de Sylvestre Bonnard* donne au lecteur un aperçu des théories de M. Anatole France, généralement par la voix de Sylvestre Bonnard, et pour les idées peu en harmonie avec l'âge du membre de l'Institut par la voix du jeune Gélis. L'auteur prend dans *Thaïs* les traits de Nicias. Il devient l'abbé Coignard dans *La rôtisserie de la Reine Pédauque* et *Les opinions de M. Jérôme Coignard :* il y expose à son aise les idées les plus diverses qu'il a conçues sur l'organisation sociale ; quant à ses principes religieux, il en fait développer l'antithèse par son personnage, qui ne manque jamais de laisser entendre ensuite que ses propos n'ont aucune base rationnelle ou scientifique ; par là il trouve le moyen de développer

(1) G. Michaut, *Anatole France*, p. 147.
(2) Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. XIII.

n'importe quelle théorie. Dans *Le lys rouge*, il prend les traits de Paul Vence, à qui il prête des sentiments qu'il a manifestés auparavant dans *La vie littéraire;* mais il se représente également en Choulette, pour ses idées sur l'armée notamment, et même, par instants, dans les autres personnages. Quoi qu'on en ait dit (1), M. Bergeret nous paraît être dès le début de l'*Histoire contemporaine* une incarnation de son auteur ; celui-ci nous apparaît également sous la figure de certains personnages épisodiques, comme le communard Georges Frémont. Dans ses « *Récits profitables* », il est Jean Marteau. Tous les personnages de *Sur la pierre blanche*, à l'exception de M. Goubin, licencié ès-lettres, soutiennent ses théories, notamment Nicole Langelier. Dans l'*Histoire comique*, il est surtout le docteur Trublet, le sage « docteur Socrate ». *L'île des Pingouins* lui fournit également l'occasion de se mettre en scène : il est tour à tour le diable, le docteur Obnubile, l'astronome Bidault-Coquille, bien que cette affirmation soit contestée. Enfin l'épicurien Brotteaux des Ilettes, dans *Les dieux ont soif*, est une copie parfaite de son auteur.

Les sources ne manquent donc pas à celui qui veut préciser les théories du maître : on ne saurait se borner aux éléments fournis par les deux volumes de ses *Opinions sociales*, qui sont surtout une reproduction de certains passages de ses ouvrages antérieurs. Nous pouvons même nous renseigner utilement dans ses discours politiques, publiés sous le titre *Vers les temps meilleurs:* n'étant pas un orateur, il prépare ses paroles, et ainsi on ne peut le soupçonner de se laisser entraîner par son éloquence à des déclarations opposées à son véritable sentiment. Il est regrettable que nous ne possédions pas la longue série d'allocutions qu'il a prononcées en dehors de la période comprise entre le 29 novembre 1898 et le 24 février 1906. Seul a été répandu le discours qu'il a fait entendre récemment à la manifestation organisée en son honneur par la Ligue des Droits de l'Homme à l'occasion de l'attribution du Prix Nobel. Ses autres harangues politiques n'ont guère été connues du public : signalons pourtant qu'elles ont été parfois insérées dans des revues. Les articles qu'il a publiés dans les quotidiens ou dans les revues sont également très suggestifs : il serait utile de consulter les collections du *Temps*, de l'*Echo de Paris*, du *Globe*, de l'*Univers illustré*, de la *Revue illustrée*, de la *Revue de Famille*, de la *Revue hebdomadaire*, etc.; on pourrait ainsi

(1) Notamment : G. Michaut, *Anatole France*, p. 88 ; Victor Giraud, *M. Anatole France*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1913, p. 601 ; *etc.*.

saisir l'évolution de sa pensée. L'ouvrage récent de M. Paul Gsell, publié sous le titre *Les matinées de la Villa Saïd, propos d'Anatole France*, donne également une notion des idées sociales du grand maître; mais, malgré la confiance que doit nous inspirer l'auteur de cet ouvrage, dont le souci d'exactitude ne saurait être mis en doute, nous ne pouvons accepter les paroles qu'il rapporte comme étant absolument conformes à la réalité; M. Gsell nous avertit lui-même qu'elles ne sont pas authentiques; nous devrons donc nous en servir avec la plus grande circonspection.

Quant aux ouvrages et articles qui ont été faits sur le célèbre écrivain, ils sont innombrables; mais ils ne peuvent guère intéresser le sociologue : ils sont relatifs à la philosophie générale de M. Anatole France, ou à ses conceptions littéraires, ou enfin à un ouvrage isolé, dont ils font la critique littéraire. Quand d'aventure il se trouve des allusions à ses théories sociales, elles sont partiales et constituent une diatribe plutôt qu'une analyse ; les points vraiment délicats de la pensée du maître ne sont pas éclairés par ces écrits, dont la valeur est d'ailleurs incontestable au point de vue littéraire ou philosophique.

La bibliographie des idées sociales de M. Anatole France n'en est pas moins énorme, et nous n'avons pas la prétention de l'établir d'une manière complète; les ressources des bibliothèques de province sont du reste beaucoup trop limitées pour permettre d'envisager un tel projet; elles ne sont même pas suffisantes pour que tous les ouvrages mentionnés par nous puissent être consultés. Cette situation est d'autant plus regrettable que les dernières éditions de beaucoup d'écrits, soit de notre auteur, soit consacrés à sa personnalité, sont depuis longtemps épuisées. Nous n'avons donc pas pu consulter directement toutes les sources signalées dans notre bibliographie, nous ne connaissons certaines d'entre elles que par des ouvrages de seconde main ; nous avons dû par suite montrer la plus grande prudence en nous référant à elles. Nous espérons pourtant que les nombreux documents sur lesquels nous nous sommes appuyé seront amplement suffisants pour nous faire connaître toute la pensée de l'auteur que nous nous sommes proposé d'étudier.

Grâce aux renseignements fournis par les écrits de toutes sortes auxquels nous nous sommes référé, nous avons cru découvrir que, malgré leur extrême diversité, les théories sociales de M. Anatole France peuvent se classer en trois catégories, relatives respectivement au passé, au présent et à l'avenir; il importe donc d'examiner successivement sa théorie historique, sa critique des sociétés contemporaines et ses prédictions sur la société future. C'est ce que nous nous proposons de faire dans les trois

parties du présent ouvrage. Nous devrons de plus considérer que les développements auxquels il s'est livré concernent plus particulièrement la France, quoiqu'il se déclare volontiers internationaliste et que par suite il prétende envelopper tous les pays dans les mêmes conceptions.

Nous savons que les théories exposées par notre distingué littérateur n'ont pas été imaginées par lui. Comme elles ont été émises bien avant lui, elles ont toutes été déjà l'objet d'une critique approfondie : nous n'avons donc pas l'intention de nous engager dans cette voie. Démêler toutes les contradictions apparentes ou réelles de M. Anatole France afin d'y découvrir sa véritable pensée est une tâche assez ardue pour que nous y portions toute notre attention, sans nous égarer dans des appréciations personnelles, étrangères à notre but. Naturellement, nous n'entendons pas faire nôtres les idées que nous développons ici. Mais elles émanent d'un homme sincère, d'un profond penseur, dont la renommée littéraire est universelle, et comme telles elles méritent d'être mises en lumière pour être mieux appréciées.

Nous avons été encouragé dans cette tâche délicate par notre éminent maître, M. René Maunier, dont les suggestions nous ont été précieuses et qui nous a toujours témoigné la plus grande bienveillance; nous sommes heureux de lui en exprimer ici toute notre gratitude. Nous devons aussi des remerciements à M. Paoli, le distingué bibliothécaire de l'Université d'Alger, qui a facilité notre documentation en mettant à notre disposition des ouvrages dont les dernières éditions sont depuis longtemps épuisées.

Nous aurons atteint notre but si nous contribuons à rendre plus grande encore l'admiration inspirée par l'œuvre de M. Anatole France, qui est une des gloires de notre temps.

——::——

PREMIÈRE PARTIE

THÉORIE HISTORIQUE

« Le présent tient au passé comme un arbre tient au sol par ses racines » (1), et c'est pour avoir méconnu cette grande vérité que les Conventionnels n'ont pas réussi à transformer le monde comme ils l'auraient voulu. D'autre part « ce qui sera c'est ce qui fut » (2), l'avenir dépend également du passé. M. Anatole France devait donc nécessairement s'occuper d'histoire, afin de mieux comprendre le présent et l'avenir, et il n'y a pas manqué : il a retracé les grandes phases de l'histoire universelle et en a tiré des enseignements utiles. Mais, objectera-t-on, il affirmait que l'histoire n'existe pas plus que les autres sciences, comment dès lors en faire l'exposé? Nous devrons donc, avant de parler de l'histoire et de ses lois générales, examiner cette science en elle-même.

(1) *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 489.

(2) *Sur la pierre blanche*, p. 318.

CHAPITRE PREMIER

La Science Historique

Quels sont les caractères de l'histoire? Quelle est la méthode de l'historien? A quelles conclusions cette méthode a-t-elle pu conduire? Telles sont les questions que M. Anatole France s'est posées, et qu'il a résolues pêle-mêle sans aucune intention de constituer ses solutions en un tout coordonné.

Section I. — Caractères de l'Histoire.

« Loin d'être une science », disait le bon abbé Coignard (1), « l'histoire est condamnée, par une vice de nature, au vague du mensonge ». Ce n'est donc pas dans une intention scientifique que l'auteur s'est adonné à l'étude de l'histoire avec une ardeur qui l'a fait prendre pour un chartiste. Quel attrait a-t-il donc trouvé à la muse Clio ?

C'est tout simplement un plaisir de dilettante: de même que tout enfant aime les belles images, surtout celles qu'il faut gagner par quelque peine, de même M. Anatole France aime l'histoire qui est une collection d'images, et il sent bien que dans le fond de son âme c'est ce sentiment qui le pousse, il le dit naïvement : « L'histoire n'est qu'une suite d'images. C'est pour cela que je l'aime; c'est pour cela qu'elle convient aux hommes » (2). Car l'Humanité est encore dans sa jeunesse; il faut bien l'amuser, et pour cela que pourrait-on trouver de mieux que ce merveilleux ensemble d'images et de contes agréables, c'est-à-dire « de bagatelles très propres au divertissement d'un honnête homme ? (3) »

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 224.
(2) *La vie littéraire*, T. II, p. 122.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 221.

Mais il y a mieux: nul n'ignore qu'un enfant est d'autant plus attaché à un jouet que celui-ci se rapproche davantage de la réalité sérieuse, pourvu qu'il reste différent par quelques côté de cette réalité; eh bien! le grand enfant qu'est M. Anatole France estime que « c'est une puissante douceur que de sentir revivre en soi les vieux âges » (1), et nous ne serions pas étonné si c'était par un sentiment analogue. Au surplus, il n'aime pas au même degré tous ces vieux âges : dans un récit déjà ancien où il contait un voyage qu'il venait de faire en Alsace, il trouva l'occasion de faire connaître à ses lecteurs qu'il aimait « à la fois le sensualisme gracieux » du XVIII[e] siècle « et l'ascétisme sombre des grands siècles chrétiens » (2); de fait, ce sont bien là les deux périodes dans lesquelles il s'abandonne le plus volontiers, la multitude des influences que la première a exercées sur lui et le nombre des livres qu'il a consacrés à la seconde le prouvent bien. Mais il a également une prédilection pour d'autres âges, ce sont précisément, comme l'a noté M. G. Michaut, ceux qu'il chante dans son recueil de contes composés *Sous l'invocation de Clio :* l'antiquité homérique, le second siècle de notre ère, le passage du Moyen Âge aux Temps modernes, et l'épopée révolutionnaire et impériale.

Le goût enfantin des images et des contes et l'attrait du passé font naître en lui une troisième raison d'aimer l'histoire, qui est certainement artificielle : c'est le déterminisme historique; nous sommes persuadé que M. Anatole France a voulu découvrir en lui un autre motif d'attachement à ces fables, plus sérieux que les deux premiers, et qu'il s'est ainsi donné l'illusion de les goûter pour les enseignements qu'elles fournissaient à qui les connaissait; mais cette illusion fut si forte et s'accrut si bien avec le temps que peu à peu il en fit l'intérêt principal de l'histoire. Sans doute, en la constatant chez autrui, il la traitait de chimère (3), mais il ne prit pas garde que ce qu'il considérait comme une chimère dans l'esprit du commun des mortels, ce qui faisait naître sur ses lèvres un sourire d'indulgence et de pitié, était devenu peu à peu le fond même de sa pensée. D'ailleurs il fait clairement un grief aux Conventionnels de n'avoir pas partagé cette illusion : ceux-ci ont commis les plus grandes fautes, parce que, dit-il, ils n'ont pas écouté les enseignements de l'histoire, et ont voulu agir en faisant abstrac-

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. 349.
(2) *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 490.
(3) *L'île des Pingouins*, p. 83.

tion du déterminisme, c'est ce qu'il appelle « manquer de philosophie expérimentale » (1). Enfin c'est exactement la conception matérialiste de l'histoire de Karl Marx qu'il enseigne aux prolétaires organisés en université populaire, en 1899, lorsqu'il leur recommande l'étude de l'histoire qui seule leur permettra, par « la connaissance des progrès accomplis, de pressentir, de solliciter les progrès futurs » (2). Mais nous ne pensons pas que ce soit l'influence des militants socialistes qu'il a connu qui ait fait naître en lui cette idée féconde, puisqu'elle se trouve dans sa pensée, nous venons de le montrer, dès 1882, donc à une époque où ses sympathies allaient à d'autres doctrines.

Cette évolution aurait dû logiquement l'amener à considérer l'histoire comme une science; or il nous a fait savoir par la voix du bon maître Jérôme Coignard qu'il ne lui reconnaissait pas ce caractère; c'est qu'à ce moment il avait résolu la question longtemps agitée dans son esprit de la définition même de l'histoire : est-ce un art ? est-ce une science ? Sur ce point comme sur tant d'autres ses idées ont varié.

Il a d'abord pensé y découvrir tous les caractères de la science : il avoue (3) qu'il a lui-même ressenti après les maîtres l'ambition, grande et généreuse, de montrer Hector en knémides et de donner à tous les personnages de la légende et de l'histoire leur vrai caractère; il ajoute que ce souci est propre au siècle où il vit et qu'autrefois personne ne s'était avisé sérieusement de nous décrire le passé aussi méticuleusement; son héros Sylvestre Bonnard estime également que « la renaissance des travaux historiques restera l'honneur de ce siècle inquiet » (4), et il ne semble pas qu'il y ait là une intention d'ironie à l'égard du membre de l'Institut. Mais déjà les réserves apparaissent : quand celui-ci prononce franchement le mot de science pour l'appliquer aux résultats de ces travaux, le jeune chartiste Gélis lui fait une démonstration serrée de l'absurdité de son appréciation (5); nous avons l'impression que notre siècle brille par la connaissance parfaite du passé, mais en réalité nous n'en savons rien : toute époque a eu les mêmes illusions, et si nous croyons être arrivés à la perfection c'est un simple effet de notre ignorance des progrès futurs; nos descendants considéreront

(1) *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 489.
(2) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 19.
(3) *Pierre Nozière*, p. 174.
(4) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 141.
(5) *Ibid.*, p. 308.

avec dédain les efforts que nous tentons et ils seront à leur tour victimes de la même illusion en croyant avoir réussi là où nous avons échoué; or c'est bien là le sentiment que nous éprouvons en présence des travaux de nos devanciers (1). Le futur auteur de la *Vie de Jeanne d'Arc* a donc été pénétré d'assez bonne heure de l'idée que l'histoire n'était pas une science, et c'est elle qu'il expose dans la préface, aujourd'hui supprimée, des *Désirs de Jean Servien* (p. VI) quand il déclare : « Je ne me suis détourné de la vue du passé qu'après avoir senti jusqu'au malaise l'impossibilité de se bien figurer les anciennes formes de la vie ».

Par suite l'histoire, n'étant pas une science, n'est pas infaillible : « en histoire, il faut se résoudre à beaucoup ignorer » (2) et les antiquaires, après avoir longuement disserté sur un sujet quelconque, ne manquent pas d'ajouter : « Quoi qu'il en soit... », car sans cette précaution ils seraient obligés d'arrêter là leur conversation. La muse Clio est donc plus frivole qu'on ne le croit: son art est comparable au roman et à la critique littéraire : « la critique est, comme la philosophie et l'histoire, une espèce de roman à l'usage des esprits avisés et curieux » (3); or, comme « tout roman, à le bien prendre, est une autobiographie », l'enseignement principal que l'on en peut tirer c'est l'âme de son auteur : dans la *Divine Comédie* ce que l'on admire c'est l'âme de Dante, de même que l'œuvre d'un artiste révèle celui qui l'a accomplie (4). Le roman est même supérieur à l'histoire : seul il peut donner au lecteur une vision de l'époque qu'il décrit; l'historien choisit certains faits et certains personnages et ne s'occupe que d'eux, il constitue ainsi un rideau qui dissimule précisément ce qui présente le plus d'intérêt, le peuple, la nation et la race : les types immortels de Balzac ne sont que des inconnus vulgaires dédaignés par l'historien, et pourtant quelle source précieuse de renseignements pour celui qui se propose de représenter son époque (5) ! Le roman présente même un second avantage : tout en empruntant ses héros à la réalité contemporaine ou même passée, l'auteur peut leur imposer toutes les aventures qu'il lui plaît et en former un ensemble harmonieux et vraisemblable (6); l'histoire, au contraire, « dans sa lourde frivolité, » n'envisage que les faits dit historiques et, ne pouvant établir

(1) *La vie littéraire*, T. I. p. 324-325; *Pierre Nozière*, p. 174-175.
(2) *Pierre Nozière*, p. 183.
(3) *La vie littéraire*, T. I, p. III; T. II, p. 176.
(4) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 310-311.
(5) *La vie littéraire*, T. I, p. 151-152.
(6) *Le lys rouge*, p. 61.

les rapports qu'ils ont entre eux, elle se borne à les présenter bout à bout; cette comparaison n'apparaît pas nettement dans *Le lys rouge*, mais il semble bien que ce soit là la pensée de son héros Dechartre.

Il ne faut donc pas s'étonner que ce ne soit pas la coutume des historiens de dire la vérité (1). Mais il faut bien leur pardonner leur inexactitude : nous ne pouvons même pas saisir le présent; Walter Raleigh, le grand homme d'Etat anglais, s'en rendit bien compte, et, devant l'impossibilité de connaître et d'apprécier sainement les événements qui se déroulaient sous ses propres yeux, il jeta au feu le manuscrit de son *Histoire du monde;* heureusement tous les historiens n'ont pas suivi son exemple, et les plus sceptiques, qui, comme Renan, ne se sont pas fait « d'illusions sur l'irrémédiable incertitude des témoignages historiques » et se sont « pénétrés de l'incertitude universelle » (2), ont laissé leurs œuvres à la postérité. Mais nous ne devons accueillir leurs affirmations qu'avec la plus grande défiance : c'est pourquoi nous ne devons pas croire aux actes de dévouement ou aux faits héroïques que la tradition nous a transmis, comme par exemple la légende de Bara qui préféra mourir plutôt que de crier : Vive le roi ! Ces faits ne sont pas à rejeter complètement, mais ils ne « relèvent que de l'art et de la poésie » (3) : comment pourrait-on recueillir dans le tumulte d'un combat un simple geste, alors que l'on ne saurait rapporter avec certitude ce qui s'est passé dans une assemblée attentive et tranquille ? Aussi voit-on les grandes figures du passé changer peu à peu avec le temps; le peuple s'empare des légendes qui lui sont transmises pour les transformer à sa manière, il prête aux personnages historiques ses sentiments et ses passions, et les historiens consacrent ces déformations dans leurs écrits : il est donc bien clair qu'ils ne disent pas la vérité ! Un exemple frappant est fourni par les récits de la vie de Jeanne d'Arc : cette héroïne est devenue le symbole de la patrie, alors que le patriotisme était un sentiment inconnu de son temps (4) ! La raison de cette anomalie est toute naturelle : nous ne pouvons connaître la jeune bergère de Domrémy qu'à travers trois siècles de monarchie absolue, la Réforme, puis la Révolution, l'Empire avec ses guerres, et toutes les passions qui ont agité le siècle dernier, et son image a pu se déformer en traversant tant de prismes (5); le contraire eût même été un véritable miracle.

---

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. 148.
(2) *Ibid.*, T. II, p. 119.
(3) *Le petit Pierre*, p. 226.
(4) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXIV.
(5) *Ibid.*, p. LIII.

Ainsi l'histoire « est condamnée, par un vice de nature, au vague du mensonge » et ne saurait donner aucun enseignement susceptible d'éclairer les savants sur l'avenir des peuples; or c'est bien là une preuve certaine de l'état précaire de cet ensemble de connaissances apparentes : ce n'est pas une science, car, selon M. Anatole France, qui oublie soudain ce qu'il a dit autrefois et ce qu'il affirmera encore, « le propre des sciences est d'être prophétiques, comme il se voit par les tables où les lunaisons, les marées et les éclipses se trouvent calculées à l'avance, tandis que les révolutions et les guerres échappent au calcul » (1). Nous voici donc revenu à notre point de départ, et il nous reste à expliquer avec le prince des sceptiques la cause de cette vérité si souvent développée et prouvée par lui : pourquoi l'histoire n'est-elle pas une science ?

L'explication de ce théorème résulte de la définition même de l'histoire : pour le bon maître Jérôme Coignard, qui sait bien à quoi s'en tenir sur ce point comme sur bien d'autres, c'est « un recueil de contes moraux ou bien un mélange éloquent de narrations et de harangues, selon que l'historien est philosophe ou rhéteur » (2); mais celui qui en fait profession croit y voir « la représentation écrite des événements passés » (3). Or cette seconde définition, bien que formulée par les érudits, est moins flatteuse encore que la première, car il est facile de démontrer le néant de la base qu'elle accorde à l'histoire. Le raisonnement est clair et tient en quatre points bien articulés : — 1° du moment que c'est la science des événements passés qui nous préoccupe, l'essentiel est de savoir ce que c'est qu'un événement : ce n'est pas un fait quelconque; ce ne peut être qu'un fait notable; or « les faits ne se divisent pas, de leur propre nature, en faits historiques et en faits non historiques »; il faudra donc déterminer arbitrairement les faits qui devront être retenus, et pour ce faire l'historien suivra son goût ou son caprice et par suite il devra faire œuvre d'artiste; — 2° un fait est excessivement complexe, il se présente sous un grand nombre d'aspects; il est donc impossible de l'envisager dans son ensemble; pour l'examiner, l'érudit est obligé de choisir certains de ses éléments et de faire abstraction du reste; d'où une nouvelle série d'erreurs possibles; — 3° les faits dits historiques peuvent être amenés par des faits non historiques; or l'histo-

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 224.

(2) *Ibid.*, p. 223.

(3) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 308; *Le jardin d'Epicure*, p. 139.

rien, contraint de négliger ceux-ci, expliquera ceux-là comme il le pourra, suivant sa fantaisie : la « Pingouinie » fut ainsi le théâtre d'événements politiques et sociaux de toutes sortes, dont l'unique et modeste origine fut une rencontre fortuite sur le « sopha de la favorite », dont les historiens n'eurent jamais connaissance, et pour cause; pour combler ces lacunes il faut nécessairement se contenter de « purs artifices de rhétorique »; — 4° tout ceci s'applique au cas hypothétique où les témoignages qui s'offrent à l'érudit sont d'une certitude absolue; mais en réalité il n'en est jamais ainsi, et ici encore il faudra faire un choix arbitraire pour déterminer ceux que l'on se propose de suivre : ce seront des raisons de pur sentiment qui guideront encore l'historien. Par conséquent, étant donnés ces quatre éléments d'erreurs, l'histoire est un art et non une science, et « on n'y réussit que par l'imagination »; ce qu'il fallait démontrer (1).

Si ce raisonnement est quelque peu exagéré, il ne manque pas d'ingéniosité ni de justesse; mais le quatrième point, relatif aux témoignages historiques, est surtout remarquable, et M. Anatole France semble y avoir attaché lui-même une importance particulière puisqu'il y revient spécialement dans certains ouvrages : c'est qu'il a fait lui-même l'expérience de la difficulté qu'éprouve l'érudit à choisir ses sources et à accorder à chacune la mesure exacte de confiance qui lui revient; sa *Vie de Jeanne d'Arc* a été composée d'après des documents souvent contradictoires émanant des Français et des Anglais : voilà pourquoi il lui a été si difficile de connaître la vérité sur les guerres séculaires des « Pingouins » et des « Marsouins » : « les chroniqueurs marsouins contredisent sur tous les points les chroniqueurs pingouins; et, de plus, les Pingouins se contredisent entre eux, aussi bien que les Marsouins; j'ai trouvé deux chroniqueurs qui s'accordent, mais l'un a copié l'autre » (2). C'est aussi pour cette raison que l'histoire commence à être difficile vers le XIII[e] siècle, car à partir de ce moment l'érudit est toujours en présence de plusieurs documents, tandis que jusqu'alors chaque fait n'était rapporté que par un seul chroniqueur (3). Pour le même motif encore l'historien des révolutions ne saurait parvenir à en faire une étude complète puisqu'une vie d'homme ne suffirait pas à lire la moitié des documents nécessaires; il est donc forcé de se contenter de ceux qu'il

(1) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 308-309; *Le jardin d'Epicure*, p. 139-141; *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 223-224. Cf. *La vie littéraire*, T. II, p. 116-117.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 123.
(3) *Ibid.*, p. II.

a pu examiner, et dès lors son étude, n'étant pas complète, est arbitraire : c'est là une discrète allusion, sans méchanceté d'ailleurs, à M. Aulard, le remarquable historien de la Révolution française (1). Enfin, même quand « les raisons scientifiques de préférer un témoignage à un autre » sont très fortes, elles sont encore insuffisantes pour venir à bout de nos préjugés et nous préférons celui qui flatte nos passions ou nos intérêts, si bien que la présentation des faits est toujours « intéressée ou frivole » (2).

Ce n'est pas tout : on a dit que « la chronologie et la géographie sont les deux yeux de l'histoire »; or, si la chose est vraie, celle-ci « est pour le moins borgne » : malgré les efforts des Bénédictins on ne peut arriver à connaître les dates avec certitude; voilà donc une nouvelle cause d'erreurs qui s'ajoute aux précédentes (3).

La seule conclusion qui s'impose en présence de ces constatations, c'est que l'histoire, pour ceux qui, comme M. Anatole France, l'ont « assidûment fréquentée », se laisse surprendre trop souvent « oublieuse, vaine, partiale, ignorante et menteuse » (4). Le mieux est de prendre son parti de cette situation; c'est ce que font les esprits indulgents : dès que l'on sait qu'il convient d'écarter toute confiance on n'est plus trompé; c'est pourquoi notre bon maître « a beaucoup aimé et aime encore » cette « hautaine Clio », dont la parole « intéresse, émeut, amuse; on l'écouterait volontiers toute la journée » (5); elle mérite donc bien qu'on lui pardonne ses travers.

Tels sont les caractères de l'histoire d'après M. Anatole France; mais il ne les accorde pas tous à l'archéologie préhistorique; sa conception de celle-ci se résume très simplement : elle a tous les défauts de l'histoire sans en avoir les qualités. Il avoue qu'il a « bien aimé l'archéologie préhistorique » (6), qu'il a « amusé ses rêveries avec des silex taillés et des bois de renne couverts de figures d'animaux » afin d'y « chercher l'histoire des premiers hommes qui vivaient dans des cavernes, au temps du mammouth et du grand ours » (7). Mais il a été bientôt désabusé en s'apercevant de la nature des témoignages auxquels les archéologues ont recours et de la vanité des résultats qu'ils obtiennent.

---

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 225.
(2) *L'île des Pingouins*, p. II.
(3) *Le petit Pierre*, p. 46-47.
(4) *Ibid.*, p. 47.
(5) *Ibid.*, p. 47.
(6) *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 491.
(7) *La vie Littéraire*, T. III, p. 210-211.

Les sources auxquelles se réfèrent ces érudits appartiennent à une seule catégorie : ce sont des pierres; il faut donc étudier celles-ci partout où l'on croit en trouver d'intéressantes, on est alors exposé à prendre au sérieux toutes sortes d'ordures; M. Anatole France affirme qu'il a employé cette méthode pour rechercher les origines des peuples de la « Pingouinie », et il veut bien nous exposer le résultat de ses recherches : « J'ai fouillé sur le rivage de l'Océan un tumulus inviolé: j'y ai trouvé, *selon la coutume*, des haches de silex, des épées de bronze, des monnaies romaines et une pièce de vingt sous à l'effigie de Louis-Philippe I^er^, roi des Français » (1). Si telle est la « coutume » des archéologues, comment arriver à des résultats sérieux?

Et effectivement leurs conclusions sont ridicules; on peut à cet égard distinguer deux catégories d'archéologues. — Certains d'entre eux arrivent à des affirmations qui sont à la portée de toutes les intelligences : « Ils disent ce que chacun sait, puisqu'ils n'en savent pas plus que tout le monde; mais ils le disent gravement et en divers idiomes. S'ils trouvent une hache en pierre polie, ils déclarent que cette hache date de l'époque de la pierre polie. Quand on leur montre une pointe de flèche en silex taillé, ils affirment que cette arme remonte à l'époque de la pierre taillée ». Mais ils dissimulent le néant de leur science derrière un langage barbare et imposant : pour eux, une grosse pierre s'appelle mégalithe, le sens est le même mais le second terme est plus savant; de même, quand ils découvrent des tas d'ordures, ils préfèrent les qualifier d'un mot hollandais qui signifie tas d'ordures : ce sont des *kjökkenmoddings*, il est bien certain que personne ne comprendra (2) ! — Pourtant les archéologues de la deuxième catégorie n'ont pas les mêmes travers, bien loin de là : au contraire ils se distinguent par des découvertes sensationnelles; M. Anatole France, qui est au courant des progrès de cette prétendue science, veut bien nous y mettre aussi : « Il y a un archéologue qui, dans les Vosges, voit partout des roches taillées. Il sait même qui les tailla. Ce furent, dit-il, les Phéniciens. Que venaient-ils faire dans les Vosges ? A quoi pensaient-ils de tailler ainsi des roches ? Je les croyais plus pratiques. On a bien dit qu'Homère était Hollandais. Et l'on a dit mieux encore : un M. J. Villeman a composé une brochure pour établir que Virgile était Gaulois et que l'*Enéide* n'est autre chose qu'une apologie symbolique des Druides. J'ai lu cela » (3).

---

(1) *L'île des Pingouins*, p. I.
(2) *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 491.
(3) *Ibid.*, p. 491.

Mais qu'ils appartiennent à l'une ou l'autre de ces catégories, tous les archéologues sont atteints de ce que l'on a maintenant coutume d'appeler des déformations professionnelles : ils sont enclins à consacrer leurs travaux à des objets insignifiants; M. Pigeonneau, dont la vie entière fut vouée à l'archéologie égyptienne, composa un « Mémoire sur un manche de miroir égyptien, du musée du Louvre » et une étude volumineuse sur un poids de bronze trouvé dans des fouilles, et ce personnage de conte estimait trop vaste pour un véritable érudit un travail d'ensemble sur « les poids et mesures en usage à Alexandrie sous le règne de Ptolémée Aulète » (1). Et surtout la préhistoire suppose chez l'érudit une véritable horreur de l'art : nous voyons ici apparaître le principal grief du prince des dilettantes envers l'archéologie : ceux qui la pratiquent craignent toujours de tomber dans l'art historique en y introduisant des idées générales, ils s'appliquent à vaincre l'imagination qui pour eux gâte l'exposé des plus belles découvertes (2).

Néanmoins, et bien que M. Anatole France « soit brouillé » avec l'archéologie qui lui a « conté gravement des sornettes », il ne veut pas que « le dépit le rende injuste envers elle » et il lui reconnaît un mérite, un seul : celui d'avoir solidement établi « la haute antiquité de l'homme », d'avoir montré aussi la lenteur et la difficulté des progrès des premiers humains; c'est elle qui apprend aux jeunes générations le respect des anciennes (3).

Mais laissons là l'archéologie et ses enseignements irrémédiablement insignifiants et revenons à l'histoire qui est peut-être susceptible d'améliorations. Que pourrait-on faire pour arriver à connaître « la multitude des actions humaines qui coulent dans la nuit sans mémoire » (4) ? L'auteur de la *Vie de Jeanne d'Arc* indique plusieurs moyens de nature à nous y conduire.

D'abord, reprenant une idée de M. Littré, « le meilleur et le plus savant des hommes », il préconise la constitution et la conservation par chaque famille de ses souvenirs, de ses archives et de son histoire morale : « Il faudrait que nous prissions soin de conserver le souvenir de nos morts intimes. C'est là que les temps et les lieux se peignent avec fidélité; c'est par là qu'on pénètre le cœur des choses humaines » (5). Il n'est pas douteux que le Moyen Age ne

(1) *Balthasar*, p. 43-44.
(2) *Ibid.*, p. 44-45.
(3) *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 491.
(4) *Le petit Pierre*, p. 328.
(5) *La vie littéraire*, T. III, p. 191.

serait pas une période aussi obscure si les familles bourgeoises de ce temps avaient adopté l'habitude de former de tels registres; M. Anatole France pour sa part se conforme à son propre avis en commençant le registre de la famille Nozière, la sienne (1).

Un second procédé destiné à fournir un appoint à l'histoire consisterait à analyser le langage et à rechercher les faits et institutions du passé au moyen des empreintes laissées dans les différents idiomes; l'histoire de France notamment se retrouve dans notre langue grâce aux traces marquées par « l'église et la féodalité, les croisades, la royauté, le droit coutumier et le droit romain, la scolastique, la renaissance, la réforme, les humanités, la philosophie, la révolution et la démocratie. On peut dire sans exagération que la philologie, qui vient de se constituer récemment en science positive, est un auxiliaire inattendu de l'histoire » (2). Ici il n'est pas nécessaire de se soucier de donner l'exemple; le mouvement est déjà commencé, il suffit de le laisser s'accélérer.

Une autre source de renseignements enfin peut être recherchée dans les monuments : « un monument ancien est rarement d'un même style dans toutes ses parties; il a vécu, et tant qu'il a vécu il s'est transformé » (3); comme chaque âge y a laissé son empreinte, comme c'est une sorte de livre sur lequel chaque génération a écrit une page, il suffit de le lire pour y trouver « la prodigieuse histoire des Français » (4); les monuments de Paris présentent à cet égard le plus grand intérêt par leur diversité : le Pont-Neuf, à lui seul, rappelle plusieurs siècles, car il a porté, « sur son robuste dos, autrefois terriblement bossu », non seulement les artisans de l'ancien régime, mais aussi les révolutionnaires de 89 et de 93 (5). Aussi ne faut-il pas déformer les pages de ces livres de pierre : « c'est un crime que d'effacer les empreintes successives imprimées dans la pierre par la main et l'âme de nos aïeux; les pierres neuves taillées dans un vieux style sont de faux témoins » (6). Le malheur de notre époque est que nos architectes, à l'instar de Viollet-le-Duc, ont la fâcheuse habitude de corriger les monuments anciens afin de leur donner un style uniforme : ces retouches font le désespoir de notre dilettante, qui se demande si les ruines ainsi accu-

---

(1) *Le livre de mon ami*, p. 57-58.
(2) *La vie littéraire*, T. I, p. 297.
(3) *Pierre Nozière*, p. 243.
(4) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 60. Cf. *Sur la voie glorieuse*, p. 41.
(5) *Pierre Nozière*, p. 79-80.
(6) *Le lys rouge*, p. 97.

mulées en quelques années ne sont pas plus nombreuses et plus funestes que celles des princes et des peuples des siècles passés, « dégoûtés à l'envi des vestiges d'un passé qui leur semblait barbare » (1); ceux qui les commettent ne méritent que l'exécration de tous les esprits qui, comme M. Anatole France, sont « respectueux des souvenirs du passé et des monuments de l'histoire » (2).

Voilà donc trois moyens susceptibles d'améliorer l'histoire. Il y en aurait bien un quatrième, mais M. Anatole France n'ose le recommander : c'est la statistique. Sans doute, « il faut le reconnaître, le prix des fers ou le taux de la rente instruisent mieux que le récit d'une bataille ou de l'entrevue de deux souverains » (3). Néanmoins il est trop dangereux de recourir à ce procédé, car il risque de supplanter l'histoire telle que la conçoit l'auteur de *L'île des Pingouins*, c'est-à-dire l'histoire narrative; M. Bourdeau, dans *L'Histoire et les Historiens*, propose déjà de répudier définitivement celle-ci pour la remplacer par la statistique, qui est proprement « la science des faits sociaux exprimés par des termes numériques » (4); il espère arriver ainsi à une plus grande certitude. M. Anatole France condamne absolument cette prétention pour plusieurs raisons: — d'abord, nous n'avons pas actuellement les éléments nécessaires pour constituer l'histoire statistique du passé, nos ancêtres n'ont pas pris la précaution d'établir de tels documents; peut-être les nations modernes fourniront-elles à nos descendants des renseignements suffisants, mais pour ce qui concerne les temps révolus nous devons nous contenter de ceux que nous possédons et par conséquent renoncer à la statistique (5); — en second lieu, sommes-nous bien sûrs que celle-ci nous donnera plus de certitude que les récits de Tacite ou de Michelet ? nous n'en savons rien, rappelons-nous qu' « il n'y a pas que les Muses qui mentent » (6); — enfin et surtout, « la vieille histoire est un art », elle est belle, elle nous charme; sans doute elle est inexacte, mais c'est l'homme qui l'a faite pour s'y représenter, si le portrait est maladroit c'est un portrait tout de même (7); elle a son domaine propre que ne doit point entamer la science nouvelle; donc « créez la science de l'histoire : nous y applaudirons; mais laissez-nous l'art charmant et magnifique des Thucydide et des Augustin Thierry », il

(1) *Pierre Nozière*, p. 242.
(2) *Ibid.*, p. 247.
(3) *La vie littéraire*, T. II, p. 121.
(4) *Ibid.*, p. 120.
(5) *L'île des Pingouins*, p. VIII-IX.
(6) *La vie littéraire*, T. II, p. 120.
(7) *Ibid.*, p. 124.

est excellent que celui-ci reste ce qu'il est, et, comme l'a remarqué Voltaire, il nous plairait moins s'il était plus vrai (1).

Si donc l'histoire narrative est imparfaite, nous devons l'aimer telle qu'elle est parce qu'elle répond aux besoins et aux sentiments de l'Humanité : « elle est un portrait; votre histoire statistique ne sera jamais qu'une autopsie » (2).

Section II. — Les Historiens.

Sans doute l'histoire narrative est un roman amusant; mais nos savants modernes s'éloignent de plus en plus de cette conception; on pourrait même demander à M. Anatole France pourquoi il reproche avec tant d'âpreté à l'archéologie et à la statistique de supprimer l'imagination, du moment que l'histoire elle-même devient purement descriptive et cesse d'être un art; M. Bergeret répondrait probablement que cette déchéance n'est pas imputable à l'histoire, mais bien aux historiens. Ceux-ci ne brillent guère par leur faculté d'inventer, pour des raisons qui varient suivant la méthode qu'ils suivent.

Il en est qui sont naturellement dénués de toute imagination, ce sont ceux que l'on appelle les archéologues — nous les connaissons déjà — et les paléographes; leur méthode est simple : « ils publient les textes purement et simplement », sans essayer d'extraire des documents originaux une « parcelle de vie ou de vérité »; ils méprisent les qualités dont ils sont dépourvus, s'attachent à la lettre, seule définie, et se défient de l'esprit, générateur de fantaisies (3).

Les autres, ceux de l'Académie des sciences morales, se contentent de copier les histoires déjà existantes; ils ne sont pas nécessairement incapables d'imagination, mais ils craignent de surprendre le lecteur par des idées originales. Or « le lecteur n'aime pas à être surpris; il ne cherche jamais dans une histoire que les sottises qu'il sait déjà »; ses croyances et ses préjugés l'empêchent d'accueillir favorablement les vues nouvelles qu'on lui présente Comme « un historien original est l'objet de la défiance, du mépris et du dégoût universels », l'érudit agira sagement en copiant les autres (4). Pour être mieux accueilli

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. 121-122.
(2) *Ibid.*, p. 124.
(3) *L'île des Pingouins*, p. III.
(4) *Ibid.*, p. IV.

encore, il ne manquera pas de développer en termes flatteurs les principes essentiels des sociétés : la légitimité de la richesse, la résignation du pauvre, le respect des institutions plusieurs fois séculaires. Les historiens de cette seconde catégorie manquent donc d'esprit imaginatif par la faute du lecteur (1).

Les érudits des deux sortes se rencontrent dans un autre défaut : ils ne veulent jamais avouer leur ignorance : « il est constant que le texte le plus inintelligible a toujours un sens pour celui qui le traduit ; sans cela l'érudition n'aurait point de raison d'être » (2). Ils donneront donc une interprétation fantaisiste des textes incompréhensibles.

Mais il ne faut pas reprocher à un historien de changer d'avis ; c'est un fait très légitime lorsqu'il se présente : ainsi Thiers a traversé vingt années de révolutions, et dans un esprit politique les opinions en subissent l'influence (3). M. Anatole France se justifie de la sorte par anticipation de toutes les variations qui affecteront ses théories sociales.

On pourrait cependant s'étonner de le voir déclarer permis chez les historiens les changements d'avis alors qu'il ne leur accorde ailleurs aucune imagination. La contradiction nous semble n'être qu'apparente: ceux qui manquent totalement d'esprit, ce sont les historiens actuels ; ceux qui au contraire manifestent leur esprit en portant sur un même fait plusieurs appréciations successives et contraires ce sont les anciens, ceux qui sont morts : les premiers font de l'histoire descriptive, les autres ont fait de l'histoire narrative.

Ceux qui se sont adonnés à ce genre ont raconté les faits à leur manière, aussi se contredisent-ils entre eux ; voilà pourquoi « il y a peu de vérités dans les histoires, et les seuls faits sur lesquels on s'accorde sont ceux que nous tenons d'une source unique » (4); ils vont jusqu'à se contredire eux-mêmes, nous l'avons vu par l'exemple de Thiers, et nous pouvons le remarquer encore en considérant « que Flavius Josèphe, qui a suivi les mêmes événements dans ses *Antiquités* et dans sa *Guerre des Juifs*, les rapporte diversement en chacun de ces ouvrages » (5).

Ils ont néanmoins fourni des chefs-d'œuvre, dès l'Antiquité : Hérodote et même Plutarque contaient avec grâce

(1) *L'île des Pingouins*, p. V.
(2) *L'étui de nacre*, p. 78.
(3) *La vie littéraire*, T. I, p. 251-252.
(4) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 222.
(5) *Ibid.*, p. 222.

leurs récits (1); « Tite-Live n'est qu'un assembleur de fables », et il y a lieu de s'en réjouir; Tacite est « un menteur austère qui se moque du monde avec un air de gravité ». Thucydide, Polybe et Guichardin sont également à estimer (2). Mais celui que préfère M. Anatole France, c'est le « grand » Michelet; sans doute il ne lui ménage pas ses critiques : « cet enfant terrible de l'histoire geint, pleure, soupire, puis trépigne, griffe, égratigne (3). — Plus de récit! Des colères, des pâmoisons, une crise d'épilepsie à propos de faits qu'il dédaigne d'exposer » (4). C'est pourtant lui qui a donné le plus de vie à ses ouvrages, et qui inspire du respect même aux compilateurs : son œuvre est une épopée (5). Quelle différence il présente avec Mommsen ! Tandis que Michelet, qui est enthousiaste, s'émeut quelque peu devant les projets de Mithridate, « Mommsen, dont le défaut n'est point l'enthousiasme, n'a vu là qu'une pitoyable folie » (6). Pourtant ce dernier est un savant tout à fait remarquable, pour qui M. Anatole France éprouve une admiration très manifeste dans *La vie littéraire*, mais aucun historien ne saurait prétendre à une comparaison avec le grand Michelet!

Nous savons maintenant quelle est la méthode des érudits; il est nécessaire de rechercher ce qu'elle devrait être. Il est d'abord une erreur qu'il importe d'éviter: on pourrait être tenté de croire, comme J.-J. Weiss, qu'un bon historien a les capacités voulues pour participer aux affaires de l'Etat; rien n'est plus faux : « l'intelligence de l'historien est divergente et rayonne largement; celle du politique, tout au contraire, est convergente et réunit ses feux sur le point convenable » (7). L'historien doit donc présenter des tableaux d'ensemble plutôt que s'attacher à des points de détail.

Il doit se garder d'employer un langage prétentieux, c'est un travers dans lequel il tombe trop souvent et qui rend ses récits ennuyeux et faux : « s'imagine-t-on que les faits historiques sortent du train ordinaire des choses et de la mesure commune de l'humanité ? (8) »

---

(1) *L'étui de nacre*, p. 77.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 222.
(3) *Le génie latin*, p. 21, note.
(4) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 144-145.
(5) Sur Michelet : *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 144-145; *La vie littéraire*, T. I, p. 126, 244-245, 255; T. II, p. 120-122; T. III, p. 194, 196, 363; T. IV, p. 60, 355; *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXVI; *Le génie latin*, p. 21-22 (note), 398.
(6) *La vie littéraire*, T. IV, p. 355.
(7) *La vie littéraire*, T. IV, p. 287.
(8) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXXXI.

L'historien doit en outre s'abstenir de paraître dans ses écrits; c'est également une tentation à laquelle il succombe presque toujours, surtout dans les récits de batailles : « il n'y a guère de moderne récit de ces vieux assauts où l'on ne voie l'auteur, ecclésiastique ou professeur, s'élancer, la plume à l'oreille, sous les flèches anglaises, au côté de la Pucelle »; c'est un écueil à éviter (1). S'il ne peut y parvenir, il devra s'éloigner le plus possible du sectarisme qui le menace; Gaston Boissier présente à cet égard d'excellentes qualités : il se range toujours du parti qui lui paraît le plus sage et, si ce parti s'écarte du bon chemin, il l'abandonne sans hésiter pour adopter celui qui se montrera le plus modéré; en un mot c'est un « honnête homme », et l'on voudrait être toujours de son avis (2); adoptons sa méthode si l'impartialité nous est inaccessible.

Il faut également se défier des anachronismes et « avoir de l'exactitude à défaut de génie » (3); M. Anatole France croit pouvoir, à ce point de vue, se féliciter d'être exact : « j'ai le sens historique, et le goût du passé; je me garderai bien de ces rajeunissements qui altèrent la physionomie d'une époque » (4). C'est un art difficile; l'historien doit s'inspirer de deux idées très différentes et même contradictoires : — d'une part la critique la mieux avertie doit s'imposer à lui, car « pour sentir l'esprit d'un temps qui n'est plus, pour se faire contemporain des hommes d'autrefois, une lente étude et des soins affectueux sont nécessaires » (5); — mais surtout il doit se mettre à la place des hommes qu'il décrit et oublier tout ce qu'il sait, et c'est la grande difficulté: on s'imagine volontiers le passé comme le présent, or nous devons oublier, pour décrire par exemple le XV^e^ siècle, « que la terre est ronde et que les étoiles sont des soleils, et non des lampes suspendues à une voûte de cristal, oublier le système du monde de Laplace, pour ne croire qu'à la science de saint Thomas » (6).

Quelle devra être l'attitude de l'historien en présence d'un miracle? Il ne devra pas le rejeter d'emblée (7), mais il ne l'acceptera pas tel quel : un miracle est surnaturel, or « l'histoire n'est que la recherche de la suite naturelle des faits » (8), il doit donc le ramener au naturel par une

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXXXI.
(2) *La vie littéraire*, T. IV, p. 242.
(3) *L'Univers illustré*, 12 novembre 1892.
(4) *Le petit Pierre*, p. 268-269.
(5) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I. p. LXXV.
(6) *Ibid.*, p. LXXV. Cf. *Ibid.*, p. LXXVI.
(7) *Barbe Bleue, etc.*, p. 51.
(8) *La vie littéraire*, T. IV, p. 105.

explication aussi scientifique que possible; et qu'on ne dise pas que c'est une tentative chimérique : en réalité le miracle est un fait que la science officielle n'a pas enregistré et dont elle n'a jamais enregistré d'analogue; faut-il dire dès lors que seul est naturel ce qui s'est produit dans un laboratoire (1) ? L'érudit doit par conséquent s'emparer du fait insolite pour en rechercher l'essence, car « ou cela n'est pas, ou cela est, et, si cela est, cela est dans la nature et par conséquent naturel » (2); le miracle n'existe pas en tant que miracle.

L'histoire générale est un genre plus difficile que les autres en raison des erreurs qui peuvent facilement s'y glisser, aussi l'abandonne-t-on actuellement (3). Est-ce pour cela que M. Anatole France a entrepris d'exposer l'histoire du monde dans son ensemble dans *L'île des Pingouins* et dans *La révolte des anges* ?

Section III. — La Philosophie de l'Histoire.

Ordinairement la philosophie de l'histoire découle, comme son nom l'indique, de l'histoire. M. Anatole France s'écarte de cette règle et préfère poser *a priori* les principes qui domineront les faits sociaux à travers les âges : il est en effet impossible de découvrir dans l'histoire universelle telle qu'il l'expose des événements assez caractéristiques pour lui inspirer la philosophie pessimiste qu'il se fait de l'évolution des sociétés; c'est plutôt l'histoire qui a pour but de confirmer les théories préconçues de l'auteur, sur ce point du moins.

Le grand principe, qui est ici prédominant, c'est que « la vie d'une nation, comme celle d'un individu, est une ruine perpétuelle, une suite d'écroulements, une interminable expansion de misères et de crimes » (4). « La vie d'un peuple n'est qu'une suite de misères, de crimes et de folies » (5) ou « un tissu de crimes, de misères et de folies » (6). Ceci est vrai de notre nation comme de toutes les autres, bien que nous nous bercions volontiers d'illusions à cet égard. Quant aux causes de cette triste vérité, M. Anatole France les trouve dans deux faits distincts.

---

(1) *La vie littéraire*, T. IV, p. 105-107.
(2) *Le jardin d'Epicure*, p. 212-213.
(3) *La vie littéraire*, T. I, p. 244-245.
(4) *Le mannequin d'osier*, p. 244.
(5) *L'île des Pingouins*, p. 164.
(6) *Ibid.*, p. IX.

Le premier est la méchanceté des gouvernants ; l'abbé Jérôme Coignard le sait bien : « L'histoire du monde », dit-il (1), « est pleine de révolutions; on n'y voit que des guerres civiles, tumultes, séditions causés par la méchancetés des princes, et je ne sais ce qu'il faut admirer le plus à cette heure de l'impudence des gouvernants ou de la patience des peuples ». Ceux qui ont pour mission de diriger les nations donnent l'exemple de la perversité ; comment un peuple pourrait-il être heureux et bon dans de telles conditions?

Les idées religieuses ne sont pas un obstacle au déchaînement de tant de fléaux; la preuve en est que les moines, dont la piété est certaine, ont commis les crimes les plus exécrables, il suffit de citer « les suppôts de l'Inquisition et les curés de la Ligue »; les papes « ensanglantèrent le monde », il est vrai qu'ils n'étaient peut-être pas croyants (2). Aussi voit-on que « l'histoire des peuples chrétiens est tissue de guerres, de massacres et de supplices » (3), et en particulier « l'histoire antique de la France est pleine de crimes et d'expiations » (4). Non seulement la religion n'empêcha jamais les crimes d'affliger l'Humanité, mais le christianisme contribua au malheur du monde: c'est la seconde et principale source des calamités dont l'ensemble constitue l'histoire universelle. Les prêtres s'en consolent en pensant que Dieu châtie la France « avec le zèle d'un infatigable amour » (5), mais un esprit raisonnable ne peut que s'affliger de voir que « l'histoire tout entière de l'humanité, remplie de supplices, d'extases et de massacres, est une histoire de déments et de furieux » (6).

Non seulement la vie des peuples n'est pas belle, mais elle est toujours identique; nous trouvons parfois notre époque banale, or « toute époque est banale pour ceux qui y vivent », les barbares éprouvaient autant d'ennui que nous du fait de la monotonie de la vie, seul le nombre des distractions a changé depuis lors (7). Nous ne devons donc pas croire que la trivialité est particulière à notre siècle; nous pouvons constater en tout temps « les actes vulgaires ou singuliers, presque toujours insipides, souvent odieux ou ridicules, quelquefois généreux, dont l'ensemble constitue la vie auguste d'un peuple » (8).

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 87-88.
(2) *L'anneau d'améthyste*, p. 220-221, reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 114.
(3) *Ibid.*, p. 220 (reproduit *Ibid.*, p. 114).
(4) *L'orme du mail*, p. 218.
(5) *Ibid.*, p. 218.
(6) *Histoire comique*, p. 166.
(7) *La vie littéraire*, T. II. p. 22.
(8) *Sur la pierre blanche*, p. 5 .

Misères et banalité, tels sont les deux caractères essentiels de la vie des peuples; aussi l'histoire des hommes a-t-elle été fort bien résumée par l'abbé Blanchet en trois mots : « *Ils naquirent, ils souffrirent, ils moururent* » (1).

(1) *La vie littéraire*, T. I, p. 248; *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 229.

CHAPITRE II

L'Histoire Universelle

L'histoire universelle est sans doute très simple quand on la réduit à ses principes essentiels; mais encore faut-il l'analyser quelque peu pour s'assurer qu'elle confirme les théories qu'elle a pour but d'étayer. C'est ce que M. Anatole France s'est imposé à deux reprises, dans *L'île des Pingouins* et dans *La révolte des anges.*

L'île des Pingouins est un résumé de l'histoire de France : les pingouins, transformés en hommes par saint Maël, passent à travers les âges par une série de vicissitudes qui rappellent à s'y méprendre celles de notre pays. Cette œuvre, dont la valeur a été très discutée bien qu'elle nous paraisse indiscutable, est de la part de son auteur un genre nouveau : le titre d'*Histoire comique* lui aurait assez bien convenu; l'ironie y règne d'un bout à l'autre, et on devine un sourire narquois à travers les lignes où l'historien des Pingouins se rend « ce témoignage qu'il a toujours gardé cette mesure, ce sérieux, cette austérité qui plaît dans l'exposé des affaires d'Etat, et ne s'est jamais départi de la gravité qui convient au récit des actions humaines » (1). Son but avoué est de ramener ses contemporains à la sagesse en leur montrant l'absurdité des actions qu'ils croient nobles : « lorsqu'ils verront leurs actions ainsi travesties et dépouillées de tout ce qui les flattait, les Pingouins en jugeront mieux et, peut-être, en deviendront-ils plus sages » (2). Cette manière nouvelle d'écrire l'histoire lui a sans doute été suggérée par des souvenirs d'enfance : il nous dit quelque part (3) qu'il est né « à l'âge d'or de la caricature », il apprit donc à connaître les grands personnages par leurs sobriquets, et les hauts faits par les pamphlets, les gravures et les chansons; il avoue d'ailleurs que sa philosophie de l'histoire s'est ressentie de ces circonstances.

(1) *L'île des Pingouins*, p. 356-357.
(2) *Ibid.*, p. XII.
(3) *Le petit Pierre*, p. 94-95.

Le genre adopté plut sans doute au public autant qu'à lui : il l'a repris dans *La révolte des anges;* cependant l'ironie cède maintenant à la poésie. « Le récit du jardinier, au cours duquel on voit se dérouler les destinées du monde en un discours aussi large et magnifique dans ses vues que le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet est étroit et triste dans les siennes » (1), tient quatre chapitres dont le style s'élève parfois jusqu'au lyrisme; l'ironie ne perd pourtant pas ses droits et la combinaison des deux manières fournit un ensemble d'une haute portée littéraire. C'est surtout « un panégyrique délicieux de l'antiquité païenne » (2); la vue d'ensemble de l'histoire universelle n'en est pas moins remarquable. Mais n'exagérons point : « *La Révolte des Anges* n'est pas un traité composé par un professeur d'histoire » (3). C'est cependant autre chose qu'une simple idylle, quoi qu'on en ait dit.

A ces deux ouvrages d'histoire générale il convient de joindre la *Vie de Jeanne d'Arc,* dont les deux volumes sont le fruit d'un travail opiniâtre; cette étude critique des documents du XV^e^ siècle ne peut guère fournir un appoint sérieux à celui qui recherche les grandes lignes de la vie des peuples, la période examinée est trop courte; cependant il n'est pas inutile d'en prendre connaissance, car elle nous montre M. Anatole France historien; trop souvent des romanciers se permettent de décrire le passé sans en avoir fait préalablement une analyse approfondie; l'auteur de la *Vie de Jeanne d'Arc* échappe à cette tentation, son ouvrage n'a soulevé que quelques critiques de détail.

Nous aurons dès lors plus de confiance en son histoire universelle, nous saurons qu'il n'a pas inventé les faits qui la constituent; dans tous ses romans on peut trouver un ou plusieurs faits passés minutieusement décrits et très exactement rapportés; nous n'avons pu relever qu'une erreur : c'est celle qui lui fait placer le combat d'Abensberg en 1808 au lieu de 1809 (4); et encore est-ce certainement une faute d'inattention puisqu'il en indique exactement le jour (20 avril), à moins que l'imprimeur du livre soit le seul coupable de cette inexactitude, ce qui est fort vraisemblable. Enfin, même les contes de notre romancier sont d'une grande vérité historique; la méthode adoptée par lui consiste à prendre pour base un document certain et à en tirer toutes les déductions que le raisonnement autorise : elle est très nettement indiquée dans *Sur la*

(1) *La révolte des anges*, p. 189, titre du chapitre XVIII.
(2) Ch. Petit-Dutaillis, *A propos de « La révolte des anges »*, dans la *Revue du Mois*, 10 juillet 1914, p. 87.
(3) *Ibid.*, p. 88.
(4) *Le livre de mon ami*, p. 99.

pierre blanche (1), à la suite du récit de Nicole Langelier sur Gallion.

Il semble que dans l'esprit de M. Anatole France l'histoire universelle doit être décomposée en trois périodes, c'est la division qui résulte du plan de *L'île des Pingouins:* dans les huit parties de cet ouvrage, la première et la dernière ne concernent pas ce sujet, il ne faut donc considérer que les six autres : or le livre II traite de l'Antiquité, le livre III du Moyen Age et les quatre suivants des Temps modernes. Nous ne croyons pas devoir faire grand cas de la division en quatre chapitres du récit du jardinier Nectaire dans *La révolte des anges :* l'auteur a vraisemblablement découpé ce récit en tranches à peu près égales aux autres chapitres du même ouvrage, et le hasard a voulu que le quotient ainsi obtenu fût de quatre; d'ailleurs la répartition des faits entre les chapitres est tout à fait arbitraire.

Nous devons donc nous en tenir à la division tripartite présentée par *L'île des Pingouins*, et considérer : 1° la période initiale, qui commence en même temps que l'Humanité elle-même, comprend la Préhistoire et l'Antiquité et ne prend fin qu'à la chute de l'Empire Romain; 2° une période intermédiaire, qui commence à ce moment et va jusqu'au XVII^e^ siècle : c'est le Moyen Age; 3° enfin celle des Temps modernes, qui prend naissance à la fin de la précédente et dure encore actuellement. Il est à remarquer que cette division en périodes ne correspond guère à celle des historiens modernes : si en effet l'Antiquité de M. Anatole France est celle que l'on considère en général comme telle, le Moyen Age a pour lui une plus longue durée que chez nos érudits : il se continue, dans *L'île des Pingouins*, jusqu'au XVII^e^ siècle au lieu de se terminer à la Renaissance, ou plus exactement en 1453, date de la prise de Constantinople par les Turcs et de la victoire que les Français remportèrent sur les Anglais à Castillon et qui mit fin à la Guerre de Cent ans; de même notre auteur comprend indistinctement sous la rubrique des Temps modernes toute la période écoulée depuis le XVII^e^ siècle, y compris l'époque contemporaine. Cette particularité résulte vraisemblablebent du critérium adopté par lui pour apprécier les temps passés : il nous semble qu'il a considéré surtout la force du sentiment religieux et l'influence des prêtres sur les institutions. Cette idée apparaît dès l'Antiquité.

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 136-174.

Comme nous l'indique le système de Laplace, entrevu déjà sur certains points par Virgile, la terre n'a pas toujours été ce qu'elle est. Elle fit d'abord partie du soleil dont la sphère immense était portée à une température très élevée; quand le refroidissement fatal se produisit, le soleil, se contractant, « abandonnait de temps à autre, dans l'espace qu'il ne couvrait plus, des anneaux de sa substance qui, se rompant et se contractant à leur tour, formèrent les planètes de son système » (1). La terre naquit ainsi : d'abord « diffuse et fluide, elle se refroidit graduellement » (2); « son orbe immense et nébuleux » se resserra et s'affermit; après avoir reçu longtemps des pluies de métaux en fusion, elle fut couverte des eaux qui constituèrent une immense mer chaude et peu profonde. Mais peu à peu des continents se soulevèrent, les eaux se retirèrent par endroits, « les pluies nourrirent les forêts silencieuses », et les animaux purent apparaître (3). Les plantes vinrent d'abord, marines au début puis terrestres; elles marquèrent un âge qui ne devait plus se renouveler : celui de l'innocence, car seules de tous les êtres elles ne tuent pas pour vivre. Les animaux firent leur apparition dans les mers, les amphibies ne purent naître que quand la végétation fut suffisante pour leur nourriture et formée des éléments nécessaires; ils étaient à l'origine sans vertèbres et sans cerveau, la première manifestation de leur existence et de leur vitalité fut le meurtre : ils faisaient « périr » les plantes pour subsister eux-mêmes; la loi du meurtre s'établit ainsi en même temps que la vie animale, elle ne cessa pas depuis lors de peser sur le monde.

Les espèces se perfectionnèrent en intelligence et en force : le cerveau et le système nerveux se formèrent dans les corps jusque là amorphes des nouveaux maîtres de la terre; mais la loi du meurtre se perfectionna aussi : les êtres les plus forts dévoraient les moins forts. Tous étaient misérables : la faim, la maladie et la mort se partageaient leur existence, et la peur de l'ennemi se superposait à tous leurs malheurs. De telles conditions ne sembleraient pas favorables à la naissance d'une espèce supérieure; ce miracle se produisit pourtant et l'homme naquit.

Il ne faudrait pas croire que son apparition fut l'origine d'une ère nouvelle, aussi douce et raffinée que la précé-

(1) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 septembre 1921, p. 233.
(2) *Ibid.*, p. 233.
(3) *Ibid.*, p. 233-234; *L'île des Pingouins*, p. 151; *La révolte des anges*, p. 201.

dente avait été rude et sauvage; la légende de l'âge d'or n'a pu germer que dans l'esprit des poètes, il est possible et souhaitable qu'une telle idée se réalise un jour, mais jamais notre globe n'a été un paradis terrestre (1). Bien au contraire l'homme ne différait pas à l'origine des autres animaux, il n'était que l'un d'entre eux, comme eux il était « humain et mortel », c'est-à-dire habitant de la terre et sujet à la mort; actuellement il est devenu plus intelligent qu'eux sans que son intelligence soit d'une autre essence, la nécessité du meurtre s'impose encore à lui; il a beau renier ses frères, il est soumis au même genre de vie; il est resté carnivore et il a même dépassé en sauvagerie tous les autres êtres : la chasse et la guerre constituent son apanage (2). Affirmer sa supériorité originelle serait donc bien audacieux.

Il présentait même à l'égard des autres animaux certains désavantages : « il était faible et nu; son poil rare le garantissait mal du froid; ses mains se terminaient par des ongles trop minces pour lutter avec la griffe des fauves » (3). Mais il était doué de qualités qui devaient lui assurer la domination du monde : la nature l'avait doté de la faculté d'observer et de comparer, plus généreusement qu'elle n'avait l'habitude de le faire; le don de la parole lui permit de fixer et de communiquer ses idées; enfin et surtout les pouces opposables aux autres doigts lui furent d'un grand secours, il put ainsi remplacer la force par l'adresse (4); plusieurs milliers d'années plus tard M. Bergeret, maître de conférences à la Faculté des Lettres, put constater lui-même l'utilité du pouce, mais il s'avisa que les singes ont quatre mains et ne sont pas devenus pour cela les maîtres du monde (5).

Les premiers hommes sont restés très longtemps dans un état misérable; leur condition les empêchait de rien faire qui ne se rapportât point à leur subsistance; nous leur devons pourtant une profonde reconnaissance : ils s'affranchirent de la bestialité primitive pour passer à une civilisation relative ; le langage est resté tel qu'ils l'ont formé par leurs perfectionnements (6); ils s'habituèrent à penser et notre cerveau a été préparé par eux (7); sans doute les progrès réalisés n'étaient destinés qu'à leur propre intérêt, mais nous en avons profité néanmoins. Ils

(1) *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 91.
(2) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 septembre 1921, p. 234-235. Cf. *La révolte des anges*, p. 126.
(3) *La révolte des anges*, p. 202.
(4) *Ibid.*, p. 202.
(5) *L'anneau d'améthyste*, p. 185-187.
(6) *Le jardin d'Epicure*, p. 265.
(7) *La vie littéraire*, T. I, p. VIII ; *Le livre de mon ami*, p. 106-109.

apprirent à se vêtir de peaux de bêtes et à aménager l'entrée des cavernes de façon à la fermer aux animaux féroces; ils découvrirent des moyens grossiers de faire du feu, ce fut un grand progrès : du jour où ils purent cuire leurs aliments, leurs dents furent moins saillantes et la face humaine apprit le sourire, leur esprit se fit plus lucide, et en somme notre cuisine moderne n'a pas fait un pas en avant depuis ce moment (1). Les hommes préhistoriques accomplirent bien d'autres progrès encore : ils surent bientôt construire des barques, des outils de silex, des vaisseaux d'argile, et la culture devint possible quand ils eurent inventé la roue, la meule et la charrue (2).

Malheureusement leur intelligence ne se manifesta pas uniquement par des découvertes utiles, elle « s'étendit assez pour atteindre l'erreur et concevoir de faux rapports entre les choses ». Ils conçurent une religion naïve, les forces de la nature devinrent des dieux : ils gravèrent dans les pierres et dans l'ivoire l'image des animaux parce qu'ils croyaient candidement que cette simple action leur assurerait des chasses fructueuses (3); ces liens magiques qu'ils établissaient entre l'image et la réalité représentent bien le caractère des cultes primitifs : nos lointains aïeux se vouaient au plus sauvage fétichisme (4).

Mais les progrès accomplis effaçaient le sentiment religieux qui aurait pu condamner l'Humanité à conserver son état misérable. Grâce à eux les hommes se rapprochèrent les uns des autres et formèrent des sociétés primitives mais permanentes; leur genre de vie ne changea pas d'abord : ils restèrent chasseurs et pêcheurs (5). La vie pastorale s'établit enfin; la domestication commença : les chevaux, les bœufs, les chiens, les brebis furent les amis des hommes; le souvenir de cette période innocente est resté dans certains mots communs à toutes les langues indo-européennes; les mœurs étaient paisibles, la guerre ne fit pas ses ravages ordinaires : elle n'avait aucune raison d'être (6). Quoique moins longue que l'âge de la chasse et de la pêche, la phase pastorale eut une durée beaucoup plus grande que celle des époques agricoles, industrielles et commerciales qui lui succédèrent.

La famille et la tribu datent de ces temps très anciens. La cité devait bientôt prendre naissance : « un jour, une

(1) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 76-77; *Pierre Nozière*, p. 161-162.
(2) *La révolte des anges*, p. 203.
(3) *Ibid.*, p. 204.
(4) *Le petit Pierre*, p. 253.
(5) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 76; *L'île des Pingouins*, p. 71.
(6) *Sur la pierre blanche*, p. 194-195.

de leurs tribus errantes fut assaillie par des chasseurs féroces; aussitôt les jeunes hommes de la tribu formèrent avec les chariots une enceinte dans laquelle ils enfermèrent les femmes, les enfants, les vieillards, les bœufs, les trésors et, du haut des chariots, frappèrent de pierres meurtrières leurs agresseurs ; ainsi fut fondée la première cité » (1). Donc « la première cité fut une enceinte fortifiée » (2) : les hommes, qui avaient vécu jusqu'alors « dans les cavernes, au bord des torrents ou dans les arbres des forêts », durent cet immense progrès à la guerre; pour conserver leurs biens ils eurent toujours recours à elle, ce fut l'origine de l'amour sacré de la patrie et de toutes les vertus, patience, fermeté, mépris du danger, gloire du sacrifice : elle fut la grande éducatrice du genre humain avant d'en être la honte. Les cités restèrent longtemps des camps retranchés; la paix s'établit enfin et elles purent s'étendre au delà de leur ceinture de pierre (3), substituée déjà aux grossiers monceaux de bois. La civilisation urbaine fut d'ailleurs grandement facilitée par l'invention de la cognée, du niveau et de la voile : la fondation des cités lacustres qui en résulta permit aux hommes de jouir d'une tranquillité presque complète (4).

A ce moment la phase agricole avait commencé : aussi le village primitif, qui n'avait été d'abord qu'un lieu de défense, devint-il une habitation permanente. La division du travail s'était également établie; elle était très rudimentaire : elle s'opérait par sexe ; comme les hommes d'alors « ignoraient les troubles du cœur et le désordre des passions » (5), ils prirent l'habitude qui s'est perpétuée à travers les siècles et qui veut « que les travaux les plus pénibles et les plus dégoûtants du ménage demeurent attribués aux femmes » (6); les travaux extérieurs leur incombaient aussi, elles étaient donc de véritables bêtes de somme.

Cependant l'économie primitive se transformait peu à peu et devenait de plus en plus complexe : la division du travail, tout en subsistant entre sexes, s'établit entre les différentes régions; ce stade peut être observé dans la « Pingouinie » primitive (7), mais il ne lui est pas particulier : partout, dès les temps préhistoriques, les habitants des côtes étaient pêcheurs, ceux des plaines fertiles culti-

(1) *La révolte des anges*, p. 204-205.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 179; *Opinions sociales*, T. II, p. 136. Cf. *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 490.
(3) *Pierre Nozière*, p. 180.
(4) *La révolte des anges*, p. 205.
(5) *L'île des Pingouins*, p. 58.
(6) *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 4.
(7) *L'île des Pingouins*, p. 73.

vaient les céréales ou les arbres fruitiers suivant les propriétés du sol et ceux des régions plus stériles élevaient des animaux domestiques; beaucoup plus tard, quand l'or abject fut connu, des commerçants apparurent, surtout dans les ports, et le troc disparut.

Les tribus s'unirent entre elles et formèrent des peuples; ceux-ci ne trouvèrent pas sans effort le pays qui leur convenait; ils se déplacèrent sans cesse : les antiques migrations durèrent longtemps, elles ont laissé leurs traces dans les légendes des temps suivants, mais nous ne pouvons les connaître par d'autres indices et « une épaisse obscurité enveloppe cette histoire » (1).

Le droit se forma aussitôt après la fondation des premières cités : la propriété remonte à cette époque. L'appropriation des terres fut la cause et l'occasion de violences inouïes : chacun accusait ses semblables de vol et d'usurpation, sans s'apercevoir que l'appropriation d'une chose est par elle-même une usurpation; au lieu de s'enrichir par le travail, les pauvres hommes préférèrent s'emparer par la force du sol cultivé par autrui : « la propriété a pour unique et glorieuse origine la force; elle naît et se conserve par la force; en cela elle est auguste et ne cède qu'à une force plus grande; c'est pourquoi il est juste de dire que quiconque possède est noble » (2). Ce n'est plus le droit du premier occupant de Rousseau, c'est le droit du plus fort occupant; la propriété fut la base de toute organisation sociale, c'est elle qui établit les classes sociales en créant les riches et les pauvres, les puissants et les faibles, qui légitima le meurtre et le vol en leur donnant les noms de guerre et de conquête, « fondements sacrés des empires et sources de toutes les vertus et de toutes les grandeurs humaines, principes de la civilisation, bases des sociétés et assises de l'Etat »; les injustices originelles se perpétuèrent dans les descendants des premiers usurpateurs. Le droit n'eut pas d'autre base, et les légistes de tous les temps protégèrent et confirmèrent l'œuvre de ces lointains aïeux (3). L'injustice sociale ne fut pas atténuée par l'impôt: celui-ci ne frappa jamais la richesse, il fut prélevé sur la consommation; pour justifier une répartition aussi inique, les plus riches propriétaires présentèrent des arguments spécieux et fallacieux qui devaient être repris depuis lors par toutes les générations d'hommes fortunés et puissants (4).

---

(1) *L'île des Pingouins*, p. 163. Cf. *Le livre de mon ami*, p. 287-288.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 63.
(3) *Ibid.*, p. 61-64.
(4) *Ibid.*, p. 65-68.

Nous arrivons ainsi à la fin des âges préhistoriques; à ce moment les hommes « sortent de la zoologie pour entrer dans l'histoire et dans la théologie » (1); leur organisation économique est assez avancée : ils connaissent le navire et la rame, ils savent soumettre les bœufs au joug et la culture en est perfectionnée; ils possèdent depuis longtemps l'art d'allumer le feu; leurs industries sont déjà variées : extraction du sel, travail de l'or, fabrication des vases d'argile, tissage de la laine, mesure du temps sur les phases de la lune; mais ils voient des dieux dans le ciel et les superstitions s'accentuent (2).

C'est dans de telles conditions que s'ouvre l'Antiquité; cette période est assez difficile à concevoir par son éloignement même : il suffit pour s'en convaincre de considérer ces érudits qui n'y voient que « des princes ambitieux, des prélats hypocrites et cupides, des citoyens vertueux, des philosophes et autres personnages, qui n'ont jamais existé que dans les romans de Marmontel » (3). Pour un fin lettré comme M. Anatole France, c'est là une hérésie impardonnable, car il nourrit des sentiments de vénération et d'amour envers les anciens, et surtout les Grecs et les Latins : *Le génie latin*, comme le dit l'auteur au commencement du volume, « est un acte de foi et d'amour pour cette tradition grecque et latine, toute de sagesse et de beauté, hors de laquelle il n'est qu'erreur et trouble », car, ajoute-t-il, « les anciens, toujours vivants, nous enseignent encore »; ce sentiment est né en lui dès sa jeunesse : dans les « salles sordides » de l'école, il apprit à connaître la Grèce et Rome, « la Grèce qui enseigna aux hommes la science et la beauté, Rome qui pacifia le monde » (4).

Les peuples anciens ont pour lui l'attrait de « cette candeur qui fait le charme des théologies primitives » (5); ils adorent les forces et les phénomènes naturels, leur religion est donc favorable au développement des arts : effectivement l'architecture antique est religieuse par essence, les premiers monuments sont « des pyramides, des obélisques, des tours, des statues colossales qui sourient, roides et farouches, et des symboles génésiques » (6); bien que les anciens fussent polythéistes, il est un Dieu qui prend plus d'importance que les autres et qui se retrouve chez tous les peuples orientaux : c'est celui qui deviendra le Bacchus romain, il est adoré sous les noms de Dionysos,

(1) *L'île des Pingouins*, p. V.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 18-20.
(3) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 167.
(4) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 683.
(5) *Pierre Nozière*, p. 15.
(6) *La révolte des anges*, p. 205.

d'Evan, d'Iacchos et de Lénée; faut-il y voir une preuve de la prépondérance prise par l'agriculture et notamment par la culture de la vigne dans l'économie des peuples orientaux ?

Dans le monde antique il se forma enfin une civilisation originale : ce fut celle des Phéniciens. Ils furent les grands navigateurs; ils sillonnèrent toutes les mers pour aller chercher au loin les métaux, les perles, la cire et le miel, ils franchirent même les bornes de l'univers connu afin de s'enrichir encore, ils abordèrent ainsi en Bretagne et revinrent de la grande île avec des chargements d'étain qu'ils purent vendre aux peuples sédentaires « au poids de l'or » (1); ils firent de la Méditerranée un lac phénicien : ils fondèrent sur ses côtes d'innombrables comptoirs; ils se trouvèrent en Grèce en contact avec des populations sans arts et les firent passer de l'âge de la pierre à l'âge du bronze (2). Leurs caravanes s'enfonçaient de même au cœur des continents et en rapportaient des marchandises précieuses, l'ivoire, l'ébène, les épices, les pierreries, l'encens et la myrrhe. Ils mirent en œuvre les matières premières ainsi accumulées dans leurs cités et leurs industries florissantes donnèrent naissance à des arts merveilleux. Leurs travaux agricoles soulèvent aussi l'admiration, tant ils fertilisèrent leur propre pays. Ils furent les civilisateurs du genre humain, non par charité mais pour la satisfaction de leurs appétits personnels (3). Pourtant leur principal mérite fut d'avoir inventé l'alphabet; ce fut leur seule création vraiment nouvelle : ce peuple de commerçants avait pris à ses voisins tout ce qu'ils pouvaient lui fournir de bon et d'utile, c'est même cette combinaison de toutes les civilisations de leur époque qui fit l'originalité des mœurs des Phéniciens : par leurs navigateurs et leurs marchands ils purent prendre contact avec les autres peuples et leur emprunter tous les éléments de leur propre manière de vivre, même la langue, même l'art; mais ils ne pouvaient guère se servir des écritures compliquées et confuses de leurs voisins : les besoins du commerce leur imposaient l'emploi d'une notation simple et rapide, ils eurent l'heureuse idée de prendre vingt-deux des signes innombrables en usage dans les autres pays et d'en faire des lettres correspondant à des sons uniques (4); ce fut une invention capitale pour l'avenir du monde, mais elle n'eut qu'un but intéressé de commodité professionnelle. Le même caractère domine toute la civilisation phénicienne :

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 178.
(2) *Ibid.*, p. 179.
(3) *Ibid.*, p. 181-183.
(4) *Ibid.*, p. 185-187.

pénétré d'esprit strictement mercantile, ce peuple ne rechercha jamais que ce qui pouvait être utile à son commerce et lui procurer un gain matériel; on peut dire que, s'il répandit à travers le monde les progrès réalisés, en même temps que les ballots de marchandises, il ne fit preuve en cela d'aucun mérite car son œuvre civilisatrice fut involontaire et fortuite, subordonnée à ses appétits commerciaux (1).

L'alphabet phénicien était imparfait : il ne se composait que de consonnes, il restait à inventer les voyelles. « Ce sont les Grecs qui les ont trouvées. Leur part en ce monde était de porter toutes choses à la perfection » (2). Le génie grec fut toujours cher à M. Anatole France : celui-ci considère certainement comme un événement aussi heureux que remarquable la formation de ce peuple subtil et ami de l'art qui succéda aux sociétés orientales pour porter le flambeau de la civilisation, car « le génie hellénique eut, dès l'enfance, l'instinct de l'harmonie et connut cette sorte de vérité qui passe la vérité scientifique et dont, seuls au monde, les poètes et les artistes sont les révélateurs » (3). L'art grec fut particulièrement remarquable, et à ce point de vue « les Grecs ne se trompaient jamais, les modernes se trompent toujours » (4).

Ils ne s'élevèrent pourtant pas d'emblée à la perfection. Les débuts furent pénibles et modestes: leur premier temple ne fut qu'une hutte de branches, « mais en peu de temps, ils portèrent la sagesse et la beauté à un point que nul peuple n'avait atteint avant eux, dont nul peuple ne s'est, depuis, approché » (5); ils inventèrent la tragédie (6) et composèrent des poèmes cosmogoniques (7); l'art si brillant de cette époque resplendit jusqu'à ce que les grossiers Romains se fussent emparés de tout le monde méditerranéen : à partir de l'établissement de leur domination il entra en décadence, et au IIe siècle de l'Empire il était devenu si vulgaire que même un Scythe pouvait le comprendre (8).

Mais la civilisation hellénique domina assez longtemps pour mettre au jour une philosophie exacte et bienveillante. « Ces Grecs heureux », « ces Grecs pleins de sens », avaient une conception de la beauté morale où l'on trouve encore « la mesure, la sagesse, la modestie, le culte de

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 184, 191-192.
(2) *Ibid.*, p. 188.
(3) *Pierre Nozière*, p. 296.
(4) *La révolte des anges*, p. 103.
(5) *Ibid.*, p. 211. Cf. *Ibid.*, p. 209.
(6) *Ibid.*, p. 208.
(7) *Ibid.*, p. 210-211.
(8) *Thaïs*, p. 73.

l'amitié et ce nobre dessein de faire de la vie même une belle œuvre » (1). Pallas Athènè, la Sagesse, est née chez eux.

« D'où vient ce prodige unique sur la terre ? » Comment a pu se former et subsister ce peuple artiste et philosophe ? C'est « qu'il n'y eut là ni sacerdoce, ni dogme, ni révélation, et que les Grecs ne connurent jamais le dieu jaloux. C'est son propre génie, c'est sa propre beauté dont l'Hellène fit ses dieux » (2), et voilà pourquoi ses temples exprimaient la grâce, l'harmonie, la mesure et la sagesse. La religion n'était alors qu'un amusement, et si Dionysos fut adoré ce fut pour les plaisirs dont il était le symbole. Sans doute « les Grecs craignaient la mort, mais ils ne l'enlaidissaient pas; loin de là » (3). Ainsi, les Grecs ne connurent peut-être pas le vrai, mais ils poursuivirent le beau et leurs efforts furent couronnés du succès le plus triomphal.

Combien ils étaient supérieurs aux grossiers Macédoniens, qui devaient réaliser l'unité de la Grèce par la conquête! On ne saurait éprouver beaucoup d'admiration pour « Alexandre, qu'on a surnommé le Grand », « une pauvre nature d'homme » dont « l'intelligence épaisse » (4) annonçait celle des conquérants romains.

A l'époque même où un ciel lumineux favorisait cette civilisation florissante, les montagnes sauvages de l'Italie abritaient un peuple grossier qui devait manifester ses qualités militaires par la conquête du monde; ce furent les Romains, paysans et soldats. Bien que l'armée fût leur principale institution, « ils n'étaient pas essentiellement militaires, puisqu'ils firent des conquêtes profitables et durables, au rebours des vrais militaires qui prennent tout et ne gardent rien, comme, par exemple, les Français » (5)

L'histoire des premiers Romains se réduit nécessairement à celle de leur armée; elle fut dominée par l'esprit pratique et positif dont ils firent toujours preuve. A l'origine ils ont seuls le droit d'être soldats; mais, sous le roi Servius Tullius, ils convièrent les étrangers domiciliés dans leur ville à partager l'honneur des fatigues et des périls; ces rudes pâtres du Latium n'avaient donc pas pour le service militaire le goût qu'on leur attribue souvent, ils n'aimaient pas la guerre pour elle-même : aussi le mot *œrumna*, qui signifiait d'abord le fourniment du soldat,

(1) *La vie littéraire*, T. III, p. 204. Cf. *Ibid.*, p. 102, 137-138; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 54-55.
(2) *La révolte des anges*, p. 211.
(3) *La vie littéraire*, T. II, p. 85. Cf. *Ibid.*, T. I, p. 344.
(4) *Thaïs*, p. 39.
(5) *Le mannequin d'osier*, p. 7.

prit-il un sens général de fatigue, de misère et de douleur; ils étaient « comme les autres : ils ne marchaient que forcés et contraints » (1). Le même sens pratique se retrouve dans leurs chefs : ceux-ci étaient les « gros propriétaires », ils faisaient la guerre par intérêt, « ils ne guerroyaient ni pour le plaisir ni pour la gloire » : ils n'avaient d'ailleurs pas l'imagination nécessaire pour cela; ils n'entreprenaient que les guerres qui présentaient des chances de succès et de profit. Ces hommes pleins de patience et de bon sens étaient guidés par le même esprit lorsqu'il fallait imposer au vaincu des conditions de paix conformes aux buts de la guerre; les Latins, cultivateurs, faisaient des guerres de cultivateurs et n'avaient que des ambitions agricoles : ils exigeaient donc du vaincu l'abandon d'une partie de son territoire (2). Le colon venait immédiatement remplacer le légionnaire; c'est lui surtout qui fit la grandeur du peuple romain : les soldats, quoique admirables, perdirent beaucoup de batailles, mais grâce aux laboureurs les terres étaient conservées, car c'est la mise en valeur qui fait la vraie conquête (3).

Telle fut l'histoire de la Rome des rois et du début de la République. Dès cette époque la religion des Latins présentait les caractères qu'elle devait conserver jusqu'au triomphe du christianisme et de son cortège de terreurs asiatiques : ils « ne demandaient à leurs dieux que des biens terrestres et des avantages solides » (4); ils « étaient raisonnables jusque dans leur religion » (5) : sans doute leur religion avait un caractère fortement national, mais le Panthéon romain était composé d'une multitude de dieux dont chacun avait sa fonction, c'était une image de la société elle-même; surtout, par sa tolérance qui l'amenait à admettre les dieux des étrangers, elle put pénétrer les autres peuples et contribua à la puissance romaine. « C'était une religion administrative, qui se propageait sans peine avec le reste de l'administration » (6).

A ce moment, les Latins regardaient avec mépris les travaux manuels et surtout les arts (7), indignes du citoyen romain : celui-ci vivait sur le Forum où il trouvait tout ce qui était digne de lui et nécessaire à son existence (8)

Le peuple qui forgea cette civilisation était constitué

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 13-14; *Le mannequin d'osier*, p. 7-8.
(2) *Ibid.*; *Sur la pierre blanche*, p. 14.
(3) *Sur la pierre blanche*, p. 15.
(4) *Ibid.*, p. 11.
(5) *Ibid.*, p. 8.
(6) *Ibid.*, p. 13. Cf. *Ibid.*, p. 8-9.
(7) *Ibid.*, p. 43-44.
(8) *Ibid.*, p. 4-5.

par la juxtaposition de deux races : — une race aristocratique, aux crânes larges et vigoureux, aux formes aryennes, qui fut celle des patriciens de la république et qui construisit les éléments de « la cité la plus fortement organisée qui fut jamais »; — une race vulgaire, indigène du bassin de la Méditerranée, qui devint la plèbe romaine (1). Elles restèrent distinctes et vécurent côte à côte sans se mêler, bien que M. Anatole France affirme ailleurs que les races n'existent pas. Du reste cette distinction de races semble une inadvertance de l'auteur, qui rapporte dans son volume *Sur la pierre blanche* les propos de plusieurs érudits et se laisse entraîner à des considérations d'un ordre inaccoutumé; il se ravise immédiatement après en démontrant l'absurdité de ce qu'il vient d'avancer.

En réalité les Latins sont tous des soldats rustiques, qui, après de rudes campagnes contre les ennemis de Rome, retournent modestement à leurs champs et conduisent eux-mêmes leurs bœufs, pendant que leurs chastes épouses « pilent l'ail dans un mortier de bronze et font cuire les fèves sur la pierre sacrée du foyer » (2); tous adorent des dieux rustiques et offrent aux lares des gâteaux salés.

Mais peu à peu, en même temps que la vie urbaine se développait, la simplicité antique disparut : la patience des premiers Romains fit place à la paresse de leurs descendants; « le dur vin de la Sabine » ne suffit plus aux laboureurs latins, qui allèrent boire les vins grecs dans les tavernes où dansaient les joueuses de flûte (3), les travaux des champs rebutaient maintenant les colons.

D'où vient cette transformation étrange des mœurs antiques? C'est que des guerres incessantes avaient mis les grossiers Latins en contact avec des civilisations avancées : ils s'emparèrent du monde et s'établirent partout au milieu des populations vaincues; les coutumes de tous les peuples méditerranéens s'introduisirent ainsi à Rome. Aussi l'histoire de cette nouvelle période se ramène-t-elle encore à celle des conquêtes romaines (4).

Celles-ci furent réalisées grâce surtout aux terrassiers et aux centurions; les terrassiers assurèrent le succès des sièges des places ennemies; quant aux centurions, c'étaient d'anciens légionnaires lentement montés en grade. Très fier de son avancement, le centurion faisait tout ce que voulaient ses chefs pour se montrer digne de leur confiance;

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 21-23.
(2) *La révolte des anges*, p. 213.
(3) *Ibid.*, p. 214.
(4) *Ibid.*, p. 215.

par contre il frappait ses subordonnés et en obtenait ainsi ce qu'il désirait (1).

Outre cet instrument fondamental de conquête, les Romains eurent le talent de s'assurer l'attachement de leurs généraux: ils les comblèrent d'honneurs même dans les désastres; Tite-Live nous décrit les hommages rendus aux vaincus de la Trebbia, du lac Trasimène et de Cannes; « il n'est pas jusqu'à l'inaction désastreuse de Fabius qu'ils n'aient glorifiée, à ce point qu'après vingt-deux siècles on admire la sagesse du Cunctator, qui n'était qu'une vieille bête ». Ils avaient donc l'art des vaincus, qui ne s'est pas perdu depuis lors (2).

Les qualités des conquérants furent efficacement secondées par l'état d'esprit de certains de leurs ennemis: chez les Gaulois notamment le sentiment national n'existait pas, les Atrébates par exemple ne savaient « pas même qu'ils étaient Atrébates, ni qu'il y eût des Atrébates, ils se souciaient peu du roi des Atrébates »; ils ne pouvaient donc pas avoir « sur la patrie et les devoirs des citoyens les maximes des Grecs et des Latins » (3). De plus ils en étaient à un stade de civilisation très primitif: leurs villes n'étaient encore que des enclos fortifiés en vue des attaques possibles de l'extérieur (4).

En même temps que leurs opérations proprement militaires, les Romains commençaient l'organisation matérielle du terrain conquis; le rôle des terrassiers reparaissait ici : « les soldats romains faisaient eux-mêmes les routes par lesquelles ils passaient ; ils remuaient la terre avec une force et une rapidité que ne concevaient pas les Gaulois de la forêt profonde, chez qui le fer était plus rare que l'or » (5). Leurs routes contribuèrent grandement à leur domination.

La civilisation latine se forma pendant que s'accomplissaient les prouesses de l'armée; la poésie devint aussi admirable que celle d'Homère que le grand Virgile a rappelée, elle fut bien supérieure à celle du Moyen Age, qui consistait à ramener, « pour marquer le rythme, à intervalles réguliers trois ou quatre fois le même son » (6). Mais en général « la civilisation moderne procède de la civilisation romaine » : notre science en découle directement (7); les Latins furent des légistes incomparables, et

(1) *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 191.
(2) *Le mannequin d'osier*, p. 37-38.
(3) *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 169.
(4) *Ibid.*, p. 165-166.
(5) *Ibid.*, p. 166.
(6) *L'île des Pingouins*, p. 154.
(7) *Sur la pierre blanche*, p. 158-159.

nous leur avons pris tous les éléments de notre droit, entre autres le caractère sacré du mariage qui fait de la vertu des femmes une vertu d'Etat (1).

La République pourtant déclina et les ambitions particulières précipitèrent sa décadence. C'est alors qu'apparut César, « ami de l'ordre et de la paix jusque dans la guerre, sensible à l'harmonie et si habile constructeur de lois, que nous vivons encore, tout barbares que nous sommes, sous la majesté de son empire, qui a fait le monde tel qu'il est aujourd'hui » (2). Il a pour nous continué l'œuvre de la République, mais il fut un artisan de l'établissement de l'Empire ; au surplus, comme tous les grands conquérants, il n'est pas sympathique à M. Anatole France (3).

Le fondateur de l'Empire fut Octave, un lâche, « mais ce lâche était un ambitieux patient, c'est-à-dire la plus grande force du monde » (4). Après lui vint Tibère, que Tacite a beaucoup noirci à plaisir (5); l'époque d'Auguste et le début du règne de Tibère furent « le temps le plus heureux que le monde eût jamais connu, puisque l'âge d'or n'avait existé que dans l'imagination des poètes » ; par malheur on eut immédiatement après des hontes et des tristesses inconnues même à la fin de la République (6).

Caligula succéda à Tibère ; ses qualités naturelles en auraient fait un bon prince, si une première faute et une folie inopportune ne l'avaient rendu cruel et stupide : il commit même le crime de songer à anéantir les poèmes d'Homère. Claude, qui régna après lui, montra une faiblesse qui ne convenait pas à un prince. Néron eut une carrière analogue à celle de Caligula (7). Les empereurs suivants ne furent pas meilleurs, jusqu'au moment où « l'empereur Adrien en adoptant Antonin le Pieux, Antonin en adoptant Marc-Aurèle donnèrent quarante-deux ans de félicité à l'univers » (8). M. Anatole France a sans doute voulu dire soixante-deux ans.

Cette période, malheureuse pour Rome, fut bonne pour les provinces ; le monde entier était soumis à la domination latine : « le nourrisson de la Louve, soldat et terras-

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. 7-8 ; *L'étui de nacre*, p. 26-27.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 156.
(3) *Ibid.*, p. 155-157.
(4) *La vie littéraire*, T. IV, p. 124.
(5) *Barbe Bleue, etc.*, p. 5.
(6) *Sur la pierre blanche*, p. 58.
(7) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 249-250 ; *Sur la pierre blanche*, p. 58-60.
(8) *Le petit Pierre*, p. 151.

sier, ami des peuples vaincus, traçait les routes depuis les rives de l'Océan brumeux jusques aux pentes escarpées du Caucase » (1). Cette situation eut pour effet de supprimer les guerres: celles-ci avaient jusqu'alors été d'usage entre les villages, puis entre les peuples, enfin entre les confédérations; la paix romaine semblait y avoir mis fin définitivement. Les bienfaits qu'elle répandit sur le monde ne furent qu'éphémères, mais ils n'en furent pas moins considérables : le commerce de terre et de mer jouit d'une sécurité qui lui donne un essor nouveau; la condition des personnes est parfaite, les droits de chacun à l'abri de toute atteinte, la liberté aussi absolue qu'on peut la concevoir, en somme « la justice et la raison gouvernent l'univers » (2). La confiance inspirée par la justice latine est si grande que dans tout l'Empire l'esclave épuisé, près de succomber, s'écrie : César (3) ! La prospérité des villes et particulièrement des ports s'accrut rapidement : l'épisode de Gallion dans le livre *Sur la pierre blanche* renferme un grand nombre de descriptions de Corinthe pendant la domination romaine. Les provinces étaient d'ailleurs administrées par des gouverneurs intègres et méticuleux, comme Ponce Pilate, procurateur de Judée (4), ou Gallion, proconsul d'Achaïe (5), qui sont l'objet des plus grands éloges de M. Anatole France; les peuples conquis restèrent les amis de leurs conquérants et gardèrent leurs coutumes et leurs lois. Aussi notre pauvre terre jouit-elle d'un bonheur sans précédent et, hélas! sans lendemain, « lorsque l'immense majesté de la paix romaine enveloppait le monde; mais Rome périt; le monde est, depuis sa chute, livré aux barbares (6) ».

Pourtant la facilité des communications contribua à répandre dans tout l'Empire les prodiges et les cultes étranges de l'Inde, de la Thessalie, de l'Afrique, et les femmes d'Orient, Juives et Syriennes, troublèrent le génie latin en apportant avec elles leur religion jusqu'en Italie; il en résulta un état d'esprit bizarre, « une curiosité maladive »; en somme, notre original historien estime que « tout le monde était un peu fou dans ce temps-là » (7).

Ce fut le moment choisi par un sinistre personnage pour entrer dans l'histoire : Iahveh, le dieu des Juifs, fit

---

(1) *La révolte des anges*, p. 215. Cf. *Pierre Nozière*, p. 307.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 36-37. Cf. *Ibid.*, p. 195-196.
(3) *Sur la pierre blanche*, p. 39. *La révolte des anges*, p. 215.
(4) *L'étui de nacre*, p. 12-13.
(5) *Sur la pierre blanche*, p. 30-31, 57-58.
(6) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 septembre 1921, p. 238.
(7) *La vie littéraire*, T. II, p. 337. Cf. *Ibid.*, T. I, p. 120-121 ; *Notes*, dans *Poésies*, p. 267-268, 282.

son apparition dans le monde occidental. Jusqu'alors, bien qu'il prétendît avoir créé le monde, il y était à peu près inconnu; mais, « profitant de la paix romaine, qui assurait partout la liberté du trafic et des voyages et favorisait l'échange des produits et des idées, ce vieux dieu prépara la conquête insolente de l'Univers » (1). Tant qu'il était resté confiné dans le monde juif, le patriotisme l'avait rendu et conservé sanguinaire malgré ses débuts pacifiques (2); il devint le dieu des chrétiens.

Comment un pareil dieu arriva-t-il à évincer tous les autres? Quelle raison put amener les Romains à accueillir, puis à adorer ce Iahveh, « stupide, féroce, ignare, cruel, grossier, mal embouché, le plus bête et le plus méchant des dieux » (3) ? Ils y furent poussés d'abord par la sottise héréditaire des humains : le même sentiment qui incita les premiers hommes à adorer des divinités effrayantes, des fantômes de la peur, amena le monde à vouer un culte à celui qui inventa la fable absurde du péché originel et du rachat par l'innocent Jésus (4). Une seconde cause de son succès inattendu fut le caractère que les prophètes lui donnèrent en en faisant le défenseur des misérables ; « les dieux se conforment exactement aux sentiments de leurs adorateurs : ils ont des raisons pour cela », et il était fatal que le nouveau dieu fût celui des esclaves (5) : la Rome tutélaire méprisait le travail manuel, les esclaves étaient innombrables et ignares: aucun dieu ne s'occupait d'eux ni ne les plaignait; quand ils virent venir à eux un dieu nouveau, tous les malheureux se donnèrent à lui (6). En troisième et dernier lieu son avènement fut favorisé et préparé par les philosophes stoïciens, qui, comme autrefois Platon, travaillaient à l'idée d'un dieu unique; Sénèque et Epictète contribuèrent involontairement à rendre acceptable « l'austère monothéisme des judéo-chrétiens » (7).

La « superstition nouvelle » s'étendit donc hors du monde oriental: elle ravagea d'abord la Syrie et l'Afrique, puis « elle gagna les ports de mer où grouille une populace immonde et pénétra en Italie, infestant d'abord les courtisanes et les esclaves, et fit de rapides progrès dans

(1) *La révolte des anges*, p. 216
(2) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 43; *La vie littéraire*, T. II, p. 318.
(3) *Sur la pierre blanche*, p. 171-172.
(4) *La révolte des anges*, p. 217-218.
(5) *Sur la pierre blanche*, p. 175.
(6) *Ibid.*, p. 173-174; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 40-41 ; *Balthasar*, p. 118.
(7) *Sur la pierre blanche*, p. 175-176.

la plèbe des villes; mais, pendant longtemps, les campagnes n'en furent guère incommodées » (1). A ce moment seulement on commença à la compter parmi les autres religions : jusqu'alors on ne savait rien d'Iahveh, et Ponce Pilate, après sa retraite, n'avait gardé aucun souvenir de Jésus de Nazareth (2). L'apôtre Saint Paul, comme l'a montré Renan, n'obtint que des résultats restreints (3), et il est absurde de supposer que Sénèque le connut à Rome et admira sa doctrine: des faussaires chrétiens du temps des Antonins accréditèrent cette fable en fabriquant une correspondance dont Saint Jérôme et Saint Augustin firent grand cas et que beaucoup plus tard Joseph de Maistre ramassa avec d'autres vieilleries sur la foi des docteurs du Moyen Age (4). Celui qui assura le triomphe des chrétiens dans la Ville tutélaire fut Néron : en les persécutant, il fit paraître en eux les défenseurs du bien contre le mal. Déjà des sages prévoient le jour où Iahveh s'établira dans tout l'Empire.

Le siècle des Antonins vit s'ouvrir « la sombre époque chrétienne » (5). Alors commencèrent les folies qui marquèrent le règne d'Iahveh, dieu des Juifs adopté par les chrétiens : ceux-ci « brûlaient les livres, renversaient les temples, incendiaient les villes, exerçaient leurs ravages jusque dans les déserts », des milliers de martyrs volontaires et d'ascètes s'infligèrent des tourments affreux pour rendre hommage à leur Dieu (6). Il fallait s'attendre à ces horreurs, car les réactions sont toujours excessives : la même raison qui fit succéder dans notre littérature contemporaine le symbolisme à l'école de Médan eut pour effet de répandre l'ascétisme après le sensualisme grossier de la fin de la République et du début de l'Empire (7). C'était tomber d'un mal dans un pire, car le « christianisme a été contraire à l'art, en ce qu'il n'a pas favorisé l'étude du nu » (8) et les préoccupations d'ordre artistique dominent l'œuvre et la pensée de M. Anatole France; mais surtout les apôtres venus de l'Orient pénétrèrent dans les campagnes et chassèrent les charmantes divinités des sources et des arbres, alors la joie disparut de la terre, dès

(1) *La révolte des anges*, p. 219.
(2) *L'étui de nacre*, p. 28. Cf. *Sur la pierre blanche*, p. 170-171.
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 39-42.
(4) *Sur la pierre blanche*, p. 153-154.
(5) *Le génie latin*, p. 4.
(6) *La révolte des anges*, p. 220.
(7) *La vie littéraire*, T. II, p. 195.
(8) *La révolte des anges*, p. 45.

ce moment « le temps des jeux faciles et des rires moqueurs est passé » (1).

Pourtant la persécution des chrétiens continua jusqu'au jour où l'empereur Constantin « publia un édit par lequel il assurait la paix aux chrétiens, et désormais les fidèles ne furent plus persécutés que par les hérétiques » (2). Cette mesure était conforme à la sagesse latine qui admettait « qu'il y a en tout dieu quelque chose de divin » (3). Mais, du jour où les chrétiens purent solenniser publiquement leur culte désormais impérial, leur tyrannie s'accentua, et il faut louer « l'empereur Julien, qui rétablit la vieille religion de l'Empire abolie par Constantin l'Apostat » (4); cet empereur païen, qui est l'objet de la sévérité des historiens, mérite pourtant de la considération, car « il a donné au monde ce spectacle unique d'un fanatique tolérant » (5); s'il eut la même morale et souvent les mêmes idées que les adorateurs du Galiléen, il se montra supérieur à eux en faisant preuve d'une tolérance qui leur manquait; aussi ne doit-on pas ménager les éloges à l'empereur Julien, dit l'Apostat (6).

Au temps de ces princes, l'Empire était déjà sur le point de s'écrouler; la fin du règne de Marc-Aurèle est celle du monde ancien lui-même; sans doute le luxe des particuliers pouvait faire illusion sur la situation du monde, la comédienne Thaïs gardait dans sa maison les objets les plus précieux (7); mais cette magnificence ne prouvait en rien la solidité de l'Empire. Depuis longtemps déjà les finances romaines étaient dans un état désespéré; des expédients nombreux et inconnus des économistes permirent seuls au Bas-Empire de subsister pendant les derniers siècles (8). La vie était d'ailleurs devenue sans attrait sous la domination des princes chrétiens: le dernier d'entre eux fut « l'ignare Théodose, qu'on a surnommé le Grand » (9); il n'y avait plus que des manichéens qui, étant théologiens, soutenaient fatalement des absurdités (10), et des populations sans énergie. Le dernier grand homme de

---

(1) *Le puits de Sainte Claire*, p. 33. Cf. *Ibid*, p. 32-40; *La révolte des anges*, p. 220-224.
(2) *Thaïs*, p. 111. Cf. *Ibid.*, p. 127.
(3) *Ibid.*, p. 159-160.
(4) *Sur la pierre blanche*, p. 176. Cf. *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 148.
(5) *La vie littéraire*, T. IV. p. 262.
(6) *Ibid.*, T. IV, p. 242; *Sur la pierre blanche*, p. 176-177; *Le mannequin d'osier*, p. 319-320.
(7) *Thaïs*, p. 136.
(8) *Le mannequin d'osier*, p. 31-32; *Opinions sociales*, T. II, p. 143.
(9) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 90.
(10) *La vie littéraire*, T. IV. p. 242.

l'Antiquité fut Saint Augustin, « le plus fier génie de son temps et l'une des plus grandes âmes de toute l'humanité » (1). L'Eglise ne s'empara du pouvoir que pour assister aux invasions barbares et à la ruine du monde gréco-latin : désormais « il n'y aura plus sur la terre ni art ni philosophie » ; « ce sera la nuit de l'esprit et la mort du monde » (2).

Section II. — Moyen Age.

Le Moyen Age nous fait assister à un déplacement du centre de gravité du monde : désormais c'est l'Europe occidentale qui sera le théâtre de tous les événements remarquables.

Les peuples de Gaule ne connurent que très tard le dieu des chrétiens; pourtant un jour vint où « un apôtre de la tristesse leur fut envoyé par le Dieu nouveau. Il était plus sec qu'un poisson fumé » (3). Heureusement il s'adressait à des hommes simples, peu habiles à saisir la portée des faux principes qu'il voulait leur inculquer; malgré ses efforts, les populations évangélisées gardèrent leurs rites gracieux et leurs divinités rustiques: les Gaulois qu'il parvint à convertir au christianisme continuèrent à faire des offrandes aux démons ingénieux et bienveillants (4). Iahveh et son fils n'exercèrent pas parmi eux les ravages dont ils étaient coutumiers.

Cet heureux temps ne dura pas : les grandes invasions vinrent semer l'effroi dans ces contrées paisibles. Les Burgondes apparaissent les premiers; ils massacrent et brûlent tout sur leur passage; l'épouvante chasse les habitants dans les bois. Pourtant les barbares s'apaisent peu à peu; ils s'installent sur les terres dévastées; ils présentent bientôt l'aspect des civilisations sédentaires; les Gaulois sortent de leurs refuges et reprennent possession des débris de leurs biens (5).

« On se remit à vivre; mais ces temps furent les plus misérables que l'humanité eût encore traversés » (6). Les barbares embrassèrent le christianisme; tout y contribua : leurs mœurs rudes et primitives les prédisposaient à croire au rachat des fautes, fondé sur des sentiments de vengeance et de cupidité; de plus la fable d'Iahveh et de son

(1) *La vie littéraire*, T. IV, p. 243.
(2) *Thaïs*, p. 185-186.
(3) *La révolte des anges*, p. 222.
(4) *Ibid.*, p. 223-224.
(5) *Ibid.*, p. 224-226.
(6) *Ibid.*, p. 226.

fils leur inspira confiance puisqu'elle leur était enseignée par ces Gallo-Romains dont ils admiraient l'intelligence; malheureusement il ne restait plus que des « imbéciles », ils n'avaient plus ni art ni science; tout espoir de civilisation était perdu du côté de ces « dégénérés ». Les conquérants devinrent plus avancés qu'eux et se montrèrent bientôt plus capables de comprendre l'art : leur architecture donna des églises agréables et ils apprirent à connaître les lettres et les sciences (1).

Ce fut l'époque où « les rudes apôtres de l'Occident barbare » défrichèrent le sol inculte de la Bretagne et de la Normandie; ils luttèrent contre la barbarie et introduisirent dans ces régions les premiers arts avec la religion; ils sont restés hors des événements du reste du monde, mais leur action heureuse les rend dignes du respect de la postérité (2).

L'histoire des temps qui suivirent est facile à établir, car chaque fait n'est raconté que par un chroniqueur; cette facilité ne prendra fin qu'au XIII[e] siècle : à ce moment l'historien commence à se trouver dans l'embarras en présence des témoignages contradictoires relatifs aux mêmes faits (3).

Ce fut la civilisation germanique qui établit définitivement son empire sur l'Europe occidentale à l'exclusion de la civilisation latine. On aurait pu croire un moment que les Arabes s'empareraient du pays et y introduiraient leurs mœurs et leurs connaissances; malheureusement il n'en fut rien, et « le jour le plus funeste de l'histoire » fut celui « de la bataille de Poitiers, quand, en 732, la science, l'art et la civilisation arabes reculèrent devant la barbarie franque » (4).

Les « Pingouins », après les temps obscurs du Haut Moyen Age, finirent par instituer la royauté chez eux. Les premiers princes portèrent sur la tête l'insigne de leur qualité, « dont la seule vue inspirait aux peuples la vénération, la terreur et l'amour » (5); leur autorité était pourtant précaire : leur seule occupation était la guerre tantôt avec leurs vassaux et sujets, tantôt avec les princes voisins. Nous ne savons des plus anciens d'entre eux que leur nom; les premiers rois dont nous connaissions l'histoire se ressemblèrent tous par leur conduite et leurs règnes furent un tissu de guerres privées, de famines, d'émeutes et de révoltes. En effet la royauté s'est établie au milieu du désordre

(1) *La révolte des anges*, p. 226-228.
(2) *Pierre Nozière*, p. 211, 218-219, 275-280.
(3) *L'île des Pingouins*, p. II-III.
(4) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 696.
(5) *L'île des Pingouins*, p. 109.

universel : les princes se distinguent donc par leur ruse et leurs aptitudes guerrières; comme ils sont chrétiens ils s'assurent ainsi l'appui des moines; les saintes reines sont expertes en perfidie (1). Parmi les rois, ceux qui se voient décerner le surnom de Grand sont ceux qui « atteignent à une haute renommée d'hommes de guerre » et sont « plus souvent battus que les autres; c'est à cette constance dans la défaite qu'on reconnaît les grands capitaines » (2). La guerre est alors très sauvage : elle sème l'incendie et la mort sur les terres ennemies et aussi sur le domaine propre du roi qui la fait; la justice est rigoureuse : les prisonniers qui ne peuvent acquitter leur rançon sont pendus (3).

L'histoire de cette période serait peut-être restée longtemps aussi monotone si les Croisades n'étaient survenues à propos pour faire connaître aux « épais » Occidentaux la civilisation orientale. Quand « les seigneurs imaginèrent d'aller guerroyer en Orient », ils donnèrent pour prétexte de leur entreprise « qu'ils allaient délivrer le tombeau du fils de Dieu ». Mais la cause réelle de leurs expéditions fut « leur esprit aventureux et cupide », qui « les excitait à chercher au loin des terres, des femmes, des esclaves, de l'or, de la myrrhe et de l'encens » (4). Les effets des Croisades ne furent naturellement pas conformes à leur but; mais du moins « nos épais compatriotes en rapportèrent la connaissance des métiers et des arts orientaux et un goût de somptuosité »; dès lors la civilisation occidentale prit un essor nouveau. En architecture, on vit apparaître le style ogival : des églises nouvelles furent construites avec un art merveilleux, la sculpture y fit son apparition en motifs variés. D'autre part, « les ciseleurs, les orfèvres, les émailleurs accomplirent des merveilles et tous les arts somptuaires fleurirent à la fois : soieries de Lyon, tapisseries d'Arras, toiles de Reims, draps de Rouen ». Le commerce en reçut une impulsion énergique : les foires se multiplièrent, on y vendait des objets d'art de toutes sortes. La littérature française date de cette époque : les chansons de geste sont destinées à divertir le public de ces foires. Le costume féminin s'embellit. La politesse revenait. Tant de progrès sont les conséquences indirectes des Croisades, on doit donc se réjouir de ces expéditions (5).

Nous restons pourtant en plein Moyen Age. Comment convient-il d'apprécier cette longue période ? M. Anatole

(1) *L'île des Pingouins*, p. 109-114.
(2) *Ibid.*, p. 115.
(3) *Ibid.*, p. 115-116.
(4) *La révolte des anges*, p. 232.
(5) *Ibid.*, p. 232-234.

France est passé par deux opinions successives et opposées dans sa conception du monde médiéval : il l'a d'abord comblé d'éloges, puis il en a fait le plus sombre tableau.

Jusque vers 1890, il éprouve pour les premiers temps de notre histoire une grande admiration; à son avis, « on a bien tort si l'on croit que le moyen âge était un temps de chaos » (1). Il reproche à Leconte de Lisle de n'y voir « que les famines, l'ignorance, la lèpre et les bûchers » (2); en réalité il y eut alors des guerriers qui travaillèrent avec courage et modestie à la défense de la civilisation chancelante, ils apportèrent au monde l'esprit chevaleresque et les vertus militaires; d'autre part « il y eut, à côté des chevaliers, des juristes pleins de science et d'équité; l'œuvre législative du XIII^e^ siècle est admirable ». Aussi avons-nous « de fortes raisons de croire qu'au début de la guerre de Cent ans la condition des paysans était généralement bonne en France. La féodalité donna d'excellents résultats avant d'en produire de mauvais; à cet égard, son histoire est celle de toutes les grandes institutions humaines » (3). La cause de cette admiration se trouve, croyons-nous, dans le fait que le Moyen Age féodal marqua une transition entre le monde antique et le monde moderne et par là a préparé « le monde meilleur dont nous jouissons aujourd'hui » (4); notre auteur manifeste ainsi le même sentiment de reconnaissance qu'envers les hommes préhistoriques qui ont par leurs efforts rendu possible la société.

Cette gratitude subsista toujours; mais M. Anatole France en vint à considérer la société médiévale comme digne de respect par les progrès qu'elle a fait faire au monde, mais bien sombre et nullement désirable en elle-même. La paix romaine fut bouleversée et inondée par les grandes invasions, et « les barbares, établis dans l'empire, s'entr'égorgèrent quatorze siècles sur ses ruines et fondèrent par le carnage de sanglantes patries; telle fut la vie des peuples au moyen âge et la constitution des grandes monarchies européennes » (5); la guerre était perpétuelle, les famines très fréquentes, les épidémies décimaient les populations, et pourtant le nombre des Français s'accroissait toujours (6); « comme ils attribuaient à leur dieu les maux innombrables qui fondaient sur eux, ils l'appelaient le Très Bon, non par antiphrase, mais parce que pour eux

(1) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 286.
(2) *La vie littéraire*, T. I, p. 96.
(3) *La vie littéraire*, T. I, p. 97. Cf. *Ibid.*, T. I, p. 98; T. II, p. 265-267.
(4) *Ibid.*, T. I, p. 97. Cf. *Ibid.* T. I, p. 98; T. III, p. 235-236.
(5) *Sur la pierre blanche*, p. 196.
(6) *L'île des Pingouins*, p. 68.

le meilleur était celui qui frappait le plus fort » (1). Le XV[e] siècle connut encore tous les fléaux de l'Humanité et ne différa pas des précédents à ce point de vue: la guerre, la famine et la peste entretenaient chez nos ancêtres de cette époque une perpétuelle terreur (2). Naturellement il faut attribuer ces malheurs surtout au christianisme qui s'était emparé des âmes : la philosophie elle-même était asservie à la théologie, *philosophia ancilla theologiæ* (3); ce fut l'âge d'or des « fantômes de la nuit », des « vaines terreurs », des « diableries gothiques », qui tourmentent la vie des pauvres hommes (4). « Les historiens sont unanimes à reconnaître que les couvents pingouins furent le refuge des lettres au moyen âge »; or la grande occupation des moines consistait à gratter les vieux manuscrits pour y copier les saintes Ecritures, comme ce Bénédictin qui effaça quatre mille manuscrits grecs et latins pour transcrire quatre mille fois l'évangile de saint Jean (5) ; le reste de leur temps était employé à des discussions absurdes; Erasme avait bien raison lorsqu'il raillait les mômeries, l'ignorance et la débauche des religieux, « les plus soigneux gardiens de l'ignorance universelle » (6). Les papes ajoutèrent par leurs prétentions aux misères qui désolaient le monde; sans doute le Bénédictin Gerbert, devenu Sylvestre II, s'instruisit dans les sciences et les arts et se tint dans ses fonctions ; mais ses successeurs trouvèrent insuffisant de posséder les esprits, car « les bénéfices qu'on y a sont plus légers que l'air », ils voulurent posséder aussi les corps : « ils prétendaient à la monarchie universelle du droit qu'ils tenaient d'un pêcheur du lac de Tibériade » ; ils pensèrent un moment parvenir à leur but en soumettant l'empereur d'Allemagne; mais ce succès fut passager et ils durent transiger avec le pouvoir temporel, dès lors « les peuples furent tiraillés entre deux maîtres contraires » (7); la papauté se fit connaître également par sa vénalité (8). L'Eglise se conserva cependant tout son prestige, et pour cause: tous ceux qui ne professaient pas des opinions orthodoxes étaient immédiatement brûlés (9).

(1) *La révolte des anges*, p. 229.
(2) *Ibid.*; p. 234.
(3) *Le génie latin*, p. 226.
(4) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 17. Cf. *La vie littéraire*, T. IV, p. 2 ; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 18 ; *etc.*
(5) *L'île des Pingouins*, p. 122.
(6) *Le génie latin*, p. 18. Cf. *La révolte des anges*, p. 229-231 ; et aussi *La vie littéraire*, T. I, p. 121.
(7) *La révolte des anges*, p. 228-229.
(8) Cf. *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 20.
(9) *L'île des Pingouins*, p. 124 ; *La révolte des anges*, p. 235.

L'Europe arriva ainsi tant bien que mal jusqu'au XV^e^ siècle, très familier à M. Anatole France, puisque c'est l'époque à laquelle se place l'histoire de Jeanne d'Arc : notre auteur a donc pu connaître à fond le cadre où se sont déroulés les épisodes de l'étude très documentée qu'il a consacrée à son héroïne.

Le siècle s'ouvre au milieu de la guerre de Cent ans; les événements sont obscurs en raison des contradictions constantes des chroniqueurs; on sait néanmoins que le royaume de « Pigouinie » fut « à deux doigts de sa ruine » (1). Ce fut Jeanne d'Arc qui le sauva ; M. Anatole France voit en elle l'une des plus belles figures de l'histoire, bien qu'il l'appelle quelque part (2) une « mascotte militaire »; il estime qu'elle n'est qu'une hallucinée, mais elle reste pour lui « cette divine Jeanne, empreinte et trempée de poésie » (3); d'autre part les documents qu'il a consultés lui inspirent une grande confiance, puisque, parlant de la mort de la libératrice d'Orléans, il déclare qu' « aucun fait historique, aucun n'est mieux établi que celui-là » (4); aussi lui a-t-il consacré une étude, qui, outre sa *Vie de Jeanne d'Arc*, lui inspire très souvent des développements dans ses ouvrages les plus divers (5). Il constate que les historiens catholiques actuels ne manquent pas de faire de Jeanne d'Arc une sainte; mais il croit devoir faire connaître « les sentiments de l'Eglise tout entière sur une fille qu'elle a condamnée vivante, durant la puissance anglaise, et réhabilitée morte, après les victoires des Français » (6).

La guerre de Cent ans ne fut pas provoquée et alimentée par le sentiment patriotique, comme on le croit souvent. Ce sentiment était inconnu ; on se battait pour le roi ; chacun était attaché à sa terre et avait pour ennemis tous ses voisins; quant à ceux qui n'avaient rien, ils ne pouvaient être patriotes, puisqu'ils n'avaient pas la propriété foncière que le patriotisme suppose. Pourtant les hommes éprouvaient l'amour du pays natal, et, en présence de la menace de l'étranger, il se forma un sentiment nouveau,

(1) *L'île des Pingouins*, p. 123.
(2) *L'orme du mail*, p. 198.
(3) *La vie littéraire*, T. II, p. 365.
(4) *Ibid.*, T. III, p. 254.
(5) Notamment : *Le livre de mon ami*, p. 290 ; *La vie littéraire*, T. I, p. 185 ; T. II, p. 96, 146, 269, 289, 307, 349-366 ; T. III. p. 115, 243-254 ; *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 226-227 ; *L'orme du mail*, p. 141-150, 169, 198 ; *Pierre Nozière*, p. 318-320 ; *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 45-46, 58, 59, 60, 67 ; *Barbe Bleue, etc.*, p. 51 ; *La révolte des anges*, p. 5 ; *etc., etc.*.
(6) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. XX.

très faible d'ailleurs (1). Cette longue guerre ajouta encore aux misères du Moyen Age; aussi l'intelligence dépérissait-elle de plus en plus; « au long d'interminables guerres, la misère et l'ignorance avaient appauvri les esprits et réduit l'homme à une extrême maigreur morale », et le costume ridicule que portent les nobles suffit à montrer « la gracilité absurde du goût et la faiblesse de la raison » (2).

Pourtant l'industrie fit quelque progrès : le tissage des étoffes de luxe et l'armurerie n'étaient que deux des mille métiers dans lesquels excellaient les habitants de Tours (3). Les usuriers profitaient de l'état florissant des transactions pour exercer leur infâme métier, et rogner plus souvent les pièces de monnaie qui passaient entre leurs mains, comme ils avaient coutume de le faire à chaque déplacement d'espèces (4). Mais il ne faudrait pas s'appuyer sur la prospérité de certaines villes de France pour porter un jugement d'ensemble sur l'Europe occidentale au XV^e^ siècle.

Les événements de la fin de cette époque font prévoir ce que sera le siècle suivant : « le règne de Louis XI avait été un temps de vie intéressée et mesquine » (5), or son fils Charles VIII qui lui succéda eut un règne beaucoup plus intéressant et les générations suivantes furent comme lui les témoins d'événements fondamentaux pour l'histoire du monde. C'est le temps où Christophe Colomb découvrit l'Amérique, et certes il « n'aurait pas cherché le chemin des Indes s'il avait prévu que sa découverte causerait le massacre de tant de peuples rouges, à la vérité vicieux et cruels, mais sensibles à la souffrance, et qu'il apporterait dans la vieille Europe, avec l'or du Nouveau-Monde, des maladies et des crimes inconnus » (6).

Il vaut voir là une conséquence de l'invention de la boussole; à la même cause se rattache le développement du commerce qui fit affluer la richesse sur les côtes et donna le goût du luxe aux descendants des défenseurs du roi de France dans la guerre de Cent ans; les marchandises précieuses importées des Indes ou de l'Amérique excitèrent l'envie des dames: celles-ci se couvrirent d'étoffes magnifiques et furent trouvées plus jolies; les mœurs devinrent donc dissolues (7).

---

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXIV-LXXI.
(2) *Ibid.*, p. XXI.
(3) *Ibid.*, p. 257.
(4) *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 32-33.
(5) *Le génie latin*, p. 11.
(6) *Le jardin d'Epicure*, p. 284.
(7) *Pierre Nozière*, p. 231.

Mais le grand événement fut celui qui, le 18 avril 1485, permit à des ouvriers, creusant la terre sous les murs de Rome, de découvrir un sarcophage de marbre finement sculpté et contenant le corps d'une vierge romaine conservé dans son « éclatante fraîcheur » (1); cette trouvaille fortuite et capitale marqua le point de départ de la Renaissance; l'art avait été jusqu'alors bien rudimentaire (2); la Renaissance le développa en donnant aux artistes la nature pour modèle et les anciens pour exemple (3); l'imprimerie, récemment inventée, contribua largement au réveil de la pensée survenu en même temps que celui des beaux-arts.

Quelques esprits éminents se formèrent alors pour concevoir des relations pacifiques entre les peuples; mais les découvertes des explorateurs donnèrent fâcheusement un aliment nouveau à la guerre en offrant à la cupidité des Européens des territoires immenses à exploiter ; ce fut l'origine des guerres coloniales (4). Elles eurent pourtant un heureux effet, car elles firent connaître aux Européens « des peuples nombreux, qui ignoraient le viel Iahveh, et l'on soupçonna qu'il les ignorait aussi, puisqu'il ne leur avait pas donné nouvelle de lui ni de son fils expiateur » (5).

Les découvertes scientifiques s'ajoutèrent aux découvertes géographiques et artistiques et contribuèrent à la décadence du christianisme: Copernic vint à point pour « démontrer le mouvement de la terre, et l'on s'aperçut que, loin d'avoir créé l'univers, le vieux démiurge d'Israël n'en soupçonnait pas même la structure » (6). Enfin, les œuvres des écrivains anciens sortirent des cloîtres et se répandirent chez tous les esprits curieux.

Pour toutes ces raisons, « l'astre du Dieu des chrétiens pâlit et pencha vers son déclin » (7). Les superstitions païennes revirent le jour et rendirent au monde la joie dont il était privé depuis longtemps; « le pape lui-même ne crut plus en Celui qu'il représentait sur la terre » (8); Jules II et Léon X encouragèrent les arts et sacrifièrent en secret aux divinités de l'Antiquité. Il semblait que le temps heureux de la Grèce ancienne et de la paix romaine allait revenir pour toujours.

---

(1) *La révolte des anges*, p. 236 ; *La vie littéraire*, T. IV, p. 249.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 131-138.
(3) *Ibid.*, p. 159.
(4) *Sur la pierre blanche*, p. 197.
(5) *La révolte des anges*, p. 237.
(6) *Ibid.*, p. 237.
(7) *Ibid.*, p. 237.
(8) *Ibid.*, p. 238.

Hélas! le culte d'Iahveh fut sauvé une fois encore, et la Réforme vint retarder d'au moins dix siècles le naufrage de Jésus-Christ. Ce fut d'abord Luther, « un moine allemand, tout gonflé de bière et de théologie », qui souleva les peuples et put ainsi « renflouer la nef avariée de l'Eglise ». Ce fut ensuite Calvin, pire encore que Luther; celui-ci encore s'était abstenu de la cruauté habituelle aux apôtres, mais « après ce gros encapuchonné, buveur et querelleur, vint le long et sec docteur de Genève, plein de l'esprit de l'antique Iahveh, qui s'efforçait de ramener le monde aux temps abominables de Josué et des Juges d'Israël, maniaque froidement furieux, hérétique brûleur d'hérétiques, le plus féroce ennemi des Grâces » (1).

Les « réformateurs » ne voulurent plus souffrir aucune ornementation dans les édifices religieux; ils se montrèrent pires que les prêtres catholiques : le culte d'Iahveh s'était un peu adouci et coloré de paganisme, les églises revêtaient une certaine splendeur : la peinture, la sculpture, l'orfèvrerie y avaient pénétré, la musique des orgues ne manquait pas d'harmonie et les vitraux s'étaient couverts de teintes éclatantes; sans doute, on était encore loin du Parthénon ou des Panathénées, mais c'était de l'art tout de même. Les protestants le bannirent complètement (2).

L'Eglise catholique suivit leur exemple néfaste et « devint plus méchante qu'elle n'avait jamais été ». Alors commença une longue persécution contre tous les esprits curieux et savants (3). M. Anatole France dit bien que « la réforme comptait à sa tête les hommes les plus intelligents, les plus savants et les plus graves du siècle » (4), mais cette affirmation isolée ne correspond certainement pas à sa pensée; il rend les Réformes protestante et catholique responsables des horreurs du XVI[e] siècle dont il nous donne le plus somble tableau : « partout les bûchers allumés répandaient l'odeur des chairs grillées ; partout les tortures, les supplices, les os brisés et les langues coupées; l'esprit d'Iahveh n'avait pas encore soufflé de si atroces fureurs » (5).

Pourtant la découverte du sarcophage romain ne fut pas inutile; l'intelligence humaine s'accrut de la connaissance de l'Antiquité ; la Réforme fut même une manifestation, néfaste sans doute, mais certaine, du nouvel esprit d'exa-

(1) *La révolte des anges*, p. 238-239.
(2) *Ibid.*, p. 240.
(3) *Ibid.*, p. 241.
(4) *Le génie latin*, p. 28.
(5) *La révolte des anges*, p. 242.

men (1) ; le doute pénétra les âmes et prépara l'avènement des temps nouveaux. Ainsi se termina enfin cette longue période du Moyen Age, sinistre entre toutes puisque le culte du dieu mauvais la domina tout entière ; l'aube des grands siècles vint dissiper les ténèbres médiévales.

Section III. — Temps Modernes.

Les deux siècles classiques marquèrent une réaction contre le mysticisme des âges précédents. Le XVII[e] siècle français et cartésien s'affranchit des vaines terreurs (2). Iahveh perdit beaucoup de son prestige : « sans renier publiquement le dieu de leurs aïeux, les esprits se soumirent à ses deux mortelles ennemies, la Science et la Raison, et l'abbé Gassendi le relégua doucement dans l'abîme lointain des causes premières ». Les lettres brillèrent d'un vif éclat; la politesse fit son apparition, les mœurs s'adoucirent et s'anoblirent. L'incrédulité et le scepticisme pénétrèrent dans les esprits; mais ils furent la conséquence directe de l'action des théologiens rationalistes des temps précédents, et ceci a généralement échappé aux historiens: les théologiens, en effet, avaient eu recours à la raison pour expurger les articles de foi et ne conserver que l'essentiel de la religion, leurs successeurs suivirent leur exemple pour s'attaquer aux bases mêmes de la religion qui seules subsistaient, et ainsi « la théologie raisonnable engendra la philosophie naturelle » (3). La philosophie épicurienne en reçut un vif éclat.

Quoi qu'en dise l'abbé Lantaigne dans *L'orme du mail* (4), l'esprit théologique s'affaiblit considérablement au XVII[e] siècle. Les découvertes de Galilée y contribuèrent beaucoup: l'astronomie avait été jusqu'alors d'inspiration religieuse ; aussi le système du monde était-il envisagé d'une manière très naïve: la terre était séparée du royaume de Dieu par une simple voûte semée de clous d'or au-delà de laquelle se trouvait le *Cœlum empyreum* (5): Galilée fit faire un pas énorme à la science : « tout à coup le *Cœlum empyreum* s'est effondré; la terre s'est vue jetée comme un grain de poussière dans l'espace, ignorée, perdue; c'est

---

(1) *L'île des Pingouins*, p. 161 ; *La révolte des anges*, p. 242.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 163. Cf. *La vie littéraire*, T. I, p. 121-122.
(3) *L'île des Pingouins*, p. 164-165.
(4) *L'orme du mail*, p. 214-215.
(5) *La vie littéraire*, T. III, p. 216 ; *Balthasar*, p. 24 ; *Le jardin d'Epicure*, p. 1-4 ; *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 19.

le plus grand événement de toute l'histoire de la pensée humaine » (1). L'importance des découvertes du grand astronome n'apparut cependant pas immédiatement aux yeux de ses contemporains et Pascal est mort sans l'avoir connue (2).

Il est vrai que Pascal était un des solitaires de Port-Royal, dernier refuge de la théologie et de la controverse. Les jansénistes y goûtaient la solitude et mettaient en péril même l'orthodoxie catholique par leurs discussions sur les articles de foi; leur doctrine pourtant était bien conforme au véritable caractère du dieu chrétien; en effet « les Messieurs soutenaient avec une constance honorable que le Dieu de l'Ecriture frappe celui qui le craint, épargne celui qui le brave, ne tient nul compte des œuvres et damne, s'il lui plaît, ses plus fidèles serviteurs; car sa justice n'est point notre justice et ses voies sont incompréhensibles » (3). Il est certain que les solitaires ne pouvaient guère être aimables en professant de telles théories: il faut admirer M. de Barante qui a pu s'affranchir de l'esprit de l'abbaye et qui eut l'originalité d'être à la fois janséniste et aimable (4). Parmi « les Messieurs » le grand homme fut Pascal, « un fanatique », « un malade et un halluciné »; « il ne fut jamais au monde un plus puissant génie que celui de Pascal; il n'en fut jamais de plus misérable » (5).

Le roi Louis XIV commença son règne au milieu de cette époque; ce fut un roi guerrier. Louis XIII, son prédécesseur, fut modéré, et, lorsqu'il avait besoin de soldats, les recruteurs en trouvaient facilement beaucoup plus qu'il n'en fallait; à ce moment le roi ne demandait jamais plus de quarante mille hommes. Mais Louis XIV eut besoin de plusieurs centaines de milliers d'hommes à la fois, car, comme il le disait lui-même, il aimait trop la guerre; les recruteurs virent leur tâche devenir plus ardue et furent souvent obligés de recourir à la ruse ou à la violence (6). Alors comme autrefois les soldats n'ont aucune haine contre les ennemis du roi, car c'est leur roi qu'ils servent et non pas leur patrie, qu'ils ignorent (7).

Le XVII[e] siècle commence cependant à être près de nous, nous le concevons mieux que les âges précédents, bien

(1) *La vie littéraire*, T. III, p. 216.
(2) *Ibid.*, p. 216.
(3) *La révolte des anges*, p. 244. Cf. *La vie littéraire*, T. IV, p. 327; *L'étui de nacre*, p. 287; *Le génie latin*, p. 131.
(4) *La vie littéraire*, T. IV, p. 38.
(5) *Ibid.*, T. IV, p. 216-217.
(6) *La vie littéraire*, T. III, p. 104.
(7) *Ibid.*, p. 114-115.

qu'il y eût alors des usages bien différents des nôtres ; par exemple « un homme de qualité ne se serait pas mis à table tête nue; et il était bienséant qu'il portât son chapeau sur sa tête pendant le repas, puisque la civilité l'obligeait à le tirer à tout moment » (1). Cette coutume montre à quel point la politesse était entrée dans les mœurs du temps; il y a là un progrès très considérable, qui s'accentuera encore au XVIII[e] siècle, supérieur à tous les précédents.

Ce XVIII[e] siècle « fut le siècle de la philosophie »; l'esprit d'examen prit un tel développement que le respect de l'ordre établi se perdit (2). Mais il ne faut pas oublier l'influence que les âges précédents exercèrent sur celui-là: « les philosophes ne sont pas tombés en France, au XVIII[e] siècle, comme une pluie de sauterelles: ils sortaient de deux siècles d'esprit critique » (3). Les mœurs prirent un raffinement inconnu, la politesse régna dans les villes ; des conversations savantes s'engageaient dans des salons confortables où « les métaphysiciens eux-mêmes parlaient clairement » (4); de plus « la philosophie du dix-huitième siècle avait affranchi les intelligences et pénétré même la théologie protestante » (5).

Ce fut donc bien le siècle de la raison et du scepticisme. Les théories des savants du XVII[e] siècle furent adoptées facilement par les philosophes du XVIII[e]; les découvertes de Galilée ne tombèrent pas dans l'oubli, et l'on vit « le petit M. de Fontenelle entrer dans ces raisons » (6). Des idées nouvelles se firent jour: la tolérance, l'amour de la justice, le respect pour les métiers; surtout on en vint à estimer que la valeur de chaque homme dépend des services qu'il rend aux autres : l'amour des voyages en résulta, car l'intérêt que l'on portait aux découvertes maritimes était inspiré par le but de favoriser ce qui est utile au bonheur commun, on espérait trouver des routes nouvelles pour les échanges internationaux (7). L'invention du paratonnerre par Franklin accrut l'incrédulité de cet heureux temps : « il advint à ce vieil Iahveh une mésaventure burlesque et cruelle ; un quaker américain, au moyen d'un cerf-volant, lui vola son tonnerre » (8).

---

(1) *Le petit Pierre*, p. 155.
(2) *La révolte des anges*, p. 244. Cf. *L'île des Pingouins*, p. 163.
(3) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXII.
(4) *La révolte des anges*, p. 245.
(5) *La vie littéraire*, T. I, p. 324.
(6) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 202.
(7) *Le génie latin*, p. 297-299.
(8) *La révolte des anges*, p. 245-246.

L'organisation sociale elle-même semble plaire à M. Anatole France. Avant la Révolution comme actuellement, les financiers dominaient la société, ils prenaient de l'argent au roi qui leur en prenait, les finances étaient dans un état déplorable puisque la fin du régime résulta du déficit; tout cela est vrai, mais le principe était alors admis que « le roi était l'unique propriétaire des biens meubles et immeubles du royaume », et les hommes d'affaires n'avaient pas les prétentions qu'ils émettent à présent sur la propriété des biens de l'Etat (1). La bourgeoisie faisait preuve de qualités qui lui manquent à présent: ce fut dans son sein que naquirent les hommes destinés au pouvoir; l'éducation donnée par la famille bourgeoise à ses fils permit à ceux-ci de s'élever au-dessus des nobles et de s'emparer du gouvernement (2). Le paysan enfin n'était pas aussi malheureux qu'on l'a prétendu; sans doute les charges fiscales qui pesaient sur lui étaient parfois lourdes, mais il trouvait mille moyens pour s'en affranchir en grande partie, et d'ailleurs il avait ses joies, puisqu'il chantait (3). La noblesse et le clergé contribuèrent à répandre les idées de tolérance, de liberté, de franchise, d'effort vers le bonheur qui devaient les perdre, et aux jours sombres de la Terreur ils surent montrer des âmes nobles et une conduite digne (4).

La mémoire de tous ces hommes remarquables ne se perdit pas, et au début du siècle suivant les idées contenues dans les ouvrages de ce temps se répandirent dans toutes les classes de la nation, grâce aux bibliothèques constituées du vivant des philosophes (5). Même le XIX^e^ siècle marqua une déchéance sur celui de la philosophie, à la grande joie du clergé français, qui croit tous les espoirs permis : comme le disait l'abbé Guitrel sur le point de devenir évêque, « si le XVIII^e^ siècle, considéré dans son ensemble, peut paraître le siècle du crime, le XIX^e^, vu de haut, pourra être nommé, si je ne m'abuse, le siècle de l'amende honorable » (6).

« A la fin du siècle des philosophes, l'antique régime de la Pingouinie fut détruit de fond en comble, le roi mis à mort, les privilèges de la noblesse abolis et la République proclamée au milieu des troubles sous le coup d'une guerre effroyable » (7). Quelles furent les causes de cette

(1) *Le mannequin d'osier*, p. 103.
(2) *La vie littéraire*, T. II, p. 247-248.
(3) *Ibid.*, T. III, p. 118.
(4) Notamment : *Ibid.*, T. II, p. 159-160.
(5) *L'anneau d'améthyste*, p. 38.
(6) *Ibid.*, p. 40.
(7) *L'île des Pingouins*, p. 165.

« révolution épouvantable » ? M. Anatole France ne paraît pas bien fixé à ce sujet. Il a attribué quelque part (1), nous l'avons vu, la destruction de l'ancien régime au déficit financier. Ailleurs (2) il indique une cause tout à fait différente : « quand le clergé cessa d'y représenter le savoir et la noblesse d'y défendre par l'épée le laboureur et l'artisan, quand ces deux ordres ne furent plus que des membres gonflés et nuisibles, tout le corps périt; une révolution imprévue et nécessaire emporta le malade »; cette affirmation est en contradiction avec ce qu'il a dit de l'ignorance du clergé du Moyen Age et ne traduit pas sa véritable pensée. Nous pensons découvrir celle-ci dans une réflexion sans importance apparente qui lui fait dire : « l'humanisme et après l'humanisme la réforme, après la réforme le cartésianisme, après le cartésianisme la philosophie expérimentale, avaient détruit dans l'élite des esprits les vieilles crédulités; le rosier des légendes gothiques, quand vint la révolution, était depuis longtemps défleuri » (3); il faut donc admettre que les progrès de la raison et la décadence de l'esprit religieux ont amené l'abolition de la monarchie de droit divin; nous croyons bien que telle est l'opinion de M. Anatole France.

Cette hypothèse de notre subtil historien est confirmée par les illusions qu'il découvre dans l'esprit du peuple français à la veille de la Révolution. On rêvait d'un monarque constitutionnel, d'un prince philosophe qui se montrerait le père de ses sujets, comme Numa Pompilius; on annonçait le retour prochain de l'âge d'or, où la liberté serait garantie par une habile constitution et par la sagesse des citoyens et d'où la violence serait exclue; on crut en voir l'avènement dans le couronnement de Catherine II, la Sémiramis du Nord. C'est dans cet état d'esprit que furent assemblés les États Généraux (4).

Les illusions continuèrent pendant les troubles de 1789. Le 14 juillet survint au milieu d'un commencement de terreur et de famine; la prise de la Bastille ne se fit pas sans violences, mais la destruction du régime dont elle était le symbole apparut à tous les esprits; cet événement eut un immense retentissement dans toute l'Europe : un vaste mouvement de fraternité entre les classes sociales entraîna tous les pays; devant cette victoire sans précédent on s'attendit plus que jamais à voir revenir l'âge

(1) *Le mannequin d'osier*, p. 103.
(2) *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 257; *Opinions sociales*, T. I, p. 53-54.
(3) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXIII.
(4) *Le livre de mon ami*, p. 85; *La vie littéraire*, T. I, p. 192-193; *L'étui de nacre*, p. 191, 257-259; *Le génie latin*, p. 258-259.

d'or et le bonheur universel (1). Aussi l'anniversaire de ce grand événement fut-il fêté avec enthousiasme en 1790 par deux cent mille personnes de toutes conditions (2) ; ce fut la fête de la Fédération.

Mais à partir de ce moment tout alla de mal en pis : la nation se divisa; le roi ne répondait pas aux espérances que le peuple avait mises en lui, l'émigration des nobles affaiblissait le pays et ajoutait à l'irritation qui devait engendrer la guerre (3). La Convention naquit de cet état d'esprit; le roi abattu, elle eut à faire face aux plus graves difficultés intérieures et extérieures : « la situation était effroyable; la plus belle armée de la République investie dans Mayence; Valenciennes assiégée; Fontenay pris par les Vendéens ; Lyon révolté ; les Cévennes insurgées, la frontière ouverte aux Espagnols; les deux tiers des départements envahis ou soulevés; Paris sous les canons autrichiens, sans argent, sans pain » (4). Devant tant de menaces, l'assemblée révolutionnaire ne désespéra pas; elle eut recours à deux sortes de mesures, de caractères opposés. D'abord elle encouragea les arts et les sciences : « calme, pensive, amie de la science et de la beauté, elle réformait le calendrier,créait des écoles spéciales, décrétait des concours de peinture et de sculpture, fondait des prix pour encourager les artistes, organisait des salons annuels, ouvrait le Muséum et, à l'exemple d'Athènes et de Rome, imprimait un caractère sublime à la célébration des fêtes et des deuils publics » (5). D'autre part elle érigea la terreur en système de gouvernement, et par malheur cet aspect de la Convention en vint à dominer et à effacer le premier.

Le régime d'oppression qu'elle institua s'exerça à la fois dans la conduite de la guerre et dans la répression et la pacification intérieures. Elle se montra sans pitié pour les généraux vaincus, elle en frappa même de la peine de mort; elle ne pouvait guère par contre agir de la même manière à l'égard des grands chefs qui par leurs victoires sauvèrent la République, l'Empire naquit de l'ascendant pris par l'un d'eux (6); impitoyable envers les chefs, la Convention ne le fut pas moins envers les soldats en autorisant les généraux à les faire fusiller pour des fautes dérisoires (7).

---

(1) *Le génie latin*, p. 286, 312-313 ; *Sur la voie glorieuse*, p. 95-97.
(2) *L'étui de nacre*, p. 204-205.
(3) *Ibid*, p. 209.
(4) *Les dieux ont soif*, p. 5.
(5) *Ibid.*, p. 15.
(6) *L'île des Pingouins*, p. 169.
(7) *Le mannequin d'osier*, p. 213-215. Cf. *Ibid.*, p. 9.

Cette répression rigide n'empêcha pourtant pas la République d'éprouver des défaites graves, on vit alors la Terreur s'exercer également à l'intérieur : « les dieux avaient soif » de sang et de supplices. L'organe essentiel du régime nouveau fut le Tribunal révolutionnaire, et l'on put voir à quel point les magistrats nouveaux ressemblaient à ceux de l'ancien régime; d'ailleurs beaucoup d'entre eux exerçaient déjà des fonctions du même ordre sous la royauté : Fouquier-Tinville avait été procureur au Châtelet, le président Herman avocat général au conseil d'Artois; leur caractère n'avait pas changé, ils appliquèrent aux accusés les mêmes principes qu'auparavant : la raison d'Etat domina tous leurs verdicts, et la peine de mort s'imposait à eux pour tout ce qui touchait la souveraineté nationale; les huit siècles de monarchie de droit divin qu'ils avaient derrière eux se manifestaient jusque dans leur gravité terrible (1). La législation qu'ils devaient faire respecter ressemblait du reste beaucoup à l'ancienne: les contrefacteurs de monnaie étaient, comme ci-devant, punis de mort (2).

Ce régime impitoyable exerçait une déplorable influence sur la moralité publique: l'épouvante provoquée par de continuelles visites domiciliaires, par des patrouilles dans toutes les rues et par l'impossibilité de sortir de Paris déformait les esprits; les délations affluaient aux comités de vigilance des sections et au Comité de sûreté générale: chacun voulait être un Brutus et faire montre de son civisme en dénonçant les suspects; certains étaient poussés par l'appât du billet de cent sols qui récompensait leur perfidie; des enfants signalaient leurs parents dans le but de recueillir leur héritage (3). Le peuple se rendait en foule au Tribunal révolutionnaire pour voir juger les généraux, non pas les traîtres, qui ne se laissaient pas juger, mais les vaincus qui seuls comparaissaient et que l'on frappait pour faire des exemples, comme Custine, « condamné à mort par un des jugements les plus iniques du tribunal révolutionnaire » (4).

Cet affreux tribunal faisait même regretter la royauté qu'il rappelait par plus d'un trait : l'épicurien Brotteaux des Ilettes, considérant les horreurs de cette justice sanguinaire, le disait bien: « que les Grands Jours de la Convention sont inférieurs aux Grands Jours de la monarchie, et sa Chambre ardente moins politique que celle de Louis XIV !

(1) *Les dieux ont soif*, p. 123-125, 224.
(2) *Ibid.*, p. 30.
(3) *Ibid.*, p. 245-246; *L'étui de nacre*, p. 212-214.
(4) *La vie littéraire*, T. II, p. 152. Cf. *Les dieux ont soif*, p. 126.

Il règne dans le Tribunal révolutionnaire un sentiment de basse justice et de plate égalité qui le rendra bientôt odieux et ridicule et dégoûtera tout le monde » (1). Les juges et les jurés subissaient l'influence du caractère de leur tribunal : sans doute certains d'entre eux au début se montraient difficiles à mener, ils raisonnaient, ils exigeaient des preuves pour condamner; mais les bons, les purs condamnaient toujours sans s'embarrasser de l'innocence des accusés; peu à peu les jurés agirent tous ainsi, car c'étaient des hommes, et la crainte d'être taxés de corruption effaçait tous les sentiments de justice et d'équité s'il en restait; en somme ils étaient « tous atroces de vertu ou de peur » (2). Ils en vinrent à se faire de la peine une idée métaphysique: ils estimèrent que le châtiment était dû au coupable et qu'on ne pouvait l'en priver sans se montrer malhonnête; aussi se montraient-ils « aussi sévères pour les portefaix et les servantes que pour les aristocrates et les financiers », et l'égalité la plus stricte domina leurs jugements (3). La loi de prairial sanctionna l'état de choses réel en affranchissant la justice de toutes les formalités imaginées depuis les Romains pour la sauvegarde de la défense de l'accusé innocent (4). Une folie mystique s'empara de tous ceux qu'un tel verdict pouvait atteindre : las de se cacher pour se soustraire à la justice, ils se ruèrent sur le Tribunal et, victimes volontaires, réclamèrent la mort aux juges trop lents à la leur donner (5). Mais la Terreur fut tuée par son propre organe : étant impitoyable et exemplaire, celui-ci put accomplir la réconciliation de tous ceux qu'il menaçait, la peur fit ce que le raisonnement n'aurait pu faire: l'union des intérêts et des passions les plus contraires; les suspects s'entendirent et, pour détruire le Tribunal, détruisirent le régime (6).

Quelle fut l'attitude des individus pendant la Terreur ? Il faut évidemment mettre à part les révolutionnaires ; ceux-ci n'avaient qu'un souci, la mise à mort de leurs ennemis : la disette sévissait-elle ? ils l'attribuaient immédiatement aux complots des ennemis du peuple, girondins, royalistes ou modérés qui accaparaient les vivres « pour rendre la République odieuse aux citoyens et détruire la liberté », les seuls moyens d'y parer étaient d'après eux la taxation et la guillotine, et ils comptaient sur leurs chefs les plus violents, Robespierre et Marat, pour déjouer les préten-

(1) *Les dieux ont soif*, p .166-167.
(2) *Ibid.*, p. 225. Cf. *Ibid.*, p. 175, 226.
(3) *Ibid.*, p. 193.
(4) *Ibid.*, p. 299-300.
(5) *Ibid.*, p. 202-203.
(6) *Ibid.*, p. 133-134, 166.

dus complots (1). Le but unique de leur vie étant d'assurer le triomphe de la Révolution par l'anéantissement de leurs adversaires, ils méconnaissaient les devoirs moraux les plus élémentaires : le citoyen Evariste Gamelin, dans *Les dieux ont soif*, n'aurait pas hésité à dénoncer sa sœur; il condamna à mort un innocent qu'il soupçonnait d'avoir été l'amant de sa maîtresse; d'ailleurs, en général, « les hommes qui se sont occupés du bonheur des peuples ont rendu leurs proches bien malheureux » (2). Leur caractère essentiel était donc l'intolérance; en cela ils ne firent que continuer les moines : « les jacobins d'alors, à l'exemple des moines dont ils avaient usurpé la place, mettaient à très haut prix l'unité d'obédience » (3); ils avaient conservé aussi les croyances religieuses de leurs prédécesseurs, si bien que révolutionnaires pour le monde terrestre ils se montraient conservateurs pour les affaires célestes, et ils admettaient au ciel la tyrannie qu'ils condamnaient chez eux : comme le leur disait le sage Brotteaux, « l'humanité copie ses dieux sur ses tyrans, et vous, qui rejetez l'original, vous gardez la copie » (4). De même que l'Etre suprême n'était toujours que le vieux Jahveh, de même la Raison érigée en divinité prit tous les caractères de ce dernier : au lieu de « guider » et d' « éclairer », elle « aveugla » et « persuada des crimes » (5).

Pourtant les extravagances des révolutionnaires s'expliquaient encore par les illusions qu'ils conservaient : ils étaient persuadés qu'ils assuraient le bonheur de l'Humanité pour des siècles, ils ne concevaient pas que le culte de la Liberté pût être aboli après quatre années d'existence alors que « la secte du sans-culotte Jésus avait duré près de dix-huit siècles » (6). Ils se doutaient bien que leur nom était voué à l'exécration des générations à venir, mais ils s'en consolaient en songeant aux bienfaits de leurs créations Leur erreur était du reste imputable à ce « jean-fesse » de Rousseau; ils crurent sur parole celui qui avait affirmé que l'homme est naturellement bon, et ils voulurent justifier cette opinion par les massacres de septembre. En somme « les chefs éphémères de l'Etat bouleversé » étaient généralement « moins cruels et moins impitoyables que les princes et les juges institués par Jahveh; toutefois, ils parurent plus féroces, parce qu'ils jugeaient au nom de l'humanité;

(1) *Ibid.*, p. 20. Cf. *Ibid.*, passim et notamment p. 78-80, 286-290, 305-306, 320-327, 329-330, 346.
(2) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 162.
(3) *La révolte des anges*, p. 248.
(4) *Les dieux ont soif*, p. 87.
(5) *Ibid.*, p. 87.
(6) *Ibid.*, p. 43. Cf. *Ibid.*, p. 22, 326-327.

malheureusement, ils étaient prompts à s'attendrir et d'une sensibilité toujours émue ; or les hommes sensibles sont irritables et sujets à des accès de fureur » (1).

« Ce gueux de Jean-Jacques », par malheur, eut la même influence pernicieuse sur les chefs du mouvement, qui adoptèrent ses théories avec enthousiasme. Les fruits de sa philosophie furent naturellement ce qu'ils devaient être; la Déclaration des droits de l'homme établit sous l'empire de ses idées une « excessive et inique séparation entre l'homme et le gorille » (2). La métaphysique révolutionnaire de Robespierre fut dominée par la volonté de rétablir la vertu primitive, de même que Marat demandait deux cent mille têtes par pure bonté d'âme; l'Incorruptible s'imposa une ligne de conduite aussi rigide que néfaste : il poursuivit de sa haine l'athéisme et l'épicurisme développés par Helvétius comme susceptibles de démoraliser le peuple en lui ôtant l'espérance d'une providence consolatrice; il détestait les socialistes de son temps et les soupçonnait de vouloir renverser la République en alarmant tous les citoyens, d'autant plus attachés à la propriété de leurs biens qu'ils en possédaient peu (3); Robespierre était donc l'ennemi de tous les principes les plus chers à M. Anatole France, et il ne faut pas regretter sa chute.

Pendant toute cette période, le menu peuple connut la misère; sans doute, dans les premiers temps de la guerre, pendant que les armées coalisées envahissaient la France, la foule manifestait son enthousiasme par des chants et des emblèmes, elle se portait en masse aux Tuileries et au Palais-Royal pour se mettre au courant des nouvelles (4). Mais la disette survint; les femmes ne pouvaient plus nourrir leurs petits enfants; le peuple accusa d'abord les aristocrates et les accapareurs, puis il s'en prit au régime lui-même (5); il en vint bientôt à douter de l'opportunité et de l'efficacité de la Révolution (6). L'indifférence succéda à l'enthousiasme, et il n'en pouvait être autrement pour deux raisons : d'abord le peuple se lasse de tout, et « cinq ans d'enthousiasme, cinq ans d'embrassades, de massacres, de discours, de Marseillaise, de tocsins, d'aristocrates à la lanterne, de têtes portées sur des piques, de femmes à cheval sur des canons, d'arbres de la Liberté coiffés du bonnet rouge, de jeunes filles et de vieillards traînés en robes blanches dans des chars de fleurs; d'emprisonnements, de guillotine, de

(1) *La révolte des anges*, p. 246. Cf. *La vie littéraire*, T. I, p. 87.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 26.
(3) *Ibid.*, p. 25-26 ; *Les dieux ont soif*, p. 196-199.
(4) *L'étui de nacre*, p. 217-221.
(5) *Les dieux ont soif*, p. 19-20, 71, 154.
(6) *Ibid.*, p. 25.

rationnements, d'affiches, de cocardes, de panaches, de sabres, de carmagnoles, c'est long ! (1) » D'autre part, on commença à ne plus rien reconnaître, les grands hommes d'abord vénérés et portés au pinacle étaient ensuite traînés aux gémonies, comme Necker, Mirabeau, La Fayette, Bailly, Pétion ou Manuel (2). Aussi se désintéressait-on des affaires de la nation, les journaux n'étaient plus lus, tout le monde s'efforçait d'échapper aux charges publiques et désertait les sections; si l'on avait forcé tous les citoyens à s'occuper de politique, les patriotes révolutionnaires se seraient trouvés en minorité (3).

Certains enfin ne s'intéressaient aux affaires de la République que pour la condamner; mais ils se gardaient de manifester leurs opinions; les hommes au pouvoir leur inspiraient du respect; les contre-révolutionnaires dénoncés se montraient encore plus dévoués au régime que les révolutionnaires (4). En fait, les ennemis de la République étaient nombreux; c'étaient d'abord les gens de métier dont la profession ne rapportait plus beaucoup de bénéfices du fait des mœurs nouvelles : les perruquiers déploraient un régime où le peuple avait perdu l'habitude des coiffures (5); les artistes étaient réduits à la misère depuis que leur clientèle ordinaire avait émigré ou se cachait, leur seul espoir était en ceux que nous appellerions aujourd'hui « les nouveaux riches », or « les gens que la Révolution avait enrichis, paysans acquéreurs de bien nationaux, agioteurs, fournisseurs aux armées, croupiers du Palais-Royal, n'osaient encore montrer leur opulence et, d'ailleurs, ne se souciaient point de peinture » (6). Quant aux nobles de la royauté, accoutumés au luxe, ils se montrèrent dignes de leur grand siècle par leur fierté et leur courage, ils tombèrent victimes des idées qu'ils avaient contribué à répandre, après avoir, comme Chénier, affronté d'une âme égale les revers et les périls (7); la noblesse de province subit les outrages et la haine des anciens vassaux, il y eut pourtant des exceptions, comme ce duc de Penthièvre qui se signala par son désintéressement et sa bienfaisance et reçut de l'Assemblée Nationale le titre de commandant de la garde nationale de Vernon (8).

Les financiers étaient poussés par leurs intérêts dans

(1) *Les dieux ont soif*, p. 43.
(2) *Ibid.*, p. 43-44.
(3) *Ibid.*, p. 3, 229.
(4) *Ibid.*, p. 135.
(5) *L'étui de nacre*, p. 194.
(6) *Les dieux ont soif*, p. 15-16.
(7) *La vie littéraire*, T. II, p. 152, 236.
(8) *Pierre Nozière*, p. 196.

cette même catégorie des contre-révolutionnaires ; il ne pouvait être question pour eux de raisons sentimentales, non plus qu'à aucune époque de l'histoire d'ailleurs; leurs spéculations les tournaient seules vers le parti de la royauté. Ainsi un banquier, estimant que l'avenir serait favorable au duc d'Orléans et que la France s'en tiendrait à la monarchie constitutionnelle, pouvait mettre des fonds à la disposition du roi éventuel, et dès lors il était naturellement amené à soutenir la cause du duc; il pouvait également croire que le roi légitime et sa descendance, après quelques troubles, remonteraient sur le trône, et par là même il associait son sort au leur; ce fut le cas du banquier John Haviland, qui embrassa successivement ces deux partis (1). Les agioteurs pouvaient également se mêler aux affaires publiques dans un autre dessein : certains spéculaient sur les actions de la Compagnie des Indes; leur jeu consistait à s'aboucher avec des députés à la Convention afin de faire tomber ces actions à 650 livres par des motions spoliatrices ; après en avoir acheté un grand nombre à ce prix, ils se servaient des mêmes complices pour les faire remonter à 4.000 ou 5.000 livres par des motions rassurantes; naturellement ils s'adressaient aux plus puissants, à ceux qui semblaient sur le point de s'emparer du pouvoir absolu; ils témoignaient en cela d'une grande perspicacité : ils n'avaient pas manqué de voir en Marat le chef de l'avenir quand son assassinat vint mettre subitement un terme à sa carrière; ils ne dédaignaient pas, pour circonvenir les puissants du jour, de recourir aux charmes séducteurs des femmes qui ne craignaient pas de se mêler à ce monde « d'accapareurs, de fournisseurs, d'émissaires de l'étranger, de croupiers et de femmes galantes » (2).

L'Eglise subit alors de rudes assauts: la constitution civile du clergé fut pour elle le point de départ d'une crise aiguë; mais elle en sortit victorieuse: en 1796, après cinq ans de guerre civile, les prêtres réfractaires, maltraités par le gouvernement, avaient définitivement gagné la faveur du peuple, car ils avaient pour eux « la pitié et la vénération des simples, la faveur des agioteurs, des acquéreurs de biens nationaux devenus contre-révolutionnaires, l'appui des royalistes qui bâtonnaient les jacobins et la bienveillance des belles thermidoriennes » (3) ; la plupart des églises avaient été rouvertes et les réfractaires les desservaient. L'impiété, un moment à la mode, s'atténua peu à peu et

(1) *Jocaste*, p. 14.
(2) *Les dieux ont soif*, p. 101-104.
(3) *L'Eglise et la République*, p. 78-79.

sous le Consulat elle était devenue odieuse (1). Le mouvement révolutionnaire ne porta donc aucun préjudice au vieux Iahveh, adoré sous le nom d'Etre suprême; bien au contraire « la terreur fit diversion à la philosophie et profita au vieux démiurge, qui parut représenter le bon ordre, la tranquillité publique, la sécurité des personnes et des biens » (2). Les philosophes étaient devenus fort rares et les quelques idéologues qui vivaient alors furent, comme Condorcet, inquiétés par les patrouilles de patriotes, pour leurs apparences aristocratiques (3).

La Terreur sévit avec une moindre intensité après la réaction thermidorienne et sous le Directoire; on put alors se rendre compte des résultats obtenus, car les effets de la Révolution se firent ressentir aussitôt. On s'aperçut qu'elle avait été faite au profit exclusif des acquéreurs de biens nationaux; aussitôt que « la Nation eut repris les terres de la noblesse et du clergé pour les vendre à vil prix aux bourgeois et aux paysans », « les bourgeois et les paysans jugèrent que la révolution était bonne pour y acquérir des terres et mauvaise pour les y conserver »; aussi les législateurs s'attachèrent-ils à prendre énergiquement la défense de la propriété; la peine de mort menaçait ceux qui se seraient permis de proposer le partage des biens, et Robespierre se montra impitoyable pour les socialistes (4). Ainsi s'explique comment « la Déclaration des droits de l'homme est devenue la charte des propriétaires » (5).

Le souci de maintenir la propriété des terres entre les mains de ceux qui venaient de l'acquérir devait contribuer à préparer l'établissement du Consulat et de l'Empire, gouvernements forts, susceptibles d'assurer par des mesures énergiques la stabilité des institutions nouvelles. Un sentiment inconnu jusqu'alors favorisa cet acheminement, ce fut le patriotisme; sans doute les rois du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles, en terminant la réalisation de l'unité de la France, entreprise par leurs prédécesseurs, avaient semé la graine d'où devait sortir l'amour du pays; mais la Révolution créa la notion d'unité nationale en proclamant la République française unie et indivisible; et surtout elle rendit accessible à tous le droit de propriété, véritable base du patriotisme : « elle étendit à tous le droit de propriété réservé jusque-là à un petit nombre, et de la sorte partagea, pour ainsi dire, la patrie entre tous les citoyens; en donnant aux paysans la faculté de posséder, le nouveau régime leur imposa du

(1) *Le génie latin*, p. 302.
(2) *La révolte des anges*, p. 247.
(3) *Ibid.*, p. 247-248.
(4) *L'île des Pingouins*, p. 168.
(5) *Le mannequin d'osier*, p. 104-105.

même coup l'obligation de défendre leur bien effectif ou éventuel; prendre les armes est une nécessité commune à quiconque acquiert ou veut acquérir des terres » (1); dès lors chacun risqua volontiers sa vie pour conserver intact l'héritage de ses pères (2), excepté pourtant les financiers qui mirent toujours leurs capitaux au service de la cause qui leur rapportait le plus de profits; l'amour de la patrie se traduisit bientôt par l'attachement aux chefs d'armées et on s'achemina de la sorte vers la dictature de l'un d'eux.

Ainsi le nouveau régime de la propriété devait préparer l'avènement de Bonaparte par deux voies différentes : la crainte de voir la terre changer de maître et le désir de la défendre contre toute agression étrangère. C'est dans ce sens que la politique fut orientée par « les deux grandes souches de notre nouvel arbre social : l'acquéreur de biens nationaux et le soldat de l'Empire » (3); malheureusement ces deux classes ont survécu à tous les régimes qui se sont succédé depuis lors et elles dirigent encore la politique de nos gouvernements actuels.

La Révolution, « cette poussée des fiscaux et des robins », « qui semble admirable aux gens qui en vivent », produisit bien d'autres effets plus ou moins directs, mais tous également néfastes : « c'est la mère Gigogne des bêtises; depuis un siècle il sort quotidiennement de nouvelles inepties de ses jupes tricolores » (4). L'importance attribuée à la célébration civile du mariage en est une; mais il en est de plus graves. Dans l'ordre littéraire, on eut à déplorer « la maladie du siècle », qui se manifesta même en Sainte-Beuve, et qui ne fut qu'une conséquence indirecte de la Révolution; celle-ci « légua à ses fils un sublime mécontentement, le désir d'une beauté mal définie, le malaise des appétits inassouvis; depuis 89, toutes les bornes du possible étant renversées, l'inquiétude et ses angoisses devinrent infinies » (5); les esprits tombèrent dans une « débilité vraiment incroyable », le fléau du romantisme vient de là et M. Anatole France ne trouve pas de terme assez méprisant pour le qualifier (6). Dans le domaine artistique, la Révolution fut le point de départ d'une « ignominieuse décadence », inquiétante par sa régularité; pour apprécier « combien le goût a décliné en France depuis un siècle », il suffit de constater que « le style Troisième République fait regretter le Napoléon III, qui faisait regretter le Louis-Philippe, qui faisait

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXXII.
(2) *Ibid.*, p. LXXII; *L'étui de nacre*, p. 226.
(3) *La vie littéraire*, T. I, p. 151.
(4) *Le lys rouge*, p. 183-184.
(5) *Le génie latin*, p. 347-348.
(6) *La révolte des anges*, p. 250-251.

regretter le Charles X, qui faisait regretter l'Empire, qui faisait regretter le Directoire, qui faisait regretter le Louis XVI » (1).

Pour toutes ces raisons, et malgré la facilité avec laquelle le peuple se plaît à confondre dans une gloire commune les artisans d'une grande œuvre passée, « la légende de la Révolution a bien de la peine à se faire » (2); elle se fait pourtant : pour une comédienne les femmes d'alors représentent un type caractéristique, exprimant l'enthousiasme et l'indépendance (3), et le sentiment populaire s'accorde à reconnaître aux jacobins une âme commune et un but unique : l'organisation d'une société fondée sur les principes de liberté et d'égalité. M. Anatole France éprouve pour les artisans de la Révolution la même gratitude que pour les hommes de la Préhistoire ou du Moyen Age : ils ont préparé un avenir meilleur; sans doute ils ont commis des crimes peu justifiables et des erreurs absurdes, mais enfin l'édifice social venait de s'écrouler, il fallait bien en construire un autre; c'est ce qu'ils ont fait; or, nous dit l'éminent littérateur (4), « l'édifice n'est pas, sans doute, d'une symétrie auguste; il n'abonde pas en sculptures symboliques; je le trouve, pour mon goût, un peu plat; mais il est logeable, et s'est le grand point ».

Après le mouvement révolutionnaire vint la dictature napoléonnienne. « Napoléon, c'est la Révolution bottée » (5); il eut tous les défauts des grands chefs jacobins en les exagérant encore, sans pouvoir invoquer les mêmes nécessités. Comme tous les princes, il comptait parmi ses ancêtres des hommes de nations diverses, et notamment « les Cadolinges lombards qui, du X^e^ au XII^e^ siècle, s'honorèrent par leur fidélité aux empereurs allemands » et des Florentins qui « furent du bon parti et défendirent constamment l'Eglise » (6). Son avènement ne résulta pas du tout de ses qualités personnelles, mais seulement des circonstances et de sa popularité; il en profita pour régner en despote sur les « Pingouins » et, « comme une cigogne au milieu des grenouilles, durant quatorze années, d'un bec insatiable les dévora » (7). Comme tous les grands hommes, il ne différait guère du commun des mortels; sa philosophie ne dépassait pas celle de ses grenadiers, mais « il voulut avec une force singulière tout ce que le commun des hommes estime et

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXXII.
(2) *Ibid.*, p. LXXII; *L'étui de nacre*, p. 226.
(3) *Histoire comique*, p. 259.
(4) *La vie littéraire*, T. III, p. 236.
(5) *Le lys rouge*, p. 61 .
(6) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 289-290.
(7) *L'île des Pingouins*, p. 169.

désire, il eut lui-même les illusions qu'il donna aux peuples » (1). Son intelligence ne s'élevait même pas à la hauteur d'un esprit moyen, fort heureusement pour lui d'ailleurs, car « si Napoléon avait été aussi intelligent que Spinoza, il aurait écrit quatre volumes dans une mansarde » (2). Ce fut surtout un homme d'action : il vivait tout entier dans le moment présent et pour le reste comptait sur la fortune, il avait horreur des plans arrêtés et préférait se laisser diriger par les circonstances; il se sentait incapable d'entreprendre sur les événements, et du reste « qu'est-ce qu'une vie humaine ? la courbe d'un projectile » (3). Aussi éprouvait-il un profond mépris pour les théories pures, il ne concevait pas que la science pût se proposer un autre but que l'intérêt immédiat de l'Humanité (4). Qu'importe après cela que certains détails de caractère lui soient particuliers ? Que nous importe de savoir que « les sentiments naturels étaient très forts en Napoléon Bonaparte » ? ou qu' « il n'était maussade ou colère que lorsqu'il le voulait expressément » ? ou encore qu' « il n'y avait pas d'homme plus facile à distraire » (5) ? « Son âme violente et calculée » (6) elle-même ne saurait nous intéresser; il restera toujours pour nous un personnage semblable aux autres.

L'histoire du règne de Napoléon est remplie entièrement par les guerres soutenues contre tous les pays du monde. Sa folle ambition le poussa à la conquête de territoires immenses; tout en lui, même les sentiments, était soumis au régime militaire; mais, « aussi grand dans ses défaites que dans ses victoires, il a rendu tout ce qu'il avait conquis », et plus encore; il laissa son pays ruiné, toute la fleur de la France et du monde fut sacrifiée à la satisfaction de ses désirs de puissance; peut-être son peuple en retira-t-il quelque gloire, mais il la paya cher (7). Les soldats que Napoléon conduisit au carnage voyaient en lui la Patrie et la Liberté personnifiées; il convient d'avoir pour eux le respect et la pitié que l'on doit au courage malheureux (8).

L'empereur, faisant de la guerre la grande occupation de sa vie et de la puissance le but unique de ses actes, ne pou-

(1) *Le lys rouge*, p. 55-56. Cf. *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 271.
(2) *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 254; *Opinions sociales*, T. I, p. 52. Cf. *Temps* du 27 février 1887; *Le lys rouge*, p. 56-57.
(3) *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 275. Cf. *Ibid.*, p. 261; *La révolte des anges*, p. 249-250.
(4) *Clio*, p. 266.
(5) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 288, 294, 297.
(6) *Ibid.*, p. 293.
(7) *L'île des Pingouins*, p. 172. Cf. *Le petit Pierre* (2e série), dans la *Revue de Paris*, 1er octobre 1915, p. 464; *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 684.
(8) *La vie littéraire*, T. I, p. 205; *Le petit Pierre*, p. 211.

vait supporter la présence d'esprit raisonneurs à ses côtés : il ne tolérait la contradiction que de ceux qu'il savait trop peu opiniâtres pour insister longtemps; il apporta un soin inquiet à l'élaboration des lois scolaires, afin de maintenir l'instruction publique dans la main du gouvernement. Les philosophes, qui avaient soutenu de leur influence les prétentions de Bonaparte à l'Empire, dans le dessein de voir la France dirigée par un nouveau Marc-Aurèle, furent naturellement déçus; mais il était trop tard pour réagir : Napoléon conserva le même caractère jusqu'à la fin de son règne; le 1er janvier 1814, alors que les Cosaques franchissaient les frontières, il se répandait en invectives contre les membres du Corps législatif qui tentaient de lui donner de tardives leçons de prudence; il continua de s'entourer de personnages médiocres jusqu'au jour où il aurait eu besoin d'hommes remarquables, et cela le perdit (1).

Le principal grief qu'il convient de faire à cet homme, c'est bien d'avoir, pendant le Consulat, « barbouillé de théologie la loi française » (2); sa clairvoyance lui montra tout le profit qu'il pouvait tirer d'une alliance avec l'Eglise; il signa le Concordat afin de mettre le clergé dans sa dépendance; quant à l'intérêt de la France ou de l'Eglise, il ne s'en préoccupa guère, si bien que « le Concordat, dépouillé de la pompe romaine et de la majesté consulaire, n'est qu'une bouffonnerie italienne jouée par un cadet d'Ajaccio avec un prêtre romain » (3).

En somme on peut dire de Napoléon ce qu'il disait lui-même de Charles XII : « c'est un homme sans résultat » (4). Son agitation perpétuelle n'eut jamais pour objet que son intérêt propre; il ne fit pas œuvre utile.

A partir de 1815, l'histoire perd beaucoup de son intérêt; la raison en est que l'on ne s'est jamais émancipé depuis cette époque « de ces grands principes de la Révolution et de ces droits de la démocratie sur lesquels nous avons établi pendant cent ans, avec toutes les violences et toutes les usurpations, une suite incohérente de gouvernements insurrectionnels, condamnant sans ironie les insurrections » (5). Un élément nouveau vint pourtant exercer son

(1) *La vie littéraire*, T. IV, p. 33-34; *Le lys rouge*, p. 45-46; *La révolte des anges*, p. 248-249; *Le petit Pierre* (2e série), dans la *Revue de Paris*, 1er octobre 1915, p. 464.

(2) *L'Eglise et la République*, p. 94; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 70. Cf. *Le puits de Sainte Claire*, p. 299-300; *L'Eglise et la République*, p. 115; *La révolte des anges*, p. 250.

(3) *L'Eglise et la République*, p. 86; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 91.

(4) *Le petit Pierre* (2e série), dans la *Revue de Paris*, 1er octobre 1915, p. 465-466.

(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 36-37.

action sur l'enchaînement des faits sociaux, ce fut le progrès de l'industrie : il en résulta des rivalités internationales telles que la guerre devint permanente et qu'on vit apparaître deux fléaux nouveaux, la paix armée et l'expansion coloniale (1).

Quand les Bourbons furent ramenés en France par les armées étrangères, ils trouvèrent le pays plongé dans une détresse profonde, exactement analysée par Henry Houssaye dans son ouvrage *1814* (2). Louis XVIII, rétabli définitivement sur le trône en 1815, gouverna son royaume avec l'appui des anciens révolutionnaires beaucoup plus qu'avec celui des émigrés et des légitimistes; le ministre de la police qu'il nomma dès son avènement fut un régicide (3). Les royalistes étaient alors assez volontiers voltairiens (4); mais l'esprit du XVIII[e] siècle fut battu en brèche par le romantisme, produit naturel de la Révolution : « ce fut une fusée religieuse » qui commença ses ravages pendant la Restauration (5). Le règne de Louis XVIII se termina sans présenter d'événement notable. Charles X, qui monta sur le trône après la mort de son frère, « fut l'esprit le plus léger et la tête la plus faible du monde » dont la vie n'eut rien de bien honorable (6); son aveuglement était comparable à celui du vieux Iahveh dont il fut le préféré parmi les rois (7); il a pu être connu de M. Anatole France grâce aux récits de François Thibault, ancien garde du corps du roi (8).

La révolution de 1830 vint mettre fin à cette période sans intérêt. Elle fut fertile en actes d'héroïsme et d'humanité, mais l'histoire ne les enregistra pas, il y avait trop de raisons pour qu'elle les négligeât : en premier lieu, « les guerres de la Monarchie, de la Révolution et de l'Empire ont saturé d'actes héroïques l'Histoire de France, il n'en peut plus entrer de nouveaux »; ensuite la médiocrité du régime institué après les journées de Juillet jette un voile sur les actions d'éclat des vainqueurs de 1830, le duc d'Orléans devenu roi ne se souciait pas de rappeler dans quelles circonstances sa popularité avait pris naissance; « enfin les héros ont aussi leur destin » (9). Alors commença le règne de dix-huit années que la bourgeoisie s'était préparé (10).

---

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXXII.
(2) *La vie littéraire*, T. II, p. 179.
(3) *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 219.
(4) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 162.
(5) *La vie littéraire*, T. II, p. 256.
(6) *Pierre Nozière*, p. 103-104.
(7) *La révolte des anges*, p. 292.
(8) *Pierre Nozière*, p. 96-97.
(9) *Le petit Pierre*, p. 225.
(10) *Le génie latin*, p. 352.

La monarchie de Juillet finit, comme elle avait commencé, dans l'émeute; M. Anatole France expose avec beaucoup de détails l'épisode final du régime, celui de la vaine tentative de la duchesse d'Orléans pour se faire proclamer régente (1). Les révolutionnaires de 1848 étaient débordants d'enthousiasme et nourris d'illusions; ils s'en donnaient du reste l'apparence par un savant tour de brosse qui mettait leurs cheveux dans un désordre affecté, comme s'ils étaient exposés à un coup de vent perpétuel; leurs illusions n'en demeuraient pas moins sincères, ils croyaient au triomphe définitif de la république et à la formation prochaine des Etats-Unis d'Europe (2).

Leur erreur ne dura pas longtemps : en 1852 ils étaient proscrits, la République remplacée par l'Empire et Napoléon III maître des destinées de la France; celui-ci ne montra pas de grandes qualités d'aucune sorte, c'était un homme banal et insignifiant; mais ce qui le rend un peu sympathique, c'est qu'il fut combattu par des gens qui voulaient le chasser pour prendre sa place et firent preuve d'indignité quand leur entreprise eut réussi (3); car elle réussit : avant même les désastres de la guerre de 1870, une agitation fébrile s'était emparée du peuple et le dernier plébiscite l'aggrava encore : on pouvait prévoir la chute du régime dans un délai proche (4).

La guerre de 70 fut, comme chacun sait, désastreuse. M. Anatole France n'aime pas à parler de ce sujet; nous pensons que des raisons personnelles l'indisposent contre ce tournant de l'histoire; bien qu'il ait participé à la défense nationale sans être aucunement exposé aux coups de l'ennemi, il nous semble bien qu'il traduit ses propres sentiments quand il rapporte ceux de Jean Servien : « l'ivresse sentimentale des boutiquiers pris de vin et de patriotisme l'écœurait, et ce jeu au soldat à jeun, dans la boue, lui sembla à la longue d'un goût détestable » (5); ainsi nous croyons discerner qu'il était indigné de voir ceux qui restaient chez eux manifester un patriotisme déplacé tandis que les soldats supportaient péniblement des fatigues et des privations de toutes sortes.

La guerre fit place à l'insurrection : la Commune inspira au grand écrivain la même aversion que l'époque qui la précéda; le décret sur les otages ne fut qu'une des manifes-

(1) *Le petit Pierre*, p. 128-131.
(2) *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 51-52. Cf. *Pierre Nozière*, p. 129-130; *La vie littéraire*, T. IV, p. 10-11.
(3) *Le lys rouge*, p. 306.
(4) *Les désirs de Jean Servien*, p. 197.
(5) *Ibid.*, p. 204-205.

tations de « la folie furieuse de la Commune » (1). Mais les Fédérés eurent la même excuse que leurs ancêtres de 93 : ils croyaient instituer en France un régime définitif fondé sur la paix et la liberté, et ils conservèrent leurs illusions longtemps après l'échec de leur tentative : ils restèrent « fidèles à la politique de sentiment, comptant sur la France pour porter la justice et la liberté dans l'univers » (2). Quant au principe même du gouvernement établi temporairement par les Communards, il n'était pas plus faux que celui de tous les autres gouvernements; celui de Versailles prétendit avoir seul la régularité nécessaire, or il convient de ramener à leur juste valeur les arguments qu'il a présentés : sa régularité apparente vient de ce qu'il put continuer dès le 4 septembre 1870 les formes, considérées comme régulières, de l'Empire, tandis que la Commune n'en put faire autant, faute d'avoir disposé des communications télégraphiques; son caractère purement insurrectionnel fut constaté et invoqué après coup; « de plus, la Commune était issue d'une révolution accomplie devant l'ennemi, et le gouvernement de Versailles ne pouvait lui pardonner cette origine qui rappelait la sienne » (3). La République nouvelle manifesta sa force par l'exécution en masse des insurgés sans rien perdre de sa popularité (4). L'amnistie, votée sur la proposition du « bon Gambetta » vint enfin mettre un terme aux discordes civiles (5).

Le régime nouveau n'inquiéta pas le clergé: bien au contraire, l'assemblée élue en 1871 par les votes pacifiques des paysans « voua la France au Sacré-Cœur; évêques, moines et curés, à l'ombre de cette assemblée, travaillaient au rétablissement de la Monarchie » (6). La Commune donna plus de force encore à l'Eglise : la peur des socialistes jeta dans le parti clérical « chefs d'usine, négociants, propriétaires, petits et gros rentiers », qui s'étaient écartés de la religion en 1830 et revenaient maintenant en masse à cette prudente conservatrice de l'ordre établi; Thiers lui-même sollicitait la protection de Monseigneur Dupanloup (7); il convient donc de considérer avec mépris le nouveau chef d'Etat, il est au surplus « le plus mauvais écrivain de la langue française » (8).

La Troisième République eut pour principal objet de faire élire par le peuple les détenteurs du pouvoir législatif, qui

(1) *Les désirs de Jean Servien*, p. 240-241. Cf. *Ibid.*, p. 229.
(2) *Le mannequin d'osier*, p. 180.
(3) *Ibid.*, p. 178.
(4) *Le lys rouge*, p. 64.
(5) *Le mannequin d'osier*, p. 179.
(6) *L'Eglise et la République*, p. 22.
(7) *Ibid.*, p. 20. Cf. *Ibid.*, p. 115.
(8) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 693.

eurent le privilège de nommer le chef de l'Etat; celui-ci « n'exerçait point sur le peuple une autorité absolue; il était lui-même soumis aux lois de la nation; on ne lui donnait pas le titre de roi; une nombre ordinal ne suivait pas son nom » (1); la France est encore soumise à ce régime relativement avantageux. Le peuple commença de se dégoûter de la guerre, ce fléau de l'Humanité; l'armée tout entière s'accommoda de grand cœur du nouvel état d'esprit; « ce furent les gratte-papier, les rats de bibliothèque qui s'en plaignirent et les culs-de-jatte ne s'en consolèrent pas « (2).

La Troisième République a été marquée par une grave affaire, celle du capitaine Dreyfus; comme on l'a fait remarquer avant nous (3), si l'on en juge par les développements qu'il lui a consacrés dans *L'île des Pingouins*, c'est pour M. Anatole France « l'affaire la plus importance des temps modernes, et même de l'histoire tout entière »; en fait, après s'être rangé résolument aux côtés de Zola et du lieutenant-colonel Picquart, il a consacré à l'Affaire des pages passionnées (4); il lui attribue une grande importance pour deux raisons principales : d'abord elle a mis en lumière l'état d'esprit des cléricaux; ensuite elle a produit des effets aussi heureux que considérables, car « on ne peut nier que l'affaire Dreyfus n'ait tué en France la théocratie, détruit l'armée des moines, renversé le parti noir, ouvert la voie à l'esprit laïque et socialiste », il en est sorti « une pensée meilleure et le pressentiment d'un ordre nouveau » (5).

Elle ne fut pourtant qu'un épisode de l'agitation royaliste entretenue depuis 1871 et à laquelle notre auteur consacre quelques développements (6). Le dernier événement notable resta l'affaire Dreyfus, dont l'importance fait passer dans l'ombre les faits moins intéressants tels que l'Exposition de Paris.

Quand la guerre éclata en 1914, elle trouva notre pays en proie aux deux calamités les plus redoutables que M. Anatole France pût concevoir : le cléricalisme et le nationa-

(1) *L'île des Pingouins*, p. 173.
(2) *Ibid.*, p. XI.
(3) René Doumic, *M. Anatole France chez les Pingouins*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1908, p. 448.
(4) Notamment : *L'anneau d'améthyste*, p. 21-22, 120-121, 146-153, 194-195, 203-204, 208, 231-232, 243, 255-264, 285-293, 357-358, 389-394; *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 70-71, 90-91, 94-97, 99-110, 112-118, 124, 187-198, 201-212, 261-262, 367, 372-386; *Opinions sociales*, T. II, p. 120-126, 150-171; *Crainquebille, etc.*, p. 166, 168; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 9-12; T. II, p. 9-13, 64-67; T. III, p. 56-63; *L'île des Pingouins*, p. 237-311; *etc., etc.*.
(5) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 61.
(6) Notamment : *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 125-169, 213-222, 294-298; *L'île des Pingouins*, p. 192-236; *etc., etc.*.

lisme; sans doute elle les trouva en pleine décroissance, mais le « parti noir » avait laissé des traces de son passage dans les organes gouvernementaux. Ainsi cette longue histoire de plusieurs milliers d'années n'aboutit qu'à une société inique et stupide, où tout reste à réformer. Les progrès certains réalisés par l'Humanité en appellent d'autres que les générations nouvelles doivent s'efforcer d'accomplir.

CHAPITRE III

Les Enseignements de l'Histoire

Nous connaissons maintenant les grandes lignes de l'histoire universelle. Une leçon s'en dégage immédiatement : c'est la durée de notre espèce; par rapport à la vie humaine les races animales qui ont produit par leur évolution notre société actuelle se perdent dans des temps très lointains, et l'Humanité, la dernière d'entre elles, participe de leur vénérable antiquité : l'archéologie a eu le grand mérite de nous apprendre cette vérité primordiale, et par là, ainsi que nous l'avons vu, elle rachète en partie l'absurdité de ses enseignements habituels. Mais si nous nous élevons au-dessus de notre pauvre monde pour embrasser l'Univers dans son immensité, si comme Renan nous nous plaçons au point de vue de l'étoile Sirius, notre conclusion sera bien différente et nous serons obligés de constater que « l'humanité est encore dans l'enfance » (1); les évaluations approximatives que l'on a faites récemment de l'âge de la terre ont montré que « la terre n'est pas vieille : elles existe à l'état solide depuis 25 millions d'années au plus et n'y a guère que 12 millions d'années qu'elle a donné la vie à des herbes marines et à des coquillages; une lente évolution a produit les plantes et les animaux; l'homme est venu le dernier : il est né d'hier; il est encore dans le feu de la jeunesse » (2).

Il va de soi que l'on n'a pas pu étudier directement le monde et l'espèce humaine de ces temps lointains; or « toutes les origines ont pour nous l'intérêt du mystère et, ne pouvant connaître les commencements de la pensée humaine, on se plaît à suivre du moins l'éveil de l'intelligence chez un enfant » (3); M. Anatole France s'inspire donc des théories biologiques en cours depuis la fin du XVIII[e] siècle et admet que la transformation de l'individu est une image raccourcie de celle de l'espèce. Ce procédé d'investigation

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. 122.
(2) *Ibid.*, p. 123. Cf. *Ibid.*, p. 97-99.
(3) *Le petit Pierre*, p. 26.

permet de découvrir que l'intelligence est beaucoup moins antique que le genre humain : de même que chez l'enfant elle n'apparaît qu'assez tard, de même « l'intelligence a commencé de poindre dans les esprits quand l'homme avait déjà construit sa foi, ses mœurs, ses amours et ses haines, son impérieuse idée du bien et du mal; elle est d'hier: elle date des Grecs, des Egyptiens, si l'on veut, ou des Acadiens, ou des Atlantes; elle vient après la morale, que dis-je ? après la flûte et l'essence de rose » (1).

Ainsi donc la terre est récente, la vie organique beaucoup plus récente que la terre, l'espèce humaine beaucoup plus récente que la vie organique, l'intelligence beaucoup plus récente que l'espèce humaine, et l'histoire commence à une époque beaucoup plus récente encore que celle de l'apparition de l'intelligence dans l'esprit humain. Telle est la conclusion que nous pouvons tirer de l'étude de l'histoire universelle.

Y trouverons-nous également la confirmation des deux principes que M. Anatole France s'est proposé de démontrer par les enseignements du passé ? L'histoire nous enseigne-t-elle que le monde n'est pas sujet à une évolution profonde ? met-elle en lumière la perversité universelle ? Ces deux questions nous mettent en présence de deux théories très importantes : la première en effet nous conduit à l'examen de l'opinion de l'illustre écrivain sur les révolutions, la seconde exige que nous recherchions ce qu'il pense des grands hommes.

Section première. — L'Évolution Universelle.

La croyance populaire s'attache volontiers à l'idée de progrès. Devons-nous la suivre sur ce point ? M. Anatole France ne répond pas toujours de la même manière à cette question pourtant essentielle

Il a posé en principe, nous l'avons vu, que l'Humanité ne change pas; bien mieux, l'avenir même ne sera pas différent du passé : « ce qui sera c'est ce qui fut » (2). Or il oublie facilement cette affirmation lorsqu'il jette un regard rétrospectif sur l'histoire universelle. Pourtant il s'en souvient quelquefois et les conclusions qu'il tire de l'enchaînement des faits nous ramènent alors à l'idée de la stabilité du monde : s'agit-il du progrès ? « si nous disons que c'est le mouvement de l'humanité qui se perfectionne sans cesse, nous disons quelque chose qui ne correspond pas à la réalité; on n'observe pas ce mouvement dans l'Histoire, qui ne

(1) *Pierre Nozière*, p. 160.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 318.

nous retrace qu'une suite de catastrophes et des progressions toujours suivies de régressions » (1). De même, les mœurs et par conséquent les lois sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient aux temps les plus lointains que l'histoire nous présente : M. Anatole France, passant un matin dans la rue, l'esprit porté à philosopher, vit des maçons employant pour bâtir une maison les mêmes procédés que les esclaves de Thèbes et de Ninive, des mariés accomplissant au sortir de l'église avec leur cortège les rites de tous les siècles, un poète rempli d'illusions sur la destinée de ses vers, des gardes républicains à cheval portant le casque de bronze muni de la crinière mouvante qui effraya l'enfant Astyanax; « à cette vue », nous dit-il (2), « et songeant que les boulangers de Paris cuisent le pain dans des fours, comme aux temps d'Abraham et de Goudéa, j'ai murmuré la parole du Livre : Rien de nouveau sous le soleil. Et je ne m'étonnai plus de subir des lois civiles qui étaient déjà vieilles quand César Justinien en forma un corps vénérable ».

On aurait pu cependant compter sur le progrès constant des sciences pour apporter des améliorations au sort de l'Humanité; or cette espérance eût été vaine, le progrès même des sciences n'est pas démontré : bien au contraire, « l'Histoire montre que cet apport des générations n'est pas continu : on sait des époques où toute culture a péri dans de vastes contrées; mais alors même que les générations ont ajouté leur part à l'achèvement des sciences, il ne semble pas que les inventions aient beaucoup amélioré les mœurs »; et surtout, ce qu'il est pénible de constater, c'est que les hommes « conservent leurs antiques erreurs, dont la fausseté est démontrée, faisant preuve ainsi d'une désolante stupidité (3) ! »

Même en art et en littérature nous n'ajoutons rien à ce qui a été fait avant nous; si l'on nous présente dans ce domaine une suggestion nouvelle, nous pouvons dire *a priori* que, « comme toutes les nouveautés, elle est aussi vieille que le monde » (4). Les coutumes les plus insignifiantes se transmettent d'âge en âge et prouvent ainsi l'immutabilité des mœurs humaines; par exemple « la coutume des œufs de Pâques, datant d'un âge immémorial et remontant sans doute aux civilisations primitives, s'est conservée jusqu'à nos jours chez les peuples chrétiens; cette longue tradition atteste l'esprit conservateur des sociétés » (5).

---

(1) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 septembre 1921, p. 237.
(2) *Le jardin d'Epicure*, p. 115.
(3) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 septembre 1921, p. 239.
(4) *La vie littéraire*, T. II, p. 209.
(5) *Ibid.*, T. IV, p. 39.

Ainsi M. Anatole France semblerait avoir établi solidement la vérité du principe qu'il a conçu; mais nous nous sommes déjà rendu compte que la contradiction ne l'embarrasse point; nous ne sommes donc pas surpris de lui voir soutenir la thèse contraire avec une énergie égale; l'idée de changement lui inspire même des développements plus nombreux. Il approuve Guy de Maupassant qui a entrepris de faire revivre dans ses romans les temps passés, et cela suffit à nous montrer qu'il ne juge pas notre époque semblable à celles qui l'ont précédée; il l'avoue d'ailleurs volontiers : « les mœurs, les idées, les croyances, les sentiments, tout change; chaque génération apporte des modes et des passions nouvelles » (1); enfin il lance la phrase décisive, celle dont il prendra directement le contre-pied dans *Sur la pierre blanche :* « ce qui fut n'est plus et ne sera jamais plus » (2).

Le changement s'impose au monde comme une loi fatale . « le changement est la condition même de la vie » (3), même pour les villes. Les ouvrages des hommes y sont soumis peut-être plus étroitement que tout autre élément, et leurs ouvrages d'ordre social n'échappent pas à la règle générale : « leur imbécile nature n'a rien imaginé ni construit qui vaille la peine d'être attaqué ni défendu bien vivement, et, s'ils connaissaient la rudesse fragile de leurs plus grands ouvrages, tels que les lois et les empires, il s'y battraient seulement en jouant, et pour le plaisir, comme les enfants qui élèvent des châteaux de sable au bord de la mer » (4).

Mais si la fragilité des produits de leurs travaux est de nature à décourager les hommes, ils peuvent par ailleurs se consoler en songeant que la loi du changement universel leur a permis de passer d'un état misérable à un état meilleur : la science fait des progrès et grâce à elle les peuples commencent à sortir des terreurs et des ténèbres théologiques (5); cela seul suffirait à montrer que notre espèce n'est pas soumise à l'immobilité que M. Anatole France nous avait fait craindre. Les grandes dates historiques sont toujours des démarcations entre deux périodes différant entre elles par quelque côté; elles sont comparables à ce que l'on appelle dans le langage de Guignol le « grand charassement final », c'est-à-dire « la mêlée générale qui termine toutes les pièces de son répertoire »; or « c'est une chose éternelle et fatale que ce grand charassement ! C'est le 10 août, c'est

(1) *La vie littéraire*, T. IV, p. 10.
(2) *Ibid.*, p. 10.
(3) *Pierre Nozière*, p. 79; *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 32.
(4) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 20.
(5) *Opinions sociales*, T. I, p. 75; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 31.

le 9 thermidor, c'est Waterloo ! (1) » Les changements sociaux exercent une influence certaine même sur la littérature : les genres duraient autrefois assez longtemps avant de tomber dans l'indifférence publique; maintenant les progrès des moyens de transmission de la pensée accélèrent les revirements du goût populaire : « au temps de MM. de Goncourt et des chemins de fer, on pouvait vivre encore assez longtemps sur une écriture artiste; mais depuis le téléphone, la littérature, qui dépend des mœurs, renouvelle ses formules avec une rapidité décourageante » (2). Les vieilles légendes que nous ont léguées nos ancêtres subissent également des modifications incessantes et confirment la loi de l'instabilité perpétuelle : une étude attentive sur les origines de *Peau d'Ane* montre que « le conte se transforma sans cesse, car le changement est la première nécessité de l'existence » (3).

La constante évolution des mœurs entraîne une conséquence intéressante concernant les jugements de la postérité : chaque génération apprécie les faits passés en les rapportant à l'époque où elle vit et à la morale qu'elle a elle-même établie; aussi ne confirme-t-elle pas nécessairement l'opinion portée sur un homme par les contemporains : l'histoire nous apprend que des personnages célèbres ont été condamnés comme corrupteurs de la jeunesse, or « c'est là une condamnation que la postérité ne confirme pas toujours » (4); pour la même raison nous devons être très circonspects lorsqu'il s'agit pour nous de juger les hommes de notre temps : savons-nous si la morale future sera conforme à la nôtre? qui nous prouve que nos descendants ne considéreront pas comme des héros ceux que nous couvrons de mépris ? M. Sixte, le philosophe que M. Paul Bourget nous présente dans *Le disciple*, nous paraît bien étrange, mais « ne parlons pas avec trop d'indignation de l'immoralité de ses doctrines : rien ne semble plus immoral que la morale future; nous ne sommes point les juges de l'avenir » (5). Nous ne devons pas non plus compter sur la postérité pour réparer les injustices, car nous ne savons pas quelle sera sa manière de voir sur l'acte dont le caractère est méconnu au moment où il vient de s'accomplir, et d'ailleurs « si toutes les injustices étaient finalement réparées en ce monde, on n'en aurait jamais imaginé un autre pour ces réparations » (6). Si donc les préjugés qui ont

(1) *Le livre de mon ami*, p. 217.
(2) *Le jardin d'Epicure*, p. 105.
(3) *Le livre de mon ami*, p. 292.
(4) *La vie littéraire*, T. III, p. 74.
(5) *Ibid.*, p. 74.
(6) *Crainquebille, etc.*, p. 86.

engendré une faute d'appréciation survivent à ceux qui l'ont commise, nous devons nous attendre à voir se perpétuer l'iniquité initiale; car qu'est-ce que la postérité? « elle est une foule, une foule aveugle, étonnée, misérable et violente comme toutes les foules : elle aime, elle hait surtout; elle a ses préjugés, elle vit dans le présent, elle ignore le passé; il n'y a pas de postérité » (1): « loin d'être infaillible, la postérité a toutes les chances de se tromper; la faim et l'amour l'occupent assez, elle pense à ses affaires » (2). Et en effet, lorsque les injustices passées n'ont plus aucun rapport avec leurs préjugés, les hommes les laissent tomber dans l'oubli : « la postérité n'est impartiale que si elle est indifférente; et ce qui ne l'intéresse plus, elle l'oublie » (3); elle ne saurait donc être équitable envers les morts, puisque « dès qu'on pourrait être juste envers eux, on les oublie » (4). Ainsi la postérité se montre partiale quand ses préjugés sont en jeu, et oublieuse ou ignorante dès que l'indifférence pourrait la rendre juste: Madame Roland avait donc bien tort d'écrire son *Appel à l'impartiale postérité* (5), celle-ci ne s'est pas encore prononcée et ne se prononcera sans doute jamais; nous savons quel sort était réservé à la mémoire du bon roi Macbeth (6), et le sage gouverneur Ponce Pilate eût été bien inspiré s'il avait écouté son ami Lamia qui l'engageait à ne pas se soucier de ce que pourraient penser de lui les générations futures (7). Par conséquent, si la justice existe en ce monde, ce n'est pas de nos descendants que nous devons l'attendre, même en supposant qu'ils soient plus intelligents que nous-mêmes.

La loi du changement universel produit d'heureux effets sur le sort de l'Humanité: si la société restait immuables les hommes ne jouiraient pas du fruit des peines de leurs ancêtres; or un simple regard jeté sur les quais de Paris nous fait voir les progrès réalisés, « c'est là qu'on sent mieux qu'ailleurs les travaux des générations, le progrès des âges, la continuité d'un peuple, la sainteté du travail accompli par les aïeux à qui nous devons la liberté et les studieux loisirs » (8). Sans doute le labeur bien des fois séculaire qui a formé notre société actuelle ne fut gé-

(1) *L'anneau d'améthyste*, p. 201-202.
(2) *La vie littéraire*, T. I, p. 112-113. Cf. *Ibid.*, p. 37.
(3) *L'anneau d'améthyste*, p. 201.
(4) *Crainquebille, etc.*, p. 86.
(5) *La vie littéraire*, T. I, p. 112; *L'anneau d'améthyste*, p. 201 ; *Crainquebille, etc.*, p. 85.
(6) *La vie littéraire*, T. I, p. 112.
(7) *L'étui de nacre*, p. 14-15.
(8) *Pierre Nozière*, p. 80.

néralement pas désintéressé ; « le vieux Cadmus » à cet égard ne nous donne pas la moindre illusion : ce qu'il a fait, « il l'a fait pour s'enrichir » (1), et en somme il en a été presque toujours de même. L'œuvre de nos aïeux n'en est pas moins méritoire: depuis l'homme préhistorique jusqu'à nous, chaque génération transmit à la suivante la vie moins mauvaise qu'elle ne l'avait reçue; cette considération impose à chacun de nous un devoir sacré: nous devons imiter nos pères et, à notre tour, léguer à nos fils un peu plus de bonheur et de sécurité (2).

Nous pouvons donc affirmer que la stabilité n'est pas de ce monde : « l'instabilité est la condition première de la vie: tout ce qui vit se modifie sans cesse » (3). M. Anatole France ne craint pas de le répéter, tant cette idée a d'importance dans son esprit. Mais il ne suffit pas de constater le changement perpétuel; il convient de rechercher quelles lois président au mouvement universel. Nous croyons pouvoir découvrir dans la pensée de notre auteur deux idées fondamentales : pour lui les sociétés, comme le reste de l'Univers, sont soumises au déterminisme et à l'évolutionnisme (4).

Le déterminisme d'abord est une loi générale dominant le monde entier: « bonnes ou mauvaises à notre sens, les choses sont toujours ce qu'il fallait qu'elles fussent » (5) L'homme y est également soumis : « tous nos mouvements, causés par des mouvements antérieurs de la matière, sont soumis aux lois qui gouvernent les forces cosmiques, et la mécanique humaine n'est qu'un cas particulier de la mécanique universelle » (6). Les actions humaines sont presque complètement indépendantes de la volonté de ceux qui les accomplissent: cette idée est à la base de la théorie de M. Anatole France sur la justice ; l'illégitimité des peines en résulte directement : « nos actions ne sont pas tout à fait nôtres, elles dépendent moins de nous que de la fortune; elles nous sont données de toutes mains; nous ne les méritons pas toujours; notre insaisissable pensée est tout ce que nous possédons en propre; de là cette vanité des jugements du monde » (7); la destinée de chacun est déterminée avant même qu'elle se

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 184.
(2) *Le livre de mon ami*, p. 108-110; *Le lys rouge*, p. 157; *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 25 (*Opinions sociales*, T. I, p. 79).
(3) *Le jardin d'Epicure*, p. 130.
(4) *Ibid.*, p. 130-131.
(5) *Ibid.*, p. 131.
(6) *Histoire comique*, p. 161.
(7) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 21.

manifeste : « il est des êtres voués au jeu, comme il est des êtres voués à l'amour » (1).

Le déterminisme étend son domaine aux sciences morales et politiques et nous enseigne le lien étroit qui unit les mœurs à la matière : « tout changement matériel produit un changement moral, puisque les mœurs dépendent du milieu » (2). La preuve de cette vérité se trouve dans les conceptions successives que l'on a eues sur la notion de barbarie : à mesure que les conditions d'existence ont varié, la morale s'est modifiée : « ce que les hommes appellent civilisation, c'est l'état actuel des mœurs et ce qu'ils appellent barbarie, ce sont les états antérieurs; les mœurs présentes, on les appellera barbares quand elles seront des mœurs passées » (3), et l'application de cette idée à la politique coloniale se fait tout naturellement.

L'histoire elle-même est dominée par le déterminisme : M. Anatole France arrive enfin à cette affirmation inattendue. Nous l'avons vu jusqu'à présent manifester le plus grand scepticisme à l'égard de toutes les créations de l'esprit humain d'une manière générale, parmi celles-ci plus spécialement à l'égard des sciences, parmi les sciences plus spécialement à l'égard de celles qui se rapportent aux sociétés; parmi les sciences sociales enfin il consacre des développement spéciaux pour démontrer la faiblesse et l'inconsistance de l'histoire, nous avons vu qu'il ne lui reconnaissait même pas les caractères d'une science. Or voici qu'il constate l'existence de lois historiques, susceptibles de permettre des prévisions certaines et de se prêter à des applications pratiques : « la connaissance des progrès accomplis vous permettra de pressentir, de solliciter les progrès futurs », disait-il en 1899 aux travailleurs réunis pour inaugurer l' « Emancipation », une université populaire; « en recherchant comment s'est formée et accrue la force capitaliste, vous jugerez mieux des moyens qu'il faut employer pour la maîtriser, à l'exemple des grands inventeurs qui n'ont asservi la nature qu'après l'avoir patiemment observée » (4). Tout le matérialisme historique de Karl Marx est entrevu dans cette phrase.

Les lois sociales se dégagent des enseignements du passé. Elles sont quelquefois très apparentes: ainsi le principe de causalité ressort nettement de la comparaison de certains événements historiques ; en voici un exemple : « Louis XIV fit fondre et envoyer à la Monnaie ce qui restait, en

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 18.
(2) *Histoire comique*, p. 168.
(3) *Sur la pierre blanche*, p. 224.
(4) *Opinions sociales*, T. I, p. 69 ; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 19

1690, du trésor de Notre-Dame de Liesse; il fallait sauver la patrie; il fallait aussi la sauver en 1792; les mêmes nécessités commandent les mêmes actes » et voilà pourquoi des objets précieux ont disparu du trésor de cette église (1). Mais souvent on ne peut découvrir en vertu de quelle loi sociale les événements se produisent et l'obscurité voile alors à nos yeux l'explication des phénomènes; par exemple « c'est la jalousie importune de Victoire de Lœben qui jeta Maurice [maréchal de Saxe] en France, où il rendit de si grands services. Quel historien démêlera jamais l'écheveau des causes et des effets » (2) ? Au surplus, il faut bien avouer que le hasard joue un rôle de tout premier plan dans l'enchaînement des faits, et souvent il est la seule cause des événements les plus graves; ainsi « ce n'était un acte ni bien original, ni bien réfléchi, ni, à coup sûr, d'ordre scientifique que celui auquel Alexandre ou Napoléon dut de naître; toutefois des millions de destinées en furent traversées » (3). C'est pourquoi la suite des faits passés manque parfois de logique; il y a une autre raison à cela : c'est le rôle joué par les fous dans le monde : « Vous ne saurez jamais à quel point il est vrai que les grandes œuvres de ce monde ont toujours été accomplies par des fous. Croyez-vous que si saint François d'Assise avait été raisonnable il aurait versé sur la terre, pour le rafraîchissement des peuples, les eaux vives de la charité et tous les parfums de l'amour? (4) » Il est vrai que c'est Choulette qui dit cela, et il ressemble beaucoup à ceux dont il parle; néanmoins M. Anatole France semble bien partager l'avis de son personnage.

Le déterminisme doit s'appliquer à la forme des gouvernements, c'est même pour le sociologue un de ses principaux avantages : il faut approuver le bon abbé Jérôme Coignard, qui « croyait qu'un même peuple ne peut être gouverné que d'une seule façon dans le même temps pour cette raison que, les nations étant des corps, leurs fonctions dépendent de la structure des membres et de l'état des organes, c'est-à-dire de la terre et du peuple et non des gouvernements qui sont ajustés à la nation comme des habits au corps d'un homme (5) ».

Ainsi donc, la nature impose ses lois aux organisations sociales, et si l'homme est malheureux c'est à cause de ces lois naturelles qui s'exercent malgré lui sur sa vie en-

(1) *Pierre Nozière*, p. 259.
(2) *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 483.
(3) *Le jardin d'Epicurle*, p. 294.
(4) *Le lys rouge*, p. 134-135.
(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 30-31.

tière; il ne saurait être question de rendre la société responsable des souffrances humaines; en réalité « il n'y a pas de bon sens à opposer la société à la nature; il est aussi absurde d'opposer la nature des hommes à la société des hommes que d'opposer la nature des fourmis à la société des fourmis, la nature des harengs à la société des harengs: les sociétés animales résultent nécessairement de la nature animale » (1). Le caractère essentiel des événements historiques est donc la conformité aux lois naturelles. A ces lois il n'est pas possible d'échapper, fût-ce par la force : « la force n'obtient rien quand elle s'exerce à l'encontre des choses » (2).

La vie sociale étant soumise au déterminisme, il est possible de rechercher à quelle règle générale elle obéit; nous nous apercevons aussitôt que la doctrine de l'évolution s'applique aux phénomènes sociaux comme aux phénomènes biologiques. Le monde met à la portée des êtres animés tout ce qui leur est nécessaire pour subsister : « non que tout soit réglé dans le monde pour la conservation des êtres, mais parce que les êtres ne se conservent que dans des circonstances favorables » (3). Nous croirions être en présence d'une phrase de Lamarck ou de Darwin. M. Anatole France nous fait du reste connaître que la lecture des livres traitant de l'origine des espèces l'a mis en garde contre l'erreur qui consiste à tout rapporter à soi : « Si j'étais un sauvage, je croirais le monde aussi jeune ou, si vous voulez, aussi vieux que moi. Mais j'ai le malheur de n'être point un sauvage. J'ai lu beaucoup de livres sur l'antiquité de la terre et l'origine des espèces, et je mesure avec mélancolie la courte durée des individus à la longue durée des races » (4). L'histoire du monde avant l'apparition de l'homme, que M. Anatole France nous a retracée, est entièrement inspirée de cette idée.

Notre auteur admet donc le darwinisme en matière biologique; l'application de la même théorie à l'évolution des sociétés ne fait pas de doute pour lui : « Notre état social est l'effet des états qui l'ont précédé, comme il est la cause des états qui le suivront. Il tient des premiers, comme les suivants tiendront de lui. Et cet enchaînement fixe pour longtemps la persistance d'un même type; cet ordre assure la tranquillité de la vie » (5). L'évolution sociale est mise en mouvement par la nécessité pour les organes de correspondre à leurs fonctions : dès que cette condition n'est

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 243.
(2) *Les cahiers des Droits de l'Homme*, 1er mars 1922, p. 107.
(3) *Pierre Nozière*, p. 161.
(4) *Le livre de mon ami*, p. 8.
(5) *Le jardin d'Epicure*, p. 131.

plus réalisée, la société à laquelle elle fait défaut se transforme ou disparaît pour faire place à une organisation nouvelle, et la nature se charge de corriger elle-même le régime imparfait, elle rend inutile l'intervention de l'homme : « Toute société dont les organes ne correspondent plus aux fonctions pour lesquelles ils ont été créés, et dont les membres ne sont point nourris en raison du travail utile qu'ils produisent, meurt. Des troubles profonds, des désordres intimes précèdent sa fin et l'annoncent » (1). La Révolution de 1789, nous l'avons vu, éclata bien que « la société féodale fût fortement constituée; quand le clergé cessa d'y représenter le savoir et la noblesse d'y défendre par l'épée le laboureur et l'artisan, quand ces deux ordres ne furent plus que des membres gonflés et nuisibles, tout le corps périt; une révolution imprévue et nécessaire emporta le malade » (2). Quoique ce ne fût pas la cause essentielle de la chute de l'ancien régime dans l'esprit de M. Anatole France, l'incurie des deux ordres privilégiés à la veille de l'abolition de leurs privilèges confirme l'exactitude de la théorie de l'évolutionnisme en matière sociale. Le darwinisme nous permet de pressentir pour des raisons identiques des transformations prochaines dans l'organisation des peuples, car « qui soutiendrait que, dans la société actuelle, les organes correspondent aux fonctions et que tous les membres sont nourris en raison du travail utile qu'ils produisent ? Qui soutiendrait que la richesse est justement répartie ? Qui peut croire enfin à la durée de l'iniquité? (3) » Seuls les philosophes ont la connaissance de cette grande loi du transformisme social, et seuls ils en tirent les conséquences qu'elle comporte; les hommes d'action, dont l'intervention est d'ailleurs inutile puisque l'évolution s'impose à eux comme au reste du monde, ne voient leurs efforts couronnés de succès que quand ils se conforment aux avis des penseurs; si leur action est tournée vers un but différent ils échouent fatalement, car ils vont à l'encontre des lois sociales que leur intelligence ne leur permet pas de découvrir; comme le disait M. Bergeret, « les rêves des philosophes ont de tout temps suscité des hommes d'action qui se sont mis à l'œuvre pour les réaliser; notre pensée crée l'avenir, les hommes d'Etat travaillent sur les plans que nous laissons après notre mort, ce sont nos maçons et nos goujats » (4).

---

(1) *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 256 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. I, p. 53).
(2) *Ibid.*, p. 257 (reproduit *Ibid.*, p. 53-54).
(3) *Ibid.*, p. 257 (reproduit *Ibid.*, p. 54).
(4) *Ibid.*, p. 256 (reproduit *Ibid.*, p. 53).

Le transformisme universel entraîne une conséquence fatale : la lenteur des modifications qui affectent l'ordre social; « tout ce qui vit se modifie sans cesse, mais insensiblement et presque à notre insu. Tout progrès, le meilleur comme le pire, est lent et régulier. Il n'y aura pas de grands changements, il n'y en eut jamais, j'entends de prompts ou de soudains. Toutes les transformations économiques s'opèrent avec la lenteur clémente des forces naturelles » (1). En un mot, « l'humanité se modifie très lentement » (2). Lorsque nous croyons différer beaucoup de nos ancêtres c'est par une pure illusion de notre esprit : « Certes tout se meut et tout change. Le mouvement, c'est la vie, ou du moins c'est tout ce que nous en voyons. La figure de l'humanité ne reste pas un moment la même. Ses transformations sont continues et c'est par cela même qu'elles sont peu sensibles. Elles s'opèrent avec l'impitoyable lenteur des forces naturelles. Elles ne s'arrêtent ni ne se hâtent jamais. Les révolutions soudaines n'existent que dans notre imagination. Si nous ne sommes point tout à fait pareils à nos pères, nous leur ressemblons plus que nous ne croyons et quelquefois plus que nous ne voulons » (3). Et voilà pourquoi nous ne devons pas nous hâter de juger une époque ni d'y découvrir des signes caractéristiques : « On dit communément : Ceci ou cela est un signe des temps. Et, neuf fois sur dix, la chose qu'on croyait nouvelle est en réalité vieille comme le monde » (4). La comparaison de la guerre de 1914 avec les Guerres Médiques telles que les a contées Hérodote ne peut que confirmer cette impression; l'analogie des prétentions de Xerxès le Grand Roi en 480 avant notre ère et de celles des Allemands en 1914 suggère à notre subtil écrivain des réflexions que nous ne pouvons nous dispenser de reproduire : « Ce n'est pas un amusement bien philosophique que de travestir les anciens pour nous reconnaître en eux. Mais retrouver dans tous les temps, dans tous les pays l'homme, l'homme immuable, découvrir dans le lointain des âges de ces traits qui nous semblaient propres à notre temps et qui tiennent en réalité à ce fond humain qui ne change jamais, recevoir tout à coup l'impression que l'espèce, qui varie si lentement, n'a pas varié depuis les époques dont nous avons conservé la mémoire, voilà ce qui émeut, voilà ce qui intéresse, voilà ce qui parle fortement à l'imagination » (5).

---

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 130-131.
(2) *La vie littéraire*, T. II, p. 206.
(3) *Ibid.*, T. I, p. 37.
(4) *Ibid.*, p. 36. Cf. *Le jardin d'Epicure*, p. 146-147.
(5) *Sur la voie glorieuse*, p. 58.

La régénération de notre misérable société par la réalisation des théories socialistes ne saurait constituer une dérogation à la loi générale qui empêche tout progrès précipité : nous ne verrons pas la cité nouvelle. Nos descendants en jouiront bien un jour, mais nous ne pouvons pas prévoir ce jour : « tous les progrès sont incertains et lents, et suivis le plus souvent de mouvements rétrogrades; la marche vers un meilleur ordre de choses est indécise et confuse » (1); les mouvements rétrogrades sont imputables à la faiblesse et à la lâcheté de l'espèce humaine, qui craint pour sa sécurité dès que des réformes bienfaisantes sont attendues, sans s'apercevoir qu'elles sont l'aboutissement d'une évolution déjà ancienne. Le géologue Charles Lyell a fort bien montré que les bouleversements des temps préhistoriques, les grands changements qui nous paraissent maintenant avoir été produits par des cataclysmes se sont déroulés en réalité avec une extrême lenteur sous les yeux indifférents des êtres animés qui ne s'en aperçurent même pas; de même il est absurde de redouter des transformations sociales puisqu'elles se produisent en notre présence et à notre insu : « les transformations sociales s'opèrent de même, insensiblement et sans cesse » (2); « tous les changements dans l'ordre social comme dans l'ordre naturel sont lents et presque insensibles » (3); « l'homme timide redoute comme un cataclysme futur, un changement commencé avant sa naissance, qui s'opère sous ses yeux, sans qu'il le voie, et qui ne deviendra sensible que dans un siècle » (4).

C'est par la même erreur que « beaucoup de gens, aujourd'hui, sont persuadés que nous sommes parvenus à l'arrière-fin des civilisations et qu'après nous le monde périra » (5). En réalité l'homme remarque seulement les différences qui se produisent d'un siècle à l'autre, et comme elles le frappent il leur attribue une ampleur exagérée; quant aux « innombrables ressemblances que nous avons avec nos pères », elles passent inaperçues (6). Il est donc probable que le monde durera encore longtemps; les changements insignifiants dont il est le théâtre ne risquent guère de provoquer la destruction du genre humain. Bien au contraire, c'est au passé que nous devons

(1) *Monsieur Bergeret à Paris*, p. 69.
(2) *Ibid.*, p. 258 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. I, p. 55).
(3) *Ibid.*, p. 258 (reproduit *Ibid.*, p. 54).
(4) *Ibid.*, p. 258-259 (reproduit *Ibid.*, p. 55). Cf. *Le jardin d'Epicure*, p. 58-61.
(5) *Le jardin d'Epicure*, p. 112.
(6) *Ibid.*, p. 113.

notre caractère actuel : « c'est le passé, l'obscur passé qui détermine nos passions; nous étions déjà si vieux quand nous sommes nés ! (1) » Nous en vivons, nous n'en mourons pas.

En somme, si Charles Lyell a pu faire admettre sa théorie des causes actuelles par les géologues, il ne s'est pas trouvé un sociologue pour la transporter dans le domaine des sciences morales et surtout pour en faire reconnaître la justesse par les hommes politiques; et nous devons regretter cette carence, car une telle théorie concilierait merveilleusement l'esprit conservateur et l'esprit révolutionnaire. En effet, « persuadé qu'ils restent insensibles quand ils s'opèrent d'une manière continue, le conservateur ne s'opposerait plus aux changements nécessaires, de peur d'accumuler des forces destructives à l'endroit même où il aurait placé l'obstacle. Et le révolutionnaire, de son côté, renoncerait à solliciter imprudemment des énergies qu'il saurait être toujours actives » (2). Ainsi l'accord naîtrait entre tous les partis, et tous les peuples de la terre seraient transformés en « une république de sages ». Malheureusement il sera bien difficile de faire admettre par tous une théorie qui contredit les idées jusqu'à présent reçues (3).

M. Anatole France entreprend cependant cette tâche ardue et sa théorie des révolutions n'est que la conclusion nécessaire du transformisme social; elle est tout entière inspirée de cette idée simple que chacun doit travailler avec désintéressement pour le bonheur de la prospérité, sans rechercher un succès immédiat : la société nouvelle, que nous contribuons à créer et que nous ne verrons pas, ne s'établira qu'après une longue période d'incubation, car il n'y a pas d'apocalypse sociale : « Ayons le zèle du cœur et les illusions nécessaires; travaillons à ce que nous croyons utile et bon, mais non point dans l'espoir d'un succès subit et merveilleux, non point au milieu des imaginations d'une apocalypse sociale : toutes les apocalypses éblouissent et déçoivent. N'attendons point de miracle. Résignons-nous à préparer, pour notre imperceptible part, l'avenir meilleur ou pire que nous ne verrons pas » (4).

La révolution type qui sert de base à M. Anatole France pour édifier sa théorie, — nous devions nous y attendre, — est celle de 1789, qu'il connaît tout particulièrement, si l'on en croit ce qu'il déclare lui-même : « Savez-vous

(1) *Le lys rouge*, p. 276.
(2) *Le jardin d'Epicure*, p. 60-61.
(3) *Ibid.*, p. 61.
(4) *Ibid.*, p. 131-132.

l'histoire de la Révolution? — Fort mal, mais mieux pourtant que ceux qui en causent dans les feuilles ou en partent dans les assemblées » (1). Ce sont les erreurs des Conventionnels qui lui font conclure à l'absurdité générale de toutes les révolutions, si bien qu'au seuil même de son analyse expérimentale il est amené à condamner ceux qui « avaient les meilleures intentions du monde, mais manquaient de philosophie expérimentale » (2). Leur erreur est celle des révolutionnaires de tous les temps : « Ils croyaient avoir raison avec la pelle et la pioche des nécessités imposées par les siècles à la société française. Ils ignoraient que le présent tient au passé comme un arbre tient au sol par ses racines » (3). C'est à cause de cette erreur initiale que le peuple est amené parfois à commettre des actes absurdes et criminels et qu'il peut arriver à un promeneur philosophe d'entendre, du haut des collines proches de Paris, un murmure léger s'élevant de la ville, où il devine « des cris de mort, de haine, de joie, d'amour, des appels de tambours, des coups de feu, enfin tout ce que, du pavé des rues, les révolutions font monter vers le chaud soleil de férocité stupide et d'enthousiasme sublime » (4).

L'illusion constitue l'élément fondamental de l'histoire des révolutions; elle transparaît à travers tous les actes qui constituent par leur ensemble le phénomène social auquel on a donné le nom de révolution. Nous la retrouverons constamment en recherchant qui provoque les révolutions, qui les dirige, quels en sont les effets.

Et d'abord quels sont les auteurs responsables des révolutions? Naturellement ce sont ceux qui ont un intérêt quelconque à les voir éclater; lorsque personne ne croit à l'éventualité d'une révolution on peut en conclure à coup sûr que personne ne la souhaite et par conséquent que les hommes au pouvoir n'ont rien à craindre; ainsi l'agitation boulangiste n'aboutit pas à un bouleversement social parce que l'ambitieux général qui en fut le héros ne sut pas intéresser le peuple à la réussite de ses desseins et un observateur subtil aurait pu prévoir l'échec final de sa tentative : « personne ne croyait à une révolution, d'où l'on pouvait induire que personne n'en souhaitait une » (5). Les prévisions populaires constituent donc un présage non équivoque de l'avenir à cet égard.

---

(1) *Temps*, 6 juin 1886.
(2) *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 489.
(3) *Ibid.*, p. 489.
(4) *L'étui de nacre*, p. 246.
(5) *L'île des Pingouins*, p. 225.

Mais si les révolutions ne sont imputables qu'à ceux qui espèrent en tirer profit, encore faut-il savoir quels sont ceux-là. Sur ce point on ne doit pas se fier aux apparences: on pourrait croire que les bouleversements sociaux sont désirés par ceux qui ne possèdent rien avec l'espoir de voir leur sort s'améliorer; il n'en est rien : « les révolutions se font pour conserver les biens acquis, non pour en gagner de nouveaux » (1); par conséquent elles se font dans l'intérêt des privilégiés qui voient leurs privilèges menacés : « les peuples s'assurent de temps en temps, par la révolte, la conservation de leurs franchises menacées; ils n'acquièrent jamais par cette voie des franchises nouvelles » (2).

Les causes des révolutions peuvent ainsi se ramener à une idée simple : ces événements sont provoqués par des gens qui jouissent de certains avantages, dans le but de s'assurer pour un certain temps la conservation de ces avantages qu'ils voient menacés.

Quant aux libellistes, ils croient volontiers que les soulèvements populaires sont leur œuvre, alors qu'ils se laissent eux-mêmes mener par les fauteurs de troubles ; ils ne se rendent pas compte de leur rôle exact: en réalité ils transmettent à la foule l'impulsion qu'ils ont reçue de leurs inspirateurs; leur action sans doute a son importance, puisqu'en définitive elle met en mouvement les forces destructives des masses; mais ils lui attribuent une influence qu'elle n'a pas, ils y voient la cause première des bouleversements qu'elle contribue seulement à favoriser. Leurs instigateurs se gardent bien, au surplus, de dissiper leur erreur ; aussi les journalistes de tous les temps restent-ils persuadés que « les libellistes ont plus de part qu'on ne croit à la chute des empires; ils préparent les catastrophes que les peuples mutinés consomment » (3). En fait leur fonction d'éducateurs des masses donne des résultats certains; vers 1835 un commerçant qui se retirait des affaires après avoir amassé une fortune rondelette pouvait dire qu'il avait pu réaliser ses bénéfices grâce à l'instruction qu'il s'était faite par les libelles : « Je me suis haussé dans la société par mon travail, j'ai fait mon instruction dans les almanachs et dans les papiers répandus par toute la France à l'époque où le pays établissait sa constitution au milieu des troubles » (4).

Mais le plus souvent les journalistes séditieux n'obtiennent aucun résultat, et l'on doit s'en féliciter car leur esprit partial et haineux les rend encore plus insupportables que

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 218.
(2) *Ibid.*, p. 218.
(3) *Ibid.*, p. 73.
(4) *Pierre Nozière*, p. 132.

les personnages qu'ils tentent de renverser; l'abbé Coignard le disait à l'un d'eux : « Vous êtes inspiré d'un génie de haine et de discorde qui vous rend très incommode dans un état policé. L'état de gazetier, dans lequel vous excellez, a poussé jusqu'à la dernière perfection la partialité merveilleuse de votre esprit, et victime de l'injustice vous n'êtes point un juste » (1). Leurs desseins sont d'ailleurs absurdes, car la personnalité des gens au pouvoir n'a aucune influence sur la condition des personnes: les journalistes révolutionnaires se livrent donc à une occupation détestable, non pas parce qu'ils offensent la majesté de l'Etat, — ce qui importe peu au bon abbé, — mais parce que « c'est l'emploi le plus frivole et le plus vain que l'on puisse faire de son esprit, et combattre les gens en place n'est qu'une niaiserie, quand ce n'est pas un moyen de vivre et de se pousser dans le monde » (2). Enfin leurs vains efforts les exposent à des représailles de la part des puissants du jour, ils sont souvent punis pour leur rébellion; pour échapper à ce sort il faudrait que leur entreprise réussisse, car alors ils ne seraient plus considérés comme rebelles : « On est rebelle quand on est vaincu. Les victorieux ne sont jamais rebelles. Cette maxime est d'un très grand homme : Jules César Scaliger » (3).

Enfin il faut bien arriver à entraîner la foule, qui seule a la force nécessaire pour exécuter les suggestions des gazetiers. Pour y parvenir, la propagande scientifique ne semble pas devoir donner les résultats qu'on en attend : à quoi bon éclairer le peuple ? Ce qu'il faut faire naître en lui, ce n'est pas une certitude raisonnée de l'absurdité du régime sous lequel il vit ; celle-ci ne donnerait que des résultats trop lents : le christianisme dure encore, et pourtant depuis longtemps les hommes savent que ses enseignements sont contraires à ceux de la science; la persuasion n'a donc pas une efficacité suffisante pour provoquer une sédition prompte et certaine. En réalité, « on n'exerce une forte action sur les individus quels qu'ils soient, qu'en éveillant leurs passions et en faisant appel à leurs intérêts » (4); c'est seulement par ce moyen que les hommes se laissent prendre, bien qu'en fait on leur inspire de la sorte des actions contraires à la fois à leurs passions et à leurs intérêts, il n'en reste pas moins vrai que « persuader [aux hommes] qu'ils se couvriront de gloire en renversant le tyran et qu'ils seront heureux quand ils seront libres, voilà ce qu'il y a de plus

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 204.
(2) *Ibid.*, p. 213.
(3) *Ibid.*, p. 197-198.
(4) *La révolte des anges*, p. 128.

efficace à tenter » (1). Naturellement la tâche sera d'autant plus ardue que le gouvernement à renverser sera plus autocratique; mais on peut néanmoins surmonter la difficulté par une connaissance approfondie des aspirations des différentes classes sociales (2).

Il importe surtout de choisir le moment opportun pour semer l'agitation dans la foule; il ne faudrait pas, par exemple, essayer de soulever le peuple un 14 juillet, le bon sens l'indique : « le bon nationaliste qui revient de la revue tient un nourrisson dans ses bras, et il traîne un moutard par la main; sa femme l'accompagne, portant un litre, du pain et de la charcuterie dans un panier; allez donc soulever un homme avec ses deux gosses, sa femme et le déjeuner de sa famille! (3) » Ceci s'applique à une tentative de coup d'Etat nationaliste et monarchiste, mais il en serait de même pour une révolution de toute autre nature; en principe d'ailleurs il vaut mieux ne pas choisir un jour de fête, qui inspire toujours des idées joyeuses et pacifiques.

Le moment convenablement choisi, il faut encore savoir agir avec adresse; la méthode stratégique ne saurait trouver son application dans de telles circonstances, les progrès des moyens de communication la rendent inutile; le seul but de l'agitateur doit être de semer la panique dans la foule, la peur peut seule entraîner les masses : « On ne fait plus des émeutes avec méthode. Occuper des points stratégiques, c'était bon aux temps antiques de Barbès et de Bianqui. Aujourd'hui, avec le télégraphe, le téléphone ou seulement les bicyclettes des flics, tout mouvement concerté est impossible. Il n'y a de possibles que les mouvements vagues, immenses, tumultueux. Et la peur, la peur unanime et tragique est seule capable d'emporter l'énorme masse humaine des fêtes publiques et des spectacles en plein air » (4). Enfin et surtout il faut observer que le public qu'on s'efforce de soulever est composé en grande majorité de petits travailleurs : « dans une foule on a plus de chances de tomber sur un ouvrier que sur un sénateur » (5); toute l'activité de l'agitateur doit s'inspirer de cette vérité.

Lorsque toutes ces conditions se trouvent remplies, la révolution peut commencer à se développer, ce qui n'implique pas qu'elle produira de grands résultats, comme nous le verrons. Ainsi, pour qu'elle prenne naissance, il faut en somme trois conditions : 1° des intérêts menacés; 2° des publicistes qui répandent l'idée d'un bouleversement social

(1) *La révolte des anges*, p. 128.
(2) *Ibid.*, p. 128-129.
(3) *M. Bergeret à Paris*, p. 364.
(4) *Ibid.*, p. 394.
(5) *Ibid.*, p. 395.

à accomplir; 3° des agitateurs assez habiles pour soulever les foules.

Mais une fois le mouvement commencé, les personnages qui l'ont provoqué disparaissent; le plus souvent ils ne jouent aucun rôle dans la révolution elle-même. Qui donc en prend la direction quand les instigateurs se sont retirés ? Des hommes d'un tempérament mystique, persuadés de la grandeur de leur mission, généralement appliqués à instituer la toute-puissance de la vertu sur la terre; au demeurant sans aucune originalité dans leurs conceptions morales: « regardez les révolutionnaires et dites s'il en est un seul qui se montra quelque peu original en morale; Robespierre eut toujours sur la vertu les idées des prêtres d'Arras qui l'avaient instruit » (1).

Convaincus qu'ils détiennent seuls la vérité sur les difficultés sociales, ils se montrent d'une intolérance que l'on pourrait s'étonner de trouver chez des réformateurs, c'est là un phénomène assez curieux que nous révèle l'histoire : « A peine a-t-on le droit de sourire en voyant que ceux qui, à tort ou à raison, prétendent avoir le plus innové sont ceux-là mêmes qui repoussent les nouveautés avec le plus de colère ou de dégoût. C'est là le tour ordinaire de l'esprit humain et l'histoire de la Réforme en a fait paraître des exemples tragiques. On a vu un Henry Estienne qui, contraint de fuir pour échapper au bûcher, du fond de sa retraite dénonçait au bourreau ses propres amis qui ne pensaient pas comme lui. On a vu Calvin, et l'on sait que l'intolérance des révolutionnaires n'est pas médiocre » (2). En résumé, « ceux qui ont fait des révolutions ne souffrent pas qu'on en veuille faire après eux » (3). Peut-être faut-il voir là un effet de l'orgueil de l'homme, qui aime à croire que le monde n'a d'autre raison d'être que lui. Mais c'est plutôt une conception mystique de leur mission qui pousse les révolutionnaires à ne pas tolérer l'existence d'opinions contraires aux leurs; ils usent de tous les moyens pour assurer à leurs théories un triomphe certain et définitif; ils ne reculent même pas devant le meurtre légal, et « c'est quelque chose de nouveau, qu'un réformateur qui ne commence pas par supprimer une génération pour donner du cœur aux autres » (4). Même après avoir perdu le pouvoir, ils conservent leurs illusions, et les événements qu'ils n'ont pas prévus les étonnent : « les révolutionnaires s'étonnent seuls qu'on fasse des révolutions après eux » (5). En somme,

(1) *Le mannequin d'osier*, p. 320-321.
(2) *Le jardin d'Epicure*, p. 72-73.
(3) *Ibid.*, p. 74.
(4) *La vie littéraire*, T. III, p. 366-367.
(5) *Ibid.*, T. IV, p. 148.

l'histoire de la Révolution de 1789 nous l'a montré, les dirigeants dans ces périodes troublées sont pleins d'enthousiasme mystique, mais ils n'en sont pas moins hommes; il importe de se garder d'avoir « la faiblesse de croire que les révolutionnaires sont plus méchants et plus sots que les autres hommes », ce serait « tomber dans l'idéologie » (1).

Ces personnages peuvent seuls être qualifiés de révolutionnaires. Il ne faut pas confondre avec eux les puissants du régime déchu qui passent au parti triomphant par crainte des représailles, comme cet ancien procureur général de l'empereur de Haïti qui se fit nommer membre de la Chambre des députés après l'établissement de la république et déposa un projet tendant à l'érection d'un monument à la mémoire des victimes de la tyrannie qu'il avait lui-même envoyées au supplice (2). D'autres soutiennent le régime nouveau parce qu'ils y trouvent leur avantage, comme ce marchand de vin qui vendait beaucoup à Bailly, maire de Paris, et ne pouvait tolérer qu'on médît d'un régime où les dirigeants l'honoraient de leur amitié (3). Les financiers, les « écumeurs d'or », ont quelquefois intérêt à favoriser le gouvernement révolutionnaire : les hommes au pouvoir peuvent tomber sous leur influence et servir leurs intérêts avec l'illusion de n'agir que dans l'intérêt du peuple (4), et de fait en 1793 les hommes d'affaires croyaient s'emparer bientôt du pouvoir réel en flattant Marat.

L'appui que les chefs trouvent auprès de ces diverses catégories de personnages leur permet parfois de faire aboutir le mouvement qu'ils dirigent au but désiré. Quels seront alors les effets de leur réussite ? Ils seront néfastes ou absurdes.

La révolution triomphante produit d'abord des effets néfastes. Son but est en effet de remplacer le gouvernement ancien par un gouvernement nouveau; or la sagesse de la vieille de Syracuse doit être imitée par tous comme elle l'est par l'abbé Coignard : cette bonne femme avait fort justement observé que chaque tyran nouveau était pire que son prédécesseur, et elle ne jugeait pas apportun d'en voir apparaître un autre encore; or « cette vieille était fort sensée, et [le bon abbé] estime comme elle que les moutons font sagement de se laisser tondre par leur vieux berger, de peur qu'il n'en vienne un plus jeune qui les tonde de plus près » (5). Tous les changements de gouvernement doivent nous inspirer de la défiance; or les révolutions sont plus

(1) *Les dieux ont soif*, p. 206.
(2) *Jocaste et le chat maigre*, p. 176.
(3) *L'étui de nacre*, p. 195.
(4) *Les dieux ont soif*, p. 103.
(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 74. Cf. *Ibid.*, p. 202.

redoutables encore que les autres facteurs susceptibles d'apporter des modifications au régime politique : les hommes qui prennent le pouvoir dans la société nouvelle ont tous les défauts de leurs prédécesseurs en y ajoutant leur inexpérience. Il faut se défier « des gouvernements que l'on conçoit dans la cabale et la mutinerie. L'opposition est une très mauvaise école de gouvernement, et les politiques avisés, qui se poussent par ce moyen aux affaires, ont grand soin de gouverner par des maximes tout à fait opposées à celles qu'ils professaient auparavant. Cela s'est vu en Chine et ailleurs. Les mêmes nécessités auxquelles étaient soumis leurs prédécesseurs les conduisent. Et ils n'apportent de nouveau que leur inexpérience » (1).

Les révolutions entraînent également des effets absurdes: la forme du gouvernement ou la personne des gouvernants est changée, mais quelle importance pratique cela peut-il avoir ? Ce qui nous intéresse, c'est la condition des personnes; or « les changements de régime ne changent guère la condition des personnes; nous ne dépendons point des constitutions ni des chartes, mais des instincts et des mœurs ; rien ne sert de changer le nom des nécessités publiques; et il n'y a que les imbéciles et les ambitieux pour faire des révolutions » (2). A quoi bon « mettre Philippe et Barnabé ou lieu de Paul et de Xavier » (3) ? Les révolutions quand elles réussissent, n'opèrent jamais que des remplacements de ce genre (4). Les ministres du régime menacé contribuent à nous faire croire à l'efficacité pratique des changements de gouvernement, en invoquant le salut de l'État pour frapper les rebelles; peut-être même sont-ils sincères car ils se croient volontiers nécessaires au bon fonctionnement des affaires publiques; en réalité la société ne perd ni ne gagne à les voir disparaître (5). Quant aux changements profonds de l'organisation sociale, nous savons que leur accomplissement est subordonné, non pas à une révolution momentanée, mais à « ces forces aveugles et sourdes, lentes et irrésistibles, qui emportent tout » (6).

Voilà la raison qui fait que les bouleversements sociaux se bornent à consacrer des résultats acquis; les révolutions ne sont que des consécrations: lorsqu'elles réussissent elles régularisent simplement des états de fait antérieurs; c'est

---

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 77.
(2) *L'orme du mail*, p. 243.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 214.
(4) *Ibid.*, p. 201-202, 213-214.
(5) *Ibid.*, p. 201-202.
(6) *Ibid.*, p. 30. Cf. *Le jardin d'Epicure*, p. 130; *Les dieux ont soif*, p. 53.

du reste leur but premier, comme nous l'avons montré : le peuple se sert de ce moyen pour s'assurer la conservation de franchises menacées mais jamais pour en acquérir de nouvelles (1). Aussi est-il douteux que la révolution russe donne à ses artisans les résultats qu'ils en attendent, l'antique asservissement des populations sous la domination des tsars les empêche et les empêchera longtemps de désirer efficacement la liberté. En 1789 les centres qui se sont soulevés étaient délivrés depuis déjà longtemps du régime féodal; les provinces les plus asservies au contraire, comme la Bretagne et la Vendée, se dévouèrent pour la défense de leur roi. Pour la même raison le socialisme ne sera réalisé que quand les prolétaires auront obtenu beaucoup des avantages que le régime collectiviste leur reconnaîtra; la preuve en est que les plus ardents socialistes sont les travailleurs qui, comme les mineurs, ont par leur discipline gagné des améliorations considérables ; quant aux paysans, les victimes les plus malheureuses du régime bourgeois, ils sont opposés farouchement aux théories socialistes (2). Il est donc bien vrai de dire que les révolutions n'ont pas les vertus que certains leur accordent.

Devant des résultats si maigres, une conclusion s'impose : ne versons pas le sang inutilement. M. Anatole France nous dit bien quelque part (3) : « Il est de fait qu'on ne s'empare pas des consciences par la douceur ». Mais vraiment la violence n'a pas plus d'effet : dans *Les dieux ont soif*, nous pouvons voir à quels excès l'illusion des révolutionnaires sur les moyens employés a finalement abouti, et pourtant l'œuvre des Conventionnels n'a pas survécu à ses auteurs. Au surplus « la violence enfante la violence » (4), « la guerre engendre la guerre et la victoire la défaite » (5). Dans ces affaires où « le succès demeure le seul juge de la bonté d'une cause » (6), on ne saurait distinguer de quel côté se trouve le bon droit; chaque parti doit donc modérer ses passions et songer que la justice peut bien être chez ses adversaires.

M. Anatole France le disait à un jeune Slave « dynamiteur » : « Souvenez-vous de ceci : la Justice meurtrière, même exercée par une peuple qui se libère, n'est jamais qu'une triste Justice ! Il n'est pas bon d'abreuver de sang les dieux altérés » (7).

---

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 218.
(2) Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 274-275.
(3) *La vie littéraire*, T. I, p. 26.
(4) *Le puits de Sainte Claire*, p. 195. Cf. *Ibid.*, p. 195-197.
(5) *La révolte des anges*, p. 410. Cf. *Ibid.*, p. 411.
(6) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 199.
(7) Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 281.

Sa théorie des révolutions confirme bien sa conception plus générale de l'évolution : le monde n'est pas absolument stable; il se transforme sans cesse en vertu des lois naturelles, mais avec une extrême lenteur qui lui donne l'apparence de l'immobilité. Voilà dans quelle mesure on peut admettre qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, même en matière sociale.

Section II. — La Perversité Universelle.

Doit-on considérer que le monde fut toujours dominé par la perversité des hommes et des choses? A cet égard il importe d'éviter deux erreurs opposées mais également répandues. A toutes les époques, il s'est trouvé de grands esprits pour se lamenter sur la dépravation de leur temps: depuis Homère jusqu'à Henry Cochin tous les siècles ont été mésestimés par certains des hommes qui y ont vécu; M. Anatole France tombe du reste dans ce travers, contre lequel il met cependant en garde ses lecteurs, et sa théorie de la civilisation est une critique acerbe des mœurs et des institutions de son époque, ainsi que nous aurons l'occasion de le constater; en réalité il est absurde de croire que l'Humanité est en décadence morale ou matérielle. Une autre illusion consiste à s'imaginer que le passé fut obscur et misérable comparativement au présent, et à se faire de l'avenir une idée séduisante; la beauté du temps où l'on vit n'est qu'une apparence; pourtant notre auteur se laisse encore tromper par elle quand il admire les progrès de l'espèce humaine dans l'histoire et la préhistoire et quand il nous présente un tableau de la société future. Néanmoins il nous préserve de ses propres faiblesses par des avertissements salutaires et nous engage à ne pas établir une comparaison, favorable ou désavantageuse, entre notre époque et celles qui l'ont précédée; car « nous connaissons mal notre temps et pas du tout les autres : nous les jugeons d'après nos sentiments » (1).

En somme l'Humanité n'a pas changé de caractère si nous en croyons l'histoire : elle a toujours été, non pas médiocre, comme M. Anatole France le dit une fois par inadvertance (2), mais mauvaise : « les hommes ont été de tout temps ce qu'ils sont aujourd'hui, égoïstes, violents, avares et sans pitié; les lois et les mœurs ont toujours été dures et cruelles aux malheureux » (3). Si notre grand

(1) *La vie littéraire*, T. I, p. 36-37.
(2) *L'orme du mail*, p. 98.
(3) *Le lys rouge*, p. 119.

écrivain n'a pu parvenir à justifier complètement le premier terme de sa philosophie de l'histoire, c'est-à-dire la stabilité et l'identité perpétuelle des hommes et des choses, il n'aura pas de peine à étayer solidement le second, celui de la perversité universelle.

L'étude du passé lui montre que la société ne se conçoit pas sans discordes et sans haines; il a constaté — et c'est là une des sources de son pessimisme — que l'orgueil avait introduit la haine dans les cités, et que dès lors on ne saurait l'en extirper, « comme si les hommes pouvaient vivre en société sans disputes et sans querelles, et comme si les discordes civiles n'étaient pas les conditions nécessaires de la vie nationale et du progrès des mœurs » (1). Chaque époque a vu se commettre des iniquités sans nombre, et notre siècle n'échappe pas à la règle générale: nous ne nous apercevons pas de nos fautes parce qu'elles sont communes mais elles n'en existent pas moins, nos aïeux n'avaient pas non plus une notion exacte des leurs, l'histoire nous montre que chaque génération voit celles de ses ancêtres et ne voit pas les siennes : « Les injustices, les sottises et les cruautés ne frappent pas quand elles sont communes. Nous voyons celles de nos ancêtres et nous ne voyons pas les nôtres. Or, comme il n'est pas une seule époque, dans le passé, où l'homme ne nous paraisse absurde, inique, féroce, il serait miraculeux que notre siècle eût, par spécial privilège, dépouillé toute bêtise, toute malice et toute férocité » (2). Ne connaissant pas leur injustice, les hommes la perpétuent par des institutions barbares qu'ils croient conformes à l'intérêt des sociétés : « Assez longtemps ils ont mis le Lion et la Louve en emblème sur les portes de leurs villes. Leur sagesse et leur prudence ont produit l'esclavage, les guerres et le meurtre de beaucoup d'innocents » (3).

Toutes les calamités se sont superposées les unes aux autres pour engendrer dans tous les temps le mal universel. Des éléments de toutes sortes ont contribué au malheur de l'Humanité. L'intolérance fut peut-être le plus néfaste des vices que notre misérable nature a fait naître dans notre esprit ; elle se retrouve dans tous les temps : « L'intolérance est de tous les temps. Il n'est point de religion qui n'ait eu ses fanatiques. Nous sommes tous enclins à l'adoration » (4). Il en est résulté des persécutions que l'histoire n'a pas oubliées.

---

(1) *L'île des Pingouins*, p. 297. Cf. *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 225.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 35.
(3) *Le puits de Sainte Claire*, p. 190.
(4) *Le jardin d'Epicure*, p. 111.

Mais bien d'autres fléaux vinrent s'abattre sur notre pauvre monde. L'Humanité ne connut pas seulement le sentiment religieux, base de l'intolérance : l'amour de la guerre et des guerriers vint encore s'imposer à elle, si bien que le respect des bottes est resté un des principes de l'histoire universelle; les doux Hellènes eux-mêmes l'ont éprouvé : « Les Grecs ne sont-ils pas essentiellement les Grecs aux belles knémides? (1) » Leurs descendants ont outré encore cette passion funeste au point de devenir peu à peu semblables aux Galates grossiers autrefois couverts de mépris (2).

L'infortune des hommes était encore accrue du fait qu'ils avaient conscience de leurs misères : chacun cherchait à s'élever dans la société; le phénomène observé aujourd'hui sous le nom de capillarité sociale est aussi ancien que l'Humanité elle-même : « Les hommes n'ont eu à aucune époque l'appétit du malaise. Ils ont toujours cherché à améliorer leur état. Ce constant effort a produit de constantes révolutions » (3).

La disgrâce des hommes a donc sa source dans leur propre caractère moral; en général c'est leur perversité qui les rend malheureux. Il ne saurait être question de louer leur sagesse; le bien qu'ils font est involontaire. Lorsque par exemple ils mettent fin aux différends qui les divisent, c'est en vertu d'une puissance qui s'impose à eux, celle de la fatigue : « toutes les réconciliations sont faites de lassitude » 4). Au contraire, quand ils veulent faire le bien, ils aboutissent au mal: leurs réactions sont toujours exagérées et ils tombent dans l'excès contraire à celui qu'ils ont enrayé; l'histoire de l'empire romain en fournit un exemple frappant, et nous avons vu l'ascétisme succéder à cette époque au sensualisme grossier de la fin de la République (5); or « l'excès est toujours un mal » (6). Les hommes ne savent pas garder la mesure et ne sortent d'un mal que pour tomber dans un autre, leur folie s'ajoute ainsi à leur perversité ; l'histoire du Moyen Age et celle des Temps modernes confirment les conclusions que nous avons pu tirer de l'évolution romaine : « La destinée de l'homme est de tomber successivement dans des excès contraires. Au moyen âge l'ignorance enfantait la peur. Il régnait alors des maladies mentales que nous ne connaissons plus. Maintenant, nous courons, par l'étude, à la

(1) *Le petit Pierre*, p. 328.
(2) *L'étui de nacre*, p. 302-303.
(3) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 211.
(4) *La vie littéraire*, T. II, p. 205.
(5) *Ibid.*, p. 195.
(6) *Ibid.*, p. 199.

paralysie générale. N'y aurait-il pas plus de sagesse et d'élégance à garder la mesure ? (1) »

Rien ne fait obstacle au libre épanouissement des vices intellectuels et moraux des peuples; les princes sont obligés de suivre le courant qui les entraîne. Nous voyons ainsi les hommes d'Etat adopter les croyances qu'ils ne peuvent combattre, respecter les traditions et les préjugés de leurs sujets; ainsi « César était pontife maxime; Napoléon se fit sacrer par le pape » (2). La raison de cette attitude a été mise en lumière par Louis-Philippe : « Un peuple n'est jamais coupable, disait le vieux roi Louis-Philippe à Claremont. Voilà une sage parole. Il est imprudent et vain de donner tort à tout le monde » (3).

Et que l'on ne parle pas du frein que la morale peut apporter au déchaînement des passions humaines : « nos idées ne sont pas le produit de la réflexion, mais la suite de l'usage » (4), elles confirment et renforcent les absurdités et les violences que l'homme est amené à commettre en tout temps. Elles ne dérivent pas d'un principe abstrait et impérieux, susceptible de paralyser les effets des instincts humains; comme elles n'ont d'autre base que les mœurs de chaque époque, elles varient suivant les âges : « La morale est la science des mœurs; elle change avec les mœurs. Elle diffère dans tous les pays et ne reste nulle part dix ans la même. Votre morale n'est pas celle de votre père. Quant aux idées innées, c'est une grande rêverie (5). — Il y a, dans chaque temps, des habitudes de vie qui déterminent une manière de penser commune à tous les hommes (6). — Chaque époque a sa morale dominante, qui ne résulte ni de la religion ni de la philosophie, mais de l'habitude, seule force capable de réunir les hommes » (7). Il faut donc reléguer au rang « des lubies et des billevesées » l'idée de fonder la morale sur la nature : celle-ci n'a pas de principes moraux, nous l'avons déjà vu, et les « variations de la morale à travers les siècles » suffisent à démontrer l'absurdité d'une telle prétention (8) En effet, « en morale, toutes les opinions ont été soutenues, et si plusieurs semblent s'accorder, c'est que les moralistes eurent souci, pour la plupart, de ne pas se brouiller

(1) *La vie littéraire*, T. I, p. IX.
(2) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 139.
(3) *La vie littéraire*, T. II, p. 205-206.
(4) *Le mannequin d'osier*, p. 317.
(5) *Le livre de mon ami*, p. 295.
(6) *Le mannequin d'osier*, p. 317.
(7) *Ibid.*, p. 318.
(8) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 155-156. Cf. *La révolte des anges*, p. 309.

avec le sentiment vulgaire et l'instinct commun » (1). La tradition, que souvent l'on invoque, n'existe pas en réalité: il n'y a pas *une* tradition, mais bien « *des* traditions inconciliables, des coutumes diverses, des autorités opposées » (2), qui ne sauraient nous imposer une ligne de conduite précise et unique; chaque génération reste ainsi maîtresse de sa morale.

Nous pouvons donc interpréter la pensée de l'illustre écrivain en définissant la morale la coutume du plus grand nombre. On doit donc de la reconnaissance aux esprits affranchis des vains préjugés de leur siècle, à ceux qui les premiers ont entrevu l'inconsistance des théories accréditées de leur vivant; mais « les hommes sont rares qui n'ont point la superstition de leur temps et qui regardent en face ce que le vulgaire n'ose voir » (3). L'Humanité est ainsi faite qu'elle ne peut même pas supporter la clairvoyance de ceux qui prévoient l'avenir : elle croit qu'ils plaisantent (4) ou voit en eux « les ennemis du genre humain » (5). Elle manifeste de la sorte une fois de plus sa faiblesse d'esprit et même sa perversité, car « sous les régimes dont l'étiquette est la plus libérale, comme sous les plus tyranniques, il suffit de proclamer ce qui sera reconnu juste et bon cinquante ou cent ans après, pour encourir la geôle ou l'échafaud » (6). Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir se perpétuer des croyances et des superstitions extravagantes : les monstres et les démons que les Etrusques ont conçu dans leur naïveté primitive ont effrayé pendant de longs siècles les peuples d'Italie; or, « que les imaginations de leur enfance ne les aient point quittés après tant de siècles, c'est ce qu'expliquent assez la suite et les progrès de l'ignorance et de la misère » (7).

Les hommes rendent donc leur sort malheureux par leur faute; ils doivent s'adapter aux conditions de vie qu'ils se sont eux-mêmes imposées: pour produire une œuvre utile et durable ils sont obligés de surmonter les difficultés que leur sottise a dressées sur leur route. Ils auront ainsi à s'exposer à des dangers constants avant d'arriver au but poursuivi; et voilà qui prouve que tous ceux qui sur terre ont laissé des traces de leur passage étaient des fous, at-

---

(1) *La vie littéraire*, T. IV, p. III.
(2) *Histoire comique*, p. 223. Cf. *Ibid.*, p. 223-224.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 11.
(4) *L'anneau d'améthyste*, p. 149; *Opinions sociales*, T. II, p. 151.
(5) *Le lys rouge*, p. 154.
(6) Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 145.
(7) *L'île des Pingouins*, p. 154.

teints de cette « folie du martyre, sans laquelle les hommes n'ont encore rien fondé de grand et d'utile dans le monde. Cités, empires, républiques, reposent sur le sacrifice » (1). La grandeur de l'œuvre accomplie se mesure aux malheurs de son auteur : « Le cœur des héros est déchiré de toutes sortes de façons. Ils sont, pour la plupart, illustres par leurs malheurs. S'ils avaient vécu heureux, on ne les connaîtrait pas » (2). L'héroïsme est même d'autant plus méritoire qu'il n'est pas couronné de succès : l'histoire nous informe que les actes d'héroïsme se placent surtout dans les périodes malheureuses : le sacrifice de Decius comme celui de Cynégire sont situés à des époques où le sort de la patrie était précaire (3). C'est ce qui fait la beauté de ceux qui les accomplissent et nous console de l'abjection générale des hommes : « ce qui importe dans le sacrifice, c'est le sacrifice même. Si l'objet pour lequel on se dévoue est une illusion, le dévouement n'en est pas moins une réalité ; et cette réalité est la plus splendide parure dont l'homme puisse décorer sa misère morale » (4).

En dehors de ces actes de dévouement, très rares et presque toujours sans effet, l'histoire ne présente à nos yeux que des crimes, des misères et des folies. L'homme fut toujours l'animal égoïste et féroce que M. Anatole France nous a déjà dépeint. On pourrait croire pourtant que les grands hommes constituent des exceptions à cette règle générale; la théorie de notre auteur sur les grands hommes va nous montrer qu'il n'en est rien.

Ce qui fait le grand homme, c'est la célébrité; or cette qualité n'est pas inhérente à sa personne, elle dépend uniquement de l'opinion de ses contemporains et de celle de la postérité; du moment que sa personnalité objective n'en est pas affectée, nous devons nous attendre à trouver en lui les caractères communs à tous les hommes, et de fait « les grands hommes ont beaucoup de choses communes avec les autres hommes » (5). En général la célébrité s'attache aux hommes d'action, aux conducteurs de peuples; or l'exemple de Napoléon nous montre que leur intelligence n'a rien qui puisse éblouir le commun des mortels: ils se laissent porter par l'opinion et ne pensent jamais autrement que le vulgaire : « un conducteur de peuples n'a d'empire sur le vulgaire que par la communauté des

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXV.
(2) *Nos enfants*, p. 10-11.
(3) *Le mannequin d'osier*, p. 5-6 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 138.
(4) *Le livre de mon ami*, p. 121-122.
(5) *La vie littéraire*, T. II, p. IV.

idées » (1). Bien mieux l'abbé Coignard refuse même de leur reconnaître une intelligence moyenne, pour lui ce sont les plus pauvres esprits du monde : « on n'agit jamais que sur des vues courtes et des pensées étroites », de là « la pauvre simplicité des génies qui ont remué le monde. Les conquérants et les hommes d'Etat qui ont changé la face de la terre n'ont jamais fait réflexion sur l'essence des êtres qu'ils maniaient rudement. Ils s'enfermaient tout entiers dans la petitesse de leurs grands plans, et les plus sages n'envisageaient à la fois que très peu d'objets » (2). Au surplus s'ils pensaient à l'essence de leurs actes et de leurs sujets, la réflexion les embarrasserait aussitôt et ils découvriraient constamment des raisons pour ne pas agir. En effet « l'esprit spéculatif rend l'homme impropre à l'action; l'empire n'est pas à ceux qui veulent tout comprendre » (3). La comparaison de Napoléon avec Spinoza est à cet égard très suggestive (4); on est étonné de la naïveté des idées de l'empereur sur le monde qu'il dominait (5).

En fait les grands conquérants et les despotes dépendent entièrement des événements; le hasard seul fait leur fortune; leur habileté consiste à se plier aux circonstances sans jamais vouloir les dominer; ils vivent tout entiers dans le présent et saisissent simplement le moment opportun pour agir; comme ils subordonnent tout à la réussite de leurs projets immédiats, ils ne conçoivent pas la science désintéressée, ils la veulent dirigée vers un but pratique. Tous ces caractères se sont trouvés réunis en Napoléon et expliquent sa célébrité sans précédent (6). Mais ce qui était vrai alors l'est encore aujourd'hui, et actuellement « c'est encore la bêtise qui réussit le mieux en ce monde. Les hommes d'esprit sont des sots. Ils n'arrivent à rien » (7).

Les personnages illustres ont tous « cet air apaisé que donne l'habitude de la célébrité » (8); leur fréquentation n'offre aucun agrément : leurs façons aimables dissimulent mal leur indifférence pour toute pensée étrangère à

(1) *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 271. Cf. *Le lys rouge*, p. 55-56.

(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 207.

(3) *Le jardin d'Epicure*, p. 121.

(4) *M. Bergeret à Paris*, p. 254; *Opinions sociales*, T. I, p. 52.

(5) *Le lys rouge*, p. 56-57.

(6) *Le lys rouge*, p. 55-57; *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 261, 266-267, 275; *La révolte des anges*, p. 249-250.

(7) *M. Bergeret à Paris*, p. 366

(8) *Pierre Nozière*, p. 151.

la leur; surtout leur intolérance ne peut se concevoir, tant ils se montrent « féroces » pour leurs contradicteurs (1).

En somme les grands hommes ressemblent étonnamment aux autres : leurs erreurs et leurs incertitudes sont celles de tous les hommes (2). On s'efforce en vain de leur attribuer une sorte de noblesse innée en s'appuyant sur certains faits de leur jeunesse ou même de leur vie d'homme. Ainsi tous les enfants ont des caprices auxquels on ne prend pas garde, mais quand ils ont grandi et sont devenus illustres on découvre après coup des symptômes caractéristiques dans leur vie passée. Quoi de plus ordinaire qu'un enfant qui refuse obstinément de se coucher ? Eh bien ! « ce refus passerait dans l'histoire romaine pour un beau trait de la vie d'un Titus, d'un Vespasien ou d'un Alexandre Sévère »(3). De même on peut remarquer « que les petits enfants, quand ils sont très beaux, ont l'air, dès qu'ils boudent, de Napoléon, le soir de Waterloo » (4).

Ainsi, pour être sacré grand homme, il n'est pas nécessaire de déployer des qualités particulières; bien au contraire il est bon de ne pas de montrer supérieur à ses contemporains; et ce caractère subsiste ensuite pendant la célébrité.

Les personnages fameux ne diffèrent donc pas des autres hommes et participent de leur perversité; l'histoire déforme quelque peu leurs caractères, mais nous ne devons pas nous y tromper : ce sont des hommes.

En somme, les enseignements de l'histoire ne sont pas pour nous inspirer une grande confiance dans l'avenir; ils nous font mal augurer de ce que va être notre société présente.

---

(1) *Pierre Nozière*, p. 151-152.
(2) *Opinions sociales*, T. I, p. 94; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 62.
(3) *Le livre de mon ami*, p. 212.
(4) *Le lys rouge*, p. 61.

DEUXIÈME PARTIE

LES SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES

L'histoire a démontré l'universalité du mal dans le passé. Comment pourrait-on dès lors trouver dans nos sociétés actuelles les principes de justice et de bonheur qui ont fait défaut à toutes les générations ? Un semblable espoir serait vite déçu : un simple regard jeté sur les cités modernes le dissiperait aussitôt. Bien plus, aux conditions pénibles imposées par l'ingrate nature à la vie des hommes, ceux-ci ont ajouté des dépendances arbitraires, artificielles, de plus en plus étroites et nombreuses à mesure que des relations nouvelles s'établissaient entre eux. L'intérêt principal d'une étude approfondie sur l'organisation des sociétés est précisément de permettre d'établir une distinction entre les lois naturelles et les contraintes artificielles : une fois avertis, nous devrons nous efforcer de nous soustraire à celles-ci pour n'accepter que celles-là, et encore parce que nous ne pouvons nous affranchir complètement; par là les sciences sociales apparaissent d'une utilité pratique de premier ordre : « Il nous importe grandement de connaître les conditions de la vie afin de nous soumettre à celles-là seules qui sont nécessaires, et non point aux conditions arbitraires, souvent humiliantes ou pénibles, que l'ignorance et l'erreur nous ont imposées. Les dépendances naturelles qui résultent de la constitution de la planète et des fonctions de nos organes sont assez étroites et pressantes pour que nous prenions garde de ne pas subir encore des dépendances arbitraires. Avertis par la science, nous nous soumettons à la nature des choses, et cette soumission auguste est notre seule soumission » (1).

Les conditions que la nature impose à l'Humanité, nous le savons déjà, sont impitoyables. La loi du travail, qui pèse lourdement sur nous, n'a pas d'autre origine que la

(1) *Opinions sociales*, T. I, p. 74 ; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 30.

parcimonie avec laquelle les subsistances nous sont mesurées : « Si l'on recherche aujourd'hui pourquoi [l'existence] est si pénible, on reconnaît qu'il n'en peut être autrement sur une planète où les choses indispensables à la vie sont rares, d'une production difficile ou d'une extraction laborieuse. Des causes si profondes et qui dépendent de la figure même de la terre, de sa constitution, de sa flore et de sa faune, sont malheureusement durables et nécessaires. Le travail, avec quelque équité qu'on le puisse répartir, pèsera toujours sur la plupart des hommes et sur la plupart des femmes. La faute en est à la nature » (1). Les hommes devront toujours diriger leurs efforts dans le sens d'une plus grande production des biens nécessaires à la vie, et par suite les phénomènes économiques ont une importance prépondérante; ils déterminent la destinée de chacun avec une force irrésistible que n'atteindront jamais les événements politiques : la condition des personnes, qui seule nous intéresse, « ne dépend pas des ministres, qui ne sont rien, mais de la terre et de ses fruits, de l'industrie, du négoce, des richesses amassées dans l'empire, de l'art des citoyens dans le trafic et dans l'échange, toutes choses qui, bonnes ou mauvaises, ne relèvent ni du prince ni des officiers de la couronne » (2). Puisque la morale est un résultat des usages, elle sera fatalement affectée, comme les mœurs qu'elle représente, par les transformations apportées aux modes de production, et de fait « tout changement matériel produit un changement moral, puisque les mœurs dépendent du milieu » (3). Bien que M. Anatole France ne donne nulle part une définition de l'économie politique, nous croyons traduire sa pensée en disant qu'elle est l'ensemble des moyens destinés à atténuer la rigueur des lois naturelles et à rendre moins difficiles les conditions de la vie humaine.

Or les hommes, qui s'efforcent avec persévérance d'adoucir quelque peu ces lois pourtant inéluctables, s'imposent, par une inconséquence bien digne d'eux, des obligations auxquelles rien ne les astreint. C'est à celles-ci que notre auteur réserve ses critiques les plus âpres, car il juge possible leur suppression à peu près immédiate : après leur avoir attribué une place secondaire dans l'ordre des calamités humaines, il en vient peu à peu à voir en elles le principal facteur du malheur universel; non content de stigmatiser les vices psychologiques et moraux des individus, il flétrit de toutes les forces de son ironie les iniquités

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 49-50.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 214.
(3) *Histoire comique*, p. 168.

de leurs républiques. Les puissants ont institué un régime d'oppression auquel toutes les nations sont soumises, seul le nom diffère : « si la Russie a le tsarisme, l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis d'Amérique ont l'impérialisme; la Belgique a le cléricalisme, l'Italie a le parti noir, la France a le nationalisme » (1); en réalité c'est partout « le triumvirat universel du prêtre, du soldat et du financier » (2), « l'internationale de la servitude et de la violence » à laquelle il faut absolument opposer « l'internationale des prolétaires, l'internationale de la liberté, du travail harmonieux et de la paix » (3).

Malheureusement, selon notre auteur, l'organisation tout entière des sociétés repose sur les mêmes assises néfastes, et nous pourrons le constater en examinant successivement: les caractères généraux des sociétés; le rôle joué par la science; les classes sociales; les gouvernements; la loi; la justice; enfin les deux fléaux du genre humain, la guerre et la religion.

---

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 13.
(2) *Ibid.*, p. 14.
(3) *Ibid.*, p. 15.

——::——

CHAPITRE PREMIER

Caractères généraux des Sociétés

« Je n'ai d'affection qu'au bien public, et c'est la plus malheureuse des passions et l'amour la plus contrariée », disait un pair du royaume (4) d'une époque et d'un pays que M. Anatole France néglige de nous faire connaître. La pénible vérité de cette réflexion apparaît à qui connaît les bases des sociétés, le principe essentiel d'injustice qui les domine, leur morale et les effets de la civilisation.

Section première. — Bases de la Société.

Quelle base convient-il d'attribuer à la société ? A cette question M. Anatole France n'a jamais été embarrassé pour donner une réponse. Si son opinion n'est pas toujours la même, elle garde un caractère qu'on aime pour sa franchise : elle n'est pas flatteuse pour le lecteur quel qu'il soit, car tous ceux qui savent et peuvent lire vivent évidemment avec leurs semblables.

Notre bénédictin narquois a songé par exemple à établir la société sur la bêtise ! Sans cette belle qualité, il est presque impossible de vivre dans les cités organisées : « La bêtise, c'est l'aptitude au bonheur. C'est le souverain contentement. C'est le premier des biens dans une société

(1) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 194.

policée » (1). Elle est de tous les temps : « l'humanité a de tout temps la même somme de folie et de bêtise à dépenser; c'est un capital qui doit fructifier d'une manière ou d'une autre » (2). Il ne faut donc pas se réjouir de voir s'évanouir les anciennes erreurs, parce qu'elles sont nécessairement remplacées par d'autres; or, « à tout bien considérer, les vieux préjugés sont moins funestes que les nouveaux : le temps, en les usant, les a polis et rendus presque innocents » (3); les pauvres hommes semblent même parfois s'en rendre compte, ils tiennent à leur bêtise et n'aiment pas à voir leurs préjugés ou leurs traditions mis en doute : « le scepticisme semble mal inspiré quand il s'attaque aux souvenirs les plus vivants de la conscience populaire » (4). L'histoire universelle nous a d'ailleurs montré « combien l'esprit de conservation, de tradition, d'imitation et d'obéissance est fort dans les peuples et comme d'un train égal et lent va la vie sociale » (5).

Mais nous savons trop avec quelle facilité M. Anatole France émet les idées les plus différentes pour nous imaginer un seul instant qu'il s'en est tenu à cette théorie. Et en effet il a conçu bien d'autres hypothèses sur le fondement des sociétés. La dissimulation entre autres lui a paru constituer une base suffisante pour l'édification des cités humaines : « la dissimulation est la première vertu de l'homme civilisé et la pierre angulaire de la société; il nous est aussi nécessaire de cacher notre pensée que de porter des vêtements; un homme qui dit tout ce qu'il pense et comme il le pense est aussi inconcevable dans une ville qu'un homme allant tout nu » (6).

Ailleurs, c'est la crainte qui nous est présentée comme permettant seule la vie en commun : « La paix publique est fondée uniquement sur le faible courage des citoyens qui se tiennent en respect les uns les autres par la peur qu'ils se font réciproquement. Et le prince, en inspirant à tous l'épouvante, leur assure l'inestimable bienfait de la paix » (7).

Le mépris se voit également attribuer le rôle essentiel dans la vie publique : il assure la paix, et, lorsque les citoyens manifestent quelque estime les uns pour les autres, des troubles sociaux bouleversent les cités, l'orgueil vient exercer ses ravages sur le monde : « Le mépris

(1) *Histoire comique*, p. 20.
(2) *Le jardin d'Epicure*, p. 85.
(3) *Ibid.*, p. 86.
(4) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 61.
(5) *Ibid.*, p. 253.
(6) *Le mannequin d'osier*, p. 223-224.
(7) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 138.

mutuel, c'est la paix sur la terre, et si les hommes se méprisaient sincèrement entre eux, ils ne se feraient plus de mal et ils vivraient dans une aimable tranquilité. Tous les maux des sociétés polies viennent de ce que les citoyens s'y estiment excessivement et qu'ils élèvent l'honneur comme un monstre sur les misères de la chair et de l'esprit. Ce sentiment les rend fiers et cruels » (1).

La parcimonie de la nature rend féroces les animaux qui satisfont tous leurs appétits immédiatement sans songer à leur subsistance dans l'avenir, car pour se procurer de nouveaux aliments ils sont fatalement amenés à les disputer aux êtres les plus faibles ou même, si le besoin devient plus impérieux, à leurs congénères; la paix ne peut s'établir entre eux à titre permanent. Pour pouvoir vivre en société, il faudrait qu'ils gardent des réserves pour les jours de misère; par là l'avarice apparaît comme la condition essentielle de l'existence en commun, et nous voilà en présence d'une nouvelle base qui, comme les précédentes, nous est présentée comme restant la seule vraie : « La terre est la planète où l'on mange, la planète de la faim. Les animaux y sont naturellement avides et féroces. Seul, le plus intelligent de tous, l'homme, est avare. L'avarice est jusqu'ici la première vertu des sociétés humaines et le chef-d'œuvre moral de la nature. Si je savais écrire, j'écrirais un éloge de l'avarice. A la vérité, ce ne serait pas un livre très nouveau. Les moralistes et les économistes l'ont fait cent fois. Les sociétés humaines ont pour fondement auguste l'avarice et la cruauté » (2).

Ailleurs encore, c'est la résignation des pauvres qui apparaît comme la pierre angulaire de l'organisation sociale : « Les petits consentent avec une admirable facilité à l'inégalité sociale, et Lamennais a bien raison de dire que la société repose tout entière sur la résignation des pauvres » (3).

Ainsi nous sommes en présence de plusieurs bases de la société, dont chacune semblerait devoir exclure les autres; pour être logique et équitable il convient de les adopter toutes au même titre; nous dirons donc que la bêtise, la dissimulation, la crainte, le mépris mutuel, l'avarice, la résignation des pauvres, sont autant de conditions nécessaires à l'établissement des sociétés, toutes également imposées par la nature.

Mais il en est d'autres, — nous devions le prévoir, — qui résultent de l'esprit humain et qui sont particulières aux nations dites civilisées.

---

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 210.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 243-244.
(3) *M. Bergeret à Paris*, p. 76.

D'abord la médiocrité générale, « l'universelle médiocrité des hommes et des choses » (1), est devenue une loi fatale dans nos sociétés policées; elle triomphe partout, même dans les milieux où elle devrait être ignorée, comme les Académies, les Parlements ou les Cours de justice (2).

Un autre élément fondamental est fourni par la puissance de l'argent; le culte du Veau d'or a conduit le capitalisme au pouvoir. Le capital a maintenant remplacé de sa lourde masse toutes les anciennes forces d'oppression, réduites à présent à s'incliner devant lui : « Sur les ruines du passé, sur les débris des aristocraties et des sacerdoces, le capital assied aujourd'hui sa masse colossale. Il règne sur les empires, il règne sur les républiques » (3). Or il nous fait regretter les temps passés qui certes n'étaient pas heureux; il a introduit dans les sociétés des misères inconnues. Toutes les calamités qui s'abattent désormais sur l'Humanité lui sont imputables : « L'argent est cause de tous les maux qui désolent nos sociétés si cruelles et dont nous sommes si fiers » (4). Sa suppression serait le prélude d'une ère de bonheur et de prospérité : les ouvrages de chaque artisan seraient donnés et non plus vendus; faits avec amour ils seraient tous artistement travaillés. Mais les financiers ne veulent pas entendre parler d'un bouleversement qui mettrait fin à leur domination; même avant que leur pouvoir eût atteint l'étendue que le machinisme lui a donnée, leurs alliés naturels, les prêtres, déclaraient hérétique quiconque estimait « que les hommes font mal de se servir de monnaies d'or et d'argent, mais qu'ils doivent mettre en commun tous les biens de la terre » (5). Aussi voit-on les gens riches dominer la nation tout entière : par eux « se gonflent du lait de la richesse ces trois mamelles des nations modernes : l'accaparement, l'agio et la spéculation frauduleuse » (6). C'est là le vice principal de nos sociétés : l'or et l'argent ont créé l'injustice par l'inégalité des fortunes.

Section II. — L'Injustice Sociale.

« L'iniquité est élevée au-dessus des citoyens sur la tour des magistrats et des lois » (7). L'existence des classes sociales est un défi au bon sens en même temps qu'à la

(1) *Le petit Pierre*, p. 323.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 188.
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 70.
(4) *Le petit Pierre*, p. 60.
(5) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 114.
(6) *L'île des Pingouins*, p. 348.
(7) *Le puits de Sainte Claire*, p. 179.

justice et tout homme de cœur doit s'efforcer, par une lutte constante contre les privilégiés, de faire disparaître la distinction arbitraire qui met les travailleurs dans une situation de dépendance vis-à-vis de ceux qui ne font rien. M. Anatole France en est arrivé à cette conception dès qu'il s'occupa de critique sociale; le temps ne dura pas, où il s'indignait contre les soldats qui partageaient leur soupe avec des grévistes (1) ; notre auteur paraît même avoir oublié cette époque lointaine, puisqu'il écrivait en 1913 cette phrase, qui résume d'ailleurs toute sa théorie sur les classes sociales : « injuste et malheureuse, telle nous est toujours apparue cette distinction entre les destinées sociales qui ne provient pas de la nature » (2).

Il avait espéré que le dénouement heureux, quoique tardif, de l'affaire Dreyfus, apporterait une amélioration sensible à l'organisation de la France; son espoir fut déçu; il constate mélancoliquement que « le gouvernement de la république demeura soumis au contrôle des grandes compagnies financières, l'armée consacrée exclusivement à la défense du capital, la flotte destinée uniquement à fournir des commandes aux métallurgistes; les riches refusant de payer leur juste part des impôts, les pauvres, comme par le passé, payèrent pour eux » (3). L'oligarchie financière qui nous gouverne mène le pays à la ruine parce que son intérêt est en opposition avec celui de la collectivité qu'elle a la prétention de représenter : c'est l'idée fondamentale de la théorie des guerres que M. Anatole France a esquissée.

L'organisation sociale est indépendante de la forme du gouvernement : partout les financiers ont établi leur puissance inique sur le reste des hommes, et c'est pourquoi l'on retrouve partout les deux grandes classes — notre auteur n'en voit que deux — des privilégiés et des déshérités : « L'homme est, au fond, le même en Espagne et en France. Ici comme là le faste de quelques-uns couvre la misère de tous et les coquins abondent » (4).

C'est donc la situation de fortune qui constitue l'unique base de la répartition des hommes entre ces deux catégories; le peuple se divise en deux ordres nettement tranchés : les riches et les pauvres; cette distinction coïncide du reste exactement avec celle des oisifs et des travailleurs: en « Pingouinie » comme ailleurs, « ceux qui produisaient les choses nécessaires à la vie en manquaient; chez ceux

(1) *Lettres et arts*, 1er mai 1886.
(2) *Préface* de *L'Art social*, par Roger Marx, p. VI.
(3) *L'île des Pingouins*, p. 309.
(4) *Le génie latin*, p. 207.

qui ne les produisaient pas, elles surabondaient » (1); le rôle de citoyen « consiste pour les pauvres à soutenir et à conserver les riches dans leur puissance et leur oisiveté » (2). Les bons citoyens « soutiennent l'ordre établi et s'arment pour le défendre. Car le devoir des pauvres est de défendre le bien des riches. Et c'est ainsi que se maintient l'union des citoyens » (3).

L'impôt vient encore accentuer l'inégalité des conditions individuelles qu'il devrait au contraire corriger. Dès les temps préhistoriques, les pauvres ont été plus lourdement frappés que les riches, et cela pour deux raisons. D'abord chaque citoyen est généralement imposé en raison de ce qu'il consomme, et par là la proportion que chacun peut établir entre le montant de sa contribution et sa situation de fortune est beaucoup plus élevée pour les pauvres que pour les riches, car des droits sont perçus même sur les éléments indispensables à l'existence. Les arguments invoqués pour justifier une telle iniquité sont toujours restés les mêmes : frapper les riches, c'est léser les pauvres, puisque les pauvres vivent du bien des riches, au dire de ceux qui voient leur fortune menacée ; il vaut donc mieux demander un peu à chacun. Au surplus, ajoutent ordinairement les privilégiés, l'établissement d'un impôt sur la richesse serait très arbitraire parce que les éléments d'appréciation manquent à ceux qui auraient à évaluer la situation exacte de chacun : la richesse varie d'un jour à l'autre, les biens de natures différentes ne peuvent être estimés au moyen des mêmes procédés; en résumé, « les signes de l'opulence sont trompeurs; ce qui est certain, c'est que tout le monde boit et mange » (4).

Quand par exception l'on abandonne le système arbitraire et injuste des impôts de consommation, c'est pour établir un second élément d'iniquité au détriment des pauvres : la richesse est une cause d'exemption, surtout lorsqu'elle n'est acquise par aucun travail personnel; telle est l'origine de l'immunité de la rente. Si l'Etat, réduit par les circonstances à une situation financière désastreuse, songe malgré tout à demander quelque argent à ceux qui en ont, il est aussitôt couvert d'opprobre par tous les « bons citoyens ». « Tant que l'Etat se contente des ressources que lui fournissent les pauvres, tant qu'il a assez des subsides que lui assurent, avec une régularité mécanique, ceux qui travaillent de leurs mains, il vit heureux, tranquille, honoré. Les économistes et les financiers se plaisent à reconnaî-

(1) *L'île des Pingouins*, p. 389.
(2) *Le lys rouge*, p. 117.
(3) *Le puits de Sainte Claire*, p. 187.
(4) *L'île des Pingouins*, p. 67.

tre sa probité. Mais dès que ce malheureux Etat, pressé par le besoin, fait mine de demander de l'argent à ceux qui en ont, et de tirer des riches quelque faible contribution, on lui fait sentir qu'il commet un odieux attentat, viole tous les droits, manque de respect à la chose sacrée, détruit le commerce et l'industrie, et écrase les pauvres en touchant aux riches. On ne lui cache pas qu'il se déshonore. Et il tombe sous le mépris sincère des bons citoyens. Cependant la ruine vient lentement et sûrement. L'État touche à la rente. Il est perdu. (1) » Toute la théorie de l'impôt tient en ces propos de M. Bergeret.

La loi favorise encore l'injustice créée par l'inégalité des fortunes ; son impassibilité aggrave la condition des indigents: elle ne fait pas de différence entre les citoyens, on serait tenté de s'en réjouir, mais si l'on réfléchit quelque peu on ne tarde pas à déplorer « la majestueuse égalité des lois, qui interdit au riche comme au pauvre de coucher sous les ponts, de mendier dans les rues et de voler du pain » (2).

Pourrait-on découvrir la cause première de tant d'iniquités ? L'argent a bien contribué à l'infortune de la plupart des hommes, mais il faut remonter jusqu'à l'établissement de la propriété pour trouver les premiers germes de l'état actuel des institutions. Le droit de propriété est à l'origine de toutes les injustices de tous les temps; pourtant M. Anatole France l'a jugé légitime et naturel : au début de sa carrière littéraire, il en a fait l'éloge et lui a reconnu le mérite d'avoir fait avancer la civilisation : « Quand on voit une belle chose, on veut la posséder. C'est un penchant naturel, que les lois ont prévu. Les Bohémiens de Béranger, qui disent que *voir, c'est avoir*, sont des sages d'une espèce fort rare. Si tous les hommes pensaient comme eux, il n'y aurait pas de civilisation et nous vivrions nus et sans arts, comme les habitants de la Terre-de-Feu » (3). Aussi n'est-ce pas la propriété des belles choses qui soulève l'indignation de notre auteur, il aurait lui-même trop de reproches à s'adresser à cet égard; mais celle de la terre est à ses yeux injustifiable; l'histoire nous a montré qu'elle a « pour unique et glorieuse origine la force » (4); la théorie du premier occupant, suggérée par Rousseau, trouve également sa place dans l'œuvre de notre auteur (5). Quel que soit du reste le fondement de la propriété, que ce soit la force ou le droit du premier occupant, il ne saurait suffire

(1) *L'orme du mail*, p. 230-231. Cf. *Barbe-Bleue, etc.*, p. 234-235.
(2) *Le lys rouge*, p. 117-118.
(3) *Le livre de mon ami*, p. 200-201.
(4) *L'île des Pingouins*, p. 63.
(5) *Le puits de Sainte Claire*, p. 179-180.

à légitimer un semblable abus; cette institution est absurde dans son essence, et « il faut que des hommes soient fous pour croire qu'ils possèdent une montagne », bien que « les lois de la ville leur garantissent cette possession » (1). Elle ne rend même pas heureux ses bénéficiaires, obligés de s'entourer de précautions infinies pour conserver le fruit de leurs usurpations : « Le logis du riche doit être comme une citadelle, et ceux qui possèdent de grands biens font sagement de défendre par force ce qu'ils ont acquis par ruse » (2).

Ainsi le droit de propriété exercé sur la terre, et aussi sur les autres moyens de production, est la source première des inégalités sociales; les qualités personnelles et les hasards de la naissance n'y sont pour rien : on ne doit donc pas s'étonner de voir quelquefois la noblesse pauvre et la roture riche (3).

Cependant, il arrive à notre illustre écrivain de considérer comme naturelles les différences de condition, puisqu'il nous parle quelque part (4) de « l'inégalité, établie par Dieu lui-même dans les conditions humaines »; il constate qu'elle existe même parmi les oiseaux, qui pourtant ignorent le droit de propriété: chez ces animaux aussi les gros se nourrissent aux dépens des maigres (5). Ce serait donc une loi générale gouvernant le monde, notre auteur le dit presque : « En avant ! disent les forts de ce monde, et ils laissent les faibles en arrière » (6).

Néanmoins sa véritable pensée est que ces iniquités sont imputables à la société: la justice est inconnue aux nations; « tous les empires du monde » sont des « repaires de bandits et de malandrins, où les criminels jugent les innocents, s'il s'en trouve d'aventure » (7). Cela tient à la nature humaine, qui ignore la justice au sens métaphysique du mot : « nous jugeons les actions humaines d'après le plaisir ou la peine qu'elles nous causent » (8). Nous ne devons donc pas espérer voir le monde s'améliorer d'un seul coup, ni suivre l'exemple de ceux qui, lors de l'affaire Dreyfus, « se figuraient que les injustices sociales étaient enfilées comme des perles et qu'il suffisait d'en tirer une pour égrener tout le chapelet : c'est là une conception très naïve » (9). Mais on peut néanmoins, par une action persévérante,

(1) *Le puits de Sainte Claire*, p. 180.
(2) *Ibid.*, p. 82.
(3) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 247.
(4) *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 96.
(5) *Balthasar*, p. 273; *Nos enfants*, p. 5.
(6) *Pierre Nozière*, p. 62; *Filles et garçons*, p. 18.
(7) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 209.
(8) *La révolte des anges*, p. 70.
(9) *L'île des Pingouins*, p. 311.

diminuer le mal peu à peu jusqu'au jour où il aura disparu; pour cela il faut compter sur le prolétariat, le seul élément sain dans nos sociétés corrompues; bien qu'il ne soit « garanti nulle part contre les entreprises d'une réaction inintelligente et barbare » (1), il saura, par sa cohésion, briser la puissance des forces d'oppression que nos ministres sont incapables d'abattre.

L'origine sociale de l'injustice humaine est attestée par le sort dévolu aux enfants et aux femmes : la situation de ces deux catégories de personnes est entièrement déterminée par l'organisation intérieure de la ruche humaine.

L'éducation des enfants présente un intérêt que notre auteur n'a pas méconnu. Elle prépare le caractère des futurs citoyens : aussi convient-il d'y apporter le plus grand soin; il importe surtout de former des hommes doux et bons, elle devra donc être exempte de toute dureté (2). Les gouvernements se sont toujours préoccupés d'assurer l'instruction, qui en est le point le plus important; l'histoire nous informe du souci que les puissants de l'ancien régime en avaient pris (3), et nos dirigeants n'ont pas manqué de renchérir encore sur les efforts de leurs prédécesseurs en instituant l'obligation légale, qui n'est d'ailleurs pas respectée (4).

Actuellement cette importante question est résolue d'une manière absurde : outre que l'instruction, en fait, n'est pas accessible à tous, ceux-là mêmes qui par leur situation de fortune sont admis à en jouir sont victimes d'une organisation déplorable; on essaye d'inculquer à ces jeunes esprits des connaissances de toutes sortes, on ne saurait trop s'élever contre « ces programmes iniques que l'orgueil démocratique et le patriotisme bourgeois élevèrent comme les Babels de la cuistrerie » (5). Un enseignement plus pratique, comme celui que l'on recevait dans les couvents au XVIII[e] siècle, présenterait sur notre régime actuel des avantages nombreux : il instruirait les riches à ne point mépriser les pauvres, il leur apprendrait à estimer le travail manuel, à ne pas considérer l'oisiveté comme une marque de noblesse, et surtout il leur montrerait « le but de la vie, qui est de servir, et non point par occasion, dans d'éclatantes rencontres, mais tous les jours, à toute heure, humblement et avec simplicité »; voilà certes un enseignement qui vaut bien « celui de la minéralogie et de la chronologie, dont nous tirons aujourd'hui beaucoup d'orgueil » (6).

---

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 13.
(2) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 84-86.
(3) *Pierre Nozière*, p. 229-230.
(4) *Ibid.*, p. 229.
(5) *Le jardin d'Epicure*, p. 197.
(6) *La vie littéraire*, T. I, p. 40.

Pourtant M. Anatole France a, par ailleurs, condamné ce genre d'enseignement; il critique le procédé moderne qui consiste à ne conserver des vieilles facultés que ce qui est utile, les Etats-Unis ont accentué encore ce mouvement, et l'exagération qu'ils en ont faite montre l'absurdité du système : « Il y a dans le Far-West une université pour les clergymen et les dentistes. Elle n'a que deux facultés, la Faculté de théologie et la Faculté dentaire! (1) » La France a connu en 1852 un régime analogue : la bourgeoisie se tournait alors vers la finance et l'industrie, on a donc supprimé des programmes les connaissances abstraites et par là le niveau intellectuel a baissé (2). Notre auteur s'élève donc à la fois contre l'étendue des programmes et contre leur insuffisance; cela ne fait qu'une contradiction de plus; peut-être cependant y a-t-il eu une évolution dans son esprit : ses écrits les plus récents sont favorables à une extension de l'enseignement dans le domaine philosophique et littéraire.

Le vice le plus essentiel de l'organisation actuelle de l'instruction publique réside dans l'exclusion des enfants pauvres de l'enseignement secondaire et supérieur : seul le fils de riche, serait-il sans intelligence, est admis à recevoir cet enseignement. La réforme que notre sociologue préconise lui paraît destinée à être réalisée prochainement en raison des nécessités engendrées par la Grande Guerre; la récente augmentation des droits universitaires ne paraît pas avoir modifié son appréciation. Le plan nouveau sera d'une « majestueuse simplicité. Même enseignement pour les enfants riches et pauvres. Tous iront à l'école primaire. Ceux d'entre eux qui y montreront le plus d'aptitude aux études seront admis à recevoir l'enseignement secondaire qui, gratuitement donné, réunira sur les mêmes bancs l'élite de la jeunesse bourgeoise et l'élite de la jeunesse prolétarienne. Et cette élite versera son élite dans les grandes écoles de science et d'art. Ainsi la démocratie sera administrée par les meilleurs » (3). C'est, on le voit, le système préconisé par beaucoup de bons esprits de l'ordre universitaire.

Injuste pour les enfants, entre lesquels il établit des distinctions arbitraires, l'ordre social ne l'est pas moins envers les femmes, qu'il réduit à un état d'asservissement total.

La femme, grâce à la civilisation qui lui donna des voiles et à la religion qui donna aux hommes des scrupules, est

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 83.
(2) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 682.
(3) *Ibid.*, p. 683.

bien devenue dans l'ordre moral toute-puissante, et l'homme est amené à rechercher continuellement ce qu'il doit faire pour s'attirer les faveurs de cette « terrible merveille » (1). L'avantage dont elle jouit lui vient sans doute de la situation inférieure qui lui est faite dans l'ordre civil. Elle doit donc se défier des émancipateurs qui veulent faire d'elle l'égale de l'homme; notre auteur lui en donne le conseil salutaire : « Ils vous poussent à déchoir. La belle affaire pour vous d'égaler un avocat ou un pharmacien ! Prenez garde : déjà vous avez dépouillé quelques parcelles de votre mystère et de votre charme » (2). Le culte de la femme disparaît: les jeunes gens assis ne cèdent plus leur place aux dames forcées de rester debout! Le rationalisme diminue le pouvoir qu'elle a conquis, en légitimant l'amour dont le christianisme avait fait un péché (3). Ainsi la femme, pour conserver sa puissance, doit rester inférieure à l'homme.

Cette théorie est exceptionnelle dans l'œuvre du grand maître : celui-ci est féministe, et l'est excessivement. En réalité, si la femme diffère de l'homme au point de vue sentimental, elle est son égale par les besoins: il faut vivre et pour cela travailler ; l'instruction surtout doit lui être largement ouverte : « s'il est peu raisonnable de vouloir instruire toutes les femmes, l'est-il davantage de vouloir interdire à toutes les hautes spéculations de la pensée ? (4) » Et qu'on n'oppose pas à cela des raisons de convenance et de bon goût! Les antiféministes, adversaires de l'assimilation légale et morale des sexes parce que, disent-ils, il n'est pas convenable pour une femme de travailler au dehors, n'hésitent pas à astreindre des ouvrières à des travaux accablants pour un salaire dérisoire. « Vraiment il sied bien de chicaner, au nom du bon goût, les femmes qui s'efforcent de se faire un état par l'étude, quand l'atelier et le magasin dévorent incessamment tant de jeunes filles sans que personne s'en émeuve » (5). Nous savons du reste que les travaux du ménage leur ont toujours été imposés, et ils sont bien aussi pénibles que les autres; le fourneau de cuisine auprès duquel les femmes passent leur vie ronge peu à peu leur corps et leur esprit (6); il y a là un progrès certain sur la division du travail des sociétés primitives où les tâches les plus accablantes leur étaient réservées, mais il y aurait encore beau-

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 14.
(2) *Ibid.*, p. 17.
(3) *Ibid.*, p. 16-18.
(4) *Ibid.*, p. 193.
(5) *Aux étudiants*, p. 47. Cf. *Ibid.*, p. 46.
(6) *Le jardin d'Epicure*, p. 48.

coup à faire, et l'on ne voit pas la fin du martyre du sexe faible, à moins, ajoute ironiquement le grand sceptique, « que le socialisme ne ramène l'âge où les chasseurs dévoraient leur proie encore chaude et où Vénus dans les forêts unissait les amants » (1). Il ne faut pourtant pas perdre tout espoir: nous devons travailler énergiquement à l'affranchissement des femmes, qui, en leur offrant des occupations plus attrayantes, atténuera pour elles les ennuis et les fatigues du ménage.

La situation de la femme dans nos sociétés est donc bien un cas nouveau de l'injustice humaine qui apparaît dans tous les domaines. Partout l'iniquité préside aux relations des hommes ; voilà où nous a conduits l'envahissement croissant de nos cités par le capitalisme, et voilà pourquoi il faut s'unir contre « le triumvirat universel du prêtre, du soldat et du financier » (2).

Section III. — La Morale Sociale.

Pour vivre ensemble, les hommes ont dû adopter un ensemble de maximes qui, en leur fixant une ligne de conduite invariable, leur permettent de se supporter mutuellement. Tel est le but de la morale.

Comme tout sceptique conscient des conséquences logiques de sa philosophie, M. Anatole France accepte la morale : la rejeter, ce serait admettre la possibilité de la remplacer par des principes plus exacts, ce qui serait absurde (3). Il faut bien l'agréer, puisque sans elle il n'y a pas de société possible.

Mais encore faut-il s'accoutumer à ne voir en elle qu'un expédient destiné à réprimer les instincts sanguinaires des hommes ; la vertu n'a aucune existence réelle, c'est une simple création de l'esprit humain, nous n'avons pas d'autre raison de l'aimer : « On doit aimer la vertu ; mais il est bon de savoir que c'est un simple expédient imaginé par les hommes pour vivre commodément ensemble. Ce que nous appelons la morale n'est qu'une entreprise désespérée de nos semblables contre l'ordre universel, qui est la lutte, le carnage et l'aveugle jeu de forces contraires. Elle se détruit elle-même, et, plus j'y pense, plus je

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 50.
(2) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 14.
(3) Cf. *La vie littéraire*, T. I, p. III.

me persuade que l'univers est enragé » (1). Telles sont les réflexions que suggère au citoyen Brotteaux sa sagesse naturelle.

Et d'ailleurs nous n'avons aucun moyen de constituer une morale infaillible : nous jugeons les actions par les effets qu'elles engendrent et non par leur caractère intrinsèque; nous rapportons tout à nous : « La distinction du bien et du mal dans les sociétés humaines n'est jamais sortie de l'empirisme le plus grossier. Elle a été constituée dans un esprit tout pratique et par simple commodité » (2). Le grand prêtre de Sérapis qui, dans *Thaïs*, présente la parabole des olives, nous montre toute la fragilité de nos conceptions morales : supposons deux paniers contenant, l'un des olives blanches, l'autre des olives noires ; « si elles [les olives] étaient douées de pensée et de connaissance, les blanches diraient : il est bien qu'une olive soit blanche, il est mal qu'elle soit noire, et le peuple des olives noires détesterait le peuple des olives blanches » (3). Notre morale repose sur un raisonnement analogue. En réalité, « le bien et le mal n'existent que dans l'opinion. Le sage n'a, pour raisons d'agir, que la coutume et l'usage » (4). Pour être réputé honnête homme, il suffit de se conformer aux préjugés en cours.

Le fondement des mœurs et de la morale se trouve en effet dans les habitudes parfois très anciennes qui se sont établies et conservées sans raison apparente : le peuple est « attaché à ses habitudes anciennes, qu'il n'a jamais examinées » (5); voilà pourquoi il est mal d' « aller nu dans la rue ». Les mêmes idées morales sont admises par tous, puisqu'elles « ne sont pas le produit de la réflexion, mais la suite de l'usage » (6). Les croyances religieuses et les opinions philosophiques n'exercent aucune influence sur elles; la diversité des théories individuelles ne se manifeste que lorsqu'il s'agit d'expliquer l'origine des idées morales : « L'origine de ces idées est seule en discussion. Tandis que les esprits qui se disent libres croient retrouver dans la nature les règles de leur conduite, les âmes pieuses tirent de la religion les règles de la leur, et ces règles se trouvent être les mêmes, à peu de chose près, non parce qu'elles sont universelles, à la fois divines et naturelles, comme on se plaît à le dire, mais, au contraire,

(1) *Les dieux ont soif*, p. 88.
(2) *Histoire comique*, p. 164.
(3) *Thaïs*, p. 192.
(4) *Ibid.*, p. 59.
(5) *La révolte des anges*, p. 105. Cf. *Le mannequin d'osier*, p. 317-318; *L'île des Pingouins*, p. 314-315.
(6) *Le mannequin d'osier*, p. 317.

parce qu'elles sont propres au temps et au lieu, tirées des mêmes habitudes, déduites des mêmes préjugés » (1). En résumé, « la morale est indépendante des principes » (2).

Il est donc absurde de parler d'une morale naturelle; la nature, nous le savons, ne peut nous inspirer aucun principe de cette sorte : elle est trop indifférente pour cela (3). L'idée d'une morale religieuse n'est pas plus acceptable : les mœurs sont indépendantes des croyances ; aussi voit-on les religions se transformer à travers les âges pour s'adapter aux mœurs qu'elles ne peuvent dominer; et de même à une époque donnée toutes les religions sont inspirées de la même morale (4). Il importe donc de s'affranchir de ces confusions courantes; constatons que la nécessité de la morale est une loi qui s'impose à tous et qu'aucune doctrine ne saurait faire changer les coutumes : « c'est justement parce que la morale est nécessaire que toutes les théories du monde ne prévaudront pas contre elle » (5).

Après avoir assis la morale sur les usages de chaque époque, notre auteur abandonne parfois cette idée pour en adopter d'autres, selon sa coutume. La base naturelle qu'il avait refusé de reconnaître à ces principes, il l'admet maintenant sans difficulté : la morale, dit-il, « est toujours la même, parce que la nature ne change pas. Il y a une morale pour les animaux et même pour les végétaux, puisqu'il y a pour les uns et les autres une conformité et une non-conformité avec la nature, et par conséquent un bien et un mal. La morale d'un loup est de manger les moutons, comme la morale des moutons est de manger de l'herbe » (6). Ailleurs (7), ce sont les passions qui lui apparaissent comme l'unique origine des principes du bien et du mal. Le sentiment semble au grand sensualiste fournir à la morale un point d'appui solide; mais ce qu'il faut absolument rejeter, c'est l'idée d'une morale scientifique, pourtant chère à Renan : les progrès des sciences n'ont jamais amené de changement dans les mœurs (8), bien que nous ayons trouvé des affirmations contraires dans l'œuvre même du grand maître.

---

(1) *Le mannequin d'osier*, p. 317-318.
(2) *Ibid.*, p. 321.
(3) *La révolte des anges*, p. 309.
(4) *Ibid.*, p. 322 ; *La vie littéraire*, T. III, p. 71 ; *Sur la pierre blanche*, p. 166-168, 175-177.
(5) *La vie littéraire*, T. III, p. 71.
(6) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 695.
(7) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 292.
(8) *Le jardin d'Epicure*, p. 54-56. Cf. *Pierre Nozière*, p. 145-146.

Ailleurs enfin (1) le mensonge est considéré comme l'élément fondamental en la matière: comme les sages n'osent généralement pas montrer aux hommes ce que leurs coutumes ont d'absurde, celles-ci restent établies sur des idées fausses, comme celle qui consiste à considérer l'homme comme supérieur aux animaux; notre espèce a pris ainsi l'habitude de vivre autrement que des bêtes, ce qui est contraire à la nature; le mensonge, susceptible de formes diverses, a beaucoup plus de force que la vérité qui est une; et ainsi « le mensonge est le principe de toute vertu et de toute beauté chez les hommes » (2).

Mais au fond la véritable pensée de notre auteur est que les usages de chaque époque déterminent la morale du même moment. Quels sont donc nos principes actuels dans ce domaine ?

Nous estimons volontiers que la charité suffit pour faire le bien; c'est là une erreur grossière: seule la justice pourrait opérer ce résultat; mais les gens se donnent ainsi l'illusion « qu'ils sont très bons alors qu'ils ne sont pas bon du tout, qu'ils font du bien alors qu'ils ne font pas de bien, qu'il leur est facile d'être bienfaisants, alors que c'est la chose la plus difficile du monde » (3). Or l'aumône est condamnable pour trois raisons (4): — 1° l'aumône est « empoisonnée » : le bourgeois qui la fait croit s'acquitter envers ses frères malheureux; la répartition des richesses n'en est pourtant pas améliorée, le mal subsiste : « l'aumône n'est pas plus comparable à la bienfaisance que la grimace d'un singe ne ressemble au sourire de la Joconde » (5); — 2° elle fait du bien à celui qui donne et du mal à celui qui reçoit, en ce sens que le premier se donne la joie d'humilier son semblable et de manifester sa supériorité de fortune, et que le second aliène une partie de sa dignité en recevant la charité; moralement « l'aumône avilit également celui qui la reçoit et celui qui la fait »(6); — 3° « la richesse étant par elle-même dure et cruelle, il ne faut pas qu'elle revête l'apparence trompeuse de la douceur » (7), l'aumône fait le pauvre « capitaliste avec ironie » et ne lui communique un élément de richesse que pour lui en faire ressentir l'insuffisance; le bourgeois qui la fait se montre ainsi d'autant plus cruel (8).

---

(1) *L'anneau d'améthyste*, p. 196-198 ; *L'île des Pingouins*, p. 50-51 ; *La révolte des anges*, p. 247.
(2) *L'anneau d'améthyste*, p. 197.
(3) *Crainquebille, etc.*, p. 314 (*Opinions sociales*, T. I, p. 11).
(4) *Ibid.*, p. 309 (*Ibid.*, p. 8).
(5) *M. Bergeret à Paris*, p. 240-241 (*Opinions sociales*, T. I, p. 43-44).
(6) *Ibid.*, p. 238 (*Ibid.*, p. 42).
(7) *Crainquebille, etc.*, p. 309-310 (*Opinions sociales*, T. I, p. 8).
(8) *M. Bergeret à Paris*, p. 239 (*Opinions sociales*, T. I, p. 43).

En réalité les riches sont débiteurs envers les pauvres, mais ils ne sont pas pressés de connaître le montant de leur dette: de temps à autre ils versent un petit acompte, et il ne songent pas à se libérer du total; par là ils se montrent moins probes envers les malheureux qu'envers leurs égaux, et l'on peut leur dire : « Vous faites l'aumône pour ne pas restituer. Vous donnez un peu pour garder beaucoup » (1). Les résultats d'un tel calcul sont funestes: il se crée de la sorte une classe nouvelle, celle des mendiants, dont la dégénérescence ne peut être imputée qu'à la société elle-même (2).

Quel remède apporter à cette situation ? Il ne saurait être question des établissements de bienfaisance créés par la collectivité; malgré leur utilité, ils ne peuvent modifier la répartition des richesses dont le principe même est mauvais : « leur vice commun est de procéder de l'iniquité sociale qu'ils sont destinés à corriger, et d'être des médecines contaminées » (3). Du reste ils fonctionnent aussi par aumônes.

La solution n'est pas là : « il ne faut pas améliorer la condition des pauvres ; il faut la supprimer » (4). Le remède, c'est la justice ; seul le socialisme peut opérer la transformation nécessaire, grâce à la mise en commun des moyens de production et d'une partie des fruits du travail; alors on donnera vraiment, car on donnera son travail et son génie, et cette bienfaisance s'adressera à tous. « La bienfaisance universelle, c'est que chacun vive de son travail et non du travail d'autrui. Hors l'échange et la solidarité tout est vil, honteux, infécond. La charité humaine, c'est le concours de tous dans la production et le partage des fruits » (5).

Notre morale actuelle ne mérite donc pas l'admiration du sage : l'homme vertueux, selon M. Anatole France, n'est pas celui qui donne aux pauvres ni celui qui se conforme aux usages; c'est celui qui procure à autrui le plus de plaisir. Or la morale « est instinctive et féroce » (6) ; il vaut donc mieux « faire une chose immorale qu'une chose cruelle » (7). La morale est un masque à l'usage exclusif des hommes sans bonté; elle est inutile aux gens de bien.

---

(1) *Crainquebille, etc.*, p. 307 (*Opinions sociales*, T. I, p. 6). Cf. *Ibid.*, p. 306-308 (*Ibid.*, p. 6-7); *Le puits de Sainte Claire*, p. 187-188.
(2) *M. Bergeret à Paris*, p. 243 (*Opinions sociales*, T. I, p. 45).
(3) *Ibid.*, p. 241-242 (*Ibid.*, p. 44).
(4) *Crainquebille, etc.*, p. 309 (*Opinions sociales*, T. I, p. 8).
(5) *M. Bergeret à Paris*, p. 242 (*Opinions sociales*, T. I, p. 44).
(6) *Histoire comique*, p. 165.
(7) *Le lys rouge*, p. 18.

Section IV. — La Civilisation.

« L'espèce humaine sort péniblement et peu à peu de la barbarie primitive. On peut dire que le type de société qu'elle a réalisé après tant de siècles d'efforts et de souffrances, n'est que la barbarie organisée, la violence administrée, l'injustice régularisée » (1). Tel est l'état de civilisation auquel les hommes sont parvenus et dont ils sont si fiers; il ne diffère pas sensiblement de ceux qui l'ont précédé. On attribue volontiers au mot de civilisation un sens métaphysique et absolu; en réalité il convient de n'y voir qu'une notion de temps : « Ce que les hommes appel'ent civilisation, c'est l'état actuel des mœurs et ce qu'ils appellent barbarie, ce sont les états antérieurs. Les mœurs présentes, on les appellera barbares quand elles seront des mœurs passées » (2). Nous savons que les hommes d'aujourd'hui ne diffèrent des barbares primitifs que par le nombre et la variété des passe-temps (3).

La société telle que les progrès industriels l'ont faite, celle que l'on qualifie communément de civilisée, est l'objet d'un réquisitoire d'une violence inouïe de la part de notre auteur, ainsi qu'on l'a remarqué à propos de *L'île des Pingouins* (4). Si les inventions et les perfectionnements techniques ont procuré quelque bien-être à notre espèce, ils ont également entraîné de telles misères que vraiment on peut regretter le temps où nos ancêtres vivaient sans arts dans les cavernes (5). Les profits que l'on en retire sont bien faibles ; la moralité humaine n'en a même pas été améliorée: si la crainte des gendarmes réprime quelque peu les instincts brutaux des gens avides, la nécessité de vivre entretient dans les âmes la férocité primitive. « C'est l'effet de la civilisation d'affaiblir peu à peu les énergies naturelles. Mais le fonds humain ne change pas, et ce fonds est âpre, égoïste, jaloux, sensuel, féroce » (6). L'affaiblissement peu sensible de la férocité de notre espèce comporte une contre-partie malheureuse, la diminution du courage, quoique nous ne voulions en laisser rien paraître : « les hommes cultivés affectent le courage par respect humain, et ils se font une vertu artificielle plus belle peut-être que la naturelle » (7).

---

(1) *Opinions sociales*, T. I, p. 87 ; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 55.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 224-225.
(3) *La vie littéraire*, T. II, p. 22.
(4) René Doumic, *M. Anatole France chez les Pingouins*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1908, p. 451-452.
(5) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 septembre 1921, p. 237-238.
(6) *La vie littéraire*, T. IV, p. 48.
(7) *L'anneau d'améthyste*, p. 348-349.

Non seulement la civilisation n'a pas apporté d'amélioration à la morale humaine, elle fait encore naître des travers inconnus avant elle ; par exemple « il n'y a plus aujourd'hui d'hospitalité gratuite chez les peuples policés » (1). Mais surtout elle a produit des effets matériels qu'un amateur de beau ne peut que déplorer: ainsi la création des chemins de fer a provoqué la disparition des vieux costumes locaux, si pittoresques pour un Parisien venu de la capitale (2). Quant aux villes, les progrès de l'industrie les ont rendues ridicules et laides.

Le ridicule est en proportion de la hauteur des maisons: M. Bergeret ne pouvait s'empêcher de songer à l'absurdité de l'identité des occupations à tous les étages d'une maison neuve, tous construits sur un plan uniforme; « et ces gens qui dînent l'un sous l'autre, jouent l'un sous l'autre, se couchent l'un sous l'autre, avec symétrie, composent, quand on y pense, un spectacle d'un comique humiliant » (3).

D'autre part nos cités modernes perdent leur originalité traditionnelle: les vestiges des anciens temps sont détruits pour faire place à des usines ou à des monuments grotesques comme « ce grand palais recouvert d'une immense cloche à melon » (4). Les vieux murs, les arbres, les étalages des bouquinistes, tout ce qui faisait le charme du Paris d'autrefois, tout cela disparaît au profit des maisons bâties sans art, en série, des cafés, des gares souterraines, des tramways à vapeur et des hôtels de style américain (5).

D'où vient cette transformation de nos villes? Peut-être était-elle nécessaire pour l'adoucissement de la vie des habitants : la loi naturelle du changement s'impose aux villes comme aux êtres animés (6). Mais ne faut-il pas l'attribuer à notre organisation capitaliste, qui exerce ses ravages dans tous les domaines? N'est-ce pas le prix du terrain qui fait se développer en hauteur nos cités qui ne peuvent plus s'étendre en largeur? Si l'on en croit un propos prêté par M. Gsell au grand maître, la laideur des villes n'aurait pas d'autre origine : « La hauteur modeste des habitations était le principal agrément du vieux Paris. Elles ne dérobaient pas à la vue le doux ciel de l'Ile-de-France. Comme le terrain coûtait peu, elles se développaient en largeur. C'était le secret de leur charme. Le sol est devenu très cher et les maisons d'aujourd'hui ne mon-

(1) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 67.
(2) *Le lys rouge*, p. 324.
(3) *M. Bergeret à Paris*, p. 38.
(4) *L'île des Pingouins*, p. 330.
(5) *Ibid.*, p. 330 ; *Pierre Nozière*, p. 78-79.
(6) *Pierre Nozière*, p. 79 ; *M. Bergeret à Paris*, p. 32.

tent que faute de pouvoir s'étendre. C'est la raison de leur laideur » (1).

L'air et la lumière se font de plus en plus rares dans ces agglomérations recouvertes d'un nuage de fumées échappées des cheminées des usines; la santé en est fortement éprouvée, et l'homme est plus malheureux que jamais : « ce qu'il y a de plus pénible dans la civilisation, c'est d'être privé de la lumière du jour » (2). En somme « le progrès des mœurs est de vivre en cage » (3).

La civilisation multiplie les causes de guerres en créant de nouveaux intérêts économiques: la politique coloniale est une simple application de cette idée (4). Au surplus les engins de destruction se perfectionnent en même temps que les objets utiles (5).

En résumé, « c'est la science et la civilisation qui ont créé le mal moral avec le mal physique » (6). Les hommes ne s'en rendent pas compte et continuent à développer leurs machines homicides, un sentiment mystique les pousse à adorer les moteurs comme ils adoraient autrefois les forces naturelles les plus malfaisantes et les animaux féroces : « Les Egyptiens adoraient les crocodiles qui les dévoraient; les Pingouins adorent les autos qui les écrasent » (7). Le mouvement qui emporte la technique industrielle vers un machinisme intégral ne peut plus être enrayé : « la cupidité frénétique des industriels » (8) n'est plus la seule force déterminante de cette évolution ; les oisifs veulent retirer du travail de leurs semblables toutes les jouissances qu'il peut leur fournir; le peuple enfin est pénétré du désir légitime de profiter des progrès du luxe : pourquoi chacun n'aurait-il pas son automobile? Il vaut donc mieux prendre son parti de cette situation et tâcher d'adapter aux machines l'organisation économique: à cette condition seulement les inventions nouvelles deviendront bienfaisantes. S'agit-il par exemple de l'automobile? « Il faudra lui construire des voies en rapport avec ses allures, des chaussées qu'elle ne puisse plus déchirer de ses pneus féroces et dont elle n'envoie plus la poussière empoisonnée dans les poitrines humaines. On devra interdire ces voies nouvelles aux véhicules d'une moindre vitesse, ainsi qu'à

(1) Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 235.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 405. Cf. *Ibid.*, p. 330.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 111.
(4) *Ibid.*, p. 168-169; *Sur la pierre blanche*, p. 224-225; *L'île des Pingouins*, p. 177-179.
(5) *Pierre Nozière*, p. 172-173.
(6) *Le jardin d'Epicure*, p. 292.
(7) *L'île des Pingouins*, p. 328-329.
(8) *Ibid.*, p. 329.

tous les simples animaux, y établir des garages et des passerelles, enfin créer l'ordre et l'harmonie dans la voirie future » (1).

La civilisation a également apporté aux sociétés le bienfait des scandales : « Le scandale est propre aux sociétés polies, et c'est même une de leurs distractions les plus chères » (2). N'exagérons rien cependant : les scandales sont de tous les temps et de tous les pays, cela résulte de leur définition même : ils sont « l'effet que produit d'ordinaire la révélation d'une action cachée; car les hommes ne se cachent guère que pour agir contrairement aux mœurs et à l'opinion » (3). La civilisation ne leur donne que des raisons nouvelles de se produire, d'abord par les intérêts de toutes sortes qu'elle fait naître, et surtout par la forme que les progrès techniques permettent de donner aux gouvernements. Le caractère essentiel du scandale est en effet la révélation d'un fait inconnu; or les démocraties sont peu capables de dissimulation, la fréquence des éclats augmentera d'autant; le système parlementaire multiplie du reste les prévaricateurs « en mettant une multitude de gens en état de prévariquer » (4). Chaque printemps voit se révéler une foule d'indélicatesses commises par des députés et des sénateurs; il n'y a pas lieu de s'en étonner : « depuis le mémorable triomphe des institutions démocratiques », le fait se renouvelle tous les ans « avec une exactitude astronomique » et « révèle seulement le jeu régulier des institutions » (5). Mais comme les tristes héros des scandales sont toujours de grands personnages, on ne doit pas s'étonner de voir ces affaires « tomber dans l'oubli, dans l'insondable oubli, dans la nuit sans mémoire où s'enfoncent tour à tour, après un moment d'éclat, les hontes et les gloires, les beautés et les scandales du régime » (6).

Et voilà la société que les économistes soutiennent de leur autorité ! M. Anatole France ne cache pas le mépris que lui inspirent les théories classiques de l'économie politique; parodiant les physiocrates qui, à l'exemple de Sully, voyaient la source de la richesse nationale « dans ces deux mamelles, labour et pâturage », il n'hésite pas à nous parler des « trois mamelles des nations modernes : l'accaparement, l'agio et la spéculation frauduleuse » (7).

---

(1) *L'île des Pingouins*, p. 329.
(2) *Le livre de mon ami*, p. 294.
(3) *Le mannequin d'osier*, p. 238 .
(4) *Ibid.*, p. 239.
(5) *Ibid.*, p. 231.
(6) *Ibid.*, p. 264.
(7) *L'île des Pingouins*, p. 348.

Les sentiments de réprobation que notre auteur nourrit à l'égard des enseignements de cette science rejaillissent sur les savants qui osent la pratiquer. Ceux-ci lui paraissent en proie à une idée fixe consistant à appliquer leurs prétendues connaissances à tous les domaines, même à la littérature. Ainsi, au sujet de la mélancolie d'Hamlet, « un économiste très distingué, M. Emile de Laveleye, a pensé que ce devait être une tristesse d'économiste. Et il a fait un article exprès pour le démontrer. Il a donné à entendre que son ami Lanfrey et lui-même en avaient éprouvé une semblable après le coup d'Etat de 1851 » (1). Notre éminent littérateur ne peut leur pardonner de considérer les inégalités sociales comme légitimes et de les présenter comme « d'inéluctables fatalités économiques » (2). Aussi leur dénie-t-il une connaissance sérieuse des affaires financières : ils ne peuvent expliquer les phénomènes sociaux, tels que la longue durée du Bas-Empire, qui a subsisté pendant plusieurs siècles sans ressources financières (3). A plus forte raison ne peuvent-ils prévoir les événements qu'ils sont incapables d'expliquer après coup : « Depuis 1870 la situation industrielle et financière du pays a traversé quatre ou cinq révolutions que les économistes n'avaient pas prévues et qu'ils ne comprennent pas encore » (4).

Les économistes, dans l'esprit de l'impitoyable ironiste, ne sont que les alliés des financiers pour la défense d'un régime condamné à disparaître bientôt sous l'action des lois naturelles; il conviendrait donc de « prendre en pitié nos économistes qui se disputent entre eux sur le prix des meubles dans la maison qui brûle » (5). Combien il est préférable de suivre les hommes généreux « qui s'efforcent d'instituer la justice sociale dans sa plénitude et de préparer la paix universelle par l'union des travailleurs »! ceux-là ne s'inspirent pas des captieuses théories classiques, « mais les économistes dont ils s'autorisent se sont moins trompés que ceux des anciennes écoles, et surtout ils ont mieux corrigé leurs erreurs » (6). Il ne faudrait donc pas envelopper l'école socialiste dans le mépris qu'il convient d'éprouver pour les économistes.

Laissons l'école dite libérale s'efforcer de légitimer une organisation qui touche à sa fin. Elle ne pourra pas em-

---

(1) *La vie littéraire*, T. I, p. 3.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 389. Cf. *L'orme du mail*, p. 230-231.
(3) *Le mannequin d'osier*, p. 31-32.
(4) *Le lys rouge*, p. 49.
(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 36.
(6) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 73.

pêcher les lois historiques de s'appliquer avec une régularité inébranlable; notre « bourgeoisie pourrie » (1) ne saurait échapper à sa destinée. M. Anatole France est certain que l'avenir se chargera d'assurer le triomphe de l'ordre et de la liberté tels qu'il les conçoit : « non de cet ordre que le conservatisme brutal oppose aux justes revendications du prolétariat; non de cette liberté que le parti clérical invoque sans cesse contre la liberté; mais de l'ordre qui assure à tout homme le fruit plein de son travail, mais de la liberté qui se défend contre les dangers et ne se rend point aux sommations de ses ennemis » (2).

(1) *M. Bergeret à Paris*, p. 94 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. I, p. 62).
(2) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 42-43.

CHAPITRE II

Rôle de l'Intelligence et de la Science dans les Sociétés

Puisque l'évolution des sociétés est soumise à des lois générales indépendantes de la volonté humaine, la connaissance de ces lois pourrait, semble-t-il, exercer sur les actions de chacun une influence heureuse : l'homme aurait intérêt à ne pas contrarier le jeu des forces dont la résultante détermine l'état social de chaque époque; toute tentative contraire étant vouée à un échec certain, personne ne s'aviserait d'entreprendre un acte portant atteinte à la toute-puissance de la nature. Il faudrait pour cela que chacun réglât sa vie selon les suggestions de son intelligence et que, par le raisonnement, il pût acquérir la science des lois sociales. En est-il ainsi dans nos sociétés ? Doit-on désirer qu'il en soit ainsi ? M. Anatole France répond à ces deux questions par des affirmations contradictoires.

Section première. — Rôle positif de l'Intelligence dans les phénomènes sociaux.

Le rôle joué par l'esprit scientifique dans la détermination des actes des hommes a été considéré diversement par notre auteur : tour à tour il l'estime inexistant ou fondamental. Il n'y a même eu aucune évolution dans sa pensée à cet égard : il soutient indifféremment les deux thèses. On peut cependant découvrir une préférence pour la théorie de la prédominance de l'intelligence depuis l'*Histoire contemporaine*, tandis que jusqu'alors les deux idées contraires étaient soutenues avec une énergie égale.

Notre auteur a soutenu d'une part que le sentiment seul menait le monde, à l'exclusion de la science et de l'intelligence. En fait on ne peut guère suivre Renan lorsqu'il espère fonder la société sur le rationalisme et l'expérience, il se rend même compte de l'exagération de sa conception (1). Une semblable utopie n'est pas actuellement réalisable : « Les croyances, la morale et les lois ne dérivent

(1) *La vie littéraire*, T. IV, p. 43.

point d'une interprétation rationnelle des phénomènes de la nature, une libre intelligence de ces phénomènes affaiblit les préjugés nécessaires, et la faculté de beaucoup connaître est une monstruosité funeste » (1). Nous savons que l'idée de fonder la morale sur la science est absurde en raison de l'incompatibilité des préjugés universels avec l'esprit critique (2).

L'intelligence n'a pas pris encore la place que certains désireraient lui voir occuper dans la détermination des actions humaines, nous sommes encore soumis entièrement aux forces qui nous sont étrangères sans que notre libre arbitre trouve le moyen de s'exercer : « nous réagissons si peu contre les mouvements réflexes que je n'ose pas dire qu'il y a dans les sociétés humaines un état intellectuel en opposition avec l'état de nature » (3).

C'est sans doute pour cette raison que les hommes « ne se gouvernent jamais par le raisonnement; l'instinct et le sentiment les mènent; ils obéissent à leurs passions, à l'amour, à la haine et surtout à la peur salutaire; ils préfèrent les religions aux philosophies » (4). Le sentiment seul peut leur faire atteindre les vérités les plus hautes, et l'enthousiasme produit des effets auxquels ne saurait prétendre le raisonnement le plus serré (5).

L'homme va où son instinct le pousse, sans rechercher de quel côté se trouve la vérité : voilà pourquoi le mensonge s'empare généralement de son esprit, car « que peut la vérité froide et nue contre les prestiges étincelants du mensonge ? (6) »

De même encore les religions peuvent résister à tous les assauts de l'esprit critique; ayant pour base le sentiment elles exercent une action toute-puissante sur l'âme de ceux qui les pratiquent, l'absurdité qui les caractérise parfois n'enlève rien à leur pouvoir. Les connaissances positives ne peuvent rien contre elles : le christianisme n'a pas sensiblement décliné depuis les découvertes scientifiques (7).

Notre raison ne nous fournit que des indications sujettes à caution. Aussi l'ignorance et l'erreur sont-elles générales; il n'y a pas lieu de s'en plaindre, puisque « l'ignorance et l'erreur sont nécessaires à la vie comme le pain et

---

(1) *Pierre Nozière*, p. 163.
(2) *Ibid.*, p. 145-146.
(3) *Le jardin d'Epicure*, p. 79. Cf. *Ibid.*, p. 293 ; *La vie littéraire*, T. II, p. 57 ; *L'anneau d'améthyste*, p. 10.
(4) *La vie littéraire*, T. IV, p. II-III ; *Le jardin d'Epicure*, p. 214.
(5) *Thaïs*, p. 175-176 ; *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 288. Cf. *Le jardin d'Epicure*, p. 38-39.
(6) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 7.
(7) *Pierre Nozière*, p. 322 ; *La révolte des anges*, p. 126-127.

l'eau » (1). Si l'intelligence était plus répandue, comme « elle est contraire au génie de l'espèce », elle constituerait une force subversive redoutable; heureusement elle est rare, et quand elle se rencontre d'aventure elle n'a pas la puissance de la folie, de même que l'ignorance exerce une influence que n'atteint jamais celle de la science (2).

La science ne peut guère dominer les esprit dans l'état rudimentaire où elle se trouve : certains domaines nous sont complètement inconnus (3). Les vérités qu'elle nous enseigne ne sont pas d'une exactitude définitive : elles sont « précaires et transitoires; la philosophie de la nature est toujours à refaire » (4). Les hommes n'ont donc pas en elle la confiance qu'elle mériterait peut-être : « ils conservent leurs antiques erreurs, dont la fausseté est démontrée, faisant preuve ainsi d'une désolante stupidité ! (5) »

Aussi les penseurs ont-ils toujours été l'objet de la réprobation de leurs contemporains : les exemples d'Anaxagore et de Socrate montrent « qu'en tout temps et dans tous les pays, la pensée des âmes méditatives fut un sujet de scandale » (6). Le regret de n'être pas compris s'ajoute ainsi pour les savants au mal de connaître (7) et à l'impression pénible qu'ils sont « le jouet de l'éternel mensonge » (8).

Mais voici maintenant la thèse contraire. « Malgré les appétits brutaux, malgré les violences, la force qui gouverne le monde, c'est la Pensée. Que dis-je ? elle le crée, le conserve et le transforme. Penser, c'est l'acte essentiel, — toutes les autres actions n'ont d'effet durable que lorsqu'elles lui sont subordonnées » (9). Ces paroles, prononcées en 1910 dans un discours adressé aux étudiants, n'étaient inspirées par aucune intention de flatterie à l'égard des auditeurs. La même idée avait été déjà exprimée longtemps avant cette époque : vers 1890 on en trouvait des traces, éparses dans l'œuvre du grand maître; celui-ci, imitant Pascal, estimait que « la pensée, c'est tout l'homme... C'est la pensée qui conduit le monde. Les idées de la veille font les mœurs du lendemain... Subordonner

(1) *Pierre Nozière*, p. 161. Cf. *Ibid.*, p. 160-162 ; *Le jardin d'Epicure*, p. 33.
(2) *Thaïs*, p. 297-298.
(3) *La vie littéraire*, T. III, p. 17.
(4) *Ibid.*, T. III, p. 68. Cf. *Notice sur Racine*, p. 74.
(5) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 septembre 1921, p. 239.
(6) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 203. Cf. *Le puits de Sainte-Claire*, p. 157-158.
(7) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 68.
(8) *Ibid.*, p. 171.
(9) *Aux étudiants*, p. 37.

la philosophie à la morale, c'est vouloir la mort même de la pensée, la ruine de toute spéculation intellectuelle, le silence éternel de l'esprit. Et c'est arrêter du même coup le progrès des mœurs et l'essor de la civilisation » (1). Telle est l'opinion que M. Anatole France fut amené à soutenir lorsqu'il s'agit pour lui de défendre les droits de la pensée menacés par les théories exposées par M. Paul Bourget dans *Le disciple :* il combattit son adversaire à l'aide d'une argumentation tirée de la réalité.

L'apologie de la raison s'accorde très bien avec la connaissance du rôle du sentiment dans nos sociétés : ceux que la science a rendu sceptiques ne tardent pas à se rendre compte de la fragilité de leurs semblables et des misères attachées à la vie éphémère; la pensée engendre en eux la pitié : « loin d'être incompatible avec le sentiment, elle y conduit au contraire » (2).

Elle a exercé dans l'histoire une action constante : de là l'obscurité présentée par certains faits passés; on ne les comprend pas parce que l'érudit ne peut connaître la pensée des anciens : « les pensées expliquent les actes qui n'ont pas de signification par eux-mêmes » (3); et leur manifestation a provoqué bien des événements, car « la parole mène le monde » (4). Les rêveurs et les savants ont plus de puissance que les hommes d'Etat et les légistes : ceux-ci se bornent à sanctionner les mœurs que les penseurs créent de toutes pièces par leurs inventions pratiques et par leurs théories générales (5). Les connaissances les plus abstraites ont sur les destinées du monde une répercussion que l'on ne soupçonne pas toujours : par exemple « la géométrie est à la base de tout, ou plutôt elle est dans tout comme le squelette dans l'animal; elle est l'abstraction et elle est la réalité » (6).

Après avoir affirmé l'impuissance de la science en présence de l'attrait merveilleux du mensonge, notre auteur nous donne l'assurance contraire. Il se réjouit de l'invention de l'imprimerie, confiant en elle pour répandre la vérité dans tout l'univers; il ne croit pas, comme certains, que le mensonge se propage avec la même facilité : « ce serait vrai, si le mensonge avait autant d'avantage que la vérité à être mis en lumière; mais il n'en est rien : l'erreur croît dans l'ombre et la science fructifie dans la lumiè-

(1) *La vie littéraire*, T. III, p. 69-70.
(2) Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 84.
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 66.
(4) *Ibid.*
(5) Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 298-304.
(6) *La vie littéraire*, T. IV, p. 212.

re » (1). En réalité ce qui donne à l'idée du triomphe du mensonge une apparence d'exactitude, c'est la lenteur des progrès de l'esprit : la loi de l'évolution s'applique à ce domaine comme aux autres; voilà pourquoi l'imprimerie n'a pas encore dissipé les erreurs anciennes : « elle ne le pouvait vraiment pas; c'eût été contraire à la nature des choses. La conquête des vérités utiles au bonheur des hommes est lente et difficile, et l'espèce humaine sort péniblement et peu à peu de la barbarie primitive » (2).

L'efficacité de la science est attestée par l'absurdité et la cruauté des mœurs chez les peuples ignorants. Ainsi la méconnaissance des lois physiques de l'astronomie a inspiré à nos ancêtres la crainte de l'enfer et des diables souterrains (3). De même l'ignorance des conditions de la vie organique a seule pu provoquer l'éclosion de préjugés et de pratiques barbares dont l'Humanité ne s'est pas encore entièrement affranchie (4).

L'apparition de la science se manifeste toujours par l'anéantissement des vieilles erreurs grâce à une lente action des vérités mises au jour. Le sentiment religieux est particulièrement menacé par les progrès des connaissances humaines : depuis les découvertes et les inventions de la fin du Moyen Age, l'Eglise voit son pouvoir diminuer peu à peu; elle s'en rend bien compte et lutte contre la science qui la tue : « elle en condamne les exposés depuis les dialogues de Galilée jusqu'aux petits manuels de M. Aulard » (5).

Heureusement nous sortons « des ténèbres théologiques » : la caravane humaine est en marche vers les hautes sphères de la science; si les retardataires sont encore plongés dans « les nuées épaisses de la superstition, dans des contrées obscures, pleines de larves et de spectres », la tête a déjà pénétré dans les régions resplendissantes de la vérité (6). Car les connaissances de tous ordres sont parvenues à un état de précision et d'exactitude que M. Anatole France constate sans se rappeler qu'il l'a nié.

La philosophie, l'archéologie, l'histoire, la philologie, les sciences naturelles, la microbiologie et la biologie ont fait des progrès prodigieux. Enfin et surtout, « de grandes

---

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 55; *Opinions sociales*, T. I, p. 87.
(2) *Ibid.*
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 18; *Opinions sociales*, T. I, p. 68.
(4) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 25; *Opinions sociales*, T. I, p. 79.
(5) *La révolte des anges*, p. 127.
(6) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 31; *Opinions sociales*, T. I, p. 75.

découvertes appliquées à l'industrie changent les conditions mêmes de la vie » (1).

Profitons des connaissances reçues et perfectionnons-les encore! Combattons l'iniquité par la raison! Cette pensée, qui tient en respect les « brutes armées » (2); cette raison, « la plus douce et la plus invincible des forces », qui a fait triompher l'innocence dans l'affaire Dreyfus (3); telles sont les armes dont le prolétariat dispose. Voilà pourquoi il doit dès maintenant s'accoutumer à « réfléchir à la place des privilégiés, qui ne s'en donnent plus la peine »; il pourra ainsi secouer le joug qui l'opprime, car « c'est la pensée qui conduit le monde, comme la boussole dans la tempête montre encore la route aux navires » (4).

Section II. — Opportunité de l'Intelligence dans la vie sociale.

Comment convient-il d'apprécier le rôle du sentiment et celui de l'intelligence dans les sociétés ? Est-il désirable que le sentiment domine à l'exclusion de l'intelligence ? doit-on souhaiter au contraire la prépondérance de la pensée ? Les écrits de M. Anatole France nous mettent à ce sujet en présence des mêmes contradictions que nous avons pu relever dans sa détermination positive de l'influence réelle exercée par ces deux facteurs de l'activité des peuples. L'homme doit redouter la puissance de la science; il doit s'efforcer de la réaliser. Telles sont les idées contradictoires que notre auteur a développées.

Et d'abord défions-nous de l'intelligence. Nous savons qu'elle est contraire à la morale; or nous devons craindre qu'elle porte atteinte à celle-ci; l'existence même du genre humain est en jeu : « La pensée est une maladie particulière à quelques individus et qui ne se propagerait pas sans amener promptement la fin de l'espèce » (5). La science qui en est le fruit est cruelle et inhumaine : elle nous montre ce que nous avons de commun avec les animaux et les plan-

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. 102.
(2) *M. Bergeret à Paris*, p. 257-258 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. I, p. 54).
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 11; *Opinions sociales*, T. II, p. 153-154.
(4) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 20; *Opinions sociales*, T. I, p. 70.
(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 162; *Opinions sociales*, T. II, p. 131. Cf. *La vie littéraire*, T. II, p. 173.

tes, et par là elle blesse notre orgueil (1); pour conserver un bonheur relatif nous devons l'éviter. Ainsi nous voyons, dans *L'humaine tragédie*, le frère Giovanni tomber dans le doute et dans la douleur dès que sa pensée lui révèle des vérités qu'il ignorait (2). L'ascète Paphnuce, dans *Thaïs*, perd aussi le bonheur en même temps que la foi quand l'action fait place à la méditation.

Non seulement la science nous afflige en dissipant nos illusions mais les applications pratiques auxquelles elle donne lieu sont d'une cruauté que l'on méconnaît souvent: une cité industrielle est un enfer pour les travailleurs, et les produits perfectionnés qu'on y fabrique mènent à la folie les riches qui se font une obligation d'en jouir (3).

La science, en affaiblissant la foi, a détruit l'espérance; « le grand mal, c'est qu'avec la bonne ignorance la foi s'en est allée » (4). La religion, condition du bonheur, a abandonné notre esprit envahi par la réflexion; nous ne croyons plus guère à ce qui fut la consolation de nos ancêtres : « les trois vertus qui, comme trois nefs ayant à la proue l'image d'une vierge céleste, portaient les pauvres âmes sur l'océan du monde, ont sombré dans la même tempête; qui nous apportera une foi, une espérance, une charité nouvelles ? (5) »

Encore si la foi emportait avec elle le sentiment de l'impuissance humaine et les préjugés qui forment ordinairement son cortège, nous serions délivrés de deux éléments de notre malheur. Or il n'en est rien : en remplaçant la religion par la science, nous substituons simplement un culte à un autre : au début du siècle dernier, « Dieu expliquait tout; depuis, quelques-uns ont remplacé Dieu par le protoplasma et par la cellule germinative; et les voilà satisfaits; c'est un grand soulagement que de changer de temps à autre le nom de l'inconnaissable » (6). Nous ne sommes pas plus heureux pour cela : ceux mêmes qui se sont adonnés à l'étude en demeurent désenchantés pour le reste de leur existence (7).

Ainsi la science laisse subsister nos misères : elle demeure impuissante sans le secours du sentiment, et l'on peut répéter après Rabelais : « Science sans conscience est la perte de l'âme » (8). Comment expliquer sa faiblesse irrémédiable ? C'est qu'elle est le fruit de l'intelligence; or celle-ci

(1) *La vie littéraire*, T. IV, p. 44.
(2) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 171.
(3) *Le jardin d'Epicure*, p. 289-291.
(4) *La vie littéraire*, T. III, p. 8.
(5) *Ibid.*, p. 9.
(6) *Ibid.*, p. 193.
(7) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 151.
(8) *Sur la voie glorieuse*, p. 90.

ne nous fournit jamais que des illusions trompeuses, l'instinct seul est sûr : « La raison, la superbe raison est capricieuse et cruelle. La sainte ingénuité de l'instinct ne trompe jamais. Dans l'instinct est la seule vérité, l'unique certitude que l'humanité puisse jamais saisir en cette vie illusoire, où les trois quarts de nos maux viennent de la pensée » (1). Après Condillac, Hegel a compris que l'intelligence est incapable de concevoir le monde où nous vivons, sinon d'en fabriquer un autre (2). De là l'absurdité des systèmes philosophiques, « rêves de malades », « contes imaginés pour amuser l'éternelle enfance des hommes » (3). De là encore la fragilité des maximes de chacun, opposées les unes aux autres, dont l'ensemble peut seul former l'universelle Vérité, tissue de contradictions et de contrariétés : personne ne possède en soi le principe de cette Vérité (4).

Il vaut donc mieux se fier au sentiment; ses raisons sont plus sûres : « les raisons du cœur sont les grandes, les vraies, les seules raisons » (5), bien supérieures à celles de l'esprit car « le cœur donne de l'esprit et l'esprit ne donne point de cœur » (6). En nous laissant pousser par l'instinct, nous nous conformerons aux lois naturelles : l'intelligence peut nous égarer; obéissons à « l'instinct, beaucoup plus précieux que l'intelligence, car, sans lui, ni le ciron ni l'homme ne pourraient subsister un moment » (7). L'art lui-même y trouvera son compte : il décline à mesure que la pensée se développe (8).

Ainsi M. Anatole France ne ménage pas ses critiques à l'intelligence. Mais qu'on s'avise d'attaquer ce qu'il affecte de mépriser, il en prend aussitôt la défense. On s'en est bien aperçu lors de la querelle du *Disciple !* Avec une inlassable ardeur, il a soutenu les droits supérieurs de la pensée contre les attaques dont ils étaient l'objet de la part de MM. Paul Bourget et Ferdinand Brunetière. Il avoue du reste par la voix de M. Bergeret qu'il a l'esprit scientifique (9). Il donne même à entendre que les reproches dont il a accablé l'intelligence, cette « dame de bien », lui ont été inspirés par le dépit qu'il a éprouvé en constatant qu'elle ne gouvernait pas le monde (10). Il n'a pas de terme assez élogieux pour exprimer toute l'admiration qu'il ressent à l'égard des

(1) *Pierre Nozière*, p. 145.
(2) *Le jardin d'Epicure*, p. 77.
(3) *Thaïs*, p. 54-55.
(4) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 219-225.
(5) *La vie littéraire*, T. III, p. 271.
(6) *Ibid.*, p. 332.
(7) *Le petit Pierre*, p. 246.
(8) *Jocaste et le chat maigre*, p. 222.
(9) *Le mannequin d'osier*, p. 24.
(10) *Pierre Nozière*, p. 165.

mathématiciens de tous les temps : Thalès, Pythagore, Hipparque, Viète, Fermat, Huyghens, Leibnitz, Euler, Monge, Henri Poincaré, et surtout Galilée qui fut un martyr de la vérité, tous remarquables par la grandeur de leur pensée, « les plus grands des hommes, héros, demi-dieux » (1).

On ne saurait admettre que certaines théories pussent être considérées comme criminelles : la pensée a ses droits et personne ne doit contrecarrer ses manifestations; « la pensée a dans sa sphère propre, des droits imprescriptibles et tout système philosophique peut être légitimement exposé » (2). D'ailleurs au nom de quel principe pourrait-on condamner *a priori* une idée nouvelle ? Les principes sociaux sont essentiellement variables : ils ne fournissent donc pas une base sérieuse à celui qui voudrait s'appuyer sur eux pour repousser une doctrine subversive en apparence (3). Comment serait-il possible de deviner si l'avenir ne réserve pas à celle-ci un destin brillant ? Toutes les idées qui servent d'assise à la société actuelle ont été d'abord combattues avec âpreté comme susceptibles d'entraîner la destruction de l'Etat. Si l'usage était établi en France, comme au Malabar, de brûler les veuves de qualité sur le bûcher de leur époux afin de renforcer la majesté du mariage, une philosophie qui tendrait par ses conséquences à mettre fin à cet usage barbare serait contraire à un principe social; faudrait-il la condamner pour cela ? Encore est-ce là une simple hypothèse; mais l'histoire nous fournit maints exemples de ces philosophies d'abord considérées comme détestables et adoptées ensuite par un peuple entier : l'apparition du christianisme est à cet égard tout à fait symptomatique, les premiers fidèles du culte nouveau étaient tenus pour les ennemis de l'empire; la postérité a-t-elle ratifié ce jugement (4) ?

Vouloir subordonner la pensée aux mœurs de chaque temps est une absurdité. Sans doute les théories nouvelles peuvent provoquer dans un avenir plus ou moins éloigné des violences que l'on n'a pas prévues; mais cela tient à la nature humaine, naturellement féroce, et non pas à leur substance; en ce sens, « toute philosophie destinée à régner est grosse d'abus, de violences et d'iniquités » (5). Qu'on ne rende pas les fondateurs des idées nouvelles responsables des actes de leurs disciples ! Ils en sont absolument irresponsables, comme l'inventeur à l'égard des accidents survenus

---

(1) *Ibid.*, p. 73.
(2) *La vie littéraire*, T. III, p. 62.
(3) *Ibid.*, p. 65.
(4) *Ibid.*, p. 66-67.
(5) *Ibid.*, p. 73.

à cause de son invention : « que le maître soit, à quelque degré qu'on le suppose, responsable des errements du disciple, il est, à mon sens, aussi raisonnable de le soutenir que d'accuser Montgolfier de la mort de Crocé-Spinelli » (1).

Si l'intelligence est trompeuse, le sentiment ne l'est pas moins; il ne faut pas dire que le bonheur se trouve seulement dans la soumission aux élans du cœur, car « ses erreurs ne sont pas moins funestes et l'on a plus de mal à s'en défaire à cause de la douceur qui s'y mêle » (2).

En réalité la science et la philosophie, si elles ne font pas le bonheur des hommes, contribuent du moins à leur affranchissement; elles adoucissent les mœurs et embellissent la vie. Elles dissipent les préjugés malfaisants : les progrès qu'elles ont réalisés ont mis fin aux atrocités que l'histoire des religions nous présente; « une mauvaise physique produit une mauvaise morale » (3). N'écoutons donc pas leurs ennemis; ayons confiance en elles : « Elles conseillent la bienveillance, elles sont indulgentes et tolérantes. Laissez-les faire. Elles élaborent obscurément une morale qui n'est point faite pour nous, mais qui semblera peut-être un jour plus heureuse et plus intelligente que la nôtre » (4).

(1) *La vie littéraire*, T. III, p. 77.
(2) *Le petit Pierre*, p. 31.
(3) *Opinions sociales*, T. I, p. 74-75; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 30-31.
(4) *La vie littéraire*, T. III, p. 74.

CHAPITRE III

Les Classes Sociales

L'injustice sociale se manifeste par l'existence des classes. Nous savons que dans son auguste simplicité la conception de M. Anatole France ne distingue que deux catégories de citoyens : les riches et les pauvres, les privilégiés et les déshérités, les oisifs et les travailleurs; il se réjouit des péripéties et du dénouement de l'affaire Dreyfus, qui ont mis en pleine lumière les deux forces opposées de la bourgeoisie et du prolétariat : « L'affaire Dreyfus rendit à notre pays cet inestimable service de mettre peu à peu, en présence et à découvert, les forces du passé et les forces de l'avenir, d'un côté l'autoritarisme bourgeois et la théocratie catholique, de l'autre côté le socialisme et la libre pensée » (1). Pour quiconque désire préparer une révolution, il importe de déterminer exactement la composition de chacun de ces deux partis : la classe dite moyenne, les grands dignitaires et l'armée soutiennent toujours celui qui a pris le pouvoir, actuellement ils sont donc l'appui des financiers; le peuple, au contraire, est en majorité attaché aux idées d'émancipation préconisées par le *camarade Anatole* (2).

Le tableau de la société, que notre auteur va nous présenter, sera toujours dominé par la préoccupation de faire entrer de gré ou de force toutes les corporations dans l'un ou l'autre de ces compartiments. Le temps n'est plus où M. Anatole France considérait les situations individuelles comme essentiellement relatives, où il voyait chaque personne petite ou grande suivant la condition des hommes auxquels elle était comparée (3). Il a également abandonné l'idée de la confusion des classes, grâce à laquelle, pensait-il, les jeunes filles pauvres pouvaient s'élever, par un heureux mariage, à la classe riche (4). Maintenant tout est ramené à la hiérarchie fondamentale des oppresseurs et des opprimés : si des unions sont possibles entre gens d'origines différentes, c'est à l'intérieur de chaque catégorie, entre deux personnes privilégiées ou entre deux personnes de condition inférieure.

On ne peut certes pas reprocher à notre sociologue de nous présenter la société actuelle sous un aspect trop com-

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 66.
(2) *La révolte des anges*, p. 129-130.
(3) *Nos enfants*, p. 16.
(4) *La vie littéraire*, T. I, p. 45-46. Cf. *Ibid.*, T. III, p. 9.

plexe; de plus il nous laisse entendre que les hommes d'une même corporation sont partout les mêmes, et la simplicité du tableau s'en accroît d'autant. C'est ce que M. Victor Giraud a fait remarquer spirituellement, quoique d'un ton dépourvu de bienveillance : « Il y a, même en province, des professeurs de littérature latine qui ne sont pas trompés par leur femme et leur meilleur élève; il y a, même en province, de bons prêtres qui songent plus à sauver des âmes qu'à conquérir l'anneau d'améthyste. Tout cela est de l'histoire contemporaine simplifiée pour l'exportation » (1).

Quelle que soit la valeur de la conception de M. Anatole France, on doit reconnaître que sa division de la société en deux classes est commode pour expliquer les phénomènes politiques; depuis qu'il l'a adoptée, il s'y est toujours tenu; or nous devons nous montrer fidèle à sa pensée et considérer avec lui successivement les privilégiés et les déshérités de toutes les nations du monde.

Section première. — La Classe Riche.

« Le triumvirat universel du prêtre, du soldat et du financier » a pour clientèle et pour appui la classe des privilégiés. C'est celle-ci qui constitue le parti clérical, objet d'exécration pour notre auteur : « le clergé est soutenu par tout ce qui possède : les gros propriétaires, les industriels, les financiers, les juifs riches sont les colonnes de l'Eglise romaine » (2). La division en classes correspond ainsi à la division en partis politiques, car chacun met volontiers ses théories en harmonie avec ses intérêts; de plus quiconque embrasse un parti en adopte d'un coup toutes les tendances: ainsi les catholiques français, soucieux d'assurer la puissance de l'Eglise, sont amenés à « étaler un patriotisme ombrageux » (3), uniquement parce que les militaires appartiennent en général au parti clérical et lui font admettre des principes conformes à leur intérêt. Ne nous étonnons pas de ces déductions, nous savons que le tableau de la société est ramené par M. Anatole France à une simplicité que rien n'effarouche.

Le noyau de la classe honnie du grand maître est constitué par les financiers : peut-être faut-il voir dans cette situation la cause de l'intérêt que présentent les questions financières; notre sociologue constate l'existence de cet intérêt (4) sans indiquer exactement la raison de son opinion.

---

(1) Victor Giraud, *M. Anatole France*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1913, p. 604.
(2) *L'Eglise et la République*, p. 106.
(3) *Ibid.*, p. 69. Cf. *Vers les temps meilleurs*, passim.
(4) *La vie littéraire*, T. I, p. 19, 252.

Au surplus son attention s'attache aux financiers et non aux finances.

Ces personnages lui sont encore plus odieux que les prêtres et les militaires : dans le triumvirat funeste qui dirige le monde ils semblent avoir, dans l'esprit de M. Anatole France, le rôle le plus abject, et pourtant les deux autres catégories de dirigeants ne sont pas particulièrement sympathiques à ce dernier. Ils n'ont aucune intelligence spéculative, ce qui est un gros défaut aux yeux d'un dilettante : « d'ordinaire, la sagesse des financiers est courte, et leur prévoyance ne va jamais au delà de leurs intérêts » (1). Ainsi tout est subordonné pour eux aux gains à réaliser.

Leur honnêteté est très suspecte : leurs ancêtres, les usuriers du Moyen Age, avaient coutume de rogner toute pièce de monnaie avant de s'en séparer (2); pourquoi n'eussent-ils pas agi ainsi, puisque leur intérêt le leur commandait ? Le même mobile les pousse encore, toute leur politique en est inspirée : ainsi le nationalisme dont ils font étalage ne les empêche pas d'être en réalité « internationalistes par leurs capitaux qui n'ont point de patrie » (3); la haute banque est « cosmopolite par tradition et par intérêt » (4); et que l'on ne dise pas que ce trait soit particulier à la haute banque israélite ! M. Bergeret « ne voit pas qu'à la Bourse le jeu du chrétien soit différent du jeu de l'israélite » (5).

Par malheur les financiers exercent sur tous les gouvernements un ascendant néfaste : la puissance ne peut se concevoir sans l'appui des financiers. D'où venait la solidité du pouvoir de Christophe V, roi d'un pays mystérieux ? C'est que « ses finances commandaient l'admiration. La solidité de son crédit semblait inébranlable; les financiers en parlaient avec enthousiasme, avec amour et les yeux mouillés de larmes généreuses » (6). Comme les rois ont souvent recours à leurs bons offices pour emprunter l'argent dont ils ont besoin, ils sont amenés en retour à les protéger et à mettre la police à leur disposition (7) : ils ajoutent ainsi un appoint à la puissance des hommes d'argent.

Dès le Moyen Age on voit les banquiers prêter de l'argent à l'Empereur et au Pape, et s'assurer ainsi l'appui des autorités temporelles et spirituelles. On eut même ce spectacle

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 36.
(2) *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 32-33.
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 15.
(4) *Opinions sociales*, T. II, p. 123.
(5) *Ibid.*
(6) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 165.
(7) *Ibid.*, p. 105.

inqualifiable de « la couronne de Charlemagne engagée pour seize cent vingt florins chez les banquiers de Florence » (1) ! Sans doute l'Eglise interdisait l'usure et le prêt à intérêt, mais il était bien facile de se dérober à cette prohibition : afin de laisser aux Juifs le monopole de l'usure, les prêteurs chrétiens préféraient mettre leur argent à la disposition du commerce d'autrui, ce qui était absolument identique, mais plus conforme aux commandements de leur religion (2).

Les financiers conservèrent leur pouvoir et leurs coutumes de spéculation éhontée pendant toute la durée de l'ancien régime : Lesage mit au jour une âpre satire des financiers de son temps dans *Turcaret* (3); M. de la Guéritaude, contemporain de l'abbé Coignard, était également puissant par suite des prêts d'argent qu'il consentait au roi (4).

Mais du moins les traitants n'étaient pas alors comblés d'honneurs : si toutes les jouissances de l'argent leur étaient offertes, leur fortune ne constituait pas un droit aux décorations. Aujourd'hui, au contraire, ils seraient commandeurs de la Légion d'honneur et les ministres seraient soumis à leurs ordres; la démocratie française a fait de l'argent un titre de noblesse, qui s'est substitué à tous les autres; « et nous n'avons détruit les autres que pour mettre à la place cette noblesse, la plus oppressive, la plus insolente et la plus puissante de toutes » (5).

L'expression même de démocratie est assez ironique lorsqu'on l'applique au régime que nous subissons. En réalité la haute finance exerce un pouvoir souverain et sans contrôle, plus tyrannique encore que celui de nos anciens rois. Auprès des grandes compagnies financières nos ministres sont de bien petits seigneurs: l'intimidation et la corruption suffisent généralement pour amener les chefs du gouvernement à favoriser les hommes d'argent au détriment de l'Etat ; ceux qui refusent de se prêter à ces machinations sont aussitôt abattus par les calomnies de la presse (6). C'est en ce sens que l'on peut dire que « le gouvernement apparent, composé de pauvres diables piteux, miteux, marmiteux et calamiteux, est aux gages des financiers » (7), et que nos mandataires sont « larrons et traîtres » (8). On pourrait répondre à M. Anatole France qu'il

(1) *Le puits de Sainte Claire*, p. 246-247. Cf. *Ibid.*, p. 81-82.
(2) *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 31.
(3) *Le génie latin*, p. 207.
(4) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 288.
(5) *Le mannequin d'osier*, p. 105.
(6) *L'île des Pingouins*, p. 174, 243 ; *La révolte des anges*, p. 182.
(7) *Le lys rouge*, p. 118.
(8) *Le mannequin d'osier*, p. 240.

est loisible aux électeurs de choisir des représentants intègres si ces critiques leur semblent justifiées ; mais notre auteur estime que le régime même du pays est à modifier jusque dans ses bases: à son avis, tant que l'organisation sociale n'aura pas été transformée, les financiers dirigeront fatalement la politique intérieure et extérieure de l'Etat.

Quelle sera donc la politique des financiers? Nous savons que tous leurs actes sont subordonnés à leurs intérêts matériels. Cette vérité apparaît une fois de plus si l'on considère l'angle sous lequel ils voient les phénomènes sociaux. Ils ont toujours envisagé les changements de régime comme des éléments susceptibles d'accroître ou de diminuer leurs profits, l'histoire nous en informe et l'examen des faits actuels le confirme.

Dès la période troublée de la guerre de Cent ans, on vit les Parisiens préférer le duc de Bourgogne, allié du roi d'Angleterre, au dauphin Charles, soutenu par les Armagnacs; la raison de cette attitude se trouve dans la profession des principaux bourgeois de la ville : « Quoi de plus naturel à des bourgeois, et particulièrement à des changeurs et à des marchands, que d'admirer le duc Philippe, prince de bonne mine et le plus riche seigneur de la chrétienté ? (1) »

Lors de la Révolution de 1789, les hommes d'argent s'empressèrent de profiter du nouveau régime foncier et de la sécularisation des biens de l'Eglise en se rendant acquéreurs de terres vendues à bon compte (2). Nous savons déjà que certains d'entre eux mirent leur fortune à la disposition des prétendants au trône de France, dans l'espoir de voir la Révolution échouer et de tirer des avantages de la reconnaissance que les princes ne manqueraient pas de leur témoigner après leur couronnement (3). Nous savons aussi comment ils avaient entrepris de faire baisser le cours des actions de la Compagnie des Indes afin de profiter de l'effondrement passager des valeurs (4). Ils tirèrent parti également de la situation extérieure en fournissant aux troupes des vivres et des vêtements (5).

Actuellement encore les financiers sont partisans du régime qui peut leur rapporter les plus gros bénéfices; certains sont royalistes parce qu'ils voient dans la monarchie une source éventuelle de gains, l'emprunt même du sacre pouvant leur procurer de grands avantages (6). Mais, en

(1) *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 43.
(2) *La révolte des anges*, p. 5.
(3) *Jocaste*, p. 14.
(4) *Les dieux ont soif*, p. 101-104.
(5) *Ibid.*, p. 352-353.
(6) *M. Bergeret à Paris*, p. 299-300.

général, ils préfèrent que la forme du gouvernement ne soit pas modifiée, et en cela ils ressemblent à tous les privilégiés (1); ils savent bien que sous tous les régimes il leur est permis d'opérer sans entraves, mais enfin ils ne tiennent pas à courir les risques inhérents à toute révolution; pour la même raison « leurs sympathies vont au pouvoir le plus absolu, comme au mieux armé contre les socialistes, leurs adversaires chétifs et ardents » (2).

Ils sont les plus résolus conservateurs d'une organisation qui leur donne le pouvoir effectif : aussi s'opposent-ils à toute réforme. Ils estiment que tout est « parfait, définitif, inchangeable » (3), surtout sur le terrain économique. S'agit-il d'autoriser les caisses d'épargne à prêter de l'argent aux communes ? Nos financiers songent aussitôt qu'une telle mesure aurait pour effet de les priver d'une partie de leur clientèle et ils usent de leur influence auprès des députés pour faire échouer le projet (4). Il y a là une allusion certaine à un incident parlementaire réel que nous n'avons pu découvrir malgré toutes nos recherches. Cet état d'esprit intéressé dirige les rapports que les hommes d'argent entretiennent avec les hommes d'Etat : les gouvernements partisans des réformes sont rapidement renversés; ceux qui au contraire savent que « les réformes sont compromises dès qu'on les propose » sont bien accueillis et leur arrivée au pouvoir est le signal d'un mouvement ascendant du cours de la rente (5). Toute la politique intérieure des financiers est ainsi inspirée par les trois principes déjà entrevus : « l'accaparement, l'agio et la spéculation frauduleuse », « les trois mamelles des nations modernes » (6).

Leur politique extérieure est encore plus infâme selon M. Anatole France. Nous leur devions l'alliance russe, qui a uni notre pays au plus autoritaire des despotes; le tsarisme, avec lequel nos dirigeants contractaient une alliance, était cependant un mal destiné à disparaître dans un avenir très rapproché; notre auteur en prévoyait la chute depuis déjà longtemps (7); selon lui, aucune considération d'ordre international n'avait dicté le rapprochement de notre république démocratique avec l'empereur de toutes les Russies, seul était en jeu l'intérêt des financiers, préoccupés de trouver des souscripteurs pour les emprunts que le tsar devait émettre: « Le plus clair de cette alliance fut de faire passer l'épar-

(1) *La révolte des anges*, p. 180.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 182.
(3) *La révolte des anges*, p. 185.
(4) *Le lys rouge*, p. 345.
(5) *L'île des Pingouins*, p. 347.
(6) *Ibid.*, p. 348.
(7) Cf. Notamment *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 34.

gne de notre petite bourgeoisie dans les caisses du gouvernement russe, qui s'en est servi pour faire en Mandchourie la plus odieuse et la plus imbécile des guerres. L'alliance, c'était l'emprunt ! Voilà la vérité » (1). Il constate avec regret que l'épargne française, remplie de confiance par ce traité, a fourni des milliards au gouvernement russe qui ne présentait pourtant aucune garantie (2). Aussi se répand-il en invectives contre cette alliance jugée néfaste (3).

La politique de la France en Orient lui paraît inspirée par la même considération de l'intérêt des capitalistes : lors du conflit survenu entre la Turquie et la Grèce, la France a observé une attitude qu'il jugea funeste. Loin de défendre la cause des Grecs, elle a favorisé les Turcs par son intervention, et cela pour complaire à « la finance juive » (4). Qu'importent à celle-ci les raisons de sentiment ? tout ce que les hommes d'argent virent dans cette affaire, ce furent les avantages matériels qu'ils comptaient retirer de la victoire des Turcs : pour eux, « les Grecs ne sont pas intéressants. Ils sont pauvres. Ils n'ont que leur mer bleue, leurs collines violettes et les débris de leurs marbres. Le miel de l'Hymette n'est pas coté à la Bourse. Les Turcs, au contraire, sont dignes de l'intérêt de l'Europe financière. Ils ont du désordre et des ressources. Ils payent mal et ils payent beaucoup. On peut faire des affaires avec eux. La Bourse monte. Tout est bien. Voilà les inspirations de notre politique extérieure ! (5) »

Pour la même raison, la France n'est pas intervenue en faveur de l'Arménie et de la Macédoine martyrisées par le Sultan Rouge : les canons de ses cuirassés sont mis volontiers au service des créanciers qui réclament des Turcs le paiement de leur dette, mais jamais ils ne servent à la protection des peuples opprimés (6). En somme « la France, la France, antique libératrice des peuples, n'a souci désormais que de venger, en Europe, les droits des porteurs de titres » (7). La politique internationale tout entière est dominée par la finance, alimentée par ses deux éléments : l'épargne et le crédit (8).

Les financiers sont ainsi les gens les plus odieux à M. Anatole France; la haine que notre sociologue manifeste à leur égard est trop violente pour n'être pas suggérée par des griefs personnels; et, dans la réalité, il fait clairement con-

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 17.
(2) *Ibid.*, p. 35.
(3) Notamment : *Ibid.*, p. 10-38.
(4) *Le mannequin d'osier*, p. 185.
(5) *Ibid.*, p. 185-186.
(6) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 21-22, 26-27.
(7) *Le mannequin d'osier;* p. 184.
(8) *Le révolte des anges*, p. 186-187.

naître à ses lecteurs que ses parents furent la proie des hommes d'affaires et qu'il prit contact avec ceux-ci dans cette pénible circonstance (1). Ses sentiments n'ont pas changé depuis lors; comme le bon frère Giovanni, il estime que « l'or est plus vil que les feuilles sèches qui, dans le vent d'automne, tournoient et bruissent au pied des térébinthes; et il n'y a de précieux que le travail de l'homme, lorsque Dieu le regarde » (2).

Si les financiers sont les plus puissants et les plus infâmes des membres de la classe privilégiée, ils ne sont pas les seuls. Les riches aimés des Dieux n'ont pas toujours acquis leur fortune par les procédés abjects des manieurs d'argent; leur opulence alors ne s'explique plus, et il faut y voir un pur effet du hasard (3).

Pour conserver leur état ils se montrent souvent avares; le respect qu'ils inspirent augmente même en proportion de leur avarice; la chose s'explique aisément : « ce que l'on considère chez les riches, c'est leur richesse; leur avarice, en les faisant riches, les rend plus considérables, tandis que leur libéralité, qui diminue leur trésor, diminue en même temps leur crédit et leur renommée » (4). Non seulement les riches sont peu disposés à donner, mais encore ce sont les pauvres qui ont pris l'habitude de se montrer généreux envers les riches (5), et d'une manière générale on peut constater que « c'est l'usage que les riches payent moins cher que les pauvres » (6).

Les privilégiés de la fortune jouissent de bien d'autres avantages. Par exemple le crédit, qui semblerait devoir être mis à la disposition de ceux qui ne peuvent guère payer comptant, est en réalité ouvert uniquement aux gens qui seraient en mesure de s'acquitter immédiatement; les autres n'inspirent pas confiance : « Il n'y a que les pauvres gens qui payent comptant. Ce n'est pas par vertu; c'est parce qu'on ne leur fait pas crédit » (7).

De même les riches ont l'avantage de posséder de nombreux amis qu'ils sont en mesure d'aider de leur bourse s'ils le veulent; l'intérêt matériel ne peut faire naître d'amitié pour les hommes sans fortune (8). La preuve en est que l'amitié se perd en même temps que l'opulence. La fortune assure même, à ceux qui la possèdent, l'attachement des

(1) *Le petit Pierre*, p. 174-182.
(2) *Le puits de Sainte Claire*, p. 176-177.
(3) *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 148.
(4) *Le petit Pierre*, p. 121.
(5) *La révolte des anges*, p. 270.
(6) *Crainquebille*, *etc.*, p. 83.
(7) *Pierre Nozière*, p. 69. Cf. *Le puits de Sainte Claire*, p. 257-261.
(8) *Le puits de Sainte Claire*, p. 257-261.

princes et des nobles (1). La richesse permet également d'acquérir des collections que l'on peut vendre ensuite très cher à une collectivité, une ville par exemple, après quoi on est considéré comme bienfaiteur de la collectivité qui a conclu le marché (2); une générosité de ce genre est bien impossible aux pauvres.

Non contents de jouir de la sympathie des aristocrates et des administrations, les riches parviennent à s'assurer celle des indigents par l'aumône : les assistés les soutiennent par reconnaissance contre les revendications des prolétaires; c'est même là le but de la charité telle qu'on la conçoit aujourd'hui (3).

Enfin la fortune confère à ses privilégiés le respect des masses, car les individus sont enclins à estimer les puissants (4). Les riches disposent donc d'appuis nombreux grâce auxquels ils jouissent de prérogatives importantes.

Ils n'ont rien à craindre de la justice : la faveur des magistrats leur est acquise (5). Le rôle des tribunaux est de faire respecter la loi, l'iniquité de la loi se trouve donc reproduite dans les sentences des juges et par suite « la tâche auguste du juge est d'assurer à chacun ce qui lui revient, au riche sa richesse et au pauvre sa pauvreté » (6). La justice est ainsi une institution destinée à garantir aux privilégiés le respect et la conservation de leurs privilèges.

Quant à l'impôt, nous savons déjà qu'il est généralement établi sur la consommation, ce qui a pour effet de grever le pauvre à l'égal du riche; exceptionnellement la situation de fortune peut intervenir pour déterminer le montant de la contribution de chacun, et alors c'est pour ménager le riche et écraser le pauvre. Cette iniquité inspire à M. Anatole France un éloge ironique et rabelaisien de l'opulence : « Oh ! que la richesse privée est belle, digne, excellente ! Comme elle doit être ménagée, allégée, privilégiée par le sage législateur et combien il est inique, perfide, déloyal, contraire aux droits les plus sacrés, aux intérêts les plus respectables et funeste aux finances publiques de grever l'opulence ! (7) »

Toute notre organisation est donc dominée par l'idée que « c'est un devoir social de croire à la bonté des riches » (8).

Nous connaissons ainsi la situation des gens fortunés au regard de la société. Entrons donc dans leur intimité.

---

(1) *Crainquebille, etc.*, p. 199.
(2) *L'anneau l'améthyste*, p. 212.
(3) *Crainquebille, etc.*, p. 310; *Opinions sociales*, T. I, p. 8.
(4) *Crainquebille, etc.*, p. 120.
(5) *Le puits de Sainte Claire*, p. 83.
(6) *Crainquebille, etc.*, p. 264; *Opinions sociales*, T. II, p. 212.
(7) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 235.
(8) *Ibid.*, p. 235.

Leurs idées d'abord sont très caractéristiques. La bourgeoisie ne connaît que ce qui concerne ses capitaux. Hors l'argent elle ne s'occupe que de bagatelles. Tous les gens aisés sont élevés dans le respect de l'argent; peut-être est-ce pour cela que la plupart des Français n'aiment point dépenser, les indigents étant peu nombreux dans notre pays (1). Afin de défendre leur fortune d'une manière plus efficace, ils établissent entre eux une sorte de solidarité, et la petite richesse soutient volontiers la grande en raison de la communauté d'intérêts qui les lie (2).

Quand leur esprit s'écarte des préoccupations d'ordre pécuniaire, il s'attache à des futilités ou à des niaiseries, telles que les courses de chevaux, le baccara, le gouvernement à la solde des socialistes et des ouvriers, la France vendue par les Juifs à l'Angleterre et à l'Allemagne, etc. Leur intelligence n'est donc pas très développée, et voilà pourquoi ils « ne paraissent pas capables de conserver longtemps l'empire industriel et la puissance politique que leur ont laissés leurs aïeux » (3). Ils ne s'assimilent pas facilement les idées abstraites; la manière dont ils conçoivent l'instruction est sans doute une cause de la faiblesse de leur compréhension : le seul but des étudiants bourgeois est de passer leurs examens avec succès, ils n'ont aucune considération désintéressée; tel est bien l'état d'esprit de « ces fils de riches qui n'étudient que pour passer des examens et qui, l'épreuve finie, ont hâte de débarrasser leurs cerveaux de leur science, comme d'un meuble encombrant » (4).

La mentalité des classes privilégiées est ainsi déformée par leur opulence même : il est rare de trouver un homme riche qui soit « intelligent et doux » (5); cela est possible cependant, et alors l'heureux mortel qui réunit ces qualités difficilement conciliables « a cet air joyeux qu'on ne voit qu'aux hommes qui travaillent beaucoup sans y être forcés » (6). Mais en général les favorisés de la fortune sont atteints de « l'ennui commun à tous les heureux de la terre » (7).

Pourtant la richesse donne quelquefois à ses possesseurs une qualité morale, l'honnêteté. Ces deux qualités peuvent apparaître simultanément chez un individu. Au surplus

(1) *L'Eglise et la République*, p. 106; *La révolte des anges*, p. 8.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 243.
(3) *Sur la pierre blanche*, p. 247.
(4) *Opinions sociales*, T. I, p. 67; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 17.
(5) *Thaïs*, p. 124.
(6) *La révolte des anges*, p. 283.
(7) *L'étui de nacre*, p. 195.

l'honnêteté du riche, quand elle se présente, ne suppose aucun mérite, car « la probité et la délicatesse sont deux vertus infiniment plus faciles à pratiquer quand on ne manque de rien, que lorsqu'on est dénué de tout » (1). Aussi la probité devrait-elle être l'apanage de la fortune (2).

Le genre de vie des gens opulents est également déterminé par leur condition. Il est dominé par l'oisiveté et par le luxe.

L'oisiveté est devenue une habitude pour ceux qui peuvent se dispenser de travailler. Les filles de la bourgeoisie ne comprennent pas que d'autres se livrent à des occupations utiles (3).

Quant au luxe, il est aussi réservé aux heureux de ce monde, car « le luxe est toujours coûteux » (4). M. Anatole France, comme son illustre maître Voltaire, y voit, malgré certaines apparences contraires, un phénomène social séduisant et nécessaire.

Nous ne devons pas faire grand cas d'un passage (5) où il nous le présente comme extrêmement néfaste : néfaste pour les travailleurs, astreints à des besognes très pénibles pour satisfaire les goûts des riches; néfaste aussi pour les gens opulents, avides d'étaler leur magnificence, et en proie à cette idée fixe qui les conduit à la « névrose incurable »; ce serait même le pire des maux de la vie. Ces développements ont pour but de prouver que la science est aussi funeste dans ses applications pratiques que dans ses spéculations pures, et point du tout de donner une appréciation motivée sur le luxe.

Ailleurs (6), nous voyons l'excellent duc de Puybonne tenir « le luxe des riches pour un vol fait aux pauvres »; cependant cela ne résout en aucune manière la question de savoir ce qu'il faut penser de ce fait social; la seule conclusion que nous en puissions tirer, c'est qu'il est inadmissible que le luxe soit accessible aux riches sans l'être aux pauvres. De même le sage procurateur Ponce Pilate déplorait la somptuosité des courtisanes qui avait pour effet de faire passer l'argent romain à l'étranger, au grand préjudice de la patrie (7); cela est vrai, mais nous savons que la raison d'Etat n'émeut pas beaucoup notre auteur. Sans doute encore, le luxe qui suivit les découvertes maritimes

(1) *Crainquebille, etc.*, p. 271; *Opinions sociales*, T. II, p. 215-216. Cf. *Le lys rouge*, p. 153; *Barbe-Bleue, etc.*, p. 55.
(2) *Le lys rouge*, p. 153.
(3) *La vie littéraire*, T. I, p. 41.
(4) *Pierre Nozière*, p. 68.
(5) *Le jardin d'Epicure*, p. 290-291.
(6) *L'étui de nacre*, p. 203.
(7) *Ibid.*, p. 16.

maritimes du XVI[e] siècle provoqua un dérèglement des mœurs très net (1); il ne s'ensuit pas néanmoins que M. Anatole France l'ait jugé pour cela néfaste, car il n'attache pas à la morale la valeur qu'on lui accorde généralement. Enfin l'apogée de la civilisation « pingouine » nous met en présence du « luxe hideux » (2); or ce qui est hideux, ce n'est pas le luxe dans son principe, mais l'application qui en est faite dans les villes cosmopolites, dont la laideur n'a rien d'égal.

Aucun texte ne nous permet donc formellement de supposer que le prince des dilettantes contemporains soit l'ennemi du luxe. Le disciple de Voltaire devait d'ailleurs inévitablement suivre la conception de son maître sur « le superflu, chose très nécessaire. »

Et en fait M. Anatole France a éprouvé pour le faste un goût qui ne s'est jamais démenti : la décoration de la Villa Saïd le prouve surabondamment. Il ne se borne pas à mettre le luxe en pratique, il en fait aussi l'éloge théorique. Il déclare, par exemple, qu'il est l'apanage des âmes d'élite: « Le luxe exerce un irrésistible attrait sur les natures élégantes et délicates » (3). Il importe donc d'avoir « ce goût léger des arts qui donne de la grâce au luxe et communique à la beauté un charme qui la rend toute-puissante sur les esprits raffinés » (4).

Les effets en sont d'ailleurs fort heureux. La femme du monde, vêtue d'étoffes précieuses et parée de bijoux finement taillés, « sert la société sans le vouloir, sans le savoir, par l'effet de cette merveilleuse solidarité qui unit tous les êtres » (5). Grâce à elle des milliers d'ouvriers sont occupés à des travaux délicats qui les font vivre. L'industrie en reçoit un essor merveilleux, et le progrès en est facilité et accéléré. C'est donc une véritable fonction sociale que de porter de belles robes (6). Il n'est pas question ici de la peine imposée aux travailleurs, non plus que de la névrose que le désir de paraître fait naître chez les gens riches.

Puisque le luxe est une si belle chose, nous devons considérer comme une époque lamentable celle de la Terreur, en 1793: tous les amateurs d'art avaient disparu, les gens que les troubles avaient enrichis ne favorisaient pas les industries de ce genre (7). Au contraire le Bas-Empire Romain

(1) *Pierre Nozière*, p. 231.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 389.
(3) *La vie littéraire*, T. I, p. 350.
(4) *Ibid.*, T. IV, p. 12.
(5) *Ibid.*, T. IV, p. 17.
(6) *Ibid.*, T. IV, p. 17-18.
(7) *Les dieux ont soif*, p. 15-16.

présentait à cet égard quelque intérêt : le faste des comédiennes aurait même pu faire croire à la prospérité de l'Etat (1).

Au surplus, le luxe étant une notion mal définie, on peut le concevoir susceptible de degrés différents; une personne sage doit, même si elle n'est pas riche, s'y adonner dans la mesure de ses moyens; il convient donc d'approuver à ce point de vue cette maîtresse de pension qui « découpait des transparents de papier pour les lampes. C'est du luxe économique, mais c'est du luxe tout de même » (2).

Mais il reste vrai qu'à son état de développement parfait il n'est accessible qu'aux gens dont la fortune dépasse la moyenne, et M. Anatole France trouve fâcheux d'avoir à le constater.

Cette classe riche, dont les financiers sont les représentants les plus infâmes, et dont le luxe est l'apanage exclusif, comprend certaines catégories assez remarquables de citoyens.

Nous devons noter entre autres les nobles. Avant la Révolution, l'aristocratie était déterminée, non par le goût des belles choses, quoi qu'on en ait dit, mais uniquement par « l'héréditaire et longue habitude du commandement » (3). Aussi l'ignorance des gentilshommes était-elle profonde (4). Quand le régime nouveau fut établi, ils en tirèrent tout le parti que les gouvernements variés du dernier siècle leur offraient; ils ne dédaignèrent pas de spéculer sur les terrains chaque fois que l'occasion s'en présenta (5); ils demeurèrent ainsi dans la classe privilégiée.

Un des principaux moyens pour les nobles d'accroître leur fortune consiste à marier leurs fils avec les jeunes filles des familles riches de financiers ou de maîtres de forges; ces unions ne sont considérées comme des mésalliances par aucune des deux parties intéressées. Chacune y trouve son compte : le jeune noble acquiert la richesse, la jeune fille riche la noblesse (6). Soutenue par les capitalistes, la noblesse s'assure également l'appui du clergé par sa politique religieuse : généralement sceptique, elle considère cependant la religion comme un moyen de gouvernement; aussi voit-on les aristocrates défendre les prétentions du clergé, soit par des discours, soit par la création d'associations chrétiennes, soit encore en allant régulièrement à la messe pour

(1) *Thaïs*, p. 136.
(2) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 233.
(3) *La vie littéraire*, T. II, p. 61.
(4) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 210.
(5) *La révolte des anges*, p. 2.
(6) *Le lys rouge*, p. 25; *L'île des Pingouins*, p. 183; *La révolte des anges*, p. 5.

l'exemple (1). Enfin l'armée est leur principal instrument d'influence : bien qu'opposés au régime républicain, en France ils sont presque tous officiers (2).

La noblesse s'est ainsi acquis l'estime des populations : les démocraties sont très attachées aux distinctions de naissance par un penchant naturel; de plus, depuis que tous les citoyens sont soldats, l'armée est devenue l'idole à laquelle il ne faut pas toucher, ce qui accroît le prestige de l'aristocratie, largement représentée parmi les militaires (3).

Mais qu'on ne parle pas des qualités naturelles de cette catégorie d'hommes, non plus que du type aristocratique ! C'est une grande rêverie que de croire à l'existence d'une race supérieure aux autres. La preuve en est que l'image de la femme aristocratique s'est formée par la vue répétée des comédiennes remplissant les rôles de princesses, des tableaux composés par les peintres d'après des modèles quelconques, des demoiselles remplaçant les mannequins chez les grands couturiers : tous ces éléments sont plébéiens, si bien que « le type aristocratique est formé uniquement de la grâce des roturières » (4). Pour la même raison, les hommes du monde ne sauraient être distingués des autres : il y a entre eux une communauté de genre de vie et d'habitudes, mais ils ne constituent pas une humanité à part (5).

Il est donc légitime de ne pas séparer la noblesse de naissance du reste de la classe privilégiée dont rien ne la différencie.

Il convient de rattacher à la même classe la haute finance juive : celle-ci ne mériterait pas une mention particulière, si ses représentants ne se faisaient remarquer par un souci constant de se faire passer pour chrétiens. M. Anatole France n'est pas atteint de cet antisémitisme qui fut à la mode au moment précis où il écrivait son *Histoire contemporaine;* son attitude dans l'affaire Dreyfus suffirait à dissiper tout soupçon à cet égard. Mais il éprouve envers les financiers juifs et surtout envers leurs femmes un sentiment de mépris encore plus marqué que sa haine universelle de tous les hommes d'argent. Il leur fait en effet un grief de vouloir dissimuler leur origine et de renier leurs coreligionnaires quand ils se trouvent dans un milieu aristocratique (6). Les juifs antisémites sont un soutien puissant du catholicisme; peut-être est-ce la raison de l'aversion de notre auteur

(1) *La révolte des anges*, p. 2-6.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 184.
(3) *Ibid.*, p. 251.
(4) *Le mannequin d'osier*, p. 205.
(5) *Ibid.*, p. 73-74.
(6) *Le lys rouge*, p. 51 ; *Sur la pierre blanche*, p. 147 ; *L'île des Pingouins*, p. 184, 206, 320, 349 ; *La révolte des anges*, p. 24.

à leur endroit : il ne peut leur pardonner d'avoir en 1872 admis que le Nonce participât à la nomination des évêques (1).

En dehors de cette particularité, il ne fait aucune différence entre les juifs et les autres : « Qu'ils soient juifs ou chrétiens, il est difficile aux riches d'être équitables » (2).

Dans la classe privilégiée, les propriétaires d'immeubles rappellent les financiers par leur caractère : excessivement intéressés, ils n'ont d'autre souci que l'administration de leurs maisons dans des conditions aussi économiques que possible. Ayant souvent sur la conscience des affaires véreuses, ils exigent néanmoins de leurs locataires une tenue irréprochable afin de sauvegarder l'honneur de leurs immeubles. Au demeurant, jouissant de la considération générale due dans notre société à la richesse (3).

Les commerçants doivent également figurer dans la catégorie des défenseurs du régime actuel. Leur profession même ne peut se concevoir dans une société organisée d'après les principes socialistes, que nous devons nous efforcer de réaliser. Le négoce est une des plaies du monde actuel, il est le signe d'un mode de répartition des richesses arbitraire et imparfait; le bénéfice du commerçant ne correspond pas à un travail personnel, d'où un antagonisme fatal entre celui qui veut vendre à un prix aussi élevé que possible et l'acheteur qui veut payer un prix très bas: « Celui qui vend est l'ennemi de celui qui achète, et le vendeur contraint l'acheteur à lui être ennemi. Et en cela est la racine du mal qui empoisonne les villes » (4). On doit donc flétrir une profession qui alimente les discordes dans les cités : « L'homme qui vend est l'ennemi de l'homme qui achète, et l'art du négoce est plus malfaisant, s'il est possible, que l'art de la guerre » (5).

Le commerce répond aux conditions générales imposées par la société capitaliste à tous les organismes : de même que la fortune s'accumule de plus en plus entre les mains de la haute finance, de même que la propriété de la terre commence à se concentrer et à constituer de grands domaines, de même le petit commerçant voit son champ d'action se restreindre de plus en plus (6), à causer de l'envahissement croissant des grands magasins tels que le Bon Marché, le Louvre, le Printemps, les Galeries (7). Le petit marchand

(1) *L'Eglise et la République*, p. 21. Cf. *Le mannequin d'osier*, p. 273.
(2) *M. Bergeret à Paris*, p. 93; *Opinions sociales*, T. I, p. 61.
(3) *Le petit Pierre*, p. 120-123, 333.
(4) *Le puits de Sainte Claire*, p. 176.
(5) *Ibid.*, p. 180.
(6) *Le jardin d'Epicure*, p. 285.
(7) *Le petit Pierre*, p. 49.

subsiste cependant; s'il a un commis, il prend des allures de grand seigneur, conformément aux principes bourgeois (1).

La mentalité du commerçant est pour notre auteur un objet de mépris. Nous avons assisté pendant la Révolution à des manifestations de cet esprit : chaque marchand prenait parti pour le régime qui lui fournissait le plus de clients; actuellement encore, nous voyons les fabricants de produits s'intéresser aux groupements qui consomment la plus grande quantité de marchandises sorties de leurs établissements (2). Le négoce accoutume ceux qui en font profession à se montrer respectueux envers tout le monde, même envers « la vile canaille » (3), ce qui est peu recommandable. La conversion de Thaïs fait également apparaître les sentiments de cette corporation : les marchands ne pouvaient tolérer que la courtisane abandonnât des habitudes qui leur permettaient d'écouler leurs articles (4).

Tout ce monde enfin s'appuie sur la presse, et par là les journalistes appartiennent à la classe dirigeante. Les reporters des grands journaux sont recrutés souvent parmi ceux qui se sont rendus « célèbres au lycée par leur inaptitude aux sciences comme aux lettres » (5). Leurs fonctions n'exigent d'ailleurs pas des qualités intellectuelles remarquables : « le champagne est une nécessité professionnelle » pour eux, dans toutes les cérémonies ils s'y soumettent; au surplus, ils sont constamment en voyage, comme ce Bouteiller qui « inaugurait des statues dans toutes les villes de France, suivait le président de la république dans les départements inondés, assistait aux mariages aristocratiques, entendait des conférences sur le phylloxéra, voyait tout et était le moins curieux des hommes » (6). Les journaux à grand tirage ont pour rôle de soutenir la cause de la religion, du nationalisme et du capitalisme, en termes trop éloquents pour n'être pas payés par les suppôts du régime bourgeois (7).

Ne médisons pas cependant de la presse: elle peut rendre des services immenses; dans l'affaire Dreyfus, comme le disait M. Bergeret, « c'est à la liberté, à la licence de la presse que nous devons le triomphe de notre cause » (8).

---

(1) *L'orme du mail*, p. 206.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 186.
(3) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 99.
(4) *Thaïs*, p. 227.
(5) *Jocaste*, p. 94.
(6) *Ibid.*, p. 94-95.
(7) *L'île des Pingouins*, p. 407-408; *La révolte des anges*, p. 382.
(8) *M. Bergeret à Paris*, p. 208.

Respectons donc cette liberté, surtout pour les journaux que l'on ne peut ranger dans la grande presse.

Néanmoins c'est une force de plus au service du régime bourgeois que nous subissons; les prêtres, les militaires, les hommes d'Etat et les gens de justice accroissent encore, comme nous le verrons, la force des puissances d'oppression qui pèsent sur le peuple. Seul, contre cette formidable coalition, le prolétariat, sans armes ni discipline, doit assurer l'émancipation du monde.

Section II. — La Classe Pauvre.

En face des défenseurs de la société capitaliste, la classe des travailleurs est celle des victimes de la bourgeoisie. C'est à elle que vont les sympathies du grand écrivain : depuis son enfance, il a conservé « une curiosité affectueuse pour les métiers et les gens de métier » qu'il apprit à connaître en les voyant tous les jours dans la rue pendant qu'il allait au collège (1).

L'intérêt que lui inspirait le monde des artisans s'est affirmé depuis lors sans discontinuer. Quand M. Anatole France en vint à se passionner pour les questions sociales, il manifesta son inclination naturelle pour le prolétariat par des affirmations auxquelles pourraient souscrire les socialistes les plus avancés. Il n'hésite pas, en effet, à considérer l'ouvrier comme le seul agent de la production et le patron comme un parasite dont le rôle unique est de percevoir les bénéfices produits par le labeur des salariés; d'autre part il adhère au principe qui est à la base de toute la législation industrielle, à savoir que les risques de l'ouvrier sont énormes puisque sa vie même est en jeu, et ceux du patron purement matériels et limités à son capital : « C'est l'ouvrier seul qui produit, et qui expose sa santé ou sa vie au profit exclusif du patron, lequel ne peut compromettre que son capital » (2).

Or le travail a seul le privilège d'être productif, sans lui le capital ne peut rien; il suffit pour procurer à la société tous les objets utiles. Mais s'il est suffisant, il est aussi nécessaire : sur cette terre « où les choses indispensables à la vie sont rares, d'une production difficile ou d'une extraction laborieuse », il est impossible de se soustraire à

(1) *Le livre de mon ami*, p. 157-158.
(2) *Crainquebille, etc.*, p. 272 ; *Opinions sociales*, T. II. p. 216.

cette loi fatale; nous savons que le labeur est imposé par la nature à l'homme et même aux animaux (1). C'est en ce sens « que la loi du travail est divine et qu'il faut que chacun fasse sa tâche en ce monde » (2). Notre monde n'est du reste pas l'unique domaine d'application de la nécessité de l'effort; M. Anatole France pense « qu'il n'est pas plus de repos dans les espaces célestes que sur la terre, et que la loi du travail et de l'effort régit l'infinité des mondes » (3).

Il lui arrive pourtant de considérer l'activité humaine comme inutile pour la société : elle ne serait qu'une distraction pour chacun. Elle donne « l'illusion de la volonté, de la force et de l'indépendance »; elle nous fait croire que nous pouvons exercer une influence sur le destin, elle fait de nous des dieux; et c'est pour cela que Dieu a toujours été conçu comme ouvrier (4). Elle nous détourne, d'autre part, de la vue de nous-mêmes et constitue ainsi une consolation. Voilà en quoi « le travail est bon à l'homme » (5); quant à ses avantages matériels, ils sont imaginaires (6).

C'est là pourtant une conception opposée à la théorie générale de la société esquissée par notre auteur; nous ne devons pas en faire cas : ce n'est qu'une de ces contradictions si fréquentes du dilettante académicien. En réalité il voit dans l'effort un élément prépondérant de l'existence des sociétés. Il exalte « la grandeur de la misère, la sainteté du travail » (7). Au surplus le travail n'est pas triste, mais sérieux; on peut le concevoir gai; les enfants l'imitent volontiers dans leurs jeux et le trouvent amusant (8). Ce qui le rend mauvais, c'est qu'il est mal organisé; le monde a connu trois formes successives du travail, toutes trois arbitraires et iniques : l'esclavage, le servage et le salariat (9). Il importera donc d'en améliorer les conditions.

Le second attribut de la classe des travailleurs, inséparable du premier, est la pauvreté : travail et pauvreté sont deux notions que M. Anatole France présente rarement sans les unir. L'aisance n'est pas accessible aux artisans, condamnés à rester toute leur vie dans l'état de pauvreté irrémédiablement attaché à leur personne. La loi et la justice

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 49-50.
(2) *Le livre de mon ami*, p. 157.
(3) *Le jardin d'Epicure*, p. 5.
(4) *L'anneau d'améthyste*, p. 6-7.
(5) *Ibid.*, p. 6.
(6) *Ibid.*, p. 136.
(7) *La vie littéraire*, T. I, p. 232.
(8) *Filles et garçons*, p. 12-13.
(9) *L'Eglise et la République*, p. 62.

unissent d'ailleurs leurs efforts pour conserver à chacun la situation de fortune qu'il a en naissant (1).

Les pauvres sont constamment victimes de la cupidité des riches; un exemple historique nous en est fourni par les bouquinistes du Pont-Neuf : en même temps que Mazarin, ces modestes marchands furent chassés à l'époque de la Fronde; MM. les libraires jurés ne pouvaient supporter leur présence (2). Tous les travailleurs gagnent péniblement leur salaire; l'infortune est leur apanage; la seule consolation qu'ils trouvent à leurs misères d'ici-bas est l'espoir d'un autre monde meilleur (3).

Le logement des prolétaires répond à leur condition de fortune. Certaines familles d'ouvriers, au dire de notre auteur, vivent tout entières dans une seule chambre : une douzaine de personnes dorment ensemble dans une soupente où le typhus et la tuberculose les guettent. Tous les travailleurs n'ont pas des abris aussi misérables, mais toutes les habitations populaires sont malsaines et incommodes, à cause de la cupidité des propriétaires, qui veulent faire rapporter à leurs immeubles le plus grand bénéfice possible, fût-ce au prix de la santé de leurs modestes locataires (4).

La nourriture des pauvres ressemble quelque peu à leur logement : ils ne peuvent se procurer que des denrées peu coûteuses; aussi voit-on que « les poireaux sont les asperges du pauvre » (5).

Il ne faut pas croire pourtant qu'ils ressemblent à ces domestiques de Thaïs, qui, « étant pauvres, détestaient les richesses et avaient, d'instinct, le goût de la destruction » (6). Cette appréciation portée sur les humbles est une réflexion sans aucune importance que M. Anatole France a sans doute oubliée aussitôt qu'écrite. Au contraire il éprouve pour les déshérités de la fortune une compassion mêlée de respect; aussi est-il particulièrement sensible à leurs dons: « Peut-être y a-t-il dans les présents des pauvres une grâce secrète. Souvenez-vous du Dieu qui bénit l'offrande de la veuve » (7).

Il est important de connaître l'état d'esprit des prolétaires, car si notre pays compte peu d'indigents au sens plein du mot (8), la grande majorité des hommes sont voués « à la

(1) *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 141-142; *Crainquebille, etc.*, p. 264; *Opinions sociales*, T. II, p. 211-212.
(2) *Pierre Nozière*, p. 81.
(3) *Les noces corinthiennes*, dans *Poésies*, p. 133-134; *L'étui de nacre*, p. 94-95.
(4) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 89. Cf. *Pierre Nozière*, p. 71.
(5) *Crainquebille, etc.*, p. 10; *Opinions sociales*, T. I, p. 15.
(6) *Thaïs*, p. 221.
(7) *Nos enfants*, p. 19.
(8) *L'Eglise et la République*, p. 106.

tâche auguste et rude de gagner le pain de chaque jour ». C'est donc par la connaissance du monde des travailleurs que l'on peut prendre une notion des mœurs, des vertus et des vices d'un peuple (1).

Etant données les conditions pénibles de son existence, la plèbe ne peut guère développer son intelligence : elle adopte les projets les plus extravagants préférablement aux autres; surtout elle est attirée régulièrement par ses préjugés vers les idées combattues par l'aristocratie (2). Elle obéit aveuglément à ses passions : elle éprouve de la sympathie pour une reine qu'elle sait délaissée par le roi (3); est-ce une allusion à l'attitude du peuple anglais envers le roi George IV, coupable d'avoir abandonné sa femme Caroline de Brunswick ?

Les théories sociales de la classe ouvrière lui sont également inspirées par ses sentiments : le souci d'un bien-être qu'elle n'a pas lui font désirer des réformes qu'elle ne se représente pas exactement (4). Uniquement préoccupée de sa condition matérielle, elle désire surtout l'abolition des deux fléaux qui l'accablent le plus et dont elle attribue l'origine au gouvernement : l'impôt et le service militaire (5).

Les rapports de l'ouvrier avec son patron sont conditionnés par l'organisation du placement; les deux parties en cause ne se connaissent pas avant la formation du contrat qui doit les lier, il ne saurait donc y avoir entre eux un sentiment d'affection. Les bureaux de placement, qui se chargent de mettre en relations les employeurs et les travailleurs, ne donnent satisfaction ni aux uns ni aux autres (6); aussi doit-on se réjouir du développement des bourses du travail : « les bourses du travail sont les organes nécessaires de la classe ouvrière et le droit et le devoir des travailleurs organisés est d'en faire partie » (7). Mais le seul élément susceptible d'intéresser les prolétaires actuels au succès de l'entreprise à laquelle ils collaborent serait l'établissement du régime socialiste; tant que la réforme nécessaire ne sera pas réalisée, les conflits subsisteront entre bourgeois et salariés. Il ne faudrait pas rendre la Révolution responsable de cet état de choses; les convoitises populaires et la cupidité patronale ont toujours existé : le principe hédonistique des économistes de l'école classique est adopté sans difficulté par

(1) *La vie littéraire*, T. IV, p. 17.
(2) *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 231.
(3) *Barbe-Bleue*, *etc.*, p. 167.
(4) *La vie littéraire*, T. II, p. 299.
(5) *Le lys rouge*, p. 264; *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 678.
(6) *L'orme du mail*, p. 132.
(7) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 84.

M. Anatole France; c'est son application qui fait que, « de tout temps, les bons maîtres et les bons serviteurs furent rares; on trouve de par le monde peu d'Epictètes et peu de Marc-Aurèles » (1). Il est rare de trouver un patron comme ce directeur des fouilles du Forum Romain, qui faisait sentir à ses terrassiers la beauté de l'œuvre à laquelle ils concouraient : ses ouvriers se montraient par suite assidus, intelligents et empressés, ils partageaient son enthousiasme quand ils faisaient des découvertes; leur maître avait pour eux une bienveillante sollicitude et se faisait leur compagnon et leur ami; la confiance était réciproque dans leurs rapports et le travail accompli s'en ressentait (2). Cet exemple est malheureusement exceptionnel : dans nos cités industrielles, le capitaliste ne paraît ni dans l'usine ni dans la mine, et les travailleurs sont soumis à la tyrannie de la machine qui, elle, n'explique rien (3).

Devant cette lamentable situation, quelle est l'attitude des gouvernements ? Elle est purement négative. Ceux qui détiennent le pouvoir ont intérêt à maintenir les ouvriers dans leur condition : d'une part, en effet, les revendications du prolétariat effrayent la bourgeoisie et la crainte d'une révolution sociale donne aux privilégiés le désir d'augmenter la force des dirigeants, il importe donc pour ceux-ci de ne pas soulager le monde du travail dont la condition est un aliment à leur puissance; d'autre part les ouvriers, trop faibles pour les renverser, ne font aucun effort pour se mettre en état de remplacer le gouvernement actuel par un autre peut-être plus tyrannique, les hommes d'Etat se gardent donc d'accroître par une oppression plus grande un mécontentement qui pourrait alors se manifester par des actes de violence dangereux pour eux. Ainsi leur intérêt semble exiger que les classes laborieuses soient « toujours une menace et jamais un danger » (4). Pourtant une telle conception, logique pour un empire absolu, est erronée pour une démocratie : à l'encontre des autres régimes, qui s'appuient sur la crainte, la démocratie ne peut subsister que par des bienfaits; si elle veut être défendue contre ses ennemis du dedans et du dehors, elle doit assurer aux travailleurs un bien-être au moins éventuel; or notre auteur croit pouvoir affirmer que la France n'observe pas ce précepte de sagesse, et il déclare qu' « aujourd'hui le sort de l'ouvrier n'est pas meilleur en France qu'en Allemagne, il est moins bon qu'en Angleterre et en Amérique » (5).

---

(1) *Le petit Pierre*, p. 239.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 7.
(3) *Le jardin d'Epicure*, p. 290-291.
(4) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 165-166.
(5) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXXIV.

L'inertie des gouvernements doit-elle être approuvée ? Le prolétariat doit-il être condamné à subir éternellement le joug qui l'opprime ? M. Anatole France constate des signes avant-coureurs d'un ordre nouveau, caractérisés par une agitation continue (1). Mais il n'a pas toujours considéré avec bienveillance les efforts tentés par les ouvriers pour établir le régime qui doit les affranchir.

Il a d'abord condamné dans leur principe tous les mouvements populaires; il a blâmé, nous le savons, des soldats qui avaient osé partager leur soupe avec des grévistes (2); il s'est réjoui de voir l'agitation ouvrière du 1er mai 1890 contenue et arrêtée (3); il a reproché au gouvernement d'avoir facilité quelque peu l'émancipation du peuple en mettant l'instruction à sa portée, car le peuple, dit-il, « qui n'est point fait pour goûter les joies pures de l'intelligence, veut être riche dès qu'il sait lire » et nourrit aussitôt de folles ambitions, car tout le profit qu'il retire de ses connaissances est de savoir maudire (4). A cette époque, il résout la question sociale avec une extrême simplicité : il recommande aux travailleurs la résignation enseignée par Bouddha (5) !

Mais cet état d'esprit dura peu, et ses tendances socialistes ne tardèrent pas à succéder à son indifférence première. Il préconisa dès lors une action énergique en faveur de l'émancipation du prolétariat.

Le but de cette action est déterminé par les rapports actuels de la classe ouvrière avec le gouvernement républicain. Qu'a fait la République pour le prolétariat ? Rien. Qu'a fait le prolétariat pour la République ? Tout. Notre socialiste militant se propose de justifier ces deux affirmations.

Le régime démocratique s'est efforcé d'assurer aux citoyens la jouissance des libertés publiques, qui n'ont aucune importance selon notre auteur; il n'a pas apporté d'amélioration au sort des travailleurs, ce qui eût été bien préférable; s'il faut en croire M. Anatole France, le gouvernement nouveau, « satisfait d'avoir donné des libertés publiques, ne se souciait guère d'assurer la justice sociale et se trouvait en réaction sur l'Empire dans les questions ouvrières » (6).

En retour le peuple est, au contraire tout dévoué à la République. Le grand écrivain dit bien quelque part (7),

---

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 33-34. Cf. *La vie littéraire*, T. III, p. 381.
(2) *Lettres et arts*, 1er mai 1886.
(3) *La vie littéraire*, T. III, p. 381.
(4) *Ibid.*, T. II, p. 298-299.
(5) *Ibid.*, T. III, p. 381-384.
(6) *L'Eglise et la République*, p. 28.
(7) *Ibid.*

pour les besoins de son argumentation, que les masses la soutenaient mollement aux jours tragiques de 1885, au moment de la crise boulangiste. Mais dès qu'il n'a plus à démontrer un principe posé *a priori*, il considère les ouvriers manuels comme les seuls défenseurs du régime; malgré leurs misères les travailleurs mirent toujours leur force au service de la République : « ils seraient tous morts pour elle : elle leur avait donné l'espérance » (1); c'est eux qui sauvèrent « la société civile contre ce brigandage qui s'est appelé depuis le nationalisme » (2).

Mais le prolétariat ne doit pas se contenter de défendre les intérêts du régime; il doit également poursuivre par tous les moyens sa propre émancipation. Son activité s'est déjà exercée dans ce sens; il a compris qu'il devait lutter contre tous les privilégiés, à quelque catégorie qu'ils appartinssent; l'antisémitisme n'a aucune prise sur lui : « le bonhomme Prolo ne hait point un homme pour la forme de son nez » (3); les préjugés bourgeois lui sont inconnus, seules les préoccupations d'ordre matériel l'intéressent, et à bon droit. Comme le disait un rédacteur d'une feuille socialiste, « est-il plus agréable d'être dévoré par M. Vautour que d'être croqué par Moïse Geiermann ? Nous n'avons rien à voir avec la synagogue, mais nous nous méfions de Notre-Dame-de-l'Usine. La puissance inique de l'argent, voilà le mal. Nous sommes également ennemis du capital juif et du capital chrétien » (4).

Pour parvenir à leur but, les ouvriers se groupent en syndicats; ils n'en sont plus au régime des corporations; quant au régime de liberté, ils en ont vite compris les inconvénients en voyant qu'ils n'avaient pas de gain assuré. Les ressources financières des premiers syndicats étaient nulles, car les syndiqués ne payaient pas leur cotisation. L'importance numérique de ces groupements professionnels était très variable : si certains comptaient plusieurs milliers de membres, « plusieurs comptaient deux ou trois membres seulement, ou même un peu moins; mais les listes des adhérents n'étant point publiées, il n'était pas facile de distinguer les grands syndicats des petits » (5).

Mais ces développements ironiques sont relatifs aux syndicats formés au moment où la loi venait de leur permettre de s'organiser régulièrement. Ceux qui existent actuellement sont susceptibles, selon M. Anatole France, d'améliorer grandement la situation de leurs membres, puisqu'il en

(1) *L'île des Pingouins*, p. 182.
(2) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 81.
(3) *Opinions sociales*, T. II, p. 125.
(4) *Ibid.*, p. 127.
(5) *L'île des Pingouins*, p. 220-221.

recommande l'imitation aux instituteurs et aux fonctionnaires de tous ordres.

Un autre moyen fort utile d'amélioration de la vie est fourni par les coopératives. Par elles le prolétariat peut jouir des fruits de son travail dans la mesure permise par notre société inique; il peut ainsi tirer parti des forces qu'il met d'ordinaire au service des capitalistes. C'est là toute la théorie des coopératives : « Le prolétariat veut enfin diriger et utiliser lui-même sa propre force. Quoi de plus légitime ? C'est le principe des coopératives » (1).

Les travailleurs doivent également poursuivre la conquête des pouvoirs publics et des forces sociales, préconisée par Jaurès et Jules Guesde, ce qui implique pour eux le devoir de se mettre au courant de la science et de développer leur intelligence (2).

Ils doivent d'autre part prendre parti dans tous les grands événements pour la cause de la justice, car le socialisme est la vérité, la justice et la bonté : pour se montrer fidèle aux principes affirmés par Jaurès, le prolétariat doit faire tout le bien qu'il est en son pouvoir d'accomplir (3); son devoir dans l'affaire Dreyfus était de défendre l'innocence, et il y a failli (4) : il est resté indifférent, et par là il a retardé d'autant la révolution sociale, qui ne peut réussir que par la justice et la bonté de tous les travailleurs.

Cela tient peut-être à ce que le peuple ne veut pas être dérangé dans ses habitudes, même quand il s'agit pour lui de poursuivre son affranchissement. Son jugement faux ne lui permet pas de comprendre l'opportunité d'oublier les jalousies et les rivalités qui peuvent le diviser (5). Cette vérité est méconnue de ceux qui ont le culte du prolétariat, car la religion nouvelle a ses fanatiques : M. Anatole France croit en avoir vu un figuré sur une petite toile représentant une réunion socialiste, c'est un « petit homme chauve, tout en crâne, sans épaules », « un homme à idées, maladif et sans instincts, l'ascète du prolétariat, le saint de l'atelier, chaste et fanatique comme les saints de l'Eglise, aux premiers âges. Certes, celui-là est un apôtre et on sent à le voir qu'une religion nouvelle est née dans le peuple » (6). Mais cette religion ne risquera pas d'aboutir à des résultats effectifs tant que l'éducation des ouvriers ne sera pas faite.

Elle se fera pourtant. Certes la tâche est ardue : l'étude est facile quand on n'a pas à gagner sa vie en même temps

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 51.
(2) *Ibid.*, p. 29; *Opinions sociales*, T. I, p. 73.
(3) *M. Bergeret à Paris*, p. 92-93, reproduit dans *Opinions sociales*, T. I, p. 60-61; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 68-69.
(4) *L'île des Pingouins*, p. 282.
(5) *La révolte des anges*, p. 143-144.
(6) *Le jardin d'Epicure*, p. 58.

qu'on s'y adonne; mais à l'ouvrier qui a passé sa journée courbé sur sa besogne, il faut de l'énergie et du courage pour se livrer encore, malgré sa fatigue, à un effort intellectuel (1). Cependant l'ouvrier a sur le bourgeois l'avantage de n'avoir pas le cerveau rempli par des préjugés ineptes; à la place où son adversaire loge « des crapauds et des serpents », il y a dans la tête du prolétaire un grand trou; il suffira de combler ce trou (2). Déjà des universités populaires créées pour ce but ont donné des résultats sensibles; M. Anatole France a toujours salué par des paroles d'encouragement et de confiance l'apparition de semblables associations; il a souvent présidé leurs fêtes inaugurales (3). Il estime que l'art doit aussi être mis à la portée du prolétariat; jusqu'à présent, les privilégiés de la fortune ont seuls pu goûter les jouissances esthétiques qui sont pourtant le patrimoine de l'Humanité entière; si même elles devaient être réservées à certains citoyens, ne serait-ce pas à ceux « qui, patiemment et longuement, travaillèrent et souffrirent pour les créer, les conquérir ou les conserver » (4) ? Mais pourquoi établir de semblables distinctions ? La constitution intime des sociétés exige que l'art se développe chez tous; du moment que c'est une loi naturelle, on ne doit pas la paralyser en restreignant les bienfaits de son application à certains individus : tous les êtres pensants doivent pouvoir participer aux joies procurées par le beau, les humbles sont aussi capables de les goûter que les riches; aussi le but des hommes de cœur doit-il être de favoriser l'expansion de l'art dans tous les milieux : ce qu'il faut, c'est « mêler l'art consolateur à la vie quotidienne » (5).

L'éducation du peuple doit être accompagnée d'un mouvement vers la solidarité des travailleurs de tous les pays. M. Anatole France ne se fait pas faute de répéter la formule socialiste si répandue : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! (6) » Il voit déjà s'accomplir son espérance; au surplus l'union internationale qu'il préconise lui paraît avoir été déjà réalisée dans le passé par Rome, « la Rome païenne de qui nous avons tout appris » (7); la renaissance de la solidarité universelle, qu'il croit discerner en dépit des obstacles qu'elle doit surmonter, lui fait augurer une ère nouvelle dont les bienfaits ne peuvent nous laisser indifférents, car

---

(1) *Opinions sociales*, T. I, p. 77-78; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 23-24.
(2) *M. Bergeret à Paris*, p. 168-169.
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. I, passim.
(4) *Préface* de *L'Art social*, de Roger Marx, p. VI.
(5) *Ibid.*, p. XI. Cf. *Ibid.*, p. VI-VII.
(6) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 22, 53.
(7) *Ibid.*, p. 22.

« le sort du prolétariat français dépend du sort du prolétariat universel » (1).

Notre sociologue fait maintes applications de cette idée, deux surtout, relatives, l'une au prolétariat russe, l'autre au prolétariat allemand. Le mouvement révolutionnaire qui éclata en Russie en 1905 lui apparut comme une juste réplique à la révolution bourgeoise enseignée à l'Europe par nos pères de 89; il estima aussitôt que le devoir du prolétariat français était de se solidariser avec le prolétariat russe, dont le soulèvement devait être le commencement de l'émancipation des travailleurs de tous les pays (2); il se réjouit de voir les ouvriers de France refuser de s'associer aux manifestations organisées en l'honneur du tsar de passage à Paris et d'acclamer « l'ours moscovite, promené par le dindon de l'Elysée » (3). Il reconnut surtout l'efficacité de la grève générale, et il fut reconnaissant envers les travailleurs russes d'avoir montré « ce que vaut l'arme de ceux qui n'ont pas d'armes » et d'avoir « proclamé à la face du monde la grève libératrice », qui « s'est montrée plus forte que les fusils et les canons » (4); le moyen qu'ils ont employé est apparu aux yeux de notre auteur comme le seul efficace pour parvenir à l'affranchissement des classes laborieuses, et c'est pour l'avoir révélé au monde que « la Révolution russe est une Révolution universelle » (5).

Quant au prolétariat allemand, il s'est constamment dressé en face du souverain belliqueux qui désirait ardemment déchaîner la guerre sur le monde. En 1905, M. Anatole France constatait que la minorité socialiste du Reichstag, élue grâce aux travailleurs et grandissant sans cesse, avait jusqu'alors empêché « le caporal Hohenzollern » de satisfaire ses désirs ambitieux (6). Le service rendu ainsi par les ouvriers allemands à l'Humanité entière apparut à tous, lorsque Bebel et Jaurès échangèrent des assurances de paix en 1905 à propos des affaires marocaines : *le camarade Anatole* attribue à ce fait une grande importance (7); aussi ne manque-t-il pas de convier les prolétaires français et allemands à imiter l'exemple donné par leurs chefs.

Tel est le monde ouvrier, celui qui par la force des choses s'assurera un jour la puissance, celui qui sollicite le plus l'attention du socialiste militant qu'est devenu le bénédictin narquois. Mais, à côté des travailleurs des villes, il faut signaler ceux des campagnes.

---

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 20.
(2) *Ibid.*, p. 52-53.
(3) *Ibid.*, p. 11.
(4) *Ibid.*, p. 48.
(5) *Ibid.*, p. 50.
(6) *Ibid.*, p. 30.
(7) *Ibid.*, p. 44.

M. Anatole France voue aux paysans un sentiment de respect et d'admiration : pour lui le travail de la charrue est « le travail par excellence » (1), « l'œuvre par excellence » (2), celui qui transforme la nature créatrice de l'homme (3). Le caractère moral des paysans lui paraît très beau par sa gravité, et il s'y étend complaisamment (4). L'importance de l'agriculture dans l'économie politique est attestée par le langage; l'origine des mots est terrienne, la langue est « née du sillon », le latin surtout en porte la trace (5). Mais, hélas ! le capitalisme exerce déjà ses ravages dans ce domaine : les fils de paysans délaissent les campagnes pour la ville, et la grande propriété se substitue de plus en plus à la petite (6).

Bien que notre auteur s'attache surtout aux travailleurs manuels, il ne dédaigne pas les travailleurs intellectuels, qu'il préfère même aux autres dans le secret de son âme, comme son style le laisse entendre. Nous ne devons pas attacher une importance exagérée à des qualificatifs peu bienveillants qu'il adresse aux fonctionnaires dans l'ardeur de la lutte entreprise en faveur du capitaine Dreyfus; il a fallu qu'il se trouvât dans ces circonstances exceptionnelles pour qu'il parlât de « ces sédentaires, ces pauvres assis qu'un poète a chantés, des gratte-papier intrigants et paresseux, humbles et vaniteux, oisifs jusque dans l'accomplissement de leur besogne oiseuse, jaloux les uns des autres et fiers de leur bureau » (7).

En réalité il porte au « prolétariat des bureaux, des octrois et des routes » (8) un intérêt qu'il manifeste en demandant pour eux le droit syndical. Il n'a que railleries à l'adresse des ministres qui, à la faveur du silence de la loi, dénient à leurs employés le droit de se grouper en syndicats : sans épargner ce ministre des Postes et télégraphes qui frappa sévèrement les demoiselles téléphonistes syndiquées, uniquement parce que ses affaires privées l'avaient rendu misogyne (9), il constate avec ironie que le gouvernement ne sait pas lui-même s'il doit autoriser ces groupements : les circulaires se succèdent, et chacune vient contredire la précédente. Les fonctionnaires qui recourent à ce genre d'action ne savent pas à quoi s'en tenir quand ils sont sou-

(1) *La vie littéraire*, T. I, p. 232.
(2) *Ibid.*, T. II, p. 252.
(3) *Pierre Nozière*, p. 158.
(4) Notamment : *La vie littéraire*, T. II, p. 252-254, 263 ; *L'étui de nacre*, p. 165. En sens contraire: *L'orme du mail*, p. 207.
(5) *La vie littéraire*, T. I, p. 293-294.
(6) *Le jardin d'Epicure*, p. 285.
(7) *M. Bergeret à Paris*, p. 191.
(8) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 82.
(9) *L'île des Pingouins*, p. 370.

mis aux ordres d'un ministre qui, par exemple, « révoqua cent quatre-vingts facteurs, les réintégra, leur infligea un blâme et leur donna des gratifications » (1), suivant son humeur.

Il sait gré aux instituteurs d'avoir pris l'initiative d'un mouvement syndicaliste intense (2). Les arguments qu'il invoque à l'appui de sa théorie sont ceux qui ont toujours servi aux partisans de ce système : nécessité d'assurer aux travailleurs de tous ordres une organisation défensive contre les atteintes portées à leurs droits et à leurs intérêts, opportunité d'étudier par l'organe de groupements professionnels compétents les améliorations susceptibles d'être apportées au fonctionnement des entreprises d'ordre public; il ajoute une autre considération : c'est que l'autonomie des services publics préconisée par les socialistes ne peut se concevoir sans une organisation syndicale susceptible de protéger les fonctionnaires. Et que l'on ne dise pas qu'une telle solution permettrait aux instituteurs de se mettre en grève : outre que le droit de grève ne résulte pas de la capacité syndicale, les instituteurs sentiront que leur devoir sera de garder les enfants des ouvriers en grève (3).

Un régime de ce genre donnerait toute garantie à ses bénéficiaires, et l'on ne verrait plus un professeur de Faculté exposé à être envoyé à Alger d'un jour à l'autre par le ministre de l'Instruction publique, comme M. Bergeret pensait l'être (4).

Les intellectuels ne sont pas tous fonctionnaires, mais tous « sont ordinairement fort peu pécunieux » (5); la cellule qui leur est réservée dans la ruche humaine « pour y distiller le miel un peu âcre de l'érudition » (6) n'est pas somptueuse. Les savants n'occupent pas dans la société la place qu'ils mériteraient; non seulement ils ne jouissent pas de l'estime publique, mais ils sont l'objet de l'indifférence ou de la malveillance du public et des personnages officiels; témoin cet astronome qui « observait avec une inextinguible ardeur aérolithes, météorites et bolides, tous les débris ardents, toutes les poussières enflammées qui traversent d'une vitesse prodigieuse l'atmosphère terrestre, et recueillait, pour prix de ses veilles studieuses, l'indifférence du public, l'ingratitude de l'Etat et l'animadversion des corps

(1) *L'île des Pingouins*, p. 362.
(2) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 80-85; *Préface* de *Les syndicats de fonctionnaires*, par J. Paul-Boncour.
(3) *Ibid.*
(4) *L'anneau d'améthyste*, p. 139. Cf. sur les professeurs : *Ibid.*, p. 234, 397; *M. Bergeret à Paris*, p. 335; *etc., etc.*.
(5) Mémoire d'un bibliophile de 1697, dans *Pierre Nozière*, p. 82.
(6) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 20.

savants » (1). Les inventeurs ne tirent jamais parti de leurs inventions; celles-ci leur coûtent de l'argent et ne profitent qu'à d'autres (2).

Fonctionnaires ou non, tous les intellectuels sont donc des victimes du régime capitaliste : leurs ressources ne sont pas en rapport avec le travail fourni; c'est pourquoi leur action doit légitimement converger avec celle des travailleurs manuels; l'union de tous s'est déjà réalisée quand il s'est agi de défendre la République contre « ce brigandage qui s'est appelé depuis le nationalisme » (3).

Mais on ne doit pas ranger dans cette catégorie les académiciens; pour eux M. Anatole France n'a que mépris, non par dépit, puisqu'il est des leurs, mais à cause de la médiocrité qu'il pense découvrir dans leurs esprits et dans leurs œuvres (4).

Il ne s'étend pas sur des professions d'un caractère particulier, telles que celles des concierges, des maîtres d'hôtel, des employés de commerce, des petits boutiquiers, des médecins; il les mentionne sans leur consacrer de longs développements susceptibles de détruire l'harmonie de sa construction un peu simpliste de la société actuelle.

Tous les travailleurs, si chers à notre auteur, peuvent néanmoins constituer par leur groupement une force dont les effets sont à redouter, c'est la foule; elle est néfaste pour deux raisons : pour sa stupidité et pour sa brutalité.

Elle est d'abord stupide; elle se laisse conduire trop facilement, car « la crédulité des foules est infinie » (5). Quand M. Anatole France nous parle de « la plèbe ignare et fanatique » (6), c'est de la multitude qu'il est question, et non des travailleurs pris isolément. Le sentiment populaire tel qu'il se manifeste dans les réunions publiques est assez caractéristique; il importe de ne pas le contrarier, « surtout quand il se montre absurde et féroce, parce qu'alors la voix du peuple est la voix de Dieu » (7). Dans sa simplicité, la foule « demande des affirmations et non des preuves. Les preuves la troublent et l'embarrassent. Elle est simple et ne comprend que la simplicité. Il ne faut lui dire

(1) *L'île des Pingouins*, p. 273.
(2) *La vie littéraire*, T. III, p. 261.
(3) *Vers les temps meilleurs*. T. I, p. 81.
(4) *La vie littéraire*, T. III, p. 321, 322, 330; *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 182-195; *L'orme du mail*, p. 235; *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 687; Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 21-64; *etc.*.
(5) *L'Eglise et la République*, p. 33; *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 57.
(6) *L'anneau d'améthyste*, p. 152.
(7) *Les dieux ont soif*, p. 83.

ni comment ni de quelle manière, mais seulement oui ou non » (1). Il ne faut donc pas compter sur elle pour acheminer l'Humanité vers un idéal quelconque; elle ne sait rien, elle répète seulement ce qu'elle entend dire, or « une bêtise répétée par trente-six millions de bouches ne cesse pas d'être une bêtise »; la faiblesse des masses est inconcevable. Cela tient à ce que l'éducation du peuple n'est pas faite (2); les antiques erreurs se conservent grâce à l'absence de réflexion et la foule se conforme aux préjugés héréditaires (3).

La multitude est non seulement absurde, mais violente; c'est surtout pour cela qu'il faut la craindre : elle détruit tout et ne crée rien : « l'enthousiasme populaire n'est pas constructif; il est essentiellement subversif » (4).

Le sage ne peut que déplorer l'état de notre pauvre société dont le seul élément sain devient néfaste dès qu'il se trouve concentré. Mais l'éducation qui manque actuellement au peuple se fait peu à peu : déjà les philosophes s'unissent aux prolétaires; les positivistes ont fait un grand pas dans cette voie, ils ont préparé « l'union des travailleurs qui sera la paix du monde » (5). Grâce à cette union féconde, la force du prolétariat, actuellement à l'état latent, se manifestera par la destruction du régime qui les opprime (6). « La victoire du prolétariat est certaine. Ce sont moins les efforts désordonnés de nos adversaires que nos propres divisions et les indécisions de notre méthode qui pourraient la retarder. Elle est certaine parce que la nature même des choses et les conditions de la vie l'ordonnent et la préparent. Elle sera méthodique, raisonnée, harmonieuse. Elle se dessine déjà sur le monde avec l'inflexible rigueur d'une construction géométrique » (7).

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 123.
(2) *M. Bergeret à Paris*, p. 168.
(3) *L'anneau d'améthyste*, p. 261-262.
(4) *Ibid.*, p. 204.
(5) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 19-20.
(6) *Ibid.*, T. II, p. 42.
(7) *Ibid.*, T. I, p. 48.

CHAPITRE IV

Le Gouvernement

La direction effective des affaires de l'Etat appartient, selon M. Anatole France, à la classe des privilégiés, et surtout aux financiers; mais le pouvoir réel est dissimulé derrière un gouvernement apparent, composé d'hommes d'Etat soumis aux volontés des hommes d'argent. L'impuissance des personnages théoriquement chargés de représenter les intérêts de la nation est l'idée qui domine toute la théorie de notre auteur sur le gouvernement; il s'en inspire constamment lorsqu'il traite : de l'importance de l'état politique des peuples; des hommes d'Etat; des différentes formes de gouvernement; des partis politiques; enfin de l'administration chargée d'assurer l'application des décisions gouvernementales.

Section première. — Importance du Régime Politique.

M. Anatole France admet à peine la nécessité du gouvernement; il n'attache donc pas une grande importance au régime politique; sa théorie des révolutions en fait foi. D'ailleurs, qu'est-ce qui nous intéresse ? C'est notre condition personnelle; or celle-ci n'est aucunement affectée par les changements survenus dans la forme du gouvernement ou dans la personne des gouvernants.

Une erreur courante consiste à croire que les variations politiques entraînent nécessairement des transformations dans la vie des individus. En réalité la condition des personnes se modifie très lentement, parce qu'elle est soumise à la loi universelle de l'évolution; les gouvernements n'y sont pour rien. Le grand sceptique observe, à l'âge de cinquante ans, que depuis sa naissance son pays a changé plusieurs fois de régime sans que des différences sensibles se fussent manifestées dans l'existence des hommes; d'où il conclut « qu'il est à peu près indifférent d'être gouverné d'une manière ou d'une autre, et que les ministres ne sont considérables que par leur habit et leur carrosse » (1).

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 44-45.

Cette vérité est de tous les temps : la polysynodie, imaginée et réalisée au début du règne de Louis XV, fit naître des craintes et des espérances insensées, sans entraîner pour cela des conséquences appréciables; le rétablissement de l'état de choses antérieur provoqua les mêmes illusions (1).

L'abbé Coignard, plus sage que beaucoup de ses contemporains, constatait avec raison « qu'après les réformes les hommes sont, comme devant, égoïstes, avares, lâches et cruels, tour à tour stupides et furieux, et qu'il s'y trouve toujours un nombre à peu près égal de nouveau-nés, de mariés, de cocus et de pendus, en quoi se manifeste le bel ordre de la société » (2). Telle est la conclusion qui s'impose en présence de l'inanité des réformes et des changements de régime.

Si les transformations politiques ne produisent aucun résultat pratique, c'est que la situation qu'elles ont pour but de modifier se trouve elle-même sans influence sur la vie des citoyens : « L'état politique d'un peuple ne détermine pas nécessairement la condition privée de ses habitants. La vie est quelquefois très supportable au milieu des calamités publiques » (3). L'histoire fournit maints exemples du bonheur des citoyens dans des circonstances critiques pour l'État, par exemple pendant le Bas-Empire Romain ou au XVIII[e] siècle en France : notre auteur s'étend très souvent sur ces époques heureuses pour les individus et mauvaises pour la collectivité. A l'inverse, la prospérité publique est souvent établie sur les misères privées, comme au Moyen Age (4).

Il est bon, par conséquent, de ne pas s'attacher trop énergiquement aux principes de gouvernement considérés comme fondamentaux : si leur suppression ne peut pas provoquer de bouleversement dans la vie des citoyens, leur maintien n'est pas non plus indispensable pour que l'existence reste supportable. Ceux qui voient par exemple dans le respect du suffrage universel une condition nécessaire du bonheur de tous les citoyens font preuve d'une grande naïveté: en réalité il convient de « ne pas faire grande différence des gouvernements qu'on nomme absolus à ceux qu'on nomme gouvernements libres »; ne nous soucions donc pas du suffrage universel qui ne saurait exercer une influence quelconque sur nos destinées (5). Telle est du moins l'opinion du sceptique; le militant rai-

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 106.
(2) *Ibid.*, p. 106-107.
(3) *La vie littéraire*, T. II, p. 129.
(4) *L'île des Pingouins*, p. 68.
(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 28-29.

sonnera tout autrement, mais il conservera sa conception première de l'inanité des principes gouvernementaux qui ne sont pas justifiés par l'organisation sociale.

On pourrait soutenir que le régime politique influe sur le sort des individus par la somme de liberté qu'il accorde aux citoyens. Or l'abbé Coignard avait bien raison de se moquer des libertés publiques : « ce sont là des illusions dont on amuse la vanité des ignorants » (1). La véritable liberté résulte seulement de la richesse et de l'industrie des citoyens : ceux-ci font reconnaître par leur gouvernement les franchises qu'ils ont eux-mêmes acquises, jamais l'origine de leur indépendance ne se trouve dans une concession gracieuse de leur souverain. M. Anatole France présente une image ingénieuse de cette loi générale : l'ensemble des obligations que l'état social impose aux individus est comparé à un moule dont l'Etat les enveloppe ; dès que ces individus développent leur industrie et leur puissance le moule s'élargit : « leurs gestes les plus instinctifs élargissent le moule de l'Etat qui se forme sur eux » (2).

L'histoire prouve que la liberté individuelle est indépendante de la forme du gouvernement. Elle nous montre le poète Euripide quittant Athènes pour « aller chercher auprès d'un tyran cette liberté que la démocratie ne lui donnait pas » (3); de même, « avant que la majesté de la paix romaine couvrît le monde, les peuples ne furent heureux que sous d'intelligents despotes » (4) ; le roi d'Ecosse, Macbeth, dont la mémoire a été déshonorée, fut un exemple de souverain absolu défenseur de la liberté de ses sujets (5). Par contre les républiques ont parfois les gouvernements les plus autoritaires : ainsi « il n'y a pas de pays où la liberté individuelle soit moins respectée qu'en France » (6).

Puisque le régime politique est sans influence sur la vie des hommes, on chercherait en vain une forme de gouvernement susceptible d'assurer le bonheur universel ; c'est en ce sens qu' « il n'y a point de bonne forme de gouvernement et qu'on n'en saurait découvrir »; nous devions du reste nous en douter, « puisque les Grecs ingénieux, qui conçurent tant de formes heureuses, ont

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 110.
(2) *Ibid.*, p. 214-215.
(3) *La vie littéraire*, T. II, p. 144.
(4) *Thaïs*, p. 184.
(5) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 6.
(6) *La révolte des anges*, p. 130.

cherché celle-là sans pouvoir la trouver » (1). Il est donc préférable de considérer tous les gouvernements comme mauvais; on agira sagement en conservant le régime sous lequel on vit : celui que l'on pourrait substituer à l'ancien serait aussi détestable; il serait même pire, car les gouvernements s'adoucissent avec le temps et celui que l'on veut remplacer a nécessairement perdu de sa rudesse ; « puisqu'il faut être mal gouverné », dit l'abbé Coignard (2), « je préfère des princes et des ministres chez qui les premières ardeurs sont tombées ».

L'indignation soulevée par les excès du prince peut faire désirer un changement de régime; le vulgaire est sujet à des colères qui le poussent à la révolte. Mais le sage ne doit pas se laisser emporter par de semblables passions; la vieille de Syracuse avait raison : tous les gouvernements sont mauvais et incapables d'assurer le bonheur des hommes; conservons donc celui que nous avons, de crainte de nous soumettre à un pire (3), et n'attribuons point à l'état politique des peuples une importance qu'il n'a pas.

Section II. — Les Hommes d'Etat.

Puisque tous les gouvernements se ressemblent, puisque les républiques ne diffèrent pas des monarchies, les gens chargés de diriger leur pays seront partout semblables. M. Anatole France leur consacre des développements qui ne laissent pas de doute à cet égard; l'opinion qu'il a sur eux n'est pas flatteuse : l'aversion que lui inspirent les hommes d'Etat est fort ancienne, elle semble même antérieure à son hostilité pour le clergé; elle embrasse les ministres et les parlementaires, mais elle se manifeste surtout pour les ministres dont la puissance théorique est plus considérable.

Ce qui caractérise surtout les hommes au pouvoir, c'est leur soumission complète aux circonstances qu'ils devraient diriger. On leur attribue volontiers la réalisation de desseins qu'ils n'ont jamais conçus; on se plaît à découvrir dans leurs pensées et dans leurs actes un enchaînement logique, rationnel, résultant directement d'un plan initial. Or ce plan est imaginaire : les grands politiques de tous les temps « étaient le jouet de la nature et de la fortune; ils ne s'élevaient pas au-dessus de l'imbécillité humaine, et ce n'était enfin que d'éclatants misérables ». Le mérite

(1) *Thaïs*, p. 184.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 78.
(3) *Ibid.*, p. 89.

des beaux raisonnements qu'on leur prête après coup revient tout entier aux philosophes et aux historiens qui les imaginent et croient les retrouver dans la pensée des hommes d'Etat » (1).

Un exemple remarquable de cette vérité nous est fourni par Jules Ferry. Celui-ci fut bien un grand ministre; or il n'a fait que ce qui lui était imposé par les circonstances. Il eut seulement « le génie du divertissement ou plutôt des diversions » : pour divertir le peuple, il chassa les Jésuites de leurs établissements et alluma une petite guerre de religion; mais après sa chute les Jésuites revinrent et sa guerre de religion s'éteignit. S'il se fit remarquer également par sa politique coloniale, le rôle qu'on lui attribue en cette occasion est très exagéré : en réalité les affaires de ce genre dépendent d'éléments de toutes sortes, comme le commerce, l'agriculture et la navigation, et non de la volonté d'un homme d'Etat. Ainsi, les actes de ce ministre qui ne furent pas imposés par les nécessités politiques demeurèrent sans effet, par exemple ses mesures anticléricales; les autres produisirent des résultats durables, mais ils furent étrangers à sa volonté; son parti changea de nom et de chef sans cesser de se laisser mener par les circonstances. Telle fut la carrière d'un homme politique que notre auteur ne nomme pas mais que l'on peut aisément reconnaître (2).

L'influence des événements extérieurs sur la conduite des hommes d'Etat se manifeste non seulement dans les affaires de gouvernement, mais encore dans leur conduite privée, et cela dans tous les temps : par exemple ils vont aux spectacles pour lesquels l'opinion publique montre de la faveur (3); quand ils sont au théâtre, ils partagent le sentiment du reste de l'auditoire : aussi peut-on induire des félicitations adressées par un ministre à des artistes que la salle leur est acquise (4).

En somme l'impuissance des gens qui détiennent le pouvoir ne doit pas être mise en doute. Les peuples sont bien naïfs de croire qu' « ils ont d'autres chefs d'Etat et d'autres ministres que leurs misères, leurs désirs et leur imbécillité » (5). Or, « ce sont là des assises qui ne manqueront jamais; tout l'édifice en acquiert une solidité qui défie

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 43-44.
(2) *Ibid.*, p. 45-50.
(3) *Thaïs*, p. 122.
(4) *Histoire comique*, p. 308.
(5) *Le lys rouge*, p. 375.

l'effort des plus mauvais princes et de cette foule ignare de magistrats, dont ils sont assistés » (1). Les hommes d'Etat se rendent bien compte de leur faiblesse (2) : Napoléon III lui-même faisait remarquer à ses familiers qu'il ne pouvait seulement pas faire nommer un substitut de sixième classe, à deux mille quatre cents francs d'appointements (3).

Au surplus, « comme les affaires d'un Etat sont d'une étendue que l'esprit d'un homme n'embrasse point, il faut pardonner aux ministres d'y travailler aveuglément, ne garder aucun ressentiment du mal ou du bien qu'ils ont fait, et concevoir qu'ils agissaient comme à Colin-Maillard » (4). C'est là une conclusion imposée par l'impossibilité pour un homme de diriger d'une manière éclairée le fonctionnement des rouages d'un gouvernement : quels que soient ses actes un souverain ne mérite ni gloire ni honte (5).

Actuellement, la faiblesse des ministres est accrue par la puissance des hommes d'argent; nous connaissons déjà la conception très simple de M. Anatole France sur les rapports de ces deux catégories d'individus : « le gouvernement apparent, composé de pauvres diables piteux, miteux, marmiteux et calamiteux, est aux gages des financiers » (6). Les gens de finance imposent leur volonté aux parlementaires et aux gouvernants, qui sont en général leurs créatures (7); ils dirigent la politique internationale, la théorie des guerres est dominée par cette idée. Ils abattent par la calomnie ceux qui refusent de se plier à leurs exigences. Une de leurs victimes se plaignait amèrement de leurs procédés : « J'ai été au pouvoir; je me suis refusé à soutenir des fonds du trésor et du sang de nos soldats les expéditions organisées par des flibustiers et des mercantis pour leur propre enrichissement et la ruine publique; je n'ai pas livré la flotte et l'armée en proie aux fournisseurs et je suis tombé sous les calomnies de tous ces fripons qui me reprochaient, aux applaudissements de la foule imbécile, de trahir les intérêts sacrés et la gloire de ma patrie » (8). Nous ne croyons pas que l'on puisse pousser plus loin l'âpreté et la violence dans le langage; nos modernes communistes eux-mêmes devraient se déclarer inca-

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 107.
(2) *Le lys rouge*, p. 387; *Histoire comique*, p. 247.
(3) *L'orme du mail*, p. 275.
(4) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 108.
(5) *Ibid.*, p. 50.
(6) *Le lys rouge*, p. 118.
(7) *L'anneau d'améthyste*, p. 93-94; *Barbe-Bleue*, *etc.*, p. 205; *etc.*.
(8) *Barbe-Bleue*, etc., p. 194.

pables de surpasser en cela le délicieux conteur qui écrivit autrefois *Le crime de Sylvestre Bonnard.*

Encore si nous n'avions à déplorer chez les ministres que leur impuissance ! Mais c'est là leur moindre défaut ! M. Anatole France ne se contente pas de leur faire un grief de « cette insuffisance suffisante qu'on atteint toujours et qu'on ne dépasse jamais » (1); il leur reproche « cette faiblesse, cette indécision, cette mollesse, cette incurie ordinaires à tous les gouvernements, et dont aucun n'est jamais sorti que pour se jeter dans l'arbitraire et la violence » (2).

Pour être considéré comme un habile politique, il suffit de se maintenir longtemps au pouvoir sans voir éclater des troubles (3); il n'est pas nécessaire de faire preuve de grandes qualités. Les hommes d'Etat se font pourtant volontiers illusion et jouissent de « l'éternel esprit de quiétude et de satisfaction des ministres qu'on flatte et qui se flattent » (4).

Leur fonction n'exige même pas quelque intelligence; bien au contraire, il convient pour eux de se pénétrer de « l'absurdité nécessaire au gouvernement des hommes » (5). Il importe surtout de ne pas réfléchir : « Avec la réflexion tout devient difficile. Les politiques sont comme les chevaux, ils ne peuvent marcher droit sans œillère » (6). Dans ces conditions, les ministres ne sauraient faire preuve d'une grande prévoyance, et par le fait « l'imprévoyance des peuples est infinie et celle des gouvernants l'égale » (7). En effet, « les hommes d'Etat ne voient jamais au delà du moment présent. Je parle des plus perspicaces et des plus pénétrants » (8). Bien plus, considérant « cette totale ignorance réservée à ceux qui gouvernent les hommes » (9), M. Anatole France n'hésite pas à déclarer que « c'est toujours par les journaux que les ministres apprennent les affaires d'Etat » (10). Leur inconscience est telle que parfois ils organisent des fêtes brillantes en dépit de la famine qui désole le peuple et de la banqueroute qui menace les finances de la nation (11).

---

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 140.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 224.
(3) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 169.
(4) *L'Eglise et la République*, p. 31.
(5) *Ibid.*, p. 98.
(6) *La vie littéraire*, T. I, p. 63.
(7) *L'île des Pingouins*, p. 346.
(8) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 140.
(9) *L'île des Pingouins*, p. 228.
(10) *Ibid.*, p. 367.
(11) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 140.

Ainsi la supériorité des hommes d'Etat n'est qu'apparente; leur médiocrité doit même nous rassurer sur la gravité des fautes qu'ils peuvent commettre : si la guerre ne peut être déchaînée que par eux, elle ne risque pas d'exercer ses ravages (1). Telle était du moins l'opinion de notre auteur à une époque où les relations internationales n'inspiraient pas de grandes inquiétudes : depuis la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France en 1914, il a flétri avec indignation la politique agressive des hommes d'Etat prussiens, cause directe du fléau qui s'est abattu sur le monde (2). Mais jusqu'alors il tenait la fonction de ministre pour un indice de médiocrité chez celui qui l'exerçait : ainsi il avait été toujours convaincu de la supériorité d'un de ses camarades de classe; or « il a fallu qu'il devînt sous-secrétaire d'Etat pour m'en faire douter », déclarait-il plus tard (3) sans nous laisser clairement entendre s'il fallait prendre au sérieux sa réflexion.

Parfois il ne se contente pas de taxer les hommes politiques de médiocrité, d'absence de qualités. Il leur attribue aussi des défauts très positifs, comme par exemple la dureté d'âme : « la tendresse des politiques est toujours courte » (4). Il les accuse même de mentir continuellement : « Chercher un homme heureux autour d'une table de jeu ! autant chercher un collier de perles dans un champ de navets et une vérité dans la bouche d'un homme d'Etat ! (5) »

Malgré tous leurs défauts, les gens qui sont parvenus au pouvoir s'y maintiennent par des machinations variées. L'art de gouverner les hommes n'est pas difficile, notre auteur est très affirmatif à cet égard. Il lui arrive bien d'insinuer le contraire, pour ne pas déroger à son habitude de la contradiction; ainsi il fait allusion à des qualités nécessaires aux ministres : « il faut beaucoup de choses pour gouverner, beaucoup de bonnes choses et quelques mauvaises; ne vous y trompez pas: il y faut du goût » (6); il parle même de la difficulté de gouverner et d'administrer : « la police des villes est d'un art difficile, il y faut concilier des intérêts opposés et souvent contraires, le bien public est formé d'un grand nombre de maux particuliers » (7). Mais le préfet Worms-Clavelin se rapprochait

(1) *Le mannequin d'osier*, p. 246.
(2) Notamment: *Sur la voie glorieuse*, passim.
(3) *Le livre de mon ami*, p. 118.
(4) *La vie litéraire*, T. I, p. 269.
(5) *Barbe-Bleue, etc.* p. 198.
(6) *La vie littéraire*, T. I, p. 17.
(7) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 137.

davantage de la véritable pensée de M. Anatole France quand il méditait sur « la facilité qu'on éprouve à gouverner les hommes : il avait la vision confuse de ce bétail humain se laissant conduire et traînant sous l'œil du chien son infatigable et morne douceur » (1)

Pourtant, si l'art de diriger les peuples ne présente aucune difficulté, il comporte pour celui qui veut conserver le pouvoir certaines finesses. Le souverain agira donc sagement en s'inspirant de maximes très simples, mais suffisantes pour atteindre le but visé; il devra préférer celles que commande la loi de l'évolution : « ne jamais remettre en vigueur une loi tombée en désuétude; céder aux vœux des populations de peur des émeutes, et y céder le plus lentement possible parce que, dès qu'une réforme est accordée, le public en réclame une autre, et qu'on est renversé pour avoir cédé trop vite, de même que pour avoir résisté trop longtemps » (2). Ces maximes, qui rappellent celles de Machiavel, se ramènent aux deux « grands principes de gouvernement qui demeurent immuables dans la succession des régimes, la ruse et l'audace » (3).

Sous un régime démocratique, les ministres doivent exceller dans les « manœuvres de couloirs », surtout lorsqu'ils ont l'intention de renverser le président du conseil pour prendre sa place : un procédé pratique pour parvenir à ce dernier but consiste à accueillir sans défaveur, dans les commissions, les demandes de crédits auxquelles le président du conseil est opposé (4).

Le principal moyen de gouvernement est la corruption : les ministres l'emploient volontiers et obtiennent ainsi les résultats qu'ils désirent; les fonds secrets de l'Intérieur permettent d'acheter les consciences les plus rebelles; c'est donc bien une arme redoutable, surtout quand celui qui s'en sert est lui-même incorruptible (5). On obtient des effets analogues par le procédé détourné des subventions (6).

Pourtant, « le véritable appui du gouvernement, c'est l'opposition », car « il faut toujours gouverner contre quelque chose » : le Second Empire a profité de l'opposition des orléanistes et des républicains; le gouvernement du Seize-Mai s'est aussi appuyé sur celle des républicains; la République a d'abord tiré parti de l'hostilité de la Droite, mais depuis l'affaiblissement de celle-ci les socialistes peu-

(1) *L'orme du mail*, p. 158.
(2) *Balthasar*, p. 156-157.
(3) *La révolte des anges*, p. 305.
(4) *L'île des Pingouins*, p. 377.
(5) *L'anneau d'améthyste*, p. 330-331.
(6) *Histoire comique*, p. 156.

vent seuls fournir un soutien à notre régime actuel, des parlementaires conservateurs jugent donc opportun de renforcer et de protéger le parti socialiste (1); de fait, la presse socialiste, par la peur qu'elle inspire, rejette les esprits vers le gouvernement (2). Néanmoins nous relevons une anomalie : un sénateur, porté à ménager les partis d'extrême gauche en vue de donner plus de force au régime, se montre cependant un adversaire intransigeant des journaux de ces partis (3); notons simplement la contradiction.

Quand les hommes au pouvoir n'ont pas le bonheur d'être combattus par des opposants, il leur suffit de simuler des complots contre le régime; au besoin il peut être utile d'en créer un, « de le nourrir, de l'orner, de le colorer et de ne l'étouffer enfin qu'après en avoir tiré tout le parti possible » (4).

Un instrument très efficace de puissance leur est fourni par les décorations; en les décernant à leurs adversaires, ils les désarment (5). Ils peuvent s'assurer l'attachement de tous par ce moyen pourtant peu coûteux : les récompenses purement honorifiques sont les plus estimées (6); aussi les palmes académiques sont-elles libéralement prodiguées (7).

D'autre part les ministres et les parlementaires font leur popularité par des actes politiques qui n'ont pas d'autre but, tels que l'alliance russe, destinée à satisfaire les financiers en quête de souscripteurs pour l'emprunt russe et utilisée comme « réclame électorale » (8).

Enfin ils ne dédaignent pas le concours de personnages modestes qui se chargent de faire de la propagande pour le parti gouvernemental : ainsi un serviable bouquiniste que notre auteur a connu dans son enfance « faisait chez le marchand de vin de la propagande pour les candidats du parti de l'ordre et chantait, le dimanche, dans la chapelle des petites sœurs des pauvres » (9).

Mais surtout les hommes d'Etat s'efforcent de réaliser les désirs des financiers qui les payent pour cela (10). C'est

(1) *Le lys rouge*, p. 349-350.
(2) *L'orme du mail*, p. 130.
(3) *Le lys rouge*, p. 351.
(4) *La révolte des anges*, p. 304-305.
(5) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 167.
(6) *Le livre de mon ami*, p. 113; *Nos enfants*, p. 13; *Pierre Nozière*, p. 46.
(7) *Le mannequin d'osier*, p. 313.
(8) *Ibid.*, p. 184.
(9) *Le petit Pierre*, p. 191.
(10) *L'orme du mail*, p. 128-129.

le but essentiel de leur politique; pour s'assurer l'appui des classes dirigeantes, ils défendent les intérêts de chacune, comme certain président du conseil qui, si l'on en croit M. Anatole France, sauva ainsi son ministère : « il proposa au parlement la mise en chantier de six cuirassés et reconquit ainsi les sympathies de l'acier; il assura de nouveau que la rente ne serait pas imposée et fit arrêter dix-huit socialistes » (1). Lorsque le gouvernement a l'imprudence de soutenir des projets dangereux pour le capital, il est en butte aux attaques des compagnies financières « et, par conséquent, des journaux de toutes les opinions »; il renonce alors à ses projets et à son programme dans l'espoir de se maintenir au pouvoir, mais parfois il est trop tard (2).

Nous voyons donc que la simplicité de la théorie des classes sociales se retrouve dans la théorie des hommes d'Etat; celle-ci peut se résumer en deux mots : les ministres sont des hommes qui ont beaucoup de défauts dont le principal est de soutenir les capitalistes. La notion de la nocuité du capitalisme trouve ainsi un nouveau domaine d'application. Cependant, en analysant les caractères particuliers à chaque régime, notre auteur s'en écarte quelque peu, quoique partiellement.

Section III. — Les Régimes Politiques.

Bien que le régime politique n'exerce aucune influence sur la condition des personnes qui seule intéresse le sage, bien que les hommes d'Etat présentent dans tous les pays les mêmes défauts, chaque forme de gouvernement a ses caractères particuliers. La preuve en est que chacune vient à son heure; il n'y a, à une époque donnée, qu'un seul régime possible (3); or il en serait autrement si tous se ressemblaient.

Nous savons déjà que le transformisme s'applique aux sociétés comme aux espèces animales et que les fonctions des nations dépendent de la terre et des peuples; la manière dont les Etats sont dirigés n'influe en rien sur leurs destinées. Mais si le gouvernement n'est pas une cause, il est un effet : il est déterminé par l'organisation interne du pays sur lequel il est établi, il est comme un habit ou comme une peau qui recouvre le corps social et en révèle

(1) *L'île des Pingouins*, p. 379.
(2) *Ibid.*, p. 345.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 217.

la structure sans en être la cause. C'est pourquoi il est toujours ce qu'il doit être; on ne saurait le remplacer par un autre, l'organisme auquel il est adapté s'opposerait à une semblable transformation; le seul moyen efficace pour parvenir à modifier la forme du gouvernement, la peau du corps social, consiste à se préoccuper des viscères, des tissus qu'elle a pour rôle de garantir; les changements politiques sont étroitement subordonnés aux changements sociaux; c'est le déterminisme politique : « Il n'y a jamais, dans un même âge, pour un même pays qu'un seul gouvernement possible, comme une bête ne peut avoir à la fois qu'un même pelage. D'où il résulte qu'il faut laisser au temps qui est galant homme, comme disait l'autre, le soin de changer les empires et de refaire les lois. Il y travaille avec une lenteur infatigable et clémente » (1).

Les différents régimes se distinguent les uns des autres par l'étendue des pouvoirs des ministres. Dans une démocratie les ministres dépendent entièrement d'une assemblée populaire qui ne leur laisse aucune initiative, « leur méchanceté même et leur sottise ne causent plus de mal ». Dans une monarchie absolue au contraire ils peuvent se trouver placés dans des circonstances qui leur permettent d'exercer leur activité en toute liberté; cela peut se produire dans deux cas : quand ils secondent, comme Sully, un prince intelligent; ou quand le souverain qu'ils ont pour mission d'assister se désintéresse des affaires et leur laisse toute la réalité du pouvoir (2).

Quand il s'agit pour M. Anatole France de se prononcer pour l'un ou l'autre des deux régimes opposés, monarchie absolue et démocratie, il n'hésite pas : il opte résolument pour le second. C'est ce qui résulte des développements qu'il consacre à ces deux systèmes.

L'appréciation qu'il porte sur les monarchies n'est pas du tout flatteuse : « Au livre des Rois, l'on voit que le monarque apporte à ses sujets deux présents funestes, la guerre et la dîme. Et s'il est vrai que les monarchies sont d'institution divine, il est également vrai qu'elles présentent tous les caractères de l'imbécillité et de la méchanceté humaines. Il est croyable que le Ciel les a données aux peuples pour leur châtiment : *Et tribuit eis petitionem eorum* » (3). Cette opinion, appuyée sur le témoignage de l'Ecriture sainte, s'applique même aux bons rois.

La politique des princes est de nature à la justifier. A l'extérieur ils sont volontiers belliqueux; quand ils ne

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 217. Cf. *Ibid.*, p. 30-31, 214-217.
(2) *Ibid.*, p. 112 et 123.
(3) *Ibid.*, p. 118.

recherchent pas la guerre, le maintien de la paix est pour eux un prétexte à des fêtes et à des déplacements où leur souci des affaires passe au second plan; tel fut ce mystérieux roi Christophe V, qui « faisait fréquemment des voyages diplomatiques, dînait et chassait avec les rois ses cousins et se vantait d'être le meilleur ministre des affaires étrangères qu'on pût rêver » (1). A l'intérieur ils ne font pas preuve de qualités plus réelles : ils se conforment strictement aux règles établies; si un Parlement fonctionne à leurs côtés ils se soumettent aux volontés des Chambres et prennent pour ministres tous ceux qui leur sont désignés, préférant même les révolutionnaires comme plus jaloux de leur propre autorité; en agissant ainsi, ils s'assurent l'indifférence de leurs sujets qui les préserve de la popularité toujours suivie d'impopularité (2).

Une coutume traditionnelle des monarques consiste dans les plaisirs de la chasse ; peut-être faut-il y voir le grief principal, quoique d'apparence insignifiante, que M. Anatole France fait aux princes: sa sensibilité s'indigne contre la barbarie de la chasse (3) ; il ne pouvait guère éprouver de la sympathie pour un régime qui élève à la hauteur d'une institution « la chasse, fonction héréditaire des rois et des princes qui leur vient des premiers hommes, antique nécessité devenue un divertissement, fatigue dont les grands font un plaisir » (4).

Mais les vices du régime monarchique sont susceptibles de degrés. Ils sont portés à l'extrême par le tsarisme: notre auteur éprouve à l'égard des empereurs de Russie une aversion qui ne s'est jamais démentie, il a prononcé maintes fois des discours enflammés contre ce « mal européen » (5), ennemi de la science et de la pensée (6); cependant, dès 1905, une réflexion qu'il fit aurait dû le ramener au calme; à cette époque, en effet, il annonce déjà la fin du régime : « comme l'aloès, le tsarisme a donné sa fleur et n'a plus qu'à mourir » (7).

Combien les démocraties sont préférables aux monarchies! Elles ne sont pas soumises à la volonté d'un prince cruel ou imbécile; elles se garantissent de tout leur pouvoir contre les entreprises des personnages ambitieux. Cette

(1) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 164.
(2) *Ibid.*, p. 163-164.
(3) *Revue illustrée*, 15 novembre 1896.
(4) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 168.
(5) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 17. Cf. *Ibid.*, passim.
(6) *Ibid.*, T. I, p. 53.
(7) *Ibid.*, T. III, p. 34.

préoccupation constante détermine les conditions qui s'imposent à elles; celles-ci sont fort simples et se ramènent à deux principales : l'application des sciences et la jalousie. Une démocratie d'abord ne peut subsister par des préjugés antiques : « si les aristocraties peuvent vivre longtemps sur des préceptes, des maximes et des usages, les démocraties ne subsistent que par les connaissances usuelles, la pratique des arts et l'application des sciences » (1). Mais de plus les ambitions des hommes d'Etat, qui briguent la présidence du conseil, empêchent le pouvoir de rester longtemps entre les mêmes mains ; c'est en ce sens que « la jalousie est une vertu des démocraties qui les garantit des tyrans » (2).

Un régime démocratique repose généralement sur l'existence d'un Parlement. Les caractères des asemblées sont donc à la base du système. Or les membres de ces assemblées présentent la même faiblesse d'esprit que la foule dont ils sont issus: ils exigent des ministres l'accomplissement d'actes dont ils n'ont pas eux-mêmes une conscience exacte (3). Les assemblées locales procèdent également de la stupidité populaire; les Grecs ingénieux eux-mêmes furent atteints de ce mal commun à tous les hommes chargés de délibérer : sur l'agora, « il se débitait chaque jour autant de sottises qu'en peuvent moudre en une session nos conseils municipaux » (4). Il faut se résigner à cette situation, elle est inhérente au caractère de l'Humanité : les synodes des hommes sont toujours « tumultueux et confus » (5) et « les tumultes deviennent plus vifs et plus fréquents à mesure qu'on approche du vote » (6).

Les ministres des nations à régime parlementaire doivent se soumettre aux volontés imaginaires de semblables assemblées. Or, pour s'y conformer, ils sont obligés de rechercher quelle est la pensée des députés, ce qui constitue une tâche bien difficile; ils sont astreints à une condition plus dure que celle d'Œdipe : ils ne peuvent pas, comme lui, deviner l'énigme posée par le Sphinx; pour découvrir le mot à trouver, ils doivent s'efforcer de le lire sur les cinq cents visages d'une assemblée qui l'ignore elle-même (7). Leur activité est paralysée par la crainte de déplaire aux Chambres dont ils dépendent; même si certains d'entre eux surmontent les obstacles d'ordre parlementaire,

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. 250.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 375.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 124.
(4) *L'étui de nacre*, p. 303.
(5) *La révolte des anges*, p. 365.
(6) *Ibid.*, p. 295.
(7) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 112-113, 124.

ils ne sauraient réaliser leurs projets à cause de la brièveté du temps dont ils disposent : « s'il s'en trouve encore d'assez habiles pour conclure des traités, régler les finances et pourvoir aux affaires, leurs connaissances ne leur serviront de rien, car le temps leur manquera, et le temps est l'étoffe des grandes entreprises » (1). Ne pouvant agir, ils se contentent de parler pour justifier leur inaction, et nécessairement ils se préoccupent de plaire à l'assemblée et non pas de dire la vérité : « Leur plus grande misère sera de se résigner à l'impuissance, et de parler au lieu d'agir. Ils deviendront des rhéteurs, et de très mauvais rhéteurs, car le talent, apportant avec lui quelque clarté, les perdrait. Ils devront s'étudier à parler pour ne rien dire, et les moins sots d'entre eux seront condamnés à mentir plus que les autres. En sorte que les plus intelligents deviendront les plus méprisables » (2).

Tel étant le fonctionnement du régime parlementaire, comment convient-il d'apprécier le système démocratique dont il est le type le plus caractéristique? Bien que M. Anatole France l'ait toujours préféré au système monarchique, il y découvre des avantages et des inconvénients.

Dans son esprit, les avantages l'emportent sur les inconvénients. Il se rallie donc au gouvernement républicain qui présente pour lui maints attraits :

1° La modestie et la simplicité de notre régime donnent aux personnes un bien-être, une indépendance relative, qu'aucun autre gouvernement ne tolère : « Tous les liens y sont relâchés, ce qui affaiblit l'Etat, mais soulage les personnes et procure une certaine facilité de vivre, et une liberté que détruisent malheureusement les tyrannies locales » (3). La république ne demande qu'à vivre; il faudrait que son existence soit en danger pour qu'elle devienne féroce; ce serait regrettable et il vaut mieux la laisser subsister en paix (4).

2° La fréquence des scandales ne doit pas faire croire à une corruption plus grande que dans une nation monarchique; elle est due au grand nombre des gens au pouvoir et à l'impossibilité de garder le secret des actes malhonnêtes dans des assemblées nombreuses. Elle présente du moins l'avantage de la franchise (5).

3° Toute entreprise est impossible à la république à

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 124-125.
(2) *Ibid.*, p. 124.
(3) *L'orme du mail*, p. 228.
(4) *Ibid.*, p. 231-234. Cf. *L'île des Pingouins*, p. 188-189.
(5) *Ibid.*, p. 229.

cause des continuels changements de gouvernants et du défaut de secret, et c'est là un grand avantage : « Le défaut de secret et le manque de suite rendent toute entreprise impossible à la République démocratique. Mais, comme les entreprises des monarchies ont le plus souvent ruiné les peuples, je ne suis pas trop fâché de vivre sous un gouvernement incapable de grands desseins » (1). La faiblesse des ministres doit nous réjouir pour cette raison.

4° Ce qui doit surtout nous plaire dans la république, c'est que, si elle est volontiers militaire, elle n'est pas belliqueuse: alors que les autres gouvernements ne redoutent la guerre que pour la possibilité de la défaite, le nôtre craint également la victoire et la défaite, et « cette crainte salutaire nous assure la paix, qui est le plus grand des biens » (2).

Pour toutes ces raisons nous devons aimer la démocratie; « il n'est pas très sage de maudire la démocratie », ce serait « s'abaisser à de pitoyables futilités ». Nous devons au contraire nous inspirer des lois naturelles et aider dans la mesure de nos moyens « au prodigieux effort des sociétés modernes qui essayent depuis cent ans, avec un génie et des succès divers, de s'organiser d'une manière équitable et rationnelle » (3).

Mais hélas! les avantages de notre système de gouvernement sont précisément l'objet des critiques des financiers, des militaires et de la foule imbécile. On reproche à la république les bienfaits qu'elle nous procure. La cause profonde de cette hostilité naissante, c'est que, sous des dehors modestes, notre régime actuel est dépensier : « il a trop de parents pauvres, trop d'amis à pourvoir; il est gaspilleur » ; ses besoins d'argent augmentent toujours ; or il ne peut plus tirer beaucoup de ressources du pays, qui ne s'enrichit plus (4). Il est donc obligé de demander aux riches quelque contribution, et nous savons que c'est là un symptôme alarmant; mais quand il sera menacé, ses forces renaîtront pour abattre ses adversaires (5).

Si les critiques adressées à la république par ses ennemis intéressés n'ont aucun fondement selon M. Anatole France, il en est d'autres que celui-ci émet à son tour et qui ne sont pas inspirées par des intérêts personnels.

Il reproche d'abord à la démocratie de reposer sur une fiction : le suffrage universel ne représente la volonté de

---

(1) *L'orme du mail*, p. 229. *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 126-127.
(2) *Ibid.*, p. 229. Cf. *L'île des Pingouins*, p. 173-174.
(3) *La vie littéraire*, T. III, p. 235.
(4) *L'orme du mail*, p. 230.
(5) *Ibid.*, p. 231-232.

personne, si bien qu'il est pour chacun une tyrannie aussi despotique que celle d'un prince, « car la volonté commune ne se retrouve que peu ou point dans chaque personne, qui pourtant en subit la contrainte tout entière. Et l'universel suffrage n'est qu'un attrape-nigaud.... Le gouvernement populaire, ainsi que le monarchique, repose sur des fictions et vit d'expédients » (1).

En second lieu, cette volonté populaire imaginaire n'est même pas respectée par les mandataires chargés de l'exécuter : le Démos ne sait pas ce qu'il veut; quand d'aventure il le sait, il ignore si ce qu'il désire est faisable; il commande mal, il est donc mal obéi; ses députés le trahissent et le trompent par des mensonges (2). Les ministres soumis aux Chambres sont réduits à une impuissance qui décourage les bons, et à une condition humiliante qui encourage les mauvais; tout le monde aspire aux premiers emplois de l'Etat et le trésor public est la proie des parvenus; le scandale vient enfin s'ajouter à tous ces maux (3).

La démocratie est d'autre part une cause d'injustices constantes : dans les monarchies absolues, les gens chargés de la police des villes sont choisis par le prince, ils sont donc les ennemis de tous indistinctement, ils ne peuvent avoir de favoris ; sous les gouvernements populaires, au contraire, ils sont élus par leurs administrés, ils ont des amis et des ennemis, ils favorisent la majorité qui les a nommés au détriment des autres : « Elus par les marchands payant loyer et dîme, ils maltraiteront les colporteurs. Elus par les colporteurs, ils vexeront les marchands. Elus par les artisans, ils seront contraires aux maîtres, qui font travailler les artisans ». Chacun défendant les intérêts de ses électeurs, ils établissent le système de l'injustice (4).

La carrière des hommes d'Etat caractérise assez bien notre régime. Pour obtenir un mandat politique, il faut préparer son élection par une campagne électorale : celle-ci doit être d'autant plus active que les adversaires à combattre sont plus redoutables ; deux éléments surtout sont utiles pour triompher dans une lutte de ce genre : la fortune qui permet d'acheter des voix, et les réunions publiques et contradictoires qui mettent en valeur les qualités oratoires du candidat (5). Une fois élu, le politicien n'a plus qu'à se maintenir dans son mandat par les mêmes moyens.

Quand il est au pouvoir depuis un certain temps, il peut

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 29-30.
(2) *Ibid.*, p. 123.
(3) *Ibid.*, p. 125.
(4) *Ibid.* p. 138-139.
(5) *L'île des Pingouins*, p. 334-335.

atteindre un jour « le point où la politique rapporte de grosses sommes d'argent » (1). Il y parvient quand il s'est fait un nom dans les sphères politiques: il peut alors user de son crédit politique en le mettant à la disposition des entreprises financières (2). Notre auteur accable de sarcasmes les parlementaires qui s'occupent d'affaires financières (3), et contre lesquels la justice ne sévit pas : sa théorie de la justice a en effet pour base l'injustice. Pourtant il ne pense pas que les serviteurs de la république s'enrichissent beaucoup : le régime actuel est pauvre; chacun prend ce qu'il peut, et, comme les hommes politiques sont nombreux, la part de chacun est modeste ; « ils ne peuvent s'enrichir que dans les périodes de grandes affaires, et se trouvent alors en butte à l'envie de leurs collègues moins favorisés » (4).

Naturellement la situation d'un ministre est meilleure que celle d'un député. Les parlementaires s'efforcent donc de faire la conquête d'un portefeuille : il suffit souvent pour cela de prononcer un grand discours, habilement conçu et conforme aux tendances de la majorité de l'assemblée; un homme politique s'impose ainsi comme chef au groupe le plus puissant de la Chambre, il en devient le président et se trouve désigné pour une place dans la combinaison ministérielle suivante; il n'a plus ensuite qu'à attendre la chute du cabinet, et, si c'est nécessaire, à la précipiter (5). Pour se maintenir après dans sa nouvelle fonction, l'homme d'Etat doit avoir surtout « le sens parlementaire, le tact des majorités, la connaissance approfondie des groupes, la sûreté des pointages » (6).

La distribution des portefeuilles est toujours laborieuse en raison des visées personnelles de chacun des personnages qui doivent faire partie du gouvernement. Seul le ministère des Affaires étrangères ne soulève aucune difficulté, parce qu'il est à la portée de toutes les intelligences, d'après notre grand théoricien : « le ministère des Affaires étrangères, aujourd'hui, c'est le refuge des incapables » (7); aussi voit-on des politiciens refuser d'autres portefeuilles faute de compétence et accepter celui-là sans objection (8).

Au surplus la fonction de ministre est surtout honorifique. Les chefs de cabinet n'ont pas non plus l'influence que

(1) *L'île des Pingouins*, p. 340.
(2) *Le mannequin d'osier*, p. 233.
(3) *Ibid.*, p. 232-237.
(4) *L'île des Pingouins*, p. 343-344.
(5) *Ibid.*, p. 338-340.
(6) *Ibid.*, p. 363.
(7) *Histoire comique*, p. 52.
(8) *Le lys rouge*, p. 352.

l'on pourrait croire; ils n'ont parfois aucune qualité pour remplir leurs « fonctions indéterminées »; ils sont d'ailleurs choisis sans égard pour leur personnalité, les circonstances seules déterminent les gens sur lesquels se portent les préférences ministérielles. Aussi toute l'initiative gouvernementale est-elle laissée aux bureaux (1).

Enfin la magistrature suprême couronne quelquefois la carrière des hommes d'Etat; elle n'inspire pas à notre impitoyable railleur plus de respect que les fonctions ministérielles et parlementaires. Le Président de la République a été longtemps « le dindon de l'Elysée » (2); M. Anatole France veut bien admettre que de nos jours la situation s'est améliorée (3); mais il insiste sur l'impossibilité où se trouve le chef de l'Etat d'empêcher la corruption qui règne dans les milieux politiques (4). On n'est pas plus irrévérencieux !

La théorie de la carrière politique semble justifier les critiques formulées par l'abbé Coignard sur le régime républicain. Mais qu'on ne s'y trompe pas ! Ici comme ailleurs, notre auteur ne peut supporter que d'autres attaquent l'objet de ses sarcasmes. En réalité, il est fermement républicain : sans être « accablé d'un respectueux étonnement devant la majesté de nos institutions politiques », il estime qu'un gouvernement fondé sur le suffrage universel est bien préférable à celui que certains veulent lui substituer; malgré les défauts du régime, il en est partisan : « quand nos grands plébiscitaires demandent d'une voix retentissante la suppression des parlementaires, je vois trop qu'ils pensent les remplacer par des patrouilles de cavalerie, et que la liberté n'y gagnerait rien ». Le suffrage universel, cet « attrape-nigaud », est encore la seule garantie des droits de chacun; il suffirait qu'on en usât intelligemment pour en faire « un instrument de justice sociale » (5).

Aussi doit-on s'intéresser aux affaires politiques : le sort de la République, « instrument nécessaire des réformes démocratiques et de la justice sociale », dépend des élections législatives (6); les prolétaires ont donc le devoir de manifester par leurs votes leur volonté d'améliorer leur condition « et de sauver la République que nous défendons non pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle peut et doit être, la République que nous voulons garder comme instrument nécessaire de réformes et de progrès, la République

(1) *L'anneau d'améthyste*, p. 331-332.
(2) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 11; *L'île des Pingouins*, p. 199, 224.
(3) *M. Bergeret à Paris*, p. 209-210.
(4) *Le mannequin d'osier*, p. 239.
(5) *Opinions sociales*, T. I, p. 91; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 59.
(6) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 85-86.

qui sera demain la République démocratique et sociale, et qui nous acheminera vers cette République universelle, la République future que Victor Hugo, dans sa vieillesse auguste, a magnifiquement annoncée » (1).

Section IV. — Les Partis Politiques.

La démocratie est le meilleur régime politique de notre temps; mais elle fait beaucoup de mécontents pour des causes diverses; or, comme les convictions politiques de chacun sont généralement d'accord avec ses intérêts (2), la diversité des intérêts entraîne la diversité des convictions politiques. Ainsi s'explique l'âpreté de la lutte des partis dans les républiques : « la démocratie consiste précisément dans la lutte des partis, puisque le peuple est lui-même divisé de sentiments et d'intérêts » (3).

L'importance de la diversité des partis s'affirme donc avec netteté dans les démocraties, d'abord parce que les intérêts divers peuvent s'y épanouir librement, et surtout parce que les préoccupations politiques s'imposent à tous les citoyens soucieux de sauvegarder leurs droits et de satisfaire leurs aspirations : dans un régime semblable au nôtre, l'abstention est à la fois une désertion et une absurdité; celui qui se soustrait à ses devoirs électoraux ne peut alléguer qu'il se désintéresse de la politique, car « ne pas faire de politique, c'est là encore faire une politique, et l'on ne peut pas affirmer que ce soit faire la meilleure » : « si l'on est vivant on n'échappe pas au souci des affaires publiques, parce que les affaires publiques sont composées uniquement de nos affaires particulières, et que le soin de celles-là nous incombe forcément » (4).

A un moindre degré, tous les régimes supposent une certaine variété d'opinions dans l'esprit des hommes; le devoir et l'intérêt de tous les gouvernements est de laisser se développer toutes les théories politiques, l'ordre public ne peut s'établir autrement : « il convient de fonder l'ordre public sur la diversité des opinions et non de chercher à l'établir sur le consentement de tous à une même croyance; on n'obtiendrait jamais ce consentement unanime et, en s'efforçant de l'obtenir, on rendrait les hommes aussi stupides que furieux »; c'est pour cela que l'idée d'une religion d'Etat doit être condamnée (5).

---

(1) *Opinions sociales*, T. I, p. 96-97; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 64-65.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 60.
(3) *Le mannequin d'osier*, p. 314.
(4) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 85.
(5) *Sur la pierre blanche*, p. 78-79.

Maintenant que l'intérêt des luttes politiques se trouve établi, constatons que leur absurdité est également démontrée : ce sont des « combats de rats et de grenouilles » (1). Pour entrer dans un « compartiment politique », il faut « se rogner l'esprit », et M. Bergeret ne saurait y consentir : il sait bien que la condition des personnes, seule importante, ne change pas quand un parti s'empare du pouvoir exercé précédemment par un autre (2). Les libres-penseurs et les cléricaux ont exactement la même morale; leurs opinions sociales ne diffèrent pas, ils ont les mêmes idées sur l'organisation du travail, sur la propriété privée, sur le capital, enfin sur toute l'économie de la nation : les libres-penseurs admettent toutes les inégalités qui subsistent de l'ancien régime quand ils en profitent, et les cléricaux qui ont à recueillir la fortune d'un acquéreur de biens nationaux acceptent bien volontiers les effets de la Révolution; il n'y a que les socialistes qui s'opposent par principe à toutes les injustices (3). Enfin, supposé même que les partis diffèrent entre eux à l'origine, ils se transforment toujours et deviennent méconnaissables, ce qui prouve bien qu'aucun d'eux n'était détenteur de la vérité : « tous, quels qu'ils soient, ils se transforment si complètement dans la lutte, qu'après la victoire, il ne leur reste d'eux-mêmes que leur nom et quelques symboles de leur pensée perdue » (4).

La politique a pour effet de déformer l'esprit de ceux qui s'y adonnent; elle exige que l'on adopte *a priori* tous les préjugés du parti auquel on adhère : « en politique comme en littérature, ce que nous estimons le plus chez nos amis, c'est la partialité de leur esprit et l'étroitesse de leurs vues; quand on est d'un parti, il faut d'abord en partager les préjugés » (5). C'est pour cela sans doute que le prince des dilettantes s'est refusé longtemps à entrer dans un « compartiment politique »; il aurait craint de ressembler à ces hommes de parti remarquables par leur incapacité : « il y a différentes manières, pour un homme de parti, d'inspirer du respect à ses adversaires : on y parvient le plus sûrement par une longue, immuable et majestueuse incapacité » (6). Quand ils n'ont pas cet avantage, ils risquent de se faire « casser la tête » et d'entendre leurs amis dire qu'ils sont de la police (7).

---

(1) *Le mannequin d'osier*, p. 326.
(2) *Ibid.*, p. 316.
(3) *Ibid.*, p. 325.
(4) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 42.
(5) *La vie littéraire*, T. II, p. 174. Cf. Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 64.
(6) *La vie littéraire*, T. I, p. 202.
(7) *Jocaste et le chat maigre*, p. 171.

M. Anatole France s'est pourtant décidé à faire de la politique, sans doute à cause de son attachement à la République et de son horreur du cléricalisme. Il a été ainsi amené à entretenir ses lecteurs des différents partis qui divisent la France. Il remarque d'abord que les républicains ne sont pas nombreux : l'amour de la liberté n'est pas fort « dans un pays libre, ou qui se croit libre », car on n'aime guère ce qu'on a ou ce qu'on croit avoir (1); il est vrai que la population n'est pas davantage monarchiste, par crainte de la part d'inconnu contenue dans tout changement et par haine de l'aristocratie (2). Les mécontents sont néanmoins nombreux : les nobles regrettent leurs antiques privilèges et espèrent les rétablir par la restauration de la royauté (3); les petits marchands, écrasés entre les grands magasins et les sociétés coopératives, ne gagnent plus leur vie et attribuent ce fait d'ordre purement économique au régime actuel (4). La diversité des intérêts se manifeste nettement par ces deux exemples ; il ne faut donc pas s'étonner de trouver plusieurs partis d'opposition.

Il convient de mettre à part « le conservatisme à outrance » : il est « ridicule »; on ne saurait actuellement réclamer le rétablissement du cens en matière électorale (5). Pourtant il ne faut pas croire qu'il existe entre conservateurs et opposants une distinction profonde : « un bon opposant est toujours conservateur », il n'a pas de responsabilité et se trouve ainsi dans une situation avantageuse (6). Cela est vrai surtout des royalistes; si le roi prend le pouvoir, ses partisans sont obligés de gouverner et leur chute est alors certaine : « Vous prenez les intérêts du peuple, vous mécontentez le Roi, il vous chasse. Vous êtes dévoué au Roi, le public murmure et le Roi vous congédie. Il fait des fautes, vous en faites, et vous êtes puni des vôtres et des siennes » (7). La seule différence appréciable entre les hommes au pouvoir et les opposants, c'est que ceux-ci réclament la liberté que les premiers s'efforcent d'entraver; dans une démocratie ce sont les démocrates qui sont les oppresseurs, les monarchistes au contraire désirent la liberté qui peut leur permettre d'arriver au pouvoir (8).

Les royalistes se recrutent à peu près exclusivement dans la classe privilégiée : ce sont surtout « les moines fanati-

(1) *M. Bergeret à Paris*, p. 118-119.
(2) *Ibid.*, p. 119-120; *L'île des Pingouins*, p. 200.
(3) *L'île des Pingouins*, p. 181.
(4) *Ibid.*, p. 181 ; *M. Bergeret à Paris*, p. 328.
(5) *La vie littéraire*, T. IV, p. 148.
(6) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 211.
(7) *M. Bergeret à Paris*, p. 300-301.
(8) *Le mannequin d'osier*, p. 314-315 ; *L'anneau d'améthyste*, p. 207 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 110

ques », « les gentilshommes pauvres », « les riches dames juives » et « les petits marchands », tous défenseurs de notre régime social et économique; mais, tandis que les ouvriers sont disposés à défendre de toutes leurs forces la république, les monarchistes ne sont pas gens à sacrifier pour une restauration les avantages qu'ils tirent de l'organisation sociale et du crédit public, et encore moins à risquer leur argent, leur liberté ou leurs plaisirs (1). Ils tirent donc leurs ressources financières de la famille royale, des riches dames juives et des princes étrangers désireux d'affaiblir par la discorde le pays des « Pingouins » (2). Ils ne sont pas bien dangereux à cause de l'hostilité du peuple.

Plus nombreux sont les modérés, qui « ne sont pas toujours aussi sages qu'ils croient » (3). Ils font inconsciemment le jeu des « prétendus libéraux qui ne réclament de liberté que contre la liberté » (4) et qui réclament « l'indépendance et la souveraineté de l'Eglise » (5). Ceux-ci sont redoutables par leur nombre et leur duplicité; ce sont les plus puissants défenseurs du clergé; aussi M. Anatole France dirige-t-il contre eux des attaques violentes et répétées (6)

Il a mené le bon combat contre les cléricaux avec les libres-penseurs, mais il ne ménage guère ses propres alliés; il leur dénie toute intelligence : « nos libres-penseurs, le plus souvent, ne pensent pas librement pour la raison qu'ils ne pensent pas du tout » (7). Les radicaux lui ont paru intolérants avant d'être soutenus par lui; il leur a reproché une certaine étroitesse d'esprit (8). Il se défie des bourgeois anticléricaux qui ne se rendent pas compte des problèmes sociaux : son *Histoire contemporaine* est dirigée surtout contre eux. Pourtant, dans sa carrière de militant, il a pris parti pour eux contre les ennemis de son idéal.

Il n'a même pas toujours épargné les socialistes : il leur prête dans l'affaire Dreyfus un rôle très équivoque (9); il constate que des socialistes militants entrent volontiers dans les ministères ennemis du socialisme et trouvent des approbateurs dans les rangs de leurs amis (10). Mais, s'il combat

(1) *L'île des Pingouins*, p. 224.
(2) *Ibid.*, p. 195.
(3) *L'Eglise et la République*, p. 93; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 69
(4) *Opinions sociales*, T. I, p. 76, 89; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 32, 57.
(5) *La révolte des anges*, p. 4.
(6) *Vers les temps meilleurs*, passim.
(7) *L'île des Pingouins*, p. 316.
(8) *La vie littéraire*, T. II, p. 315. Cf. en sens contraire *Ibid.*, T. IV, p. 245.
(9) *L'île des Pingouins*, p. 276-282.
(10) *Ibid.*, p. 346.

les manquements aux principes de ce parti, il est le défenseur fervent du socialisme, seul ennemi de la société bourgeoise : sa théorie de l'avenir en est entièrement inspirée, et pour l'action politique actuelle il recommande aux prolétaires de porter leurs suffrages sur « ceux qui s'efforcent d'instituer la justice sociale dans sa plénitude et de préparer la paix universelle par l'union des travailleurs ». Ce sont des utopistes, mais il ne faut pas croire que l'utopie n'a rien à faire dans la politique : « Il faut plaindre le parti politique qui n'a pas ses utopistes. Des rêves généreux, sortent les réalités bienfaisantes. L'utopie est le principe de tout progrès et l'esquisse d'un avenir meilleur » (1).

Section V. — L'Administration

Actuellement le gouvernement s'appuie sur une administration à laquelle il communique tous ses défauts. Cette ressemblance est manifeste dans l'administration préfectorale qui fait l'objet d'une critique acerbe de la part du redoutable ironiste.

Celui-ci n'éprouve pas plus de respect pour les préfets que pour les hommes d'Etat : il présente M. Worms-Clavelin comme le type accompli de ces fonctionnaires; or le portrait qu'il nous présente n'est pas fait pour attirer nos sympathies. Comme tous les personnages importants de notre société capitaliste, le préfet modèle, d'une probité parfaite, a la religion de l'argent et manifeste ce sentiment dans la gestion des intérêts qui lui sont confiés : le budget départemental est en général « très honnêtement bouclé », « hors les irrégularités devenues régulières par l'effet d'une mauvaise administration commune à toute la République » (2).

Le préfet est un défenseur ardent du régime et ne conçoit pas qu'on puisse y apporter des changements profonds; il s'applique à le faire respecter; ce n'est pas par conviction, mais uniquement par intérêt; M. Worms-Clavelin en faisait la réflexion : « le régime est encore assez fort, Dieu merci ! pour que je le soutienne » (3). L'intérêt personnel est le mobile de tous ses actes; il s'en inspire constamment dans ses rapports avec le ministre de l'Intérieur et avec les bureaux. C'est ce qui ressort d'un passage peu flatteur mais très caractéristique de la manière dont M. Anatole France

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 73.
(2) *L'orme du mail*, p. 325.
(3) *Ibid.*, p. 139.

se représente le mécanisme des organes politiques : « Sa politique administrative [du préfet Worms-Clavelin] était toute fondée sur cette considération que les ministres passent. Il s'étudiait à ne jamais servir un ministre de l'Intérieur avec un zèle ardent. Il se défendait de plaire excessivement à aucun, et évitait toutes les occasions de trop bien faire. Cette modération, gardée pendant la durée d'un ministère, lui assurait la sympathie du suivant, prévenu de la sorte assez favorablement pour agréer ensuite le zèle médiocre, qui devenait un titre à la faveur d'un troisième cabinet. M. le préfet Worms-Clavelin administrait peu, correspondait brièvement avec la place Beauvau, ménageait les bureaux et durait » (1).

Cette attitude de prudence que les préfets observent dans tous les actes de la vie officielle est précisément la cause de leur répugnance pour les réformes. Ils sont profondément conservateurs : ils estiment que notre gouvernement ne doit pas différer beaucoup de celui de l'Empire, puisque les conditions de la vie n'ont pas changé depuis l'Empire; étant fonctionnaires, ils flétrissent les régimes anciens pour n'admettre que la République, mais ils redoutent les modifications que la démocratie peut imposer; comme les financiers, ils ne voient pas ce qu'on pourrait changer en dehors de la couleur des timbres-poste; ils se déclarent progressistes, mais seulement parce qu' « il faut dire qu'on marche, ne fût-ce que pour se dispenser de marcher » (2). C'est pourquoi ils appliquent le plus mollement possible les lois dont la République frappe le clergé, élément essentiel de la stabilité sociale et politique (3).

Leur politique est donc inspirée par la routine la plus étroite; mais ils ne veulent pas se l'avouer à eux-mêmes, ils se plaisent à « parer d'un bel aspect de sociologie expérimentale leurs intrigues politiques et leurs expédients administratifs », ils font profession de cultiver la science; en réalité notre auteur ne voit en eux que des personnages intéressés, préoccupés uniquement de conserver et d'améliorer leur condition (4).

C'est là un défaut qu'il attribue du reste à tous les hauts fonctionnaires : l'affaire du Panama lui paraît avoir mis en lumière « l'avidité ordinaire aux gens en place dans les gouvernements faibles » (5).

Les administrations, en effet, n'ont pas l'heur de lui plaire; publiques ou privées, ils les trouve toutes absurdes :

(1) *L'orme du mail*, p. 156-157.
(2) *Le mannequin d'osier*, p. 181-182.
(3) *L'orme du mail*, p. 121.
(4) *Ibid.*, p. 136.
(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 80.

« est-il toujours si facile de découvrir une raison aux actes des administrations publiques ou privées ? (1) » Mais celles de l'Etat lui semblent plus ineptes encore que les autres : les ministres eux-mêmes peuvent être atteints de folie sans qu'on s'en aperçoive, c'est ce qui arriva à un ministre des Postes et télégraphes: « S'il avait tenu un emploi dans une administration privée on s'en serait tout de suite aperçu; mais il est beaucoup plus difficile de reconnaître la démence ou le délire dans l'administration des affaires de l'Etat » (2).

M. Anatole France s'en prend aussi au gaspillage administratif, il estime que les vols commis par les prévaricateurs au préjudice de l'Etat sont « bien peu de chose auprès de ce que notre honnête administration gaspille à toute heure de la journée » (3). Il s'élève contre les lenteurs par lesquelles les bureaux paralysent les initiatives privées (4). Enfin il tourne en ridicule les hauts fonctionnaires (5); il ne peut s'agir ici des employés à faibles traitements, qu'il assimile aux ouvriers.

Il regrette de voir l'administration s'occuper de matières pour lesquelles elle n'est pas faite. L'enseignement officiel, dans lequel on n'admet qu'une vérité sur chaque point, lui paraît absurde, et il associe les recteurs et l'Instruction publique dans les mêmes railleries (6). Les théâtres subventionnés ne trouvent pas grâce auprès de lui; il reproche à l'Opéra d'avoir « cet air de gravité que donnent à leurs institutions l'Etat et la fortune » (7). Il existe même, s'il faut l'en croire, des braconniers officiels (8), ce qui est évidemment déplorable.

La cause de cette opinion désavantageuse semble résider dans le caractère conservateur des bureaux : pour un homme épris de progrès, c'est là un grave défaut; or « les attributs des bureaux sont l'immobilité et la durée » (9). Peut-être aussi notre auteur voit-il dans l'administration une sorte de vaste police; il ne peut, en effet, souffrir la police ni les déformations professionnelles des gens qui y sont attachés (10).

Malgré toutes les critiques qu'il adresse à l'Etat moderne, il lui reconnaît des titres à la reconnaissance des citoyens.

---

(1) *Le petit Pierre*, p. 296.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 362.
(3) *Le mannequin d'osier*, p. 239.
(4) *L'anneau d'améthyste*, p. 15.
(5) *Les désirs de Jean Servien*, p. 156-157.
(6) *Le mannequin d'osier*, p. 76.
(7) *Le lys rouge*, p. 375.
(8) *L'orme du mail*, p. 306.
(9) *L'Eglise et la République*, p. 97 ; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 72.
(10) *Histoire comique*, p. 123 ; *La révolte des anges*, p. 370.

Sans doute il s'explique qu'on ne considère l'Etat que comme « un monsieur piteux et malgracieux assis derrière un guichet » (1). Mais ce n'est là qu'une situation transitoire. Quoi qu'il en dise, il préfère les entreprises des pouvoirs publics aux entreprises privées, d'abord parce qu'elles sont un acheminement vers la société collectiviste, et aussi parce qu'elles lui inspirent plus de confiance: il remet à la poste ses lettres, qu'il ne confierait pas à « l'agence Tricoche »; il tient l'Etat pour un administrateur intègre des biens des particuliers; comme tout le monde, il le considère comme un honnête homme (2).

S'il préconise l'extension de son activité en dehors de ses fonctions administratives, c'est surtout parce qu'il estime que c'est une étape nécessaire vers la réalisation des principes socialistes : quand l'Etat sera indistinct des citoyens qui le forment, il ne risquera plus de rogner sur la propriété individuelle et par suite il ne sera plus déplaisant; alors on se réjouira de constater l'étendue de ses fonctions (3). Mais, pour la même raison, il faut qu'il se démette de l'exploitation de ses services pour les remettre aux mains des syndicats de fonctionnaires, qui en assureront le fonctionnement en toute indépendance : « Que fut l'Etat jusqu'ici ? Une direction. Que doit-il être ? Un contrôle » (4). Quand cette condition sera réalisée, on n'aura plus à se plaindre ni du gouvernement ni de l'administration; on aura réalisé l'idéal.

---

(1) *M. Bergeret à Paris*, p. 254 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. I, p. 52).
(2) *Ibid.*, p. 254 (*Ibid.*, p. 52).
(3) *Ibid.*, p. 52-53 (*Ibid.*, p. 52-53).
(4) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 84.

CHAPITRE V

La Loi

Le prince des sceptiques, après avoir raillé l'ordre social et les hommes chargés d'en assurer le respect, ne pouvait manquer de s'en prendre aux lois, dont le rôle est précisément d'imposer à tous l'obéissance aux volontés des gouvernements. Il en fait la critique au point de vue théorique, car en pratique, il l'avoue lui-même, il est « un paisible citoyen, respectueux de l'autorité et fort soumis aux lois » : il est vrai que sa soumission est de pure forme, car — et c'est encore lui qui le dit — « si, devant lui, on joue un bon tour à un gendarme, à un sous-préfet ou à un garde-champêtre, il sera le premier à en rire » (1).

Toute contrainte lui est insupportable. Il devait donc fatalement découvrir dans la loi, qui est une contrainte, de nombreux défauts. Et en effet sa théorie de la loi n'est que l'exposé des vices qu'il y a trouvés; c'est ce qui apparaît lorsqu'on examine avec lui les origines, les caractères et les effets des lois.

Section première. — Origines et Base des Lois.

La cause qui incite les individus à se soumettre à leurs obligations légales est sans doute celle qui a poussé nos lointains ancêtres à établir les premières lois. Or quelle peut être cette cause ? La question n'est pas superflue, car il est permis de s'étonner de voir les hommes, « réunis dans les villes, s'imposer des privations de toutes sortes et se soumettre à un régime contraire à leur nature corrompue » (2).

On soutient souvent que le fondement des prescriptions auxquelles chacun se croit obligé d'obéir est l'utilité : les hommes auraient compris que cette contrainte pouvait seule assurer leur sécurité. Cette théorie ne satisfait pas M. Anatole France qui la réfute d'une manière assez judicieuse (3) par trois arguments : 1° elle suppose dans l'esprit humain

(1) *Le livre de mon ami*, p. 220.
(2) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 306.
(3) *Ibid.*, p. 156 et 306.

une aptitude à raisonner qui n'existe pas; 2° si même cette faculté de raisonnement existait, elle serait impuissante à découvrir ce qui présente véritablement pour les hommes un avantage; l'utilité, base des lois, ne serait qu' « apparente et illusoire, car on ne sait pas naturellement ce qui est utile aux hommes, ni ce qui leur convient en réalité » (1); 3° même en admettant l'existence et l'infaillibilité de l'intelligence humaine, nous devons reconnaître qu'elle dissuaderait précisément les citoyens de se soumettre à la contrainte des lois, « car il est absurde de sauver sa vie aux dépens de ce qui en faisait la raison et le prix » (2). Notre auteur s'élève donc contre la théorie de l'utilité, qui ne peut, à ses yeux, expliquer la soumission aux lois.

Il n'admet pas davantage celle qui donne pour base aux institutions d'État la peur : on a prétendu que la crainte du châtiment avait seule le privilège de retenir les individus dans l'obéissance. Or, s'il est vrai que « la prison, la potence et la roue assurent excellemment la soumission aux lois », il est également certain que « le préjugé conspire avec les lois, et on ne voit pas bien comment la contrainte aurait pu s'établir si universellement » (3). Quand le sceptique Lollius affirme que « les lois humaines sont filles de la colère et de la peur » (4), il pense à la justice qui doit en assurer le respect et non aux institutions elles-mêmes.

Celles-ci ne reposent donc que sur des préjugés, qui leur ont donné naissance et qui en assurent le maintien, sans qu'on puisse découvrir comment et pourquoi ils se sont établis (5). En réalité la violence est la seule origine des lois, « leur esprit est antique et barbare »; les légistes et les magistrats de tous les temps ont confirmé simplement les usurpations primitives dont notre organisation sociale actuelle est encore le fruit; « et c'est parce que la justice est la consécration de toutes les injustices, qu'elle rassure tout le monde » (6).

L'idée de justice n'a par conséquent aucune part dans le principe de la loi, d'ailleurs la justice est une notion que l'intelligence est impuissante à saisir; peut-être le sentiment pourrait-il la faire concevoir, mais on ne saurait asseoir l'édifice des prescriptions de l'État sur une base aussi fragile, si bien que « ses murs redoutables s'élèvent sur le

(1) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 156.
(2) *Ibid.*, p. 306.
(3) *Ibid.*, p. 306.
(4) *Sur la pierre blanche*, p. 90.
(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 20.
(6) *Crainquebille, etc.*, p. 265-266; *Opinions sociales*, T. II, p. 212. Cf. *L'île des Pingouins*, p. 62.

fondement des mensonges antiques, par l'art subtil et féroce des légistes, des magistrats et des princes » (1).

Les institutions sont donc d'origine humaine et participent ainsi de la débilité humaine; elles sanctionnent les iniquités dont nos ancêtres les plus lointains se sont rendus coupables; leur application doit être inspirée de cette considération élémentaire (2).

Il est dès lors absurde de leur attribuer une base divine, comme on croyait pouvoir le faire dans l'Antiquité (3) et comme beaucoup le font encore aujourd'hui; une semblable conception amène les hommes à accepter, dans la loi, même ce qui est mauvais, du moment que Dieu en est l'auteur : « puisqu'il nous veut du mal, c'est que le mal est un bien » (4). « Ce rocailleux et stérile M. Bossuet » tira ainsi de l'Ecriture sainte une politique qui n'a rien de beau ni de saint; l'abbé Coignard se sentait capable de construire sur la même assise une cité beaucoup plus harmonieuse, mais il devait reconnaître que cette idée ne pouvait s'appliquer qu' « aux codes dans leur principe et dans l'essence, sans vouloir entrer dans leur diversité risible et leur complication pitoyable; les détails des coutumes et des prescriptions, tant écrites qu'orales, sont la part de l'homme » (5).

Laissons donc Bossuet se livrer aux raisonnements faux que lui suggère sa « cervelle comparable à un œuf de roitelet » (6) et ne perdons pas de vue que la Loi repose sur des préjugés inspirés par l'iniquité sociale.

Section II. — Caractères des Lois

L'origine précaire des lois nous fait pressentir leur imperfection ; elles sont de simples expédients imposés par la nécessité de réprimer toute violence susceptible de porter atteinte à l'ordre social établi, de même que la morale a pour but de mettre fin à la corruption : « c'est la corruption qui donne une raison d'être à la morale, de même que c'est la violence qui nécessite la loi » (7). De cette vérité primordiale résultent les quatre caractères que notre original sociologue semble découvrir aux institutions imposées par l'Etat : il tient celles-ci pour arbitraires, transitoires, injustes et absurdes.

---

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 160.
(2) *Crainquebille, etc.*, p. 230-232.
(3) *Thaïs*, p. 202.
(4) *Crainquebille, etc.*, p. 235.
(5) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 306-308.
(6) *Ibid.*, p. 134.
(7) *Le livre de mon ami*, p. 293.

D'abord les lois sont purement arbitraires: elles sont destinées à maintenir l'ordre et à réprimer le désordre, mais ces deux notions n'ont rien d'absolu; chacun peut avoir une opinion sur ce qu'il convient de qualifier par ces deux mots. En fait, on adopte sur ce point la conception des légistes et des juges : c'est celle-là qui inspire les dispositions auxquelles les citoyens sont tenus d'obéir; or rien ne prouve qu'elle soit plus exacte que les autres, c'est pourquoi « se conduire selon ces lois est le fait d'une âme moutonnière » (1).

Les légistes et les juges sont néanmoins les auteurs et les conservateurs du droit; c'est donc à eux que nous devons les principes aussi iniques qu'arbitraires sur lesquels repose la société actuelle. M. Bergeret « a médité la philosophie du droit » et veut bien faire connaître le résultat de ses méditations; il a reconnu que « toute la justice sociale reposait sur ces deux axiomes : le vol est condamnable; le produit du vol est sacré. Ce sont là les principes qui assurent la sécurité des individus et maintiennent l'ordre dans l'État. Si l'un de ces principes tutélaires était méconnu, la société tout entière s'écroulerait. Ils furent établis au commencement des âges » (2).

On pourrait s'étonner que les juristes usent du pouvoir qui leur est laissé pour établir de semblables principes; pourtant le fait est tout naturel : le but de la loi est de conserver l'ordre établi, c'est-à-dire d'assurer à chacun le sort qu'il a toujours eu, ainsi que l'examen général des sociétés nous l'a montré; par conséquent le riche doit rester riche et le pauvre rester pauvre. Les puissants font donc triompher leurs théories, et c'est dans ce sens que « les lois sont faites par les riches et les puissants pour la conservation de la puissance et de la richesse » (3).

Or cette situation n'est pas conforme aux lois naturelles : les souverains et les juges disent volontiers que la vie des peuples est en eux, qu'ils peuvent donc légitimement imposer leur volonté à ces peuples; mais ils mentent : la vie des peuples est dans l'activité des travailleurs et dans les fruits de la terre. Pour une fois, la pensée du grand maître se rencontre avec celle des prêtres : ceux-ci voient le bien dans l'accomplissement de la volonté de Dieu sur la terre et ce n'est pas la loi qui le réalise, « car les puissants de ce monde font leur volonté, et cette volonté est contraire à la volonté de Dieu » (4).

---

(1) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 158-159.
(2) *Crainquebille, etc.*, p. 264-265.
(3) *Le lys rouge*, p. 265; *Le puits de Sainte Claire*, p. 201.
(4) *Le puits de Sainte Claire*, p. 189. *Cf. Le lys rouge*, p. 265.

Ainsi les lois sont éminemment arbitraires. Leur origine humaine les prive d'une base solide qui seule pourrait assurer leur conformité avec la nature. Pour la même raison elles sont transitoires et changeantes : si elles procédaient de Dieu, elles seraient immuables et imperfectibles comme lui; mais, comme elles sont le « produit naturel de la vie sociale, elles dépendent des conditions mouvantes de la vie », elles changent sans cesse, l'Humanité peut et doit les perfectionner, leur multiplicité même le prouve (1).

Leur but est dès leur naissance de sanctionner les préjugés du moment de leur établissement. Les premières lois avaient déjà pour objet de confirmer les usurpations primitives admises sans réflexion par les hommes; depuis lors les légistes n'ont jamais cessé de rendre obligatoires « tous les préjugés qui prennent dans les codes une consistance artificielle » (2). Ainsi les lois enregistrent simplement les mœurs qu'elles sont censées diriger : « Les lois ne sont que l'administration des instincts. Elles se trouvent soumises aux habitudes qu'elles prétendent soumettre; c'est ce qui les rend supportables à la communauté. On les appelait autrefois des coutumes. Le fonds en est extrêmement ancien » (3). Quand elles sont écrites, elles conservent les dispositions inspirées par les circonstances qui leur ont donné naissance et deviennent avec le temps inintelligibles: « L'ignorance, la superstition, l'orgueil du prince, l'intérêt du législateur, le caprice, la fantaisie, voilà la source des grands corps de droit qui deviennent vénérables quand ils commencent à n'être plus intelligibles » (4). Leur majesté devient alors parfaite; on oublie les conditions modestes qui les ont dictées; on ne songe même pas à leur reprocher l'obscurité et les contradictions dont elles sont pleines (5). Mais, quand les préjugés qui les ont provoquées ont disparu, quand les mœurs se sont transformées, les lois, tout en restant en vigueur, ne sont plus strictement appliquées, un long usage les polit; leur mise en pratique est donc purement passagère (6).

C'est surtout en ce sens que l'on peut les qualifier de transitoires. Sans doute la loi écrite suit de près la morale ou les mœurs — M. Anatole France ne fait pas de différence entre les deux mots —; aussi la voit-on condamner les hommes qui n'agissent pas conformément à la morale de

(1) *Crainquebille, etc.*, p. 227-230.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 23.
(3) *Pierre Nozière*, p. 159-160.
(4) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 285-286.
(5) *Ibid.*, p. 286.
(6) *Ibid.*, p. 31-32.

leur temps, comme Socrate ou Benoît Malon, même si l'avenir doit leur donner raison; voilà pourquoi « l'on peut dire qu'un homme qui n'a pas été condamné tout au moins à la prison honore médiocrement sa patrie » (1). Mais il s'écoule un certain temps avant que le texte de la loi s'adapte aux habitudes qui doivent être sanctionnées; la façon dont on l'applique, au contraire, les suit immédiatement. C'est donc sur l'adoucissement des âmes qu'il faut compter pour porter remède à la barbarie légale, plutôt que sur l'élaboration de nouveaux codes : « Car de corriger les lois par les lois, c'est prendre une voie lente et incertaine. Les siècles seuls défont l'œuvre des siècles. Il y a peu d'espoir qu'un jour un Numa français rencontre dans la forêt de Compiègne ou sous les rochers de Fontainebleau une autre nymphe Égérie qui lui dicte des lois sages » (2).

La subordination de la mise en pratique des lois aux habitudes et à la morale de chaque temps doit mettre le législateur en garde contre une illusion possible : il pourrait croire, en effet, son œuvre destinée à rester conforme à ses intentions (3). En réalité l'homme ne sait jamais au juste ce qu'il fait; les fondateurs de religions surtout ne se doutent pas de la destinée que l'avenir réserve au culte qu'ils créent; mais on peut en dire autant de « ceux qui fondent les grandes institutions humaines, ordres monastiques, compagnies d'assurances, garde nationale, banques, trusts, syndicats, académies et conservatoires, sociétés de gymnastique, soupes et conférences. Ces établissements, d'ordinaire, ne correspondent pas longtemps aux intentions de leurs fondateurs, et il arrive parfois qu'ils y deviennent tout à fait opposés » (4). Il est donc bien vrai de dire que les effets des institutions sont éphémères.

Arbitraires et transitoires, les lois sont également injustes. Il est vrai qu'il en est de justes; mais celles-là sont exceptionnelles; de plus elles ne visent que des points particuliers et le principe général reste entier. Il ne pouvait en être autrement puisqu'il s'agit pour elles de défendre une société fondée sur l'iniquité : « La loi, étant instituée pour la défense de la société, ne saurait être, dans son esprit, plus équitable que cette société. Tant que la société sera fondée sur l'injustice, les lois auront pour fonction de défendre et de soutenir l'injustice. Et elles paraîtront d'autant plus respectables qu'elles seront plus injustes » (5). Le

(1) *Histoire comique*, p. 165.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 287.
(3) *L'anneau d'améthyste*, p. 25.
(4) *Sur la pierre blanche*, p. 166.
(5) *Crainquebille, etc.*, p. 267-268; *Opinions sociales*, T. II, p. 213-214.

juge chargé d'appliquer les codes doit assurer à chacun la jouissance de ce qui lui appartient, même à celui qui ne possède rien, sans avoir à s'inspirer de considérations d'équité ; le principe d'égalité, établi par la Révolution, apporte encore une aggravation à cette situation en négligeant d'accorder aux pauvres des avantages nécessités par leur situation (1).

Les lois sont d'autant plus injustes qu'elles sont généralement anciennes et par suite « représentent non pas tout à fait l'iniquité présente, mais une iniquité passée, plus rude et plus grossière; ce sont des monuments des âges mauvais, qui subsistent dans des jours plus doux » (2). Leur adaptation à la morale n'est pas instantanée, si bien que leur iniquité est pire que celle de la morale. Un remède à cette situation consisterait à les modifier; en fait « la Chambre et le Sénat y travaillent quand ils n'ont pas autre chose à faire ». Mais ce n'est là qu'un palliatif: en dépit des efforts méritoires des hommes, le fond même de la législation demeure âpre (3). Il n'est même pas certain que l'activité des assemblées qui nous gouvernent soit bienfaisante; non seulement « c'est accorder trop de vertu aux lois que d'en faire les sources de la prospérité ou de la misère publiques », mais même, par une contradiction inattendue, M. Anatole France déclare que « la multitude des lois est funeste » (4).

L'injustice s'impose d'ailleurs au monde avec une telle rigueur qu'elle doit nécessairement se retrouver dans les codes : « elle est bénie partout sous les noms de bonheur, fortune, génie et grâce », toutes les religions sont fondées sur elle (5). C'est pourquoi les changements imaginés par les juristes sont impuissants à améliorer la loi : la barbarie qu'ils y ont laissée malgré leur subtilité assure à cette loi le respect de tous (6), sans qu'on recherche si elle est juste ou non. Ainsi « le mot de justice n'a aucun sens, si ce n'est en théologie où il est terriblement expressif » (7). Pourtant la justice des lois est admise même par ceux qui ne s'y conforment pas : devant les juridictions pénales, le coupable et le juge sont toujours d'accord pour reconnaître la légitimité de la peine qui menace les rebelles; il ne faut pas s'en étonner : celui qui a volé par nécessité n'a jamais

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 272 ; *Le lys rouge*, p. 117-118.
(2) *Crainquebille, etc.*, p. 268 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 214.
(3) *Ibid.*
(4) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 125-126.
(5) *Histoire comique*, p. 206-208.
(6) *Crainquebille, etc.*, p. 266 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 212-213.
(7) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 161.

réfléchi sur les fondements du droit; quant aux rares personnes qui ont découvert l'origine précaire et modeste des codes, elles sont incapables de commettre une infraction (1). Mais le sage ne doit pas suivre l'erreur générale et il doit affirmer l'injustice des lois.

Tant de défauts suffiraient pour nous faire prendre les lois en aversion. Cependant il en est un quatrième qui vient s'ajouter aux autres : c'est l'absurdité. La loi est absurde dans son principe même, puisqu'elle impose aux hommes des obligations contraires à la nature humaine : « Ces créatures hideuses, qui ne sont tendues qu'à s'entre-dévorer ou à s'entr'embrasser furieusement, vivent ensemble soumises à des lois qui leur interdisent précisément la satisfaction de cette double et fondamentale concupiscence. Ces animaux ingénus, devenus citoyens, s'imposent volontiers des privations de toutes sortes, respectent le bien d'autrui, ce qui est prodigieux, eu égard à leur nature avide; et ils observent la pudeur, qui est une hypocrisie énorme, mais commune, consistant à ne dire que rarement ce à quoi on pense sans cesse » (2). Même quand la loi semble permettre à l'activité individuelle de se donner libre cours par l'exercice d'un droit personnel, elle la paralyse en la soumettant au respect des devoirs sociaux; c'est là une idée que ne peuvent comprendre ceux qui n'ont pas l'esprit juridique (3). Il reste donc vrai de dire que la loi est absurde dans son essence parce qu'elle est contraire à la nature.

Elle l'est également dans ses manifestations positives. Elle se traduit par les bizarreries des codes: ainsi les dispositions relatives à l'enlèvement de mineurs présentent des distinctions saugrenues suivant l'âge de la personne enlevée, celui du ravisseur et les intentions du ravisseur (code pénal, art. 354-357) (4).

Toute la législation issue de la période révolutionnaire est remarquable par ses inconséquences (5). Sa réglementation de la matière du mariage est très caractéristique : alors qu'on abandonnait la conception des Romains, qui « ont édifié le mariage comme les aqueducs et les égouts » et pour qui « le mariage était une sorte de fonction publique » (6), on conservait leur morale et par suite leur législation; celles-ci sont fondées « sur ce principe que la

(1) *Crainquebille, etc.*, p. 266-267 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 213.
(2) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 305.
(3) *Crainquebille, etc.*, p. 13 ; *Opinions sociales*, T. I, p. 17.
(4) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 283-284.
(5) *Le lys rouge*, p. 183-184.
(6) *La vie littéraire*, T. II, p. 7. Cf. *L'étui de nacre*, p. 26-27.

femme une fois acquise appartient à l'homme, qu'elle est son bien comme son cheval et ses armes »; or le mariage reste un contrat de vente d'une femme à un homme bien que dans la réalité des faits il n'en soit plus ainsi; il a donc fallu apporter au droit de propriété du mari des restrictions justifiées par la nécessité d'accorder le droit avec les faits; la solution des questions matrimoniales présente dès lors bien des anomalies (1). Quant à la formalité du mariage civil, elle n'est qu'une fiche, une inscription, sans aucun effet matériel ou moral (2).

Ainsi la loi ne mérite pas les louanges dont on la comble; que ce soit dans son principe théorique ou dans ses manifestations positives, elle se caractérise par des défauts nombreux.

Section III. — Effets des Lois.

Ce qui doit nous consoler des vices des lois, c'est qu'elles ne produisent pas les effets qu'on en attend. L'expérience démontre cette vérité de tous les temps. Au XVIII[e] siècle l'abbé Coignard constatait que les femmes de mauvaise vie n'étaient aucunement gênées par la multitude des édits qui les frappaient, et actuellement encore la situation n'a pas changé (3). Les obligations légales ne sont pas mieux observées que les interdictions : ainsi la loi qui déclare l'instruction obligatoire a fait l'objet d'un débat solennel au Sénat, mais elle n'est guère appliquée ; il suffit pour s'en convaincre de visiter des localités pauvres : « Comment empêcher des gamins qui meurent de faim de voler des pommes de terre au lieu d'apprendre à lire? (4) » Aussi M. Anatole France semble-t-il, quoique socialiste, opposé à la réglementation des conditions de la production et de la circulation économiques ; il paraît craindre que l'intervention du législateur ne donne des résultats contraires au but poursuivi ; il se rappelle les essais de l'époque révolutionnaire et leurs effets désastreux : « La Convention nationale avait décrété le *maximum :* aussitôt grains, farine avaient disparu » (5).

En réalité, les conséquences d'une loi dépendent surtout de la façon dont on l'applique; c'est en cela que le temps

(1) *L'île des Pingouins*, p. 315.
(2) *Le lys rouge*, p. 183-184.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 108-110.
(4) *Pierre Nozière*, p. 229.
(5) *Les dieux ont soif*, p. 74.

est le meilleur facteur de la vie sociale: il établit des coutumes qui font obstacle à l'obéissance stricte aux lois (1). Les fonctionnaires et les magistrats peuvent découvrir dans les textes des excès auxquels ils s'efforcent d'apporter des tempéraments (2). Les juges surtout sont en mesure de corriger la sévérité des codes par une compréhension exacte des phénomènes de la vie : la loi est morte, mais le magistrat est vivant, il doit profiter de son expérience pour adoucir les obligations qui pèsent sur les hommes; malheureusement il ne le fait pas, et en général il est plus impitoyable que les règles qu'il doit appliquer (3).

Pourtant les lois présentent des caractères si funestes que le juge devrait comprendre en quoi consiste son devoir : l'humanité lui impose la tâche de rechercher si elles sont justes, de ne les appliquer que dans ce cas, et encore de se conformer à leur esprit au lieu d'en suivre la lettre; il doit se rappeler leur origine humaine et s'inspirer de cette idée dans l'accomplissement de sa charge (4). Ce n'est qu'à cette condition que les injustices innombrables contenues dans les codes peuvent être corrigées par la bonté et la pitié humaines.

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 286.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 30-31.
(3) *Crainquebille, etc.*, p. 268-269; *Opinions sociales*, T. II, p. 214.
(4) *Crainquebille, etc.*, p. 230-232.

CHAPITRE VI

La Justice

La justice est l'accessoire nécessaire de la loi : elle en assure l'exécution, et, suivant la manière dont elle est rendue, elle détermine, après coup, les caractères des dispositions dont l'application est laissée à sa discrétion. Mais elle ne peut guère être plus équitable que la loi à laquelle elle est subordonnée; elle reçoit du reste l'empreinte de la société qui l'a organisée et impose à tous le respect des privilèges admis par les préjugés de chaque époque. Aussi M. Anatole France lui adresse-t-il des critiques aussi acerbes qu'aux autres institutions sociales; la justice, au sens métaphysique du mot, ne lui paraît même pas respectable; il constate qu'elle ne plaît à personne : « La foi lui oppose la grâce, et la nature l'amour. Il suffit qu'un homme se dise juste pour qu'il inspire une véritable répulsion. La justice est en horreur aux choses et aux êtres » (1). Lui-même avoue qu'il tient « la grâce meilleure que la justice » et se réjouit à la pensée que l'exécution des arrêts de justice peut rencontrer des obstacles (2). Ce n'est donc pas seulement à la justice de son temps qu'il s'attaque; c'est à celle qui a toujours été défendue par les premiers magistrats des cités; mais comme elle varie peu, les principes actuels représentent pour lui les vérités éternelles admises en la matière: il a considéré « la continuité de la justice à travers les régimes », il sait que l'on doit « mépriser les tribunaux révolutionnaires à l'égal des cours de l'ancien régime » (3). S'inspirant de cette idée fondamentale, il prend à partie l'organisation présente de la justice pour atteindre les bases mêmes de l'édifice; il importe de remarquer que c'est la justice répressive qui seule l'intéresse et qu'il ne parle jamais de la justice civile que dans la mesure où ses caractères rappellent ceux de la justice pénale.

(1) *La vie littéraire*, T. I, p. 158.
(2) *Pierre Nozière*, p. 260.
(3) *Les dieux ont soif*, p. 133.

Pour établir solidement que cette institution est mauvaise, il s'étend complaisamment sur les caractères de la justice, sur les délits, sur les jugements, sur les peines, enfin sur la justice militaire qui accentue encore les vices inhérents à toute justice.

Section première. — Caractères de la Justice.

La justice n'est pas seulement une institution destinée à assurer le respect de la loi et capable d'en atténuer la rigueur; elle est aussi une branche de cette loi, et c'est surtout sous cet aspect que M. Anatole France l'envisage lorsqu'il se propose d'en déterminer les caractères : nous savons en effet que généralement il entend par ce mot le droit criminel.

Il n'a jamais été fixé sur le point de savoir si la justice est nécessaire; mais il l'a toujours tenue pour cruelle par son but et par ses organes : « Dans l'ordre social, elle n'est qu'une machine, indispensable sans doute, et par là respectable, mais cruelle à coup sûr, puisqu'elle n'a d'autre fonction que de punir et qu'elle met en œuvre les geôliers et les bourreaux » (1). Ce caractère se manifeste à toutes les époques, mais il tend à s'atténuer; les lois pénales dépouillent peu à peu leur rudesse; l'abbé Coignard en faisait la remarque et avait confiance en l'avenir pour faire disparaître les cruautés les plus criantes : « je crois apercevoir dans nos lois des cruautés qui paraîtront distinctement dans l'avenir, et dont nos arrière-neveux s'indigneront » (2). Il comptait également sur l'avenir pour adoucir l'âme des juges, car il constatait que les générations nouvelles de magistrats, pleins d'indulgence pour eux-mêmes, appréciaient sévèrement la dureté de leurs prédécesseurs : « de tout temps les juges se sont estimés bienveillants, équitables et doux; aux âges gothiques de saint Louis et même de Charlemagne, ils admiraient leur propre bénignité, qui nous semble rudesse aujourd'hui ; je devine que nos fils nous jugeront rudes à leur tour, et qu'ils trouveront encore quelque chose à retrancher sur les tortures et sur les supplices dont nous usons » (3).

Malgré les améliorations que le temps apporte à notre système pénal, celui-ci reste empreint d'un caractère de cruauté qui se manifeste dans toutes ses applications; il rappelle ainsi l'esprit humain dont il est l'œuvre. Mais, s'il lui emprunte sa férocité, il s'en écarte lorsqu'il pour-

(1) *La vie littéraire*. T. I, p. 158.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 260.
(3) *Ibid.*, p. 261.

rait en tirer quelque moyen d'atténuer sa rigueur. Le juge en effet ne s'inspire d'aucune considération d'ordre sentimental, il estime qu'il a contracté envers la société l'obligation de rendre la justice conformément aux dogmes admis et non d'après les élans de son cœur : « La justice est sociale. Il n'y a que de mauvais esprits pour la vouloir humaine et sensible. On l'administre avec des règles fixes et non avec les frissons de la chair et les clartés de l'intelligence » (1). Telles étaient les réflexions qu'un jugement inique d'un tribunal correctionnel avait suggérées à un curieux qui y avait assisté.

Le même respect des traditions, qui empêche le magistrat de se laisser conduire, dans l'exercice de ses fonctions, par ses passions, l'amène à se défier des enseignements de son intelligence; il se garde donc de se servir de l'esprit critique dont il peut être doué : il craindrait de déroger aux principes éternels qu'il a pour mission d'appliquer ; au surplus la compréhension humaine n'est pas infaillible et il ne peut sans danger régler sa conduite sur un guide aussi incertain. C'est là du moins l'excuse que l'on donne pour justifier sa méthode : « La méthode qui consiste à examiner les faits selon les règles de la critique est inconciliable avec la bonne administration de la justice. Si le magistrat avait l'imprudence de suivre cette méthode, ses jugements dépendraient de sa sagacité personnelle, qui le plus souvent est petite, et de l'infirmité humaine, qui est constante. Quelle en serait l'autorité? On ne peut nier que la méthode historique est tout à fait impropre à lui procurer les certitudes dont il a besoin » (2). Mais, pourrait-on dire, s'il n'est pas en mesure de prendre une connaissance suffisante des affaires qui lui sont soumises, son devoir est de se déclarer incomplètement informé et de refuser de statuer sur elles ! Or la loi ne le lui permet pas : agir ainsi serait commettre un déni de justice, un crime, « il faut renoncer à savoir, mais il ne faut pas renoncer à juger » (3).

Ainsi le juge, dans l'application de la loi, tant civile que pénale, abdique sa personnalité intellectuelle et morale; il n'est plus un homme, il est un prêtre : « ses jugements égalent en autorité les commandements de l'Eglise; ses sentences sont canoniques; j'entends qu'il les tire d'un certain nombre de sacrés canons » (4). Ce caractère divin se retrouve dans chacune des sentences qu'il rend au nom du peuple souverain, car la majesté de la

(1) *Crainquebille, etc.*, p. 39.
(2) *Ibid.*, p. 32. Cf. *Ibid.*, p. 34.
(3) *Ibid.*, p. 33.
(4) *Ibid.*, p. 34.

justice étend son empire sur toutes (1). Aussi les juristes n'admettent-ils pas que, dans la vie future, la justice divine puisse corriger les arrêts rendus sur terre par les hommes; pour eux les peines prononcées par un magistrat dans les limites de sa compétence doivent poursuivre les condamnés jusque dans l'autre monde : « la justice humaine y est intéressée et ce serait l'affaiblir que de proclamer que ses arrêts peuvent être cassés par la sagesse divine » (2).

Donc, à l'exception de la cruauté, la justice ne présente aucun caractère humain. Mais ce n'est pas à cette particularité qu'il fallait attribuer la présence d'un crucifix à côté du buste de la République dans les prétoires. Déjà l'abbé Coignard considérait comme une cruelle offense faite au Christ la mise de son image en des lieux où se consomment tant d'injustices (3). Depuis qu'un gouvernement laïque a succédé à la monarchie de droit divin, l'absurdité de cette coutume s'est encore accrue; elle tient à deux raisons. D'une part, en effet, le droit canon est en opposition complète avec la Constitution de la République française : les Décrétales, qui n'ont point été abolies, condamnent et déclarent irréguliers les pouvoirs auxquels l'Eglise n'a pas donné l'investiture; or le Président de notre République n'a jamais été oint ; d'où il suit que le Christ pendu au-dessus des têtes des magistrats rappelle à ceux-ci que leur droit de juger est illégitime. En second lieu, l'histoire nous informe que les rois de France se sont toujours trouvés en conflit avec les papes; les légistes ont été parfois excommuniés sans pour cela se démettre de leurs charges; donc dès cette époque un crucifix était déplacé parmi des hommes qui jugeaient au nom du souverain temporel. On pourrait alléguer que « le Christ du prétoire n'est pas le Christ de Grégoire VII et de Boniface VIII », mais « le Christ de l'Evangile, qui ne savait pas un mot de droit canon et n'avait jamais entendu parler des sacrées Décrétales »; or il est facile de réfuter une semblable affirmation : aucun juge ne saurait logiquement condamner quelqu'un au nom du fils de Dieu, qui fut victime, selon l'avis unanime de tous les peuples chrétiens, d'une erreur judiciaire (4). Aussi M. Anatole France n'admettait-il pas comme raisonnable la présence de l'image du Christ dans l'enceinte des tribunaux; il en approuva à n'en pas douter la suppression.

---

(1) *Crainquebille, etc.*, p. 5.
(2) *Le jardin d'Epicure*, p. 239.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 275-276.
(4) *Crainquebille, etc.*, p. 6-8.

Mais une absurdité analogue a été maintenue : c'est celle qui consiste dans la superposition de plusieurs degrés de juridiction. Pour s'expliquer cette anomalie, il faudrait admettre que les juges du degré le plus élevé sont pénétrés d'un esprit divin qui manque aux autres. Or, dans la réalité des choses, ils sont tous également sujets à l'erreur. Notre original sociologue a une théorie spéciale sur l'institution de l'appel : à son avis, l'origine première de l'établissement de plusieurs tribunaux hiérarchisés se trouve dans les difficultés d'interprétation des lois, et en cela il est d'accord avec l'opinion générale; mais il s'en sépare immédiatement en refusant de reconnaître aux juges supérieurs une compréhension plus grande que celle des juges inférieurs; les cinq hommes en robe rouge et en bonnet carré d'un Parlement royal ne diffèrent pas du bailli dont ils peuvent réformer les sentences; c'est là une allusion certaine à notre organisation actuelle. Quant aux juridictions qui jugent en dernier ressort, leur privilège s'explique par le fait qu'il n'en existe pas qui leur soient supérieures : « la plus haute juridiction juge sans appel pour cette seule raison qu'on avait épuisé les autres avant de recourir à celle-là » (1). Ce qui le prouve, c'est l'usage des lits de justice, pratiqué par les rois de France placés au-dessus des Parlements (2).

Le droit de grâce qui appartient au chef de l'Etat confirme cette théorie. Autrefois ce droit était un des attributs de la monarchie de droit divin; le souverain, représentant de Dieu sur la terre, l'exerçait en vertu de la mission qu'il avait reçue du Ciel. Or, en passant au Président de la République, le droit de grâce a perdu sa légitimité, il n'est plus qu'une fonction judiciaire indépendante de la justice et le législateur ne le connaît pas. Il ne peut avoir que d'heureux résultats, puisqu'il rend plus rares les exécutions capitales; il doit donc être maintenu. Mais, comme il est maintenant l'apanage d'un chef temporel, il est devenu absurde; c'est pourquoi « M. Thiers, qui ne se croyait pas l'oint du Seigneur et qui, de fait, n'avait pas été sacré à Reims, se déchargea du droit de grâce sur une commission qui avait mandat d'être miséricordieuse pour lui » (3). Ainsi le droit de grâce ne peut être justifié par aucune raison logique, il n'est qu'un argument à l'appui de la théorie qui considère l'appel comme une institution sans fondement et les divers degrés de juridiction comme égaux devant l'absurdité.

---

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 281.
(2) *Ibid.*, p. 281.
(3) *Le mannequin d'osier*, p. 209-210.

La distinction que l'on établit arbitrairement entre les différents juges se manifeste dans leur aspect extérieur, et le respect qu'ils inspirent est d'autant plus profond que leur tenue semble plus redoutable. Par suite, les juges de première instance ne sont que « de petits juges, vêtus d'une souquenille noire comme des balayeurs de sacristie, des pauvres diables de juges, des judicaillons faméliques ». Au contraire, au sommet de la hiérarchie, la Cour de cassation, dont « le nom terrible » exprime qu'elle est « le marteau suspendu sur les jugements et les arrêts de toutes les autres juridictions », est composée de « grands juges », « renommés pour leur science et leur doctrine » et portant « sur leur robe rouge la simarre d'hermine » (1). On crée ainsi artificiellement pour ces derniers des marques d'une supériorité que notre auteur tient pour imaginaire; c'est pour lui une occasion de plus de critiquer notre organisation judiciaire.

Donc la justice criminelle, celle qui l'intéresse le plus, se caractérise par la cruauté, la mysticité et l'absurdité. Elle n'échappe pas à la verve satirique et mordante du grand ironiste.

Section II. — Les Délits.

L'appareil judiciaire est mis en mouvement par les infractions commises par les particuliers. Mais il ne faudrait pas croire que les délits diffèrent essentiellement des autres actes; ce que la loi qualifie de ce mot, c'est une action dont l'accomplissement produit des effets contraires aux prescriptions légales et par suite peut porter atteinte à l'intérêt de l'Etat; le juge est contraint de se soumettre, dans l'examen des faits, à l'obligation de rechercher les résultats possibles des actions humaines et non leur essence ni leur but; il s'inspire donc de l'empirisme le plus complet : « les hommes ne pourraient pas se montrer justes, même s'ils le voulaient, puisque leur triste devoir est de considérer les actions de leurs semblables non en elles-mêmes et dans leur essence, mais au seul point de vue de l'intérêt social, c'est-à-dire en raison de cet amas d'égoïsme, d'avarice, d'erreurs et d'abus qui forme les cités, et dont ils sont les aveugles conservateurs » (2).

Du moment que le caractère délictueux n'est pas inhérent aux faits punis par la loi, mais imaginé et appliqué

(1) *L'île des Pingouins*, p. 303.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 276.

arbitrairement à certains actes de nature à troubler l'ordre public, les circonstances qui ont provoqué les infractions ne sont pas prises en considération. Les principes d'équité n'ont donc aucune part dans l'administration de la justice; ils imposeraient, en effet, certaines solutions qui ne sont en réalité jamais admises; un juge équitable devrait décider que « ce qui ne peut être évité ne saurait être puni » et que « pour équitablement apprécier le délit de l'indigent, le juge doit, pour un instant, oublier le bien-être dont il jouit, afin de s'identifier autant que possible avec la situation lamentable de l'être abandonné de tous » (1); mais qu'un magistrat s'avise de fonder ses sentences sur de semblables attendus, il sera en butte au mépris de ses confrères comme n'ayant pas l'esprit juridique.

Bien que tous les faits réprimés par la loi présentent le caractère commun d'être arbitrairement déterminés, ils se distinguent les uns des autres par certaines particularités. Les crimes diffèrent des délits, mais la distinction que la loi établit entre ces deux catégories d'infractions ne saurait être suivie par le sage ni dans son critérium ni dans ses effets. D'une part, en effet, M. Anatole France ne désigne sous le nom de crimes que les meurtres. De plus et surtout, il préfère les criminels aux délinquants; c'est du moins ce qui paraît résulter d'un passage où il rapporte les propos du directeur d'une prison de femmes, pour lequel il manifeste une grande sympathie : « J'en sais qui sont comme étrangères à leur crime. Ce fut un éclair dans leur vie. Elles sont capables de droiture, de courage et de générosité. Je n'en dirais pas autant de mes voleuses. Leurs délits, qui restent médiocres et vulgaires, forment le tissu de leur existence. Elles sont incorrigibles. Et cette bassesse, qui leur fit commettre des actes répréhensibles, se retrouve à tout instant dans leur conduite. La peine qui les atteint est relativement légère et, comme elles ont peu de sensibilité physique et morale, elles la supportent le plus souvent avec facilité » (2).

Les crimes sont punis par la loi plus sévèrement que toute autre infraction. Or c'est là une grave injustice, selon notre auteur, puisque « c'est la nature elle-même qui enseigne le crime »; la preuve de l'irresponsabilité humaine se trouve dans les crimes innombrables des animaux : fourmis, lapins, loups, singes rivalisent de férocité pour satis-

(1) *Crainquebille, etc.*, p. 271 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 216.
(2) *Ibid.*, p. 298-299 (*Ibid.*, p. 209).

faire leur faim, leur jalousie ou simplement leur désir de tuer (1). Aussi le meurtre est-il très ancien parmi les hommes : les criminels nous rappellent l'Humanité primitive, que la faim et l'amour dominaient plus impérieusement encore que nos cités civilisées; ils ont un véritable génie et sont doués de ruses et d'instincts que leurs semblables ont perdus (2). Ce sont des vestiges des temps anciens qui subsistent en eux; on les retrouve également dans la guerre, où le meurtre est recommandé; on considère aussi comme honorable de tuer dans certaines circonstances de la vie (3) : le paisible M. Bergeret lui-même fut pris du désir de tuer sa femme qui le trompait et rappela en cela ses ancêtres préhistoriques (4). Chez les peuples primitifs le meurtre est encore la règle et non l'exception, il est même considéré comme une vertu : on a pu voir un roi d'une peuplade d'Afrique, qui tuait chaque jour plusieurs femmes de son harem, montrer une grande intelligence dans ses rapports avec les nations civilisées (5). Nous savons du reste que, d'après la philosophie générale du grand maître, le crime est une nécessité fatale.

Quant aux délits proprement dits, ils sont d'une extrême diversité. Le plus caractéristique est le vol : la loi le punit pour le préjudice qu'il cause et non pour la perversité qu'il dénote; les particuliers s'inspirent de la même considération lorsqu'ils flétrissent le vol avec indignation; c'est leur égoïsme qui les pousse à maltraiter les larrons : « leur avarice même et l'amour égoïste qu'ils portent à leur bien les y poussent : le larron, en s'attaquant à l'un d'eux, les menace tous; ils se préservent en le punissant » (6). Le même état d'esprit détermine la société à frapper sévèrement le vol domestique, qui présente des risques particuliers sans révéler chez son auteur une dépravation excessive (7).

Un autre délit répond bien aux conditions imposées par notre société inique : c'est le vagabondage. Prévu par les articles 269 et suivants du code pénal, il est le fait des gens qui n'ont pas de moyens de subsistance; la prison menace ceux qui s'en rendent coupables, pour que tout le monde sache qu'il est incorrect d'avoir faim : « Il n'est pas convenable de manquer de pain. C'est une incorrection. La faim devrait être un délit comme le vagabondage. Mais en fait

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. 82-83.
(2) *Le jardin d'Epicure*, p. 143.
(3) *Le mannequin d'osier*, p. 374.
(4) *Ibid.*, p. 110.
(5) *La vie littéraire*, T. II, p. 82.
(6) *Les dieux ont soif*, p. 86.
(7) *Crainquebille, etc.*, p. 301 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 210.

les deux délits se confondent ». L'indigence est en effet un élément essentiel de cette infraction. (1)

Les délits d'opinion ont été créés par « une loi criminelle ». M. Anatole France s'élève avec indignation contre toutes les dispositions légales qui punissent de prison et d'amende « l'homme qui a parlé, qui a écrit contre nos opinions, même les mieux fondées, contre nos sentiments, même les plus chers, contre notre foi, même la plus ardente; c'est une honte, c'est un opprobre pour la Société tout entière que d'appliquer une telle loi; qu'un article de journal soit puni de prison, cela est monstrueux et cela est stupide » (2) Le législateur n'a même pas songé qu'en réprimant l'usage de la pensée il donnait à ceux qu'il punissait l'avantage du sacrifice de leur liberté. Toutes les idées sont discutables, mais en essayant de les anéantir la loi les rend plus respectables et devient odieuse à tous les honnêtes gens. La liberté d'opinion doit s'imposer au monde, car elle « favorisera mieux que toutes les violences légales le bon équilibre intellectuel et moral du pays » (3).

Dans aucune de ces infractions il n'est tenu compte de l'intention du coupable. Quand d'aventure la loi établit des distinctions suivant les circonstances du délit, elle ne prend pour base que le préjudice causé ou l'opportunité de décourager par la menace certaines fautes rendues faciles par la situation du délinquant, ou bien enfin aucune raison apparente ne justifie les divers cas qu'elle prévoit, comme la théorie de la loi nous l'a montré par l'exemple de l'enlèvement de mineurs (4). Un système pénal établi sur les actions effectives des individus sans que le juge ait le droit de sonder la pensée de celui qui a commis une faute ne saurait être considéré comme légitime et juste. Encore si les codes étaient strictement observés, si les particuliers étaient certains de l'impunité en cas d'innocence, une équité relative tempérerait les rigueurs d'une législation cruelle. Mais M. Anatole France estime que, non contents d'appliquer les dispositions sévères qui leur sont imposées, les magistrats augmentent encore l'injustice des lois par des éléments nouveaux dont ils s'inspirent en rendant leurs jugements.

---

(1) *Crainquebille, etc.*, p. 263; Opinions sociales, T. II, p. 211. Cf. *L'orme du mail*, p. 317.
(2) *Aux étudiants*, p. 37-38.
(3) *Ibid.*, p. 38-39.
(4) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 283 287.

Section III. — Les Jugements.

Les sentences des juges sont toujours injustes ; celles qui par exception ne le seraient pas seraient aussitôt cassées. C'est là une pétition de principe que notre auteur invoque à l'appui de toutes ses affirmations concernant les décisions judiciaires : « Surtout ne demandez pas [à la justice] d'être juste, elle n'a pas besoin de l'être puisqu'elle est justice, et je vous dirai même que l'idée d'une justice juste n'a pu germer que dans la tête d'un anarchiste. Le président Magnaud rend, il est vrai, des sentences équitables. Mais on les lui casse, et c'est justice » (1).

Ce caractère se manifeste dans toutes les phases de la procédure. Dès le début, les magistrats font preuve de partialité. Quand une infraction est commise, elle donne lieu à une instruction de la part d'un juge spécialement désigné. Celui-ci est toujours atteint d'une « manie redoutable » : il croit voir partout des coupables; il peut arriver de la sorte que chaque inculpé ne connaisse pas ses complices et que ses complices ne le connaissent pas; mais « ce n'est pas là une difficulté pour ce magistrat; rien ne l'embarrasse; rien ne l'instruit et il instruit toujours » (2).

Le juge d'instruction est armé d'un pouvoir que notre auteur trouve abusif: celui de faire arrêter et mettre en prison la personne soupçonnée. La détention préventive a pour but de tirer de l'inculpé des aveux qui puissent justifier son arrestation; si ce dernier est un simple d'esprit, on peut lui faire avouer tout ce que l'on veut par la simple promesse d'une pipe de tabac de cantine (3); mais en général on ne peut relever aucune charge contre lui et on est obligé de le renvoyer, quelquefois « après quatorze mois de détention préventive » (4); naturellement ces mesures arbitraires sont prises contre des individus « mal notés et peu intéressants », tels que les vagabonds, qui sont rarement capables d'établir leur innocence (5). Le maintien en prison d'un innocent peut être dû à trois causes suggérées par l'imagination fertile du juge d'instruction : 1° « l'espoir vague de découvrir des charges

(1) *Crainquebille, etc.*, p. 39-40.
(2) *Ibid.*, p. 225.
(3) *L'orme du mail*, p. 317.
(4) *Crainquebille, etc.*, p. 90-91.
(5) *L'orme du mail*, p. 251. Cf. *Crainquebille, etc.*, p. 19-21.

inattendues » confirmant les soupçons de ce magistrat ; 2° « la pensée que l'arrestation paraît mieux justifiée par cela seul qu'elle est maintenue plus longtemps »; 3° un sentiment de « rancune contre un innocent qui a trompé la justice » (1), surtout si l'inculpé a reçu une pipe de tabac pour prix de ses faux aveux !

Quant à l'audition des témoins, elle est dominée par le même esprit de partialité. M. Anatole France a connu, nous dit-il, un juge austère chargé d'instruire plusieurs affaires; dans la fréquentation de cet homme intègre, il a appris « comment il se fait que les témoignages recueillis par un magistrat instructeur sont tous du même style » (2). La minutie même dont on peut faire preuve dans ces circonstances est une cause d'erreur pour la procédure tout entière; à une époque où l'enseignement laïque était en lutte avec l'enseignement congréganiste, un instituteur laïque fut accusé d'avoir maltraité un enfant; aussitôt l'affaire fut instruite « selon les méthodes ordinaires à la justice » : « trente enfants de l'école, curieusement interrogés, répondirent mal d'abord, mieux ensuite, très bien enfin; après un mois d'interrogatoire, ils répondaient si bien qu'ils faisaient tous la même réponse »; cependant l'instituteur put établir son innocence; le juge d'instruction en fut surpris, mais il ne s'aperçut pas qu'il avait lui-même induit les témoins à mentir : « il leur avait lui-même, sans le vouloir, dicté et appris par cœur leur témoignage » (3). La même méthode réussit toujours avec les simples : le magistrat déforme les dépositions qui sont faites en un langage incorrect, parce qu'il considère qu' « il doit non seulement s'éclairer, mais éclairer le tribunal »; il les traduit donc en termes judiciaires (4). La copie qui en est faite par le greffier ne rappelle plus du tout les paroles prononcées, et ainsi les garanties de l'instruction préparatoire sont imaginaires (5). D'ailleurs tous les témoins ne sont pas accueillis avec la même faveur : ceux dont l'immoralité est notoire n'inspirent aucune confiance (6); en revanche, les gendarmes sont écoutés d'une oreille bienveillante, même quand ils font des déclarations telles que celle-ci : « nous avons remarqué cet individu, dont son aspect nous a paru fugitif » (7).

---

(1) *Le mannequin d'osier*, p. 63.
(2) *Crainquebille, etc.*, p. 282.
(3) *Ibid.*, p. 279-281.
(4) *Ibid.*, p. 282-284.
(5) *Ibid.*, p. 284-287.
(6) *L'orme du mail*, p. 292-293.
(7) *Le génie latin*, p. 389.

Le jour de l'audience, le ministère public soutient s'il y a lieu les conclusions du juge d'instruction. Les procureurs ont en général une haute idée de leurs fonctions et se considèrent volontiers comme aussi infaillibles que le gouvernement qu'ils représentent (1). Ils ont conservé de l'ancien régime une métaphysique qui leur fait adopter des maximes inébranlables comme celles de M. de Clavel, un juriste éminent : « L'intérêt de l'accusé est sacré, l'intérêt de la société est deux fois sacré, l'intérêt de la justice est trois fois sacré » (2). Notre auteur dirige ses railleries sur les procureurs qui dans leurs réquisitoires demandent la peine de mort sans être absolument certains de la culpabilité de l'accusé, même si celui-ci proteste de son innocence; il est vrai que l'exemple qu'il cite justifie précisément l'attitude du ministère public et condamne sa propre opinion : l'accusé proteste toujours de son innocence, même s'il est coupable (3).

Le juge s'inspire, pour rendre sa sentence, des conclusions de l'instruction et du réquisitoire du ministère public. Sa décision paraît auguste même si elle est injuste, car la forme est l'élément essentiel dans la justice : « une sentence injuste, quand elle est prononcée dans les formes de la justice, participe de la vertu de ces formes et demeure par elles auguste, efficace et de grande vertu » (4).

C'est la pompe extérieure qui dissimule les vices de la procédure et du jugement. Or ces vices affectent toutes les sentences judiciaires. Le magistrat qui conserve un reste de sentiment en dépit de ses fonctions subordonne sa décision à ses intérêts ou à ses passions, et celui dont l'intégrité ne peut être mise en doute rend des arrêts parfois plus cruels encore que ceux du premier parce qu'il s'en tient à la lettre de la loi; c'est pourquoi, disait l'abbé Coignard, « je ne sais, pour ma part, qui des deux je redouterais le plus, ou du juge qui s'est fait une âme avec des textes de loi, ou de celui qui emploie un reste de sentiment à torturer ces textes : celui-ci me sacrifiera à son intérêt ou à ses passions; l'autre m'immolera froidement à la chose écrite » (5).

Cela est d'autant plus regrettable que le juge est tenu par sa fonction d'appliquer des textes anciens ; s'il soutenait les préjugés de son temps, ses décisions auraient du moins l'avantage d'être conformes au sentiment populaire;

---

(1) *L'orme du mail*, p. 289.
(2) *Ibid.*, p. 290.
(3) *Ibid.*, p. 293-296.
(4) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 232.
(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 279-280.

mais les codes dont il observe les dispositions sont d'un tel archaïsme que les préjugés qui en forment la trame ont depuis longtemps disparu des âmes et des mœurs au moment où il les met en pratique; tout esprit libre se rend compte de cette situation, mais le juge reste impassible : « il n'est pas d'esprit quelque peu méditatif et libre qui ne sente tout ce qu'il y a de gothique dans la loi, tandis que le juge n'a pas le droit de le sentir » (1). Il estime que son rôle est d'assurer le salut d'une organisation, inique peut-être, mais certainement durable, puisque tous les grands corps de droit, même les plus antiques, en reproduisent l'esprit; c'est pourquoi il tient pour nécessaire le respect de tous les textes qui n'ont point été abrogés : « et toutes ces dispositions, dont quelques-unes remontent aux âges infâmes de Byzance et de Théodora, s'accordent seulement sur ce point qu'il faut tout sauver, vertus et vices, d'un monde qui ne veut pas changer » (2). C'est dans ces vieux ouvrages qu'il puise les renseignements grâce auxquels il peut établir une discrimination entre ce qui est permis et ce qui « n'est plus de jeu » dans ce jeu d'enfants que constitue la vie sociale; cette distinction est aussi arbitraire que les conventions adoptées avant d'engager une partie de billes; Ulpien l'avait bien compris puisqu'il s'est efforcé de préciser le caractère qu'il convenait d'attribuer à chaque acte, et aujourd'hui encore la sagacité des juges est tournée tout entière vers la préoccupation de découvrir le critérium de chacune des deux catégories (3). Le magistrat s'inspire donc de la lettre des vieux textes, et non de l'équité; bien plus, il tient compte en outre, au moment d'infliger une peine, des sentiments que l'infraction commise a fait naître dans le public : « en pesant la faute, [les juges] y ajoutent le poids de la peur ou de la colère qu'elle inspira au lâche public » (4). Ainsi les jugements sont rendus en vertu de lois antiques et surannées auxquelles s'ajoute l'influence des passions populaires.

Il ne faudrait pourtant pas imputer aux fonctionnaires chargés de rendre la justice les vices qui affectent tous leurs jugements. Leur profession même leur impose des devoirs contraires à l'humanité et à la bonté : pour eux comme pour les individus qu'ils sont appelés à juger, « l'innocence, le plus souvent, est un bonheur et non pas une vertu »; la postérité s'est montrée sévère à l'égard des

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 280.
(2) *Ibid.*, p. 276.
(3) *Ibid.*, p. 264-265.
(4) *Ibid.*, p. 276.

membres du Tribunal révolutionnaire, M. Anatole France lui-même n'a que mépris pour eux, mais « quiconque eût accepté de se mettre à leur place eût agi comme eux et accompli d'une âme médiocre ces tâches épouvantables » (1). Actuellement encore la carrière judiciaire prouve la médiocrité des hommes qui s'y sont engagés. Parfois, il est vrai, s'il faut en croire l'exemple du président Peloux (2), les juges ne présentent pas toutes les garanties d'honorabilité désirables et ne doivent leur avancement qu'à leur pratique de la chicane et à leurs relations ministérielles; mais ils deviennent respectables après quelques sentences rigoureuses; le président Peloux avait ainsi conquis l'estime publique sans le vouloir et « on admirait son courage quand, tranquille, souriant entre ses deux pâles assesseurs, il avait condamné à cinq ans de prison trois compagnons anarchistes, coupables d'avoir distribué dans les casernes des placards exhortant les peuples à la fraternité » (3); c'est évidemment là une condamnation que notre auteur ne saurait pardonner à celui qui l'a prononcée.

Mais d'ordinaire le seul défaut du juge est d'être un homme; le cas du président coupable d'avoir condamné des anarchistes alors que son passé n'était pas à l'abri de tout reproche ne constitue pas à lui seul une règle générale; à l'inverse les magistrats intègres sont rares (4). Ils sont, pour la plupart, atteints de tous les défauts humains et seulement de ces défauts, et par là ils accentuent l'iniquité des codes : « Ils sont hommes, c'est-à-dire faibles et corruptibles, doux aux forts et impitoyables aux petits. Ils consacrent par leurs sentences les plus cruelles iniquités sociales, et il est malaisé de distinguer dans cette partialité ce qui vient de leur bassesse personnelle, de ce qui leur est imposé par le devoir de leur profession, qui est, en réalité, de soutenir l'Etat dans ce qu'il a de mauvais autant que dans ce qu'il a de bon, de veiller à la conservation des mœurs publiques, ou excellentes ou détestables, et d'assurer, avec les droits des citoyens, les volontés tyranniques du prince, sans parler des préjugés ridicules et cruels qui trouvent sous les fleurs de lis un asile inviolable » (5). C'est l'abbé Coignard qui s'exprime ainsi, et il traduit à coup sûr l'opinion de son auteur. Du reste l'énigmatique roi Christophe V éprouvait « un insurmontable dégoût »

(1) *Les dieux ont soif*, p. 226.
(2) *L'orme du mail*, p. 312-313.
(3) *Ibid.*, p. 313.
(4) *Crainquebille, etc.*, p. 225.
(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 279.

en présence de « la bassesse et la servilité de sa magistrature », dont la description correspond exactement à celle dont parle le bon maître (1).

La faiblesse la plus naturelle aux juges consiste à « voir un coupable dans tout accusé »; ils y sont portés par l'esprit de corps; ils écartent systématiquement la défense jusqu'au moment où l'accusation est suffisamment armée pour résister à ses assauts (2). C'est pour atténuer les abus provoqués par cette tendance que l'on a songé à les faire assister, dans les affaires graves, par des citoyens tirés au sort. L'institution des jurys présente bien quelques inconvénients : d'abord les bourgeois que le sort a désignés ne voient des causes qui leur sont soumises que la pompe extérieure; en second lieu ils ignorent les lois et pourtant « ils sont appelés, non à les appliquer, mais seulement à décider d'un seul mot s'il y a lieu de les appliquer »; d'autre part les résultats des verdicts de ces juridictions sont souvent absurdes. Mais les particuliers y sont très attachés parce qu'ils pensent en tirer des garanties contre l'arbitraire; leur opinion est juste; quant aux absurdités qui peuvent en résulter ou aux cruautés qui apparaissent encore parfois dans les décisions des jurés, on les supporte volontiers quand on sait qu'elles sont fortuites et que personne ne les a voulues : leur incohérence les rend tolérables (3). Ainsi « il apparaît que le hasard, dans son aveuglement, garantit mieux la vie et la liberté des accusés que ne le peut faire la conscience éclairée des juges » (4). Aussi les magistrats bourgeois ne constituent-ils pas encore la juridiction idéale : sans doute ils présentent sur les juges de profession maints avantages, et notamment celui de suivre leurs passions plutôt que de rechercher la vérité, peu accesible aux hommes; mais le hasard ne joue pas un rôle suffisant dans leurs arrêts; il vaudrait mieux s'en rapporter « au sort des dés; en matière de justice, c'est encore le plus sûr » (5). Cette solution a du moins le mérite de l'originalité et de la simplicité; nous devons donc une certaine reconnaissance à M. Anatole France qui nous en a suggéré l'idée.

Il est si difficile au juge de se montrer à la hauteur de sa tâche redoutable! Il doit réunir tant de qualités diverses pour s'en acquitter d'une manière satisfaisante! Il ne lui suffit pas d'être à peu près un honnête homme;

(1) *Barbe Bleue, etc.*, p. 166-167.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 282-283.
(3) *Ibid.*, p. 283-284.
(4) *Ibid.*, p. 283.
(5) *Les dieux ont soif*, p. 120-121.

encore doit-il être bon et avoir pitié des malheureux, « c'est là le plus beau fleuron d'un juge » (1); enfin « le bon juge devrait unir l'esprit philosophique à la simple bonté » (2), afin de saisir dans toute son étendue la portée de la sentence qu'il va rendre, car « le souci du juge, dans son interprétation de la loi, ne doit pas être seulement limité au cas spécial qui lui est soumis, mais s'étendre encore aux conséquences bonnes ou mauvaises que peut produire sa sentence dans un intérêt plus général » (3). Ces conditions se sont trouvées parfois réunies : le XVIII[e] siècle a vu Dupaty et Beccaria, dont la gloire restera éternelle; dans la période troublée de la Révolution, le président Herman était pénétré de sentiments humains; mais l'idée de la raison d'Etat détruisait l'effet de ces belles qualités (4).

A l'heure actuelle les bons juges sont encore rares, et il ne saurait en être autrement: le magistrat de carrière, préoccupé surtout de son avancement, ne peut guère se livrer à des méditations philosophiques sur les dispositions qu'il doit appliquer; de plus, en se montrant différent de ses collègues, il ferait paraître une morale supérieure à celle de son temps, donc immorale, et il essuierait le mépris de tous (5). Il serait enfin considéré comme n'ayant pas l'esprit juridique et ses jugements seraient cassés : c'est le sort de tout juge qui manifeste des sentiments humains (6).

Si donc le magistrat veut avancer, il doit se soumettre aux règles établies. Son estime doit aller tout entière vers les puissants et les riches (7). Surtout il doit soutenir la police qui représente la force, et cela pour deux raisons : si ses jugements étaient défavorables aux gendarmes, ils ne seraient pas exécutés, car la force peut seule assurer le respect de la justice : « sans les gendarmes, le juge ne serait qu'un pauvre rêveur »; en second lieu « le génie des lois » veut que les puissants conservent leur puissance : « désarmer les forts et armer les faibles ce serait changer l'ordre social » que le juge a précisément pour mission de conserver (8). Il est en effet l'allié et le soutien de tout pouvoir légitime : « la justice est la sanction des injustices

(1) *Les dieux ont soif*, p. 119.
(2) *Crainquebille, etc.*, p. 269 (*Opinions sociales*, T. II, p. 215).
(3) *Ibid.*, p. 271 (*Ibid.*, p. 216).
(4) *Les dieux ont soif*, p. 123.
(5) *Crainquebille, etc.*, p. 269-270 (*Opinions sociales*, T. II, p. 215).
(6) *Ibid.*, p. 270 (*Ibid.*, p. 215).
(7) *Le puits de Sainte Claire*, p. 83.
(8) *Crainquebille, etc.*, p. 38.

établies »; et tout pouvoir peut être légitime: il suffit pour cela que la justice le reconnaisse, et elle ne manque pas de le faire quand l'usurpateur est le plus fort; c'est en ce sens qu' « il n'y a entre le crime et l'innocence que l'épaisseur d'une feuille de papier timbré » (1). Or, la société actuelle étant fondée sur la force, « la justice est l'administration de la force » (2); c'est son rôle.

D'ailleurs, l'histoire montre que les juges ont toujours soutenu de leur autorité et de leurs sentences les souverains qui, pressés par le besoin, s'emparaient, par des réquisitions fréquentes, des biens des particuliers : le roi Louis XIV fut amené, pour faire la guerre, à enlever même les trésors des églises et les crépines des lits dont la soie contenait des fils d'or; jamais les juges n'invoquèrent contre ces prélèvements l'inviolabilité du droit de propriété qu'ils opposent cependant aux voleurs ordinaires; ils admettaient donc que les biens n'étaient pas « si attachés aux personnes qu'on ne pût les en séparer » (3). En réalité les magistrats ne se soucient pas de soumettre leurs décisions à une logique immuable; ils se conforment aux lois même quand elles sont injustifiables; comme au jeu de l'Oie ils regardent seulement ce qui est écrit sur le tableau; or le prince, soutenu par ses soldats, a pu y faire inscrire ses droits, tandis que les petits délinquants n'avaient pas une force suffisante pour l'imiter; telles sont les règles du jeu des sociétés, et « la justice assure à chacun ce qui lui appartient, selon les règles de ce jeu des sociétés qui est le plus inique, le plus absurde et le moins divertissant des jeux: et le malheur est que tous les citoyens sont obligés d'être de la partie » (4).

Ces règles empiriques constituent la raison d'Etat; elles sont appliquées parce que, dit-on, l'intérêt de l'Etat est en jeu. Comme on pouvait s'y attendre, M. Anatole France n'admet pas qu'un tel argument soit invoqué. Il croit en voir l'application dans l'attitude prise par la justice dans ses rapports avec la police: si le témoignage d'un agent de la force publique est toujours préféré à un autre, c'est parce qu'il ne faut pas porter atteinte à l'ordre social : « Toutes les épées d'un Etat sont tournées dans le même sens. En les opposant les unes aux autres, on subvertit la république » (5). Or la souveraineté de l'Etat réside dans chacun de ses représentants, et on ne peut mettre en doute la pa-

(1) *Crainquebille, etc.*, p. 38-39.
(2) *Ibid.*, p. 37.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 270-271. Cf. *Pierre Nozière*, p. 259.
(4) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 271-272.
(5) *Crainquebille, etc.*, p. 37.

role d'un gendarme sans affaiblir l'autorité dont il est le symbole (1). C'est pourquoi un gardien de la paix doit être entendu à la barre « abstraction faite de son humanité et conçu métaphysiquement en tant qu'un numéro matricule et selon les catégories de la police idéale » (2); il n'est pas un homme, il est « une idée pure, et comme un rayon de Dieu descendu à la barre » (3). Il représente la force, et on le croit ; le magistrat qui l'écoute ne songe peut-être pas aux attributs métaphysiques de l'agent de police qui dépose, mais il agit en conformité avec les principes immanents de la justice universelle : il imite ce qu'il a toujours vu faire et ainsi il s'inspire de la raison d'Etat sans y penser (4).

Cette préoccupation de mettre l'autorité de l'Etat à l'abri de toute critique se traduit parfois par la pratique du huis clos, surtout dans la justice militaire ; c'est ainsi que la condamnation du capitaine Dreyfus a été facilitée. Or cette affaire a révélé ce qu'est en réalité la raison d'Etat : c'est, selon le défenseur de Dreyfus, un voile destiné à dissimuler les fautes de l'administration: « Nous n'avons point d'Etat. Nous avons des administrations. Ce que nous appelons la raison d'Etat, c'est la raison des bureaux. On nous dit qu'elle est auguste. En fait, elle permet à l'administration de cacher ses fautes et de les aggraver » (5). Aussi le devoir des bons citoyens est-il de ne point incliner leur raison devant l'argument de la nécessité du secret; ils doivent s'efforcer de faire la lumière sur les affaires jugées à huis clos ou d'après le seul témoignage d'un agent de la force publique : voilà « ce que dès hommes de cœur doivent faire lorsque les juges se taisent et que les ministres mentent » (6).

Le juge augmente donc la cruauté et l'iniquité de la loi qu'il applique ; il y ajoute des éléments qui ne viennent que de lui; sa « bassesse » lui fait sacrifier des hommes de bien, et sa faible intelligence ne lui permet pas de distinguer l'innocence : s'il faut en croire M. Anatole France, les erreurs judiciaires sont très fréquentes (7). Cela lui apparaît comme un nouvel argument en faveur de sa théorie des peines.

---

(1) *Crainquebille, etc.*, p. 37.
(2) *Ibid.*, p. 35.
(3) *Ibid.*, p. 36.
(4) *Ibid.*, p. 40.
(5) *L'anneau d'améthyste*, p. 147-148 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 150).
(6) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 25-26.
(7) *L'orme du mail*, p. 296; *Crainquebille, etc.*, p. 45; *Opinions sociales*, T. I, p. 29.

Section IV. — Les Peines.

L'hostilité dont notre criminaliste improvisé est animé à l'égard des juges semble due au contenu de leurs jugements : un procès criminel se termine normalement par une condamnation à une peine; or, pour le bon abbé Coignard, la peine est un mal et ne peut être qu'un mal; elle n'est que la reproduction de l'assassinat ou du vol qu'elle a pour but de réprimer; il est si attaché à cette idée qu'il lui consacre des développements passionnés : « Je réprouve à ce point le vol et l'assassinat, que je n'en puis souffrir même la copie régularisée par les lois, et il m'est pénible de voir que les juges n'ont rien trouvé de mieux, pour châtier les larrons et les homicides, que de les imiter; car qu'est-ce que l'amende et la peine de mort, sinon le vol et l'assassinat perpétrés avec une auguste exactitude ? Et ne voyez-vous point que notre justice ne tend, dans toute sa superbe, qu'à cette honte de venger un mal par un mal, une misère par une misère, et de doubler, pour l'équilibre et la symétrie, les délits et les crimes ? (1) »

Comment justifier cette accumulation de maux? Deux systèmes principaux ont été proposés pour légitimer « le pouvoir monstrueux de punir » (2) : on a dit que le châtiment était utile ou nécessaire pour la conservation de l'ordre social ; on a soutenu aussi qu'il était dû au coupable. Aucune de ces deux théories ne satisfait le prince des sceptiques : « Le châtiment du crime est de l'avoir commis. La peine que les lois y ajoutent est inégale et superflue » (3). Il estime donc que la peine est inutile : pour M. Bergeret « c'est un vieux préjugé que de croire à la nécessité des peines et d'estimer que les plus fortes sont les plus efficaces » (4). Mais enfin il se trouve en présence de deux théories qui ont pour but d'expliquer le fondement du châtiment infligé au coupable, et il expose son avis sur chacune d'elles.

D'une part le droit criminel, comme les autres catégories de lois, est présenté comme étant justifié par des considérations d'opportunité. Ce premier système est si séduisant que M. Anatole France lui-même s'oublie par moment à

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 284-285.
(2) *Crainquebille, etc.*, p. 269; *Opinions sociales*, T. II, p. 214-215.
(3) *Sur la pierre blanche*, p. 90-91.
(4) *Le mannequin d'osier*, p. 213 (reproduit dans *Opinions sociales*. T. II, p. 204).

l'adopter: les hommes ont fait preuve de bon sens en instituant la responsabilité individuelle (1). Les codes sont du reste fondés sur l'idée qu'il faut punir pour prévenir le mal, et cette nécessité s'impose encore, les philanthropes sont obligés de la reconnaître; les solutions préconisées par les partisans de l'abolition des peines inspirent au grand écrivain une satire qu'il oubliera facilement plus tard, puisqu'il imitera ceux qu'il accable de ses railleries : « Les criminalistes philanthropes n'admettent pas qu'on mette un voleur en prison : ce serait le punir, et on n'en a pas le droit. Ils proposent de le retenir dans un asile sous de bons verrous. Je n'y vois pas grande différence. La peine de mort pourrait même résister au triomphe des doctrines de l'irresponsabilité; il suffirait de déclarer que ce n'est pas proprement une peine » (2). La nécessité de punir a été comprise par les législateurs de tous les temps : on s'est préoccupé de proportionner le châtiment, non pas à la malignité de la faute, mais au préjudice qu'elle est présumée causer à la société : les peines qui ont toujours frappé les faux-monnayeurs et les voleurs ne peuvent s'expliquer que par le dommage provoqué, car la perversité de ces délinquants est minime (3). Mais, bien que cette conception soit à la base des codes, bien que M. Anatole France semble parfois s'y rallier, elle ne satisfait pas d'après celui-ci l'idéal de justice qui doit dominer l'esprit des honnêtes gens : l'opportunité n'est pas une base suffisante pour justifier les châtiments cruels des coupables; l'équité voudrait que l'on se contentât de réparer le préjudice causé, le voleur devrait être simplement tenu de restituer, si toutefois l'on admet la légitimité du droit de propriété (4). Or les bases mêmes de l'ordre social ne sont pas à l'abri de toute critique; il faut admettre avant de condamner un coupable les règles posées par le législateur; on ne peut guère dès lors parler de justice (5). Au surplus l'utilité sur laquelle s'appuie cette théorie est très contestable : sans doute les simples sont amenés par la prudence à ne pas commettre des actions qui seraient pour eux le signal d'un châtiment (6); mais les hommes intelligents trouvent toujours des moyens de contrevenir à la loi sans s'exposer à être punis ; « soutenues par la menace du châtiment, les lois humaines peuvent être éludées par ruse et dissimulation; tout homme capable de réflexion est au-

(1) *Histoire comique*, p. 164.
(2) *La vie littéraire*, T. II, p. 80.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 262-263.
(4) *Ibid.*, p. 266.
(5) *Ibid.*, p. 265.
(6) *Crainquebille, etc.*, p. 120.

dessus d'elles; ce sont proprement des attrape-nigauds » (1); d'ailleurs la réfutation de la théorie qui fait de l'utilité la base de la loi suffit à condamner celle qui prétend donner cette même base aux peines qui en sont issues.

La conception opposée, celle qui considère le châtiment comme une dette dont la société est tenue envers le coupable, est encore plus mauvaise: la première n'était que naïve, celle-ci est franchement absurde et de plus elle est barbare. Elle dépasse en cruauté l'idée de pure vengeance : si celui qui punit pour se venger est parfois féroce, du moins sa férocité est inconsciente, il obéit à un sentiment naturel sans essayer de justifier sa conduite par des arguments rationnels (2). Mais vouloir accorder au coupable une peine comme si on la lui devait, c'est là « une barbarie gothique », une pensée « extrêmement féroce » (3). En réalité le droit de punir est issu de la force et non de la philosophie; il est absurde de l'expliquer autrement; du reste, si l'on admettait la théorie de l'expiation, on empêcherait le juge de manifester quelque clémence quand il en a : la probité le forcerait à s'acquitter de la dette sociale en infligeant au coupable le châtiment auquel celui-ci a droit (4). D'ailleurs l'expiation ne peut se concevoir que si elle est subie au nom de la justice; or « il n'y a point de justice parmi les hommes » (5). Pourtant cette doctrine abominable est adoptée par certains juges : par un mysticisme dont ils n'ont pas conscience, ils considèrent les délits et les peines comme des péchés et des expiations; la justice humaine est pour eux une image de la justice divine; leur bonté les rend impitoyables; leur sensibilité atrophiée ne leur donne pas de la souffrance une idée concrète (6). C'était l'état d'esprit du tribunal de l'Inquisition (7) et du Tribunal révolutionnaire (8).

Cette théorie, avec ses prétentions philosophiques, ne doit pas nous égarer : « la seule justice naturelle et véritable est dans les conséquences mêmes de l'acte, non dans des formules extérieures, souvent étroites, parfois arbitraires » (9). Nous devons nous résigner à attendre longtemps le triomphe officiel de l'équité, quand les juges se contentent d'infliger au coupable présumé la peine qui lui semble due et

(1) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 156.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 268-269.
(3) *Ibid.*, p. 266.
(4) *Ibid.*, p. 267, 269-270.
(5) *Le puits de Sainte Claire*, p. 200.
(6) *Crainquebille, etc.*, p. 276-278.
(7) *Le manneguin d'osier*, p. 196.
(8) *Les dieux ont soif*, p. 193.
(9) *M. Bergeret à Paris*, p. 211.

de lui permettre d'expier la faute qu'il paraît avoir commise. La théorie de l'expiation est contraire à l'idée de justice qu'elle prétend interpréter. Quand on punit, il faut se garder d'invoquer des raisons de justice : le particulier « qui assassine par vertu » est plus détestable encore que le juge de profession, à cause des arguments sur lesquels il s'appuie; on ne doit avoir aucune pitié pour « un meurtrier idéologue »; aussi M. Anatole France, que la contradiction ne gêne pas, déclare-t-il que s'il avait à juger un semblable individu il ne l'acquitterait pas : il ne s'aperçoit pas qu'en s'exprimant ainsi il s'érige à son tour en justicier et en « meurtrier idéologue », puisque pour lui la peine est semblable au délit (1).

Vouloir infliger un châtiment au coupable parce qu'il est mérité, c'est supposer la pleine responsabilité de celui-ci. Or l'homme n'a pas son libre arbitre; le déterminisme est maintenant admis par tous les esprits; il nous oblige à considérer la nature comme seule responsable des actes humains; les individus qu'elle a désignés pour commettre des crimes ne sont pas plus coupables que les autres: ils ne sont que malheureux (2); en réalité ils ne diffèrent pas du reste de l'Humanité (3). Les médecins légistes distinguent entre les responsabilités individuelles, ce qui les amène à conclure quelquefois à la responsabilité de l'individu qui leur est soumis; c'est pourtant une sottise, puisque les mouvements de chacun de nous étaient déjà « conditionnés, déterminés, destinés irrévocablement » avant la naissance de la Terre; cela n'empêche pas les médecins criminalistes de déclarer responsables des malheureux que menace le châtiment (4).

Donc le criminel est un homme, semblable aux autres, que la nature a prédestiné à commettre un crime. Lombroso a cru établir le type du criminel-né, reconnaissable à certains signes qui indiquent que sa vie est vouée au crime; or ces signes manquent à la plupart des criminels et se trouvent chez beaucoup d'honnêtes gens, et même chez des hommes remarquables, ce qui prouve que leur détermination ne repose sur aucune base scientifique. Il ne pouvait en être autrement, puisque tous les hommes se ressemblent; des raisons péremptoires s'opposaient à ce qu'un pareil type pût être établi : il y a plusieurs sortes de crimes, donc plusieurs catégories de criminels, leur nombre est même

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. 4-5.
(2) *Ibid.*, p. 79; *Le puits de Sainte Claire*, p. 199; *Crainquebille, etc.*, p. 299; *Opinions sociales*, T. II, p. 209.
(3) *Crainquebille, etc.*, p. 292-293.
(4) *Histoire comique*, p. 159-161. Cf. *La vie littéraire*, T. II, p. 7.

infini; pour ramener une telle diversité à un type unique, Lombroso a considéré les prisonniers et non les criminels; or les prisonniers sont soumis à un régime qui leur imprime des caractères communs, mais artificiels et postérieurs à leur faute. Ainsi la découverte de Lombroso se borne à la similitude des gens soumis à un régime identique; elle n'a aucun rapport avec ce qu'elle prétendait démontrer (1).

Les coupables sont donc bien des individus ordinaires, soumis aux lois de la nature et par suite irresponsables des infractions qu'ils commettent; ils ignorent la cause de leurs actes, et les juges qui les condamnent n'en savent pas davantage (2). Dès son enfance, M. Anatole France apprit à reconnaître « l'innocence des misérables » (3); il ne conçoit pas qu'on puisse leur reprocher leurs fautes, et encore moins celles de leurs parents (4).

Ainsi il n'admet aucune des deux théories qui s'efforcent de justifier la peine tout en l'expliquant. Il préconise l'abolition radicale de tout châtiment légal. D'ailleurs, si la justification du droit de punir ne satisfait pas son esprit libéral, il n'admet pas non plus les explications qu'on en a données. Sa réfutation des doctrines en cours se complète par un exposé de sa thèse personnelle; celle-ci est fort simple, si du moins elle se trouve bien dans le passage qui nous paraît l'indiquer : « les citoyens ne condamnent un si grand nombre de leurs semblables à l'infamie que pour goûter par contraste les joies de la considération » (5); voilà pourquoi il faut mettre un terme aux condamnations dont la seule utilité est de satisfaire l'orgueil de ceux qu'elles épargnent; pour maintenir l'ordre dans les cités, la meilleure police est celle qui inspire la peur sans faire de mal (6); malheureusement notre auteur néglige d'indiquer un procédé pratique pour réaliser son idéal.

Sans s'arrêter à justifier la théorie qu'il substitue aux autres, il entreprend la critique des peines instituées par les codes. Celle qui fait naître en lui le plus vif sentiment de réprobation est naturellement la plus grave de toutes, la peine de mort; M. Bergeret résume ce sentiment en déclarant nettement : « Je suis opposé à la peine de mort » (7). Il croit discerner que la société elle-même a honte de l'appliquer puisque les exécutions capitales ont toujours lieu dans l'obscurité : « on tue légalement dans l'ombre; pourquoi

(1) *La vie littéraire*, p. 80-82. Cf. *Le mannequin d'osier*, p. 197-198.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 259.
(3) *Le livre de mon ami*, p. 41.
(4) *Crainquebille, etc.*, p. 55.
(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 21.
(6) *La vie littéraire*, T. I, p. 179.
(7) *Le mannequin d'osier*, p. 201.

le faire encore puisqu'on en a honte? (1) » Il rend hommage au président Grévy qui par un usage constant du droit de grâce avait aboli en fait la peine de mort; mais il regrette que les successeurs de ce chef d'Etat n'aient pas cru devoir l'imiter (2). Il présente en faveur de la suppression de cette « pratique intolérable » du dernier supplice les arguments tant de fois répétés par les abolitionnistes : il est des pays où cette « ignoble pratique » a disparu sans que les crimes y soient plus nombreux qu'ailleurs; dans ceux où elle s'est maintenue elle s'affaiblit de plus en plus; elle suppose l'idée théologique d'expiation que l'on n'admet plus guère depuis que la connaissance des sciences naturelles s'est développée; en un mot, « c'est un laideur inutile » (3). Encore les exécutions capitales sont-elles moins cruelles aujourd'hui qu'avant la Révolution : sous l'ancien régime, elles étaient accompagnées de tortures inouïes, comme celles que l'on infligea à Damiens; c'était pour la société d'alors un spectacle divertissant que la mise à mort des condamnés, le peuple se rendait en foule au lieu du supplice (4). Heureusement on n'en est plus à de semblables mœurs; les progrès réalisés par la Révolution furent tels que le citoyen Brotteaux en venait à admettre la légitimité de la peine de mort : « Le meurtre est de droit naturel : en conséquence la peine de mort est légitime, à la condition qu'on ne l'exerce ni par vertu ni par justice, mais par nécessité ou pour en tirer quelque profit » (5). Il est vrai que ses instincts s'opposent à toute effusion de sang (6) et que par suite il reste l'adversaire du dernier supplice. Nous sommes persuadé du reste que, si M. Anatole France se déclare l'ennemi de la peine de mort, c'est pour des considérations purement sentimentales et non par application des arguments rationnels qu'il pose à l'appui de sa thèse.

Si l'emprisonnement lui paraît moins néfaste, il ne le satisfait pas non plus. C'est une peine appliquée dans tous les pays civilisés; mais elle est beaucoup plus cruelle dans ces pays que chez les sauvages. Au Maroc le système pénitentiaire, très primitif, est une simple application des procédés en usage chez les peuplades barbares; tous les prisonniers sont enfermés pêle-mêle dans des bâtisses sordides, en butte à la brutalité de leur gardien; ils sont malheureux,

---

(1) *Le mannequin d'osier*, p. 208 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 201).
(2) *Ibid.*
(3) *Le mannequin d'osier*, p. 208-209 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 201-202).
(4) *Les dieux ont soif*, p. 22-23.
(5) *Ibid.*, p. 79.
(6) *Ibid.*, p. 79.

mais du moins ils ne sont pas astreints à la solitude (1). Les peuples civilisés, au contraire, ont imaginé un système féroce, celui de la cellule, contre lequel M. Bergeret se répand en invectives au point de prendre à partie ses inventeurs : « un criminaliste est bien plus méchant qu'un sauvage; un philanthrope invente des supplices inconnus à la Perse et à la Chine; le bourreau persan fait mourir de faim les prisonniers; il fallait un philanthrope pour imaginer de les faire mourir de solitude » (2); ceux qui ont songé à appliquer ce système ne sont que des « fous sinistres » (3). On admire volontiers les prisons dont les cellules blanches et propres rayonnent autour de l'observatoire où veille le gardien (4). On ne s'aperçoit pas des tortures des patients, qui heureusement deviennent fous et perdent le sentiment de leurs misères; c'est ainsi qu'un tel édifice est « un laboratoire établi par des fous pour fabriquer des fous » (5). Le silence absolu prescrit pendant le travail en commun concourt au même résultat : un directeur intelligent devrait autoriser les conversations pourvu qu'elles ne soient pas entendues des surveillants (6). Ce qui fait croire à la nécessité des peines privatives de liberté c'est précisément l'état dans lequel ces peines mettent les condamnés (7). M. Bergeret refuse d'admettre la raison invoquée pour justifier le régime des prisons, et notamment celui de la cellule : « On croit justifier cette abomination en alléguant qu'il fallait soustraire le condamné aux mauvaises influences de ses pareils et le mettre hors d'état d'accomplir des actes immoraux ou criminels. Ceux qui raisonnent ainsi sont trop bêtes pour qu'on affirme qu'ils sont hypocrites » (8). La bêtise de ceux qui osent soutenir cette thèse dispense M. Anatole France de réfuter leurs arguments.

Connaissant le fondement négatif du droit de punir et les peines auxquelles ce droit donne lieu, nous pouvons rechercher quels sont les effets des peines prononcées. Il est facile de pressentir la conclusion à laquelle cet examen nous permettra d'aboutir, étant données les prémisses dont nous partons.

---

(1) *Le mannequin d'osier*, p. 191-193 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 198-199).
(2) *Ibid.*, p. 193-194 (*Ibid.*, p. 200).
(3) *Crainquebille, etc.*, p. 278.
(4) *Le mannequin d'osier*, p. 190-191 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 198 ; *Crainquebille, etc.*, p. 278.
(5) *Crainquebille, etc.*, p. 278. Cf. *Le mannequin d'osier*, p. 194 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 200.
(6) *Crainquebille, etc.*, p. 294 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 206.
(7) *Balthasar*, p. 196.
(8) *Le mannequin d'osier*, p. 194 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 200).

Au regard de la société, les conséquences des châtiments libéralement prodigués sont nulles. Les représailles ne sauraient jamais avoir pour effet que d'ajouter le mal au mal, qu'elles émanent d'un individu ou de la société entière (1). La preuve en est que l'on retranche de temps à autre une des « cruautés légales » sans qu'il en résulte aucun dommage pour la république; il est donc à croire que celles qui subsistent n'ont pas plus d'utilité (2). Il est vrai que nous voyons quelque part (3) une apologie de « cet effort victorieux de l'homme pour s'affranchir des vieux liens du crime », M. Anatole France reconnaît alors que grâce à la justice instituée par les sociétés le crime est devenu exceptionnel. Pourtant nous croyons qu'il y a eu dans son esprit, non pas une contradiction, mais une évolution : il a d'abord fait l'éloge de la justice répressive, — sans beaucoup de conviction, il est vrai — ; mais depuis longtemps il n'en parle qu'en termes malveillants.

Quant aux effets produits par les peines sur les individus qui les subissent, ils ne sont pas meilleurs : il est absurde de songer à « faire de la prison une école de vertu », on ne rend pas les gens meilleurs par la souffrance; c'est une erreur courante chez les directeurs de prisons d'exiger des condamnés qu'ils deviennent parfaits parce qu'ils sont punis (4); la même erreur se retrouve chez les éducateurs, persuadés de l'efficacité des punitions : un exemple illustre nous est fourni par Chateaubriand et sa sœur, qui « lisaient mal, étaient grondés et lisaient plus mal » (5). Le châtiment infligé par les juges exerce même une influence néfaste sur l'avenir du condamné : Crainquebille, marchand ambulant, s'en aperçut lorsqu'il sortit de la prison où l'avait conduit la stupidité d'un agent de police; sa clientèle ne voulait plus le reconnaître (6).

La théorie des effets des peines est conforme aux principes qui sont à la base de l'organisation matérielle de la justice. La conclusion qui s'impose en présence de tant de maux est qu'il faut supprimer la justice et le droit criminel; nous ne discernons dans toute l'œuvre de M. Anatole France aucun indice sur l'institution qu'il conviendrait de mettre à la place de l'arsenal des peines légales; cela est

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 22.
(2) *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 107.
(3) *La vie littéraire*, T. II, p. 83.
(4) *Crainquebille, etc.*, p. 293-294; *Opinions sociales*, T. II, p. 205-206.
(5) *Le génie latin*, p. 306.
(6) *Crainquebille, etc.*, p. 46-63 (en partie dans *Opinions sociales*, T. I, p. 30-40).

fâcheux, car toute comparaison devient impossible entre le système actuel et le système préconisé. M. Anatole France, qui a coutume d'appuyer ses affirmations sur une abondance extraordinaire d'arguments, se montre ici d'un laconisme d'autant plus regrettable qu'il nous eût été agréable de voir l'aspect nouveau que son esprit n'eût pas manqué de donner aux graves questions judiciaires et pénales.

Section V. — La Justice Militaire.

Tous les caractères de la justice civile, c'est-à-dire de celle qui est rendue par des juges n'appartenant pas à l'armée, se retrouvent dans la justice militaire où ils sont encore plus accentués. La juridiction exercée par les conseils de guerre est, selon M. Anatole France, encore pire que celle des magistrats civils, si c'est possible.

L'existence d'une semblable institution n'est cependant pas pour déplaire absolument à notre auteur, car elle lui fournit un argument de plus pour critiquer la justice considérée dans son principe et non plus dans les peines prononcées. La justice militaire démontre par sa seule présence dans la société l'absurdité de toute justice en même temps qu'elle manifeste la sienne propre. Elle est évidemment absurde puisque l'armée est la seule administration qui possède le droit de juger : « L'armée étant une administration comme l'agriculture, les finances ou l'instruction publique, on ne conçoit pas qu'il existe une justice militaire quand il n'existe ni justice agricole, ni justice financière, ni justice universitaire. Toute justice particulière est en opposition avec les principes du droit moderne » (1). Elle prouve que l'équité n'a aucune part dans l'organisation des juridictions chargées d'appliquer les lois, car « il est clair que s'il y avait une justice, nous n'aurions pas deux codes, l'un militaire, l'autre civil » (2). Enfin elle démontre que l'idée de faute ne doit pas être prise en considération quand il s'agit de caractériser les délits : « La faute aux yeux des lois est si peu de chose en soi, et les circonstances extérieures en sont si considérables, qu'un même acte, légitime dans telle condition, devient impardonnable dans telle autre, comme il se voit par l'exemple d'un soufflet qui,

(1) *L'anneau d'améthyste*, p. 148-149 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 151).
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 277.

donné par un homme sur la joue d'un autre, paraît seulement chez un bourgeois l'effet d'une humeur irascible et devient, pour un soldat, un crime puni de mort » (1).

Les délits militaires sont en effet plus arbitrairement déterminés encore que ceux des bourgeois, et les peines qu'ils entraînent sont excessivement rigoureuses. La peine de mort menace le pauvre soldat coupable d'une voie de fait quelconque envers un supérieur (2), car l'armée tient à sauvegarder, fût-ce au prix de la vie d'un homme, « la majesté des caporaux et des sergents » (3); mais elle est appliquée dans bien d'autres cas, par exemple aux militaires qui ont « couru sans permission au lit de mort de leur mère » (4); nous ne savons pas du tout à quoi fait allusion le bon abbé Coignard, si semblable à l'écrivain qui l'a créé, lorsqu'il rappelle que « des malheureux furent passés par les armes pour crime de désertion devant l'ennemi, dans une expédition où le gouvernement de la France ne reconnaissait pas de belligérants » (5). La cruauté des lois apparaît ainsi à M. Anatole France comme beaucoup plus barbare dans l'ordre militaire.

Il ne doute d'ailleurs pas que le code de justice militaire ne soit appelé à disparaître dans un avenir prochain. Ce code est une compilation des ordonnances de l'ancien régime, élaborées à une époque où les soldats étaient le plus souvent des brigands et leurs chefs de jeunes nobles, parfois des enfants; il a survécu à tous les changements subis par l'armée française et n'est plus approprié à une armée composée « de paysans et d'artisans mal habillés en soldats », qui ne songent pas à se mutiner et que les peines de simple police suffiraient à maintenir dans l'obéissance (6). Cela est « odieux » et « il y a longtemps que nos codes militaires, avec leur appareil de mort, ne se devraient plus voir que dans les musées des horreurs, près des clefs de la Bastille et des tenailles de l'Inquisition » (7). D'ailleurs, « les peines capitales prononcées par les conseils de guerre ne sont exécutées qu'en Algérie, et on évite, autant que possible, de donner en France même ces fêtes martiales et musicales; on reconnaît qu'elles y feraient mauvais effet;

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 276-277.
(2) *Les désirs de Jean Servien*, p. 51; *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 277-278; *Le mannequin d'osier*, p. 213; *Opinions sociales*, T. II, p. 204; *etc.*.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 277-278.
(4) *Les désirs de Jean Servien*, p. 51.
(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 278.
(6) *Le mannequin d'osier*, p. 211-213 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 202-204).
(7) *Ibid.*, p. 217.

c'est la condamnation tacite du code militaire » (1). M. Bergeret fait erreur, pour une fois. Cela n'a d'ailleurs aucune importance pour le fond même de sa pensée : quoi qu'on pense et quoi qu'on fasse actuellement, rien n'empêchera la suppression des conseils de guerre et la soumission des soldats en temps de paix au droit commun; cette idée soulève des protestations indignées chez des gens inquiets, soucieux du salut du pays et de son armée, et qui redoutent toute diminution apportée aux pouvoirs des officiers comme étant le signal de la fin de l'armée et du pays; mais ils oublient que la suppression du pouvoir juridictionnel des seigneurs fit naître les mêmes craintes sans entraîner « la fin de tout », bien au contraire (2) !

Le devoir du bon citoyen est au contraire de hâter l'accomplissement de cette réforme; l'affaire Dreyfus doit éclairer les esprits sains. Chacun doit poursuivre avec persévérance l'abolition des juridictions militaires. Tel est le sentiment de M. Anatole France, qui présida des meetings de protestation contre les décisions des conseils de guerre et ne levait pas la séance avant que les assistants eussent pris « l'engagement solennel de travailler tous selon leur pouvoir et leurs forces à la suppression des conseils de guerre » (3).

C'est même la justice militaire qui lui fait croire (4) à l'incapacité de la société bourgeoise d'assurer la justice, « je ne dis pas la justice idéale et future, mais seulement la vieille justice boiteuse, survivante des âges rudes ». Aussi, revenant à une idée qui lui est chère, convie-t-il le prolétariat à s'organiser et à s'adonner à l'étude, afin de remplacer un jour la bourgeoisie dans l'exercice du « pouvoir monstrueux de punir » (5).

(1) *Le mannequin d'osier*, p. 215-216.
(2) *L'anneau d'améthyste*, p. 149-150; *Opinions sociales*, T. II, p. 151
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. I. p. 10. Cf. *Ibid.*, T. II, p. 66; *etc.*
(4) *Opinions sociales*, T. I, p. 71-72; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 21-22.
(5) *Crainquebille*, *etc.*, p. 269; *Opinions sociales*, T. II, p. 214.

CHAPITRE VII

Le Nationalisme et la Guerre

La guerre est avec la religion une des deux calamités qui d'après M. Anatole France contribuent le plus puissamment au malheur de l'Humanité. Elle date d'une époque si lointaine que l'on ne peut en découvrir les origines; l'histoire générale nous a montré qu'elle était plus ancienne que l'Humanité elle-même : la loi du meurtre a été imposée par l'ingrate nature aux animaux préhistoriques comme aux malheureux hommes. Mais si la guerre semble avoir existé depuis que le monde est habité par des êtres animés, elle a pris dans nos sociétés modernes un aspect nouveau : son injustice apparaît de plus en plus clairement en même temps que sa cruauté s'accentue avec les progrès des industries de guerre. Sa légitimité est contestée dès lors par les hommes de cœur, mais tous les efforts pacifistes se heurtent aux dogmes inflexibles des nationalistes; le nationalisme s'affirme ainsi comme le principal facteur de ce fléau. M. Anatole France tient le régime capitaliste pour responsable de cet état d'esprit et de la guerre elle-même, comme il lui impute tous les maux des sociétés; il établit un lien de cause à effet entre l'organisation intérieure des Etats et les caractères des rapports internationaux : la transformation des conditions économiques est à l'origine de tous les conflits actuels, et elle date du début du XIX[e] siècle : « Depuis lors, les progrès industriels ont suscité d'un pays à l'autre des rivalités qui s'exercent chaque jour plus âprement. Les modes actuels de la production, en multipliant entre les peuples les antagonismes, ont créé l'impérialisme, l'expansion coloniale et la paix armée » (1).

Il n'a pas toujours éprouvé à l'égard du nationalisme, de l'armée et de la guerre, européenne ou coloniale, l'aversion qui constitue à présent le fond de sa pensée. Ses premiers écrits témoignent d'un attachement profond pour tout ce qui est militaire; mais peu à peu il en est venu à manifester

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXXII,

des sentiments exactement contraires à sa conception primitive, si bien qu'il peut être considéré comme nettement antimilitariste et internationaliste.

C'est dans cet esprit qu'il traite des races humaines, dont la distinction est à la base des prétentions nationalistes, et qu'il analyse le sentiment patriotique, qui par ses déformations vient favoriser le déchaînement des passions belliqueuses des hommes; il fait également connaître à ses lecteurs la nature des relations internationales en temps de paix; enfin il fait la critique de l'armée, organe de la défense nationale, et celle de la guerre, qui finit toujours par éclater quand elle est désirée avec persévérance par ceux qui peuvent en retirer des avantages.

Section première. — Les Races.

Les nationalistes, partisans d'une organisation politique tournée constamment vers les questions d'ordre national, appuient leurs prétentions sur la nécessité d'assurer à la race un avenir prospère et glorieux. L'existence de races humaines distinctes est donc à la base de leurs aspirations. Or M. Anatole France estime qu'il est impossible de découvrir dans l'Humanité des catégories nettement tranchées. Sans doute, il existe des hommes blancs, des hommes rouges et des hommes noirs; mais il ne faut pas voir là des races différentes, ce ne sont que des variétés d'une même race, celle de l'homme; au surplus les croisements sont si fréquents entre ces variétés qu'il est parfois difficile de distinguer celles-ci. Il est encore plus absurde de prétendre établir entre des individus de même couleur une division en races : les différences que l'on croit discerner entre eux ne sont qu'artificielles et imaginées pour satisfaire des passions ou des intérêts peu avouables, comme l'histoire le prouve : « Les hommes imaginent des races au gré de leur orgueil, de leur haine ou de leur avidité. En 1871, la France fut démembrée en vertu des droits de la race germanique, et il n'y a pas de race germanique. Les antisémites allument contre la race juive la colère des peuples chrétiens, et il n'y a pas de race juive » (1).

Ce qu'on appelle le génie d'une race n'est en réalité que l'esprit d'une imperceptible minorité d'individus perdue au

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 24-25.

milieu de la foule que l'on veut caractériser (1). Pourtant chacun croit appartenir à une race supérieure : les « Pingouins » ne sont pas exempts de cette illusion, « cette idée qu'ils appartiennent à la plus belle race du monde et qu'ils en sont la plus belle famille, leur inspire un noble orgueil, un courage indomptable et la haine du genre humain » (2); ils ne s'aperçoivent pas de l'extrême diversité de leurs origines, car ils sont issus de populations venues de tous les points du monde (3).

M. Anatole France semble néanmoins admettre l'existence de plusieurs races humaines, pourvu qu'on n'attache pas à cette distinction une importance exagérée, les races étant simplement l'équivalent des variétés auxquelles il a fait allusion; d'autre part il met en garde ses lecteurs contre le préjugé qui place cette notion à la base de l'idée de patrie : pour lui, « ce n'est pas la race qui fait la patrie » (4). Il constate que les Etats-Unis d'Amérique sont « une association d'hommes d'affaires, une foule d'émigrés de tous les pays, sans communauté de race » (5). Il en est de même des peuples d'Europe : « Il n'y a pas de peuple, en Europe qui ne soit formé d'une multitude de races confondues et mêlées » (6). La France ne fait pas exception à la règle; ses habitants sont les descendants de populations très diverses, ils sont issus du mélange qui s'opéra sans cesse entre les conquérants du sol et les anciens occupants : Celtes, Gaulois, Ibères, Germains, Romains, Sarrasins s'installèrent successivement dans cette contrée, « et cela fit un peuple, un peuple héroïque et charmant, la France qui naguère encore enseignait la justice, la liberté, la philosophie à l'Europe et au monde » (7). Les nations européennes, formées par la réunion prolongée de « toutes les humanités », constituent entre elles, de la même manière, « une famille humaine suffisamment homogène et reconnaissable à certains caractères dus à la communauté de la vie et des mœurs »; ce n'est que dans ce sens que l'on peut parler de la pureté d'une race (8).

Non seulement les races ne sauraient servir de base à l'idée de patrie ou de nation, mais leurs caractères sont si peu accusés que le mot qui sert à les désigner n'a pas de sens raisonnable sinon celui de variété humaine; dès lors

(1) *M. Bergeret à Paris*, p. 27-28.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 164.
(3) *Ibid.*, p. 163-164.
(4) *L'anneau d'améthyste*, p. 352 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 116.
(5) *Sur la pierre blanche*, p. 237.
(6) *L'anneau d'améthyste*, p. 352 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 116).
(7) *Ibid.*, p. 352-353 (*Ibid.*, p. 116-117).
(8) *L'île des Pingouins*, p. 164.

il convient de s'en tenir à cette notion, plus modeste, mais plus féconde. Sous cet aspect nouveau, il est juste de remarquer que parfois « deux ou plusieurs de ces variétés vivent longtemps côte à côte sans se fondre et gardent chacune ses caractères particuliers »; bien plus, les coutumes et les institutions sociales peuvent produire un résultat contraire à l'action normale et naturelle du temps : alors que celui-ci tend à rapprocher et à assimiler les diverses catégories d'individus, les contraintes artificielles accentuent quelquefois les différences qui les séparent, comme l'a montré l'exemple romain (1); les patriciens, venus d'Asie (2), et les plébéiens, issus des premiers habitants du sol italien (3), conservèrent durant des siècles les caractères physiques et les qualités intellectuelles et morales que leurs ancêtres respectifs leur avaient transmis, sans avoir entre eux d'autre contact que le dévouement commun à la même patrie.

La notion de variété humaine entraîne quelquefois notre auteur à des réflexions qui rappellent un peu les distinctions de races contestées par lui. Il est à remarquer d'ailleurs qu'il a admis autrefois ces distinctions et qu'il les a même poussées fort loin : il estimait les hommes noirs, rouges ou jaunes aussi différents des Européens que des animaux : « Nous avons exploré la terre; nous nous sommes mêlés aux races noires, rouges et jaunes, et nous avons découvert avec effroi que l'humanité était plus diverse que nous ne pensions, et nous nous sommes trouvés en face de frères étranges dont l'âme ne ressemble pas plus à la nôtre que celle des animaux » (4).

Si sa conception première a fait place à une théorie absolument contraire, elle a laissé des traces dans l'esprit de M. Anatole France. Il semble admettre l'existence d'un caractère anglais : l'Angleterre est habitée par un « peuple laborieux », « c'est la patrie des imaginations sombres » (5); examinant les événements de 1428, il se rappelle sans doute ces particularités quand il oppose les caractères des deux peuples belligérants : « peut-être y avait-il déjà un caractère anglais et un caractère français qui ne s'accordaient pas » (6). Le génie italien ne manque pas non plus d'originalité : il se différencie de celui des autres nations par une inclination au rapprochement des contrastes; on a vu Garibaldi, symbole de la révolution, et le roi Victor-Emmanuel,

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 25-26.
(2) *Ibid.*, p. 20-21.
(3) *Ibid.*, p. 22-23.
(4) *La vie littéraire*, T. III, p. 7-8.
(5) *Le génie latin*, p. 237.
(6) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LI.

symbole de l'autorité, concourir à la même œuvre; actuellement encore Rome est la résidence de deux souverains ennemis : « avec un sens exquis de la politique et non sans un certain goût de fine comédie, le pape fulminant et le roi excommunié échangent chaque matin des assurances de bon voisinage » (1). Mais on peut admettre que ces caractères ont été imprimés aux peuples par le milieu et par la communauté de la vie et ne contredisent pas la théorie de l'inexistence des races.

L'antisémitisme repose sur le préjugé contre lequel s'élève M. Anatole France. On croit volontiers qu'il existe une race juive; or il n'en est rien; on ne pourrait raisonnablement se ranger à cette opinion que si l'on considérait les sémites d'Orient : ceux-là sont restés les mêmes parce que leurs conditions d'existence n'ont pas changé; les Juifs de Damas ou de Jérusalem ressemblent à ce qu'ils étaient au début de notre ère et considèrent toujours leurs livres sacrés comme renfermant toute la science humaine (2). Mais on ne doit pas étendre cette affirmation à ceux qui se sont répandus par le monde; heureusement le prolétariat ne tombe pas dans cette erreur facile : « les distinctions de race ne le préoccupent point, parce qu'elles sont chimériques et qu'il vit dans le réel » (3). Les Juifs s'attachent à la patrie que le sort leur a donnée, ce qui prouve bien qu'ils ressemblent à tous les hommes; il est vrai que leurs compatriotes les accusent en tous pays de ne pas servir fidèlement la nation, on entend souvent répéter que les Juifs n'ont pas de patrie; c'est là une allégation absurde; d'ailleurs, par une contradiction fréquente, « on reconnaît en France que les juifs d'Allemagne sont Allemands, on reconnaît en Allemagne que les juifs français sont Français » (4). Leurs adversaires découvrent un antagonisme entre les Israélites et les autres Français; or M. Bergeret constate très souvent la présence de Juifs parmi les antisémites; ce phénomène est de tous les temps : les antisémites les plus notoires, comme Assuérus ou Titus, en fournissent des exemples nombreux; aujourd'hui encore, « les filles de nos financiers juifs épousent les héritiers des plus grands noms de la France chrétienne; il est tard, après ces unions, de parler de l'incompatibilité des deux races » (5). L'exposé de ces idées est postérieur à l'affaire

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 190-191.
(2) *Ibid.*, p. 164.
(3) *Opinions sociales*, T. II, p. 125.
(4) *Ibid.*, p. 122.
(5) *L'anneau d'améthyste*, p. 352 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 116. Cf. *L'anneau d'améthyste*, p. 350-358 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 115-127.

Dreyfus; auparavant M. Anatole France avait laissé entendre que les sémites présentaient des caractères particuliers (1); peut-être l'affaire Dreyfus contribua-t-elle à modifier son opinion, mais nous croyons qu'en réalité l'évolution de sa pensée sur les races a déterminé tout naturellement un changement dans ses sentiments à l'égard des Juifs.

L'absurdité de l'antisémitisme étant établie, c'est pour lui un argument nouveau qui vient confirmer sa théorie de l'inexistence des races. Celles-ci n'ont jamais été qu'une illusion destinée à satisfaire la vanité humaine.

Section II. — Le Patriotisme.

Faut-il conclure de l'inexistence de plusieurs races humaines que le sentiment patriotique n'a aucune raison d'être ? Ce serait mal interpréter la pensée de M. Anatole France que de raisonner ainsi; nous savons du reste que l'idée de patrie est indépendante de celle de race. Quoi qu'on en ait dit, le célèbre écrivain a toujours été patriote; il est vrai que son amour du pays s'est manifesté sous des formes différentes : il a d'abord associé dans un même sentiment la patrie, l'armée et la guerre; puis son attachement à la patrie a subsisté seul, tandis que l'armée et la guerre sont devenues l'objet de sa haine, si toutefois on peut vraiment le croire capable de haine; cette évolution, terminée vers 1892, n'a aucunement affecté son patriotisme, qui néanmoins s'est dégagé peu à peu de toute notion étrangère pour devenir de plus en plus pur.

S'il n'a pas, comme semble l'affirmer M. Gsell (2), choisi le nom de France par amour pour sa terre natale, il l'a du moins accepté, et cela seul suffit à prouver le culte qu'il voue à son pays. Il l'exprime en termes affectueux : « La France est en Europe ce que la pêche est dans une corbeille de fruits : ce qu'il y a de plus fin, de plus suave, de plus exquis » (3). Tout ce qui est français lui inspire de la sympathie; il ne faut pas exagérer la portée de ses plaisanteries sur les « Pingouins », et du reste elles ne dénotent aucune pensée malveillante de la part de leur auteur : il constate simplement en eux « un air grave et placide, une dignité comique, une familiarité confiante, une bonhomie narquoise, des façons à la fois gauches et solen-

(1) *La vie littéraire*, T. IV, p. 62 ; *L'étui de nacre*, p. 10-14.
(2) *Les matinées de la Villa Saïd*, p. XI.
(3) *Le vie littéraire*, T. II, p. 162.

nelles », ils sont « pacifiques, abondants en discours, avides de spectacles, occupés des affaires publiques et, peut-être, un peu jaloux des supériorités » (1). Faut-il regretter que l'affaiblissement des caractères ait mis fin à la grandeur tragique de leurs révolutions (2) ? c'est douteux, puisque les révolutions sont un mal et non un bien. La douceur du climat et la facilité de l'existence endorment la pensée, mais elles sont précisément des charmes puissants du pays (3). La France est en réalité la terre de prédilection de toutes les vertus, quelle que soit leur nature (4).

La justice est son apanage; M. Bergeret est fier d'être né et de vivre « sur la terre classique de la justice, dans le pays qui fut le professeur de droit de l'Europe et du monde » (5). C'est là ce qui fait l'admirable génie et la beauté de l'âme de la France : les grands hommes de notre patrie ont joint à l'intelligence et à la raison un esprit de bienveillance et d'équité qui est rare dans l'Humanité, le devoir des Français est de suivre leur exemple et beaucoup s'en acquittent : « La France est le pays de la raison ornée et des pensées bienveillantes, la terre des magistrats équitables et des philosophes humains, la patrie de Turgot, de Montesquieu, de Voltaire et de Malesherbes » (6). Zola s'est montré le digne descendant de nos ancêtres du XVIII[e] siècle; son œuvre dans l'affaire Dreyfus fut celle d'un homme de cœur; en faisant entendre la vérité il a mis en lumière un trait nouveau du génie français : la modération. Il a pu en effet persuader tous les bons citoyens de l'injustice commise; or, malgré les menaces et les injures proférées par « le parti noir », on n'eut pas à déplorer d'effusion de sang; qu'est-ce à dire, sinon qu' « il y a dans le caractère français un fonds de modération qui ne s'épuise pas vite » (7) ?

La grandeur de la France est dans sa pensée; la puissance militaire est aléatoire, l'intelligence seule est immortelle; les paroles de fraternité de nos ancêtres de la Révolution doivent guider notre conduite, car notre avenir est là; si l'âme des autres nations semble parfois ne plus communier avec la nôtre, c'est que notre idéal se transforme par moment pour faire place à des ambitions d'ordre maté-

(1) *L'île des Pingouins*, p. VII.
(2) *Ibid.*, p. 310.
(3) *La révolte des anges*, p. 125.
(4) *La vie littéraire*, T. I, p. 330.
(5) *M. Bergeret à Paris*, p. 71 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 148.
(6) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 13.
(7) *L'Eglise et la République*, p. 38.

riel (1). Mais la sagesse triomphera : notre patrie s'aperçoit que la force du nombre ne lui appartient plus et que ses efforts ne doivent tendre désormais qu'à accomplir sa mission d'expansion des idées et des sentiments de fraternité (2). La culture française doit être développée parce qu'elle est « la chose du monde la plus noble et la plus délicate » (3); la connaissance des littératures étrangères montre mieux encore combien l'esprit de notre pays est « rare, original, unique » (4). La langue que nous parlons est si aimable ! « elle est si douce et si fraîche, si heureuse, si alerte ! elle est si complaisante, quand on ne la violente pas ! (5) » Chaque génération l'a enrichie et sa beauté s'est accrue des apports successifs de nos aïeux : c'est un « patriotique héritage » que nous devons conserver pieusement (6).

L'attachement de M. Anatole France à son pays prend quelquefois des formes inattendues. Il est culinaire à la vue d'un pâté de Chartres, « qui seul ferait aimer la patrie » (7) ! La voix des dames de France, « la plus agréable du monde », quand elle se fait entendre, inspire un sentiment analogue (8) ! La terre natale exerce par elle-même un attrait puissant (9).

La France est le pays où la religion des ancêtres et la reconnaissance envers les générations passées sont entrées dans la philosophie, et on ne saurait trop s'en réjouir (10). Notre auteur voue un culte fervent à l'ancienne France d'où la nouvelle est sortie; autrefois il faisait chaque année un pèlerinage à Fontainebleau, et il engageait tous ses compatriotes à agir de même (11), afin d'admirer comme il convient « le travail séculaire des grands ouvriers de la maison de France » (12).

Son patriotisme ne peut donc être mis en doute : il découvre trop de raisons d'aimer son pays pour ne pas y céder. Aussi estime-t-il que les antimilitaristes ne doivent pas être approuvés, car si la France était menacée elle mériterait d'être défendue avec la dernière énergie, à condition qu'elle ne porte pas la responsabilité d'une

(1) *Le mannequin d'osier*, p. 35-36.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 234.
(3) *La vie littéraire*, T. I, p. 282.
(4) *Ibid.*, T. IV, p. 289.
(5) *Ibid.*, T. II, p. 214.
(6) *Le génie latin*, p. 114-115.
(7) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 77.
(8) *Ibid.*, p. 53.
(9) *La vie littéraire*, T. II, p. 274.
(10) *Ce que disent nos morts*, p. 1-2.
(11) *Préface* du *Guide au palais de Fontainebleau*, de Pfnor, p. VI-VII.
(12) *Le génie latin*, p. 169.

guerre (1). C'est pourquoi la guerre de 1914 fut pour lui l'occasion de manifester des sentiments qui rappellent beaucoup les développements de *La vie littéraire* : il convia tous les Français à l'union sacrée, il exhorta les glorieux soldats à mener la guerre jusqu'à la victoire finale en dépit des difficultés; il montra autant de fermeté à soutenir le moral du pays qu'eût pu le faire le partisan le plus convaincu du principe de la légitimité des guerres; la défense nationale n'était plus pour lui un vain mot, et certes on ne reconnaît plus M. Bergeret dans celui qui parle des « quarante années de paix traîtresse » (2); c'est qu'à ce moment le sort de la France dépendait de celui de l'armée et le patriotisme entraînait l'amour de cette armée (3); il n'y a donc pas eu de contradiction dans l'esprit du grand maître, et depuis l'armistice il est revenu aux théories du bon abbé Coignard sur le service militaire, sans que pour cela son patriotisme se fût démenti un seul instant, puisque pour lui les deux notions sont indépendantes l'une de l'autre.

Les sentiments qu'il éprouve à l'égard de la France se partagent entre toutes les parties de ce pays qu'il aime tant, y compris l'Alsace : en 1882, il fit un voyage dans notre province perdue et consigna ses impressions dans une relation qu'il en fit (4). Il considérait avec un plaisir mêlé d'amertume que les Alsaciens restaient insensibles aux bienfaits des Allemands : les chemins de fer et les postes fonctionnaient très bien; l'instruction, le gouvernement et l'administration approchaient de la perfection; les théâtres et la musique militaire avaient toutes les qualités voulues pour plaire aux habitants; pourtant les Alsaciens restaient réfractaires à la germanisation : « ils ne veulent rien d'eux, parce qu'ils ne veulent pas d'eux »; ils avaient conservé toute leur affection pour la France, et l'intelligence de leurs maîtres n'y changea rien (5). Ils continuaient à parler français et leurs enfants n'apprenaient pas l'allemand, car ils espéraient toujours leur délivrance (6). Un tel attachement rendait à M. Anatole France des espérances qu'il jugeait permises mais à condition qu'elles fussent fondées « sur nos vertus et nos talents plutôt que sur les fautes de nos vainqueurs » (7). Il regrettait aussi la dispa-

(1) Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 259-261.
(2) *Sur la voie glorieuse*, p. 36.
(3) *Sur la voie glorieuse; Ce que disent nos morts.*
(4) *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, notamment p. 482-486.
(5) *Ibid.*, p. 483-484.
(6) *Ibid.*, p. 486.
(7) *Ibid.*, p. 484.

rition des anciens costumes nationaux de la région (1). En cela il appliquait simplement à l'Alsace un sentiment qu'il partage entre toutes les régions de France.

C'est qu'il aime à constater les caractères particuliers de chaque province. Du reste, « le patriotisme provincial est une bonne chose » et constitue un complément nécessaire du patriotisme national; il est plus concret et, comme tel, accessible à ceux dont l'esprit ne peut s'élever à la conception abstraite de la nation française (2). Il a bien ses ridicules, comme on peut le voir quand plusieurs localités se disputent l'honneur d'avoir été le théâtre d'une bataille ou d'un massacre (3). Mais il reste cher à M. Anatole France qui l'éprouve lui-même; celui-ci préfère au reste du monde non seulement Paris, aux quais symboliques, mais encore l'Ile-de-France, « reliquaire de la patrie »; il s'en excuse par des raisons sentimentales : « Il est permis à un vieux Parisien archéologue d'aimer d'un amour spécial l'Ile-de-France et les régions voisines, centre vénérable de notre France à tous. C'est là que se forma la langue délectable, la langue d'oïl, la langue d'Amyot et de La Fontaine, la langue française. C'est là enfin ma patrie dans la patrie » (4). Il conserve néanmoins une curiosité affectueuse pour les coutumes, qui malheureusement se perdent, des autres régions, comme par exemple de la Savoie (5) ou de l'Ain (6); ses voyages en Normandie et en Bretagne nous ont valu aussi de délicieux passages dans *Pierre Nozière*. Il aimerait que les dialectes locaux ne disparaissent pas (7). Les villes surtout sont l'objet de son attention (8); elles ont pour lui un charme constant, et il n'a pas manqué de flétrir les bombardements qui pendant la guerre de 1914 ont déchiré « la belle robe de pierre dont nos aïeux ont paré la France » (9).

Comment envisage-t-il le patriotisme en tant que phénomène social ? S'il éprouve lui-même ce sentiment, et bien qu'il souhaite de le voir se généraliser, il redoute quelque peu de voir ses pareils l'éprouver à leur tour à cause des déformations auxquelles il peut donner lieu. Il met ses lecteurs en garde, nous le savons, contre le préjugé qui place l'idée de race à la base de la notion de patrie (10). Pour lui,

(1) *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 482.
(2) *La vie littéraire*, T. III, p. 154.
(3) *L'anneau d'améthyste*, p. 13.
(4) *Pierre Nozière*, p. 170. Cf. *Ibid.*, p. 80-81, etc., etc..
(5) *Le génie latin*, p. 325.
(6) *La vie littéraire*, T. III, p. 155 et suivantes.
(7) *Ibid.*, T. III, p. 47.
(8) Notamment : *Pierre Nozière*, p. 179-183, 201, 239-240; *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. 257; *Le génie latin*, p. 217, 251; *etc.*
(9) *Sur la voie glorieuse*, p. 42.
(10) *L'anneau d'améthyste*, p. 352; *Opinions sociales*, T. II, p. 116.

la condition première de la formation d'une véritable nation est l'existence du droit de propriété sur la terre, et notre histoire le confirme (1); mais surtout ce qui fait les grands peuples, c'est l' « envie de penser et d'agir en commun » (2), Renan a eu le mérite de mettre en lumière cette vérité.

Qu'importe après cela que d'autres conceptions se fassent jour ? Sans doute, on a dit que la patrie reposait seulement sur la communauté des croyances (3), ou sur des bases toujours changeantes (4); mais le grand prêtre de Sérapis était plus sage lorsqu'il découvrait qu' « on est concitoyen par la communauté des souvenirs et des espérances » (5). Quoi qu'il en soit, à coup sûr le patriotisme est nécessaire : si « c'est le sentiment qui, sans nul doute, a inspiré le plus de bêtises et le plus de laideurs », c'est parce qu'il est « le plus accessible aux imbéciles » (6), et comme tel susceptible de déformations qui le dénaturent.

Celles-ci sont l'œuvre du nationalisme, forme particulière du tsarisme (7), souvenir des temps préhistoriques où l'homme était anthropophage et iconolâtre (8). L'œuvre de M. Anatole France est remplie d'allusions aux nationalistes, qui, exploitant l'instinct primitif du meurtre, arrivent à prendre un certain ascendant sur le peuple et par suite à faire partie de la classe dirigeante, à côté des capitalistes; mais leurs succès sont passagers, car « on ne peut pas plus envisager leur triomphe que le triomphe d'une pluie de sauterelles ou d'une nuée de hannetons »; quant à leur parti, « si l'on peut dire qu'il règne, c'est comme on dit que règne une épidémie de variole ou de typhus »; leur pouvoir n'en est pas moins regrettable, car « on ne sait quand la contagion cessera, ni les ravages qu'elle peut faire dans des populations affaiblies et fatiguées » (9). On les croit volontiers belliqueux, mais ce n'est là qu'une apparence : ce qu'ils désirent, ce n'est pas la guerre, c'est la paix, non pas, il est vrai, une « paix molle et tranquille », mais « une paix terrible, éperonnée et sonore, équestre », « une paix implacable et farouche, une paix menaçante, horrible, flamboyante et digne [d'eux], grondante, tonnante, fulgurante, qui lancera des éclairs, une paix qui, plus épouvantable que la plus épouvantable guerre, glacera d'effroi l'univers et

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXIV-LXIX.
(2) *Ibid.*, p. LXXI.
(3) *L'anneau d'améthyste*, p. 224.
(4) *Thaïs*, p. 165.
(5) *Ibid.*, p. 165.
(6) *La vie littéraire*, T. III, p. 234.
(7) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 25.
(8) *Ibid.*, T. I, p. 78-79.
(9) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 77-78.

fera périr tous les Anglais par inhibition » (1). Le nationalisme, tel que le conçoit M. Anatole France, est un fléau qui s'est abattu sur la France et qu'il faut redouter pour ses effets sociaux plutôt que pour les conflits internationaux qu'il peut déchaîner. Il est pacifique comme le socialisme, mais il l'est « superbement » au lieu de l'être « simplement » (2). Pourtant il est aussi la cause principale de la haine du peuple pour l'étranger et par là il provoque indirectement la guerre : par lui chaque pays déteste ses voisins (3). Il est donc doublement dangereux, en favorisant, à l'intérieur, la puissance de la classe privilégiée soutenue par l'armée, et, à l'extérieur, le déchaînement des guerres : aussi doit-on le répudier sans cependant rejeter le patriotisme; une telle attitude n'est pas impossible, car « le patriotisme n'engendre la haine de l'humanité que dans les esprits bornés et violents, trop étroits pour concevoir la solidarité humaine, et qui ne comprennent pas que, sur la terre, le sort d'un groupe humain est lié, en définitive, au sort de tous les hommes » (4).

M. Anatole France a estimé un moment que cette forme épurée du sentiment le plus respectable s'était fait jour avec la démocratie : « le patriotisme, né avec la démocratie, est aujourd'hui plus pur, plus fier, plus délicat, plus exquis que jamais; il est dans toute la fleur de son sentiment » (5). Mais bientôt son opinion changea : la démocratie n'empêche pas le régime capitaliste d'exercer ses ravages, si bien que, malgré les apparences, certains hommes des deux classes sociales se soucient peu de leur pays : « le régime universel du capital a créé en France, comme partout ailleurs, l'internationale des travailleurs et le cosmopolitisme des financiers » (6).

Dans chaque classe, une catégorie seulement d'individus est indifférente au sort de la nation. Parmi les privilégiés c'est celle des financiers, parce que « leurs capitaux n'ont pas de patrie » (7); les échanges internationaux ont établi entre eux des rapports d'affaires si étroits que la notion de patrie s'efface en eux pour faire place à un internationalisme d'argent : en même temps que le prolétariat s'est formé, « se sont élevées sur tous les marchés du monde des puissances financières qui, bien qu'elles affectent souvent le respect des vieilles traditions, sont, par leur fonction même,

(1) *M. Bergeret à Paris*, p. 331-332.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 233.
(3) *L'île des Pingouins*, p. X-XI.
(4) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 18.
(5) *La vie littéraire*, T. II, p. 189.
(6) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXXIII.
(7) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 15.

essentiellement destructives de l'esprit patriotique et national » (1). Ainsi, selon M. Anatole France, le patriotisme des financiers n'est qu'imaginaire.

Celui des prolétaires est aussi suspect. Ceux qui ne possèdent rien et ne jouissent « d'aucun des bien de la vie, pas même de la lumière du jour », n'ont pas à craindre que l'étranger vienne les dépouiller de leurs richesses; ils ne connaissent donc pas plus le patriotisme que le droit de propriété qui en est la condition (2). Il ne faut pas se laisser tromper par quelques manifestations isolées (3); en réalité le petit peuple, uniquement préoccupé de son existence matérielle, ne peut guère s'intéresser au sort du pays : l'antimilitarisme, né parmi les ouvriers, est devenu une doctrine méthodique, appuyée sur des arguments d'ordre rationnel et célébrée par un hymne; il en sera ainsi tant que le prolétariat ne sera pas convaincu que son intérêt se confond avec celui de la nation; on fera naître en lui ce sentiment inconnu en atténuant les injustices sociales et en lui montrant l'idéal de liberté qui anime la France; on atteindra ce but grâce au bon sens des travailleurs et à la sagesse de leurs éducateurs (4).

Alors l'idéal sera réalisé : le peuple aimera son pays et sera en même temps dévoué au genre humain, car le patriotisme bien compris « s'accorde avec l'esprit de justice et de paix, avec le respect du droit et l'amour de l'humanité » (5).

Section III. — Les Rapports Internationaux.

Ceux qui prétendent que les bons citoyens doivent s'inquiéter seulement de la prospérité du pays et négliger les intérêts supérieurs de l'Humanité méconnaissent la nature des relations internationales; celles-ci s'étendent à tous les domaines de la vie sociale; qu'elles soient d'ordre économique, intellectuel ou politique, elles sont devenues si nombreuses et si étroites qu'un pays ne peut prétendre subsister sans le secours de tous les autres; c'est pourquoi M. Anatole France, tout en protestant de son patriotisme et en désirant le maintien de chaque nation, se déclare internationaliste

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXXIII. Cf. *Opinions sociales*, T. II, p. 123.
(2) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXII-LXIII.
(3) *Crainquebille, etc.*, p. 165-166.
(4) Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 258-263.
(5) *Opinions sociales*, T. I, p. 89; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 57.

et préconise, à l'exemple de Victor Hugo, la formation des Etats-Unis d'Europe (1).

Les nécessités économiques imposent cette évolution. Sans doute, il est regrettable que les pauvres pêcheurs des côtes de la Manche subissent la concurrence des pêcheries étrangères, mieux outillées qu'eux (2); mais on doit favoriser la libre circulation des produits entre les régions du monde qui les produisent et celles qui les consomment : on ne saurait approuver le système protectionniste qui consiste à fermer les frontières « aux produits de l'agriculture et de l'industrie, pour le plus grand profit d'un petit nombre de propriétaires fonciers » (3). Pourquoi établir de semblables barrières entre des nations dont les intérêts et les besoins sont les mêmes ? Nous pouvons pressentir que les questions économiques seront précisément celles qui détermineront dans un avenir encore incertain l'union des hommes du monde entier pour une « exploitation en commun des richesses de la terre » : « la multiplicité croissante des communications et des échanges, la solidarité forcée des marchés financiers de toutes les capitales, des marchés commerciaux qui s'efforcent en vain de garantir leur indépendance par des expédients malheureux, la rapide croissance du socialisme international, semblent devoir assurer, tôt ou tard, l'union des peuples de tous les continents »; l'impérialisme des grands Etats n'empêchera pas ce mouvement : de même que la paix romaine ne se réalisa que grâce à la conquête, de même l'union future se fera, non plus par la conquête, car un tel projet serait absurde, mais par l'ambition de chaque pays d'étendre sa puissance en élargissant le cercle de son commerce (4). Qu'importe qu'autrefois les peuples se soient disputé par la violence la possession des biens de la terre ? Aujourd'hui l'échange régulier a succédé à la forme ancienne des relations (5). On comprend de plus en plus que « la grande valeur humaine c'est l'homme lui-même », puisqu'il fournit le travail, seul facteur de la production; les hommes de tous les continents concourent à l'exploitation du globe terrestre, leur intérêt est donc de se ménager mutuellement; cela seul constitue la condamnation de la politique coloniale, qui a pour but l'asservissement des peuples jaunes, rouges ou noirs; le travail humain reste une force commune dont le produit est le patrimoine de

(1) *Cahier des Droits de l'homme*, 1er mars 1922, p. 108. Cf. *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 90-91.
(2) *Pierre Nozière*, p. 221.
(3) *M. Bergeret à Paris*, p. 290.
(4) *Sur la pierre blanche*, p. 198-200.
(5) *Ibid.*, p. 196.

l'Humanité entière, ne l'affaiblissons pas par des luttes stupides (1). Mais cette solidarité internationale sur le terrain économique doit inspirer à tous des idées pacifiques; or actuellement tous les peuples, même les plus démocratiques, sont belliqueux; cette situation prouve que l'organisation de la production et de la circulation n'est pas parfaite parce qu'elle n'est pas en harmonie avec les enseignements de l'économie internationale, et la faute en est au régime capitaliste qui règne sur le monde; qu'on en juge : « La lutte désordonnée pour la production et l'exploitation des richesses entretient l'usage et le goût de la force brutale, la violence industrielle engendre la violence militaire, et les rivalités marchandes allument entre les peuples des haines qui ne peuvent s'éteindre que dans le sang. La fureur coloniale n'est qu'une des mille formes de cette concurrence tant vantée par nos économistes. Comme l'état féodal l'état capitaliste est un état guerrier. L'ère est ouverte des grandes guerres pour la souveraineté industrielle. Sous le régime actuel de production nationaliste, c'est le canon qui fixera les tarifs, établira les douanes, ouvrira, fermera les marchés. Il n'y a pas d'autre régulateur du commerce et de l'industrie. L'extermination est le résultat fatal des conditions économiques dans lequel se trouve aujourd'hui le monde civilisé » (2). Le remède qu'il convient d'apporter à ce mal universel est tout indiqué par les vices auxquels il doit mettre fin : à l'organisation économique actuelle, capitaliste, nationaliste et fondée sur la concurrence, il faut en substituer une autre, prolétarienne, internationale et fondée sur la solidarité humaine.

Les relations intellectuelles et morales qui unissent les peuples doivent nous amener à une conclusion analogue. Les haines de races subsistent encore malgré les intérêts communs; les nations sont toujours portées à résoudre par la violence les difficultés qui s'élèvent entre elles, et elles ne mettent fin à leurs luttes que quand la nécessité les y oblige (3). Pourtant un devoir impérieux s'impose de plus en plus à elles : partout elles doivent protéger l'homme contre ses oppresseurs; M. Anatole France a multiplié les manifestations en faveur de l'Arménie et de la Macédoine martyrisées par les Turcs (4) : il a sans cesse soutenu l'opportunité d'une action énergique des Etats européens pour contraindre le Sultan Rouge à traiter sans cruauté ses sujets chré-

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 230-231 ; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 85-86.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 238.
(3) *Le petit Pierre*, p. 107.
(4) Notamment : *Vers les temps meilleurs*, T. II.

tiens; le monde entier devait intervenir; c'était un devoir d'humanité d'abord, et de plus la mise à mort de tant d'êtres qui auraient pu participer à la production constituait un désastre économique, car « c'est une question économique et financière que l'égorgement de tout un peuple » (1); la France par son abstention a manqué à sa mission (2). Les sentiments humains doivent être universels; ils doivent faire l'objet d'échanges tout comme les produits matériels; pourquoi n'en serait-il pas ainsi puisque déjà les idées et les écrits circulent à travers le monde (3) ? Au reste, les religions se répandent sur toute la terre par un véritable échange; la preuve en est que « la croyance à l'immortalité de l'âme se répand en Afrique avec les cotonnades » (4). Quant aux idées, elles sont depuis longtemps le patrimoine de l'Humanité entière; les littératures nationales sont remplies d'influences étrangères qui leur donnent même une vigueur nouvelle, « les littératures, comme les nations, vivent d'échanges » (5); on doit s'en réjouir au point de vue des rapports humains, car souvent les peuples s'entr'égorgent faute de se comprendre (6). Ainsi les nations, unies par des intérêts économiques dont elles n'ont pas toujours conscience, sont également solidaires par le patrimoine intellectuel et moral qui leur est commun; les relations qu'elles échangent s'inspirent de plus en plus de ce principe.

Mais dans leurs rapports politiques elles le méconnaissent à peu près complètement. La politique extérieure de la France notamment est pour M. Anatole France un perpétuel sujet de colère et d'indignation. Il se réjouit, il est vrai, vers 1895, de constater que « nous n'aspirons point à l'hégémonie du monde, nous sommes devenus supportables à l'Europe; c'est une heureuse nouveauté » (7). Mais il ne dissimule pas son mépris pour les diplomates et les souverains qui décident du sort du monde dans des déjeuners intimes (8); ces personnages s'inspirent surtout des répercussions financières de leurs actes, car les capitalistes dirigent le monde, comme il nous l'a déjà laissé entendre plus d'une fois; cela s'est vu dans les affaires d'Orient (9), et dans la conclusion de l'alliance russe : avant que la Russie fût pour lui la « sainte Russie, géante au cœur infiniment tendre »

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 63.
(2) *Le mannequin d'osier*, p. 271.
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 89-90.
(4) *L'anneau d'améthyste*, p. 218; *Opinions sociales*, T. II, p. 113.
(5) *La vie littéraire*, T. III, p. 276.
(6) *Le génie latin*, p. 80.
(7) *Le mannequin d'osier*, p. 246.
(8) *Barbe-Bleue, etc.*, p. 181.
(9) *Le mannequin d'osier*, p. 272.

qui sauva la France en 1914 (1), il déplora une alliance qui lui semblait n'avoir d'autre but que de donner satisfaction aux financiers et d'autre effet que de donner plus de force à la classe privilégiée : « l'alliance russe et l'amitié du tsar ont contribué à rendre à l'aristocratie et à l'armée de notre nation une partie de leur ancien prestige » (2); ceux qui la conclurent avaient en vue des affaires fructueuses, ils « couvrirent des brillantes apparences du patriotisme leurs fructueuses entreprises financières, et poussèrent devant les guichets de l'emprunt russe la petite épargne » (3). Notre auteur reproche aux diplomates non seulement d'obéir aux suggestions des capitalistes, mais aussi de pratiquer des méthodes qui ne conviennent plus à notre époque : ils n'ont pas cessé de lier le pays par des traités secrets, comme au temps de Louis XV; celui que M. Anatole France appelle irrévérencieusement « le petit homme noir du Quai d'Orsay » n'a pas craint d'accomplir un acte de cette nature et n'a pas trouvé grâce devant lui (4); la diplomatie a conservé depuis 1918 les mêmes méthodes, « c'est toujours le secret du prince », selon l'expression du grand écrivain (5). Celui-ci est impitoyable pour nos ministres des Affaires étrangères, car il voudrait leur voir adopter les règles qu'il préconise au nom du prolétariat : ce qu'il veut, c'est que les intérêts du pays « ne restent pas le secret du Quai d'Orsay », que tous les citoyens y collaborent, parce que « la diplomatie ouverte, la diplomatie au grand jour peut seule aujourd'hui rallier, à l'heure du danger, toutes les forces défensives du pays »; le prolétariat, dit-il, « a souci de la défense nationale » et veut en surveiller la direction (6). Il croit s'apercevoir du reste que l'opinion publique devient une force puissante et se fait entendre « jusque sur le tapis vert des congrès diplomatiques » (7); son idéal commence à se réaliser et il ne doute pas qu'un jour viendra où le triomphe des méthodes nouvelles s'affirmera.

Les relations de toutes sortes qui s'établissent entre tous les Etats du monde font prévoir une ère de concorde universelle analogue à celle de « l'immense majesté de la paix romaine » que les barbares ont close pour longtemps; nos efforts doivent tendre à hâter le retour de ce temps heureux

(1) *Sur la voie glorieuse*, p. 90.
(2) *L'orme du mail*, p. 332-333.
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 11.
(4) *Ibid.*, p. 18-19.
(5) *Cahiers des Droits de l'homme*, 1er mars 1922, p. 107.
(6) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 70-71.
(7) *Ibid.*, T. II, p. 31. Cf. *Ibid.*, T. II, p. 27.

entre tous (1). Aujourd'hui même, les Etats-Unis d'Europe sont déjà « plus qu'à demi formés » et « toute guerre est une guerre civile »; la guerre de 1914 a accumulé tant de ruines que nous devons les réparer avec le concours de toutes les nations, victorieuses ou vaincues, et « prendre pitié de notre commune faiblesse »; M. Anatole France refuse de faire désormais une distinction entre les Etats d'après leur rôle pendant la tourmente; les misères que le monde entier a subies sont une raison suffisante pour que les rancunes disparaissent (2); on ne reconnaît plus l'auteur de *Sur la voie glorieuse*.

Le seul élément qui lui semble capable de réaliser cette œuvre de paix et de fraternité est le prolétariat, pacifique et laborieux, et il ne peut s'empêcher de répéter la parole socialiste si répandue : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! L'union des travailleurs sera la paix du monde » (3).

Section IV. — L'Armée.

« L'état capitaliste est un état guerrier » (4). Aussi les relations pacifiques entre les nations, que nous venons d'analyser, n'empêchent-elles pas chaque Etat de se préparer à une guerre toujours possible; l'organe créé à cet effet est l'armée. M. Anatole France, nous le savons, n'a pas eu dès le début de sa carrière l'opinion défavorable qu'il porte actuellement sur les institutions militaires : il a d'abord considéré l'attachement à l'armée comme un sentiment inséparable du patriotisme et par conséquent a vanté sans réserve les vertus militaires; il est ensuite peu à peu passé à la théorie contraire et a accablé des critiques les plus violentes cette force destinée à défendre les privilèges issus de l'iniquité sociale. Cette évolution très nette a probablement sa source dans son scepticisme, qui lui inspira des doutes sur les qualités qu'il avait reconnues à l'armée comme sur toutes ses convictions antérieures, et dans l'esprit critique qui se développa en lui aussitôt après et s'exerça précisément sur ce qui avait été la foi de sa jeunesse.

Il a d'abord estimé que l'armée était nécessaire et que la

(1) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 septembre 1921, p. 238. Cf. *L'étui de nacre*, p. 18; *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 22; *etc.*.

(2) *Cahiers des Droits de l'homme*, 1er mars 1922, p. 108.

(3) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 22.

(4) *Sur la pierre blanche*, p. 238.

guerre elle-même était, « de toutes les fatalités sociales, la plus constante et la plus impérieuse » (1). Il considérait dès lors comme inadmissible qu'on voulût supprimer ou modifier l'organe chargé d'accomplir cette fatalité sociale. A cette époque il ne peut approuver les critiques dont l'armée est l'objet : on reproche à celle-ci de n'être que la force; or cette force a eu l'avantage de mettre fin à l'anarchie; les pays qui n'ont pas d'armée régulière sont le théâtre de massacres « domestiques et quotidiens » (2). Le peuple est attaché à son armée, parce qu'il sait que la véritable grandeur est dans le sacrifice et que le soldat est toujours exposé à faire le sacrifice de sa vie, qui comprend tous les autres : « c'est pourquoi le cœur de la foule des citadins bat vivement quand un régiment passe » (3). L'armée est sacrée pour tous : « s'il y a dans la société humaine, du consentement de tous, une chose sacrée, c'est l'armée » (4); aussi convient-il de blâmer M. Abel Hermant qui, dans *Le cavalier Miserey*, dévoila quelques-uns des mauvais côtés de la vie de garnison; il faut louer le colonel du 12e chasseurs qui, dans un ordre du jour, interdit à ses hommes, sous peine de prison, de lire cet ouvrage et décida que tout exemplaire trouvé au quartier serait brûlé sur le fumier; sans doute, à côté de ses grandeurs, l'armée a ses petitesses puisqu'elle est humaine, mais on ne doit en parler qu'avec un respect mêlé de pitié (5). M. Anatole France, au lendemain d'une revue de 14 juillet, se répand en expressions enthousiastes telles que celles-ci : « Le peuple français est encore un peuple militaire, il aime son armée, et il ne veut point qu'on la noie et qu'on la dissolve en une vaste garde nationale, où il n'y aurait plus ni commandement, ni obéissance, et qui, loin de nous protéger et de nous défendre, nous ferait tomber avec elle dans l'impuissance et la férocité. Vive l'armée ! (6) ». La conduite d'Armand Carrel, qui, lors de la guerre de 1823, poussa l'indiscipline jusqu'à s'engager dans l'armée des Cortès pour combattre les Français envahisseurs, ne peut être approuvée, « car elle offense grièvement l'esprit militaire et la discipline de l'armée » (7). Les hommes du Moyen Age furent admirables grâce à leurs vertus militaires (8), et c'est là une raison de plus pour aimer l'armée et vouloir la conserver telle qu'elle fut toujours, c'est-à-

(1) *La vie à Paris*, dans le *Temps*, 18 juillet 1886.
(2) *Ibid.*
(3) *Filles et garçons*, p. 10.
(4) *La vie littéraire*, T. I, p. 82.
(5) *Ibid.*, p. 77-83.
(6) *La vie à Paris*, dans le *Temps*, 18 juillet 1886.
(7) *La vie littéraire*, T. I, p. 207-213.
(8) *Ibid.*, p. 97.

dire avec l'obéissance passive qu'elle impose au soldat; on ne doit pas désirer que la pensée pénètre en elle : « l'armée ne doit pas penser, puisqu'elle ne doit pas vouloir » (1). Telle qu'elle est, l'âme militaire est belle parce qu'elle est désintéressée : « c'est peut-être aux soldats et aux marins que revient l'honneur des plus beaux et des plus pénibles sacrifices » (2). Le métier de soldat procure par ailleurs une existence agréable : il donne la gloire et l'honneur, et surtout il affranchit l'homme des angoisses du doute par la précision extrême du devoir à accomplir (3); à cet égard M. Anatole France semble regretter un peu de ne pas avoir embrassé la carrière des armes (4). Mais il avoue que la caserne n'exerçait sur lui aucun attrait ; la cause de son admiration pour l'armée est peut-être qu'il n'aurait pu supporter la vie militaire : « je n'eus jamais aucun goût pour la caserne, et j'aurais fait un mauvais soldat; c'est peut-être pour cela que j'admire si fort l'armée » (5); il raconte du reste plaisamment la façon originale dont il servit son pays en 1870 (6). Néanmoins, jusque vers 1890, son attachement à l'armée ne fait pas de doute.

Il en est tout autrement aujourd'hui; il ne cesse de déplorer « ces grands armements qui arrêtent tout progrès intellectuel, moral et matériel dans l'Europe continentale; c'est une grande folie, et ruineuse, qui finira dans le ridicule » (7). Il ne pouvait pas avoir une opinion différente sur un fait produit par le régime capitaliste : si la disparition future de la guerre et des armées qui l'alimentent est certaine, elle est retardée par le maintien d'une organisation surannée; depuis de longues années il annonçait que de nouvelles guerres seraient provoquées par la concurrence économique des nations : « les terribles rivalités industrielles et commerciales qui grandissent autour de nous font pressentir de futurs conflits et rien ne nous assure que la France ne se verra pas un jour enveloppée par une conflagration européenne ou mondiale »; la nécessité d'entretenir des armées pour parer aux dangers d'agression apporte un nouvel élément perturbateur à l'ordre social déjà précaire et imparfait (8). Le malheur est que la préparation à la guerre, aujourd'hui comme autrefois, coûte fort cher, et les res-

(1) *La vie littéraire*, T. I, p. 81.
(2) *Ibid.*, p. 332. Cf. *Ibid.*, p. 21 ; *Notice sur Vigny*, p. 69 ; *etc.*
(3) *Le livre de mon ami*, p. 67 ; *Le lys rouge*, p. 37.
(4) *Ibid.*
(5) *La vie à Paris*, dans le *Temps*, 6 août 1886.
(6) *La vie littéraire*, T. II, p. 309 ; Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 253-255.
(7) *La mannequin d'osier*, p. 27 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 140.
(8) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXXIV.

sources financières y suffisent à peine (1); l'intérêt de l'Etat exigerait donc que le système de la paix armée prenne fin.

Pourtant chaque nation conserve ses forces militaires et s'attache à les rendre supérieures à celles de ses voisines; chacune se vante d'avoir la première armée du monde et dans l'esprit du peuple elle la possède réellement, « car toutes les armées sont les premières du monde; la seconde armée du monde, s'il pouvait en exister une, se trouverait dans un état d'infériorité notoire; elle serait assurée d'être battue; il faudrait la licencier tout de suite; aussi toutes les armées sont-elles les premières du monde », ce qu'il fallait démontrer; chacune conserve son rang de première du monde malgré les plus effroyables revers, car, si les victoires sont dues aux qualités des combattants, la fatalité est seule responsable des défaites; voilà quelles sont les conceptions de la foule sur la situation militaire (2). Au reste les armements sont pour tous les citoyens un objet de réprobation sincère ou simulée; les uns s'y soumettent d'autant plus volontiers qu'ils y trouvent leur intérêt, ce sont les riches désireux d'avoir à leur disposition des défenseurs pour leurs richesses, les gens d'affaires qui espèrent acquérir au dehors des marchés, les industriels qui reçoivent les commandes de canons et de navires; les autres déplorent réellement la situation actuelle, mais, parmi eux, certains s'y résignent comme à un mal inévitable, tandis qu'un second groupe de citoyens, avec M. Anatole France, en attendent impatiemment la fin; tel est le tableau que notre auteur nous présente de la société considérée au point de vue de la guerre et de l'armée (3).

Celle-ci lui inspire « du dégoût » : il y découvre des caractères « de servitude, de fausse gloire et de cruauté » contraires à son propre naturel; aussi le service militaire lui paraît-il « la plus effroyable peste des nations policées » (4). Il n'en reconnaît pas la noblesse : si l'état des hommes est noble en proportion des dangers courus, les paysans et les ouvriers sont les hommes les plus nobles; le militaire est exposé aux balles pendant quelques heures de sa vie, tandis que le travailleur de la paix est livré presque sans défense à la misère pendant toute son existence (5). Non seulement le service militaire n'est pas noble, mais il est cruel : il force les recrues à abandonner leur foyer, leurs

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. 133.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 204-205.
(3) *Ibid.*, p. 174.
(4) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 157-158 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 130-131).
(5) *Ibid.*, p. 166 (reproduit *Ibid.*, p. 133).

affections et leurs intérêts pour une vilaine caserne où ils sont en butte aux menaces, aux injures et aux punitions (1).

L'armée est détestable, moins par la désolation qu'elle sème dans la guerre, que par l'ignorance et la stupidité qui lui font cortège. Les vieux officiers ne connaissent que leurs règlements qui sont eux-mêmes absurdes (2); ils ne savent qu'obéir et commander, et leur caractère ne change pas quand leur carrière est terminée (3). Les sous-officiers ne songent qu'à terrifier leurs hommes pour jouir de leur puissance (4). Quant aux soldats, ils sont soumis à une instruction identique pour tous, si bien que « les hommes ingénieux et adroits y attendent indéliniment les stupides » (5). Cette instruction est purement artificielle, tout comme les grandes manœuvres : celles-ci ne sont pas une image fidèle de la guerre puisque tout y est prévu alors qu'à la guerre l'imprévu est la règle; elles sont de plus l'occasion, par les dégâts causés parfois volontairement, d'indemnités souvent injustifiées (6).

Si, malgré les vices de son organisation intérieure, l'armée est conservée, c'est que plusieurs facteurs concourent à son maintien. D'abord les gouvernements « ont intérêt à maintenir le service obligatoire pour tous, afin de conduire une armée au lieu de gouverner une nation » (7) : le service militaire a pour effet d'inspirer un esprit de discipline aux citoyens, qui ne songent plus ensuite à s'insurger; la jeunesse ardente, trop disposée à soulever les pavés des capitales, emploie son énergie aux corvées de quartier et y met une sorte d'ardeur dans l'espoir des galons de caporal; enfin, en cas de besoin, elle soutient les chefs d'État (8). Le monde du commerce voit d'autre part avec plaisir des troupes s'installer dans les villes, car elles y « font aller le commerce » (9). La foule est également favorable au maintien de l'armée : « cette douce espérance de carnage qui sourit mollement au fond du cœur paisible des bourgeois » est flattée par la vue d'un bateau de guerre (10); « notre méchanceté

(1) *Le lys rouge*, p. 117.
(2) *L'orme du mail*, p. 75-90.
(3) *Jocaste et le chat maigre*, p. 249-251 ; *Thaïs*, p. 160; *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 174; *L'orme du mail*, p. 70; *Opinions sociales*, T. II, p. 134-135; *etc.*, *etc.*.
(4) *Le mannequin d'osier*, p. 216-217. Cf. *Ibid.*, p. 14-17.
(5) *Ibid.*, p. 19.
(6) *Crainquebille*, *etc.*, p. 139-156.
(7) *Le mannequin d'osier*, p. 30 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 142).
(8) *Le lys rouge*, p. 377; *Le mannequin d'osier*, p. 27-30; *Opinions sociales*, T. II, p. 140-142; *Barbe Bleue*, *etc.*, p. 166.
(9) *L'île des Pingouins*, p. 407.
(10) *Pierre Nozière*, p. 248-249.

invétérée » nous fait admirer la noblesse des militaires, qui pourtant est imaginaire : « les peuples continuent d'honorer le métier de boucher et de bourreau quand il est ancien dans les familles, et on mesure chez les peuples polis l'illustration des citoyens sur la quantité de meurtres et de carnages qu'ils portent pour ainsi dire dans leurs veines » (1); telle était l'origine de la noblesse d'après le bon abbé Coignard, et actuellement encore on appelle héros tous ceux qui portent l'uniforme, car « c'est bien le moins qu'on flatte un peu les gens qu'on envoie se faire tuer » (2); donc les populations dans leur ensemble sont heureuses d'avoir des troupes à acclamer. L'Eglise soutient également l'armée, d'abord parce qu'elle a comme celle-ci un rôle conservateur et que sa mission est aussi de faire régner l'ordre parmi les fidèles, et ensuite à cause de la piété des officiers généraux et supérieurs (3). Les officiers sont en outre directement intéressés au sort de l'armée : leur avenir en dépend, des ressources pécuniaires leur sont fournies par les circonstances de leurs fonctions, de plus ils en tirent une popularité qui peut un jour leur assurer le pouvoir, comme à Napoléon (4). Enfin le peuple lui-même n'est pas toujours rebelle au métier militaire : sans doute il ne faut pas s'illusionner sur la joie des conscrits, les Romains eux-mêmes trouvaient odieux le métier de soldat, comme le prouvent les deux sens du mot *œrumna* (5); mais ce métier est conforme à certains penchants humains : d'abord les militaires sont vêtus d'uniformes multicolores et garnis de toutes sortes d'ornements « qui leur donnent sur les filles l'avantage du coq sur la poule», la vue de leurs armes leur donne aussitôt de l'entrain; en second lieu leur rôle est de combattre et répond à l'instinct du meurtre qui subsiste dans l'homme, puisque celui-ci est « naturellement voleur, libidineux, destructeur et sensible à la gloire »; enfin la pensée n'est pas l'apanage de l'armée, ni le propre de l'homme (6); pour toutes ces raisons les jeunes gens appelés au service militaire « s'y ruent en chantant; sinon, ils y sont mis de force » (7).

---

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 165 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 132-133).
(2) *Les mannequin d'osier*, p. 5 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 138).
(3) *L'Eglise et la République*, p. 24; *La révolte des anges*, p. 3, 116.
(4) *Barbe Bleue, etc.*, p. 228; *Les dieux ont soif*, p. 281-282.
(5) *Le mannequin d'osier*, p. 7-8; *Sur la pierre blanche*, p. 13-14.
(6) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 161-163 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 131-132). Cf. *La vie littéraire*, T. III, p. 105; *L'étui de nacre*, p. 240; *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 113-114; *Le mannequin d'osier*, p. 30-31; *Opinions sociales*, T. II, p. 142.
(7) *Le mannequin d'osier*, p. 31 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 142).

Mais M. Anatole France espère que tant d'intérêts et d'instincts pourront être paralysés par la sagesse dont il ne faut jamais désespérer. Il ne souhaite pas que l'armée disparaisse, mais il veut qu'elle change de caractère; déjà elle a subi de telles transformations que des modifications nouvelles sont à prévoir. Il espère donc qu'un jour l'organisation actuelle fera place à une forme nouvelle, conforme à l'idéal socialiste; la défense du sol sera le seul objet des forces militaires de l'avenir, et les milices se substitueront à nos régiments : « les socialistes, contraires à toute entreprise de conquêtes territoriales, proposent d'organiser les milices uniquement en vue de la défense du sol » (1). Il ne doute pas que l'armée de l'avenir, au lieu d'être un instrument de guerre, soit destinée à faire régner la paix sur le monde.

Section V. — La Guerre.

Le but avoué de l'entretien de forces militaires considérables est de permettre de faire face aux nécessités d'une guerre éventuelle; or la fonction n'est pas plus séduisante que l'organe. M. Paul Gsell (2) a mis en lumière les sentiments d'indignation et d'horreur que la seule idée de guerre fait naître dans l'âme de M. Anatole France, mais il exagère un peu quand il affirme que « M. Bergeret a toujours détesté la guerre »; en réalité la pensée du grand maître, quoique pleine d'hostilité pour ce fléau depuis fort longtemps, a suivi dans son appréciation des luttes armées la même évolution que dans sa conception des caractères des forces militaires destinées à y prendre part.

Au début de sa carrière littéraire, il a fait un éloge sans réserve de la guerre. Celle-ci, écrivait-il au lendemain de cette revue militaire qui l'avait rempli d'enthousiasme pour l'armée (3), est une nécessité pour l'Humanité : l'homme est naturellement violent, on ne peut l'empêcher de satisfaire ses instincts brutaux, le mieux est donc de s'efforcer d'atténuer les effets de sa perversité par une canalisation de ses penchants; la guerre est seule capable d'atteindre ce but : « elle représente la seule conciliation que l'homme ait jusqu'ici trouvée entre ses instincts brutaux et son idéal de justice, elle règle la violence et constitue ainsi le plus grand résultat que notre espèce ait encore obtenu pour l'adoucissement des mœurs ». C'est elle qui entretient les vertus

(1) *M. Bergeret à Paris*, p. 67-69 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 146-147).
(2) *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 241.
(3) *La vie à Paris*, dans le *Temps*, 18 juillet 1886.

militaires, les plus belles de toutes et les plus fondamentales, sans lesquelles la société ne peut subsister; sa disparition entraînerait celle des belles qualités qu'elle met en œuvre, si bien que non seulement « il est chimérique d'espérer ce résultat », mais de plus il est « dangereux d'y travailler » : « plus j'y songe, et moins j'ose souhaiter la fin de la guerre »; la paix universelle n'est pas désirable puisque l'homme n'aurait plus alors à faire preuve de vertus capables de triompher de la fatalité : « ce serait payer trop cher la paix universelle que de l'acheter au prix des sentiments de courage, d'honneur et de sacrifice que la guerre entretient au cœur des hommes ». La civilisation est née de la guerre : les premières cités furent des enceintes fortifiées et pour subsister elles instituèrent « l'esprit d'ordre, de dévouement et de sacrifice, l'obéissance aux lois et la fraternité des citoyens »; actuellement encore la force est l'agent du progrès en donnant la puissance aux meilleurs (1). Ce dernier point fait apparaître l'inspiration qui a dominé l'esprit de M. Anatole France à l'époque où il exposait ces pensées : l'idée de sélection naturelle se répandait de plus en plus et avait produit sur lui une vive impression.

Mais bientôt il crut s'apercevoir que la guerre n'avait pas les vertus qu'il lui avait attribuées. Il réfuta dès lors les arguments qu'il avait présentés en faveur de la guerre : — 1° la violence, qu'il avait tenue jusqu'alors pour naturelle et inévitable, n'a plus à être endiguée; la civilisation, en affaiblissant les énergies naturelles (2), a grandement atténué les effets de la brutalité humaine; — 2° un compagnon du sage Gallion manifesta les mêmes craintes que notre auteur au sujet des effets possibles de la disparition de la guerre sur les vertus nées du danger; l'argument présenté est absolument identique à celui que la revue du 14 juillet 1886 avait suggéré à M. Anatole France : « si la guerre cessait, que deviendraient la force des caractères, la grandeur d'âme, l'amour de la patrie ? » mais Gallion n'a aucune peine à lui montrer que ses inquiétudes sont vaines, le courage trouvera facilement un emploi dans l'effort que chacun devra accomplir pour se vaincre soi-même : « quand les hommes auront cessé de se vaincre entre eux, ils travailleront à se vaincre eux-mêmes, et c'est là le plus vertueux effort qu'ils puissent faire, le plus noble emploi de leur courage et de leur magnanimité » (3); — 3° enfin, si la guerre est à l'origine de la civilisation, elle n'est plus maintenant qu' « un mal héréditaire »; elle a créé la cité, il faut bien le reconnaître,

(1) *La vie à Paris*, dans le *Temps*, 18 juillet 1886.
(2) *La vie littéraire*, T. IV, p. 48.
(3) *Sur la pierre blanche*, p. 66.

mais elle n'est pas nécessaire pour assurer le salut des sociétés modernes (1).

Elle ne se justifie donc pas par son utilité et encore moins par sa nécessité. Elle subsiste cependant parce que plusieurs causes concourent à son maintien. La première semblerait être l'instinct meurtrier de l'homme, que nous connaissons déjà, et qui se manifeste dès qu'un prétexte se présente : la cupidité, la convoitise le mettent toujours en œuvre. La violence fait bien courir des risques, mais les jeunes hommes ne songent guère à la mort et ne considèrent que les avantages de la guerre : la solde, les randonnées, la gloire. Les travaux de la paix sont plus pénibles, plus longs, plus monotones, sans honneur, et exigent quelquefois de l'intelligence; quoi d'étonnant à ce que les hommes leur préfèrent la guerre ? les princes suivent l'avis de leurs sujets et recherchent la gloire, ils seraient méprisés s'ils agissaient autrement (2).

Pourtant M. Anatole France ne semble pas persuadé que la loi du meurtre soit inéluctable : il laisse à un personnage imbécile le soin de formuler cette théorie pessimiste (3); dès longtemps il a constaté qu' « en somme les peuples n'aiment pas la guerre, et ils ont bien raison » (4). Ceux mêmes qui ne peuvent supporter que l'on vive en paix avec l'univers (5) se gardent bien de suivre personnellement leurs exhortations belliqueuses (6), ce qui prouve bien qu'ils ne dédaignent pas les bienfaits de la paix; dès qu'un conflit européen semble sur le point d'éclater, les peuples cessent de manifester leur fierté et s'efforcent de conjurer le danger au lieu de l'alimenter (7); il est donc clair que « partout le peuple a la guerre en exécration » (8). Au surplus, pendant la longue période pastorale, les hommes n'étaient pas belliqueux (9), pourquoi l'ont-ils été ensuite ?

C'est que des causes diverses les y poussèrent au cours des siècles. Ce fut d'abord la faim : les tribus primitives s'efforcèrent de s'établir sur des terres fertiles, comme les Israélites dans le pays de Chanaan. L'amour y contribua égale-

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 179-180; *La révolte des anges*, p. 251.
(2) *Balthasar*, p. 243; *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 167; *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 685-686, et 15 septembre 1921, p. 235.
(3) *Histoire comique*, p. 166-167.
(4) *La vie littéraire*, T. III, p. 113.
(5) *M. Bergeret à Paris*, p. 289.
(6) *Ibid.*, p. 330-331.
(7) *L'île des Pingouins*, p. 364-365.
(8) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 22.
(9) *Sur la pierre blanche*, p. 194-195.

ment, l'exemple de l'enlèvement des Sabines le prouve. Les animaux n'ont pas d'autre mobile dans leurs luttes et l'homme leur ressemble en cela; mais il les surpasse en cruauté et en hypocrisie lorsqu'il imagine des prétextes, tels que l'honneur, car on ne voit pas ce que vient faire un sentiment si noble dans une action aussi bestiale; c'est pourquoi « moins le but de la guerre est simple, clair, précis, plus la guerre elle-même est odieuse et détestable »; car, si le mobile invoqué n'est qu'un prétexte, il est une marque d'hypocrisie, et, s'il est exact, il prouve la brutalité de ceux qui se battent pour une abstraction (1). Mais le plus souvent c'est la faim qui détermina la guerre dans le passé (2).

La misère, universelle au Moyen Age, provoqua des troubles constants (3). Cependant les Temps modernes ajoutèrent à la faim et à l'amour d'autres causes de conflits par la découverte de nouvelles terres : les horreurs de la politique coloniale datent de cette époque (4). Depuis lors, les guerres eurent surtout des causes artificielles et abstraites, que le prince des sceptiques refuse de prendre au sérieux : « La déraison des guerres modernes se nomme intérêt dynastique, nationalités, équilibre européen, honneur. Ce dernier motif est peut-être de tous le plus extravagant, car il n'est pas un peuple au monde qui ne soit souillé de tous les crimes et couvert de toutes les hontes. Il n'en est pas un qui n'ait subi toutes les humiliations que la fortune puisse infliger à une misérable troupe d'hommes. Si toutefois il subsiste encore un honneur dans les peuples, c'est un étrange moyen de le soutenir que de faire la guerre, c'est-à-dire de commettre tous les crimes par lesquels un particulier se déshonore » (5). Et précisément l'honneur des princes, qui est une cause de conflit, « est d'une excessive délicatesse : il il suffit d'un souffle pour y faire une tache » (6).

Les gouvernements ont toujours aimé la guerre et se sont efforcés de la déchaîner pour se maintenir au pouvoir : les chefs gaulois, les rois de France, les hommes de la Révolution, Napoléon, comme d'ailleurs les princes nègres, l'ont prouvé, et en général ils invoquaient leur honneur (7). En réalité leur action a toujours été dirigée par leur intérêt :

---

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 168-169, 172-174; *Opinions sociales*, T. II, p. 133-134.
(2) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. XLVIII.
(3) *Sur la pierre blanche*, p. 196-197.
(4) *Ibid.*, p. 197-198.
(5) *L'orme du mail*, p. 282-283.
(6) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 167.
(7) *Jocaste et le chat maigre*, p. 247; *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 167-168, 180; *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 187; *Opinions sociales*, T. II, p. 137; *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 685; *etc.*

ils voient, aujourd'hui comme autrefois, dans les conflits internationaux un moyen de maintenir leurs peuples dans l'obéissance et d'ajourner des réformes sociales que la situation aurait exigées (1).

L'intérêt des militaires s'ajoute à celui des gouvernants; l'avancement des officiers est subordonné aux occasions qui leur sont fournies de déployer leurs qualités (2). Le chauvinisme, cette « criminelle démence », résulte du culte du peuple pour son armée et s'accorde naturellement avec les aspirations des chefs; le patriotisme ombrageux qui le caractérise peut engendrer de graves difficultés internationales (3).

Mais, comme nous devions nous y attendre, le régime capitaliste est la principale cause de guerre : les financiers s'efforcent de provoquer des conflits « tant pour le gain que leur procureront les fournitures de guerre que pour l'accroissement que la victoire donnera à leurs affaires » (4). Pour vaincre la concurrence étrangère, les hommes d'affaires recourent volontiers à la force de leur Etat : ils font ainsi tuer les deux tiers des habitants du pays rival pour obliger les autres à leur acheter leurs produits; l'administration des Finances elle-même peut provoquer indirectement des litiges internationaux par des manœuvres destinées à servir ses intérêts; quant aux fournisseurs d'engins, ils font courir le bruit que leurs voisins s'arment en secret afin d'obtenir des commandes, en même temps ils alarment les autres nations et le conflit peut devenir aigu (5). Ainsi, la principale cause de guerre est actuellement dans les rivalités d'intérêts des capitalistes; le régime capitaliste apparaît encore une fois à M. Anatole France comme la source de tous les maux.

Tous ces intérêts convergents aboutissent parfois à la guerre tant désirée, dont la conduite fait naître beaucoup d'illusions dans l'esprit des hommes. On s'imagine volontiers que l'issue des opérations dépend des qualités des combattants; il n'en est rien : « la guerre n'est qu'une suite de hasards (6). »

L'art de la guerre n'existe pas. Il n'y a pas de stratégie : « Ce qu'on appelle stratégie est au fond l'art pratiqué par

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 65.
(2) *L'orme du mail*, p. 74; *Le petit Pierre*, p. 15.
(3) *L'île des Pingouins*, p. 379-380; *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 685; Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 261-262.
(4) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 685.
(5) *Le jardin d'Epicure*, p. 284; *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 65-66; *L'île des Pingouins*, p. 176-179, 383; *La révolte des anges*, p. 188, 300-302; Paul Gsell, *Les matinées de la Villa Saïd*, p. 260-262; *etc.*.
(6) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. 355.

l'agence Cook. Il consiste essentiellement à passer les rivières sur des ponts et à franchir les montagnes par les cols » (1). Du reste, pour conduire des masses d'hommes considérables à travers des opérations de toutes sortes, il faudrait être doué de qualités surhumaines; les progrès techniques multiplient d'autre part les causes d'erreur et rendent inutile le génie des chefs; ils ont aussi pour effet de donner la victoire au plus grand nombre. Mais, les mouvements de troupes une fois effectués, on indique après coup sur les cartes la marche des armées telle qu'elle aurait dû s'effectuer : « cet ordre se détermine généralement après l'action et c'est le génie des grands capitaines d'ériger en système, à leur gloire, les caprices du hasard »; on ne doit donc pas s'y laisser prendre (2).

Quant à la tactique, elle n'existe pas davantage. Dans une bataille, deux généraux sont en présence, stupides tous deux ordinairement; or il faut bien que l'un des deux soit vaincu, et par suite l'autre est nécessairement vainqueur; le plus souvent le hasard seul détermine l'issue des batailles, mais comme il est impossible de démêler son rôle exact on attribue tout le mérite de la victoire au général vainqueur. Les combats se déroulent dans la plus grande confusion, rien n'y peut être discerné; mais ici encore les historiens et les tacticiens excellent à expliquer sur les cartes les péripéties des événements que personne n'a vus nettement. La plupart du temps le vainqueur ne s'aperçoit de sa victoire que quand l'ennemi est en fuite; c'est pour lui une heureuse surprise, et le vaincu doit profiter de cet état d'esprit pour demander la paix : elle lui sera accordée à de bonnes conditions parce que le vainqueur craint de perdre l'avantage inattendu qu'il a obtenu, n'étant pas certain de la suite des événements, et n'est pas encore exaspéré par la résistance qu'il rencontre (3).

Les hommes de guerre remportent donc en général leurs victoires sans avoir raisonné (4). Les qualités que leurs fonctions supposent ne se rencontrent jamais ensemble dans le même personnage : Antoine en possédait beaucoup et c'est ce qui le rendit remarquable (5); le maréchal Maurice de

(1) *Crainquebille, etc.*, p. 167.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 177; *Opinions sociales*, T. II, p. 135; *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. XLVII; *Barbe Bleue, etc.*, p. 227-228; *La révolte des anges*, p. 296-297; *etc.*
(3) *La vie littéraire*, T. I, p. 252; *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 330; *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 178; *Le mannequin d'osier*, p. 40-41; *Opinions sociales*, T. II, p. 136; *Barbe Bleue, etc.*, p. 108-109; *Les dieux ont soif*, p. 281-282; *etc.*
(4) *La vie littéraire*, T. III, p. 308.
(5) *Ibid.*, T. IV, p. 125.

Saxe, pour qui notre auteur éprouve une grande admiration, était incapable de diriger une armée trop nombreuse (1); quant à Napoléon, s'il fut grand, il le fut par ses défaites autant que par ses victoires et ne doit pas faire croire à un génie supérieur (2).

Si la science des chefs est imaginaire, l'héroïsme des soldats ne l'est pas moins. Cela résulte de la manière dont M. Anatole France se représente les batailles : « Les troupes en ligne sont mises, de part et d'autre, dans l'impossibilité de fuir. C'est tout l'art des batailles ». Les soldats sont poussés en avant par la crainte des dangers qu'ils courraient en fuyant et « ils vont à l'ennemi comme au moindre danger »; les succès des armées de la Révolution n'auraient pas d'autre cause que la sévérité des sergents la Ramée (3). Quand d'aventure le courage militaire est réel chez certains hommes, il est « un pur effet de l'imprudence » et ne mérite pas les éloges dont il est l'objet (4). On ne peut découvrir un peu d'héroïsme que chez les vaincus et dans les déroutes : les actions d'éclat analogues à celles de Decius et de Cynégire se placent aux époques les plus néfastes de l'histoire des peuples (5). Le public ne se rend pas compte du mérite qu'il faut déployer dans les retraites, comme il s'est vu par l'exemple de la retraite de Prague, qui fit la gloire éternelle du maréchal de Belle-Isle mais le rendit impopulaire (6). L'habileté des vaincus doit consister à répandre un sentiment contraire en parant leur défaite de tous les attributs de la grandeur et de la beauté; les Italiens se sont toujours montrés remarquables dans cet art : dès l'Antiquité, ils célébrèrent les batailles de la Trebbia, du Trasimène et de Cannes; « il n'est pas jusqu'à l'inaction désastreuse de Fabius qu'ils n'aient glorifiée, à ce point qu'après vingt-deux siècles on admire la sagesse du Cunctator, qui n'était qu'une vieille bête »; de nos jours encore ils pratiquèrent la même méthode après Novare, après Lissa, après Adoua (7). Mais les vertus militaires, dans l'esprit de notre auteur, sont la plupart du temps une simple apparence.

Ainsi la guerre n'est belle ni par ses causes ni par ses actions. Elle ne l'est pas davantage par ses effets. De tous les bienfaits que M. Anatole France lui a autrefois attribués, il ne lui en reconnaît plus qu'un : celui d'avoir créé la cité,

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. 187; *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 483.
(2) *L'île des Pingouins*, p. 172; *Le petit Pierre*, dans la *Revue de Paris*, 1er octobre 1915, p. 464.
(3) *Le mannequin d'osier*, p. 8-9.
(4) *L'île des Pingouins*, p. 310.
(5) *Le mannequin d'osier*, p. 5-6.
(6) *Pierre Nozière*, p. 195.
(7) *Le mannequin d'osier*, p. 37-38.

la civilisation et l'amour de la patrie; elle a permis aux hommes du Moyen Age de préparer la société meilleure dont nous jouissons actuellement; mais tout le bien qu'elle pouvait faire est réalisé; elle ne peut plus être dès lors qu' « un crime horrible et stupide maintenant que les peuples sont liés entre eux par la communauté des arts, des sciences et du trafic » (1).

Elle n'a même pas l'avantage d'assurer au vainqueur la possession du territoire conquis; la culture et l'administration économique peuvent seuls donner ce résultat : la grandeur de l'Empire Romain était due, non aux légionnaires, mais aux colons qui venaient les remplacer (2); l'histoire de France fournit également l'exemple des événements de la guerre de Cent ans : les échecs subis par les Anglais à partir de 1428 s'expliquent par le seul fait qu'à cette date ils commencèrent à s'emparer de régions où ils ne prenaient pas pied, sans se rendre compte qu' « on ne s'empare vraiment de la terre que par le labour » (3). Les biens acquis par des moyens violents sont facilement perdus : « la guerre donne aux hommes des richesses et les leur ôte » (4). Ce n'est donc pas ainsi que l'on peut s'enrichir.

Non seulement la guerre ne produit aucun effet heureux, mais elle engendre des maux de toutes sortes. Les misères des soldats démentent les descriptions élogieuses que Tite-Live faisait des batailles (5); elles ont été beaucoup accrues depuis que tout le monde est obligé d'y participer; autrefois il n'y avait que quelques morts dans chaque combat, et encore chacun n'allait-il en guerre que s'il le voulait; aujourd'hui tous les citoyens, même les savants et les laboureurs, doivent abandonner leurs travaux pour s'acquitter de ce devoir : c'est le résultat de « l'institution monstrueuse du service pour tous », et ainsi « la caserne est une invention hideuse des temps modernes » (6). Les combattants ne sont pas seuls à souffrir de la guerre; celle-ci exerce ses ravages sur tout le pays : la peste et la famine sont ses compagnes assidues; les armées sèment la terreur et la désolation partout où elles passent, elles martyrisent les habitants, brûlent les maisons et détruisent les récoltes, réduisant les cultivateurs à se faire brigands pour vivre (7). Il peut même

(1) *La révolte des anges*, p. 251. Cf. *Ibid.*, p. 205; *La vie littéraire*, T. I, p. 96-97; *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 179-180.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 14-15.
(3) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. XLIX.
(4) *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 142.
(5) *L'étui de nacre*, p. 240-241.
(6) *Le lys rouge*, p. 116-117.
(7) *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 44; *L'île des Pingouins*, p. 115-116; *Barbe Bleue*, *etc.*, p. 96; *Le génie latin*, p. 256; *etc.*

arriver que la nation qui a été victime de ce fléau subisse une dégénérescence intellectuelle de longue durée (1) ou perde son prestige scientifique et littéraire à cause de l'aversion universelle inspirée par les vaincus (2). Si l'on ajoute que ceux qui ont exposé leur vie dans les batailles conservent des habitudes de brutalité et d'arrogance (3), on aura suffisamment prouvé que les conséquences de cette calamité ne sont pas meilleures que ses causes et ses pratiques.

Les vices de la guerre sont communs à tous les conflits armés, mais ils sont particulièrement apparents dans les guerres coloniales. Le temps n'est plus où M. Anatole France affirmait que « l'antipathie de la race blanche pour la race jaune est si naturelle qu'il y a presque de la monstruosité à la vaincre » et que « l'âme nippone est en horreur à la nôtre » (4). Depuis qu'il nie les différences de races, il considère les expéditions coloniales comme des entreprises criminelles: « les colonies sont le fléau des peuples » et leur conquête doit être condamnée par son absurdité même (5). Il estime que la politique coloniale, qui a son origine dans les découvertes maritimes du XV^e^ siècle, ne durera pas éternellement; elle est actuellement dans les mœurs, mais elle n'y a pas toujours été et n'y sera pas toujours; on peut donc la définir « la forme la plus récente de la barbarie ou le terme de la civilisation », elle est fondée sur le principe provisoirement admis que les peuples forts peuvent et doivent détruire les peuples faibles (6).

Les causes qui déterminent les expéditions lointaines sont exactement celles qui déchaînent les guerres continentales, elles se résument dans l'organisation capitaliste : « la politique coloniale est le fond même de la politique capitaliste » (7) ; la concurrence industrielle en est le fondement (8) et les intérêts des métallurgistes qui reçoivent les commandes de cuirassés s'y ajoutent (9). Tout le monde désire voir se multiplier de semblables campagnes: la marine et l'armée y recueillent de la gloire, de l'avancement, des décorations et des pensions; le clergé y voit le signal d'une extension du champ ouvert à la propagande reli-

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. XX-XXI.
(2) *Le mannequin d'osier*, p. 33-34.
(3) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 196.
(4) *La vie littéraire*, T. III, p. 2-3.
(5) *Sur la pierre blanche*, p. 223.
(6) *Ibid.*, p. 224-225.
(7) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 76.
(8) *Ibid.*, T. II, p. 84 ; *Sur la pierre blanche*, p. 215-216.
(9) *L'île des Pingouins*, p. 364.

gieuse; les fournisseurs militaires reçoivent des commandes nombreuses; les gens influents obtiennent des concessions dans les territoires conquis; les brasseurs d'affaires y voient une occasion favorable à leurs agissements ; la foule tire vanité de la possession d'un vaste empire jaune et noir ; enfin les gouvernements, en organisant ces expéditions, s'attirent les sympathies de toutes les catégories de citoyens, plus sûrement que par des réformes sociales (1). Aussi les hommes au pouvoir, pour défendre leur position menacée et résister aux assauts des capitalistes en s'attachant les plus ardents d'entre eux, se livrent-ils volontiers à des entreprises de ce genre; nous devons nous réjouir de leur modération, grâce à laquelle nous ne sommes pas trop chargés de colonies (2).

Les guerres coloniales, peu recommandables par leurs causes, le sont encore moins par leurs conséquences. Leur premier résultat est que le peuple conquérant se montre d'une cruauté inouïe vis-à-vis des indigènes: « l'on ne vient à bout des sauvages que par une sauvagerie perfectionnée » (3) ; l'indifférence morale pratiquée à l'endroit des animaux s'applique également aux sauvages et permet de les exterminer sans remords (4). Dans tous les temps les nations colonisatrices ont martyrisé les habitants des terres convoitées : dès l'époque de la puissance des Phéniciens les soldats ivres assommaient pour s'amuser les femmes et les enfants indigènes, les habitations étaient incendiées, les villes bombardées, les habitants massacrés; la lutte est très facile, car les populations attaquées ne peuvent opposer à l'artillerie du conquérant que quelques armes primitives et à peu près inoffensives; le vainqueur est donc certain de l'impunité (5). D'autre part, après la conquête, les personnages chargés d'administrer le pays se trouvent en présence de peuples dont ils ne connaissent pas les coutumes; si l'on considère en outre que leur intelligence est souvent médiocre et leur âme cupide, on s'aperçoit que les misères des indigènes continuent après la lutte et que la domination étrangère est dure pour eux, à moins que le hasard ne leur

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 227-229.
(2) *Ibid.*, p. 229; *L'île des Pingouins*, p. 380-382.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 48.
(4) *Histoire comique*, p. 164-165.
(5) *Jocaste et le chat maigre*, p. 192; *Le jardin d'Epicure*, p. 180 ; *Filles et garçons*, p. 11 ; *Les opinions de M. Jérôme Coignard* p. 48; *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 190, 210-211 ; *Sur la pierre blanche*, p. 198, 208-211 ; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 79-81 ; T. III, p. 74-76 ; *Histoire comique*, p. 164-165 ; *L'île des Pingouins*, p. 380-381 ; *Le génie latin*, p. 269; *etc., etc.*.

ait donné un chef remarquable comme Savorgnan de Brazza (1).

Quant aux conséquences économiques des conquêtes coloniales, elles sont plutôt mauvaises. On peut quelquefois constater après ces expéditions une hausse du prix des denrées dans la colonie qui les produit, c'est un effet naturel du développement du commerce (2). Mais la question n'est pas là : il importe de savoir si la politique coloniale produit les résultats économiques que l'on attend d'elle; or ce que l'on recherche par ce moyen, c'est la gloire, mais c'est surtout l'acquisition de débouchés pour les produits nationaux (3); l'abbé Coignard a d'abord reconnu que les Espagnols, les Hollandais et les Anglais avaient retiré quelque avantage de l'extension de leurs domaines (4); mais le judicieux Nicole Langelier, plus expérimenté, est d'un avis contraire et démontre l'inconsistance d'une telle illusion. La leçon des faits lui fournit un argument historique : l'Espagne n'a pas retiré du Mexique et du Pérou la prospérité qu'elle espérait, il en fut de même du Portugal avec le Brésil et de la Hollande avec Batavia; les colonies se divisent en deux catégories : les colonies de peuplement ne demeurent fidèles à la métropole qu'autant qu'elles restent pauvres, et dès qu'elles deviennent prospères elles s'en séparent; quant aux colonies de commerce ou d'exploitation, elles enrichissent ceux qui y trafiquent et non la nation qui les possède, elles coûtent en général à celle-ci plus qu'elles ne lui rapportent; elles l'exposent d'autre part à des conflits européens et à des désastres militaires; donc les colonies sont nuisibles à leur métropole au point de vue économique (5). On oppose à cette théorie l'exemple de l'Angleterre, mais celui-ci n'est pas probant : l'Angleterre ne doit pas sa prospérité à son domaine colonial, le Transvaal notamment n'a pas été pour elle une bonne affaire; toute sa puissance lui vient de son commerce; donc cet argument n'a aucune valeur (6). Quant à la France, elle doit s'abstenir, plus que toute autre nation, de se lancer dans des aventures lointaines : ses colonies, qui lui ont coûté tant d'hommes et d'argent, sont les clientes de l'étranger; l'esprit casanier des Français et la médiocrité de la production du pays doivent lui inspirer une conduite plus sage; la conquête de l'Algérie, selon M. Anatole Fran-

(1) *Thaïs*, p. 295; *Sur la pierre blanche*, p. 149-152; *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 72-79; *etc.*.
(2) *Le génie latin*, p. 269.
(3) *L'Eglise et la République*, p. 26; *Sur la pierre blanche*, p. 224.
(4) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 48.
(5) *Sur la pierre blanche*, p. 225.
(6) *Ibid.*, p. 226

ce, a été de sa part une erreur : « elle a, pendant soixante-dix ans, dépouillé, chassé, traqué les Arabes pour peupler l'Algérie d'Italiens et d'Espagnols ! (1) » Nous n'insistons pas sur cette affirmation; nous constatons seulement que notre auteur craint que le Maroc n'excite les convoitises de la France et ne provoque quatre-vingts ans de guerres; il espère cependant que les peuples finiront par s'apercevoir que « les colonies sont pour eux une source de périls et une cause de ruines » (2).

Les rapports nouveaux que l'Europe entretient avec les jaunes lui semblent un argument propre à justifier son espoir. En même temps que la paix romaine, la paix chinoise étendait son empire sur l'Asie; Romains et Chinois nouèrent bien quelques relations commerciales et même diplomatiques, mais ils s'oublièrent bientôt; la civilisation jaune était donc ignorée des Européens quand les Portugais allèrent commercer à Macao. Depuis ce jour les marchands et les missionnaires se livrèrent à des violences et à des rapines qui ne cessèrent pas; bien mieux, les gouvernements envoyèrent en Chine des troupes chargées d'y rétablir l'ordre chaque fois que cela sembla nécessaire; en 1901 une expédition internationale fut organisée et eut pour résultat d'établir la domination de la Russie sur la Mandchourie et la Corée; le Japon alors fit payer aux Russes la politique coloniale de l'Europe entière; tant que l'on ne s'était attaqué qu'aux Chinois, les principes de la guerre coloniale étaient sauvegardés puisque les Chinois ne se défendaient pas; mais les Japonais rendirent les jaunes respectables aux blancs par une victoire qui n'avait rien de colonial. Ils donneront maintenant le spectacle d'un peuple organisateur en instruisant les Chinois dans le sentiment national; désormais tout péril de guerre coloniale en Asie est conjuré; ne craignons pas le péril jaune, il ne s'est pas encore manifesté : tout ce que l'on peut constater, c'est que le régime capitaliste a été enseigné par les Européens aux Japonais, il ne peut survenir entre eux que des antagonismes d'affaires, c'est là un progrès sur la situation antérieure (3). Quant aux noirs, on peut espérer qu'un peuple se dressera pour les faire respecter à leur tour; actuellement on ne peut pas dire qu'ils soient incapables de s'adapter à la civilisation, ils sont seulement en retard de quelques siècles sur les blancs; ils font d'ailleurs des progrès dans les Etats-Unis du Sud : ils ont fourni déjà des romanciers, des poètes, des économistes et des philanthropes; il ne faut donc

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 226-227.
(2) *Ibid.*, p. 229-230.
(3) *Ibid.*, p. 203-219; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 78-85.

pas renoncer au devoir d'éducation qui s'impose aux puissances européennes sur leurs possessions africaines, et du reste un jour viendra où les nègres auront atteint notre degré actuel de civilisation (1). On peut donc espérer que l'impérialisme prendra fin un jour prochain : toutes les nations proclament leurs ambitions et leurs desseins, mais rien n'empêchera les destins de s'accomplir et la paix s'établira (2).

Le socialisme apportera au monde les bienfaits de la concorde, et il ne sera pas réalisé par la violence; à vrai dire, la guerre civile est moins absurde et moins cruelle que la guerre extérieure : les citoyens, dans une lutte de ce genre, ont plus de chances de connaître la cause et le but du conflit que lorsqu'ils se battent contre l'étranger; ils ont généralement un intérêt à défendre quand ils y prennent part; les arguments présentés contre les dissensions intestines n'ont aucune valeur : on prétend qu'elles affaiblissent la nation, mais il n'en est rien; cependant il vaut mieux ne pas recourir à ce procédé : « plus les révoltés sont malheureux et partant excusables, moins ils ont de chances de gagner la partie », car leur misère les rend stupides. Aussi la guerre civile, quoique moins inepte que la guerre étrangère, doit-elle être évitée (3).

Sans qu'il soit besoin d'user de violence pour parvenir à ce but, la guerre disparaîtra. La grandeur croissante des armements y contribuera certainement : quand les peuples seront entièrement « engouffrés » dans les armées, « le monstre périra par trop de nourriture, il crèvera d'obésité » (4). Déjà les honneurs rendus aux militaires sont moins pompeux qu'autrefois, et le peuple célèbre plus volontiers les penseurs, comme il s'est vu aux funérailles de Victor Hugo (5). Sans doute il y aura encore des guerres, puisque le capitalisme règne toujours sur le monde, mais la pénétration réciproque des peuples s'accentue, et un jour prochain l'homme sera partout respectable à l'homme (6). Les guerres sont bien moins nombreuses qu'autrefois et paraissent de plus en plus exceptionnelles (7); celle de 1914 a épui-

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 226-223 ; *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 73-74, 77-79.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 234-238.
(3) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 170-171 ; *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 236-240.
(4) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 181 ; *Opinions sociales*, T. II, p. 137.
(5) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 61 ; *Opinions sociales*, T. I, p. 92-93.
(6) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 31-33.
(7) *Sur la pierre blanche*, p. 231-232.

sé l'Europe et aura été peut-être la cause de l'effondrement du régime capitaliste, car ceux mêmes qu'elle a enrichis subissent l'influence de la détresse générale : « elle a élevé, sur la ruine des Etats, des fortunes privées, qui, déjà, commencent à s'abîmer dans l'effondrement de la fortune publique; et l'on peut se demander, avec mes amis socialistes et communistes, si ce n'est pas la fin du régime capitaliste qui vient » (1). Sans doute il suffirait de vouloir et préparer la paix universelle pour la réaliser (2). Mais le mieux est de s'en prendre à la cause pour détruire l'effet : si l'on veut mettre fin aux guerres qui ensanglantent le monde, il faut abattre le régime capitaliste; c'est la conclusion fatale à laquelle M. Anatole France devait nécessairement arriver, le socialisme étant pour lui le remède aux maux provoqués par le capitalisme : « L'Europe socialiste sera probablement amie de la paix. Car il y aura une Europe socialiste, si toutefois l'on peut appeler socialisme l'inconnu qui vient » (3). Par l'établissement d'un régime international approprié aux nécessités de la civilisation, on aura mis fin aux guerres qui ont déchiré le monde et alors on aura fondé la paix universelle sur l'harmonie et la concorde.

(1) *Cahiers des Droits de l'homme*, 1er mars 1922, p. 108.
(2) *Aux étudiants*, p. 44.
(3) *Le mannequin d'osier*, p. 247.

CHAPITRE VIII

La Religion

La religion est selon M. Anatole France un phénomène social redoutable: elle impose aux hommes des contraintes qui s'ajoutent à celles que la nature et la loi ont établies pour le malheur de l'Humanité. Le grand sensualiste, dont l'esprit refuse de se plier aux sujétions étrangères, ne pouvait éprouver à l'égard de la religion des sentiments de bienveillance que son scepticisme aurait tolérés. Ce qui prouve qu'il critique surtout en elle les effets oppressifs exercés sur les âmes et sur les actions des individus, c'est qu'il a eu d'abord pour elle une sorte de respect : tant qu'il n'a considéré que les beautés des cérémonies du culte et l'art des splendides cathédrales ou des modestes chapelles, il a manifesté une piété que son incrédulité ne diminuait aucunement; il a modifié son attitude, semble-t-il, quand il s'est aperçu de l'étendue des contraintes spirituelles et matérielles imposées par la religion aux fidèles. Ainsi s'explique son évolution.

Le respect qu'il a d'abord porté aux choses saintes était tel qu'il en parlait toujours en termes déférants ou mesurés (1); il pouvait même faire appel à ses lecteurs pour reconnaître sa tolérance : « les personnes qui veulent bien me lire savent mon respect pour les choses sacrées » (2), l'atmosphère religieuse où il a coulé son enfance, comme il le déclare lui-même (3), explique sa conduite; Sylvestre Bonnard s'inspire encore de ce sentiment, dans ses rapports avec ses amis et sa pupille. Mais précisément les modifications apportées en 1903 au texte de 1881 du premier roman de notre auteur montrent par plusieurs détails que la pensée du maître n'est plus favorable aux idées saintes; il manifeste en toute occasion de la sympathie pour Satan, que les libertins appellent la Nature (4); il multiplie ses attaques contre l'Eglise dans ses discours et même dans ses romans. Sa théorie des religions est alors établie; elle constitue une critique continue de tout ce qui est divin. Il est

(1) Préface des *Noces corinthiennes*, dans *Poésies*, p. 127.
(2) *La vie littéraire*, T. II, p. 14.
(3) *Le jardin d'Epicure*, p. 11.
(4) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 238.

facile de s'en rendre compte quand on examine les traits communs qu'il a découverts dans les bases et les caractères de tous les cultes, les particularités qu'il attribue à chaque religion, enfin le rôle que l'Eglise lui paraît jouer dans le gouvernement des Etats.

Section première. — Bases et Caractères des Religions.

Toutes les religions ont entre elles une certaine ressemblance : les images du culte ne diffèrent guère suivant que l'on considère nos églises catholiques ou les temples de la Grèce antique; les statuettes de plâtre, de bois ou de terre cuite se retrouvent partout (1). Si les manifestations matérielles des diverses religions présentent de grandes analogies, leurs caractères intrinsèques et fondamentaux sont à peu près identiques, comme nous devions nous y attendre après avoir constaté la similitude de leur aspect extérieur.

La piété est toujours fondée sur le sentiment, elle « est faite du commun sentiment », les cérémonies auxquelles elle donne lieu s'adressent aux sens et non à la raison (2), et c'est ce qui fait la force des croyances de cette nature, car « le sentiment est plus répandu que l'intelligence » (3). Il ne faudrait pas croire que les fondateurs de religions soient des imposteurs désireux de tirer parti de la crédulité des hommes de leur temps, ils sont eux-mêmes victimes des illusions qu'ils font naître dans l'esprit de leurs disciples : « Non, ce ne sont pas des mystificateurs. Ce sont des extatiques » (4). C'est ce que Renan a compris, à l'encontre de Voltaire qui s'était attaché à l'idée de fraude; pourtant M. Anatole France estime que la théorie de Voltaire peut se concilier avec celle de Renan, et que la supercherie joue parfois un rôle dans le succès des apôtres; c'est ce qu'il a déduit des trois conditions de formation d'une religion durable indiquées par un prince oriental de ses amis : 1° une idée générale très simple, à portée sociale; 2° une liturgie ancienne, tirée d'un autre culte, que l'on adapte à cette idée, « car il est à noter qu'un culte naissant emprunte toujours son mobilier sacré au culte régnant et que les nouvelles religions ne sont guère que des hérésies »; 3° une certaine adresse personnelle des apôtres, « un tour de main », « cet

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. 93; *Pierre Nozière*, p. 257-258.
(2) *La vie littéraire*, T. II, p. 8. Cf. *Ibid.*, T. IV, p. III-IV; *Le jardin d'Epicure*, p. 215-216.
(3) *La vie littéraire*, T. II, p. 212.
(4) *Ibid.*, T. II, p. VI. Cf. *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 37.

art des prestiges qu'on appelle dans notre vieille Europe la physique amusante », et c'est là surtout qu'apparaît l'idée de fraude, moins importante peut-être que celle de « pathologie nerveuse », mais pourtant réelle (1). N'exagérons point cependant l'esprit de mystification des fondateurs de cultes nouveaux : la foule ignorante crée elle-même ses dieux, les apôtres donnent seulement une forme à ses aspirations; quant aux hommes cultivés ou puissants, ils n'ont aucune part dans ces mouvements de la pensée populaire (2).

Une religion ne peut subsister que si elle s'appuie sur les sentiments naturels des hommes. Elle exploite le caractère craintif de l'Humanité et se fonde sur l'adoration d'un dieu méchant, car, dit le citoyen Brotteaux, « notre misérable race ne vouerait pas un culte à des Dieux justes et bienveillants, dont elle n'aurait rien à craindre; elle ne garderait point de leurs bienfaits une reconnaissance inutile; sans le purgatoire et l'enfer, le bon Dieu ne serait qu'un pauvre sire » (3). M. Anatole France n'a pourtant pas exprimé de tout temps une opinion aussi choquante pour les croyants; c'est au contraire dès le début de sa carrière qu'il a fondé l'existence des cultes sur le besoin de consolation que chacun éprouve, et il reconnaît que « toutes les religions sont consolantes, même celles qui agitent au chevet du mourant des images terribles » (4); il regrette un peu de n'avoir pas la foi qui lui ferait adopter « les dogmes de la théologie morale », il considère en effet que, « dans un monde où toute illumination de la foi est éteinte, le mal et la douleur perdent jusqu'à leur signification et n'apparaissent plus que comme des plaisanteries odieuses et des farces sinistres » (5).

Il ne paraît pas avoir jamais pratiqué avec ferveur aucun culte, depuis qu'il eut la surprise de constater lors de sa première communion que cet événement n'avait apporté aucun changement à sa vie quotidienne; pourtant son âme voluptueuse aurait été satisfaite s'il avait été pieux, il semble penser à lui-même quand il déclare que « la religion offre aux âmes voluptueuses une volupté de plus : la volupté de se perdre » (6). Mais son caractère indépendant et incrédule ne pouvait s'assujettir à aucun dogme.

Aussi la religion n'est-elle pour lui qu'un ensemble de préjugés destinés à contenter ceux qui croient à l'immortalité de l'âme; les hommes sont généralement portés à

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 38.
(2) *La vie littéraire*, T. II, p. 299-300; *Sur la pierre blanche*, p. 170.
(3) *Les dieux ont soif*, p. 88-89. Cf. *La révolte des anges*, p. 229.
(4) *La vie littéraire*, T. III, p. 72.
(5) *Le jardin d'Epicure*, p. 66-67.
(6) *Le génie latin*, p. 168.

cette illusion, et ils en sont heureux, ils sont sûrs du moins de n'être jamais détrompés : « si, comme il est infiniment probable, ils ont espéré en vain, s'ils ont été dupes, ils ne le sauront jamais » (1). Mais le grand sceptique n'a pas ce bonheur, il admire Epicure qui dissipa l'erreur commune : « les morts n'ont point de connaissance, et le divin Epicure fut sage d'affranchir les vivants des vaines terreurs de la vie future » (2). Les dieux ne sont qu'une création de notre esprit : « les dieux sont des adjectifs » (3). Et pourtant ils déterminent les actions de leurs adorateurs et, par suite, les lois, créées par les mœurs (4). En réalité nous ne pouvons rien connaître d'eux, et l'on ne saurait raisonnablement ajouter foi aux enseignements de « la théologie qui, comme on sait, traite avec une minutieuse exactitude de l'inconnaissable » (5).

Car la religion n'est pas du tout fondée sur la science, elle en est même l'ennemie; M. Anatole France, qui ne croit guère à la valeur de la science, en prend cependant la défense contre les attaques qui lui paraissent être dirigées contre elle par l'Eglise (6); les religions révélées, et notamment le christianisme, ne doivent rien à la raison, et l'abbé Coignard lui-même, à l'exemple de Pascal, si positif ordinairement, refusait d'examiner avec l'aide de son intelligence les articles de foi (7); Galilée fut condamné à faire amende honorable pour avoir professé des doctrines contraires à l'orthodoxie catholique, notre auteur ne veut pas l'oublier (8). L'infaillibilité du pape et des conciles a contribué dans le passé à maintenir les fidèles dans la stricte observation des commandements de l'Eglise (9); aussi continua-t-on à admettre l'astronomie telle qu'elle était conçue au commencement de l'ère chrétienne (10); la structure et les transformations de la terre ne correspondent pas du tout avec les enseignements des Livres saints (11); les règles établies par Dieu ne souffrent aucune exception, si bien qu'on ne peut à aucun

(1) *La vie littéraire*, T. IV, p. 9.
(2) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 62. Cf. *Ibid.*, p. 65; *Thaïs*, p. 79; *etc.*
(3) *Jocaste et le chat maigre*, p. 39.
(4) *Crainquebille, etc.*, p. 79.
(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 16. Cf. *La vie littéraire*, T. IV, p. 242.
(6) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 26-27; T. III, p. 45-46; *Opinions sociales*, T. I, p. 80-81; *etc.*
(7) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 105. Cf. *La vie littéraire*, T. IV, p. 221.
(8) *La vie littéraire*, T. III, p. 217.
(9) *Balthasar*, p. 81; *L'île des Pingouins*, p. 42.
(10) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 24; *L'île des Pingouins*, p. 32.
(11) *La révolte des anges*, p. 125-126, 191, 237-238.

moment s'en affranchir (1); l'usage de la raison a toujours été interdit, et le pape Pie X fut sage de confirmer cette défense dans les études d'exégèse, car l'unité de foi en serait profondément troublée (2).

Ainsi, selon M. Anatole France, la science n'a jamais eu d'influence sur la religion : leurs domaines respectifs doivent rester distincts; il peut y avoir sur chaque point une vérité scientifique et une vérité religieuse qui ne doivent pas se confondre, car « si Dieu nous a donné la science, il ne nous a pas donné *sa* science; sa géométrie n'est pas la nôtre » (3). Mais le vulgaire ne connaît et ne veut connaître que les vérités religieuses; la science ne lui est pas sympathique : « la science n'a jamais fait de tort à la religion et l'on démontrera l'absurdité d'une pratique pieuse sans diminuer le nombre des personnes qui s'y livrent » (4). Du reste, la superstition est universelle, et les vérités scientifiques tendent à devenir les dogmes d'une foi nouvelle (5).

Notre auteur reproche surtout à la religion d'engendrer le fanatisme; c'est un grief fort grave, car « les hommes sont cruels quand un Dieu les agite » (6); pour lui un fanatique est « un homme de la pire espèce » (7). Les martyrs ne méritent pas plus de respect : ils manquent d'ironie, et de plus ils sont toujours fanatiques; enfin ils font preuve d'orgueil intellectuel : « il faut laisser le martyre à ceux qui, ne sachant point douter, ont dans leur simplicité même l'excuse de leur entêtement; il y a quelque impertinence à se faire brûler pour une opinion » (8). La simple dévotion elle-même est aussi l'objet des sarcasmes de M. Anatole France (9).

Il n'a pourtant aucune aversion à l'égard des couvents : ceux-ci ont des charmes, ils sont même conformes à la nature, car l'ascétisme est un sentiment qui n'a rien d'anormal; certains sont gérés avec un esprit qui s'inspire des principes socialistes; l'Assemblée constituante eut tort d'ordonner qu'ils fussent fermés, après que les guerres et le changement des mœurs eurent préparé leur ruine (10).

(1) *L'île des Pingouins*, p. 35.
(2) *Ibid.*, p. 165.
(3) *L'orme du mail*, p. 108.
(4) *L'anneau d'améthyste*, p. 198-200; *Opinions sociales*, T. II, p. 128-129.
(5) *Pierre Nozière*, p. 164-165; *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. XLI.
(6) *Les noces corinthiennes*, dans *Poésies*, p. 228. Cf. *Ibid.*, p. 229.
(7) *La vie littéraire*, T. II, p. 6. Cf. *Ibid.*, T. IV, p. 216, 262.
(8) *Ibid.*, T. III, p. 31-32. Cf. *Le puits de Sainte-Claire*, p. 214.
(9) Notamment : *Pierre Nozière*, p. 305; *L'Eglise et la République*, p. 35; *etc.*
(10) *Le jardin d'Epicure*, p. 164-168; *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 488, 489.

Mais tous les monastères ne se ressemblent pas; il y en eut de bons et de mauvais; leurs caractères varient suivant les temps et les pays, et même suivant les espèces considérées : « le couvent fut longtemps en Occident la ferme, l'école, l'hôpital et la bibliothèque; il y eut des couvents pour conserver la science, d'autres pour conserver l'ignorance; il y en eut pour le travail comme pour l'oisiveté » (1). Si l'opinion portée sur les couvents par l'auteur de *Thaïs* est mixte, il n'en est pas de même des ses sentiments à l'égard des moines; il manifeste bien quelque sympathie pour les religieuses, mais il ne l'étend pas aux hommes des cloîtres; exceptionnellement il leur découvre quelques qualités comme la gaieté (2); néanmoins il n'éprouve pour eux aucune bienveillance, il en convient lui-même : « j'aurais plusieurs reproches à faire aux moines; j'aime mieux dire tout de suite que je ne les aime pas beaucoup » (3). Il constate en eux un esprit militaire : « l'ordre militaire convient aux moines qui sont les soldats par excellence » (4); or ce n'est pas là un compliment, car, bien qu'il déclare quelque part (5) que « l'obéissance du prêtre et du soldat n'est pas sans beauté », il a maintenant perdu depuis longtemps sa confiance première dans les vertus militaires.

D'ailleurs le clergé tout entier ne lui inspire aucune sympathie : pour lui, les prêtres ont tous les défauts des autres hommes (6) et de plus leurs fonctions développent en eux des sentiments qui les rendent mauvais à leur insu (7); il n'est pas douteux qu'il a contre eux des griefs personnels : l'âpreté de son langage et la violence de ses attaques contre l'Eglise semblent le prouver. Il estime que les ecclésiastiques participent de la faiblesse humaine; l'extrême ignorance dans laquelle ils se trouvaient au Moyen Age lui paraît justifier son opinion (8); s'ils ont conservé leur influence sur les fidèles, c'est parce que les croyants s'attachent aux règles de forme du culte : « si dans les règles du salut le fond l'emportait sur la forme, ce serait la ruine du sacerdoce » (9). M. Anatole France admet pourtant qu'il y a de bons prêtres; ce sont ceux dont l'esprit est quelque peu libertin, comme les hérétiques, qui ne croient en Dieu que parce que l'Ecriture le leur commande et gardent une

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 157-158.
(2) *La vie littéraire*, T. IV, p. 98-99.
(3) *Le jardin d'Epicure*, p. 163.
(4) *Thaïs*, p. 325.
(5) *La vie littéraire*, T. IV, p. 100.
(6) *Pierre Nozière*, p. 75.
(7) *L'orme du mail*, p. 26-27.
(8) *L'île des Pingouins*, p. 33.
(9) *Ibid.*, p. 31.

humeur riante malgré leurs études (1); l'abbé Coignard, à n'en pas douter, est pour lui le type du religieux parfait; les prêtres athées méritent également la bienveillance et la pitié, car il pense qu'il y en a (2).

L'athéisme lui apparaît du reste comme la doctrine la plus sage; le citoyen Brotteaux ne concevait pas que Dieu pût exister tel qu'on le représente; invoquant le témoignage d'Épicure, il construisait une théorie scientifique de l'inexistence de l'Etre suprême : « Ou Dieu veut empêcher le mal et ne le peut, ou il le peut et ne le veut, ou il ne le peut ni ne le veut, ou il le veut et le peut. S'il le veut et ne le peut, il est impuissant; s'il le peut et ne le veut, il est pervers; s'il ne le peut ni le veut, il est impuissant et pervers; s'il le veut et le peut, que ne le fait-il, mon Père ? (3) » Il voit en Dieu l'ami de la guerre et constate que le nom donné par la Bible au Créateur du monde signifie « maréchal de camp » (4). Il lui attribue comme caractères essentiels l'injustice (5) et la méchanceté (6); il le trouve immoral (7). Il le considère comme le défenseur des iniquités sociales, « très bon pour les riches et très méchant pour les pauvres » (8), et l'ennemi des réformes égalitaires et de la suppression de l'argent (9). C'est à cela qu'il paraît attribuer la piété de la bourgeoisie actuelle (10). Quant au socialisme chrétien, préconisé par son héros Choulette, ce n'est pour lui qu'une utopie irréalisable et ridicule (11).

Les religions ne lui semblent donc pas reposer sur des bases bien solides. Il constate du reste qu'elles ne règnent jamais longtemps sur les âmes; le temps les crée et les détruit, et elles se succèdent sans que l'on puisse distinguer la cause qui les fait tomber dans l'oubli pour être remplacées par d'autres; les dieux ne sont pas plus immortels que les hommes qui les ont inventés, ceux mêmes qui vivent deux mille ans ne durent pas longtemps par rapport à l'Humanité (12). De plus, dans le cours de leur existence, les croyances se modifient sans cesse sous l'influence des

(1) *Le puits de Sainte Claire*, p. 3-4.
(2) *Barbe Bleue, etc.*, p. 302.
(3) *Les dieux ont soif*, p. 212-213.
(4) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 96.
(5) *Le jardin d'Epicure*, p. 234.
(6) *La révolte des anges*, p. 72-73. Cf. *Thaïs*, p. 297.
(7) *Pierre Nozière*, p. 163; *Histoire comique*, p. 165.
(8) *Le jardin d'Epicure*, p. 240.
(9) *Barbe Bleue*, etc., p. 114.
(10) *La révolte des anges*, p. 3.
(11) *Le lys rouge*, p. 133-134.
(12) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 29, 33, 40; *Pierre Nozière*, p. 300; *Sur la pierre blanche*, p. 85; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 54.

mœurs qu'elles prétendent soumettre; comme les lois, « les religions n'ont guère d'effet sur les mœurs et elles sont ce que les mœurs les font » (1); comme les lois, elles s'adoucissent avec l'âge, et il vaut mieux conserver celles que le temps a polies, plutôt que d'en créer de nouvelles, même fondées sur une morale indulgente; M. Bergeret « aime mieux une intolérance rouillée qu'une charité aiguisée de frais » (2). Le citoyen Brotteaux faisait une application parfaite de cette idée lorsqu'il redoutait l'avènement du culte de la Raison et « souhaitait qu'on gardât le catholicisme, qui avait beaucoup dévoré de victimes au temps de sa vigueur, et qui maintenant, appesanti sous le poids des ans, d'appétit médiocre, se contentait de quatre ou cinq rôtis d'hérétiques en cent ans » (3).

C'est surtout la morale des religions qui varie dans le temps; au début elle est l'expression des mœurs de l'époque où le culte nouveau est créé, mais peu à peu, tout en conservant des traces de son état primitif, elle se transforme avec les coutumes; ainsi s'explique que la morale païenne de l'empereur Julien ressemble étonnamment à celle des chrétiens ses sujets (4).

L'Eglise catholique n'échappe pas à la règle générale de l'évolution. Elle donne pourtant l'illusion de l'immobilité, mais c'est à sa politique qu'elle doit cette apparence; « ce sens de la continuité et de la durée qu'on trouve plus qu'ailleurs dans la politique de l'Eglise » (5) fait qu' « on retrouve dans toutes les choses ecclésiastiques la constance et la suite » (6). Elle prétend, comme autrefois, faire exécuter ses sentences par la justice laïque, car « elle ne renonce jamais; il ne faut pas dire qu'elle a changé : elle ne change jamais; tout se meut, elle demeure immobile, et quand on s'en étonne, elle répond que c'est un miracle » (7). Cette ténacité, que le préfacier de M. Combes croit découvrir dans la politique de l'Eglise, s'oppose au développement intellectuel et moral des sociétés, et les libres-penseurs, partisans du progrès des sciences et de l'épanouissement de l'esprit d'examen, sont les alliés et les soutiens auxquels M.

(1) *Le mannequin d'osier*, p. 282. Cf. *Pierre Nozière*, p. 159-160.
(2) *Le mannequin d'osier*, p. 281. Cf. *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 16; *L'île des Pingouins*, p. 36; *La révolte des anges*, p. 309; *etc.*.
(3) *Les dieux ont soif*, p. 214-215.
(4) *Le mannequin d'osier*, p. 319-320; *Sur la pierre blanche*, p. 176-177.
(5) *L'Eglise et la République*, p. 42.
(6) *Ibid.*, p. 34.
(7) *Ibid.*, p. 10; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 95.

Anatole France fait appel dans sa campagne anticléricale (1).

Mais, lorsqu'il examine les caractères du christianisme sans colère et que son ironie naturelle reparaît, il croit voir le catholicisme se modifier sans cesse au gré des circonstances; il lui attribue même une série d'aspects fort nombreux : « Il y a loin du Christ éphèbe des Catacombes au Christ ascétique de nos cathédrales. Ce personnage de la mythologie chrétienne surprend par le nombre et la diversité de ses métamorphoses. Au Christ flamboyant de saint Paul succède, dès le IIe siècle, le Christ des synoptiques, Juif pauvre, vaguement communiste, qui presque aussitôt devient, avec le quatrième évangile, une sorte de jeune alexandrin, disciple très faible des gnostiques. Et plus tard, à ne considérer que les Christs romains et pour ne s'arrêter qu'aux plus célèbres, on eut le Christ dominateur de Grégoire VII, le Christ sanguinaire de saint Dominique, le Christ chef de bandes de Jules II, le Christ athée et artiste de Léon X, le Christ fade et louche des Jésuites, le Christ protecteur de l'usine, défenseur du capital et adversaire du socialisme, qui fleurit sous le pontificat de Léon XIII et qui règne encore » (2). Il est évident qu'on ne pourrait guère pousser plus loin la tendance à évoluer; l'Eglise aurait également, selon notre auteur, un penchant marqué pour changer d'avis sur certains points, tels que l'idée de sainteté (3), ou son appréciation sur Jeanne d'Arc (4). Mais, comme toutes les autres religions, le catholicisme s'adoucit avec l'âge (5).

L'auteur de *Thaïs* a pu ainsi construire une théorie des religions qui s'applique même à celle qu'il ménagera le moins, au christianisme; mais il estime que chacune présente des particularités et ses sympathies n'iront qu'à celles dont les caractères ne seront pas contraires à sa philosophie.

Section II. — Les Diverses Religions.

M. Anatole France est panthéiste, car son tempérament de dilettante l'y porte : en effet, « de toutes les doctrines philosophiques, le panthéisme est assurément la plus favora-

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 45-46.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 167-168.
(3) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. XXXVIII.
(4) *Ibid.*, p. XX.
(5) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 51.

ble à la poésie » (1); cette réflexion date du commencement de sa carrière d'écrivain, et son œuvre entière confirme l'état d'esprit ainsi manifesté. Il sera donc d'autant plus attaché aux religions qu'elles se rapprocheront davantage de son idéal : il préférera le paganisme aux cultes judéo-chrétiens, et parmi ceux-ci il traitera le protestantisme plus sévèrement que tous les autres.

Il éprouve une véritable sympathie pour les antiques religions païennes, sans doute à cause de « cette candeur qui fait le charme des théologies primitives » (2). Le fétichisme des premiers hommes, qui reparaît chez les enfants de tous les temps, était une « foi charmante » dont l'Humanité a eu tort de s'écarter (3); on divinisait alors toutes les forces favorables (4); il en résultait une mythologie très séduisante; c'est pourquoi notre auteur avoue qu'il « regrette le temps où l'on rendait un culte aux arbres et aux fontaines » (5); en fait il parle très souvent, et toujours avec bienveillance, des nymphes, des satyres et des fées : on peut le constater dès ses premiers ouvrages (6). Ce paganisme primitif se retrouve dans les populations peu cultivées, comme celles de Bretagne (7). Les Grecs furent admirables par leur religion : ils craignaient la mort, mais ne l'enlaidissaient pas; ils n'avaient « ni sacerdoce, ni dogme, ni révélation », si bien qu'ils purent donner à leurs monuments des formes appropriées aux goûts humains sans se préoccuper de plaire à un dieu ni à des prêtres (8). Les Romains furent presque aussi remarquables : leurs dieux, très nombreux, étaient pleins de bon sens et admettaient parmi eux les divinités des nations vaincues; cette « religion administrative » put ainsi se propager et s'enrichir d'éléments qui lui donnèrent une saveur nouvelle; les Italiens d'aujourd'hui s'en inspirent et nous devons nous en réjouir (9).

Combien ces naïves croyances étaient préférables aux religions révélées qui les ont remplacées ! Ce furent les Juifs qui créèrent les premiers un culte fondé sur l'adoration d'un dieu unique et purement spirituel; mais M. Anatole France ne leur voue pour cela aucune reconnaissance; bien au contraire il considère la Bible, telle que l'ont faite les

---

(1) *La vie littéraire*, T. I, p. 221.
(2) *Pierre Nozière*, p. 15.
(3) *La vie littéraire*, T. II, p. 11, 12; *Le petit Pierre*, p. 252-253.
(4) *Crainquebille, etc.*, p. 118.
(5) *Pierre Nozière*, p. 251.
(6) *Le crime de Sylvestre Bonnard*, p. 118; *La vie littéraire*, T. I, p. 233; T. III, p. 247-249; *Thaïs*, p. 106; *Pierre Nozière*, p. 185-186, 209-213, 219-220, 251-252; *etc., etc.*
(7) *Pierre Nozière*, p. 299, 302-303.
(8) *La vie littéraire*, T. II, p. 85-86; *La révolte des anges*, p. 211-212.
(9) *Sur la pierre blanche*, p. 8-13.

théologiens, comme « un manuel d'erreur, une bibliothèque d'absurdités, un magasin de niaiseries, un cabinet de mensonges, une galerie de sottises, un lycée d'ignorance, un musée d'inepties et le garde-meuble enfin de la bêtise et de la méchanceté humaines » (1). Jéhovah ou Iahveh, le Dieu des Israélites, après avoir été quelque temps pacifique et patriarcal, devint bientôt féroce, et c'est sous cet aspect que le reste du monde le connut; à ce moment, nous le savons, il était cruel, ennemi des sciences et des arts, contraire au génie gréco-latin (2). Il triompha pourtant, à la faveur de la faiblesse des esprits; mais ce fut en passant des juifs aux chrétiens qu'il put s'emparer des âmes; il s'adoucit beaucoup dans cette transmutation; néanmoins, il resta rude malgré tout, et il ne voulut pas supporter la présence d'autres dieux à ses côtés (3).

Actuellement le christianisme, issu du judaïsme, « partage avec le bouddhisme et l'islamisme l'empire des âmes » (4). L'islamisme était déjà en germe dans le christianisme des Egyptiens des premiers siècles de notre ère, et l'appréciation que M. Anatole France porte sur cette dernière forme de la religion chrétienne laisse supposer une certaine sympathie pour la religion musulmane : « En Egypte, le christianisme se colore de teintes ardentes dont nous n'avons point l'idée dans nos climats tempérés. Le brillant fanatisme de l'islam y éclate par avance. Il y a déjà du marabout et du mahdi dans les vieux moines chrétiens de la vallée du Nil » (5). Quant au bouddhisme, il a des charmes que les peuples asiatiques ont su goûter comme il le mérite; mais il invite au renoncement et ne convient pas au tempérament actif des Européens (6).

Malgré les attraits des deux autres cultes, c'est le christianisme qui règne en Europe. Son triomphe inattendu ruina l'antique paganisme; il s'imposa au monde romain par la simplicité de sa doctrine, bien faite pour séduire les malheureux auxquels il s'adressait (7); de plus il apparut comme fécond en miracles : « le Galiléen est savant dans l'art des incantations; mieux que Saturne et que Jupiter il connaît la

(1) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 142.
(2) *La vie littéraire*, T. II, p. 318; *Thaïs*, p. 172, 178-179; *Le mannequin d'osier*, p. 278-280; *Sur la pierre blanche*, p. 125-126; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 43-44; *etc.*
(3) *L'étui de nacre*, p. 21; *Le mannequin d'osier*, p. 280-281; *Sur la pierre blanche*, p. 171-172; *La révolte des anges*, p. 97; *etc.*
(4) *La vie littéraire*, T. I, p. 322.
(5) *Ibid.*, T. III, p. 141.
(6) *La vie littéraire*, T. III, p. 379-385. Cf. *L'Eglise et la République*, p. 96.
(7) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 40-42.

vertu des formules et des signes » (1). Il conserva les caractères de la religion juive, et d'ailleurs « la sainte Vierge était juive » (2); aussi est-il en opposition avec les tendances sensualistes du grand écrivain. Dans *La vie littéraire*, on croirait au début que l'auteur ignore complètement l'existence du christianisme; mais, quand il eut pris conscience des caractères de cette religion, il manifesta une profonde répulsion pour un culte dont tous les principes sont contraires aux siens (3); il en convient d'ailleurs par la voix d'un ange sympathique : « je haïssais [le dieu des chrétiens] parce qu'il se montrait contraire à tout ce que je trouvais désirable et bon : la liberté, la curiosité, le doute » (4). Il nous montre Iahveh malfaisant (5), inconscient (6), absurde (7), ennemi de l'art (8) et de l'amour (9); il déplore que les chrétiens fervents soient continuellement occupés de bien mourir : « c'est dans la mort que triomphe le christianisme; comme il ne conduit tous les actes de la vie qu'en vue du dernier, il a pour cela d'assez grandes ressources » (10). Il soupçonne du reste la piété des catholiques de n'être pas inspirée par un désintéressement louable, puisque leur conduite a pour but la conquête du Ciel et non l'accomplissement du bien pour le bien (11); il pense découvrir que « le christianisme n'a rien fait pour l'abolition de l'esclavage » (12). Il considère les idées chrétiennes comme surannées (13), et il en voit la cause dans l'extrême ancienneté de la religion dont elles sont caractéristiques, car voici déjà dix-huit siècles que « ce déplorable malentendu brouilla l'humanité avec la nature » (14); « la sombre époque chrétienne » (15) et « la période héroïque du christianisme occidental » (16) ont laissé des traces dans la morale catholique; mais l'adoucissement dont tous les cultes sont affectés au cours de leur existence s'est exercé sur celui qui domine l'Europe, et la rudesse primitive de Iahveh a disparu (17).

(1) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 36.
(2) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 254.
(3) G. Michaut, *Anatole France*, p. 282.
(4) *La révolte des anges*, p. 191.
(5) *La vie littéraire*, T. IV, p. 234-235.
(6) *L'île des Pingouins*, p. 43-44.
(7) *La révolte des anges*, p. 292.
(8) *Ibid.*, p. 45.
(9) *Le jardin d'Epicure*, p. 10.
(10) *Le génie latin*, p. 197.
(11) *Thaïs*, p. 34; *L'Eglise et la République*, p. 63.
(12) *Jocaste et le chat maigre*, p. 228.
(13) *Le mannequin d'osier*, p. 275.
(14) *Histoire comique*, p. 7; *L'Eglise et la République*, p. 62.
(15) *Le génie latin*, p. 4.
(16) *Vacances sentimentales*, dans la *Revue bleue*, 14 octobre 1882, p. 490.
(17) *Sur la pierre blanche*, p. 162-163.

Néanmoins la morale chrétienne reste contraire à celle du disciple d'Epicure; elle poursuit du reste un but chimérique en s'efforçant de « concilier le libre arbitre avec la prescience divine » (1); elle surprend les profanes en sanctifiant les plus grands pécheurs (2); elle exclut enfin toute charité différente de la sienne (3). Pour toutes ces raisons, M. Anatole France n'a pour elle aucune sympathie. Il n'est pas plus favorable au christianisme lui-même : le catholicisme est l'objet de son mépris, car, dit-il, « la religion romaine, telle que l'ont faite les Jésuites, se réduit à quelques superstitions grossières et à de basses et machinales pratiques » (4); le protestantisme lui est plus odieux encore parce qu'il exclut tout souvenir de paganisme et renchérit sur le catholicisme en austérité (5).

Il vaut mieux s'en tenir à un doux athéisme, comme le sage Epicure (6). C'est l'attitude qui convient le mieux au prince des dilettantes.

Section III. — L'Eglise dans la Société.

Le jour où M. Anatole France précisa dans son esprit les caractères des religions et s'aperçut que le christianisme était en opposition complète avec sa propre philosophie, il crut découvrir que l'Eglise exerçait une action pernicieuse dans tous les domaines de la vie sociale; alors qu'auparavant il l'avait considérée comme une force négligeable, impuissante dans le mal comme dans le bien et destinée à disparaître en peu de temps, il ne vit plus en elle que le puissant soutien du capitalisme, l'ennemie des travailleurs et de la libre pensée; il n'hésite pas à la rendre en partie responsable de l'injustice commise à l'encontre du capitaine Dreyfus (7).

Elle joue dans la société un rôle prépondérant, parce qu'elle a des appuis dans tous les milieux; en effet les Pères n'abandonnent pas leurs élèves, ils les soutiennent dans leurs efforts et s'assurent ainsi des amis pour le jour où

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. 79. Cf. *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 259-260.
(2) *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 157-158.
(3) *L'orme du mail*, p. 87-88.
(4) *L'Eglise et la République*, p. 106.
(5) *Le génie latin*, p. 23, 28; *L'île des Pingouins*, p. 161-162; *La révolte des anges*, p. 238-241.
(6) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 59; *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. 177; *Barbe-Bleue, etc.*, p. 141.
(7) *L'Eglise et la République*, p. 32 et suivantes.

leurs défenseurs actuels viendront à manquer : « Ils les suivent dans la vie, ils les marient. Ils les font avancer dans les administrations, dans l'armée, les poussent dans le grand commerce, dans l'industrie, dans le barreau, dans la médecine, dans les carrières scientifiques. Ils s'assurent ainsi des intelligences dans tous les rangs de la société et dans tous les organes de l'Etat. Ils forment une immense agence sociale » (1). Telle est pour M. Anatole France la cause de la puissance de l'Eglise. Aussi a-t-il mené une vigoureuse campagne contre cette grande ennemie, qu'il tient pour « la plus formidable puissance d'oppression qui ait jamais pesé sur les peuples », « l'antique exterminatrice de toute pensée, de toute science et de toute joie » (2); il a dans cette intention composé une préface passionnée pour l'ouvrage de M. Combes sur *Une campagne laïque;* cette préface a été publiée à part sous le titre *Le parti noir* et elle constitue la majeure partie de *L'Eglise et la République,* ce qui prouve l'importance qu'il y attachait.

Il considère l'Eglise comme une puissance qui a lutté contre tous les gouvernements pour conserver ses droits et ses biens (3). Quand la Troisième République fut établie en 1871, « l'Eglise retrouvait sa vieille alliée, la peur » et tous les privilégiés s'unirent sous l'égide de la religion pour résister aux socialistes (4), si bien que la force du clergé catholique n'a pas diminué; au contraire, les biens ecclésiastiques sont disputés avec âpreté à l'Etat français (5); comme la royauté, la république est obligée de ménager une aussi redoutable ennemie (6).

Du reste les papes ont toujours prétendu gouverner le monde; ils se sont opposés à tous les actes susceptibles d'apporter aux peuples quelque liberté, comme la Grande Charte d'Angleterre, la paix de Westphalie, la constitution belge de 1832, les lois espagnoles sur la liberté du culte; ils ont cherché à se substituer aux souverains temporels; or leur réussite eût été fâcheuse, car, même sur leurs propres états, « le gouvernement temporel des papes était la honte de l'humanité » (7). Ils n'ont jamais agi selon les vœux

(1) *L'Eglise et la République*, p. 44.
(2) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 77-78.
(3) *L'orme du mail*, p. 85; *M. Bergeret à Paris*, p. 355-356; *L'Eglise et la République*, p. 115.
(4) *L'Eglise et la République*, p. 20.
(5) *La révolte des anges*, p. 42.
(6) *L'Eglise et la République*, p. 21; *Barbe Bleue, etc.*, p. 166.
(7) *L'Eglise et la République*, p. 118; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 99. Cf. *L'Eglise et la République*, p. 117; *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 96.

de notre grand écrivain; celui-ci les a par suite vivement critiqués, il n'a aucun respect pour Pie IX, « l'Agneau rugissant de Sinigaglia », ni pour Léon XIII, « l'Aigle concordataire de Carpineto » (1); il leur trouve trop de magnificence, et il n'espère pas les voir renoncer à leur situation actuelle pour l'établissement utopique d'un socialisme chrétien, il estime qu'un tel changement est contraire aux vues de tous les Saints Pères, même de Léon XIII, « ce vieux Machiavel » (2).

Le clergé est l'ennemi de la République qui a institué « la liberté de conscience, la liberté — notre auteur veut dire la laïcité — de l'enseignement et la liberté de la presse », l'égalité et la « diversité » gouvernementale (3). Comme il estime que la religion, supérieure à tout, doit être servie de préférence à l'État (4), il considère que le bras séculier doit comme autrefois exécuter les sentences de l'Eglise (5)

C'est pourquoi M. Anatole France craint que la liberté de l'enseignement, au sens ancien du mot, ne soit rétablie, car « la liberté Falloux » augmenterait la puissance des prêtres (6). Il a d'ailleurs constamment, depuis l'Affaire, opposé son idéal à celui des cléricaux, ses discours le prouvent. Il a dès longtemps préconisé la séparation de l'Église et de l'Etat, et il a pris par ses écrits et ses discours une part active dans l'accomplissement de cette réforme; cela lui semblait conforme aux lois générales de l'évolution, car la théocratie est un régime propre aux peuples primitifs et inconnu des Etats civilisés : « les peuples, à mesure qu'ils se développent, rompent les bandelettes de théocratie qui les enserraient dans leur enfance » (7). Mais de plus il ne veut pas entendre parler de l'application au clergé du droit commun; pour lui une telle solution serait une absurdité et il faut définir exactement les droits de cette classe puissante : « Dès qu'on est ou qu'on fait quelque chose, on sort du droit commun. La loi le veut. Et nous n'avons pas à la changer, du moins pour le moment. Comme me le faisait remarquer très justement, l'autre jour, un juriste de mes amis, il y a des lois spéciales pour les médecins, pour les pharmaciens Il y a des lois spéciales pour les serruriers. Or, un évêque, au regard de la loi et de la société, n'est pas moins considérable qu'un serrurier » (8).

(1) *Le puits de Sainte-Claire*, p. 6.
(2) *Le lys rouge*, p. 132-133.
(3) *L'orme du mail*, p. 214, 224-227 ; *L'Eglise et la République*, p. 22.
(4) *L'île des Pingouins*, p. 188.
(5) *L'Eglise et la République*, p. 12.
(6) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 64, 71.
(7) *L'Eglise et la République*, p. 91.
(8) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 75.

Les réformes apportées au régime des cultes contribuent à la transformation et à l'amélioration des institutions. Mais l'activité du législateur doit s'exercer dans les autres domaines de la vie sociale. Or jusqu'ici il a laissé subsister toutes les iniquités, et le peuple ne s'en est pas inquiété. Le tableau des sociétés contemporaines nous montre l'injustice maîtresse de tous leurs organes. La vue du passé pouvait nous faire déjà pressentir une organisation mauvaise de nos cités; ce sombre pressentiment s'est trouvé justifié. Faut-il donc désespérer de voir jamais le bien et le bonheur régner sur notre pauvre monde ? Ne pouvons-nous pas compter sur un avenir meilleur ?

TROISIÈME PARTIE

LA SOCIÉTÉ FUTURE

Les misères innombrables dont les hommes sont accablés par la nature et par l'organisation sociale font naître dans l'esprit de beaucoup d'entre eux l'espoir qu'un bouleversement radical apportera aux cités modernes un peu de bonheur en mettant fin aux injustices actuelles; les plus sages sont souvent les plus infortunés et partagent quelquefois les illusions communes. Or la vue du passé nous a montré que l'évolution des sociétés s'effectue avec une extrême lenteur; nous ne devons donc pas compter sur des changements subits : « On annonce, on attend, on voit déjà de grands changements dans la société. C'est l'éternelle erreur de l'esprit prophétique » (1).

S'il est chimérique de croire à la réalisation soudaine d'un ordre nouveau, il est permis de penser que nos descendants ne connaîtront pas l'adversité et sauront faire disparaître une à une les iniquités dont nous souffrons; l'âge d'or, qui jusqu'à présent n'a jamais existé que dans l'imagination des poètes, deviendra une réalité bienfaisante; nous n'en jouirons probablement pas nous-mêmes mais il est doux d'en caresser l'espoir (2).

En tout cas le rêve est si beau qu'il peut nous inciter à rechercher si l'avenir sera conforme à nos désirs. Pour cela, il convient de prendre connaissance des méthodes susceptibles de dévoiler à nos yeux les temps futurs; en les appliquant, on découvre un avenir capitaliste, un avenir socialiste et enfin les destinées finales du genre humain. C'est ce que M. Anatole France a entrepris, et nous nous proposons d'examiner les résultats de ses efforts.

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 130.
(2) *Les contes de Jacques Tournebroche*, p. 91.

CHAPITRE PREMIER.

Les Méthodes de prédiction de l'Avenir.

De tout temps les sages se sont efforcés de découvrir l'avenir grâce aux enseignements du présent et du passé; ils y sont naturellement enclins, et le judicieux Nicole Langelier ne manqua pas de remarquer « chez les hommes les plus savants et les mieux avertis qu'il ait connus, Renan, Berthelot, une tendance marquée à jeter, au hasard de la conversation, des utopies rationnelles et des prophéties scientifiques » (1). Une curiosité invincible les pousse à connaître les destinées de l'homme et du monde; mais les données de l'histoire ne sont pas suffisantes pour leur servir de base dans leurs recherches; déjà dans l'Antiquité ils s'étaient aperçus de la difficulté créée par la faiblesse de la science : « le passé nous est caché comme l'avenir; nous vivons entre deux nuées épaisses, dans l'oubli de ce qui fut et l'incertitude de ce qui sera » (2); aussi avaient-ils recours à des moyens plus incertains encore : la méditation, la prière, l'extase, les oracles, les divinateurs; mais naturellement ils ne parvenaient pas ainsi à « pénétrer l'impénétrable avenir » (3). M. Anatole France va s'efforcer d'être plus heureux, et, après avoir considéré les différentes méthodes utilisées avant lui, il adoptera celle qui lui paraîtra la meilleure ou la seule bonne.

Section première. — Les Utopistes.

Comme les sciences morales et politiques sont encore pleines d'incertitude, les esprits scientifiques ne peuvent se résoudre à déterminer l'organisation et les caractères de la société future; ils estiment que des recherches positives sont vouées à un échec certain (4). Ils renoncent donc à toute tentative de ce genre et préfèrent se livrer à des considérations qui reflètent leur idéal. Lorsqu'ils décrivent une société ou un monde inconnu, ils ne prétendent jamais indiquer les conditions d'existence des hommes de l'avenir;

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 145.
(2) *Ibid.*, p. 55.
(3) *Ibid.*, p. 55-56.
(4) *Ibid.*, p. 184-185.

ils ne poursuivent d'ailleurs pas tous le même but et on doit les classer en différentes catégories.

Certains se proposent de découvrir, non ce qui sera, mais « ce qui serait si les hommes devenaient plus sages »; les utopistes de cette classe sont nombreux et célèbres, chacun construit son plan hypothétique en un lieu imaginaire ou fort lointain : « Platon, Thomas Morus, Campanella, Fénelon, Cabet, Paul Adam reconstruisent leur propre cité en Atlantide, dans l'Ile des Utopiens, dans le Soleil, à Salente, en Icarie, en Malaisie, et ils y établissent une police abstraire » (1). Mais tous se placent dans le présent, aucun ne songe à décrire l'avenir.

D'autres au contraire font un tableau d'une cité future, mais ils en connaissent l'inanité; ils n'ont aucune prétention prophétique; ils supposent seulement un avenir conforme à leurs désirs et en font la description; c'est le cas de Sébastien Mercier et de William Morris : ils « pénètrent dans un lointain avenir; mais ils avaient emporté leur morale avec eux; ils découvrent une nouvelle Atlantide et c'est la cité du rêve qu'ils y bâtissent harmonieusement » (2).

Il en est enfin qui construisent une théorie d'ensemble sur l'avenir avec l'intention évidente de suggérer à leurs lecteurs une conclusion pratique. Ainsi Maurice Spronck se sert de ce procédé pour faire croire à la nécessité de porter les conservateurs au pouvoir : « Il nous montre la République française conquise, en l'an 230 de sa fondation, par les Marocains. Mais c'est pour nous induire à livrer le gouvernement aux conservateurs, qu'il juge seuls capables de conjurer un tel désastre » (3). Camille Mauclair, au contraire, laisse entendre que le régime socialiste sera capable de défendre l'Europe contre les agressions dont elle peut être l'objet : il « lit dans l'avenir la défense victorieuse de l'Europe socialiste contre l'Asie musulmane » (4). Daniel Halévy tend à faire considérer les réformes sociales comme susceptibles d'entraîner les pires calamités : « Daniel Halévy ne craint pas les Marocains. Avec plus de raison, il craint les Russes. Il raconte, dans son *Histoire de quatre ans*, la fondation, en 2001, des Etats-Unis d'Europe. Mais il veut surtout nous montrer que l'équilibre moral des peuples est instable et qu'il suffit peut-être d'une facilité introduite tout à coup dans les conditions de l'existence pour déchaîner sur une multitude d'hommes les pires fléaux et les plus cruelles misères » (5).

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 185.
(2) *Ibid.*, p. 185.
(3) *Ibid.*, p. 185-186.
(4) *Ibid.*, p. 186.
(5) *Ibid.*, p. 185.

Herbert-George Wells est le seul divinateur qui se soit affranchi de toute tendance apologétique; la fin qu'il découvre à l'Humanité ne répond certainement pas à ses désirs; nous pouvons du moins le supposer, « car c'est une dure solution des questions sociales, que l'établissement d'un prolétariat anthropophage et d'une aristocratie comestible; et tel est le sort que H.-G. Wells assigne à nos derniers neveux » (1). Pouvons-nous retenir cette conclusion ?

A l'exception de Wells, tous les prophètes « se bornent à confier aux siècles futurs la réalisation de leurs rêves. Ils ne nous découvrent pas l'avenir, ils le conjurent » (2). Comment expliquer qu'ils n'aient pas employé une méthode véritablement scientifique pour essayer de connaître l'avenir ? C'est que l'homme redoute une semblable investigation : il désire voir la société actuelle se modifier le plus rapidement possible, il ne craint pas les bouleversements les plus radicaux, mais il n'ose rechercher si ses espoirs sont justifiés et si la science des faits passés et présents les autorise; l'esprit humain est ainsi fait, « et ceux qui croient le plus facilement qu'on découvre les choses futures sont ceux qui craindraient le plus de les découvrir » (3). Les raisons ne manquent pas pour expliquer l'appréhension naturelle inspirée à tous par la possibilité d'une connaissance certaine du monde futur.

Il y a d'abord à cela une raison d'ordre moral : c'est le respect que les hommes éprouvent à l'égard de la morale et de la religion; nous savons que la morale est seulement la représentation des mœurs d'une époque donnée et que la religion ne s'inspire jamais des enseignements de la science; celle-ci peut donc se trouver en contradiction avec celles-là, les peuples le sentent confusément et ils craignent de soumettre les prophéties contenues dans leurs croyances à l'épreuve d'une critique rationnelle : « Toutes les morales, toutes les religions apportent une révélation de la destinée humaine. Qu'ils se l'avouent ou se le cachent à eux-mêmes, les hommes, pour la plupart, craindraient de vérifier ces révélations augustes et de découvrir le néant de leurs espérances » (4).

Si les hommes redoutent de rechercher dans quelle mesure les révélations morales ou religieuses sont confirmées par une connaissance positive de l'avenir, ils sont inspirés en cela non seulement par un sentiment de respect, mais encore par leur orgueil. Ils sont très fiers de leur supériorité sur leurs ancêtres, et ils se représentent volontiers l'état

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 186-187.
(2) *Ibid.*, p. 187.
(3) *Ibid.*, p. 187.
(4) *Ibid.*, p. 187-188.

des mœurs des sociétés primitives : « Ils sont accoutumés à supporter l'idée des mœurs les plus différentes des leurs quand ces mœurs sont plongées dans le passé. Ils se félicitent alors des progrès de la morale ». Mais ils voudraient que l'évolution des coutumes et des idées s'arrête après eux, ils ne peuvent admettre que leurs descendants réaliseront encore des progrès sur la civilisation actuelle; à vrai dire ils s'en doutent bien, et la connaissance des transformations passées leur fait pressentir celles de l'avenir; néanmoins ils préfèrent rester dans l'incertitude, leur amour-propre y trouve son compte : « Ils n'osent s'avouer que la morale, qui jusqu'à eux a changé sans cesse avec les mœurs, changera encore après eux et que les hommes futurs pourront se faire une idée tout autre que la leur de ce qui est permis et de ce qui n'est pas permis. Il leur en coûterait de reconnaître qu'ils n'ont que des vertus transitoires et des dieux cadues. Et, bien que le passé leur montre des droits et des devoirs sans cesse changeants et mouvants, ils se croiraient dupes s'ils prévoyaient que l'humanité future se ferait d'autres droits, d'autres devoirs et d'autres dieux » (1). Ainsi une cause psychologique vient s'ajouter à la cause morale qui écarte les hommes d'une étude scientifique de l'avenir.

Enfin une raison d'ordre social achève de paralyser l'esprit critique des divinateurs; elle est de tous les temps, et l'histoire l'a mise en relief. C'est qu'on ne peut prédire la morale future et les institutions des générations à venir sans encourir le mépris et l'indignation de tous les honnêtes gens; qui oserait « assumer cette horrible immoralité qu'est la morale future » ? Les idées et les coutumes actuelles n'ont pas été prévues par les Anciens : le sage Gallion lui-même et ses amis « n'auraient pas osé prévoir l'égalité des classes dans le mariage, la suppression de l'esclavage, les défaites des légions, la chute de l'Empire, la fin de Rome ni même la mort des dieux auxquels ils ne croyaient plus guère ». Une raison identique nous empêche de prévoir les transformations que subiront tôt ou tard l'âme humaine et l'organisation sociale (2).

Pour toutes ces raisons les penseurs ont toujours préféré indiquer l'idéal qu'ils rêvaient plutôt que le tableau de la société future; chaque fois qu'ils ont parlé de l'avenir, ils l'ont fait en apologistes, et il faut reconnaître que l'occasion est tentante de développer des espoirs chimériques; l'abbé Coignard, que rien n'embarrassait, constatait que ses semblables étaient enclins à soutenir leurs idées originales —

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 188-189.
(2) *Ibid.*, p. 189.

quand ils en avaient — par ce moyen commode : « L'avenir est un lieu commode pour y mettre des songes. C'est là, comme en Utopie, que le sage se plaît à bâtir » (1). C'est la facilité d'imaginer et de situer dans l'avenir les plans les plus étonnants qui crée et multiplie les utopistes.

M. Anatole France connaît ces utopistes, et il ne les épargne guère quand il entretient ses lecteurs de l'un d'eux pris isolément. L'Antiquité a fourni Platon, qui s'est contenté de rebâtir en Atlantide la société de son pays; il a voulu ainsi montrer l'état d'une cité où tout le monde serait sage (2), il ne nous apprend donc rien de positif. Thomas Morus ressembla en cela à Platon, et son *Utopie* ne saurait avoir aucune prétention scientifique (3). Il en fut de même de Campanella, qui préféra construire dans le Soleil la société idéale; il est vrai qu' « Auguste Comte lui-même, qui se flattait de ne construire que sur les données de la science positive, a placé Campanella dans le calendrier des grands hommes »; mais il ne saurait être question ici d'apprécier la valeur personnelle de cet idéaliste (4). L'abbaye de Thélème du grand Rabelais est bien séduisante; sa conception même dénote la grande ingéniosité et le bon esprit de son auteur; néanmoins ce n'est encore qu'une cité imaginaire, et l'on ne peut pas espérer qu'elle se réalise un jour (5). Fénelon et son utopie de Salente ne méritent pas plus d'attention (6). Le philosophe Diderot fut sage de prévoir l'avénement futur du prolétariat (7); mais il n'entre pas à proprement parler dans la catégorie des utopistes. Quant à Bernardin de Saint-Pierre, il comprit vite la vanité de ses projets de construction d'une société d'où l'or et la violence seraient bannis (8).

M. Anatole France s'en prend surtout aux utopistes du dernier siècle. Il poursuit de son ironie Fourier et son disciple Victor Considérant; il s'étend complaisamment sur la plaisanterie classique qui consiste à leur attribuer l'idée de transformations biologiques d'un genre particulier : les

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 180 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. II, p. 137).
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 185.
(3) *Ibid.*, p. 185. Cf. *La vie littéraire*, T. I, p. 141.
(4) *Ibid.*, p. 185; *M. Bergeret à Paris*, p. 255-256; *Opinions sociales*, T. I, p. 53.
(5) *La vie littéraire*, T. IV, p. 59; *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 107; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 90; *Le génie latin*, p. 71; *Aux étudiants*, p. 44-45; *etc.*
(6) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 75; *Sur la pierre blanche*, p. 185.
(7) *Opinions sociales*, T. I, p. 83-84; *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 47.
(8) *Le génie latin*, p. 267-268.

hommes, auraient dit ces deux partisans de l'association libre, seront un jour munis d'une longue queue terminée par un gros œil (1) ! Nous ne croyons pas que notre auteur soit dupe de cette erreur répandue dans tous les milieux; il semble pourtant attacher une certaine importance à l'absurdité de l'idée soi-disant émise par Fourier. Il critique également la théorie de l'harmonie future : « Fourier assurait que la diversité des goûts est telle, que les taudis seraient recherchés autant que les palais, si nous étions en harmonie. Il est vrai que nous ne sommes pas en harmonie. Car alors nous aurions tous une queue prenante pour nous suspendre aux arbres. Fourier l'a expressément annoncé » (2).

Cabet ne mérite pas non plus nos sympathies, puisque ceux qui l'ont suivi en Icarie ont laissé chez eux leurs femmes, qui ont attendu longtemps en vain leur retour (3).

Les grands réformistes, Louis Blanc, Pierre Leroux, Proudhon, Lamennais, ne sauraient non plus charmer le terrible ironiste, qui le laisse bien entendre (4); au reste, bien que Proudhon, « dans sa brûlante éloquence », appelât Satan « le bien-aimé de son cœur » (5), la société imaginée par lui aurait peu d'attrait : « il y aurait peu d'agrément à vivre dans la société que rêvait Proudhon, où toutes les femmes seraient cuisinières et ravaudeuses » (6).

Blanqui ne peut pas non plus être pris au sérieux : étant prisonnier au Mont Saint-Michel, il voyait un peu de ciel par sa fenêtre; la considération des astres lui inspira des conceptions cosmogoniques extravagantes; il en vint à une conclusion étrange : « il est, il fut, il sera, par l'espace, des myriades de Monts-Saint-Michel, contenant chacun un Blanqui » (7). Cela suffit à nous montrer le caractère particulier de son esprit et à nous écarter de ses doctrines.

Les anarchistes ont de nombreux défauts. M. Anatole France leur a emprunté beaucoup d'éléments de sa théorie de la loi et de sa théorie de la justice, mais il ne leur en sait pas gré. Si son Jean Marteau, dans ses *Récits profitables*, ressemble quelque peu à Jean Grave tout en émettant des idées chères au grand académicien, celui-ci n'a pas la moindre sympathie pour le système général de Kropotkine et de ses disciples. Il ne leur oppose pas « les bienfaits de la civilisation et les intérêts de l'Etat », ce n'est pas là pour

(1) *La vie littéraire*, T. II, p. III; *M. Bergeret à Paris*, p. 39; *Le petit Pierre*, p. 95, 296-297.
(2) *M. Bergeret à Paris*, p. 38-39. Cf. *Le petit Pierre*, p. 296.
(3) *Sur la pierre blanche*, p. 185; *Le petit Pierre*, p. 238.
(4) *La vie littéraire*, T. III, p. 364.
(5) *Ibid.*, p. 365.
(6) *Le jardin d'Epicure*, p. 195.
(7) *Sur la pierre blanche*, p. 182-183.

lui un argument convaincant; le bon abbé Coignard sait « que ce sont là des plaisanteries qu'il est indécent de faire aux malheureux », il sait « que l'ordre public n'est que la violence organisée et que chacun est juge de l'intérêt qu'il y doit porter » (1). Non, il ne croit pas que les dogmes actuels soient de nature à réfuter les doctrines des anarchistes. Mais à son avis l'idéal révolutionnaire préconisé par les libertaires doit être condamné pour plusieurs motifs. D'abord il a pour point de départ la croyance erronée qui germa dans l'esprit de Rousseau, puisqu'il repose sur la bonté naturelle de l'homme. En second lieu, il ne peut être réalisé que par la violence; or, à aucun prix, on ne doit recourir à ce moyen dont l'emploi risquerait de ramener les horreurs de 1793. Notre bénédictin narquois a pu constater chez un de ses amis ces deux erreurs, et il veut bien nous en faire part : « J'ai reçu la semaine dernière la visite d'un compagnon anarchiste qui m'honore de son amitié et que j'aime parce que, n'ayant pas encore eu de part au gouvernement de son pays, il a gardé beaucoup d'innocence. Il ne veut tout faire sauter que parce qu'il croit les hommes naturellement bons et vertueux. Il pense que, délivrés de leurs biens, affranchis des lois, ils dépouilleront leur égoïsme et leur méchanceté. Il a été conduit à la férocité la plus sauvage par l'optimisme le plus tendre. Tout son malheur et tout son crime est d'avoir porté dans l'état de cuisinier où il fut condamné une âme élyséenne, faite pour l'âge d'or. C'est un Jean-Jacques très simple et très honnête qui ne s'est point laissé troubler par la vue d'une madame d'Houdetot, ni adoucir par la générosité polie dun maréchal de Luxembourg. Sa pureté le laisse à sa logique et le rend terrible. Il raisonne mieux qu'un ministre, mais il part d'un principe absurde. Il ne croit pas au péché originel, et pourtant c'est là un dogme d'une vérité si solide et stable qu'on a pu bâtir dessus tout ce qu'on a voulu » (2). Est-ce assez clair ? Peut-on souhaiter une réfutation plus ironique d'une doctrine quelconque ? Mais il y a mieux; un troisième argument est tiré de l'absurdité de certaines des conclusions des utopistes de l'anarchie; croit-on que les grands hôtels seront jamais mis gracieusement par leurs propriétaires à la disposition du peuple ? c'est pourtant une des prophéties du prince Kropotkine: « le doux prince Kropotkine nous a assuré plus récemment que nous aurions un jour pour rien les hôtels des grandes avenues, que leurs propriétaires abandonneront quand ils ne trouveront plus de serviteurs pour les entretenir; ils se feront alors une joie, dit ce bienveil-

(1) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 27-28.
(2) *Ibid.*, p. 26-27.

lant prince, de les donner aux bonnes femmes du peuple qui ne craindront pas d'avoir une cuisine en sous-sol » (1). Enfin et en quatrième lieu, si par miracle le régime anarchique était établi, il ne répondrait pas du tout aux intentions de ses fondateurs; comme tous les régimes nouveaux, il serait cruel, et il engendrerait bientôt la tyrannie de quelques individus sur tous les autres; si l'abbé Coignard avait connu l'excellent prince russe, il n'eût pas manqué de lui montrer « dans l'idylle qu'il rêve une infinité de tragédies domestiques et sanglantes et dans sa bienheureuse anarchie le commencement d'une tyrannie épouvantable » (2).

Au surplus la réalisation d'une société semblable à celle de tous ces utopistes est-elle désirable ? M. Anatole France l'a d'abord nié; son scepticisme intransigeant se refusait à admettre que l'établissement d'un ordre meilleur fût possible. Il considérait même les bienfaits de la civilisation future comme des maux. En supprimant la douleur, on supprime la pitié et l'amour; est-ce là un résultat souhaitable ? la simple lecture d'un livre décrivant un monde idéal ramène le prince des dilettantes à un attachement profond pour la condition actuelle de l'homme : « ce livre a cela d'excellent qu'il fait aimer la réalité et met en garde contre l'esprit de chimère et d'illusion; en nous montrant des êtres exempts de maux, il nous fait comprendre que ces tristes bienheureux ne nous égalent pas et que ce serait une grande folie que de quitter (à supposer que cela fût possible) notre condition pour la leur » (3). L'art disparaîtrait également, et comment vivre sans art ni poésie ? les hommes de l'avenir prédit par les utopistes « sont aveugles et sourds aux miracles de cette poésie qui divinise la terre des hommes; ils n'ont pas Virgile, et on les dit heureux, parce qu'ils ont des ascenseurs; pourtant un seul beau vers a fait plus de bien au monde que tous les chefs-d'œuvre de la métallurgie » (4).

M. Anatole France, néanmoins, n'a pas persévéré dans cet état d'esprit. Il s'est bien vite aperçu que les sages se complaisent dans des méditations sur la société idéale à cause de la laideur de la réalité (5). Du reste on peut très bien concevoir un monde meilleur qui conserverait à l'âme humaine les bons sentiments; voilà pourquoi on doit encourager les illusions des utopistes; celles-ci deviennent des réalités quand le temps leur a donné de la consistance; la pensée mène le monde, et sans qu'ils s'en doutent les pen-

(1) *M. Bergeret à Paris*, p. 39.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 28.
(3) *Le jardin d'Epicure*, p. 63.
(4) *Ibid.*, p. 64.
(5) *Le lys rouge*, p. 48; *Sur la pierre blanche*, p. 56.

seurs déterminent par leurs sages méditations l'avenir de l'Humanité : « Il y a une grande sagesse à garder des illusions. Car c'est l'illusion qui donne à l'univers son intérêt et sa signification. Et les illusions, quand elles sont méthodiques et rationnelles, ont cela d'excellent encore qu'elles créent des réalités à leur image » (1). En effet les théories sur l'avenir sont toujours une image des désirs de leurs auteurs; or « c'est le désir qui crée la vie et l'avenir prend soin de réaliser les rêves des philosophes » (2). Sans doute, les transformations souhaitées tardent à se produire, mais on ne doit pas désespérer de les voir s'opérer au moment opportun : « lentement, mais toujours, l'humanité réalise les rêves des sages » (3).

Aussi doit-on s'appliquer à concevoir des formes sociales nouvelles; qu'importe qu'on soit qualifié d'utopiste ! le progrès est à ce prix; les jeunes générations ont le devoir de continuer l'œuvre de leurs ancêtres, l'avenir leur appartient; par leur idéalisme elles prépareront un monde meilleur. Les étudiants doivent mettre leur intelligence et leur science naissante au service de l'Humanité; c'est à eux surtout qu'incombe la tâche de créer le bien par la pensée. C'est pourquoi il faut qu'ils s'appliquent à des méditations fécondes, et M. Anatole France, dans un discours prononcé en 1910 à la Maison des Etudiants de Paris, exhortait avec chaleur la jeunesse intellectuelle à forger des utopies : « Mes chers Camarades, ne craignez pas de passer pour utopistes, de construire dans les nuées, de construire des républiques imaginaires, comme Platon, Thomas Morus, Campanella, Fénelon. Utopiste ! c'est l'injure coutumière que les esprits bornés jettent aux grands esprits et dont les hommes politiques poursuivent les souverains de la pensée. Vaines injures ! L'utopie est le principe de tout progrès; sans les utopistes d'autrefois, les hommes vivraient encore misérables et nus dans les cavernes. Ce sont les utopistes qui ont tracé les lignes de la première cité. Des rêves généreux sortent les réalités bienfaisantes » (4).

Section II. — La Méthode Historique.

Les utopies sont utiles, elles sont nécessaires, puisqu'elles sont la condition du progrès. Mais elles reposent sur des hypothèses, elles ne sont qu'un produit de l'imagination

(1) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 26.
(2) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXXIV.
(3) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 57.
(4) *Aux étudiants*, p. 35-36.

des hommes. Tout en reconnaissant le mérite du socialisme idéologique ou utopique, il convient d'y ajouter une théorie positive des temps futurs; on n'y parviendra que par l'emploi d'une méthode appropriée au but poursuivi; or dans la recherche d'une succession de faits à venir, le mieux est de considérer la succession des faits passés. La doctrine de l'évolution a exercé une influence certaine sur l'esprit de M. Anatole France; elle fait partie de sa philosophie de l'histoire; elle doit donc normalement intervenir dans l'étude des transformations que notre société est destinée à subir C'est pourquoi la méthode historique est la seule qui puisse servir à l'établissement du socialisme scientifique : « Notre connaissance de ce qui sera est en raison de notre connaissance de ce qui fut. La science est prophétique. Plus une science est exacte, plus on en peut tirer d'exactes prophéties » (1).

Il est vrai que les sciences sociales sont encore dans leur enfance; elles ne peuvent guère nous fournir une certitude sur l'avenir, puisqu'elles ne connaissent pas avec précision l'évolution passée : « Par malheur, les sciences morales et politiques sont inexactes et pleines d'incertitude. De l'évolution humaine elles connaissent mal les développements déjà accomplis, et ne peuvent donc pas nous instruire très sûrement des développements qui restent à accomplir. N'ayant guère de mémoire, elles n'ont guère de pressentiment » (2). Nous devons nous résigner à cet état de choses et nous contenter d'une certitude relative, car « il est certain que notre connaissance trop imparfaite des faits accomplis ne nous fournit pas les élémeents nécessaires à la détermination exacte des faits qui doivent s'accomplir » (3).

Mais devons-nous pour cela renoncer à connaître le sort que l'avenir réserve à notre espèce ? Nullement; il nous suffira de prendre garde à l'incertitude où nous sommes de maints faits passés; nous saurons que dans ce domaine nous ne pourrons obtenir que des enseignements précaires. Il est par contre des points sur lesquels aucun doute n'est plus permis; l'histoire les a établis avec une précision parfaite, et ils sont de nature à nous faire deviner l'avenir : « Puisque le passé des sociétés humaines nous est connu en quelques parties, l'avenir de ces sociétés, suite et conséquence de leur passé, ne nous est pas entièrement inconnaissable » (4). Il suffit pour cela d'observer les phénomènes accomplis et les conditions qui leur ont donné naissance; quand les mêmes conditions seront réalisées, on pourra en

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 178.
(2) *Ibid.*, p. 184-185.
(3) *Ibid.*, p. 191.
(4) *Ibid.*, p. 191-192.

conclure que les mêmes phénomènes reparaîtront : « Il ne nous est pas impossible d'observer certains phénomènes sociaux et de définir, d'après les conditions dans lesquelles ils se sont déjà produits, les conditions dans lesquelles ils se produiront encore » (1). De même, en considérant une évolution d'un certain ordre dans le passé, on peut prédire ce qui se passera si un fait analogue au premier acte de cette évolution vient à se produire : « Il ne nous est pas interdit, en voyant commencer un ordre de faits, de le comparer à un ordre révolu de faits analogues et d'induire de l'achèvement du second un achèvement semblable du premier » (2).

C'est surtout ce dernier point qui attire l'attention de M. Anatole France. Celui-ci, dans son désir de découvrir, non ce qui devrait être, mais ce qui sera, recourt constamment à ce procédé; il s'inspire ainsi des principes mis en avant par Karl Marx, et comme son maître il applique cette méthode principalement aux faits économiques. Le matérialisme historique est pour lui une idée si importante qu'il juge bon de l'illustrer par des exemples. Nous connaissons ainsi les principales applications de son système.

Il emploie ce procédé pour découvrir la forme future du travail, c'est-à-dire de la production elle-même, puisqu'il considère le travail comme le seul agent de la production : « En observant que les formes du travail sont changeantes, qu'à l'esclavage a succédé le servage, au servage le salariat, on doit prévoir une nouvelle forme de la production » (3).

Il pense également connaître ainsi, non pas la forme future du capital, puisque le capital est improductif et par suite doit disparaître, mais ce qui prendra la place occupée jusqu'à présent par cet élément : « En constatant que le capital industriel s'est substitué depuis un siècle seulement à la petite propriété artisane et paysanne, on est amené à rechercher la forme qui doit se substituer au capital » (4).

Il en est de même du régime politique de l'avenir : « Les Français ayant passé de la féodalité à la monarchie et de la monarchie à l'oligarchie financière, passeront facilement de l'oligarchie financière », non à l'anarchie, comme le croyait volontiers un anarchiste, mais à un régime qui lui ressemblera en ce sens que chacun pourra se défendre lui-même, comprendra la nécessité de travailler et par suite n'aura pas besoin de la contrainte de l'Etat pour subsister et bien agir (5).

---

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 192.
(2) *Ibid.*, p. 192.
(3) *Ibid.*, p. 192.
(4) *Ibid.*, p. 192.
(5) *La révolte des anges*, p. 138; *Sur la pierre blanche*, p. 266.

La manière dont s'effectuera le rachat des moyens de production sera probablement analogue au mode de rachat des charges féodales que l'histoire nous indique : « En étudiant la manière dont s'est opéré le rachat des charges et des servitudes féodales, on conçoit comment pourra s'opérer un jour le rachat des moyens de production constitués aujourd'hui en propriété privée » (1).

Nous constaterons à l'aide du même procédé que l'avènement du collectivisme est certain, et nous nous rendrons compte du fonctionnement du mode nouveau de production par un examen attentif de l'activité des grands services d'Etat : « En étudiant les grands services d'Etat qui fonctionnent à présent, on se fait quelque idée de ce que pourront être plus tard les modes socialistes de production » (2).

La quasi-certitude du triomphe futur des idées socialistes résultera pour nous de ces constatations multiples et non plus du désir de les voir dominer un jour : « Quand on aura interrogé de cette façon sur un assez grand nombre de points le présent et le passé de l'industrie humaine, on décidera sur des probabilités, à défaut de certitudes, si le collectivisme se réalisera un jour, non parce qu'il est juste, car il n'y a aucune raison de croire au triomphe de la justice, mais parce qu'il est la suite nécessaire de l'état présent et la conséquence fatale de l'évolution capitaliste » (3).

Cette méthode expérimentale, qui donne de si bons résultats dans le domaine économique, peut s'appliquer également aux phénomènes proprement sociaux. Ainsi M. Anatole France ne doute pas, d'après les enseignements de l'histoire, que la religion chrétienne ne soit destinée à disparaître un jour; il constate déjà sa décadence : « Nous avons quelque expérience de la vie et de la mort des religions. La fin du polythéisme romain, en particulier, nous est assez bien connue. D'après cette fin lamentable nous pouvons nous figurer celle du christianisme dont nous voyons le déclin » (4).

Quant à la guerre, elle ne survivra pas au régime capitaliste, et c'est encore l'histoire qui nous le fait prévoir : « la considération du passé donne à croire que la guerre n'est pas une des conditions essentielles de la vie sociale » (5). La considération du passé nous a montré que les conflits armés sont de plus en plus rares pour toutes sortes de raisons; ils déchirent encore le monde et il en sera ainsi tant que les hommes de tous les pays n'auront pas compris qu'un

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 192-193.
(2) *Ibid.*, p. 193.
(3) *Ibid.*, p. 193.
(4) *Ibid.*, p. 193-194.
(5) *Ibid.*, p. 194.

lien de solidarité les unit; mais cette situation changera certainement : « à prolonger dans l'avenir la courbe commencée, nous pouvons déterminer par avance l'établissement de communications plus fréquentes et plus parfaites entre toutes les races et tous les peuples, un sentiment plus général et plus fort de la solidarité humaine, l'organisation rationnelle du travail et l'établissement des Etats-Unis du monde » (1). Voilà comment la connaissance des faits accomplis nous fait présager le triomphe de la paix : « La paix universelle se réalisera un jour, non parce que les hommes deviendront meilleurs (il n'est pas permis de l'espérer), mais parce qu'un nouvel ordre de choses, une science nouvelle, de nouvelles nécessités économiques leur imposeront l'état pacifique, comme autrefois les conditions mêmes de leur existence les plaçaient et les maintenaient dans l'état de guerre » (2).

Les conclusions que nous pouvons tirer des enseignements de l'histoire par une méthode objective sont assez rassurantes. La société semble évoluer vers le régime collectiviste tel qu'il est décrit dans l'ouvrage *Sur la pierre blanche*; les progrès du machinisme autorisent cet espoir. Mais nous devons nous attendre à une résistance opiniâtre des privilégiés de la société présente; faut-il prévoir le cas où cette résistance viendrait à bout des efforts combinés du temps et des prolétaires ? M. Anatole France semble craindre que la puissance des capitalistes ne dure encore longtemps; mais, même si les inégalités actuelles devaient subsister, la société subirait de telles transformations que sa disparition serait fatale; c'est ce que nous révèle l'histoire de *L'île des Pingouins*.

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 201-202.
(2) *Ibid.*, p. 202.

CHAPITRE II

L'Avenir de la Société Capitaliste.

Le régime capitaliste auquel la « Pingouinie » est soumise semble établi sur des bases assez solides pour durer encore fort longtemps; comment pourrait-on prévoir la fin d'un état social fondé sur les vices humains ? Nos descendants, s'ils considèrent l'organisation actuelle, s'apercevront eux-mêmes de cette stabilité apparente, et ils ne manqueront pas d'en faire la remarque : « cet état social semblait le mieux assis qu'on eût encore vu, du moins dans l'humanité, car celui des abeilles et des fourmis est incomparable pour la stabilité; rien ne pouvait faire prévoir la ruine d'un régime fondé sur ce qu'il y a de plus fort dans la nature humaine, l'orgueil et la cupidité » (1). Et il ne faut pas dire que nos cités ne sont pas encore arrivées à ce point où la stabilité paraît fatale; l'abbé Coignard contate déjà que la société de son temps a pour bases l'avarice et l'orgueil, et par suite ressemble étonnament à la « Pingouinie » parvenue à l'apogée de la civilisation capitaliste; mais, plus clairvoyant que la plupart des « Pingouins », il pressent la ruine du régime, si solide en apparence; il sait bien que c'est « un ordre précaire et misérable, que condamne la justice des choses à défaut de celle des hommes et dont la ruine est déjà commencée »; il sait bien que nos riches sont « aussi stupides que ces hannetons qui continuent de manger la feuille de l'arbre, pendant que le petit scarabée, introduit dans leur corps, leur dévore les entrailles » (2).

En effet nos capitalistes conservent leurs illusions et ne s'aperçoivent pas que leur puissance est destinée à disparaître. S'ils avaient l'esprit scientifique, ils verraient que le régime actuel ne peut être maintenu; si en effet on le conservait, il en résulterait d'abord une transformation biologique et psychologique des individus des deux classes sociales, et en second lieu les progrès du machinisme, s'ajoutant à bien d'autres causes, détermineraient malgré tout la ruine de l'organisation sociale tout entière.

(1) *L'île des Pingouins*, p. 398.
(2) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 36.

La cupidité qui est le fondement de toute l'activité des citoyens dans une société capitaliste devient peu à peu le seul sentiment admis par les hommes. Elle présidera aux destinées du régime dont elle est le ressort. L'historien de « l'île des Pingouins » va nous le montrer; mais il nous présentera le futur comme des faits du passé, car, se plaçant au point de vue de l'étoire Sirius, il a déjà embrassé les destinées du monde.

Les distractions dont les hommes jouissent actuellement dans leurs moments de loisir ne peuvent guère continuer à les amuser dans une cité où tous leurs actes sont déterminés par l'appât du lucre; c'est ce qui se produira certainement si notre état social se fortifie; que dans cet avenir inconnu quelqu'un songe à se représenter notre monde actuel, il regrettera à n'en pas douter notre temps; il considérera que les peuples « souffraient moins quand ils étaient plus jeunes : ils jouaient; ils jouaient aux arts, aux vertus, aux vices, à l'héroïsme, aux croyances, aux voluptés; ils avaient des illusions qui les divertissaient; ils faisaient du bruit; ils s'amusaient » (1). L'état pitoyable dans lequel se trouve aujourd'hui l'Humanité sera aux yeux de nos descendants beaucoup plus heureux que le leur.

D'abord les villes, qui ont maintenant « un caractère cosmopolite et financier », et où par suite « règne une laideur immense et régulière » (2), seront bien plus laides encore quand les générations futures les auront transformées en raison des nécessités de l'industrie. Notre capitale perd son charme d'autrefois parce que l'espace lui manque et qu'elle s'étend en hauteur faute de se développer en largeur; nous avons eu déjà l'occasion de déplorer cet état de choses; or les mêmes causes subsisteront tant que les conditions économiques n'auront pas changé; les maisons des grandes villes de l'avenir seront donc surélevées jusqu'à des hauteurs que les gratte-ciel d'Amérique atteignent seuls aujourd'hui; elles s'agrandiront également en profondeur; tel sera l'effet du progrès sur l'aspect des cités futures : « On ne trouvait jamais les maisons assez hautes; on les surélevait sans cesse, et l'on en construisait de trente à quarante étages, où se superposaient bureaux, magasins, comptoirs de banques, sièges de sociétés; et l'on creusait dans le sol toujours plus profondément des caves et des tunnels » (3).

Non seulement les villes seront laides à cause de la hauteur excessive des constructions, mais de plus elles pren-

(1) *L'île des Pingouins*, p. 403-404.
(2) *Ibid.*, p. 389.
(3) *Ibid.*, p. 391-392.

dront l'aspect de nos centres industriels; leur population s'accroîtra en vertu de la loi de concentration qui domine l'évolution de la société capitaliste; les usines se multiplieront pour la même raison, aussi la fumée des cheminées couvrira-t-elle les cités d'un nuage d'autant plus épais que les habitants seront plus nombreux et par suite auront besoin précisément de plus d'air et de lumière; la santé des individus s'en ressentira, mais c'est une conséquence inéluctable des progrès du capitalisme et du machinisme : « Quinze millions d'hommes travaillaient dans la ville géante, à la lumière des phares, qui jetaient leurs feux le jour comme la nuit. Nulle clarté du ciel ne perçait les fumées des usines dont la ville était ceinte; mais on voyait parfois le disque rouge d'un soleil sans rayons glisser dans un firmament noir, sillonné de ponts de fer, d'où tombait une pluie éternelle de suie et d'escarbilles » (1).

Dans ce milieu infernal, quelle sera l'organisation sociale ? Ce sera celle que nous subissons aujourd'hui, accentuée encore par l'action du temps et de l'hérédité. On ne pourra plus songer à établir l'égalité des classes, puisque tout sera « subordonné aux intérêts des trusts » (2) : la classe riche dominera plus que jamais le fonctionnement des organes sociaux, l'État lui-même disparaîtra pour faire place aux groupements financiers. De plus le genre de vie auquel les individus de chaque catégorie seront soumis déterminera des déformations psychiques et physiologiques qui caractériseront de plus en plus les classes sociales; à la seule vue d'un homme, on pourra immédiatement savoir à quel groupe il appartient; il serait donc bien difficile d'effacer des distinctions que la nature elle-même confirmera grâce à la transmission par l'hérédité des traits physiques et moraux. La classe riche et la classe pauvre subsisteront et se différencieront de plus en plus.

Les riches ne formeront toujours qu'une petite minorité (3), mais leur puissance augmentera de plus en plus. Parmi eux, les milliardaires seront les plus reconnaissables: ils se soumettront à des contraintes artificielles si tyranniques que leur constitution physique en sera modifiée et se distinguera de celle des autres hommes : « Il se forma dans ce milieu ce que les anthropologistes appellent le type du milliardaire. C'étaient des hommes à la fois énergiques et frêles, capables d'une grande puissance de combinaisons mentales, et qui fournissaient un long travail de bureau, mais dont la sensibilité subissait des troubles héréditaires qui croissaient avec l'âge » (4). Ces traits caractéristiques

(1) *L'île des Pingouins*, p. 392.
(2) *Ibid.*, p. 392.
(3) *Ibid.*, p. 396.
(4) *Ibid.*, p. 392.

s'accuseront avec une netteté particulière chez certains d'entre eux : comme les aristocrates de tous les temps, ils manifesteront une extrême austérité de mœurs; or quelques-uns pousseront cette sévérité à un degré extraordinaire : « On vit les ascètes de la richesse: dans les assemblées des trusts apparaissaient des faces glabres, des joues creuses, des yeux caves, des fronts plissés. Le corps plus sec, le teint plus jaune, les lèvres plus arides, le regard plus enflammé que les vieux moines espagnols, les milliardaires se livraient avec une inextinguible ardeur aux austérités de la banque et de l'industrie. Plusieurs, se refusant toute joie, tout plaisir, tout repos, consumaient leur vie misérable dans une chambre sans air ni jour, meublée seulement d'appareils électriques, y soupaient d'œufs et de lait, y dormaient sur un lit de sangles. Sans autre occupation que de pousser du doigt un bouton de nickel, ces mystiques, amassant des richesses dont ils ne voyaient pas même les signes, acquéraient la vaine possibilité d'assouvir des désirs qu'ils n'éprouveraient jamais » (1). Ces personnages seront si attachés à leurs richesses, qu'ils préféreront se faire tuer plutôt que d'en céder la moindre parcelle (2).

Les capitalistes qui n'auront pas à leur disposition des sommes aussi considérables s'efforceront de ressembler aux milliardaires, pour être confondus avec eux; c'est une application dans l'avenir de la loi de la propagation des besoins constatée par Gabriel de Tarde. Le but final de tous leurs actes sera encore le lucre; ils lui subordonneront leurs passions; ils mettront même un point d'honneur à s'affranchir de celles qui ne seraient pas susceptibles d'augmenter ou de conserver leur fortune, comme par exemple la paresse, le goût des arts, la pitié, génératrices de dépenses; au contraire la violence sera tolérée comme pouvant entraîner un enrichissement. Telle sera la morale de l'avenir : « l'Etat reposait fermement sur deux grandes vertus publiques : le respect pour le riche et le mépris du pauvre ». Ceux dont l'âme sera accessible à la pitié devront s'en cacher soigneusement et « se réfugier dans une hypocrisie qu'on ne pouvait blâmer puisqu'elle contribuait au maintien de l'ordre et à la solidité des institutions » (3).

En somme, dans cette classe, la richesse n'est plus un moyen mais un but : « La richesse est un des moyens de vivre heureux; ils en ont fait la fin unique de l'existence » (4). Les privilégiés de la fortune n'auront d'autre admi-

(1) *L'île des Pingouins*, p. 393.
(2) *Ibid.*, p. 393-394.
(3) *Ibid.*, p. 394.
(4) *Ibid.*, p. 401.

ration que celle de l'or; ils ne s'apercevront généralement pas de leur malheur parce que leur esprit ne sera plus en état de le comprendre. Leurs goûts artistiques subiront l'influence de leur état d'âme; le théâtre tombera dans une décadence irrémédiable; on abandonnera les genres actuellement en honneur pour leur préférer « les culbutes des clowns et la musique des nègres »; ce déclin est peut-être commencé à l'heure présente, mais il n'est pas parvenu à sa fin dernière, car un jour viendra où l'on ne s'enthousiasmera plus « qu'à voir défiler sur la scène des diamants au cou des figurantes et des barres d'or portées en triomphe » (1).

Les femmes devront afficher la même austérité de mœurs que leurs maris; leur conduite ne sera pas meilleure qu'aujourd'hui, mais les scandales seront moins fréquents; en effet le scandale résulte de la divulgation d'un fait immoral, il suffira donc pour le conjurer que les femmes de l'aristocratie s'éloignent pendant quelque temps après avoir commis leurs fautes : « les scandales étaient rares : un voyage à l'étranger les dissimulait presque tous et les princesses des trusts restaient l'objet de la considération générale » (2).

Telles seront les mœurs de la classe dirigeante. Quant au peuple, dont la soumission sera parfaite, il se subdivisera à son tour en deux classes : les employés de commerce et de banque, et les ouvriers; il ne peut être question des fonctionnaires, puisque les trusts auront alors succédé à l'Etat.

Les employés, ingénieurs et comptables, constitueront la seule classe où l'intelligence n'aura pas été complètement déformée par la déviation générale vers la recherche du lucre; il se trouvera parmi eux des mécontents; mais la soumission universelle à la richesse les aura gagnés à leur insu, car « cette société si puissante avait imprimé jusque dans les esprits de ses adversaires sa forte discipline; les anarchistes eux-mêmes s'y montraient laborieux et réguliers ». D'autres raisons contribueront à les rendre dévoués au régime : en échange du travail énorme qu'ils fourniront, ils recevront de gros appointements; de plus ils arriveront parfois à créer eux-mêmes des établissements, par suite du développement de certains courants particuliers au système capitaliste : « l'augmentation constante de la richesse publique et la mobilité des fortunes privées autorisaient toutes les espérances chez les plus intelligents ou les plus audacieux » (3).

Dans cette société où tous les vices actuels se seront accentués, le prolétariat sera réduit à une déchéance physique et morale profonde. Il n'en peut être autrement, étant donnés

(1) *L'île des Pingouins*, p. 394-395.
(2) *Ibid.*, p. 395-396.
(3) *Ibid.*, p. 396.

de travail auquel ils seront toujours astreints et les conditions d'existence auxquelles ils ne pourront se soustraire; ainsi le type du pauvre deviendra aussi caractéristique que celui du milliardaire; les anthropologistes pourront exercer leur talent à le définir, il leur suffira d'observer les ouvriers: « Bien que chez eux le développement de certains muscles, dû à la nature particulière de leur activité, pût tromper sur leurs forces, ils présentaient les signes certains d'une débilité morbide. La taille basse, la tête petite, la poitrine étroite, ils se distinguaient encore des classes aisées par une multitude d'anomalies physiologiques et notamment par l'asymétrie fréquente de la tête ou des membres » (1). La faiblesse physique des prolétaires doit nécessairement s'accentuer avec le temps par une sélection artificielle opérée par l'Etat, qui tout à coup reparaît pour cette seule fonction; il est vrai qu'il n'y a pas là de contradiction, car les groupements financiers constituent un gouvernement et par suite exercent un pouvoir de contrainte sur les individus; or, par le service militaire, ils s'empareront des sujets vigoureux du prolétariat et les rendront malingres : « des plus robustes d'entre eux l'Etat faisait des soldats, dont la santé ne résistait pas longtemps aux filles et aux cabaretiers postés autour des casernes » (2). Par un procédé analogue, les patrons parviendront à affaiblir les facultés intellectuelles de leurs ouvriers : les progrès du machinisme leur permettront de choisir les travailleurs les plus niais, et ainsi une nouvelle sélection artificielle déterminera chez ceux-ci la faiblesse de l'esprit en même temps que s'accentuera la faiblesse du corps : « les patrons, craignant les ouvriers d'un cerveau trop lucide comme plus aptes à formuler des revendications légitimes, s'étudiaient à les éliminer par tous les moyens possibles et embauchaient de préférence les travailleurs ignares et bornés, incapables de défendre leurs droits et encore assez intelligents pour s'acquitter de leur besogne que des machines perfectionnées rendaient extrêmement facile » (3).

Ainsi, par l'emploi simultané de deux sélections habiles, les capitalistes détruiront toute la force du prolétariat. Celui-ci sera donc réduit à se contenter de son sort; le droit de grève lui permettra à peine de maintenir le taux des salaires. La grève elle-même deviendra inefficace par suite d'une autre particularité du régime capitaliste : M. Anatole France n'est pas sans connaître les crises périodiques de la production, il sait que l'intermittence de cette production est une cause de chômages; il prévoit donc des conflits certains

(1) *L'île des Pingouins*, p. 397.
(2) *Ibid.*, p. 397.
(3) *Ibid.*, p. 397.

entre grévistes et chômeurs, conflits qui rendront pratiquement sans effet l'usage du droit de grève : « l'intermittence de la production, inhérente au régime capitaliste, causait de tels chômages que, dans plusieurs branches d'industrie, sitôt la grève déclarée, les chômeurs prenaient la place des grévistes » (1).

Tel est l'état social auquel nous amènerait fatalement le régime capitaliste, s'il subsistait; comme on peut le voir, il est une exagération de tous les vices que l'historien de la « Pingouinie » a découverts dans notre organisation actuelle. Mais une telle société peut-elle durer ainsi éternellement ? Non; les résistances patronales ne peuvent paralyser l'action fatale du temps; les nécessités économiques surtout mettront fin à ce régime abhorré.

Section II. — La Fin du Capitalisme.

Le monde capitaliste s'effondrera malgré les efforts des privilégiés. Mais des signes précurseurs annonceront sa ruine en mettant en lumière les causes profondes qui s'opposent au maintien de ce régime.

D'abord les crises économiques, comme l'a dit Karl Marx, sont non seulement un symptôme, mais un facteur déterminant de l'affaiblissement de l'organisation sociale; c'est bien l'auto-destruction envisagée par l'auteur du *Capital* que M. Anatole France découvre dans « la surproduction toujours croissante, qui entraînait les longs et cruels chômages auxquels les industriels reconnaissaient, il est vrai, l'avantage de rompre la force ouvrière en opposant les sans-travail aux travailleurs » (2).

Un autre symptôme alarmant résidera dans l'état physiologique de la population : la santé des pauvres sera de plus en plus précaire par suite des efforts des financiers; mais celle des riches ne sera guère meilleure. L'air vicié des cités ne pourra plus entretenir la force des habitants; l'absence des rayons du soleil contribuera à jeter le désordre dans le fonctionnement des organismes affaiblis; l'alimentation chimique, qui se perfectionnera avec les autres industries, achèvera de ruiner la santé de tous. Les milliardaires seront affectés plus encore que les autres à cause de leur genre de vie anormal. Les cerveaux seront atteints avec le reste du corps : le nombre des imbéciles et des aliénés augmentera de plus en plus, ainsi que celui des suicides (3).

(1) *L'île des Pingouins*, p. 398. Cf. *Ibid.*, p. 407.
(2) *Ibid.*, p. 398.
(3) *Ibid.*, p. 399.

Enfin les progrès du machinisme n'empêcheront pas les catastrophes de se produire; bien au contraire ils les rendront plus fréquentes et plus graves; ce sera là un nouveau présage de la fin du régime : « La catastrophe, désormais périodique, régulière, rentrait dans les prévisions et prenait dans les statistiques une place de plus en plus large. Chaque jour des machines éclataient, des maisons sautaient, des trains bondés de marchandises tombaient sur un boulevard, démolissant des immeubles entiers, écrasant plusieurs centaines de passants et, à travers le sol défoncé, broyaient deux ou trois étages d'ateliers et de docks où travaillaient des équipes nombreuses » (1).

Quand ces symptômes seront devenus extrêmement fréquents, le régime capitaliste se décomposera de lui-même. Les explosifs de l'avenir, auprès desquels la dynamite n'est qu'une matière innocente (2), permettront peut-être aux anarchistes de hâter sa chute; néanmoins nous savons trop ce que M. Anatole France pense des anarchistes pour croire qu'il compte sur eux. Les ouvriers, parvenus à l'état d'extrême faiblesse où les auront mis les capitalistes, et de plus redoutant constamment le chômage, n'auront aucune part dans l'anéantissement du régime qui les opprime; la crainte de rester sans travail les empêchera de déclarer la grève générale par laquelle ils pourraient accélérer le mouvement: celui-ci se fera sans eux et peut-être malgré eux (3).

Cependant le capitalisme continuera à s'effriter pièce à pièce sans que le prolétariat songe à s'affranchir. Ce n'est que le jour où les établissements de crédit disparaîtront que le peuple des ouvriers et l'armée elle-même, si celle-ci existe encore, dirigeront contre l'ordre social leurs forces trop longtemps contenues (4). Est-ce l'intérêt qui jusqu'alors les aura retenus dans l'obéissance ? Nous n'osons répondre à cette question, tant elle nous paraît ardue. Mais un fait est certain; c'est que les ouvriers agiront seulement à une époque où ils ne courront aucun risque, puisque tout sera perdu pour eux comme pour leurs oppresseurs.

Telle sera la destinée du régime capitaliste s'il parvient à se maintenir dans nos sociétés civilisées : à supposer que les financiers conservent le pouvoir pendant longtemps encore, leur chute est certaine à cause des lois économiques et des progrès de l'industrie. Nous croyons du moins avoir ainsi interprété exactement la pensée de l'historien de « l'île des Pingouins »; nous ne pouvons cependant pas l'affirmer

(1) *L'île des Pingouins*, p. 399-400.
(2) *Ibid.*, p. 406-407.
(3) *Ibid.*, p. 407.
(4) *Ibid.*, p. 411.

catégoriquement, car le sens des développements auxquels donnent lieu les destinées futures de la « Pingouinie » est si équivoque qu'il n'est guère possible de le déterminer avec certitude. Il semble du reste que l'hypothèse d'après laquelle les capitalistes continueraient à diriger le monde ne répond pas à la véritable conception de l'avenir de M. Anatole France; en réalité, ceci n'est qu'une démonstration des fins inéluctables auxquelles les progrès du machinisme amèneraient une société fondée sur la puissance de la richesse. L'absurdité de la thèse des conservateurs étant établie, il importe de connaître le régime qui prendra la place du nôtre; or la méthode historique nous a fait pressentir le triomphe prochain du socialisme. C'est donc le système collectiviste qui succédera à la domination du capital; l'organisation actuelle n'aura duré que le temps nécessaire pour montrer à l'Humanité les tares dont elle est pleine et pour préparer l'avénement d'un ordre meilleur.

——::——

CHAPITRE III

La Société Collectiviste.

Comment espérer un avenir meilleur pour l'Humanité dans un monde où la douleur et l'adversité semblent imposées par les lois inexorables de la nature ? Rien n'est plus simple : les hommes devront d'abord s'abstenir d'ajouter aux misères dont la nature les accable les contraintes artificielles qu'ils s'infligent par une organisation sociale contraire à leur intérêt véritable; d'autre part, quand ils se seront affranchis des préjugés innombrables que le régime présent suppose, ils pourront appliquer toute leur énergie à se rendre maîtres des forces naturelles; en fait ils ne parviendront jamais à modifier le cours des événements, mais du moins ils s'adapteront de plus en plus aux circonstances nécessaires auxquelles ils peuvent être exposés. La loi de l'évolution contribuera d'ailleurs à cette adaptation, si bien que les transformations de l'espèce humaine suivront celles du corps social, et ainsi la société s'achemine insensiblement vers un avenir de bonheur parfait.

Les hommes paraissent comprendre enfin l'idéal vers lequel ils doivent tendre; ils commencent à se pénétrer de l'idée féconde qu'il leur est possible d'agir efficacement pour favoriser l'évolution naturelle; c'est en vain que les princes s'efforcent de neutraliser l'action du temps, ils sont impuissants; le peuple seul prépare les destinées du monde; si donc on veut pressentir l'avenir, il faut « regarder moins aux gestes étudiés des rois, des empereurs, des chefs de républiques qu'aux mouvements plus obscurs, plus profonds, plus significatifs en somme, de la foule laborieuse des peuples; ce sont non les princes, mais les peuples qui créent l'avenir » (1).

Puisque nous pouvons exercer une certaine action sur l'évolution sociale, il est bon que nous connaissions la manière dont nous préparerons l'avenir et les étapes par lesquelles l'Humanité devra passer avant d'avoir établi la société idéale; après quoi nous pourrons entrevoir les institutions sociales et l'organisation économique auxquelles les efforts des générations auront abouti.

(1) *Aux étudiants*, p. 43.

Section première. — L'Acheminement de l'Humanité vers le Collectivisme.

Il importe de connaître les moyens à employer pour préparer l'avenir avant même de savoir à quel résultat ces moyens permettront de parvenir. A quoi servirait d'avoir la connaissance du but à atteindre, puisqu'on doit y travailler aveuglément? Car c'est bien ainsi que nous agissons : « S'il nous était possible de voir ce qui viendra, nous n'aurions plus qu'à mourir, et peut-être tomberions-nous foudroyés de douleur ou d'épouvante. L'avenir, il y faut travailler comme les tisseurs de haute lice travaillent à leurs tapisseries, sans le voir » (1). Tout ce que nous pouvons prédire, c'est que la société future sera inspirée par l'esprit de sagesse qui manque à la nôtre; qu'importe après cela si nous nous apercevons que « l'avenir est caché même à ceux qui le font » (2) ?

Nous devons toutefois agir de la manière qui nous paraîtra la plus efficace, et pour cela tâcher de nous éclairer par les enseignements du passé : « Ne perdons rien du passé Ce n'est qu'avec le passé qu'on fait l'avenir » (3). Si nous méconnaissons la leçon des événements, nous courons le risque de préparer un avenir mauvais; cela est vrai en littérature, mais ne l'est pas moins dans l'ordre social : « L'avenir est dans le présent, il est dans le passé. C'est nous qui le faisons; s'il est mauvais, ce sera de notre faute » (4).

En nous inspirant des avertissements de l'histoire nous apprendrons à combattre les préjugés; c'est là le meilleur moyen de favoriser l'évolution sociale, car les préjugés contrarient le jeu des lois naturelles, et « les maux des hommes leur viennent de leurs préjugés, comme les araignées et les scorpions sortent de l'ombre des caveaux et de l'humidité des courtils » (5). Cette action morale est bien plus efficace que la violence; nous le savons, il n'y a pas actuellement de révolution possible par un semblable procédé, chaque réforme doit être longuement mûrie avant de se manifester; au surplus, ceux qui auraient intérêt à la destruction du régime présent sont aujourd'hui affaiblis par leurs divisions, et leur tentative serait vouée à un échec certain (6). M. Anatole France n'a pas craint,

---

(1) *M. Bergeret à Paris*, p. 246 ; *Opinions sociales*, T. I, p. 47.
(2) *Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 56.
(3) *Le livre de mon ami*, p. 58.
(4) *La vie littéraire*, T. II, p. 201.
(5) *Les opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 32-33.
(6) *La révolte des anges*, p. 139.

cependant, de descendre dans la rue pour indiquer aux prolétaires leur devoir; mais, chaque fois, ce fut pour protester contre une injustice précise ou pour inciter le peuple à s'instruire.

Car le prolétariat sera le grand facteur des transformations futures. Lui seul a la conscience du devoir d'émancipation qui s'impose à lui ; déjà « nous voyons s'organiser chaque jour la communauté du travail universel » (1), et il prépare ainsi la paix universelle. Le développement de sa force a déjà donné de bons résultats : c'est grâce à l'action pacifique des travailleurs allemands et au nombre croissant des députés socialistes au Reichstag que la guerre a pu être évitée aussi longtemps en dépit des ambitions du « caporal Hohenzollern » (2); l'attitude des ouvriers français lors du mouvement révolutionnaire russe de 1904 autorise tous les espoirs, M. Anatole France déclarait alors qu' « une solidarité naissante commence à réunir aujourd'hui les prolétariats de tous les peuples qui, un jour, qui, bientôt, ne formeront plus qu'un seul prolétariat formidable et pacifique » (3). Lorsqu'il invite les prolétaires du monde entier à s'unir contre leurs oppresseurs, il constate toujours que le mouvement est déjà commencé, et il ne doute pas que l'idéal socialiste ne soit en voie de réalisation. L'avenir appartient aux travailleurs; ceux-ci ne font peut-être pas toujours preuve d'une modération parfaite dans leurs revendications, mais la faute en est à leurs tyrans (4). Ils prennent conscience des difficultés qu'ils auront à vaincre; ils comprennent maintenant qu'ils ont intérêt à voir la richesse se concentrer dans quelques mains; l'un d'eux indiquait très exactement les effets éventuels de cette concentration : « Il nous sera agréable de voir la richesse se concentrer dans un très petit nombre de mains. Notre mission se trouvera ainsi simplifiée le jour de la grande liquidation » (5). Du reste leurs éducateurs prennent soin de s'adresser à leurs intérêts et à leurs passions plutôt qu'à leur intelligence; en agissant ainsi ils développent indirectement cette intelligence qu'ils négligent (6).

Ainsi le prolétariat devient de plus en plus fort parce que son esprit s'étend; il doit également s'appliquer à devenir plus juste pour se montrer à la hauteur de sa tâche

(1) *Vie de Jeanne d'Arc*, T. I, p. LXXIII.
(2) *Vers les temps meilleurs*, T. III, p. 30.
(3) *Ibid.*, p. 16.
(4) *La vie littéraire*, T. II, p. 297-298.
(5) *Opinions sociales*, T. II, p. 127.
(6) *La révolte des anges*, p. 142.

le jour où il aura le pouvoir, car « qu'importe que la justice soit dans les lois si elle n'est point dans les cœurs? (1) » Pour que son avénement soit vraiment un progrès, il faut que l'équité domine son âme : « Tant que les hommes demeureront avares et cruels, ils rendront cruelles les lois les plus douces et ils dépouilleront leurs frères avec des paroles d'amour » (2). On parviendra à rendre le peuple meilleur par la vulgarisation de l'art; ce facteur a été parfois méconnu de même que l'utilité des inventions scientifiques qui permettront son développement; heureusement M. Roger Marx « nous présente le rôle civilisateur et éducateur de l'Art dans la société moderne; il nous le montre utile à tous les progrès, réclame pour lui l'aide du machinisme, la division du travail, toutes les applications des inventions scientifiques, inventions que des esprits chagrins ont voulu dénoncer et combattre comme des tares » (3). Du reste l'art et la justice ne peuvent subsister séparément : « un lien, parfois presque insensible, mais jamais rompu, subtil et fort, conduit de l'idée de la justice à l'idée de la beauté » (4).

Par l'éducation du prolétariat, on hâtera la réalisation de la société idéale; les esprits légers peuvent s'y tromper, ils s'imaginent volontiers que l'effet d'une telle œuvre est purement destructeur; et sans doute il faut bien détruire certains éléments avant de construire, mais on ne doit pas se laisser prendre à l'apparence : lorsqu'on bâtit une cité, on commence par creuser des trous, il en est de même pour la société; M. Bergeret avait bien raison de voir une allégorie dans les travaux des terrassiers : « Je vois ici l'image de la cité future où les plus hauts édifices ne sont marqués encore que par des creux profonds, ce qui fait croire aux hommes légers que les ouvriers qui travaillent à l'édification de cette cité, que nous ne verrons pas, creusent des abîmes, quand en réalité peut-être ils élèvent la maison prospère, la demeure de joie et de paix » (5). La transformation que l'homme fait subir à la terre est aussi rassurante, et on peut espérer que, par un effort constant, il arrivera à supprimer l'usage du meurtre considéré jusqu'à présent comme une loi fatale (6); et ainsi se réalisera sans doute la Société des Nations, seule capable d'assurer la paix du monde (7).

(1) *Le puits de Sainte Claire*, p. 193.
(2) *Ibid.*, p. 194.
(3) *Préface* de l'*Art social*, de Roger Marx.
(4) *Vers les temps meilleurs*, T. I, p. 33.
(5) *M. Bergeret à Paris*, p. 33.
(6) *Histoire comique*, p. 168.
(7) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 septembre 1921, p. 238.

Comment se produira l'évolution de la société vers le régime collectiviste? Nous ne le savons pas exactement ; nous la préparons sans connaître les étapes qu'elle comporte. Pourtant nous pouvons prédire quelques faits certains; M. Anatole France pose en principe que la transformation du monde sera achevée en l'an 2270, il situe donc à cette date la société future qu'il va nous décrire (1). Celle-ci se réalisera grâce à certains événements inéluctables. D'abord le XX^e^ siècle verra la disparition de la guerre: les congrès diplomatiques n'y contribueront guère, mais les députés socialistes de tous les Etats se mettront en rapport et délibéreront sur les questions internationales, leurs résolutions auront une influence certaine sur les décisions des gouvernements, ils constitueront ainsi une sorte de parlement international; les guerres industrielles et coloniales se produiront encore, mais elles se feront de plus en plus rares, et finalement disparaîtront (2). En second lieu le régime capitaliste aura pour effet naturel de préparer la révolution sociale: d'une part il aura à ses débuts enrichi l'Humanité; puis, en réunissant d'innombrables ouvriers dans les mêmes établissements, il aura permis aux masses de prendre conscience de leur force; enfin la concentration des fortunes rendra plus facile la liquidation générale (3). La misère des travailleurs et le désordre de la production détermineront une décadence de la puissance des capitalistes; le prolétariat, divisé et méfiant, ne profitera probablement pas de l'occasion pour s'émanciper ; mais par une action constante il obtiendra des avantages croissants, « augmentation des salaires, diminution des heures de travail, liberté croissante d'organisation et de propagande, conquête des pouvoirs publics, progrès dans l'opinion étonnée »; c'est que sa force sera suffisante pour qu'il puisse faire valoir ses revendications, car « il faut qu'un parti soit déjà fort pour faire une révolution à son profit »; or le peuple des travailleurs parviendra un jour à cette situation favorable et dès lors il pourra faire triompher les principes socialistes (4); à ce moment l'alcoolisme aura été supprimé, car « un prolétariat alcoolique est incapable de s'émanciper » (5); la paresse disparaîtra aussi « en même temps que le dernier mastroquet », et on ne verra plus de mendiants (6). Les armées permanentes seront

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 254.
(2) *Ibid.*, p. 272-275.
(3) *Ibid.*, p. 275-276.
(4) *Ibid.*, p. 276-278.
(5) *Ibid.*, p. 269.
(6) *M. Bergeret à Paris*, p. 247-248 ; *Opinions sociales*, T. I, p. 48.

abolies par les Chambres grâce à l'ardente pression du peuple entier ; elles n'auront plus alors pour rôle de défendre l'Etat dans une guerre devenue impossible mais seulement de maintenir les travailleurs dans l'obéissance, leur disparition n'aura donc aucune répercussion sur la situation internationale; au contraire, à l'intérieur de chaque pays, il en résultera une substitution du gouvernement républicain au régime monarchique (1). Du reste le développement des moyens de communication établira entre les différents Etats une solidarité qui viendra à bout des instincts patriotiques les plus violents (2). Sans que nous puissions entrevoir pourquoi, ce sera le moment propice pour l'institution du collectivisme: le monde entier adoptera alors ce régime, sauf l'Afrique noire qui en sera encore à la phase capitaliste, analogue à celle de nos sociétés actuelles (3). Une semblable transformation amènera des troubles économiques et des désordres sociaux fort graves; mais ce sera là une transition nécessaire pour passer du nationalisme capitaliste à l'internationale socialiste; elle ne durera que cinquante ans; la dictature de quelques prolétaires mettra fin à cette période inévitable, ce gouvernement prendra un certain nombre de mesures destinées à ramener les hommes au respect des lois naturelles, et ainsi se trouvera réalisée, après une évolution lente et mouvementée, la société idéale, celle des travailleurs, celle de la paix : la société collectiviste (4).

Section II. — L'organisation Sociale Collectiviste.

Le régime idéal pour M. Anatole France semble bien être celui que l'on trouve décrit dans l'ouvrage *Sur la pierre blanche*. Comme il arrive souvent, le procédé adopté ici consiste à relater le rêve d'un personnage qui croit s'éveiller après plusieurs siècles de sommeil; nous savons que l'évolution sociale sera parvenue à son aboutissement final avant l'année 2270, c'est donc à cette date que le dormeur devra situer le songe nécessaire à la description du monde futur; et en fait lorsque Hippolyte Dufresne, « qui avait des loisirs et aimait les art » (5), raconte à ses amis le rêve qu'il a imaginé, il suppose que la société découverte pendant son sommeil est celle de cette époque. Il fait connaître ainsi les vœux de l'historien de la « Pingouinie »;

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 278-280.
(2) *Ibid.*, p. 280-282.
(3) *Ibid.*, p. 282-284.
(4) *Ibid.*, p. 284-286.
(5) *Ibid.*, p. 1.

il est vrai que, visiblement, M. Anatole France sourit en exposant l'organisation de la société collectiviste; le style du récit est constamment ironique et le titre même de l'ouvrage est assez expressif; de plus, quand nous apprenons que les hommes de l'avenir vivront en harmonie, nous ne pouvons nous empêcher de songer aux railleries dont Fourier fut l'objet de la part de M. Bergeret pour avoir imaginé cette notion d'harmonie; de même les travailleurs qui occuperont leurs loisirs à faire de la statistique ne se conforment guère aux théories émises dans *La vie littéraire*. Pourtant, dans son ensemble, la société collectiviste d'Hippolyte Dufresne semble répondre aux aspirations de l'auteur : les citoyens de l'avenir réfuteront sans peine les objections soulevées par leur naïf visiteur sur l'organisation nouvelle; au reste, peu importe que le régime futur soit ou non conforme aux vœux de celui qui le prévoit! il faut rechercher ce qui sera et non ce qui devrait être, et pour faire œuvre scientifique il convient de se livrer à une étude purement objective; or les principes résultant des faits passés et présents paraissent bien devoir entraîner par leur application l'avénement du socialisme.

Le machinisme, qui fait du monde capitaliste un enfer, permettra cependant, grâce aux améliorations apportées aux conditions d'existence, de réaliser peu à peu la justice sur la terre et d'instituer la société nouvelle fondée sur un idéal de bonté. Tant que l'homme ne sera pas équitable, il ne pourra pas créer un régime équitable; or il n'est pas bon naturellement, il ne l'est pas encore, mais il le deviendra. Le sage M. Bergeret, quoique peu optimiste, prévoyait déjà cette amélioration morale : « Je ne crois pas que les hommes soient bons naturellement. Je vois plutôt qu'ils sortent péniblement et peu à peu de la barbarie originelle et qu'ils organisent à grand effort une justice incertaine et une bonté précaire. Le temps est loin encore où ils seront doux et bienveillants les uns pour les autres. Le temps est loin où ils ne feront plus la guerre entre eux et où les tableaux qui représentent des batailles seront cachés aux yeux comme immoraux et offrant un spectacle honteux. Je crois que le règne de la violence durera longtemps encore, que longtemps les peuples s'entre-déchireront pour des raisons frivoles, que longtemps les citoyens d'une même nation s'arracheront furieusement les uns aux autres les biens nécessaires à la vie, au lieu d'en faire un partage équitable. Mais je crois aussi que les hommes sont moins féroces quand ils sont moins misérables, que les progrès de l'industrie déterminent à la longue quelque adoucissement dans les mœurs, et je tiens d'un botaniste que l'aubépine transportée d'un terrain sec

en un sol gras y change ses épines en fleurs » (1). Dès que l'homme aura appris à aimer ses semblables, rien ne s'opposera plus à l'établissement du régime idéal, il n'y aura plus de distinction de classes : les privilégiés renonceront à leurs privilèges, non parce que cela est désirable, mais parce que les circonstances leur auront imposé cette attitude et que d'autre part ils seront devenus moins réfractaires aux sentiments de bonté jusqu'alors inconnus: « Un jour viendra où le patron, s'élevant en beauté morale, deviendra un ouvrier parmi les ouvriers affranchis, où il n'y aura plus de salaire, mais échange de biens. La haute industrie, comme la vieille noblesse qu'elle remplace et qu'elle imite, fera sa nuit du 4 août. Elle abandonnera des gains disputés et des privilèges menacés. Elle sera généreuse quand elle sentira qu'il est temps de l'être » (2).

Alors sera édifiée la cité nouvelle; moins hypocrite que la nôtre, la société future ne prétendra pas fonder ses institutions sur des sentiments de bienveillance réciproque qui n'existeront pas, même après les progrès moraux réalisés par l'Humanité; elle prendra les hommes tels qu'ils seront, sans vouloir les contraindre à un état d'âme artificiel. Elle répudiera les trois principes de notre république : liberté, égalité, fraternité. Quand nous parlons de liberté, nous nous abusons, et nos descendants comprendront toute l'étendue de notre illusion : « La liberté ne peut pas être dans la société, puisqu'elle n'est pas dans la nature. Il n'y a pas d'animal libre. On disait autrefois d'un homme qu'il était libre quand il n'obéissait qu'aux lois. C'était puéril. On a fait d'ailleurs un si étrange usage du mot de liberté dans les derniers temps de l'anarchie capitaliste, que ce mot a fini par exprimer la revendication des privilèges » (3). Du reste, chaque fois qu'on a essayé d'établir vraiment la liberté, on a dû la supprimer immédiatement : le peuple en fait un usage abusif, par exemple en ravageant les jardins publics (4). S'agit-il de l'égalité ? « L'idée d'égalité est moins raisonnable encore, et elle est fâcheuse en ce qu'elle suppose un faux idéal. Nous n'avons pas à rechercher si les hommes sont égaux entre eux. Nous devons veiller à ce que chacun fournisse tout ce qu'il peut donner et reçoive tout ce dont il a besoin » (5). En effet l'idéal n'est pas de rendre les hommes égaux, l'essentiel

(1) *M. Bergeret à Paris*, p. 244-245 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. I, p. 46).
(2) *Ibid.*, p. 250-251 (*Ibid.*, T. I, p. 50).
(3) *Sur la pierre blanche*, p. 297.
(4) *Les désirs de Jean Servien*, p. 226 ; *Le génie latin*, p. 287.
(5) *Sur la pierre blanche*, p. 297.

est que tout le monde vive et travaille; il importe peu que chacun estime son genre de travail supérieur à celui des autres, c'est une tendance naturelle qu'il est préférable de ne pas contrarier (1). Il en est de même de la fraternité : « Quant à la fraternité, nous savons trop comment les frères ont traité les frères pendant des siècles. Nous ne disons pas que les hommes sont mauvais. Nous ne disons pas qu'ils sont bons. Ils sont ce qu'ils sont. » Tout ce que l'on peut attendre d'eux, c'est qu' « ils vivent en paix quand ils n'ont plus de causes de se battre » (2). Un seul principe se substituera à la devise hypocrite de la République française : c'est celui d'harmonie, imaginé par Fourier et critiqué par M. Bergeret (3).

En vertu de ce principe, les tribunaux seront supprimés; on n'en aura plus besoin à partir du jour où le socialisme sera réalisé, car les infractions deviendront rares. Les crimes ne disparaîtront pas complètement; mais leur nombre diminuera pour plusieurs raisons : d'abord il n'y aura plus autant de malheureux; en second lieu les grandes villes, où se perpètrent généralement ces forfaits, feront place aux villas et aux campagnes; d'autre part chacun pourra se munir de « défenses électriques » et le téléphone sans fil augmentera la sécurité des routes; l'homme sera d'ailleurs devenu respectable à l'homme; il n'y aura plus que des crimes passionnels, et encore, restant impunis, ils deviendront moins fréquents. Quant aux délits, la plupart d'entre eux disparaîtront en même temps que la propriété privée; nous ne saisissons du reste pas le rapport établi entre les deux faits, puisque la propriété privée des objets de consommation sera maintenue; constatons simplement qu'il existera, sans en rechercher la raison ; l'absence de légistes et de juges contribuera à la disparition des délits, car « on ne saura plus les reconnaître ». Quant aux contraventions et aux contestations civiles, elles seront jugées gratuitement par des prud'hommes élus (4). L'idéal de M. Anatole France sera ainsi presque entièrement réalisé, puisque la justice, institution essentiellement mauvaise, sera à peu près abolie.

Il ne faudrait pas croire cependant que nos descendants seront heureux. Le bonheur exige un effort, qui suppose la fatigue; il ne peut donc être universel et perpétuel. De plus il importe que « la sainte pitié, qui fait la beauté des âmes », subsiste sur la terre, et pour cela la souffrance est

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 296.
(2) *Ibid.*, p. 297-298.
(3) *Ibid.*, p. 298.
(4) *Ibid.*, p. 265-266, 308-309.

nécessaire. Mais les maux seront moins nombreux, parce que, nous le savons, « aux maux inévitables, à ces maux à la fois vulgaires et augustes qui résultent de la condition humaine ne s'ajouteront plus les maux artificiels qui résultent de notre condition sociale; les hommes ne seront plus déformés par un travail inique dont ils meurent plutôt qu'ils n'en vivent; l'esclave sortira de l'ergastule et l'usine ne dévorera plus les corps par millions » (1).

L'iniquité sociale et toutes ses conséquences auront disparu. D'abord la situation de la femme deviendra égale à celle de l'homme : les individus des deux sexes porteront le même costume (2); ils seront admis dans les mêmes usines aux mêmes conditions, sans qu'on leur demande seulement à quel sexe ils appartiennent (3). Le mariage fera place à l'union libre, la société ignorera les rapports survenus entre hommes et femmes; aucune promesse ne sera imposée aux conjoints, car il est inadmissible qu'on puisse engager d'un mot sa destinée entière, chacun se séparera quand bon lui semblera de l'être avec qui il aura vécu, l'homme ne dira plus à la femme qu'elle lui appartient, et en fait on n'appartiendra qu'à soi-même. N'en concluons pas que les enfants seront abandonnés; dès aujourd'hui les mères élèvent souvent au prix des plus grands sacrifices leurs enfants naturels; pourquoi l'instinct maternel disparaîtrait-il (4) ? L'égalité de condition et l'analogie des mœurs rendront les femmes assez semblables aux hommes; cette particularité fera naître l'espoir de créer des individus neutres par une transformation physiologique continue : « Nous arriverons peut-être un jour à créer des neutres, à faire des ouvrières, comme on dit des abeilles. Ce sera un grand avantage : on pourra augmenter le travail sans augmenter la population d'une manière disproportionnée avec les biens nécessaires. Nous redoutons également le déficit et l'excédent des naissances » (5). Il va sans dire que sous un pareil régime il est impossible de concevoir l'existence d'un nom de famille: chacun aura un nom particulier, et un seul (6).

L'instruction des enfants sera très développée et ouverte à tous : elle sera entièrement destinée à leur apprendre des choses nécessaires; elle différera suivant les individus, afin

(1) *M. Bergeret à Paris*, p. 248-249; *Opinions sociales*, T. I, p. 48-49. Cf. *Sur la pierre blanche*, p. 306.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 251, 268.
(3) *Ibid.*, p. 300.
(4) *Ibid.*, p. 299-302, 312-313.
(5) *Ibid.*, p. 302.
(6) *Ibid.*, p. 261.

que chacun n'étudie que ce qui pourra lui être utile (1). Les adultes ne négligeront pas non plus de s'instruire; l'art surtout prendra une grande extension, et les progrès du machinisme ajouteront aux livres, de plus en plus nombreux, la phonographie (2); rappelons que la statistique, qui se substituera à l'histoire, sera cultivée avec plaisir par les travailleurs (3).

Les deux fléaux de nos sociétés, la religion et la guerre, cesseront d'exercer leurs ravages. La religion n'aura plus qu'une place insignifiante dans la vie des hommes de l'avenir; d'ailleurs il n'y aura plus de clergé, et le pape sera réduit pour vivre à exercer une profession, celle de teinturier par exemple; le catholicisme lui-même ne sera qu'un des nombreux cultes qui se partageront le monde : « Pour ne parler que de la France, nous avons la religion de l'humanité, le positivisme, le christianisme et le spiritisme. Dans certaines contrées, il reste des catholiques, mais peu nombreux et divisés en plusieurs sectes, à la suite des schismes qui se produisirent au XX^e^ siècle, quand l'Eglise fut séparée de l'Etat » (4).

Pour ce qui est de la guerre, elle disparaîtra tout à fait. La guerre civile sera peu probable parce que les seuls ennemis de l'ordre social seront les anarchistes, partisans de « l'harmonie spontanée qui naîtra de la destruction totale de la civilisation », or ils seront très pacifiques et l'absence de répression leur ôtera toute envie de recourir à la violence (5). Quant à la guerre internationale, elle sera impossible : la paix régnera sur le monde, le matérialisme historique le prouve; d'abord les relations seront constantes entre les peuples grâce aux transports aériens (6) et au développement des modes de transmission de la pensée; d'autre part les Américains et les Australiens auront seuls la science nécessaire pour attaquer les Etats-Unis d'Europe, ils n'en feront rien cependant à cause de l'océan qui les en séparera et de la communauté d'intérêts qui les unira à eux; les nègres d'Afrique, parvenus alors à notre civilisation capitaliste actuelle (7), en seront encore à « la vieille ferraille du XX^e^ siècle », impuissante contre « une décharge de rayons Y ». Aussi l'armée sera-t-elle devenue inutile; elle sera remplacée par un seul homme : « Un petit homme à lunettes est assis je ne sais où, devant un clavier.

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 303.
(2) *Ibid.*, p. 303-305.
(3) *Ibid.*, p. 267.
(4) *Ibid.*, p. 309-310.
(5) *Ibid.*, p. 308.
(6) *La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 680.
(7) *Sur la pierre blanche*, p. 262-263, 265, 307.

C'est notre unique soldat. Il n'a qu'à mettre le doigt sur une touche pour pulvériser une armée de cinq cent mille homme » (1).

Cet état social réalisera donc dans la mesure du possible la liberté, l'égalité et la fraternité, pourtant méprisées; mais c'est grâce aux conditions économiques qu'il parviendra à ces heureux résultats.

Section III. — L'organisation économique collectiviste.

Bien que cette vision de la société de l'an 2270 soit inspirée principalement des récits de Wells, et dans une moindre mesure de Fourier et des utopistes, M. Anatole France reste avant tout un disciple de Karl Marx; il place donc les conditions économiques à la base des institutions sociales. On peut s'en rendre compte en considérant avec lui, suivant la division classique de l'économie politique, la production, la circulation, la répartition et la consommation des biens.

La production d'abord, grâce à l'emploi des machines, sera intense; ce n'est d'ailleurs qu'à cette condition que le socialisme pourra se réaliser. La machine, aujourd'hui féroce, deviendra l'amie de l'homme par les améliorations qu'elle apportera à sa condition (2); c'est son usage qui sera le trait caractéristique de l'économie future, puisque le seul agent de la production est le travail et que ce travail sera rendu ainsi plus efficace. Quant à l'homme, dont la mission sera de mettre en mouvement tous les moteurs inanimés, il se consacrera au travail avec ardeur: en effet l'activité est nécessaire à l'homme, elle est la loi naturelle qui domine sa vie; si elle s'est exercée souvent dans un sens stérile ou nuisible, comme ce fut le cas des nobles de l'Ancien Régime et des riches d'aujourd'hui, portés à la chasse et à la guerre, il ne faut pas en déduire qu'elle restera toujours ce qu'elle fut jusqu'à présent; on peut très bien admettre que, le jour où le travail sera mis en honneur, l'Humanité entière s'y livrera de bon cœur; il n'y aura plus d'oisifs (3). Le progrès consistera surtout à supprimer les travaux inutiles, en supprimant les villes, et les fonctionnaires, magistrats, commerçants et employés qui y vivent; car les villes se transformeront en villas et la population se dispersera, à l'inverse de ce qui se passe

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 307.
(2) *M. Bergeret à Paris*, p. 249-250; *Opinions sociales*, T. I, p. 49.
(3) *Sur la pierre blanche*, p. 290-291.

sous un régime capitaliste (1). Par cette suppression des classes urbaines, on intensifiera la production agricole, qui disposera de bras plus nombreux; l'emploi des machines et les applications pratiques de la chimie permettront d'obtenir la surproduction nécessaire à l'établissement du socialisme (2). Quant à l'industrie, elle arrivera à un perfectionnement remarquable, toujours grâce à l'usage des machines; quelques hommes suffiront pour surveiller « le travail des choses », et toutes les branches de l'industrie profiteront des progrès techniques : ainsi les boulangeries les plus mal conditionnées produiront quatre-vingt mille pains par jour et occuperont cinq hommes (3). La journée de travail sera courte; l'intensité de la production permettra de la réduire à six heures (4). Les hommes et les femmes, travaillant ensemble, se soumettront avec joie à leur tâche, dont ils comprendront la nécessité (5). En somme on fera produire à l'homme, à la terre et à la machine tout ce qu'ils pourront fournir sans fatigue pour le travailleur.

Quant à la circulation, elle sera très simplifiée par suite de la suppression de la monnaie; elle se bornera aux transports des personnes et des pensées : la télégraphie et la téléphonie sans fil, d'un usage désormais courant, permettront la transmission instantanée des pensées; les personnes auront à leur disposition des moyens de transport presque aussi rapides : la Sologne sera à quelques instants de Paris grâce aux aéroplanes (6); les chemins de fer seront remplacés par des ballons dont des horaires seront dressés pour être portés à la connaissance des habitants (7) ; enfin « les trams et les autos transparents de vitesse » obligeront les piétons à traverser les routes sur des passerelles (8).

La répartition des biens produits aura pour base négative la suppression de la propriété individuelle (9). A l'heure actuelle, la grande majorité des hommes ne laissent aucun héritage à leurs enfants; on peut donc très bien concevoir que la transmission des biens par succession ne soit plus permise, puisque c'est là un procédé dès aujour-

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 264-265, 288-290.
(2) *Ibid.*, p. 263-264.
(3) *Ibid.*, p. 257-259.
(4) *Ibid.*, p. 267.
(5) *Ibid.*, p. 251 ; *Le puits de Sainte Claire*, p. 182.
(6) *Sur la pierre blanche*, p. 263.
(7) *Ibid.*, p. 250-252.
(8) *Ibid.*, p. 256.
(9) *Ibid.*, p. 286.

d'hui très rare (1). Dorénavant, chacun ne possédera un objet de consommation qu'autant qu'il l'aura mérité par son travail; le droit de propriété sera en effet admis lorsqu'il s'exercera sur des biens non productifs, seuls les moyens de production seront remis à l'Etat (2). Comme dans tous les systèmes socialistes, chaque individu recevra pour prix du travail accompli, non pas une somme d'argent, mais un bon représentant la valeur de ce travail; on prendra pour base le temps consacré à la production économique, et ainsi chacun recevra l'équivalent de sa peine (3). Il ne faut pas dire que la suppression de la monnaie constitue une utopie irréalisable: il fut un temps où les échanges se faisaient en nature (4); on peut donc bien se passer de l'or qui a apporté au monde les misères et le crime. On pourrait craindre que la spéculation s'exerce sur les bons de travail, mais il suffira d'interdire le trafic de ce nouveau genre de monnaie; en fait, on ne pourra guère l'empêcher absolument, mais le progrès réalisé n'en sera pas moins réel, puisqu'on aura rendu difficiles des agissements qui sont aujourd'hui la règle (5). La valeur de ces bons sera assez stable pour permettre d'établir le prix des objets de consommation en prenant la journée ou l'heure de travail pour unité (6). D'autre part les intellectuels recevront une rémunération pour le temps qu'ils auront consacré à leurs études, car on ne peut pas dire que le travail qu'ils auront fourni pour s'instruire soit improductif : ils se préparent ainsi à devenir utiles à la société (7). Ceux que l'invalidité ou la faiblesse rendront incapables de produire recevront néanmoins les biens dont ils auront besoin, non par charité, mais parce qu'ils ont le droit de vivre (8). La collectivité, qui succédera à l'Etat moderne, prélèvera également un impôt sous la forme de quelques minutes de travail par jour (9). Ainsi les travailleurs manuels ne seront pas seuls à percevoir une rémunération : les intellectuels, les infirmes et la collectivité recevront également ce qui leur sera nécessaire pour sub-

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 298.
(2) *Ibid.*, p. 286-288.
(3) *Ibid.*, p. 260. Cf. *M. Bergeret à Paris*, p. 245; *Opinions sociales*, T. I, p. 46-47.
(4) *Clio*, à la suite des *Contes de Jacques Tournebroche*, p. 144-145.
(5) *Sur la pierre blanche*, p. 295.
(6) *Ibid.*, p. 292.
(7) *Ibid.*, p. 293-295.
(8) *La vie littéraire*, T. III, p. 367; *Crainquebille, etc.*, p. 310; *Opinions sociales*, T. I, p. 8.
(9) *Sur la pierre blanche*, p. 291-292.

sister. Quant à la socialisation des moyens de production, elle est naturelle : les positivistes ont judicieusement remarqué que « la propriété est de source sociale » ; or « rien n'est plus vrai puisque toute propriété, acquise par un effort individuel, n'a pu naître et subsister que par le concours de la communauté tout entière ; et puisque la propriété privée est de source sociale, ce n'est point en méconnaître l'origine ni en corrompre l'essence que de l'étendre à la communauté et la commettre à l'Etat dont elle dépend nécessairement » (1); du reste, dès aujourd'hui, les biens les plus précieux, routes, fleuves, forêts, bibliothèques, musées, appartiennent à tous (2); pourquoi ne pas étendre ce régime au plus grand nombre possible de richesses? personne n'en souffrirait et tout le monde deviendrait plus heureux (3).

Le machinisme, dont l'action sera prépondérante dans la production et dans la circulation, trouvera un domaine d'application inattendu dans la consommation. La nourriture, en effet, tendra à devenir artificielle; l'alimentation chimique fera de si grands progrès qu'elle fera naître l'espoir de supprimer le gros intestin, d'abord par ablation, « et cette suppression, obtenue d'abord chirurgicalement sur un nombre suffisant d'individus, tendra à s'établir par l'hérédité et sera plus tard acquise à la race entière » (4). N'insistons pas sur cette idée qui nous ramène aux imaginations de Wells! Constatons plutôt que l'alcool sera rigoureusement banni de l'alimentation de nos lointains descendants (5). Ce qu'il y a de plus séduisant dans l'organisation future de la consommation, c'est que chacun pourra, à son gré, prendre ses repas seul dans sa chambre, ou à la table publique, ou enfin avec quelques camarades; quel que soit le mode adopté, on sera servi sans se déranger, dans un local plaisant, et on aura la faculté de passer préalablement dans un cabinet d'hydrothérapie (6). Ainsi tout sera prévu dans cette société collectiviste pour assurer à l'homme la satisfaction de ses besoins.

Tel paraît être l'avenir que M. Anatole France promet à notre espèce; pourtant il avoue que de semblables prédictions sont bien téméraires. En somme le collectivisme

(1) *M. Bergeret à Paris*, p. 253 (reproduit dans *Opinions sociales*, T. I, p. 51-52).
(2) *Ibid.*, p. 252-253 (*Ibid.*, p. 50-51).
(3) *Sur la pierre blanche*, p. 286.
(4) *Ibid.*, p. 270. Cf. *La rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 79-80.
(5) *Sur la pierre blanche*, p. 269.
(6) *Ibid.*, p. 256-257, 260, 268.

est le régime dont l'avénement lui paraît le plus vraisemblable; c'est celui qui normalement doit succéder à notre organisation chancelante, mais il se transformera peut-être, lorsqu'il aura triomphé, au point de devenir méconnaissable (1). Nous devons néanmoins nous efforcer de réaliser l'idéal socialiste. Travaillons aveuglément à l'amélioration de l'Humanité; si l'avenir ne justifie pas nos espoirs, nous aurons du moins accompli notre devoir social.

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 318.

CHAPITRE IV

Les Destinées du Monde

Le collectivisme sera probablement la forme la plus parfaite à laquelle atteindront les sociétés humaines. Mais l'histoire doit-elle s'arrêter là? D'abord il n'est pas certain que nos descendants seront meilleurs et plus heureux que nous-mêmes : « Il est possible que notre race persiste dans la mélancolie, le délire, la manie, la démence et la stupeur jusqu'à sa fin lamentable dans la glace et les ténèbres. Ce monde est peut-être irrémédiablement mauvais » (1). Parfois même M. Anatole France semble prévoir un avenir aussi sombre que le présent : « Pour nous, l'avenir n'est pas beaucoup plus obscur que le passé. Nous savons que les générations succéderont aux générations dans le travail, la joie et la souffrance » (2). Il est probable cependant que notre espèce parviendra à un état social perfectionné qui lui apportera quelque bonheur; mais pouvons-nous affirmer qu'une fois arrivée au terme de cette évolution, l'Humanité s'y maintiendra? Il serait audacieux de le prétendre : rien n'est immuable dans la nature, et notre espèce elle-même n'a jamais cessé de se transformer sous l'action des influences extérieures; les théories évolutionnistes sont confirmées par les faits. Nous pouvons donc prévoir, après un temps de civilisation brillante, une période de décadence ; d'ailleurs il est probable que les conditions climatériques se modifieront; l'homme ne sera plus adapté à son milieu et il périra.

Au reste, qu'est-ce que la durée de l'espèce humaine au regard de celle du monde? Peu de chose: elle est limitée par les conditions physiques et chimiques de la planète ;

(1) *Histoire comique*, p. 168.
(2) *Ibid.*, p. 302.

bien que ce soit là une idée désespérante, notre existence est subordonnée aux mêmes influences matérielles que celle des races animales; l'Humanité a eu un commencement, elle doit avoir une fin : « L'espèce humaine n'est pas susceptible d'un progrès indéfini. Il a fallu pour qu'elle se développât que la terre fût dans de certaines conditions physiques et chimiques qui ne sont point stables. Il fut un temps où notre planète ne convenait pas à l'homme : elle était trop chaude et trop humide. Il viendra un temps où elle ne lui conviendra plus : elle sera trop froide et trop sèche. Quand le soleil s'éteindra, ce qui ne peut manquer, les hommes auront disparu depuis longtemps. Les derniers seront aussi dénués et stupides qu'étaient les premier. Ils auront oublié tous les arts et toutes les sciences. Ils s'étendront misérablement dans des cavernes, au bord des glaciers qui rouleront alors leurs blocs transparents sur les ruines effacées des villes où maintenant on pense, on aime, on souffre, on espère » (1). Mais cela n'empêchera pas le monde terrestre de tourner autour du soleil obscurci; les changements qui se manifestent dans l'espèce humaine sont insignifiants en comparaison des mouvements des astres ; cette vision de l'immensité des mondes nous fait comprendre le sens profond d'une pensée émise par le maître de la littérature contemporaine : « En somme l'humanité change peu. Ce qui sera c'est ce qui fut » (2).

La disparition du genre humain n'entraînera même pas celle de la vie animale. Une race, différente de la nôtre, s'emparera vraisemblablement de l'empire terrestre ; elle devra se soumettre aussi aux conditions qui lui seront imposées par la nature. Nous ne la connaissons pas, mais nous pouvons dès maintenant prévoir qu'elle passera par toutes les phases d'une évolution analogue à la nôtre, pour arriver sans doute à une civilisation plus brillante encore. Tels seront les « dominateurs futurs, dont nous ne pouvons pas plus deviner l'esprit que le palæopithèque des monts Siwalik n'a pu pressentir la pensée d'Aristote, de Newton et de Poincaré » (3). Et ils seront à leur tour remplacés par d'autres, plus intelligents encore.

Ainsi l'histoire universelle, quoiqu'elle nous indique un mouvement général vers le progrès, peut se résumer en un éternel recommencement; c'est bien l'idée d'ensemble qui paraît se dégager des ouvrages d'histoire générale de

(1) *Le jardin d'Epicure*, p. 24-25. Cf. *Ibid.*, p. 25-27; 218-219; *La vie littéraire*, T. III, p. V-VI, 45; *Sur la pierre blanche*, p. 319.
(2) *Sur la pierre blanche*, p. 318.
(3) *Ibid.*, p. 320. Cf. *Le jardin d'Epicure*, p. 27; *La révolte des anges*, p. 251-252.

notre remarquable écrivain. *Sur la pierre blanche, L'île des Pingouins* et *La révolte des anges* sont inspirés de la même philosophie (1).

Les planètes elles-mêmes sont soumises à la loi universelle du changement; elles ont une vie semblable à celle des espèces animales; la Terre disparaîtra donc un jour et ses éléments contribueront à la formation d'un monde nouveau : « Les mondes meurent, puisqu'ils naissent. Il en naît, il en meurt sans cesse. Et la création, toujours imparfaite, se poursuit dans d'incessantes métamorphoses » (2).

Des êtres animés naîtront sur les mondes inconnus de l'avenir et l'évolution continuera éternellement.

(1) *Sur la pierre blanche*, p. 180; *L'île des Pingouins*, p. 414-416; *La révolte des anges*, p. 251-252.
(2) *Le jardin d'Epicure*, p. 4-5.

CONCLUSION

Nous pouvons maintenant apprécier en connaissance de cause le système social de M. Anatole France. Car il est permis de considérer comme un véritable système l'ensemble des théories émises par le brillant auteur des *Opinions de M. Jérôme Coignard*. A vrai dire les doctrines exposées dans tous les ouvrages remarquables qui ont valu au prince des dillettantes une réputation mondiale sont souvent inspirées par une impression passagère; elles n'en sont pas moins caractéristiques. Sans doute aussi, il est possible de relever dans une œuvre aussi imposante bien des contradictions; il ne faut pas cependant en conclure que l'esprit de l'écrivain manque de logique et de précision : en effet, souvent ces contradictions apparentes ne sont que le résultat d'une évolution très nette, la théorie de la guerre en est un exemple frappant; parfois aussi elles proviennent d'une disposition d'esprit purement passagère ou s'expliquent par les circonstances particulières qui les ont dictées; mais il est généralement aisé de saisir la véritable pensée du maître.

Le sociologue aurait peut-être le droit de reprocher à M. Anatole France son attitude à l'égard des principes les moins discutés des sciences politiques. Les économistes notamment auraient bien des griefs contre celui-ci : le bénédictin narquois tend à renverser par ses paradoxes toutes leurs conceptions; ils pourraient également lui reprocher de mêler l'économie politique à ses théories sociales, mais nous ne croyons pas qu'il faille établir une distinction nettement caractérisée entre les sciences économiques et les autres branches de la sociologie; nous avons eu déjà l'occasion de montrer combien est arbitraire et artificielle la démarcation qu'on s'est longtemps efforcé de maintenir entre les différentes parties de la sociologie, et nous pouvons constater que l'ancienne conception est de plus en plus abandonnée; il était fatal qu'on en arrivât à la théorie moderne qui veut une collaboration intime de l'économiste et du sociologue. Cette interdépendance a été clairement mise en lumière par notre maître M. Maunier : « L'introduction du point de vue sociologique dans les études économiques n'est pas, comme le croient les derniers représentants de l'école classique, une révolution ; ce sont les sociologues modernes qui sont les véritables continuateurs de la tradition des anciens économistes. Il n'y a plus aucune raison logique ni historique d'isoler l'économie politique des autres sciences sociales; ce sont

les économistes eux-mêmes qui nous démontrent l'impossibilité de comprendre et d'expliquer les phénomènes économiques d'une façon exhaustive, sans faire appel à des causes qui ne sont pas des phénomènes économiques, sans sortir par conséquent du domaine de l'économie politique pure, pour entrer dans celui de la sociologie économique » (1). Quant aux juristes, l'impitoyable scepticisme de l'abbé Coignard pourrait leur inspirer quelque ressentiment, car tous leurs principes sont mis en doute.

Pourtant, nous estimons que les théories sociales de M. Anatole France méritent d'être connues ; il est vrai qu'elles sont souvent subversives; mais elles sont conçues et exprimées d'une manière originale et séduisante ; par là elles incitent les lecteurs à méditer les grands problèmes sociaux dont les penseurs de tous les temps ont été justement préoccupés.

(1) René Maunier, *La sociologie chez les économistes*, dans la *Revue du mois*, 10 août 1911, p. 171.

BIBLIOGRAPHIE (*)

I. — Ouvrages de M. Anatole France.

1859. La légende de Sainte Radegonde, reine de France (France).

1868. Alfred de Vigny, étude (Bachelin-Deflorenne, Collection du bibliophile français).

1870. Almanach de la Révolution.

1873. Les poèmes dorés, Idylles et légendes (Lemerre).

1873. Notice sur Jean Racine (Lemerre).

1875. Les poëmes de Jules Breton, étude (Charavay).

1875. Bernardin de Saint Pierre et la Princesse Marie Miesnik. Notice par Anatole France (Charavay).

1876. Racine et Nicole. La Querelle des imaginaires. Notice par Anatole France (Charavay).

1876. Les Noces corinthiennes. Leuconoé. La Veuve. La Pia. La prise de voile. L'auteur à un ami (Lemerre).

1878. Notice sur l'abbé Prévost (Lemerre).

1878. Notice sur Alain-René Le Sage (Lemerre).

---

* *Nota.* — Nous rappelons que cette bibliographie est nécessairement incomplète. Il est en effet impossible de connaître seulement le titre de tous les ouvrages écrits par ou sur M. Anatole France. Nous avons écarté délibérément les innombrables articles concernant la matière qui ont paru dans des quotidiens ou dans certaines revues hebdomadaires d'inégale importance, tels que *le Temps*, *le Figaro*, *le Journal des Débats*, *l'Echo de Paris*, *le Globe*, *l'Opinion*, *la Revue de famille*, *la Revue blanche*, *la Revue indépendante*, *le Petit Temps*, *la Jeune France*, *la Revue illustrée*, *l'Univers illustré*, *la Vie contemporaine*, *l'Almanach du bibliophile*, *le Chasseur bibliographe*, *le Bibliophile français*, *la Gazette rimée*, *l'Amateur d'autographes*, *la Gazette bibliographique*, etc., etc..

Pour chacune des œuvres du maître, nous indiquons la date de la première publication et l'édition à laquelle nous nous sommes référé. Nous négligeons les articles qui ont été ensuite recueillis en volume, nous mentionnons seulement le volume dans lequel ils ont été incorporés.

1879. Jocaste et le chat maigre (Calmann-Lévy).

1879. Lucile de Chateaubriand, ses contes, ses poèmes, ses lettres, précédé d'une étude sur sa vie par Anatole France (Charavay).

1879. Œuvres de Sainte-Beuve. Poésies complètes. Notice par Anatole France (Lemerre).

1879. Notice sur Albert Glatigny (Lemerre).

1879. Notice sur Chateaubriand (Lemerre).

1879. Notice sur Molière (Lemerre).

1879. Notice sur l'Heptaméron (Lemerre).

1880. Notice sur Henriette d'Angleterre (Lemerre).

1880. Notice sur Pougens (Lemerre).

1880. Notice sur Bernard Palissy (Lemerre).

1881. Le crime de Sylvestre Bonnard (Calmann-Lévy).

1881. Œuvres de Paul Scarron : Le Roman comique. Notice par Anatole France (Lemerre).

1882. Les désirs de Jean Servien (Calmann-Lévy).

1882. Histoire d'Henriette de France, de Madame de La Fayette. Introduction par Anatole France (Charavay).

1882. Vacances sentimentales. En Alsace (Revue politique et littéraire, ou Revue bleue, 14 octobre 1882, p. 481-492).

1883. Notice sur La Fontaine (Lemerre).

1884. Abeille, conte (Charavay).

1885. Le livre de mon ami (Calmann-Lévy).

1885. Brada : Jeunes Madames. Préface d'Anatole France.

1886. La Jeanne d'Arc à Domrémy, de Siméon Luce (Lettres et arts, 1er avril 1886).

1886. Nos enfants, scènes de la ville et des champs (Hachette).

1886. Filles et garçons, scènes de la ville et des champs (Hachette).

1888. La vie littéraire, 1re série (Calmann-Lévy).

1888. Le château de Vaulx-le-Vicomte, dessiné et gravé par Rodolphe Pfnor, accompagné d'un texte historique et descriptif par Anatole France (Lemercier).

1889. Benjamin Constant : Adolphe. Notice par Anatole France (Lemerre).

1889. Balthasar (Calmann-Lévy).

1889. Rodolphe Pfnor : Guide artistique et historique au palais de Fontainebleau. Préface par Anatole France (Daly).

1889. Le Faust de Gœthe (Revue bleue, 3 août 1889, p. 146-150).

1890. Thaïs (Calmann-Lévy).

1890. La vie littéraire, 2e série (Calmann-Lévy).

1890. Notice historique sur Vivant Denon (Rouquette).

1891. Le Faust de Gœthe, traduction par Camille Benoît. Préface par Anatole France (Lemerre).

1891. La vie littéraire, 3e série (Calmann-Lévy).

1892. La vie littéraire, 4e série (Calmann-Lévy).

1892. L'étui de nacre (Calmann-Lévy).

1892. W.G.C. Bywanck : Un Hollandais à Paris en 1891. Préface par Anatole France (Perrin).

1893. La rôtisserie de la Reine Pédauque (Calmann-Lévy).

1893. Les opinions de M. Jérôme Coignard recueillies par Jacques Tournebroche (Calmann-Lévy).

1893. L'Elvire de Lamartine, étude biographique (Champion).

1894. Conférence à la Société historique d'Auteuil et de Passy (Calmann-Lévy).

1894. Le lys rouge (Calmann-Lévy).

1895. Le puits de Sainte Claire (Calmann-Lévy).

1895. Le jardin d'Epicure (Calmann-Lévy).

1896. Poésies (Lemerre).

1896. Théocrite : l'Oaristys, texte grec et traduction de M. André Bellessort, précédé d'une Lettre de Sicile par Anatole France (Pelletan).

1896. Discours prononcés pour la réception de M. Anatole France (Firmin-Didot).

1896. Lorenzaccio (Revue de Paris, 15 décembre 1896, p. 900-906).

1897. Histoire contemporaine : L'orme du mail (Calmann-Lévy).

1897. Histoire contemporaine : Le mannequin d'osier (Calmann-Lévy).

1898. Alphonse Daudet (Revue de Paris, 1er janvier 1898, p. 5-12).

1899. Histoire contemporaine : L'anneau d'améthyste (Calmann-Lévy).

1899. Pierre Nozière (Calmann-Lévy).

1900. Sous l'invocation de Clio (à la suite des Contes de Jacques Tournebroche, Calmann-Lévy).

1900. Les orphelins arméniens, conférence de M. Anatole France (Revue bleue, 23 juin 1900, p. 788-791).

1900. Science et prolétariat, préface à une brochure de Louis de Brouckère, qui paraîtra incessamment sous ce titre : Le socialisme et les travailleurs intellectuels (Le mouvement socialiste, 1er décembre 1900, p. 645-647).

1901. Histoire contemporaine : M. Bergeret à Paris (Calmann-Lévy).

1901. L'affaire Crainquebille, pièce en trois tableaux (Calmann-Lévy).

1901. Sur l'imprimerie (Le mouvement socialiste, 15 mai 1901, p. 586-587).

1902. Opinions sociales, 2 volumes (Bellais).

1903. Histoire comique (Calmann-Lévy).

1904. Emile Combes : Une campagne laïque. Préface par Anatole France (Simonis Empis).

1904. Le parti noir (Bellais).

1904. L'Eglise et la République (Pelletan).

1904. Crainquebille, Putois, Riquet et plusieurs autres récits profitables (Calmann-Lévy).

1905. Paul Grunebaum-Ballin : La séparation des Eglises et de l'Etat, étude juridique sur le projet Briand et le projet du Gouvernement. Préface de Anatole France (Bellais).

1905. Sur la pierre blanche (Calmann-Lévy).

1906. Au petit bonheur, comédie en un acte (Calmann-Lévy).

1906. Pour le prolétariat, allocutions et discours, 3 volumes (Pelletan).

1906. Vers les temps meilleurs, 3 volumes (Pelletan).

1906. J. Paul-Boncour : Les syndicats de fonctionnaires. Préface d'Anatole France (Cornély).

1906. Georges Verdène : Ceux qu'on méprise, roman de la vie actuelle en Russie. Préface d'Anatole France.

1907. Suzette Labrousse.

1908. L'île des Pingouins (Calmann-Lévy).

1908. Vie de Jeanne d'Arc, 2 volumes (Calmann-Lévy).

1908. Les contes de Jacques Tournebroche (Calmann-Lévy).

1908. Sur une Grecque, poèmes par Anatole France et John Keats (Pelletan).

1909. Ph.-Emmanuel Glaser : Le mouvement littéraire, petite chronique des lettres. Préface par Anatole France du tome V (Ollendorf).

1909. Les sept femmes de La Barbe-Bleue et autres contes merveilleux (Calmann-Lévy).

1910. Aux étudiants, discours prononcé à la Maison des Etudiants le samedi 28 mai 1910 (Pelletan).

1911. Punir ou guérir? enquête (La Revue, 1er juillet 1911, p. 4-5).

1911. Les poèmes du souvenir (Le lac, Tristesse d'Olympio, Souvenir) (Pelletan).

1912. Les dieux ont soif (Calmann-Lévy).

1912. La comédie de celui qui épousa une femme muette, comédie en 2 actes (Calmann-Lévy).

1912. Hésiode : Ἔργα καὶ ἡμέραι ; Les travaux et jours d'Hésiode; traduction nouvelle de Paul Mazon, suivis de La terre et l'Homme, par Anatole France (Pelletan).

1913. Roger Marx: L'Art social. Préface par Anatole France (Fasquelle).

1914. La révolte des anges (Calmann-Lévy).

1915. Le petit Pierre (Calmann-Lévy).

1915. D'après Hérodote (Revue de Paris, 1er février 1915, p. 449-456).

1915. A travers la grande presse (La revue, 15 février 1915, p. 336-337).

1915. Le petit Pierre; 2e série (Revue de Paris, 15 juillet 1915, p. 225-244; 1er août 1915, p. 453-470; 1er septembre 1915, p. 5-21; 1er octobre 1915, p. 449-469; 1er novembre 1915, p. 5-24; 15 décembre 1915, p. 725-740).

1915. Sur la voie glorieuse (Champion).

1916. Ce que disent nos morts (Helleu).

1916. Souvenirs (Revue de Paris, 15 décembre 1916, p. 677-687).

1918. Simone de Caillavet : Les heures latines. Préface par Anatole France (Arthème Fayard).

1918. Souvenirs (suite) (Revue de Paris, 15 mai 1918, p. 225-230; 15 juin 1918, p. 673-683; 1er septembre 1918, p. 5-11; 1er novembre 1918, p. 5-16).

1921. La vie en fleur (Revue de Paris, 15 juin 1921, p. 675-696; 15 juillet 1921, p. 225-247; 15 septembre 1921, p. 225-246) (1).

1922. Discours de M. Anatole France à la Ligue des Droits de l'Homme (Cahiers des Droits de l'Homme, 1er mars 1922, p. 106-108).

II. — Ouvrages relatifs à M. Anatole France.

Robert de Bonnières. — Mémoires d'aujourd'hui; deuxième série (1885).

Charles Le Goffic. — Les romanciers d'aujourd'hui. Chapitre 4 : Les philosophes (Vanier, 1890).

Georges Renard. — Les princes de la jeune critique. P. 131-178 (Librairie de la Nouvelle Revue, 1890).

Jules Huret. — Enquête sur l'évolution littéraire (Fasquelle, 1891).

Jules Lemaître. — Impressions de théâtre, 5e série. P. 357-367 (Lecène et Oudin, 1891).

E. Lajeunesse. — La prière d'Anatole France (1895).

(1) Tous ces articles viennent d'être réunis en un volume sous le titre *La vie en fleur* (Calmann-Lévy, 1922).

Téodor de Wyzewa. — Nos maîtres. Etudes et portraits littéraires. P. 213-232 (Perrin, 1895).

Gustave Larroumet. — Etudes de littérature et d'art, 3e série. P. 189-210 (1895).

Gaston Deschamps. — La vie et les livres, t. II (1895).

Lazare. — Figures contemporaines (1895).

Georges Renard. — Critique de combat, t. II (1895).

Discours prononcés pour la réception de M. Anatole France (Firmin-Didot, 1896).

Ernest Lajeunesse. — Les nuits, les ennuis, etc., de nos plus notoires contemporains (1896).

Brunetière. — Le roman naturaliste. Passim et surtout p. 327-328 (1896).

G. Lanson. — Pages choisies des auteurs contemporains : Anatole France (Armand Colin et Calmann-Lévy, 1896).

Edouard Rod. — Nouvelles études sur le XIXe siècle (1899).

Rodenbach. — L'Elite (Ollendorf, 1899).

Verlaine. — OEuvres complètes, t. V. P. 405-412 (Vanier, 1900).

Louis Delaporte. — Anatole France, conférence faite le vendredi 11 janvier 1901 au jeune Barreau d'Anvers (Fontemoing, 1901).

Jules Huret. — Enquête sur l'évolution littéraire. Passim et surtout p. 2-10, 439-442 (Fasquelle, 1901).

A. Reggio. — L'œuvre de M. Paul Bourget et la manière de M. Anatole France (1902).

Emile Faguet. — Propos littéraires. T. I, p. 10-29; t. III, 279-295 (Lecène et Oudin, 1902).

Ernest-Charles. — Littérature française d'aujourd'hui (1902).

Ernest-Charles. — Les samedis littéraires (1903-1907).

Roger Le Brun. — Anatole France, dans la série Les célébrités d'aujourd'hui (Sansot, 1904).

Frédéric Plessis. — Poésies complètes : A Anatole France; Soirs évanouis (Fontemoing, 1904).

Anonyme : Fromentin (1905).

Ph.-Emmanuel Glaser. — Le mouvement littéraire, petite chronique des lettres. T. I, 1904: p. 13-14; t. II, 1905: p. 102, 195; t. III, 1906: p. 65, 123; t. V, 1908: p. 35-37, 111-113, 203-204, 282-286, 359, 363-364 (Ollendorf, 1905-1909).

P. Maumus. — L'Eglise vengée (1905).

Jeanne de Flandreysy. — Essai sur la femme et l'amour dans la littérature française au XIX[e] siècle (1905).

René Doumic. — Etudes sur la littérature française (1905).

Emile Blémont. — Artistes et penseurs (1905).

Léon Blum. — En lisant (Ollendorf, 1906).

Henri Roujon. — Au milieu des hommes (1907).

Jules Lemaître. — Les contemporains. T. 2, p. 83-114; t. 6, p. 361-375 (Lecène et Oudin, 1898-1902).

Ph.-H. Dunand. — La vie de Jeanne d'Arc de M. Anatole France et les documents (1908).

Poètes contemporains : Anatole France (Lemerre, 1908).

J.-B.-J. Ayroles. — La prétendue vie de Jeanne d'Arc de M. Anatole France, monument de cynisme sectaire (1909).

Valette. — Reflets de Rome, Rome vue par les écrivains, de Montaigne à Gœthe, de Chateaubriand à Anatole France (1909).

Raphaël Cor. — M. Anatole France et la pensée contemporaine (Pelletan, 1909).

Andrew Lang. — La Jeanne d'Arc de M. Anatole France (Perrin, 1909).

Andrew Lang. — The Maid of France (1909).

Charles-Brun. — Le roman social en France au XIX[e] siècle (Giard et Brière, 1910).

Stapfer. — Humour et humoristes (1911).

Les célébrités d'aujourd'hui : Anatole France (Sansot, 1912).

G. Michaut. — Anatole France, étude psychologique (Fontemoing, 1913) (1).

Serge Evans. — Valère et Narcisse ou le Dialogue sur M. Anatole France, p. 7-26 (Figuière, 1913).

(1) Une cinquième édition de cet ouvrage vient d'être publiée par E. de Boccard (1922).

Victor Giraud. — Les maîtres de l'heure, essais d'histoire morale contemporaine. T. II, p. 177-310 (Hachette, 1914).

Paul Gsell. — Les matinées de la Villa Saïd, propos d'Anatole France recueillis par Paul Gsell (Grasset).

Abbé Lecigne. — Du dilettantisme à l'action, t. I.

Barrès. — Scènes et doctrines.

Bordeaux. — Ames modernes.

Yvonne de Romain. — Les Dieux éternels.

G. Lanson. — L'art de la prose.

Pellissier. — Romanciers contemporains.

Articles de Revues.

Francisque Sarcey. — Les livres : Le livre de mon ami (Nouvelle Revue, 15 mai 1885, p. 412-419).

Jules Lemaître. — Causerie littéraire : La vie littéraire (Revue bleue, 24 novembre 1888, p. 669).

Ferdinand Brunetière. — A propos du Disciple de Paul Bourget (Revue des Deux Mondes, 1er juillet 1889, p. 214-226).

Augustin Filon. — Courrier littéraire : Balthasar (Revue bleue, 10 août 1889, p. 181-182).

Georges Renard. — M. Anatole France (Nouvelle Revue, 1er septembre 1899, p. 5-22).

Augustin Filon. — Courrier littéraire: Thaïs (Revue bleue, 1er novembre 1890, p. 565-567).

Ferdinand Brunetière. — La critique impressionniste (Revue des Deux Mondes, 1er janvier 1891, p. 210-224).

Eugène Asse (Revue encyclopédique, 1891, p. 290-292).

P. Quillard (Le Mercure de France, 1892, t. VI).

Ferdinand Brunetière. — « La Terre promise » (Revue des Deux Mondes, 1er novembre 1892, p. 214-225).

Emile Faguet. — Courrier littéraire: L'étui de nacre (Revue bleue, 10 décembre 1892, p. 761).

Emile Faguet. — Courrier littéraire : La rôtisserie de la Reine Pédauque (Revue bleue, 10 avril 1893, p. 443-445).

Emile Faguet. — Courrier littéraire : Les opinions de M. Jérôme Coignard (Revue bleue, 25 novembre 1893, p. 693-695).

Georges Pellissier. — Romanciers contemporains: M. Anatole France (Revue bleue, 21 juillet 1894, p. 79-86).

T. de Wyzewa. — Les livres nouveaux: « Le lys rouge » de M. Anatole France (Revue bleue, 1er septembre 1894, p. 283-285).

T. de Wyzewa. — La philosophie d'Anatole France (Revue bleue, 8 décembre 1894, p. 729-731).

Edouard Rod. — M. Anatole France (Revue de Paris, 15 décembre 1894).

Blum (Revue blanche, 15 février 1895).

Auguste Lepage. — Souvenirs sur M. Anatole France (Revue bleue, 8 février 1896, p. 191).

René Doumic. — M. Anatole France (Revue des Deux Mondes, 15 décembre 1896, p. 924-934).

Jacques Cor. — L'orme du mail, par M. Anatole France (Revue bleue, 6 février 1897, p. 191-192).

Henri Chantavoine. — De l'ironie en littérature: M. Anatole France (Le correspondant, 10 avril 1897, p. 181-189).

Paul Glachant. — La tentation d'Anatole France (Revue d'art dramatique, janvier-mars 1899, p. 278-290).

E. Ledrain. — Critique littéraire : L'anneau d'améthyste (Nouvelle Revue, 15 mars 1899, p. 360-362).

Emile Faguet. — Les livres nouveaux: M. Anatole France, L'anneau d'améthyste (Revue bleue, 18 mars 1899, p. 343-346).

E. Ledrain. — Critique littéraire: Pierre Nozière (Nouvelle Revue, 1er août 1899, p. 547-549).

André Beaunier. — Clio, par M. Anatole France (Revue bleue, 2 décembre 1899, p. 734).

Louis Delaporte. — Portraits contemporains : M. Anatole France (Revue bleue, 9 décembre 1899, p. 741-746).

Marcel Prévost. — Le roman français au XIXe siècle (Revue bleue, 14 avril 1900, p. 449-456).

X. de Ricard. — Petits mémoires sur le Parnasse (Petit Temps, 2 et 9 septembre 1900).

Henri Chantavoine. — Le roman français au XIX[e] siècle (Le correspondant, 10 septembre 1900, p. 936-964).

André Beaunier. — Monsieur Bergeret à Paris, par Anatole France (Revue bleue, 16 février 1901, p. 219).

Fernand Gregh. — M. Anatole France (Revue bleue, 23 février 1901, p. 240-243).

Xavier de Ricard. — Anatole France et le Parnasse (La revue, 1[er] février 1902).

Ch. Petit-Dutaillis (Revue de synthèse historique, février 1902).

Claude-Louis. — Les poètes assis (Nouvelle Revue, 15 mai 1902, p. 260-270).

J. Ernest-Charles. — Histoire comique, par Anatole France (Revue bleue, 16 mai 1903, p. 629-633).

Paul Gsell. — La maison de M. Anatole France (La revue, 1[er] mars 1905).

J. Ernest-Charles. — Sur la pierre blanche, par Anatole France (Revue bleue, 18 mars 1905, p. 341-345).

Nicolas Ségur. — Anatole France (La revue, 1[er] février 1907, p. 307-320).

Salomon Reinach. — Anatole France, Vie de Jeanne d'Arc, tome premier (Revue critique d'histoire et de littérature, 19 mars 1908, p. 210-218).

A. Luchaire. — La Jeanne d'Arc de M. Anatole France (Grande revue, 25 mars 1908, p. 209-234).

René Doumic. — La Jeanne d'Arc de M. Anatole France (Revue des Deux Mondes, 15 avril 1908, p. 921-933).

Georges Dumas. — La Jeanne d'Arc de M. Anatole France (Revue du mois, 10 mai 1908, p. 596-607).

Lucien Maury. — Anatole France historien: La vie de Jeanne d'Arc (Revue bleue, 20 juin 1908, p. 795-798).

Frantz Funck-Brentano. — La Jeanne d'Arc de M. Anatole France (Revue hebdomadaire, 4 juillet 1908).

Lucien Maury. — L'île des Pingouins ou le Guignol philosophique (Revue bleue, 31 octobre 1908, p. 566-569).

Ernest-Charles. — Vie littéraire: L'île des Pingouins (Grande revue, 10 novembre 1908, p. 174-177).

René Doumic. — M. Anatole France chez les Pingouins (Revue des Deux Mondes, 15 novembre 1908, p. 446-453).

G. Monod. — La Jeanne d'Arc de M. Anatole France (Revue historique, 1908, p. 410-416).

Andrew Lang (Fortnightly Review, 1908).

Salomon Reinach. — Anatole France, Vie de Jeanne d'Arc, tome second (Revue critique d'histoire et de littérature, 11 mars 1909, p. 182-188).

Paul Gsell. — Les entretiens d'Anatole France (Grande revue, 25 juin 1909, p. 756-777).

Lucien Maury. — Anatole France: Les sept femmes de La Barbe Bleue (Revue bleue, 17 juillet 1909, p. 91-92).

Emile Magne. — Le machinisme dans la littérature contemporaine (Mercure de France, 16 janvier 1910, p. 202-217).

Henri Potez. — Les sources du « Crime de Sylvestre Bonnard » (Mercure de France, 1er mars 1910, p. 5-15).

Marcel Coulon. — L'unité de Jean Moréas (Mercure de France, 15 mars 1910, p. 193-215).

Daniel Mornet. — M. Anatole France et la science (Revue du mois, 10 juillet 1911, p. 60-76).

André Gouguenheim. — De « Jérôme Coignard » à « L'île des Pingouins » (Mercure de France, 1er novembre 1911, p. 81-91).

Jean-Emile Morel. — Une source d'Anatole France: La rôtisserie de la Reine Pédauque et les Entretiens sur les Sciences secrètes de l'abbé Montfaucon de Villars [1670] (Grande revue, 2 novembre 1911, p. 225-249).

René Séguy. — H.-G. Wells et la pensée contemporaine (Mercure de France, 16 février 1912, p. 673-699).

Chaumeix. — M. Anatole France et l'histoire (Revue hebdomadaire, 23 mars 1912).

Frantz Funck-Brentano. — La Jeanne d'Arc de M. France (Revue hebdomadaire, 23 mars 1912).

René Doumic. — Un roman sur la révolution [Les dieux ont soif] (Revue des Deux Mondes, 15 juillet 1912, p. 433-444).

Jules Sageret. — Les romans: Anatole France, Les dieux ont soif (Revue du mois, 10 novembre 1912, p. 630-632).

Emile Faguet. — 1890-1912 (La revue, 15 novembre 1912, p. 202-217).

Léon Carias. — Quelques sources d'Anatole France (Grande revue, 25 décembre 1912, p. 725-737).

Léon Carias. — Quelques sources d'Anatole France (fin). (Grande revue, 10 janvier 1913, p. 51-68).

Roger Audoin. — Du dilettantisme : Anatole France et Maurice Barrès (Grande revue, 25 mars 1913, p. 289-294).

G. Michaut. — Le dilettantisme de M. Anatole France (Le correspondant, 10 mai 1913, p. 488-517).

Pour la paix, enquête (The English Review, août 1913).

Pour la paix, enquête (La revue, 1er septembre 1913, p. 125-127).

Victor Giraud. — M. Anatole France : I. — Les années d'apprentissage et les premiers essais (Revue des Deux Mondes, 1er octobre 1913, p. 576-614).

Victor Giraud. — M. Anatole France: II. — Avant l' « Histoire contemporaine » (Revue des Deux Mondes, 15 novembre 1913, p. 399-431).

Victor Giraud. — M. Anatole France: III. — Après l' « Histoire contemporaine » (Revue des Deux Mondes, 1er décembre 1913, p. 592-629).

A. Henri Becker. — La prose rythmée dans « La Révolte des Anges » (Mercure de France, 16 mai 1914, p. 320-325).

Ch. Petit-Dutaillis. — A propos de « La Révolte des Anges », petit dialogue des morts sur une histoire universelle en 63 pages (Revue du mois, 10 juillet 1914, p. 85-99).

André Beaunier. — M. Anatole France critique littéraire (Revue des Deux Mondes, 15 avril 1918, p. 923-934).

Louis Lefebvre. — L'ironie au temps présent (Revue bleue, 1er-8 mars 1919, p. 153-156).

Luigi Tonelli. — Anatole France et Pascal (Nouvelle revue d'Italie, 1920).

Luigi Tonelli. — Anatole France et Pascal (Revue mondiale, 15 août 1920, p. 370-372).

André Delacour. — En marge de « Anatole France » (Belles-Lettres, art et critique, mars 1921, p. 264-269).

Louis Bertrand. — Une évolution nouvelle du roman historique (Revue de Paris, 15 mai 1921, p. 326-342).

Hommage à Anatole France. — Discours de M. Ferdinand Buisson, M. Gabriel Séailles, M. Victor Basch, Mme Severine, M. Anatole France, M. Paul Painlevé (Les cahiers des Droits de l'Homme, 1er mars 1922, p. 99-109).

INDEX ALPHABÉTIQUE

abbaye de Thélème, 27, 33, 338.
Abensberg (combat d'), 68.
abstention, 233.
académiciens, 212.
académies, 155, 246.
Académie Française, 2.
Académie des sciences morales et politiques, 60.
accaparement, 155, 189.
action (hommes d'), 110-112, 128, 145-146.
activité, 367.
Adam (Paul), 335.
adaptation, 356.
administration, 192, 237-240, 268.
Adrien, 82.
ærumna, 78-79, 302.
affaire Dreyfus, voir Dreyfus.
affaire du Panama, 238.
affaires (hommes d'), 300, 307, 312.
Affaires étrangères, 231, 296.
Afrique, 361.
âge d'or, 71, 82, 100, 101, 333.
agio, 155, 188.
agioteurs, 107.
agora, 227.
agricole (phase), 73.
agriculture, 72, 79, 210, 368.
Ain, 289.
alcool, 370.
alcoolisme, 360.
Alexandre le Grand, 78, 126.
Alexandre Sévère, 147.
Algéric, 278, 313-314.
alimentation, 202, 353, 370.
alliance russe, 189-190, 209, 223, 295-296.
alphabet, 76, 77.
Alsace, 288-289.
amende, 269.
Amérique (découverte de l'), 93.
Amérique (Etats-Unis d'), 282.
amour, 18, 19, 248, 251, 257-258, 305-306, 328, 341.
Amyot, 289.
anachronismes, 63.
anarchie, 298, 344.
anarchistes, 264, 339-341, 344, 354, 366.
Anaxagore, 27, 176.
Anglais, 283.
Angleterre, 283.
animaux, 70, 166, 179, 257-258, 306.
Annunzio (Gabriele d'), 2-3.
anthropologistes, 349, 351.
antichristianisme, 23.
anticléricalisme, 7-8, 10-11, 324-325, 329-331.
antimilitarisme, 281, 287, 292.
antiquité, 24.
Antiquité, 31-32, 69, 75-87, 95, 334.
antisémitisme, 197, 206, 281, 284-285.
Antoine, 308.
Antonin le Pieux, 82.
Apokolokyntose, 29.
apôtres, 85, 88, 318-319.
appel judiciaire, 255.
Arabes, 88, 314.
Arc (Jeanne d'), 36, 52, 63, 68, 92, 325.
archéologie, 55-57, 118, 178.
archéologues, 56-57, 60.
architecture, 75, 88, 89, 95, 169, 317.
argent, 155, 158, 191, 323.
aristocrates, 185-200, 350.
Armagnacs, 188.
armée, 78, 156, 184, 185, 197, 219, 277-279, 280, 281, 285, 286, 288, 297-303, 330, 360-361, 366-367.
armements, 299-300.
Arménie, 190, 294-295.
art, 23-24, 75, 76, 77, 79, 85, 89, 94, 95, 109-110, 120, 181, 195, 208, 317, 327, 328, 341, 350, 351, 359, 366.
ascètes, 85, 350.
ascétisme, 22-23, 37-38, 49, 321-322.
assassinat, 269.
assemblées, 227.
Assuérus, 284.
astronomie, 29, 96-97, 178, 320.
athées, 323.
athéisme, 329.
Atlantide, 335, 338.
audiences judiciaires, 262.
Auguste, 82.
Aulard (A.), 55, 178.
aumône, 166-167, 192.
autobiographies d'Anatole France, 5-6.
auto-destruction, 353.
automobile, 170-171.
avarice, 154, 191, 258, 347.
avenir, 38, 39, 333-374.
aveux, 260.

Bacchus, 75-76.
Bailly, 106, 137.
Balzac, 23, 51.
banque (haute), 186.
Bara, 52.
Barante (de), 97.
barbarie, 125, 168, 311, 362.
Barbès, 135.
Bas Empire Romain, 86-87, 172, 195-196, 215.
Bastille, 100-101, 278.
batailles, 308, 309.
Bebel, 209.
Beccaria, 266.
Belle-Isle (maréchal de), 309.
Bénédictins, 55, 91.
Béranger, 158.
Bernardin de Saint-Pierre, 338.
Bernier, 33.
Bernis (cardinal de), 37.
Berthelot, 334.
Bertrand (Alexandre), 39.
bêtise, 152-153, 241-242.
Bible, 326-327.
bibliographie, 44, 377-390.

bienfaisance, 166-167.
biologie, 25, 118-119, 178.
Blanc (Louis), 339.
Blanchet (abbé), 66.
Blanqui, 135, 339.
Blum (Léon), 41, 384, 386.
Boissier (Gaston), 63.
Bonaparte, 101, 109, 112 ; cf. Napoléon.
Boniface VIII, 15, 254.
bons de travail, 369.
bonté naturelle, 341.
Borgia, 16.
Bossuet, 33, 68, 243.
Bouddha, 205.
bouddhisme, 327.
boulangisme, 132, 206.
bouquinistes, 202.
Bourbons, 113.
Bourdeau (Louis), 59.
bourgeoisie, 99, 160, 161, 173, 184, 185-200, 204, 279, 323.
Bourget (Paul), 8, 122, 177, 181.
Bourgogne (duc de), 188.
bourses du travail, 203.
boussole, 93.
Brazza (Savorgnan de), 313.
Bretagne, 88, 139, 289, 326.
Brochard (Victor), 40.
Brunetière (Ferdinand), 181, 383, 385.
Buisson (Ferdinand), 13.
bureaux, 232, 239, 268.
Burgondes, 87.
Byzance, 263.

Cabet, 335, 339.
caisses d'épargne, 189.
Caligula, 82.
Calmettes (Fernand), 8.
Calvin, 95, 136.
Campanella, 32, 335, 338, 342.
capital, 200, 344.
capitalisme, 155, 169-170, 172, 224, 280, 290, 291, 295, 296, 297, 299, 307, 311, 316, 329, 347-355, 360.
capitalistes, 307, 312.
Carrel (Armand), 298.
cassation, 260, 266.
Cassation (Cour de), 256.
catastrophes, 354.
cathédrale de Paris, 24.
Catherine II, 100.
catholicisme, 324-325, 366.
catholiques, 185, 328.
causalité, 125-126.
Cavalier Miserey (Le), 298.
cavernes, 72.
célébrité, 145-147.
cellule, 275.
Celtes, 282.
centurions, 80-81.
Cervantes, 33.
César, 32, 82, 143.
Chanaan, 305.
charité, 166-167, 180, 192, 329, 369.
Charlemagne, 252.
Charles VIII, 93.
Charles X, 113.
Charles XII, 112.
chasse, 21, 72, 226, 367.
Chateaubriand, 38, 276.
chauvinisme, 307.
chemins de fer, 169.
Chénier, 106.
chômage, 352-353, 354.
chrétiens, 85-86, 324.
Christ, 254, 325, 327.
christianisme, 7-8, 35, 65, 83-86, 87-88, 91, 175, 182, 325, 327-329, 345, 366.
chroniqueurs, 54, 92.
chronologie, 55.
circulation économique, 293-294, 368.
cités, 72-73, 304, 309-310.
civilisation, 15-16, 18, 125, 168-173, 177, 304, 309-310, 311, 314-315, 337, 341, 366.
classes sociales, 74, 184-213, 300, 349-353, 363, 367-368.
Claude, 82.
clémence, 27-28.
clergé, 99, 185, 196, 311, 322, 329-331, 366.
cléricalisme, 116, 151, 173, 185.
cléricaux, 234, 236, 331.
Cochin (Henry), 140.
codes, 263.
code de justice militaire, 278-279.
code pénal, 248, 258, 270.
colère, 263.
collectivisme, 240, 345, 346, 355, 356-371, 372.
Colomb (Christophe), 93.
colons romains, 79, 80, 310.
coloniale (administration), 312.
coloniale (expansion), 113, 280.
coloniales (guerres), 94, 311-315, 360.
coloniale (politique), 3, 170, 218, 293, 294, 306, 311-315.
colonies, 311, 313, 314.
combats, 308, 309.
Combes (Emile), 11, 324, 330.
Commentaires (Les), 32.
commerçants, 198-199, 301, 307.
commerce, 74, 76-77, 83, 89, 93, 198, 313.
commerce international, 3, 293-294.
communards, 115.
Commune, 114-115.
communication (moyens de), 361.
complots, 223.
Comte (Auguste), 25, 338.
concentration, 198, 210, 348, 358, 360.
conclusion, 375-376.
Concordat, 112.
concurrence, 311.
Condillac, 8, 37, 181.
Condorcet, 108.
congrès diplomatiques, 360.
conquérants, 146.
conquêtes, 35, 74, 79, 310.
conquête des pouvoirs publics, 207, 360.
conscrits, 302.
conseils de guerre, 277-279.
conservatisme, 173, 235.
Considérant (Victor), 338-339.
consommation, 370.
Constantin, 86.
Consulat, 108, 112.
contradictions, 13, 18, 201, 375 et passim.
contraintes, 149-151, 356.
contraventions, 364.
contre - revolutionnaires, 106.
Convention, 101-103, 249.
Conventionnels, 47, 49, 132, 139.
coopératives, 207, 235.
Copernic, 94.
Corday (Michel), 6.
corruption, 187, 232.
cosmogonie, 320.
cosmopolitisme financier, 186, 291-292.
costumes locaux, 169, 289.
Coulon (Marcel), 13.

Cour de cassation, 256.
cours de justice, 155.
courage, 168, 309.
Courier (P.-L.), 38.
coutume, 27.
coutumes locales, 289.
couvents, 91, 160, 321-322.
crainte, 153.
crédit, 190, 191, 354.
crimes, 17, 257-258, 269, 272, 276, 278, 364.
criminel (droit), 252, 269-277.
crises économiques, 3, 172, 352-353.
critique, 10.
Croce-Spinelli, 183.
Croisades, 89.
cuisine, 72, 162, 287.
cultes, 318.
cultivateurs, 72, 79, 210.
cupidité, 347-348, 350.
curiosité, 328.
Custine, 102.
Cynégire, 145, 309.

Damiens, 274.
Dante, 32, 51.
D'Arc (Jeanne), voir Arc.
Darwin, 8, 37, 38, 127.
darwinisme, 127-131.
Daudet (Alphonse), 39-40.
débouchés, 313.
Decius, 145, 309.
Déclaration des droits de l'homme, 105, 108.
décorations, 223.
découvertes, 93-94, 178-179, 195, 311.
Décrétales, 254.
défaites, 309, 308.
délits, 3, 257, 258-259, 364.
démocratie, 171, 187, 204, 205, 216, 222, 225, 226-233, 235, 291.
déni de justice, 253.
dépense, 193.
déroutes, 309.
désir, 22, 23, 342.
désordre, 244.
despotes, 216.
détention préventive, 260-261.
déterminisme, 49-50, 124-127, 224-225, 272, 343-346.
dévotion, 321.
Diderot, 8, 35, 37, 338.
Dieu, 321, 323.
dieux, 75-76, 79, 80, 83-84, 85, 104, 180, 319, 320, 321, 323, 326, 327, 337.
dilettantisme, 2, 23, 48, 317, 329.
Dionysos, 75-76, 78.
diplomates, 295-296, 360.
Directoire, 108.
Disciple (*Le*), 10, 122, 177, 181.
discordes, 15, 141.
discours politiques, 43.
dissimulation, 153.
division du travail, 73, 74, 162, 359.
domestication, 72.
douleur, 341, 356.
Doumic (René), 35, 116, 168, 384, 386, 387, 388, 389.
doute, 24-25, 328.
Dreyfus (affaire), 7, 10, 11, 12, 41, 116, 156, 159, 179, 184, 197, 199, 207, 210, 236, 268, 279, 285, 286, 329, 331.
droit, 74, 81-82, 244, 248, 331.
droit criminel, 252, 269-277.
Dupaty, 266.
dynamite, 354.
dynasties, 306.

échange, 369.
échanges internationaux, 291, 293-295.
économie politique, 3, 150, 171-173, 210, 375-376.
économistes, 154, 157, 158, 171-173, 203, 375-376.
écriture, 76-77.
éducation des enfanst, 160-161.
éducation du prolétariat, 358-359.
égalité, 247, 363-364, 367.
Eglise, 91, 92, 95, 107, 112, 115, 178, 236, 254, 302, 317, 320, 322, 324-325, 329-331, 366.
églises, 317, 318.
Egypte, 327.
Egyptiens, 170.
élections, 230.
émigrés, 101.
Empire (Premier), 101, 108, 109, 110-112.
Empire (Second), 114, 205, 222.
Empire Romain, 82-87, 142, 310.
Empire (Bas), voir Bas.
employés, 351, 367.
emprisonnement, 274-275.
emprunts, 186, 188, 189-190, 223.
Encyclopédie (*L'*), 37.
Encyclopédistes, 8, 9.
enfants, 160-161, 365-366.
enfer, 33, 178, 319.
enlèvement de mineurs, 3, 248, 259.
enlèvement des Sabines, 306.
enseignement, 160-161, 239, 331.
épargne, 189, 190.
épargne (caisses d'), 189.
Epictète, 32, 84, 204.
Epicure, 31, 320, 323, 329.
épicurisme, 22.
équilibre européen, 306.
Erasme, 33, 91.
erreur, 153, 175-176.
esclavage, 201, 328, 344.
esclaves romains, 84.
Esope, 31.
esthétique, 25.
Estienne (Henry), 136.
Etat (hommes d'), 143, 145-147, 177, 189, 200, 204, 214, 217-224, 230-232.
Etat (raison d'), 102, 266, 267-268.
Etats-Généraux de 1789, 100.
Etats-Unis d'Amérique, 282.
Etats-Unis d'Europe, 293, 297, 335, 366.
Etats-Unis du monde, 346.
éthique, 25.
Etrusques, 144.
étude, 207-208.
étudiants, 193, 342.
Euripide, 216.
évolution d'Anatole France, 12-13 et passim.
évolution universelle, 119-140, 178, 214, 331, 333, 343-346, 348, 356, 372.
évolutionnisme, 8, 38, 39, 127-131, 224, 372.
excès, 142-143.
expiation, 39, 271-273, 274.
explosifs, 354.
Extrême Orient, 314.

Fabius Cunctator, 81, 309.
Facultés, 161.
faim, 18, 19, 20, 248, 257-258, 305, 306.
faits historiques, 53-54, 62.
Falloux, 331.
famille, 72, 365.
fanatiques, 86.
fanatisme, 38, 321.
faux-monnayeurs, 270.
Fédération, 101.
féminisme, 161-163.
femmes, 73, 82, 161-163, 351, 365, 368.
Fénelon, 22, 335, 338, 342.
Féodalité, 90, 344, 345.
férocité, 168.
Ferry (Jules), 218.
fétichisme, 72, 75-76, 79, 80, 326.
finances, 86, 172, 185-186, 192, 229, 230.
financiers, 99, 106-107, 109, 137, 155, 156, 157, 158, 172, 184, 185-191, 196, 197, 214, 219, 223, 224, 229, 231, 284, 291, 307, 349-351, 352, 353, 354.
flotte, 156, 219, 224.
foi, 319.
foires, 89.
folie, 22, 176.
fonctionnaires, 207, 210-211, 238-239, 240, 250, 307, 351.
Fontenelle (de), 98.
Forum, 79, 204.
fous, 126, 353.
foule, 134-135, 192, 212-213, 227, 229, 263, 300, 301, 312, 319, 356.
Fouquier-Tinville, 102.
Fourier, 338-339, 362, 364, 367.
fournitures aux troupes, 188.
Francs, 88.
Français, 282, 285-286.
France, 282, 285-287.
Franklin, 98.
fraternité, 364, 367.
Froissart, 32.

Galiani (abbé), 37.
Galilée, 96-97, 98, 178, 182, 320.
Gambetta, 115.
Gargantua, 33.
Garibaldi, 283.
Gassendi, 33, 96.
Gaulois, 81, 87, 282.
gendarmes, 261, 266, 267-268.
généraux, 81, 308.
géologie, 70, 130, 131.
géométrie, 177.
Géorgiques, 31.
Germains, 87-88, 281, 282.
Giraud (Victor), 1, 2, 5, 6, 9, 11-12, 43, 185, 385, 389.
Glaser (Ph.-Emmanuel), 1, 32.
gloire, 305.
γνῶθι σεαυτὸν 14-15.
Goncourt (MM. de), 122.
gouvernants, 65.
gouvernement, 37, 126, 137-138, 156, 186, 189, 204, 205, 214-240, 301, 306-307, 312, 330, 352, 360, 361.
gouverneurs romains, 83.
grâce, 28, 251.
grâce (droit de), 255, 274.
Grande Charte d'Angleterre, 330.
gratte-ciel, 348.
Grave (Jean), 339.
Grecs, 31, 77-78, 142, 216-217, 227, 326.
Grèce antique, 75, 76, 77-78, 318.
Grèce moderne, 190.
Grégoire VII, 254, 325.
grève, 156, 205, 209, 211, 352-353, 354.
Grévy (Jules), 274.
Gsell (Paul), 2, 3, 12, 21, 23, 28, 29, 42, 44-45, 139, 144, 169-170, 177, 285, 288, 292, 303, 385, 387, 388.
guerre, 35, 38, 72, 73, 74, 78-79, 80, 83, 89, 93, 94, 97, 101, 111, 113, 114, 116, 139, 142, 156, 170, 219, 221, 229, 267, 280, 281, 285, 288, 291, 294, 298, 299, 301, 303-316, 323, 345-346, 358, 360, 361, 362, 366-367.
guerre (hommes de), 308-309.
guerre civile, 315, 366.
guerre de Cent ans, 90, 92, 188, 310.
guerre de 1870, 8, 114.
guerre de 1914, 12, 116, 129, 288, 289, 296, 297, 315-316
guerre de Mandchourie, 190, 314.
Guerres Médiques, 129.
Guerres Puniques, 81.
Guesde (Jules), 41, 207.
Guichardin, 62.

habitation, 198, 202.
Halévy (Daniel), 335.
harmonie, 339, 362, 364, 366.
Hébrard (Adrien), 27.
hédonistique (principe), 204.
Hegel, 181.
Helvétius, 35, 105.
hérétiques, 27, 86, 91, 322.
héritage, 368-369.
Herman (président), 102, 266.
Hermant (Abel), 298.
Hérodote, 61, 129.
héroïsme, 52, 113, 145, 309.
héros, 302, 309.
Hippocrate, 31.
histoire, 25, 26, 47-60, 178, 357.
histoire générale, 64.
histoire narrative, 60.
histoire universelle, 66, 67-117.
historiens, 52-54, 60-64, 218.
historique (méthode) de prédiction, 342-346.
Hohenzollern, 209, 358.
Holbach (baron d'), 35.
Homère, 31, 81-82, 140.
homme, 70-71.
hommes (grands), 145-147.
hommes d'action, voir action
hommes d'affaires, voir affaires.
hommes de guerre, voir guerre.
hommes d'Etat, voir Etat.
honnêteté, 193-194.
honneur national, 306.
Horace, 32.
hospitalité, 169.
Houssaye (Henry), 113.
Hugo (Victor), 13, 233, 293, 315.
huis clos, 268.
humanité, 22.

Humanité, 302, 303 et passim.

Iahveh, 39, 83-86, 87, 88, 90-91, 94, 95, 96, 98, 104, 108, 113, 327, 328.
Ibères, 282.
Icarie, 335, 339.
ignorance, 23, 175-176, 183.
Ile-de-France, 169, 289.
Iliade, 31.
imagination, 22, 30, 37, 57 et passim.
immortalité de l'âme, 319-320.
immunité de la rente, 157-158, 224.
impérialisme, 151 ; cf. nationalisme.
impôt, 3, 74, 156, 157-158, 192, 203, 229, 369.
imprimerie, 6-7, 94, 177-178.
incrédulité, 96, 98.
industrie, 24, 93, 368.
industrie (grande), 113, 280, 299.
industriels, 170, 300.
inégalité, 155, 156-163.
infaillibilité papale, 320.
infirmes, 369.
infractions, 256-259, 277, 278, 364.
iniquité, voir injustice.
injustice, 11, 74, 155-163, 184-213, 230, 246-248, 257, 260, 323, 365.
Inquisition, 65, 271, 278.
instinct, 37, 175, 181.
instituteurs, 207, 211, 261.
instruction, 160-161, 162, 205, 249, 365-366.
instruction judiciaire, 260-261.
instruction militaire, 301.
intellectuels, 210-212, 369.
intelligence, 174-183, 318.
internationales (relations), 292-297, 366.
internationalisme, 208-209, 281, 291-292, 293, 361.
intolérance, 136-137, 141.
invasions barbares, 87, 90.
inventions, 93-94, 168, 177, 178, 182-183, 359.
ironie, 10, 13, 20, 21, 29, 67, 68, 321 et passim.
irresponsabilité, 257-258, 272-273.
islamisme, 327.
Israélites, voir Juifs.
Italiens, 283-284, 309, 326.

jacobins, 37, 104, 110.
jalousie, 227, 258.
jansénistes, 97.
Jaunes, 314.
Jaurès, 41, 207, 209.
Jeanne d'Arc, voir Arc.
Jéhovah, 327.
Jésuites, 218, 325, 329.
Jésus de Nazareth, 84, 85.
Josèphe (Flavius), 61.
journalistes, 133-134.
journaux, voir presse.
journée de travail, 368.
judaïsme, 326-328.
juges, 243, 244, 247, 249-250, 252, 253, 256, 257, 259, 260, 268, 307, 364.
jugements, 260-268.
Juifs, 84, 85, 185, 186, 187, 197-198, 281, 284-285, 305, 326, 327, 328.
Jules II, 94, 325.
Julien, 86, 324.
juristes, 244, 247, 254, 262, 376.
jurys, 265.
justice abstraite, 28, 159, 166, 251, 358-359, 362.
justice judiciaire, 102-103, 155, 192, 201-202, 231, 242, 251-279, 339, 364.
justice militaire, 268, 277-279.
Justinien, 120.

Kropotkine, 340-341.

lacustres (cités), 73.
La Fayette, 106.
La Fontaine, 33, 289.
laïcité, 331.
Lamarck, 37, 127.
Lamennais, 39, 154, 339.
Lanfrey, 172.
langue, voir philologie.
Lanson (Gustave), 2, 283.
Laplace, 63, 70.
Laveleye (Emile de), 172.
Leconte de Lisle, 90.
légendes, 122.
Légende dorée (*La*), 32.
légistes, 177, 243, 244, 254, 364.
Leibnitz, 182.
Lemaître (Jules), 26, 30, 382, 384, 385.
lenteur de l'évolution, 129-131.
Léon X, 94, 325.
Léon XIII, 325, 331.
Leroux (Pierre), 339.
Lesage, 34, 187.
libellistes, 133-134.
libéraux, 236.
liberté, 173, 216, 236, 259, 328, 331, 363, 367.
libertés publiques, 205.
libre pensée, 184.
libres penseurs, 234, 236, 324.
Ligue, 65.
lits de justice, 255.
littérature, 89, 109, 120, 122, 287, 295, 357.
Littré, 57.
liturgie, 318.
logement, voir habitation.
loi, 27, 158, 192, 201-202, 241-250, 251, 259, 263, 266, 270, 271, 278, 317, 323-324, 331, 332, 339, 359.
Lombroso, 272-273.
Loti (Pierre), 39.
Louis (Saint), 252.
Louis XI, 93.
Louis XIII, 97.
Louis XIV, 97, 105-106, 267.
Louis XVIII, 113.
Louis-Philippe, 113-114, 143.
Lucrèce, 32.
Luther, 95.
luxe, 23, 86, 93, 170, 194-196.
Lyell (Charles), 39, 130, 131.

Macbeth, 123, 216.
Macédoine moderne, 190, 294-295.
Macédoniens, 78.
Machiavel, 32, 222, 331.
machines, 204, 367.
machinisme, 38, 155, 170, 180, 346, 347, 352, 354, 359, 362, 366, 367, 368, 370.
magasins (grands), 198, 235.
magistrats, voir juges.
mahdi, 327.
main, 71.
maisons, 348.

Maistre (Joseph de), 85.
mal du siècle, 109.
Malabar, 182.
Malaisie, 335.
Malesherbes, 286.
Malon (Benoît), 245-246.
manichéens, 86.
manœuvres (grandes), 301.
Manuel, 106.
marabout, 327.
Marat, 103, 105, 107, 137.
Marc-Aurèle, 32, 82, 86, 204.
marchands, 198-199, 235, 236.
mariage, 82, 109, 182, 184, 196, 248-249, 284, 365.
marine, 311.
Marmontel, 75.
Maroc, 209, 274-275, 314.
martyrs, 21, 22-23, 85, 321.
martyre, 145.
Marx (Karl), 41, 50, 125, 344, 353, 367.
Marx (Roger), 24, 359, 381.
matérialisme, 9.
matérialisme historique, 49-50, 124-127, 343-346.
mathématiciens, 181-182.
Mauclair (Camille), 335.
Maunier (René), 45, 375-376.
Maupassant (Guy de), 14, 40, 121.
Mazarin, 202.
méchanceté, 14.
médiocrité, 15-16, 155, 264.
ménage, 162.
mensonge, 166, 175, 177-178.
mépris, 10, 153-154.
Mercier (Sébastien), 335.
mères, 365.
métallurgistes, 156, 224, 311, 312.
métaphysiciens, 23, 98.
métaphysique, 26.
meurtre, 16-17, 70, 257-258, 269, 280, 290, 359.
Michaut (G.), 2, 6, 7-8, 9, 19, 21, 22, 30, 38, 42, 43, 49, 328, 384, 389.
Michelet, 59, 62.
microbiologie, 178.
migrations, 74.
milices, 303.
militaires, 78, 185, 200 ; cf. armée.
milliardaires, 349-350, 353.
mine, 204.
ministère public, 262.
ministres, 160, 187, 214, 217-224, 225, 226, 227-228, 230, 231-232, 238, 239.
Mirabeau, 106.
miracles, 63-64, 327.
Mithridate, 62.
modération, 286.
modérés, 236.
moines, 65, 91, 104, 322.
Molière, 33.
Mommsen, 62.
monarchie, 225-226, 230, 344.
monarchistes, 235-236.
monnaie, 368, 369.
Montaigne, 26.
Montesquieu, 286.
Montgolfier, 183.
monuments, 58-59, 75, 77, 78 ; cf. architecture.
morale, 18, 27, 35, 143-144, 150, 163-167, 168, 185, 195, 243, 324, 328-329, 336, 337, 350.
moralistes, 154.
Morellet (abbé), 37-38.
Morris (William), 40, 335.
mort (peine de), 102, 269, 270, 273-274, 278.
Morus (Thomas), 32, 335, 338, 342.
Moyen Age, 69, 81, 85, 87-96, 100, 178, 186, 215, 298, 306, 310, 322.
mythologie, 326.

Napoléon Ier, 110-112, 126, 143, 145-147, 302, 306, 309.
Napoléon III, 114, 219.
nations, 282, 286.
nationalisme, 116, 151, 186, 212, 280, 281, 290-291, 294.
nationalités, 306.
nature, 17-18, 22, 23, 24, 149-150, 165, 317, 356, 365.
navigation, 72, 73, 76.
Necker, 106.
négoce, 198.
nègres, 306, 314-315, 366.
Néron, 82, 85.
Newton, 373.
Nobel (Prix), 1, 6.
nobles, 191-192, 196-197, 235, 236, 367.
noblesse, 99, 106, 159, 160, 187, 300, 302.
nom d'Anatole France, 6.
Normandie, 88, 289.
nourriture, 202, 353, 370.
Numa Pompilius, 100.

Octave, 82.
Odyssée, 31.
officiers, 301, 302, 307.
oisifs, 156-157, 170, 184, 194.
oisiveté, 23, 194, 367.
oligarchie financière, 344.
opinion, 26.
opinion (délits d'), 259.
opposition, 222-223, 235.
or, 74, 155, 158, 191, 323, 369.
ordre, 173, 244.
orgueil, 15, 153-154, 336-337, 347.
originalité d'Anatole France, 2-3.
Orléans (duc d'), 107.
Orléans (duchesse d'), 114.
Orose (Paul), 33.
ouvriers, 200-209, 236, 351-353, 354, 358-359.

pacifisme, 290-291, 294.
paganisme, 326, 327, 329, 345.
paix, 346.
paix armée, 113, 280, 290-291, 299-300, 315.
paix de Westphalie, 330.
paix romaine, 82-83, 293, 296, 314.
paix universelle, 315-316, 358.
palæopithèque, 373.
paléographes, 60.
Panama (affaire du), 238.
panthéisme, 325-326.
Panthéon romain, 79.
papes, 65, 91, 94, 254, 284, 320, 330-331, 366.
paresse, 360.
Paris, 123, 169-170, 289, 348.
Parlement, 155, 226, 227, 230, 247.
parlementaire (système), 171, 227-232.
parlementaires, 217, 230-231.
parole, 71, 177.
partis politiques, 185, 233-237.

Pascal, 33-34, 36, 97, 176, 320.
passé, 47-148, 357.
passions, 18-19, 20, 134, 165, 203.
pastorale (période), 72, 305.
patriciens, 80, 283.
patrie, 282, 284, 285.
patriotisme, 84, 92, 97, 108-109, 185, 219, 281, 285-292, 297, 307, 309-310, 361.
patron, 200, 352, 363.
Paul-Boncour (J.), 41, 381.
pauvres, 156-157, 184, 191, 192, 194, 200-213, 351-353.
pauvreté, 201-202.
paysans, 99, 210.
pêche, 72.
pêcheurs, 293.
pécheurs, 329.
peines, 103, 124, 247, 252, 257, 269-277, 278, 364.
pensée, 128, 176-177, 181-183, 259, 286, 299, 302, 341-342.
penseurs, 176, 177, 179, 182, 341-342.
Penthièvre (duc de), 106.
péril jaune, 314.
perversité universelle, 64-65, 140-147, 302, 303, 304.
pessimisme, 14-21, 64-66, 168, 372 et passim.
Pétion, 106.
Petit-Dutaillis (Ch.), 68, 390.
peur, 19, 153, 242, 263, 330.
Phéniciens, 76-77, 124, 312.
philanthropes, 270, 275.
philologie, 58, 178, 210, 287, 289.
philosophes, 108, 112, 128, 213, 218.
philosophie, 25-26, 91, 96, 98, 178, 181, 182-183.
philosophie d'Anatole France, 2, 4-5, 14-29.
philosophie grecque, 77-78.
philosophie de l'histoire, 64-66, 67, 118-148.
phonographie, 366.
physiocrates, 171.
Picquart (lieutenant-colonel), 116.
Pie IX, 331.
Pie X, 321.
piété, 318.
pitié, 20, 21, 266, 341, 350, 364.
placement, 203.
Platon, 84, 335, 338, 342.
plébéiens, 80, 283.
Plutarque, 61.
poésie, 81.
Poincaré (Henri), 182, 373.
Poitiers (bataille de), 88.
police, 239, 266, 267-268.
politesse, 89, 98.
politique, 41, 188-191.
politiques (hommes), 62, 217-224, 230-232, 342.
politiques (sciences), 29.
politique coloniale, voir coloniale.
politique extérieure, 225-226, 295-296.
Polybe, 62.
polysynodie, 215.
polythéisme, voir paganisme.
Ponce Pilate, 83, 85, 123, 194.
Pont-Neuf, 58, 202.
population, 365, 367-368.
popularité d'Anatole France, 1.
positivistes, 39, 213, 366, 370.
postérité, 122-123, 182.
postes, 240.
Potez (Henri), 1, 30, 41, 388.
pouce, 71.
prédictions, 334-346.
préfets, 237-238.
Préhistoire, 69, 70-75.
préjugés, 356, 357.
présent, 149-332, 357.
président de la République, 209, 232, 254, 255, 274.
presse, 199-200, 223, 224, 331.
prêt à intérêt, 187.
prêtres, 185, 200, 236, 244, 322-323, 331.
princes, 110, 191-192, 225-226, 305, 306, 356.
principes, 26.
prison, 270, 273, 274-275, 276.
prisonniers, 273, 274-275.
procédure, 260-263.
procureurs, 262.
production, 150, 200-201, 280, 293, 294, 344, 345, 360, 367-368.
professeurs, 211.
progrès, 71-72, 89, 90, 93, 98, 110, 117, 131, 168-170, 177, 178-179, 183, 304.
progressistes, 238.
prolétariat, 37, 151, 160, 173, 179, 184, 200-213, 232, 279, 284, 292, 296, 297, 338, 346, 351-353, 354, 358-359, 360.
propriétaires, 198, 202.
propriété, 3, 34, 35, 39, 74, 108, 158-159, 198, 244, 267, 290, 344, 345, 364, 368-369, 370.
protectionnisme, 293.
protestants, 95.
protestantisme, 326, 329.
Proudhon, 339.
provinces, 288-289.
pudeur, 248.
pyrrhonisme, 27, 28.
Pythagore, 182.

quais de Paris, 67, 289.

Rabelais, 1, 21, 32-33, 180, 338.
races, 79-80, 197, 281-285, 289, 294, 311.
Racine, 33.
radicaux, 236.
raison, 96, 98, 174-183, 318, 321.
raison d'Etat, voir Etat.
Raleigh (Walter), 52.
Rappoport, 41.
réactions, 85.
recrues, 300-301, 302.
Réforme, 95, 136.
réformes, 189, 222, 357.
régime capitaliste, voir capitalisme.
régime politique, 188-189, 214-217, 224-233, 344.
réglementation économique, 249.
religion, 38-39, 65, 72, 75-76, 78, 79, 80, 83, 87, 104, 142, 165, 170, 175, 178, 180, 183, 196, 207, 243, 280, 284, 295, 317-332, 336, 337, 345.
Renaissance, 94.
Renan, 9, 12, 21, 37, 38-39, 52, 85, 118, 165, 174, 290, 318, 334.

répartition des richesses, 156-157, 198, 368-370.
reporters, 199.
républicains, 235.
républiques, 216, 228-233.
République française, 115-117, 205-206, 222-223, 330, 363-364.
République romaine, 79-82.
réquisitoires, 262.
résignation, 154, 205.
retraites, 309.
révolutions, 129, 131-140, 204, 286, 357, 360.
Révolution de 1789, 99-110, 112, 128, 131-140, 188, 203, 266, 274, 286, 306, 309.
Révolution de 1830, 113.
Révolution de 1848, 114.
Révolution russe de 1904-1905, 209, 358.
Révolution russe de 1917, 139.
révolutionnaires, 136-137.
révolutionnaires de 1789, 103-105.
revue du 14 juillet 1886, 298, 303, 304.
riches, 156-157, 160, 167, 184, 185-200, 229, 236, 244, 300, 347, 349-351, 353, 367.
riches (nouveaux), 316.
Richelieu, 225.
risques, 200.
Robespierre, 103, 105, 108, 136.
rois, 225-226.
Roland (Mme), 123.
Romains, 31-32, 77, 78-82, 282, 283, 302, 326.
romain, 51-52.
romantisme, 109, 113.
Rome antique, 75, 78-87.
Rome moderne, 284.
Rousseau, 8, 23, 34-35, 74, 104, 105, 158, 340.
royalistes, 235-236.
royauté, 88-89.
royauté romaine, 78-79.
Russie, voir alliance, emprunts, révolution, tsar, tsarisme.

Sabines (enlèvement des), 306.
sagesse, 357.
Saint-Augustin, 85, 86-87.
Saint-Dominique, 325.
Sainte-Beuve, 109.
Saint-François d'Assise, 31, 32, 126.
Saint-Jérôme, 85.
Saint-Louis, 252.
Saint-Paul, 85, 325.
Saint-Thomas, 63.
salariat, 201, 344.
Salente, 335, 338.
santé, 202, 353.
Sarrasins, 282.
Satan, 317, 339.
Satire Ménippée, 29.
savants, 211-212.
Savoie, 289.
Savorgnan de Brazza, 313.
Saxe (Maurice de), 126, 308-309.
Scaliger (Jules-César), 134.
scandales, 171, 228, 351.
scepticisme, 2, 9-10, 24-30, 96, 98, 153, 163, 297, 317.
science, 25, 26, 38, 96, 120, 121, 125, 134, 165, 170, 174-183, 194, 227, 320, 321, 327, 343.
sciences naturelles, 178.
sciences sociales et politiques, 29, 334, 343.
sélection, 304, 352.
Sénèque, 29, 84, 85.
sensualisme d'Anatole France, 2, 21-24.
sensualisme romain, 85.
sentences judiciaires, 253-254, 262-263.
sentiment, 165, 174, 175, 177, 181, 183, 295, 318.
servage, 201, 344.
service militaire, 203, 288, 300-301, 310, 352.
Servius Tullius, 78.
Séverine (Mme), 28.
siècle (XIII^e), 88.
siècle (XV^e), 68, 91, 92-93, 311.
siècle (XVI^e), 93-96.
siècle (XVII^e), 33-34, 96-98.
siècle (XVIII^e), 7, 8, 10, 34-38, 49, 98-99, 215, 266, 286.
siècle (XIX^e), 38-41, 99, 112-117, 280.
siècle (XX^e), 360, 366.
siècle (mal du), 109.
Sirius, 26, 118, 348.
socialisation des moyens de production, 369, 370.
socialisme, 130, 139, 163, 167, 184, 203, 237, 240, 291, 315, 316, 345, 346, 355, 356-371.
socialisme chrétien, 323.
socialistes, 105, 108, 115, 172, 189, 209, 222-223, 224, 234, 236, 303, 330, 360.
Société des Nations, 359.
sociologie, 3-4, 25, 29, 149, 375-376.
Socrate, 27, 176, 245-246.
soldats, 78-79, 278-279, 298, 299, 300-301, 309, 312, 322, 352.
Soleil (société du), 333, 338.
solidarité internationale, 291, 293-295, 297, 361.
souffrance, 20, 341, 364-365.
sources d'Anatole France, 30-41.
sources sur Anatole France, 42-44.
sous-officiers, 301.
souverains, 356 ; cf. princes, rois.
spéculation frauduleuse, 155, 189.
Spencer, 8.
Spinoza, 110, 146.
spiritisme, 366.
Spronck (Maurice), 335.
stabilité perpétuelle, 65, 119-124.
statistique, 59-60, 354, 362, 366.
stoïciens, 84.
stoïcisme, 23.
stratégie, 307-308.
suffrage universel, 215, 229-230, 232.
suicides, 353.
Sully, 171, 225.
Sylvestre II, 91.
symbolisme, 85.
syndicats, 206-207, 210-211, 240, 246.
Syracuse (vieille de), 137, 217.
systèmes, 26, 181.

Tacite, 29, 32, 59, 62, 82.
tactique, 308.
Taine, 9, 38.
Tardé (Gabriel de), 350.
témoignages historiques, 54-55, 88.
témoins en justice, 261.
temples grecs, 78.

Temps modernes, 69, 96-117, 306.
terrassiers romains, 80, 81.
Terre, 70, 320, 359, 374.
Terreur, 99, 101-108, 195.
théâtres, 239.
Thélème (abbaye de), 27, 33, 338.
théocratie, 331.
Théodora, 263.
Théodose, 86.
théologie, 91, 319, 320.
théologiens, 86, 96, 327.
théories, 25-26, 177, 182.
Thierry (Augustin), 59.
Thiers, 61, 115, 255.
Thou (de), 29.
Thucydide, 59, 62.
Tibère, 82.
Tite-Live, 32, 62, 81, 310.
Titus, 147, 284.
tolérance, 27-29, 317.
Tolstoï, 40.
transformisme, voir évolutionnisme.
transports, 366, 368.
travail, 149-150, 160, 191, 200-201, 210, 244, 293, 344, 364, 365, 367, 368.
travailleurs, 156-157, 184, 194, 195, 200-213, 351-353, 358-359.
tribu, 72.
Tribunal révolutionnaire, 102-103, 264, 271.
tribunaux, 192, 251, 254, 255, 265, 364.
trusts, 246, 349, 351.
tsar, 209.
tsarisme, 139, 151, 189-190, 226, 290.
Turgot, 286.
Turquie, 190, 294-295.

Ulpien, 263.
union libre, 365.
univers, 23, 70, 374.
universités populaires, 208.
usines, 170, 204.
usure, 187.
usuriers, 93, 186.
Utopie, 335, 338.
utopies, 237, 334, 342.
utopistes, 32, 40, 237, 334-342, 367.

vagabondage, 258 - 259, 260.
Vendée, 139.
vengeance, 271.
Verlaine, 40, 383.
vertu, 22, 28, 73, 163, 167, 258, 303-304.
vertus militaires, 309.
Vespasien, 147.
victoires, 300, 308.
Victor - Emmanuel, 283-284.
vie d'Anatole France, 5-12.
Villa Saïd, 23.
villages, 73.
villes, 73, 74, 80, 81, 83, 169-170, 195, 289, 348, 353, 364, 367-368 ; cf. cités.
Villon, 32.
violence, 302, 303, 304, 305, 315, 340, 350, 357, 362, 366.
Viollet-le-Duc, 58-59.
Virgile, 8, 31, 70, 81, 341.
voies de communication, 366.
vol, 3, 244, 258, 269.
voleurs, 247-248, 257.
Voltaire, 1, 8, 32, 35-37, 60, 194, 195, 286, 318.
volupté, 22, 24.

Weiss (J.-J.), 62.
Wells (H.-G.), 40, 336, 367, 370.

Xerxès, 129.

Zénon d'Elée, 25.
Zola, 116, 286.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	1
Première Partie. — Théorie Historique	47
Chapitre premier. — La science historique	48
Section première. — Caractères de l'histoire	48
Section II. — Les historiens	60
Section III. — La philosophie de l'histoire.	64
Chapitre II. — L'histoire universelle	67
Section première. — Préhistoire et Antiquité	70
Section II. — Moyen Age	87
Section III. — Temps modernes	96
Chapitre III. — Les enseignements de l'histoire.	118
Section première. — L'évolution universelle.	119
Section II. — La perversité universelle	140
Deuxième Partie. — Les Sociétés Contemporaines.	149
Chapitre premier. — Caractères généraux des sociétés	159
Section première. — Bases de la société	159
Section II. — L'injustice sociale	155
Section III. — La morale sociale	163
Section IV. — La civilisation	168
Chapitre II. — Rôle de l'intelligence et de la science dans les sociétés	174
Section première. — Rôle positif de l'intelligence dans les phénomènes sociaux	174
Section II. — Opportunité de l'intelligence dans la vie sociale	179
Chapitre III. — Les classes sociales	184

Pages

Section première. — La classe riche 185

Section II. — La classe pauvre..... 200

Chapitre IV. — Le gouvernement..... 214

Section première. — Importance du régime politique 214

Section II. — Les hommes d'Etat..... 217

Section III. — Les régimes politiques..... 224

Section IV. — Les partis politiques..... 233

Section V. — L'administration..... 237

Chapitre V. — La loi..... 241

Section première. — Origines et base des lois 241

Section II. — Caractères des lois..... 243

Section III. — Effets des lois..... 249

Chapitre VI. — La justice..... 251

Section première. — Caractères de la justice 252

Section II. — Les délits..... 256

Section III. — Les jugements..... 260

Section IV. — Les peines..... 269

Section V. — La justice militaire..... 277

Chapitre VII. — Le nationalisme et la guerre.. 280

Section première. — Les races..... 281

Section II. — Le patriotisme..... 285

Section III. — Les rapports internationaux. 292

Section IV. — L'armée..... 297

Section V. — La guerre..... 303

Chapitre VIII. — La religion..... 317

Section première. — Bases et caractères des religions 318

Section II. — Les diverses religions..... 325

Section III. — L'Eglise dans la société.... 329

Pages

TROISIÈME PARTIE. — LA SOCIÉTÉ FUTURE..... 333

Chapitre premier. — Les méthodes de prédiction de l'avenir..... 334

Section première. — Les utopistes..... 334

Section II. — La méthode historique..... 342

Chapitre II. — L'avenir de la société capitaliste. 347

Section première. — Les classes sociales.. 347

Section II. — La fin du capitalisme..... 353

Chapitre III. — La société collectiviste..... 356

Section première. — L'acheminement de l'Humanité vers le collectivisme..... 357

Section II. — L'organisation sociale collectiviste 361

Section III. — L'organisation économique collectiviste 367

Chapitre IV. — Les destinées du monde..... 372

Section unique..... 372

CONCLUSION..... 375

BIBLIOGRAPHIE..... 377

INDEX ALPHABÉTIQUE..... 391

——::——

Vu et approuvé :
Le Président de thèse,
RENÉ MAUNIER.

Vu :
Le Doyen,
M. MORAND.

Vu et permis d'imprimer :
Alger, le 29 juin 1922.
Le Recteur,
E. ARDAILLON.

ERRATA

Page 2, note 2, *au lieu de :* 34, *lire :* XXXIV.
Page 4, ligne 8, *au lieu de :* les science juridiques, *lire :* les sciences juridiques.
Page 5, ligne 26, *au lieu de :* anlyse, *lire :* analyse.
Page 5, ligne 37, *au lieu de :* subtantifique, *lire :* substantifique.
Page 6, ligne 37, *au lieu de :* « l'Emancipatrice » il, *lire :* « l'Emancipatrice », il.
Page 8, note 3, *au lieu de : Ibid., lire : La vie littéraire*, T. II, p. 309.
Page 8, note 4, *au lieu de : La vie littéraire*, T. II, p, 309, *lire : Ibid.*
Page 10, ligne 7, *au lieu de :* l'occasion dun nouveau, *lire :* l'occasion d'un nouveau.
Page 11, ligne 19, *au lieu de :* influence, *lire :* influence.
Page 12, ligne 36, *au lieu de :* ses idées, *lire :* ses tendances.
Page 16, ligne 18, *au lieu de :* Il suffit pour, *lire :* Il suffit de.
Page 17, ligne 32, *au lieu de :* de crainde, *lire :* de craindre.
Page 19, ligne 20, *au lieu de :* et l'amour, *lire :* ou l'amour.
Page 24, ligne 31, *au lieu de :* renformées, *lire :* renforcées.
Page 24, ligne 41, *au lieu de :* cequeje pense, *lire :* ce que je pense.
Page 26, ligne 20, *au lieu de :* des création, *lire :* des créations.
Page 27, ligne 21, *au lieu de :* M. Hebrard, *lire :* M. Hébrard.
Page 30, ligne 13, *au lieu de :* se réflète, *lire :* se reflète.
Page 32, ligne 21, *au lieu de :* dix huit, *lire :* dix-huit.
Page 33, ligne 7, *au lieu de :* Cenvantes, *lire :* Cervantes.
Page 37, ligne 24, *au lieu de :* avènement, *lire :* avénement.
Page 39, note 1, ligne 3, *au lieu de :* 231, *lire :* 331.
Page 40, ligne 14, *au lieu de :* Clio, *lire : Clio.*
Page 41, ligne 21, *au lieu de :* la pleïade, *lire :* la pléiade.
Page 48, ligne 7, *au lieu de :* SECTION I, *lire :* SECTION PREMIÈRE.
Page 48, section première, ligne 2, *au lieu de :* une vice, *lire :* un vice.
Page 49, ligne 4, *au lieu de :* quelques côté, *lire :* quelque côté.
Page 50, ligne 9, *au lieu de :* qu'il a connu, *lire :* qu'il a connus.
Page 55, note 7, *au lieu de : Littéraire, lire : littéraire.*
Page 59, ligne 20, *au lieu de :* exprimés, *lire :* exprimés.
Page 60, section II, ligne 28, *au lieu de :* présente Comme, *lire :* présente. Comme.
Page 65, ligne 5, *au lieu de :* méchancetés, *lire :* méchanceté.
Page 78, ligne 1, *au lieu de :* nobre, *lire :* noble.
Page 78, ligne 42, *au lieu de : œrumna, lire : ærumna.*
Page 84, ligne 29, *au lieu de :* avènement, *lire :* avénement.
Page 85, note 2, *au lieu de : Vers les temps meilleurs*, T. II, p. 39-42, *lire : L'étui de nacre*, p. 28. Cf. *Sur la pierre blanche*, p. 170-171.
Page 85, note 3, *au lieu de :* 39,42, *lire :* 39-42.
Page 91, ligne 35, *au lieu de :* L'Eglise se conserva, *lire :* L'Eglise conserva.
Page 92, ligne 10, *au lieu de :* Pigouinie, *lire :* Pingouinie.
Page 93, ligne 33, *au lieu de :* Il vaut, *lire :* Il faut.
Page 94, ligne 20, *au lieu de :* le viel Iahveh, *lire :* le vieil Iahveh.
Page 95, ligne 9, *au lieu de :* Genève, *lire :* Genève.
Page 95, ligne 34, *au lieu de :* somble, *lire :* sombre.
Page 104, note 1, *au lieu de : Ibid.*, p. 20, *lire : Les dieux ont soif*, p. 20.

Page 108, ligne 38, *au lieu de :* unie et indivisible, *lire :* une et indivisible.
Page 110, ligne 23, *au lieu de :* s'est le grand point, *lire :* c'est le grand point.
Page 110, ligne 25, *au lieu de :* napoléonnienne, *lire :* napoléonienne.
Page 131, ligne 28, *au lieu de :* prospérité, *lire :* postérité.
Page 132, ligne 3, *au lieu de :* partent, *lire :* parlent.
Page 134, ligne 40, *au lieu de :* leurs intérêts, il n'en reste, *lire :* leurs intérêts ; il n'en reste.
Page 135, ligne 26, *au lieu de :* Bianqui, *lire :* Blanqui.
Page 138, ligne 24, *au lieu de :* ou lieu, *lire :* au lieu.
Page 144, ligne 27, *au lieu de :* conçu, *lire :* conçus.
Page 147, ligne 20, *au lieu de :* de montrer, *lire :* se montrer.
Page 154, ligne 3, *au lieu de :* tranquilité, *lire :* tranquillité.
Page 166, ligne 20, *au lieu de :* bon, *lire :* bons.
Page 169, ligne 15, *au lieu de :* jouent, *lire :* jouent du piano.
Page 177, ligne 12, *au lieu de :* rendu, *lire :* rendus.
Page 182, ligne 19, *au lieu de :* susceptibles, *lire :* susceptibles.
Page 182, note 1, *au lieu de : Ibid.*, p. 73, *lire : La vie en fleur*, dans la *Revue de Paris*, 15 juin 1921, p. 679.
Page 194, ligne 40, *au lieu de :* les découvertes maritimes, *lire :* les découvertes.
Page 197, ligne 18, *au lieu de :* plébéiens., *lire :* plébéiens,.
Page 198, ligne 39, *au lieu de :* à causer, *lire :* à cause.
Page 202, ligne 38, *au lieu de :* car si, *lire :* car, si.
Page 209, ligne 38, *au lieu de :* ia force, *lire :* la force.
Page 215, ligne 5, *au lieu de :* létat, *lire :* l'état.
Page 217, section II, ligne 10, *au lieu de :* les ministres dont, *lire :* les ministres, dont.
Page 218, ligne 4, *au lieu de :* hommes d'Etat » (1), *lire :* hommes d'Etat (1).
Page 219, ligne 37, *au lieu de :* imbébile, *lire :* imbécile.
Page 227, ligne 15, *au lieu de :* asemblées, *lire :* assemblées.
Page 241, section première, ligne 3, *au lieu de :* premieres, *lire :* premières.
Page 243, ligne 19, *au lieu de :* dans l'essence, *lire :* dans leur essence.
Page 254, ligne 39, *au lieu de :* l'avis nanime, *lire :* l'avis unanime.
Page 265, ligne 32, *au lieu de :* accesible, *lire :* accessible.
Page 292, ligne 5, *au lieu de :* des bien, *lire :* des biens.
Page 298, ligne 18, *au lieu de : Misercy, lire : Miserey.*
Page 302, ligne 25, *au lieu de : œrumna, lire : ærumna.*
Page 322, ligne 9, *au lieu de :* des ses sentiments, *lire :* de ses sentiments.
Page 335, ligne 11, *au lieu de :* abstraire, *lire* abstraite.
Page 340, ligne 29, *au lieu de :* dun maréchal, *lire:* d'un maréchal.
Page 342, ligne 20, *au lieu de :* sur tout, *lire :* surtout.
Page 342, ligne 23, *au lieu de :* prononce, *lire :* prononcé.
Page 348, ligne 7, *au lieu de :* l'étoire, *lire :* l'étoile.
Page 361, section II, ligne 10, *au lieu de :* les art, *lire :* les arts.
Page 367, ligne 3, *au lieu de :* homme, *lire :* hommes.
Page 373, ligne 14, *au lieu de :* les premier, *lire :* les premiers.
Page 378, ligne 27, *au lieu de :* 1885. Brada, *lire :* 1885 (?). Brada.